4772.

2227

OEUVRES

DRAMATIQUES

DE

M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.

AVEC FIGURES.

A AMSTERDAM,

Chez *D. J. CHANGUION.*

MDCCLXXXII.

PQ
1954
A7A19
1782

AVIS
DU
LIBRAIRE.

Le succès mérité des Tragédies & Drames de M. d'Arnaud, nous fait espérer que le Public recevra avec plaisir la Collection complette que nous lui en offrons, sous le titre d'*Oeuvres Dramatiques* en deux Volumes, avec figures. Cette Collection contient *Coligny, ou la Saint Barthelemi*, Tragédie; les Drames de *Comminge*, *Euphémie*, *Mérinval* & la Tragédie de *Fayel*. Si M. d'Arnaud publie d'autres Pieces, nous nous empresserons de les ajouter à ce Recueil.

PIECES CONTENUES

DANS

CES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

COLIGNY, *ou la Saint Barthelemi, Tragédie en trois Actes.* . . . Page XXVII

LE COMTE DE COMMINGE, *ou les Amans malheureux: Drame en trois Actes.* . . 1

Mémoires du Comte de Comminge. . . 89

FAYEL: *Tragédie en cinq Actes.* . . . 153

Extrait de l'Hiſtoire du Châtelain de Fayel. 288

TOME SECOND.

EUPHÉMIE, *ou le Triomphe de la Religion: Drame en trois Actes.* . . Page. 1

Mémoires d'Euphémie. 97

Lettre de l'Auteur à l'occaſion du Drame d'Euphémie. . . . 193

MÉRINVAL: *Drame en cinq Actes.* . . 313

Effets de la Vengeance: Relation d'un Religieux. 419

COLIGNY,

OU

LA SAINT BARTHELEMI,

TRAGEDIE.

GEOLOGY,

—

LA SURFACE DE LA TERRE.

AVERTISSEMENT.

Cette Tragédie a eu plusieurs éditions. Les Anglais lui ont fait l'honneur de la traduire; elle a été jouée avec beaucoup d'applaudissemens dans les Pays étrangers. L'Auteur la composa, comme elle a paru d'abord, à l'âge de dix-huit ans. Nous la donnons ici entierement différente des éditions précédentes; les deux premiers Actes sont totalement changés, & le troisieme rempli de nouveaux vers & de nouvelles situations.

La versification de cette piece est noble & élevée; les caracteres bien soutenus, & ne se démentant point. Peut-être des amateurs du nouveau Théâtre, de ces Scenes chargées & romanesques accuseront cette Tragédie d'une trop grande simplicité. L'Auteur paroît avoir eu devant les yeux ce naturel pathétique des Auteurs Grecs & Anglais. S'il a pû rendre son ouvrage intéressant, il a rempli la premiere regle. Il ne faut jamais s'interroger sur la cause du plaisir qu'on ressent à la lecture ou à la représentation d'une piece; pourvu qu'elle ait le don de plaire, on ne doit pas exiger davantage.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ceux qui aiment la vérité, la trouveront dans cet ouvrage. La journée de la saint Barthelemi feroit honte à nos Français, s'ils ne la désapprouvoient eux-mêmes ; on sait qu'elle est en horreur parmi eux, comme le sont aujourd'hui les Vêpres Siciliennes chez les Espagnols. Les Anglais, une des nations les plus sensées de l'Europe, blâment la conduite de leurs peres à l'égard de Charles I. Les Protestans ont été les premiers à détester ces misérables fanatiques nommés Camisards. (1) Les meilleurs Catholiques, en honorant saint Pierre & les autres Pontifes aussi respectables, abhorrent Alexandre VI. Il y a une espece d'imbécillité à vouloir excuser les fautes de ses ayeux : il se trouve des superstitions de tout genre, la plus honteuse de

(1) Les troubles des Cevennes doivent être mis à côté de la saint Barthelemi, pour les horribles excès où se livrerent ces Camisards, qu'on peut nommer avec raison des *enragés*. Des Prêtres respectables par leur vieillesse & encore plus par leurs mœurs, furent les principaux objets de la fureur de cette canaille, qui ressembloit assez aux Vaudois & aux Albigeois.

toutes est ce respect mal-entendu pour les siecles précédens ; ce préjugé grossier, & cependant si ordinaire, arrête souvent les progrès de la raison. Pourquoi devoir à autrui un bien que nous trouvons chez nous-mêmes ? Nous avons tous la même faculté de penser ; ce n'est que les divers abus qu'on en fait, qui rendent un homme si différent d'un autre homme.

On a le malheur de confondre souvent le fanatisme avec la religion. Un Chrétien est un homme plus raisonnable que les autres ; la raison & la vraie religion ne se séparent jamais.

On n'a qu'à parcourir les Mémoires de l'Etoile, la grande histoire de Mezeray, l'illustre Président de Thou, le Tite-Live de la France, cet Historien si sage & si éclairé ; on y lira le détail de la saint Barthelemi, on pourra juger par tant d'exemples que tous les hommes sont également méchans, lorsqu'ils sont frappés de ce préjugé imposant, qu'ils nomment religion, & qui cependant lui est si opposé.

Il est nécessaire de donner une légere idée sur la saint Barthelemi, pour remettre sous les yeux des lecteurs des traits qui auroient pû leur échapper, & dont la connoissance est nécessaire à l'intelligence de la piece.

Medicis depuis long-tems méditoit de porter ce coup au Parti Calviniste : il étoit nécessaire

qu'on empruntât les voiles de la Religion & de la perfidie, pour accabler avec plus d'assurance un parti qui s'aggrandissoit tous les jours. On n'eut pas de peine à faire goûter ce complot à une cour, composée d'imbécilles, de superstitieux, de mécontens & d'esprits amoureux des nouveautés : les uns étoient des fanatiques que le zele de la Religion rendoit barbares de sang-froid; les autres, moins grossiers & plus coupables, se servoient de ces especes de pieuses machines, pour travailler aveuglément à leurs propres intérêts. C'est ainsi que le peuple a été de tous tems le martyr de ses maîtres & de sa crédulité.

Les Guises haïssoient les Condé & les Coligny, plutôt à cause de leur haute réputation, que par rapport au titre de Protecteurs de l'Hérésie. Si Coligny eût été Catholique ; ils eussent été les plus zélés soutiens des Protestans.

Charles IX eut peine à donner son consentement pour une si horrible exécution ; mais il n'avoit point assez de force pour oser être vertueux, dans une cour empoisonnée des maximes de Machiavel. Cependant, malgré sa docilité pour sa mere, il a passé pour le Prince le plus emporté de son tems, il tomboit dans des especes de fureurs convulsives. Quelques-uns ont soupçonné que la maladie dont il mourut, fut occasionnée par le poison ; ce fait n'est pas avéré.

Gaspard

Gaſpard de Coligny, Amiral de France, avoit ſuccédé dans ſon parti au Prince de Condé, ſon neveu, tué à la bataille de Jarnac par Montesquiou ; c'étoit un honnête homme, auquel il ne manquoit que d'être Catholique. Jamais Chef ne ſut mettre mieux à profit le malheur ; s'il ne remporta pas d'éclatantes victoires, il fit beaucoup d'honorables retraites ; ce qui diſtingue le grand Capitaine preſqu'autant que le ſuccès. Les nôces d'Henri IV & de Marguerite de Valois, l'attirerent à la Cour, raſſuré par le prétexte d'une paix générale que Medicis feignoit de vouloir leur donner. Il étoit attaché à ſon Roi, malgré la différence de Religion, & faiſoit voir qu'on peut ſervir à la fois ſon Dieu & ſon maître. Toute ſa prudence ne put lui faire écouter des ſoupçons qu'un accident (1) qui lui étoit arrivé quelques jours avant, devoit juſtifier ; ce fut la premiere victime qu'on ſacrifia à Medicis. Ses aſſaſſins le trouverent qui liſoit Job : il ne parut point épouvanté à leur vue, il attendit la mort & la reçut avec cette tranquillité d'ame, qui fait le caractere du Héros & du Chrétien ; ſon corps fut jetté par les fenêtres. Le Duc de Guiſe, ſurnommé le

(1) Coligny allant au Louvre pour voir le Roi, fut bleſſé d'un coup d'arquebuſe, en paſſant par un des appartemens.

Ba'afré, qui n'eut que de grands vices & des talens qu'on nommoit vertus, eut la cruauté de fouler aux piés le cadavre de Coligny ; il lui eſſuya même avec ſon mouchoir ſon viſage tout couvert de ſang, pour le reconnoître, & pour jouir (ſi on oſe le dire) de l'affreux plaiſir de la vengeance. La tête de l'Amiral fut portée à Mediscis, qui, ſuivant quelques Hiſtoriens, l'envoya toute embaumée au Pape, comme un préſent de ſa haine & de ſa colere : on pendit le corps de Coligny par les piés au gibet de Montfaucon ; Charles IX, avec toute ſa Cour, alla raſſaſier ſa fureur de ce ſpectacle ; les biens du mort furent confiſqués au profit du Roi, ſa mémoire déclarée odieuſe. Il y a quelques années qu'en creuſant les fondemens d'une Chapelle à Chantilly, on trouva un cercueil qui renfermoit ſon corps ; il étoit entouré de bandelettes aux jambes & aux bras. (1)

(1) La haine pour le nom de Coligny, s'eſt étendue ſi loin, que des religieuſes d'une ville de Languedoc ayant trouvé depuis peu un tombeau, où étoit enſeveli Dandelot, frere de Coligny, l'en tirerent elles-mêmes avec une ſainte fureur, lui donnerent force coups de couteau, à la ſollicitation d'un Directeur, & le jetterent enſuite dans un grand feu qu'elles avoient allumé exprès pour conſommer un ſi pieux ſacrifice. Ce fait prouve de quoi eſt capable l'imbécillité & l'ivreſſe du fanatiſme.

Le Comte de Teligni, son gendre, se sauva tout nud en chemise dans les bras de son beau-pere, & y fut massacré sur le champ par les assassins; ce jeune homme étoit cher au parti, & même aux Catholiques qui savoient respecter la vertu jusques dans leurs ennemis.

Marsillac, Comte de la Rochefoucault, étoit un des courtisans qui possédoit davantage la faveur du Roi; il avoit passé une partie de la nuit à jouer aux dez avec ce Prince, qui voulut en vain le retenir. Ce Roi, dont la foiblesse étoit le premier vice, laissa courir Marsillac au devant de la mort, persuadé que le Ciel avoit résolu sa perte.

Le Maréchal de Tavannes, honnête homme d'ailleurs, s'il n'eût pas été aveuglé par son ignorance, commandoit tous ces meurtres dans la vue d'obéir à Dieu; on se servoit de sa docile fureur comme d'un instrument propre à châtier les Huguenots. Il étoit à la tête d'une troupe de meurtriers qui portoient sur leurs chapeaux une croix blanche; & le Maréchal de Tavannes crioit de toutes ses forces: „ saignez, saignez; la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois „ de Mai."

Albert de Gondy, Maréchal de France, étoit un des Favoris de Medicis, aussi bien que Moscouet, Gentilhomme Breton, & le Vidame de

Chartres ; cette Princeſſe mettoit l'amour au rang de ſes paſſions. (1)

Nevers, Frédéric de Gonzague de la maiſon de Mantoue & l'un des principaux auteurs de la ſaint Barthelemi, le fils du Baron Deſadrets, Buſſi d'Amboiſe qui tua ſon propre couſin Renel, Bême attaché à la maiſon de Guiſe; voilà quels étoient les premiers aſſaſſins.

Sept ou huit cens Proteſtans s'étoient réfugiés dans les priſons : les Capitaines deſtinés pour l'exécution, ſe les faiſoient amener ſur une planche par la Vallée de Miſere, où ils les aſſommoient à coups de maillet. Un tireur d'or en tua pour ſa part quatre cens de ſa propre main. Ces fanatiques dénaturés, qui n'étoient pas même des hommes & qui ſe diſoient Catholiques, ſe regardoient comme autant de vengeurs du Ciel.

Qui eût demandé à cette troupe d'aſſaſſins, pourquoi ils égorgeoient ainſi leurs freres, ils euſſent répondu tranquillement qu'ils ne pouvoient faire de ſacrifice plus agréable à Dieu.

Religio peperit ſceleroſa atque impia facta.

---

(1) Elle ne marchoit, dit Monſtrelet, „ qu'accompagnée des plus belles femmes de la Cour, qui tenoient „ en leſſe un long cortege de courtiſans ; & falloit-il „ que le Bal marchât toujours." Ce ſont les propres paroles de cet Auteur.

Du moins, c'eſt la ſuperſtition qui uſurpe un nom ſi reſpectable.

Un Aubépin que le haſard fit fleurir le lendemain de cette affreuſe journée dans le cimetiere des Innocens, fut regardé comme un prodige par cette populace, & ne ſervit qu'à l'affermir dans l'aſſurance que le Ciel approuvoit ces meurtres.

Les Pédans de l'Ecole ſe mirent de la partie; on en immola pluſieurs aux mânes d'Ariſtote & d'Horace. Charpentier aſſaſſina Pierre la Ramée, pour n'avoir pas voulu embraſſer le Péripatéticiſme. Lambin mourut d'une fievre que lui avoit cauſé la ſeule frayeur de la mort. Charpentier qui s'étoit déclaré le vengeur d'Horace, avoit réſolu de lui ſacrifier ce Commentateur.

Charles IX eut la cruauté de tirer ſur ſes propres ſujets. Le Louvre, ce Palais reſpectable, n'étoit plus qu'une affreuſe boucherie. Les uns ſe précipitoient dans la riviere, les autres ſe jettoient du haut de leurs maiſons & furent écraſés ſur le pavé, d'autres enfin s'allerent livrer à leurs bourreaux. Ce maſſacre dura trois jours & trois nuits; la Seine en fut enſanglantée. Marſillac, Soubiſe, Renel, Pardaillan, Guerchy, furent les plus diſtingués d'entre les morts. Sans les remontrances de quelques ſages citoyens, également zélés pour la gloire de leur Roi &

pour le bien de l'Etat, la moitié de la France eût péri des mains de l'autre.

Ce tableau suffit pour montrer que l'esprit de fanatisme entraîne tôt ou tard la ruine d'une Nation. On ne sauroit trop exposer ces sortes de peintures aux yeux des hommes. Les Catholiques auroient tort de désapprouver cette piece; c'est un ouvrage qui doit être dans les mains de tout le monde, & dont le but est d'exciter à l'humanité, le germe des vertus, & d'inspirer, s'il se peut, de l'aversion pour le crime & pour la superstition. (1)

---

(1) On ne doit pas omettre l'histoire d'un digne Prélat nommé *Jean Hennuyer*, qui du rang de Confesseur d'Henri II avoit passé à l'Evêché de Lizieux. Lorsque le Lieutenant de Roi de cette Province lui annonça les ordres de la Cour, ce sage Evêque répondit qu'il s'opposeroit toujours à l'exécution d'un pareil Arrêt; qu'il étoit le Pasteur de son peuple, & non son bourreau; que ces hérétiques, tout égarés qu'ils étoient, avoient sur son cœur les mêmes droits que les catholiques: il ajouta qu'il ne permettroit jamais qu'on employât de semblables moyens pour convertir les hommes; qu'il avoit reçu la vie de son Dieu, pour la consacrer au bien spirituel & même temporel de son troupeau. Il obtint donc que les Protestans de son Diocese ne fussent point enveloppés dans ce massacre général. Il arriva que les

Présentement il faut entrer dans l'examen de cette Tragédie, répondre à quelques critiques dont on a daigné l'honorer, donner une idée des caracteres.

Hamilton, Curé de saint Cosme, & qui dans la suite fut un des plus fameux Ligueurs, est un des Acteurs qui joue le rôle le plus frappant de cette piece. Il est aisé de s'appercevoir que ce Curé n'est autre que le fameux Cardinal de Lorraine, oncle du Duc de Guise le Balafré, qui sema les premieres étincelles de cet incendie dont toute la France pensa être consumée. Cette explication justifie donc l'Auteur aux yeux de quelques personnes, obstinées à ne vouloir point envisager dans Hamilton un plus grand personnage, redoutable aux deux Partis, & dont l'ambition ne connoissoit nulles bornes.

On a tâché de représenter Coligny sous les traits d'un honnête homme, qui pensoit que sa Religion étoit la meilleure. Teligni est dépeint comme un jeune homme fougueux, & qui ne

---

Huguenots qui devoient la vie à leur Pasteur, furent touchés de sa générosité, & embrassèrent la Religion Catholique, persuadés que c'étoit une Religion de douceur & de charité, puisqu'elle permettoit à *Hennuyer* de pareils sentiments; & que l'abus seul & la politique la défiguroient & la rendoient haïssable.

respire que la vengeance. Ces caractères semblent se soutenir jusqu'à la fin.

L'antiquité ne nous opposera jamais un sujet plus Tragique que celui-ci. L'Oedipe de Sophocle qui est plein de situations touchantes, excite moins la pitié, qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'égorgent avec zele ses compatriotes. Un Français (& il s'en trouve beaucoup) qui ne se piquera point de Littérature, verra avec indifférence les tableaux d'Antigone, d'Electre; l'ignorance souvent aveugle le cœur, comme l'esprit. Tout le monde n'est pas obligé de savoir que Créon avoit défendu qu'on ensevelît le corps de Polynice, qu'Oreste en tuant sa mere Clitemnestre vengea le meurtre d'Agamemnon son pere. Personne en France, je dirai dans l'Univers, n'ignore que Catherine de Medicis fit assassiner Coligny & plus de cinquante mille personnes dans la même nuit, par la main de leurs concitoyens: ce n'est point dans la Grece, à Thebes ou à Argos, que s'est passée cette sanglante catastrophe; c'est à Paris, dans le sein d'une ville où les étrangers venoient déja recevoir des leçons de justice & d'humanité, & il y a à peine deux siecles.

Les partisans des Aristote, des Daubignac, ces esclaves des regles qu'ils appellent la raison, & que quelques Auteurs hardis nomment foibles-

se, se sont déja récriés contre la témérité d'avoir fait tuer Coligny sur le Théâtre; ils opposent à ces innovations Corneille, Racine; car voilà les mots de ralliment pour le parti. Mais ne peut-on s'ouvrir des routes nouvelles en respectant les anciennes? Horace lui-même, la source des regles, n'a-t-il pas dit:

Licuit, semperque licebit
Signatum præsente notâ producere nomen.

Il vaut mieux tomber quelquefois en voulant s'élever tout seul, que de marcher à tâtons appuyé sur un autre.

Descartes assure que la lumiere est une matiere subtile, répandue dans tout l'univers. Qui eût soutenu alors un sentiment opposé, eût passé pour un Philosophe schismatique. Newton est venu qui a renversé le système de Descartes, il a triomphé à son tour; il a voulu que la lumiere fût un amas d'une infinité de petits rayons émanés du Soleil dans l'espace de 7 minutes ½ & on l'a cru sur sa parole. Il viendra un troisieme Physicien qui détruira ces deux systêmes, en créera un nouveau, & tout-à-fait contraire aux premiers. La raison fait chaque jour des progrès, & la nature n'est peut-être encore que dans son enfance.

Ces exemples peuvent appuyer la hardiesse de

l'Auteur. Ne sera-t-il défendu qu'aux Poëtes d'innover, tandis que les Philosophes tous les jours retranchent, ajoutent ou inventent à leur gré? Sophocle, Euripide, Shakespear, sont des modeles qu'on ne doit point rougir de suivre. Les Grecs & les Anglais seroient-ils moins éclairés sur la Tragédie que les Français?

Donnons un exemple de la Scene ensanglantée: Euripide fait tuer à Médée ses enfans presque sur le Théâtre; n'oseroit-on plus faire revivre cette imitation? Un grand génie n'auroit qu'à représenter sous des traits forts & expressifs, l'infidélité de Jason, l'impuissance où Médée se trouve de ne pouvoir se venger autrement qu'en immolant ses propres enfans, ses combats, ses larmes, ses cris même auprès de son époux pour le rappeller à elle; ses nouveaux outrages, sa tendresse prête à l'emporter sur sa vengeance, par un retour rapide, maîtresse de sa pitié, ses enfans égorgés dans le premier moment de la plus vive fureur, son trouble, son désespoir subit; tout le pouvoir de l'amour maternel, le dessein où elle est de se donner la mort du même poignard teint du sang de ses fils, la vue d'un Amant infidele, & qui vient au même instant d'épouser sa rivale; sa nouvelle rage, enfin son départ, après avoir laissé échapper au milieu de sa haine quelques transports

d'amour pour l'ingrat Jaſon, & des marques de douleur ſur la mort de ſes enfans.

Qu'on entre bien dans le caractere d'une femme qui aime, qui a été aimée, & qui ſe voit enlever le cœur de ſon amant par une rivale. Qu'on ſe pénetre de ſa paſſion; qu'on devienne, pour ainſi dire, Medée elle-même : alors on concevra que quelque barbare qu'elle ſoit, elle eſt encore plus à plaindre qu'à déteſter; on oubliera la maxime d'Horace:

Ne coram populo pueros Medea trucidet.

Il faut avouer auſſi que les cœurs des femmes ſe révolteroient moins que les nôtres à la repréſentation d'un pareil ſpectacle, parce que leurs ames ſont plus propres que celles des hommes à reſſentir les grandes paſſions, ſurtout lorſque l'amour en eſt la premiere cauſe. On pourroit d'abord être étonné, le ſpectateur douteroit un inſtant quelles impreſſions le remueroient: mais bientôt la terreur & la pitié ſe décideroient, & l'on s'intéreſſeroit pour Medée, de même que tous les jours on s'intéreſſe pour Phedre.

Il eſt encore des ſituations fortes qui expriment la douleur mieux que les plus beaux vers, & qui déplaiſent à notre Nation: le même Euripide, dans le ſecond Acte de ſon Hecube, repréſente cette Princeſſe couchée par terre, &

abîmée dans sa tristesse : les Anglais donnent à Zaïre une pareille situation ; Orosmane s'écrie *Zaïre, vous vous roulez par terre :* les Anglais sont touchés aux larmes ; un Français riroit.

On peut mettre certaines expressions au même dégré d'estime parmi nous autres. Elles offensent notre délicatesse. Hecube en parlant de Polixene sa fille, l'appelle *la vie, la nourrice de son ame ; le bâton, le guide de son chemin ;* πόλις, τιθήνη βάκτρον, ἡγεμὼν ὁδοῦ.

Shakespear fait dire à Hamlet : „ A peine „ mon pere est-il dans le tombeau, que mon „ indigne mere va entrer avec un autre époux „ dans un lit tout fumant encore de sa chaleur."

Ce même Shakespear a introduit des ombres sur la Scene avec succès, tandis que l'Abbé Nadal n'a osé risquer sur son théâtre l'apparition de Samuel ; & peut-être ce foible versificateur a-t-il eu raison : il sentoit qu'il n'avoit pas assez de force & de pathétique dans la pensée & dans l'expression, pour soutenir une Scene aussi merveilleuse, & qui eût demandé le pinceau d'un Corneille, ou d'un Voltaire.

Chaque objet a ses différentes faces : il n'est qu'un pas du touchant au ridicule, du majestueux au fanfaron. Si ces sortes de Scenes ne frappent point & ne produisent pas leur effet dans le moment, elles tombent au même instant, & le

ſpectateur eſt aſſez peu clair-voyant pour mettre ſur le compte de la Nature les ſottiſes de l'Auteur.

Saint Michel qui foule aux piés le Diable, ce tableau du fameux Raphael, s'il fût ſorti d'une main novice, auroit excité le rire, au lieu qu'il inſpire l'effroi & la vénération.

Doit-on conclure de M. l'Abbé Nadal qu'il ne faut pas expoſer aux yeux de pareilles Scenes? Non, ſans doute; & il eſt étonnant que juſqu'ici ſur la foi de ces Auteurs rampans, les Français ſe ſoient défié de leurs forces & crus incapables de ſoutenir la vue de ſpectacles ſublimes. C'eſt à des génies de leur montrer qu'ils peuvent avoir le droit d'imaginer & de ſentir auſſi fortement que les Grecs & les Anglais?

L'Atrée de M. de Crebillon, ſelon quelques perſonnes de goût, eſt un chef-d'œuvre du Théâtre; cependant il n'a jamais réuſſi autant qu'il le méritoit: la délicateſſe Françaiſe n'a pu ſe familiariſer avec cette derniere Scene ſi bien exprimée, où Atrée préſente à Thyeſte ſon frere la coupe pleine du ſang de Pliſthene. Il eſt à ſouhaiter pour notre Nation, qu'elle adopte le haut tragique, comme elle a déja embraſſé les nouveaux ſyſtêmes des Newton & des Leibnitz.

On s'eſt étendu au long ſur cette partie du Théâtre, parce qu'il s'eſt trouvé des cenſeurs

qui ont condamné la Scene, où Coligny eſt tué aux yeux des ſpectateurs: ils ne veulent point examiner que cette piece n'eſt pas compoſée dans le goût Français, & qu'on s'eſt attaché à ſuivre les Anciens.

D'autres enfin ſont fâchés que l'Amour n'ait pas joué un rôle dans cette Tragédie; ils auroient ſouhaité que les perſonnages euſſent épuiſé une converſation de tendreſſe, tandis qu'ils ſont environnés d'ennemis, & qu'à tous momens ils attendent la mort. La terreur, la pitié, ne ſont-elles pas des paſſions auſſi fortes que l'Amour?

La ſituation de Coligny qui embraſſe ſes aſſaſſins, les appelle ſes enfans, les preſſe de lui arracher une vie qu'il eût voulu perdre pour eux dans les combats, qui leur découvre enfin ſon eſtomac tout couvert de bleſſures; tous ces traits ne produiſent-ils point ſur les cœurs les mêmes impreſſions qu'une femme qui reproche à ſon Amant ſes infidélités, ou lui fait de nouvelles aſſurances de tendreſſe? D'ailleurs ces reſſorts pour émouvoir l'ame du ſpectateur ſont ſi uſés, que ſouvent loin de toucher, ils jettent dans les ſens une langueur qui va juſqu'au dégoût & à l'ennui. Cette Scene de Coligny, quoique ſans amour, parut ſi interreſſante, que dans ſa nouveauté on la nommoit *la Scene des femmes.*

L'Auteur de cette piece a été obligé de tomber

dans la faute que la Mothe sur-tout a reprochée à Racine : Hamilton se découvre à Bême, comme Nathan à Nabal, dans Athalie. Mais de quel autre moyen se servir pour instruire le spectateur? Le personnage, sans cette confidence, ne laisseroit point échapper tous ces traits qui établissent son caractere. Des monologues deviennent ennuyeux & insupportables, pour peu qu'ils aient quelque étendue ; l'action ne peut pas toujours suppléer au dialogue. Il faut nécessairement se permettre ce défaut, à condition qu'on le rachete par des beautés qui le fassent oublier.

Le Théâtre, au reste, s'écarte quelquefois des regles de la vraisemblance. Toutes ces reconnoissances qui réussissent presque toujours, ne sont point naturelles ; ces pressentimens qu'un pere éprouve à la vue d'un fils qu'il ne connaît pas, sont des préjugés que les hommes prennent en entrant au spectacle, & dont ils se dépouillent à la sortie. N'importe; ces préjugés, quelque grossiers qu'ils soient, sont pour leurs cœurs des sources de plaisirs; & ils ont raison de s'y livrer, puisqu'ils y trouvent leur compte.

Ce parallele suffit pour autoriser ces confidences, qu'un personnage fait mal-à-propos à un autre ; si ces Scenes sont conduites avec art, on ferme les yeux sur la machine & l'on se contente de sentir les heureux effets qu'elle produit.

Il seroit inutile de répondre à des critiques mépriſables, qui ſont plutôt des libelles diffamatoires, que des ouvrages propres à éclairer un Auteur ſur ſes fautes. Quiconque entre dans la carriere des lettres, doit s'attendre à eſſuyer toutes ſortes de calomnies, & regarder d'un œil de Philoſophe ces inſectes de Littérature, qui ne piquent que foiblement, lorſqu'on ſait les mépriſer.

Il s'eſt encore répandu dans le monde une groſſiere opinion, qui ne peut naître que d'un défaut de raiſon ou de probité. Depuis combien de tems renouvelle-t-on contre les Auteurs, l'accuſation d'impiété? Un lecteur malin prétend découvrir dans un ouvrage le caractere & la façon de penſer de celui qui l'a compoſé; là-deſſus il fixe ſon jugement, & condamne ou approuve les mœurs de cet homme, qui ſans doute aura cent caracteres différens, ſi l'on veut lui prêter tous ceux des perſonnages qu'il aura imaginés.

M. de Crébillon, dans ſa préface d'Electre, ſe plaint qu'Atrée avoit fait croire qu'il étoit inhumain & furieux: il n'y a perſonne de plus doux dans la ſociété, de plus humain.

Racine étoit donc un homme ſans religion, parce qu'il a fait parler un Prêtre apoſtat: par conſéquent l'Auteur de Coligny ſera damné ſans miſéricorde, comme un mauvais Catholique, pour

pour avoir dépeint Hamilton ſous des traits véritables. Les hommes ne rougiront-ils jamais d'être ſi injuſtes? Mais ils ne s'apperçoivent pas eux-mêmes de leur méchanceté; le moyen qu'ils s'en corrigent!

On n'entreprendra pas enfin de prouver que cette Tragédie eſt ſûre de plaire, puiſqu'elle eſt intéreſſante; on ne comptera point ici les ſuffrages ni les critiques qui ſe ſont élevés à ſon ſujet. L'Auteur eſt bien perſuadé, malgré les éloges qu'il a reçus, que ſes cenſeurs ſont plus ſinceres que ſes panégyriſtes. Les louanges ne ſerviront qu'à l'encourager, & il prendra les critiques ſur le pied de leçons utiles, qu'il aimera toujours à recevoir. Il n'a fait dans ſa piece que la peinture de la vérité; il s'eſt attaché à démontrer ſous les yeux que le fanatiſme eſt également éloigné de la religion & de la nature: s'il n'a pas rempli ſon ſujet, qu'on ſe ſouvienne de ces vers de la traduction de M. Pope, par M. l'Abbé de Renel:

Tant l'eſprit eſt borné, tant l'art eſt étendu, &c.

ACTEURS.

COLIGNY, *Amiral de France.*

TELIGNY, *Gendre de Coligny.*

MARSILLAC, *Comte de la Rochefoucault.*

LAVARDIN.

HAMILTON, *Curé de St. Côme.*

BESME, *attaché a la Maiſon de Guiſe.*

BUSSY D'AMBOISE.

TAVANNES.

DES-ADRETS.

NEVERS.

GONDY.

Premiere Troupe de Conjurés.

Seconde Troupe de Conjurés.

Suite de Proteſtans.

Gardes.

La Scene eſt au Louvre.

La Piece commence au déclin du Jour & finit dans la Nuit.

Mon Fils ! Mon Dieu . . . je meurs !

Acte V. Scene Derniere.

COLIGNY,

OU

LA SAINT BARTHELEMI,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON.

O NUIT, trop lente nuit, permets que la vengeance
T'adreſſe ici ſes vœux, & ſon impatience:
Hâte-toi, de ces murs chaſſe un jour odieux,
Dont les foibles rayons bleſſent encor mes yeux.
D'un Peuple réprouvé ne ſois point la complice,
Ceſſe de retarder l'inſtant de ſon ſupplice,
Que ma fureur épuiſe un ſang qu'elle a proſcrit,

Ou fois pour ma paupiere une éternelle nuit.
Enfin c'eſt aujourd'hui que mon ſort ſe décide;
Au faîte des grandeurs ce premier pas me guide,
Ou, ſervant Coligny, va-moi ſeul me livrer
Au piege que mes mains ont ſçu lui préparer.
Aurois-je en vain tiſſu la trame de ſa perte? .....
Non, ſes jours ſont comptés & ſa tombe eſt ouverte;
Ma bouche l'a dépeint ſous les traits criminels
D'un nouveau deſtructeur (1) du Trône & des Autels;
Je l'ai montré l'appui, le vengeur de ſa Secte,
Tous les jours nous jurant une amitié ſuſpecte;
J'ai fait voir ſes vertus aux yeux de Medicis,
Comme un art dangereux de gagner les eſprits.
„ Des Condés, ai-je dit, il a toute l'audace,
„ Peut-être qu'en ſecret il brigue votre place.
„ Qui ſçait ſi dans ſa fourbe, habile à vous tromper
„ Il ne vous tend le bras que pour mieux vous frapper?
„ Sur votre fils, ſur vous..... Mais à regret j'écoute
„ Des craintes que le tems condamnera ſans doute.
„ L'amour de mes devoirs me rend trop défiant,
„ On doit peu s'aſſurer ſur un preſſentiment.
Diſſimulant ainſi l'intérêt qui me guide,

---

(1) Coligny avoit remplacé Condé dans le parti Proteſtant.

Je semois les soupçons dans cette ame timide;
Mais pour m'en réserver les plus précieux fruits,
D'un dernier coup, enfin, j'ai frappé ses esprits,
„ Le Ciel, ai-je ajouté, qui se lasse & s'irrite,
„ Attendra-t-il longtems qu'une race proscrite,
„ Que malgré ses decrets vous semblez protéger,
„ Echappée au trépas vive pour l'outrager?
„ Craignez, Reine, tremblez que ce Dieu sur vous-même
„ Ne fasse retomber le poids de l'anathême,
„ Et pour mieux vous punir n'amasse tous ses traits;
„ Il exige, il est vrai, le sang de vos sujets,
„ Mais c'est un sang impur, vous devez le répandre."

Medicis s'est troublée, elle a cru même entendre
L'ordre d'un Dieu vengeur qui, tonnant par ma voix,
Venoit, le glaive en main, lui prescrire ses loix.
J'ai saisi ce moment d'erreur & de foiblesse,
Pour perdre un ennemi dont l'aspect seul me blesse;
D'un trouble précieux, enfin j'ai profité,
Elle a signé l'arrêt que ma bouche a dicté.

La crainte, l'intérêt, un fanatique zele,
Aveugles instrumens, servent tous ma querelle.
Medicis pense donc qu'un saint emportement,
Me fait des Novateurs presser le châtiment;
Sur moi se repofant du soin de l'entreprise,
Elle feint de venger & l'Etat & l'Eglise

Mais moi, qui de ſon cœur ſçus toujours arracher
Les ſecrets mouvemens qu'elle y voudroit cacher,
Je n'y vois que l'ardeur de ſe venger ſoi-même,
D'abaiſſer un rival jaloux du rang ſuprême,
Qui, s'il ne ſuccomboit, l'accableroit un jour.
Dans ſes déguiſemens je l'imite à mon tour:
Que ma haine à ſes yeux du Ciel ſemble guidée;
Laiſſons-la s'endormir dans cette heureuſe idée;
Du feu de l'encenſoir allumons les flambeaux,
Qui par nous préparés dans la nuit des complots,
Et brûlans aujourd'hui de flâmes immortelles
Vont d'un embraſement ſemer les étincelles;
Puiſſe-t-il extirper cet orgueilleux parti,
Cet hydre ſi puiſſant, qui loin d'être affoibli
Des pertes de ce ſang dont il ſouilla la France,
Reprenoit ſous nos coups, la vie & la vengeance.
Pourſuivons à couvrir de ce maſque ſacré,
Les bleſſures d'un cœur par l'envie ulcéré;
J'intéreſſe le Ciel, Medicis, la Patrie,
Quand je ſuis le Dieu ſeul, auquel on ſacrifie;
La Victime à mes coups ne ſçauroit échapper,
L'Autel, le fer eſt prêt, & ma main va frapper....
Près de moi, qu'en ces lieux Bême tarde à ſe rendre. . . .
Qui peut?.... Mais le voici.

SCENE II.

HAMILTON, BEME.

HAMILTON.

PARLE, ami, dois-je attendre
Que j'aurai des vengeurs, dociles à mon gré?

BEME.

Tous ſçauront obéir & d'un bras aſſuré,
Servant Rome, Paris, Medicis & vous-même,
Frapper, combattre, vaincre, ou mourir avec Bême.
Les uns que du bandeau de la religion,
Ont couverts l'ignorance & la ſoumiſſion;
Ces ames, ſaintement aux prêtres aſſervies,
Prodigueront pour vous leurs fortunes, leurs vies;
Les autres, dont le meurtre eſt l'unique trafic,
Aſſaſſins par état, qu'achete le public,
Avares d'un ſang vil qu'ils vendent à l'enchere,
A prix d'or m'ont livré leur fureur mercénaire;
J'ai ſçu vous acquérir & leurs cœurs & leurs bras,
Leur prêtant des tranſports qu'ils ne reſſentoient pas;
L'intérêt m'a ſoumis, ce que la foi, le zele,
A leurs impreſſions ont pu trouver rebelle.
Par ces divers liens, par ces puiſſans reſſorts,
De membres deſunis je n'ai formé qu'un corps,

Qui plein de ce courroux, dont l'ardeur vous enflamme,
Pour servir vos desseins, semble avoir pris votre ame.
Gondy, Nevers, Bussi, Tavannes, Desadrets,
Enivrés par devoir de l'amour des forfaits,
A grands cris, leur nommant le Ciel & la Patrie,
Les premiers, à leur tête, excitent leur furie;
Et vous les allez voir..... Mais ce courage altier,
Ce front audacieux.....

HAMILTON.

Connois-moi tout entier:
Soumis au préjugé, l'imbécile vulgaire
Repousse le flambeau dont la raison l'éclaire;
Toujours de l'ignorance épaississant la nuit,
Par de fausses lueurs il est toujours séduit;
Ne connoissant de Dieu que l'usage & ses prêtres,
Il suit l'étroit chemin frayé par ses ancêtres;
De ses foibles ayeux servile imitateur,
Catholique idolâtre, aveugle adorateur;
Courbé sous notre joug, rampant dans la poussiere
Il n'ose s'élever jusques au sanctuaire.
Pour lui tout est mystere, il craint de pénétrer
Des secrets que nous seuls avons droit d'éclairer,
Esclave qu'asservit notre main souveraine,
Il pense qu'avec nous, le ciel forma sa chaîne;
Qu'en fuyant les grandeurs, à l'ombre des autels
Nous vivons séparés du reste des mortels;

Que

Que nés pour la priere, & couverts d'un cilice,
Nous consumons nos jours dans ce vil exercice.
Que le ciel se fermant, s'ouvrant à notre voix,
Lui fait grace ou justice au gré de notre choix;
D'une main complaisante, & d'une ame ingénue
Baissant le voile épais qu'on jette sur leur vue,
Dans ce sommeil d'erreur se retenant plongés,
Ils se chargent de fers qu'eux-mêmes ils ont forgés.
Toujours prêts à nous croire, avides de merveilles,
Nous fascinons leurs yeux, nous charmons leurs oreilles,
Par de stériles vœux, par des prodiges vains,
Nous subjuguons leurs cœurs, nous réglons leurs destins;
Tout ce qui les surprend, ils l'appellent miracle,
Tout ce que nous dictons, ils le nomment oracle:
Cachant à leurs regards les traits que nous lançons,
Nous sommes innocens quand nous le paroissons:
Du soupçon même exempts, ce peuple né crédule,
Dès que nous ordonnons, obéit sans scrupule:
C'est un corps qui soumis à nos impressions,
Reçoit avidement nos goûts, nos passions;
Patrie à notre gré, cette matiere vile,
Ce limon sous nos mains prend une ame docile;
D'un seul mot, arrêtant, ou mouvant ses ressorts,
Nous pouvons retenir ou hâter ses transports;
Et conservant toujours un heureux despotisme,
Y transmettre à propos l'esprit du fanatisme.

D'un sexe encor plus foible, idoles qu'il chérit,
Nous gagnons à la fois son cœur & son esprit;
Haïs, mais craints des grands, & toujours redoutables,
Amis intéressés, ennemis implacables,
Elevant jusqu'aux cieux ceux que nous protégeons,
Plongeant dans les enfers ceux dont nous nous vengeons;
Chefs sans camp, Rois sans trône, & Dieux de tous les hommes,
En tous lieux, en tous tems, voilà ce que nous sommes.
Sçachons donc profiter de cet heureux pouvoir,
Faisons briller tous deux le Glaive & l'Encensoir.
Faut-il qu'un seul instant Coligny vive encore!
Ce n'est point son erreur, c'est lui seul que j'abhorre;
Mon œil jaloux surprit dans cet altier rival,
Des talens, dont l'emploi m'eut été trop fatal:
Je haïs ce sang, ce nom aux Guises formidable;
Voilà tous les forfaits qui le rendent coupable.
Voilà pour quel sujet j'ai dû le condamner;
Il est à craindre, enfin, comment lui pardonner?

BEME.

Vous ne le craindrez plus, sa perte est assurée:
Au couteau qui l'attend la victime est livrée;
Cette nuit va bientôt combler tous vos souhaits;
Mais du pied de l'autel faisons partir vos traits,

Content de recueillir le fruit du parricide,
Laissez à notre bras immoler ce perfide.....

HAMILTON.

Ce meurtre est un plaisir que je dois t'envier;
Et mon cœur à longs traits veut s'en rassasier:
Qu'il me soit réservé.

BEME.

Mais que dira la France,
De voir un Prêtre armé du Fer de la vengeance?

HAMILTON.

Loin de me condamner sa voix m'applaudira (1);
Entre ses nouveaux Saints elle me placera,
L'Encens en mon honneur fumera dans ses Temples:
Mes forfaits consacrés lui serviront d'exemples;
Eh! ne connois-tu pas les droits & les fureurs
Que la Religion permet à ses vengeurs?
Car de ce nom sacré je prétexte ma cause,
Je sçais tout ce qu'il peut, & combien il impose;
Qu'étouffant, détruisant tout sentiment humain,
Du cœur le plus sensible, il fait un cœur d'airain;
Transforme l'homme même en un monstre farouche,

(1) L'esprit du fanatisme s'étend si loin, que dans la suite on mit au rang des Saints Jacques Clément, assassin d'Henri III.

Qu'hors ſes noires fureurs, rien n'émeut & ne touche ;
Laiſſons donc éclater un zele impétueux,
Déchaînés, élançons ces tigres furieux,
Dont les rugiſſemens nous demandent leur proie,
Et dans des flots de ſang que leur rage ſe noye ;
N'attendons pas, ami, que ces premiers tranſports
Soient refroidis, éteints par de lâches remords,
Enfans de l'habitude, ou plutôt de la crainte
Et qui d'un foible cœur à nos yeux ſont l'empreinte.
Saiſiſſons des inſtans ſi chers à mon courroux.
On ne vient point encor.... Je crains.....

BEME.

Que craignez-vous ?
Je vous l'ai déja dit, dès que la nuit plus ſombre,
Qui bientôt en ces lieux va répandre ſon ombre,
Aura vu s'éclipſer ces rayons expirans,
Vous verrez accourir les flots impatiens,
D'un Peuple de vengeurs qu'aſſemble un même zele.
Mais écouterez-vous l'ami le plus fidele ?
Car vous ne doutez pas que je vous ſois lié
Par des nœuds éternels qu'a ſerrés l'amitié ;
Né, nourri ſous vos yeux, dès ma plus tendre enfance,
Je vous fus dévoué par la reconnoiſſance :
Oui, je n'ai d'autre Dieu que le ſeul Hamilton,
Souffrez qu'en votre ſein je dépoſe un ſoupçon.
Penſez-vous échapper aux regards de la Reine ?

Si ſes yeux vont s'ouvrir, votre perte eſt certaine....

HAMILTON.

Je ſçaurai les fermer; élevé dans la cour,
A travers cette nuit je diſtingue le jour;
Au milieu des périls j'appris longtems à vivre,
Longtems j'ai parcouru les détours qu'il faut ſuivre;
Cette mer à la vue offre un calme trompeur,
On ne peut y voguer qu'au gré de la faveur;
Souvent le moindre ſouffle en ride la ſurface,
Le bonheur trop rapide entraîne à la diſgrace;
Le caprice du peuple, & la haine des grands,
Sans ceſſe de l'envie y déchaînent les vents:
J'ai ſçu, pilote adroit, échappé des naufrages,
Céder ou faire tête à différens orages;
Et m'aſſurant un port contre tant de rivaux,
Détruire ſourdement ou former des complots:
Cet art ne ſuffit point, ma politique habile,
Chaque jour étudie un art bien plus utile,
La ſcience du cœur, j'en ſonde les replis,
Dans ce livre profond ſans ceſſe je relis.
Je connois Medicis, épouſe impérieuſe,
Mere dénaturée & Reine ambitieuſe; (1)
La rivale en un mot des plus fameux Héros,

(1) Quelques Auteurs prétendent que Medicis fit empoiſonner Charles IX, & qu'elle dit au Duc d'Anjou, depuis Henri III, qui partoit pour être Roi de Pologne: „ allez, mon fils, vous n'y ſerez pas longtems.".

Si ſon cœur ſe montrant criminel à propos,
Selon les tems ſavoit ſe découvrir & feindre:
Mais elle eſt femme, ami: ce trait doit te dépeindre.
Les foibleſſes d'un ſexe inhabile à régner,
Et qui ne ſçut jamais ſervir ni gouverner.
Trop foible pour porter le poids du Diadême,
Traînant ſes jours obſcurs dans l'oubli de ſoi-même,
Et docile inſtrument qu'elle employe au forfait,
Toujours enfant, ſon Fils eſt ſon premier ſujet.
Je ne parle point d'un vil ramas d'eſclaves,
Se diſputant l'honneur de porter des entraves;
De ces indignes Grands, qui, Plébeïens des Cours,
De l'eſprit de leur Roi ſont animés toujours.
Veux-tu qu'à tes regards ouvrant mon ame entiere,
Je leve ce bandeau qui me cache au vulgaire:
Tu connois des humains les ſuperſtitions,
Ces préjugés puiſſans dont nous nous appuyons;
Tu ſçais que de tout tems Paris fléchit ſous Rome.
C'eſt-là que ces Chrétiens déïfiant un homme,
Couchés dans la pouſſiere attendent ſes Arrêts,
Et penſent d'un Dieu même entendre les décrets.
Par lui le Ciel ſtérile, ou fécond en miracles,
Paroît ou refuſer, ou rendre ſes Oracles;
Son trône eſt un autel, ſes armes l'encenſoir,
Des vœux ſeuls ſes combats, la brigue ſon pouvoir;
D'un ſeul mot, il éteint, ou rallume la foudre,
Jouit du droit ſacré de punir & d'abſoudre;
Et plus que les Céſars étendant ſes grandeurs

Un Pontife asservit les esprits & les cœurs.
Quelle Couronne égale un triple Diadême,
Dont la Religion ceint le front elle-même!
Bême, que cet éclat me paroit enchanteur!
L'orgueil de son poison, vient enivrer mon cœur;
Vois donc tous les transports où mon ame s'égare,
Je dévore en secret l'honneur de la thiare.
Voilà l'unique place où tendent mes souhaits,
La grandeur n'a pour moi que d'impuissants attraits,
Si le sort m'arrêtant dans ma vaste carriere
De ce trône sacré me ferme la barriere.

BEME.

A ce suprême rang qui peut vous élever?

HAMILTON.

Medicis, c'est un prix qu'elle doit réserver
A trente ans de travaux, de service, de brigues,
Dont mon heureuse adresse appuya ses intrigues:
Il me faut aujourd'hui fléchir & demander,
Mais à mon tour enfin, je pourrai commander.

Le Théâtre s'obscurcit.

Déjà l'obscurité dans ces murs nous dévance.
Sur les pas de la nuit la Victoire s'avance,
Que ma vengeance encor l'accuse de lenteur!
Ce tems ne vole point au gré de ma fureur.
Par un nouveau signal (1) hâtons le sacrifice,

(1) On fit hâter d'une demi-heure la cloche du Palais, par celle de St. Germain l'Auxerrois.

Précipitons l'instant marqué pour leur supplice;
Qui.... Mais j'entends du bruit.... Songe à dissimuler
Les secrets qu'Hamilton vient de te révéler;
Bême, imite ma feinte & change de langage,
Montrons-nous s'il se peut sous un autre visage;
Ces ombres, l'appareil que je dois déployer,
Un serment solemnel dont les nœuds vont lier
Des mortels déjà pleins de l'ivresse du crime,
Tout leur inspirera le courroux qui m'anime.....
Ils marchent vers ces lieux.....

SCENE III.

HAMILTON, BEME, NEVERS, GONDY, BUSSY, TAVANNES, DESADRETS, *Les Conjurés.*

HAMILTON.

O dignes Citoyens,
Vous qui seuls méritez le nom de vrais Chrétiens;
Des vengeances d'un Dieu, Ministres respectables,
D'obéir à son gré vous sentez-vous capables?
Fermes dans vos desseins sçaurez-vous triompher,
Des remords que le Ciel ordonne d'étouffer?
Promettez-vous enfin de venger son injure,
D'écouter le devoir, de dompter la nature,
D'être tous à ce Dieu, qui par un heureux choix,

Verse en vous ses fureurs & vous dicte ses lois?

NEVERS.

Nous brûlons d'obéir, parlez, que faut-il faire?

HAMILTON.

Répandre un sang marqué du sceau de sa colere,
En abreuver vos cœurs, percer des ennemis
Ivres d'un fol orgueil, dans le crime endormis,
Enfoncer sans frémir dans le sein de ces traîtres,
Des poignards consacrés par la main de vos Prêtres;
Fussent vos bienfaiteurs, vos amis, vos parens,
Je dirai plus encor, vos peres, vos enfans,
Levez le bras, frappez, point de remords, de grace,
Faites des réprouvés disparoître la race;
L'Ange exterminateur volera devant vous;
Aiguisera les traits émoussés sous vos coups;
Et dans vous, ranimant ces désirs magnanimes
De combattre, de vaincre & de punir les crimes,
Armé du fer vengeur, lui-même il frappera,
Le sein de l'ennemi qui vous échappera.
Etouffez donc les cris d'une pitié vulgaire;
Songez que vous n'avez d'ami, de fils, de pere;
Que ce Dieu tout-puissant qui vous créa pour lui,
Qui par ma bouche enfin vous commande aujourd'hui;
Craignez de l'outrager par de lâches foiblesses;
S'il ne vous peut toucher par de saintes promesses,
Si vous ne sentez pas le prix de ses bienfaits,
Du moins de son courroux redoutez les effets:

A mériter ses dons s'il ne peut vous contraindre,
Si vous ne l'aimez point, apprenez à le craindre,
Apprenez que Saül pour avoir balancé (1)
D'exécuter l'arrêt par ce Dieu prononcé,
Pour avoir un instant manqué d'obéissance,
Par d'affreux châtimens signala sa vengeance;
Que dès qu'on l'interroge on devient criminel.

BUSSY.

Amis, je crois entendre un nouveau Samuel.

DESADRETS.

Disposez de nos bras, disposez de notre ame,
Que la religion nous guide, nous enflamme;
Nous attendons de vous ces glaives assassins,
Instrumens de la mort, qu'ont dû bénir vos mains.

TAVANNES (*troublé.*)

Pardonnez, de mes sens la foiblesse s'empare,
Daignez me rassurer, me rendre assez barbare
Pour ne point écouter de secrets mouvemens,
Du préjugé sans doute imbéciles enfans,
Une touchante voix au fond du cœur me crie;
„ Arrête, malheureux... quelle aveugle furie
„ Précipite tes pas au devant des forfaits,
„ Te rend l'exécuteur des plus affreux décrets?

(1) La malédiction dont Dieu, par la bouche de Samuel, accabla Saül, pour avoir épargné Agag, Roi des Amalécites.

„ Crois-tu ſervir le ciel, en égorgeant tes freres,
„ Qu'il reçoive tes vœux, tes horribles prieres,
„ Qu'il exige le ſang de tes concitoyens ?
„ Connois mieux les devoirs, le Dieu des vrais Chrétiens,
„ Vois ſes propres enfans dans ces triſtes victimes...
„ Non, il n'eſt point de Dieu qui commande les crimes.....

Tel eſt mon deſeſpoir, mon trouble, mes combats;
Mêlange de tranſports que je ne connois pas;
Il ſemble que deux Dieux, tour à tour me maîtriſent,
Dans mon cœur tour à tour renaiſſent, ſe détruiſent..
Déterminez mon ame, arrachez-moi ce cœur,
Qui frémit d'embraſſer une juſte fureur;
Demandez à ce Dieu que j'offenſe peut-être,
Que de mes ſentimens il ſe rende le maître;
Que faire.... ô ciel....

HAMILTON. (*Le fond du Théâtre s'ouvre & laiſſe voir un Autel, ſur lequel ſont des Poignards.*)

Tomber au pied de cet Autel,
Implorer ton pardon, déſarmer l'Eternel,
Qui ſur ta tête impie eut fait tomber ſa foudre,
Si fléchi par ma voix, il n'eût daigné t'abſoudre;
Par un remords heureux mérite ce pardon.

(*Aux autres Conjurés.*)

Vous, ſacrés défenſeurs de la Religion,
Venez à cet Autel, dans les mains de Dieu même,
Prêt à lancer par vous la mort & l'anathême;

Venez renouveller vos fermens & vos vœux.

(*Ils approchent tous vers l'Autel.*)

TAVANNES.

Oui, ce saint appareil a dessillé mes yeux,
Un courage divin succede à ma foiblesse;
Oui, la Religion de mes sens est maîtresse,
Ce cœur qu'elle affermit n'a plus rien de l'humain.
(*Il va prendre lui-même sur l'Autel un poignard.*)
Donnez, donnez un fer à mon avide main....

HAMILTON, (*distribuant les poignards.*)

Baignez-vous dans le sang; c'est-là l'unique offrande,
Qui soit digne du ciel, & que le ciel demande:
Armez-vous de ces traits que Rome a consacrés,
Ils ne pourront porter que des coups assurés;
Baisez avec respect ces glaives homicides....

BUSSY.

Regne notre loi seule & meurent les perfides!

NEVERS *se met à genoux, en posant une de ses mains sur l'Autel, & de l'autre tenant son poignard.*

Dieu, qui nous connoissez, nous jurons à genoux
De vivre, de combattre & de mourir pour vous:
De la Divinité la foudre est le partage,
Tonnez, montrez-vous Dieu, déchirez cet ouvrage,
Indigne de la main qui l'a daigné former,
De l'esprit des Martyrs venez nous animer,
Parmi ses saints vengeurs que la France nous nomme,

Et n'ayons de parens que les amis de Rome.

GONDY, (*mettant auſſi ſa main ſur l'Autel.*)

Nous partageons, Nevers, ces nobles ſentimens,
Nous nous lions à Dieu par les mêmes ſermens.

BUSSY.

C'eſt trop nous arrêter, amis, le tems s'écoule,
L'heure fuit.

DESADRETS.

Courons donc.

GONDY.

Frappons.

TAVANNES.

Que le ſang coule.

NEVERS.

Enveloppons ces murs de la nuit du trépas.

TAVANNES.

Epouvantons Paris par des aſſaſſinats,
Et que la France enfin avouant nos conquêtes,
Conſacre ce grand jour par d'éternelles fêtes...

HAMILTON.

Votre Roi vous remet les biens de ces proſcrits,
D'une ſainte vengeance ils ſont le nouveau prix;
Et celui qui du ciel diſpenſe (1) les largeſſes,
Vous promet à ſon tour d'éternelles richeſſes,
Tréſors que votre ſang ne peut aſſez payer;
(*Il prend un Crucifix ſur l'Autel & le leur montre.*)

(1) Les Indulgences & les Agnus Dei.

Surtout, à ce signal, sachez vous rallier;
Des Prêtres d'Israël je suivrai les exemples:
Le sang dût-il souiller les marbres de nos temples,
Nul asyle à mes coups n'opposera ses Lois;
Vous, allez... qu'à la nuit témoin de vos exploits,
Jaloux de cet honneur, l'astre du jour envie
L'aspect du châtiment d'une secte ennemie!
Obéissez.

SCENE IV.

HAMILTON, (*un Crucifix d'une main & un poignard de l'autre.*)

Et toi, digne ami d'Hamilton,
Au gré de mes transports sers mon ambition;
Par ton exemple échauffe, aux meurtres, au carnage
Ces organes grossiers où j'ai soufflé ma rage;
Sur tant d'esprits divers admire mon pouvoir,
Et combien de ressorts il m'a fallu mouvoir;
Commençons par frapper de vulgaires victimes,
Sur un peuple essayons notre bras & nos crimes,
Et certains du succès revenons dans ces murs,
Sur son chef orgueilleux porter des coups plus surs;
Des noms les plus affreux que l'univers me nomme,
Voilà le seul chemin qui peut conduire à Rome.

Fin du premier Acte.

LE COMTE DE COMMINGE,

OU

LES AMANS MALHEUREUX,

DRAME.

LE COMTE
DE COMMINGE,
OU
LES AMANS MALHEUREUX,
DRAME.

A MADEMOISELLE **

En lui envoyant le DRAME

DU COMTE DE COMMINGE.

GUIDÉ par un Peintre flatteur,
Qui pour vous ne le sçauroit être,
Quelque talent qu'il fit paraître
Dans votre portrait enchanteur;
Inspiré par ce Dieu, sincère
Quand c'est vous qu'il prétend louer,
Dans quelques vers lus de sa mère,
Et que le cœur daigne avouer,
J'ai crayonné votre art de plaire,
Vos charmes, tous les agrémens:
Je cédois à mes sentimens;
Au tableau ramené sans cesse,
J'ai peint la fille du Printemps,
Et la Rose de la Jeunesse;
J'ai fait voir l'Amour, l'Amitié,
Par le Goût fixés sur vos traces;
Je vous ai nommée AGLAÉ:
N'êtes-vous pas une des Graces?
Mais ce n'est point à leurs attraits
Qu'aujourd'hui j'offre mon hommage:
C'est à cette ame faite exprès
Pour embellir l'esprit d'un Sage;
C'est au plus sensible des cœurs
Que le mien présente les larmes

De deux Amans, dont les allarmes,
Les ennuis, les sombres douleurs
Pour la tendresse auront des charmes,
Si vos yeux leur donnent des pleurs.
COMMINGE, s'armant d'un saint zèle
Contre l'ardeur qui l'enflammoit,
A ses vœux fut rester fidèle:
Ce n'étoit pas vous qu'il aimoit.
Par un effort rare & suprême,
ADÉLAÏDE constamment
Refuse au sein de ce qu'elle aime,
D'épancher ses pleurs, son tourment;
Tant de vertu vient me confondre:
Mais, satisfait de la vanter,
Je n'ose en vérité répondre
Que je puisse en tout l'imiter.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRES.

PREMIER DISCOURS

Qui se trouve à la tête de la premiere Edition.

PARLER de soi ennuie, & souvent révolte. S'entretenir sur son art avec le public connaisseur, avec cette portion d'hommes éclairés, qui seule assure le vrai succès, & indique les moyens de l'obtenir, c'est converser, s'instruire avec ses maîtres, & contribuer, autant qu'on le peut, à la perfection du talent.

Si la *Pitié* & la *Terreur* sont les deux ressorts dominans que doive employer le Théâtre, jamais *Fable* ne fut plus susceptible de ces deux mouvemens énergiques que le sujet du COMTE DE COMMINGE. On ne sçauroit lire ces *Mémoires* (1) sans émotion; on est surtout attendri au dernier tableau qu'ils nous présentent; c'est dans ce morceau que se trouve déployée, avec

(1) Ils sont de Madame de T**, Auteur des *Malheurs de l'amour*.

toute sa pompe, cette noble & touchante *majesté des douleurs* de Stace. On a donc osé mettre en vers cette action; on s'est contenté de l'annoncer sous le titre simple & générique de *Drame*. Avec cette sorte de ménagement, on sera sûr de ne pas indisposer les partisans superstitieux des regles, qui ne voulant jamais s'élancer du cercle étroit où les enchaîne l'esprit d'imitation, pleurent précisément aux endroits qu'Aristote & d'Aubignac leur ont permis de goûter. Que l'on ait eu le bonheur d'intéresser, de faire couler quelques larmes, de nous ramener à cette grande, cette importante vérité: les plus faibles étincelles dans les passions conduisent à de terribles incendies, souvent la source de tous les malheurs, & quelquefois de tous les crimes; & ensuite on pourra perdre le tems à disputer sur le nom propre qui convient à ce poëme.

Il y a des héros de tout genre. On sçait que c'est l'enthousiasme qui crée cette espece d'hommes supérieure à la nôtre; lorsqu'à cet enthousiasme vient se joindre la religion, l'image la plus majestueuse, la plus frappante pour les yeux de l'humanité, on doit s'attendre, que l'on me pardonne ces expressions, à voir jaillir de ce double foyer des êtres merveilleux (1). Faire

(1) Les religieux de la Trappe.

mourir dans son cœur jusqu'au moindre germe des passions humaines ; se pénétrer, se remplir de l'idée à la fois consolante & terrible d'une Divinité qui récompense & punit ; veiller en quelque sorte sur soi-même comme sur son plus cruel ennemi ; se combattre & se subjuguer avec une barbarie inconcévable ; fouler aux pieds l'orgueil, ce ressort si puissant de notre ame ; tirer sa gloire de la plus profonde humilité ; perdre entierement de vue la terre & ses révolutions (1) pour avoir les yeux sans cesse levés vers le ciel ; mourir avec autant de joie que les autres hommes en goûteroient à naître, s'ils étoient en ce moment susceptibles de connaissance ; se détruire enfin tout entier, pour devenir un être d'une nouvelle nature : c'est-là le grand tableau que nous offrent les Solitaires de la Trappe. Privée même de l'éclat de la religion, il n'y a point de regards que cette image n'étonne, n'attache. A Constantinople, à Nangasaki on admireroit de tels humains, comme on les admire en France, dans les lieux qu'ils habitent. C'est bien de ces religieux que l'on peut dire à la lettre : *cinerem tanquam panem manducabam*, &

(1) On prétend qu'à la mort de Louis XIV, il y a eu des religieux de la Trappe qui ont ignoré longtemps cette nouvelle, dont l'Europe étoit remplie.

potum meum cum fletu miſcebam. Qu'on ſe ſouvienne que le ſilence le plus rigide eſt la baſe de leurs ſtatuts, que le Pere Abbé accorde ſeul la permiſſion de parler, que leur Noviciat a quelquefois été prolongé plus de deux ou trois ans, qu'ils ſe proſternent devant les étrangers & le Pere Abbé, qu'ils s'appellent Freres, n'y ayant que ce dernier ſeul qui ait le nom de Pere. Toutes ces circonſtances ne doivent pas être indifférentes aux perſonnes qui voudront goûter quelque plaiſir à la lecture de ce Drame. J'oublios de dire que ces religieux, avant que d'expirer, ſont couchés ſur un lit de cendre & de paille; ils boivent à longs traits toute l'horreur du calice de la mort. Je doute que la philoſophie la plus éprouvée s'accommodât de cette façon de mourir. Il n'y a que la religion qui puiſſe tenter des efforts ſi pénibles, ſi révoltans pour la nature humaine, qui ſoit capable de verſer des conſolations dans ces cœurs deſſéchés de pénitence; & c'eſt aſſurément ce que ne feroit pas notre prétendue ſageſſe.

C'eſt dans un fonds ſi riche & ſi neuf que j'ai puiſé mon *Coſtume*. J'ai cherché à répandre dans ma piéce ce *ſombre*, qui eſt peut-être la premiere magie du pittoreſque, partie dramatique, que les anciens ont ſi bien connue, & que les modernes parmi nous ont ignorée, ou entierement

rement négligée. Qu'il me soit permis de m'arrêter un peu sur cette partie intéressante pour les peintres & les poëtes. Jettons les yeux sur les grands maîtres dans ces arts : nous voyons Rembrant, Rubens, le Poussin atteindre par cette route au sublime de la peinture (1). Qu'on lise l'*Enfer* du Dante, le *Paradis perdu* de Milton, les *Nuits* du Docteur Young, & l'on sentira combien cette branche du pathétique a d'empire sur tous les hommes. Fut-on jamais autant affecté d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin somptueux, d'un palais moderne, que d'une perspective sauvage, d'une forêt silencieuse, d'un bâtiment sur lequel les années semblent accumulées ? Je voudrois bien que nos métaphysiciens se donnassent la peine d'éclairer la cause de ce sentiment qui nous maîtrise, nous emporte, nous ramene à ces débris de monumens antiques, de tombeaux, &c.

C'est cette nouvelle partie du Théâtre que j'ai entrevue, & qui dans les mains d'un homme de génie seroit susceptible des plus grands effets, & produiroit une source d'horreurs délicieuses pour l'ame. On seroit tenté de croire que nous

(1) Rembrant dans sa *Résurrection du Lazare*; Rubens dans son *Martyre des Innocens*, & *la Chûte des Réprouvés*; Le Poussin dans le célebre *Testament d'Eudamidas*.

ſommes nés pour la douleur, pour le ténébreux. Il y a encore un autre avantage à employer ce reſſort dramatique : il fait mourir autour de nous toutes les illuſions de la diſſipation, nous porte à réfléchir, nous fait replier ſur nous-mêmes, nous rend enfin l'humanité plus propre, & l'on n'ignore pas que ce ſentiment approfondi excite néceſſairement les vertus, les belles actions, &c.

J'ai cherché à ſimplifier les moyens qui ſont multipliés dans les *Mémoires du* COMTE DE COMMINGE, perſuadé que c'eſt de cette noble ſimplicité que découlent les vraies beautés du Drame. Je citerai encore les anciens. Rien de plus ſimple que les Grecs, parmi nous Corneille en général, & Racine preſque toujours. Je ne prétends point faire le procès à mon ſiecle : mais me ſeroit-il permis de me plaindre ? Aujourd'hui on ne veut plus que des ſcènes marquées à la craie; tout eſt eſquiſſé; rien de développé; plus de caractères expoſés dans toute leur force, plus de traits prononcés ; une maniere efféminée, énervée : voilà ce que nous offrent la plupart de nos piéces modernes. De-là l'impoſſibilité de pourſuivre ſurtout cette route dramatique que Quinault a parcourue avec tant de ſuccès. Pourvu qu'on faſſe paſſer rapidement devant les yeux une multitude d'évenemens incroyables, que l'on entaſſe coups de théâtre ſur coups de théâtre

tous plus forcés, plus ridicules, plus extravagans les uns que les autres, l'auteur croit avoir saisi le secret de l'art, & une infinité de spectateurs crie au miracle: mais veut-on soumettre ce succès à l'épreuve de l'expérience? ces mêmes spectateurs ne sont pas arrivés chez eux, que toute cette illusion & ce faste théâtral sont détruits: au lieu qu'on emporte & garde dans le silence du cabinet les profondes impressions qu'excitent les chefs-d'œuvres de nos maîtres; Polyeucte, Phèdre, Zaïre se gravent dans notre ame; & c'est alors que le Théâtre peut contribuer à faire naître, ou à nourrir la chaleur du sentiment, feu sacré qu'on ne sçauroit trop conserver & animer.

Ces Réflexions semées au hasard me conduisent assez naturellement à faire part au public de quelques détails relatifs à cet ouvrage. On s'échauffe & on se perfectionne en faisant entrer les autres dans le mécanisme des ressorts que l'on a mis en œuvre.

J'ai regardé le silence rigoureux de la Trappe, comme la force motrice de l'intérêt qui animeroit le fond de mon Drame. Un de mes premiers personnages contraint de se taire pendant deux actes, & agité d'une grande passion, forme, ce me semble, un tableau qui irrite la curiosité. On n'auroit pu étendre ce sentiment plus loin

que deux actes, parce qu'alors cette curiosité auroit été fatiguée : c'est ce qui m'a obligé à ne donner que trois actes à cette Tragédie ; j'ai risqué le mot, car je ne crois pas, je parle du sujet, que l'on en puisse imaginer une plus touchante. On verra encore pour quelle raison allant contre toutes les regles, j'ai si fort étendu la derniere scène du dernier acte. J'imagine que les cœurs sensibles me la pardonneront, & même que les esprits qui se piquent d'impartialité l'approuveront. Pour juger cette scène, il faut se pénétrer du tableau (1). C'est le développement d'un caractere passionné. Le personnage ouvre son cœur par gradations, en montre les divers jours, en fait suivre & saisir les impressions les plus légeres ; ces mouvements d'abord imperceptibles l'ont entraîné à des foiblesses qu'il doit,

(1) Peu d'ames ont assez de force & de vivacité pour s'élancer hors d'elles-mêmes, & se transporter dans l'ame d'autrui ; de-là tant de façons de voir si louches & si opposées, tant de jugements faux aussi absurdes que barbares ; que les hommes, se dépouillant d'un amour-propre, grossier & aveugle, sçachent s'approprier les divers modes d'existence de leurs semblables ; qu'ils prennent les yeux, le cœur de la situation, la sensibilité gagnera des plaisirs, & la philosophie de nouvelles lumieres.

en ce moment de vérité, regarder comme des crimes. Si le Chevalier des Grieux, ou Clarisse qui n'a commis qu'une imprudence d'où sont nées toutes ses infortunes, étoient morts dans le sein de leurs parents, je crois qu'ils se seroient répandus dans cette effusion d'ame. On ne perdra point encore de vue que cet infortuné EUTHYME, rendu tout à coup à Dieu, fait une sorte de *confession générale*; si on l'accuse d'appuyer avec un peu trop de complaisance sur les circonstances de ses fautes, l'avouerons-nous? ce plaisir secret de se rappeller de cheres erreurs, plaisir qu'assurément rejettent la vertu & la religion, & dont à peine on ose soi-même se rendre compte, est peut-être dans le cœur humain. Qu'on s'examine là-dessus de bonne foi. Que de lecteurs dans ce morceau trouveront leur histoire!

Les *Mémoires* nous font voir le COMTE DE COMMINGE venant à la Trappe avec beaucoup d'indifférence pour la religion, & rempli de sa seule douleur. J'ai pensé qu'en lui donnant de la piété, je varierois ce caractere, que je le rendrois plus naturel, plus enflammé, plus bouleversé par ces orages de passion, qui au Théâtre produisent presque toujours des effets sûrs de plaire. Un personnage vraiment dramatique doit nous offrir l'agitation d'un vaisseau continuelle-

ment battu de la tempête. Zaïre intéresseroit beaucoup moins, si, après l'entrevue de Lusignan, elle cédoit tout de suite, sans combat, à la religion de ses peres. Comminge peu dévot, comme il l'est dans le Roman, ressembleroit à sa Maîtresse : c'est à ce dernier rôle que j'ai attaché toute la fureur de l'amour; ce n'est qu'au moment de sa mort qu'elle reconnoît ses erreurs : & ce passage subit de la passion à la ferveur la plus vive, au repentir le plus amer, doit, selon moi, flatter & déchirer le spectateur. Je croirois même qu'il est dans la nature qu'une femme aime avec beaucoup plus de flamme qu'un homme; l'Antiquité nous en a laissé une image terrible : Médée tue ses enfants, parce que Jason, qu'elle aime éperdument, l'a trahie, & en épouse une autre; & nous ne voyons pas que la Scène Grecque nous montre un pere meurtrier de ses enfants. J'ai pris plaisir à exposer dans le Pere Abbé toute la dignité, la pitié, la tendresse de la religion que les hommes ont cherché à défigurer, en nous l'offrant armée toujours de foudres & de vengeances.

On ne me fera point un crime d'avoir francisé les noms Espagnols qui sont dans les *Mémoires*.

C'est en avoir dit assez, je crois, sur cet ouvrage. S'il ne réussit point, il faut en convenir, ce sera ma faute, car je ne pense pas qu'il

puisse y avoir de sujet plus intéressant, plus théâtral. Ce sera toujours beaucoup pour moi d'avoir réveillé l'attention des gens de lettres sur une partie dramatique qui manque absolument à notre Scène, & j'aime assez mon art pour sacrifier ma vanité au plaisir de le voir se perfectionner dans des mains plus heureuses.

SECOND DISCOURS

Qui a paru dans la seconde Edition.

QUELQUE flatteur que puisse être pour moi le succès constant que l'indulgence du Public semble assurer au Drame du COMTE DE COMMINGE, mon amour-propre, car qui n'en a pas, a le courage de s'avouer que ces applaudissements, la récompense la plus brillante de l'homme de lettres, & la seule à laquelle il doive être sensible, sont donnés beaucoup plus au choix du sujet, qu'à la façon dont il est traité. On se supposeroit des talents supérieurs pour la poësie, toutes les connaissances de l'art dramatique, on auroit de la peine à se dissimuler qu'une *Fable* heureusement choisie sera toujours la cause principale de la réussite d'une piéce de théâtre; nous en avons des exemples frappants dans An-

dronic, Inès de Castro, &c. N'oublions jamais pour rabattre de notre vanité poëtique, que Pradon a fait couler nos larmes dans Régulus: & peut-être les chûtes de notre maître, du grand Corneille, doivent-elles être attribuées plutôt à l'ingratitude, ne craignons pas d'ajouter, à la mal-adresse de ses sujets, qu'aux incorrections du style & des détails; on n'apperçoit point ces fautes dans Cinna, Polyeucte, Rodogune, & elles ne se font que trop sentir dans Théodore, Agésilas, Attila, Pertharite, Surèna, &c.

On a nommé les poëtes une sorte d'Enchanteurs: celui qui sçait revêtir ses imperfections de l'intérêt séducteur du sentiment, est le plus habile magicien; & comment se pénétrer de ce sentiment si nécessaire à tout écrivain, quand le sujet ne nous fait pas illusion à nous-mêmes; & qu'il ne nous éleve point au-dessus de la sphere de l'humanité? Mes idées par un hazard heureux se sont arrêtées sur le Comte de Comminge; mon ame aussitôt s'est enfoncée dans les tombeaux, dans la profonde solitude, dans l'ombre majestueuse du cloître où regne „ je „ ne sçais quoi d'attendrissant & d'auguste." (1)

(1) Propres paroles de M. de Voltaire. Remarques à la fin d'Olympie.

J'ai creuſé, j'ai fouillé dans le ſein d'une nouvelle nature. Eh! quelles richeſſes n'y ai-je pas découvertes! qu'un écrivain de génie auroit à puiſer où je n'ai fait qu'entrevoir ma foibleſſe! Les perſonnes ſenſées, cette claſſe privilégiée d'hommes qui ne ſont pas menés à la leſſe, que l'on me paſſe ce mot familier, par le préjugé, par l'eſprit ſervile d'imitation, ont conçu par cet eſſai, que ces tréſors tranſportés ſur notre Scène y produiroient un genre de ſpectacle neuf & intéreſſant. Quelques gens du bel air, qui, ſans le ſçavoir, ſont les eſclaves de cette multitude ignorante qu'ils mépriſent, & qui rampent avec ce troupeau, *unthinking people*, des Automates importants pourroient d'abord rire: mais que l'on ait le ſecret de réveiller leur léthargie par les ſecouſſes de la terreur, de leur faire trouver dans leur ame dégoûtée & aridé, l'attrait de la mélancolie, une ſource de larmes: ils ceſſeront bientôt de s'armer de leurs prétendus bons mots paraſites, & céderont ſans peine à la plus délicieuſe des impreſſions, au plaiſir que l'on goûte à ſentir ſon cœur.

C'eſt donc cette nouveauté de *mœurs* & de *coſtume* qui m'a gagné les ſuffrages du Public; il a vû encore mieux que moi, quoique je connaiſſe aſſez mon art pour me convaincre de ſes difficultés & de mon impuiſſance; il a vu, dis-je,

toutes mes fautes, qui sont considérables: mais il a été attendri, il a pleuré, & des juges qui pleurent, sont bien près de faire grace. Si je mortifie en moi l'orgueil en convenant que mes faibles talents ont peu de part à mon succès, mon amour pour la vérité me console de cet aveu humiliant; & peut-être y a-t-il un rafinement de vanité à vouloir prouver par sa propre expérience, que c'est presque du choix du sujet que dépend la réputation d'un ouvrage dramatique.

On m'a reproché de n'avoir pas approfondi des idées rapides & jettées au hazard dans le Discours précédent, sur l'art de la Tragédie. Le Public aura la bonté de se rappeller l'espece d'engagement que j'ai pris avec lui, & que j'observerai toute ma vie; bien loin d'instruire, de donner des leçons, j'en demande, je cherche à m'éclairer; ce seront-là toujours mes sentimens. Je vais donc, je le répete, continuer de m'entretenir avec mes maîtres. Je répands mon ame & ma façon de penser avec cette franchise courageuse & naïve, la seule qualité que l'on puisse emprunter du sublime & inimitable Montagne. S'il m'échappe dans la chaleur de la composition des hardiesses déplacées, des jugements faux, dès ce moment je me rétracte. Si je me trouve d'accord avec les connaisseurs, sans trop m'applaudir de cet avantage, je m'attacherai à mériter encore plus leur approbation.

Portons d'abord nos regards sur notre Théâtre Tragique. Je crois que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire, chacun dans leur genre, ont parcouru & rempli leur carriere; qu'ils doivent être nos modeles, nous échauffer, nous enflammer, sans que nous nous obstinions à nous traîner sur leurs pas, à nous montrer leurs copistes superstitieux. Je prends la liberté d'interroger les gens de goût. Que sont Campistron, la Grange, qui cependant ont beaucoup de mérite, auprès de ces génies créateurs? Qu'arrive-t-il de cette idolâtrie mal-entendue? Que nous sommes accablés d'un nombre infini de pieces jettées dans le même moule. On composeroit un excellent ouvrage & très-utile aux auteurs naissants, où l'on rapprocheroit, depuis nos tréteaux jusqu'au dernier changement de notre Scène, toutes les ressemblances serviles, j'ose dire indécentes, qui reviennent jusqu'au dégoût dans nos Tragédies. Les jeunes gens, qui se livrent à cette étude si séduisante & si ingrate, seront effrayés, quand ils sçauront que d'environ trois mille Drames Français composés jusqu'à nos jours, il n'y en a pas une cinquantaine qui surnage dans ce déluge immense. Il faudroit donc, pour marcher dans une route moins battue, & où il y eût plus de gloire à recueillir, se former un esprit, une *maniere* à

foi, le réſultat des caracteres différents de nos grands maîtres, prendre le noble, le ſublime de Corneille, l'élégant, le tendre, le ſéduiſant de Racine, le mâle, le vigoureux, le tragique de Crébillon, le pathétique, le brillant, le philoſophique de M. de Voltaire, mais ſurtout remonter à la naiſſance de la Tragédie.

Il en eſt de cet art, comme de la plupart des autres inventions de l'eſprit humain. On s'eſt efforcé d'altérer le trait primitif de la nature; des mains ennemies ont entaſſé ſur ce beau tableau vingt couches de vernis, toujours plus étrangeres à la vraie couleur; ce ſeroit une entrepriſe digne du génie, de lever tout cet amas d'un fard impoſteur, & de nous remontrer la nature telle qu'elle étoit dans ſon origine; où trouverons-nous cette belle nature, dans ſa ſublime, ſa décente nudité, dont l'œil puiſſe admirer, ſaiſir les contours heureux, les formes arrondies, les ſages proportions, la vérité énergique? Chez les Grecs, les premiers que nous ſçachions qui ayent eu un Théâtre.

Ce ſont eux qui nous ont enſeigné cette *ſimplicité* touchante dont nous ſommes aujourd'hui ſi éloignés. Les hommes qu'une ſorte de prédilection de la nature ſemble diſtinguer des autres hommes, aiment ſelon Shaftersbury à rencontrer partout cette noble ſimplicité qui les inſpire, qui

se répand dans leurs mœurs, dans leurs actions. C'étoit la même source parmi les Grecs, qui produisoit des vertus sans faste, & des Tragédies simples. Ils avoient une idée bien plus distincte que nous ne l'avons, de ce Καλὸν, de ce *Beau*, la base du bon esprit, comme du véritable héroïsme; ils touchoient en quelque façon au berceau de la nature, & la voyoient plus pure, plus ingénue, & dans un climat plus favorable à ses impressions que le nôtre. Les plaintes de Philoctete, Oedipe à Colone, Antigone prosternée aux pieds de Créon, & lui demandant avec des larmes les honneurs de la sépulture pour le cadavre de son frere: ces attitudes simples ont suffi pour animer des Tragédies entieres, pour arracher des pleurs à toute la Grece assemblée.

Je m'arrêterai quelques instants sur cette *simplicité* si chere à quiconque veut se donner la peine d'étudier la vérité de l'art dramatique. Nos modernes mêmes nous offrent des exemples qui établissent la beauté & le succès du *simple*. Les trois derniers actes de Zaïre, de l'aveu de tous les connaisseurs, sont un chef-d'œuvre, par la raison qu'ils marchent, se soutiennent, se développent sans nul secours d'épisodes. M. de Voltaire à vingt-cinq ans nous a fait voir Philoctete amoureux de Jocaste, comme si ce n'étoit pas assez de la situation terrible d'Oedipe pour

remplir un Drame: mais ce grand poëte sacrifioit alors au mauvais goût de ses contemporains. Plus éclairé par l'expérience, pouvant à son tour servir de modele, il s'est bien gardé de faire la même faute dans Mérope: aussi cette Tragédie est-elle une des meilleures du Théâtre Français. „Plus un sujet est compliqué," l'a judicieusement observé M. Diderot, „, plus le dialogue en est facile;" au lieu que dans une Tragédie simple, si l'on ne veut pas tomber dans la déclamation, il faut nécessairement répandre une ame vigoureuse, enflammée, *pleno profluat pectore*: & c'est-là ce feu sacré du génie, que possedent par malheur pour le progrès de l'art, si peu d'écrivains.

Un trait, que j'emprunte de la Gazette Littéraire de cette année (1765), achevera de démontrer combien le *simple* est préférable à tous les faux ornements du *composé*.

Un jeune Officier Anglais est fait prisonnier dans un combat par une nation de Sauvages. Il est prêt de tomber sous la hache; un vieux guerrier se disposoit à le percer d'une flèche: il fixe ses regards, se laisse attendrir; l'arc lui échappe des mains; il s'assure de l'Officier, l'emmene dans sa cabane, lui fait des caresses, en prend soin, l'instruit dans sa langue. Ils vivoient ensemble comme deux tendres amis; une

seule chose inquiétoit l'Anglais : il surprenoit souvent les yeux du Sauvage attachés sur lui, & mouillés de larmes. Le vieillard, au retour de la belle saison, rentre en campagne avec sa Nation; l'Officier le suivoit; ils découvrent un Camp d'Anglais; le vieux guerrier observe la contenance de son prisonnier : il lui demande, après un long silence, s'il sera jamais assez ingrat pour porter les armes contre le peuple chez qui il a trouvé un ami? Le jeune homme avec des pleurs s'écrie, que, tant qu'il vivra, ils seront toujours ses freres; le Sauvage met les deux mains sur son visage en baissant la tête, & après avoir été quelque temps dans cette attitude, il considere l'Anglais, & lui dit d'un ton mêlé de tendresse & de douleur : „ as-tu un pere? Il vivoit „ encore," réplique le jeune homme, „ lorsque „ j'ai quitté ma patrie." Ah! qu'il est malheu„reux," s'écrie le Sauvage! & après s'être tû quelques moments : „ sçais-tu que j'ai été pere? „ je ne le suis plus! j'ai vu tomber mon fils „ dans le combat! il étoit à mon côté; je l'ai „ vu mourir en homme; il étoit couvert de „ blessures, mon fils, quand il est tombé! mais „ je l'ai vengé."

En prononçant ces mots avec force, il frissonnoit, il respiroit avec peine, & sembloit suffoqué par des gémissements qu'il ne vouloit

pas laisser échapper; ses yeux étoient égarés; & ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu à peu, & se tournant du côté de l'Orient, il montra le Soleil levant au jeune Anglais, & lui dit: „ vois-tu ce beau Soleil resplendissant de „ lumiere? as-tu du plaisir à le regarder? Oui, „ répond l'Anglais; j'ai du plaisir à le regar„ der. — Eh bien, je n'en ai plus!" Après avoir dit ce peu de mots, le Sauvage regarda un Manglier qui étoit en fleurs: „ vois ce bel „ arbre, dit-il au jeune homme: as-tu du plaisir „ à le regarder? — Oui, j'ai du plaisir à le „ regarder. — Je n'en ai plus," reprit le vieillard avec précipitation, & aussitôt il ajouta: „ pars, vas chez les tiens, afin que ton pere „ ait encore du plaisir à voir le Soleil qui se „ leve, & les fleurs du Printemps."

Quel tableau pathétique, & comme on y saisit la touche de la nature! Malheur au cœur assez insensible pour n'en être pas attendri jusqu'aux larmes! Voilà de ce Beau simple qui nous frappe partout chez les Grecs, & moins souvent chez les Latins. Les premiers ne l'employoient pas seulement dans la *fable*, dans l'expression; il dirigeoit le choix de leurs *caracteres*. Ennemis de ces *charges* grossieres que nous avons adoptées, on ne voyoit point dans leurs Drames un avare précisément en contraste avec un prodi-

gue;

gue ; ils ſçavoient varier les nuances de ces *caracteres* par des dégradations légeres & perceptibles pour le goût. Je comparerois volontiers nos poëtes dans cette partie, à ces peintres mal-adroits, qui pour donner plus d'embelliſſement & de force à leur ſujet, & de ton à leurs couleurs, plaçoient dans leurs tableaux un Nègre à côté d'une jolie femme. Je citerai toujours des exemples, parce que des exemples inſtruiſent mieux que des raiſonnements. Corneille a deux héros à nous repréſenter, tous deux d'une égale valeur, Horace & Curiace ; il a l'heureuſe adreſſe, ſans l'artifice groſſier de ces oppoſitions triviales, de nous offrir ſous des traits particuliers chacun de ſes deux perſonnages. C'eſt-là le talent du grand homme, de ce beau génie qui étoit rempli de la nature, qui ſçavoit immoler les acceſſoires, les beautés étrangeres, pour conſerver le fonds, pour être ſimple & vrai, qui nous a peint enfin les Romains tels qu'ils étoient : car il faut mettre au rang des lieux communs de la converſation, répétés par les gens du monde qui n'approfondiſſent rien, ce prétendu apophtegme : „ Racine a peint les hommes tels qu'ils ſont, & „ Corneille tels qu'ils devroient être," jugement des plus faux : Corneille a repréſenté les

Romains tels qu'ils étoient réellement, & suivant les divers âges de leur empire.

Nous observerons qu'il faut que ce *simple* soit animé par des *Images*. Malgré toutes les regles qu'on m'objectera, je ne doute pas que tout ne puisse s'offrir aux yeux, quand on a l'heureuse faculté de faire passer dans l'ame du spectateur le trouble qui est censé déchirer celle du personnage. Un génie heureusement audacieux présenteroit avec des applaudissements, ou je me trompe fort, Barnewelt assassinant son oncle, Medée égorgeant un de ses enfants: mais qu'on prenne garde que j'ai dit un génie; sans cette qualité si puissante, si rare, la *terreur* refroidie devient l'*horreur* dégoûtante: plusieurs de nos auteurs l'ont éprouvé.

Si cette *terreur* doit être l'ame de la Machine dramatique, me pardonnera-t-on de regarder Æschile comme le seul *Tragique* en ce genre que nous puissions proposer pour modele? Je ne nierai pas qu'il lui manque les connaissances cultivées, la correction, l'art des Sophocles, des Euripides: mais trouve-t-on chez ces derniers, des tableaux aussi imposants que ceux qui sont sortis en foule de la main de ce pere du Théâtre? Vulcain, ministre de la vengeance divine, attachant sur un rocher l'infortuné Promethée, & clouant ses fers à ce rocher; ce mal-

heureux luttant en quelque ſorte contre Jupiter lui-même, ſe répandant en blaſphêmes contre ce tyran céleſte, englouti enfin par un tourbillon rapide dans les abîmes de la terre; l'Ombre de Darius s'élevant du tombeau aux évocations d'Atoſſa, & frappant de reſpect & d'effroi une troupe de vieillards proſternés; les portes du palais d'Agamemnon s'ouvrant avec un bruit épouvantable, & laiſſant voir ſon cadavre enſanglanté; Oreſte un bandeau ſur le front, tenant, une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée teinte encore de ſang, environné des Furies qui le pourſuivent avec des hurlements; Clytemneſtre elle-même ſortant des gouffres infernaux, & appellant à haute voix ces Divinités vengereſſes. Quels ſpectacles! Qu'on joigne à cette richeſſe de tableaux, des vers ſublimes & d'un rhytme pittoreſque & analogue au ſujet; qu'on y ajoute le choc, la flamme des paſſions, la nobleſſe & la variété des caracteres: ne conviendra-t-on pas que voilà la Tragédie ſur ſon trône, dans ſon plus haut point de ſplendeur & d'énergie?

C'eſt donc là le grand objet que je voudrois que tout poëte dramatique eût toujours devant les yeux; ce ſeroit enſuite au goût à marquer l'emploi de ces moyens tragiques.

Je reviens, ſans trop m'en appercevoir, à

cette partie théâtrale que j'aime, & qui à mon gré, eſt une des plus heureuſes créations du génie d'Æſchile ; je veux parler de ce *ſombre*, le reſſort qu'on doit le plus faire mouvoir dans la Tragédie. La nature elle-même ne nous donne-t-elle pas cette leçon ? La majeſté d'un orage nous frappe plus que tout le brillant d'une belle aurore ; le tonnerre enfermé dans la nue, ſcintillant & éclatant par intervalle, en impoſe plus que le Soleil dardant ſes rayons à travers des nuages colorés ; la mer calme ne produira pas dans notre ame les effets ſublimes de la tempête. Qu'on faſſe attention que les impreſſions qu'excite le *ſombre* ſont toujours plus profondes, maîtriſent davantage la nature humaine. Pergoleze eſt beaucoup plus grand, plus muſicien dans ſon *Stabat* que dans la *Serva Padrona*. Cette remarque en fait naître une autre. Il eſt bien ſingulier que notre muſique en ce genre ait fait des progrès ſupérieurs à ceux de notre poëſie. Le quatriéme acte de Zoroaſtre, je parle du muſicien, le morceau de Caſtor, *triſtes apprêts*, peuvent donner à nos auteurs une idée ſuffiſante du ſuccès qu'auroit le *ſombre* porté au Théâtre de la Nation. Il ne faut pas conclure d'après la timide médiocrité de l'Abbé Nadal (1), que l'appari-

(1) Il ſe félicite dans ſa Préface de ſa Tragédie de

tion d'une Ombre nous révolteroit. Ce ſpectacle a réuſſi dans Sémiramis, & il ne ſeroit pas impoſſible de lui prêter un nouveau degré de terreur. M. de Voltaire, dans ſa diſſertation intéreſſante pour les amateurs de la Tragédie, à la tête de cette même Sémiramis, prévient à ce ſujet les inſipides objections de ces fades plaiſants qui penſent avoir laiſſé échapper un bon mot, quand ils ont répété qu'*ils ne croient point aux revenants*. Aſſurement M. de Voltaire ne doit pas être ſoupçonné d'y croire: & il a judicieuſement remarqué que cet appareil au Théâtre produiſoit des effets. Ne rougiſſons pas d'avouer que le Commandeur dans la farce du Feſtin de Pierre nous fait quelque plaiſir. L'Ombre de Didon dans Enée & Lavinie, Opéra de Fontenelle, la derniere fois qu'on l'a joué, m'a paru affecter le ſpectateur. Qui ne trouvera pas un ténébreux ſublime dans ce paſſage de Job, chap. 45? „ Dans l'horreur d'une viſion nocturne, „ lorſque le ſommeil aſſoupit davantage tous les „ ſens des hommes, je fus ſaiſi de crainte & de

---

Saül, de n'avoir pas fait paraître l'Ombre de Samuel; & il a raiſon. L'emploi de ces hardieſſes de Théâtre n'appartient qu'au génie, & ces ſcenes du ſublime, dans des mains faibles & malheureuſes, ne produiſent que le bizarre & l'abſurde.

„ tremblement, & la frayeur pénétra juſqu'à „ mes os. Un Eſprit ſe préſenta devant moi, „ & les cheveux m'en dreſſerent à la tête. Je „ vis quelqu'un dont je ne connaiſſois pas le „ viſage; un Spectre parut devant moi, & j'en- „ tendis une voix faible, comme un petit ſouffle, „ qui me dit: l'homme comparé à Dieu ſera-t-il „ juſtifié, & ſera-t-il plus que celui qui l'a créé?"

Que l'on me permette de m'appuyer encore d'un exemple. J'emprunte une ſcène terrible de Shakespear (1), ce fidele imitateur d'Æſchile à bien des égards. J'avertis mes lecteurs que je ne traduis pas: je retranche, j'ajoute, heureux ſi je pouvois me pénétrer du génie de mon modele! Je ne ſçaurois me diſpenſer en faveur des perſonnes qui n'ont pas l'Hiſtoire d'Angleterre préſente, de tracer une eſquiſſe de la Tragédie de Richard III, dont cette ſcène eſt tirée: cette

(1) Jamais Tragique n'a plus reſſemblé à Æſchile; Othello, Hamlet, Macbeth offrent des traits admirables. Nous n'avons dans aucune de nos pieces un tableau des effets de la terreur qui ſuit le crime, comparable à celui que nous voyons dans cette derniere Tragédie. Il n'eſt pas ſurprenant que les Anglais en faveur de pareilles beautés faſſent grace à Shakeſpear ſur tous les défauts monſtrueux qui le défigurent. Ce n'eſt qu'au génie qu'on pardonne des fautes.

piece eſt intitulée : *The life and death of Richard III : la vie & la mort de Richard III.* Henri VI de la Maiſon de Lancaſtre a été détrôné par le Duc d'Yorck, qui bientôt eſſuye à ſon tour les révolutions de la fortune, & perd le trône & la vie. Son fils Edouard reprend la couronne; il avoit deux freres, le Duc de Clarence, & le Duc de Gloceſtre, depuis Richard III; ce dernier, le plus ſcélérat & le plus fourbe, comme le plus difforme des hommes, poignarde de ſa propre main le Prince de Galles, fils de Henri IV, qui ſe nommoit auſſi Edouard, court aſſaſſiner l'infortuné pere dans ſa priſon, trouve moyen de détruire dans l'eſprit de ſon frere Edouard, Clarence ſon autre frere, le fait arrêter en cachant ſa perfidie, envoye à la Tour deux aſſaſſins qui égorgent ce Prince, & le plongent dans un tonneau de malvoiſie. Le Roi Edouard meurt; Richard s'empare du trône, après avoir fait maſſacrer impitoyablement ſes deux neveux. Il avoit ſcellé ſes forfaits en épouſant la Princeſſe Anne, veuve du fils de Henri VI; bientôt empoiſonnée par ſon barbare époux, elle ſuivit au tombeau les victimes de ſa rage. Le Duc de Buckingham, lâche complice de ce Monſtre, en reçoit lui-même la mort pour récompenſe. Richard raſſaſié de crimes, noyé dans des flots de ſang, éprouve enfin qu'il eſt

un Dieu vengeur. Le Comte de Richemond armé contre ce déteſtable Prince, lui donne bataille, la gagne, le tue, & devient Roi.

SCENE V,

du cinquieme Acte (1), *de*

RICHARD III,

Tragédie de Shakespear.

On apperçoit dans l'éloignement un Camp, la lueur des feux allumés ſelon l'uſage de la guerre, & quel-

(1) Les Littérateurs, dont la plupart entendent l'Anglais, ſeront peut-être flattés de juger par eux-mêmes du parti que j'ai tiré de la ſcène de Shakeſpear; c'eſt ce qui m'engage à l'inſérer ici dans la langue originale. Je n'imagine point que l'on me faſſe un crime de n'avoir pas employé toutes les Ombres que ce grand poëte fait paraître, & d'avoir ſupprimé le refrain de compliment pour Richemond, tandis que j'ai conſervé celui qui doit entretenir la terreur. Mes lecteurs, je crois, prendront ma défenſe, c'eſt-à-dire, les Français pour

quelques flambeaux qui répandent une faible clarté sur le fond de la Scène. La tente du Comte de RICHEMOND *domine parmi d'autres tentes; elle est ouverte & en face du spectateur, mais à peine peut-elle se voir. Le devant du Théâtre est dans la nuit: à l'un des côtés est la tente de* RICHARD; *il paraît endormi; il est revêtu de son armure, & assis dans un fauteuil; il a son casque orné du bandeau royal, posé sur une table, où lui-même il a la tête appuyée sur un bras; sur cette table est une lampe expirante, qui produit de tems en tems de longs effets de lumiere: elle porte par intervalle son reflet sur* RICHARD, *qui semble ne jouir que d'un sommeil agité. On observera que, lorsque ces traits de lumiere s'affaiblissent, on distingue à peine cette partie du Théâtre.*

---

pour qui j'écris: car il ne faut pas assûrer qu'il existe un goût général, & je n'en condamne aucun; mais le premier but d'un écrivain sage est de chercher à plaire à ses concitoyens, quand la vérité n'en souffre pas. Encore une fois, j'essaye d'imiter cette scène admirable; je ne la traduis point. Si elle déplaît, le tort retombera sur moi; je suis le premier à venger Shakespear, puisque j'ai eu le courage de rapprocher l'original de la copie.

PREMIERE OMBRE (1).

Le Prince Edouard, fils de Henri VI, dans un habillement guerrier, & le côté enſanglanté.

PLEINE d'un courroux implacable,
Demain, mon Ombre & te preſſe & t'accable !
Richard, demain, graces au Ciel vengeur
Qui ſeconde les vœux d'une trop juſte haine,
Tu reçois tous les coups dont tu perças mon cœur,
Quand de mes triſtes jours la fleur s'ouvroit à peine !
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs !
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs !

SECONDE OMBRE.

Henri VI ayant ſon Diadême & ſon Manteau Royal couverts de ſang.

Enviſage, Tyran, cette illuſtre Victime

---

(1) On n'oubliera pas qu'il échappe à Richard, quand les Ombres lui adreſſent la parole, des frémiſſements, des mouvements de terreur variés qui décelent ſon trouble. On ſe ſouviendra encore que ces Ombres ſucceſſivement s'élevent de la terre, qu'elles y rentrent après avoir accablé Richard de leurs malédictions : on ne fait que les entrevoir, parce que les regles du pittoreſque théâtral exigent que ces ſortes d'apparitions ne ſoient pas trop ſous les yeux. C'eſt Garrick qui joue à Londres le rôle de RICHARD : on n'a jamais vû, dans ce perſonnage ſurtout, un acteur ſe rendre plus maître de l'ame du ſpectateur.

SCENE V.

Between the Tents of Richard *and* Richmond: *They sleeping.*

Enter the Ghost of Prince Edward *Son to* Henry *the Sixth.*

Ghost. Let me sit heavy on thy soul to morrow!
(*To K.* Rich.
Think how thou stab'st me in the prime of youth
At *Tewksbury*; therefore despair and die.
Be chearfull *Richmond*, for the wronged souls (*To* Richm.
Of butcher'd Princes fight in thy behalf:
King *Henry*'s issue, *Richmond*, comforts thee.

Enter the Ghost of Henry *the Sixth.*

Ghost. When I was mortal, my anointed body
(*To K.* Richard.
By thee was punched full of holes;
Think on the *Tower*, and me; despair, and die.
Virtuous and holy be thou conqueror; (*To* Richm.
Harry, that prophesy'd, thou should'st be King,
Doth comfort thee in sleep; live thou and flourish.

Enter the Ghost of Clarence.

Ghost. Let me sit heavy on thy soul to-morrow!
(*To K.* Rich.
I that was wash'd to death in fulsom wine,
Poor *Clarence*, by thy guile betray'd to death:
To morrow in the battle think on me,
And fall thy edgeless sword; despair, and die.

Dont ta fureur impie a déchiré le sein (1) :
Le nom sacré de Roi n'arrêta point ta main :
De l'ombre de la Tour vois s'élever ton crime ;
Entends ces murs affreux contre toi déposer ;
Mon sang jaillit encore, ardent à t'accuser.
C'est Henri qui demande, & s'applaudit d'avance
Que le Ciel sur Richard épuise sa vengeance.
De la mort qui t'attend (2), sens toutes les horreurs !
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs !

Se tournant vers le camp de Richemond.

Et toi jeune Héros, Vengeur de notre Race,
Vois s'accomplir le sort (3) que t'a prédit ma voix ;
Le Ciel qui t'inspira ta généreuse audace,
Sur ton front triomphant met le bandeau des Rois.

---

(1) Ce Prince fut percé dans la Tour de plusieurs coups de poignard par ce monstre d'inhumanité. La scène qui nous présente cette catastrophe est atroce ; c'est le dénouement de la Tragédie qui porte le nom de Henri VI.

(2) Ce refrain dans l'Anglais est d'une précision énergique ; il est rendu par ces deux mots *despair and die*. La déclamation dans cette langue étant plus prononcée, plus forte que la nôtre, cette répétition produit un effet encore plus ténébreux. Les Acteurs appuient beaucoup sur *die*, & prêtent à ce mot tout le sombre de la terreur dramatique. Voilà de ces beautés qui, propres à chaque langue, ne sçauroient se transporter dans une autre.

(3) Henri, dans la Tragédie de ce nom, prédit au jeune Comte de Richemond qu'il montera sur le trône d'Angleterre.

Thou off-spring of the house of *Lancaster*, (*To* Richm.
The wronged heirs of *York* do pray for thee,
Good Angels guard thy battle; live and flourish.

Enter the Ghosts of Rivers, Gray, *and* Vaughan.

Rivers. Let me sit heavy on thy soul to-morrow,
(*To K.* Rich.
Rivers, that dy'd at *Pomfret*: despair, and die.
Gray. Think upon *Gray*, and let thy soul despair.
(*To K.* Rich.
Vaug. Think upon *Vaughan*, and with guilty fear
Let fall thy launce! *Richard*, despair and die. (*To K.* Rich.
All. Awake, and think our wrongs in *Richard's*
bosom (*To* Richm.
Will conquer him. Awake, and win the day.

Enter the Ghost of Lord Hastings.

Ghost. Bloody and guilty; guiltily awake; (*To K.* Rich.
And in a bloody battle end thy days:
Think on Lord *Hastings*; and despair and die.
Quiet untroubled soul, awake, awake. (*To* Richm.
Arm, fight, and conquer, for fair *England's* sake.

Enter the Ghosts of the two young Princes.

Ghosts. Dream on thy cousins smother'd in the *Tower*:
Let us be laid within thy bosom, *Richard*, (*To K.* Rich.
And weigh thee down to ruin, shame, and death!
Thy Nephews souls bid thee despair and die.
Sleep *Richmond*, sleep in peace, and wake in joy.
To Richm.
Good Angels guard thee from the boar's annoy;

TROISIEME OMBRE.

Le Duc de Clarence, le visage ensanglanté.

Que le sang de ton Frere (1), amassé sur ta tête,
Sur ta tête, demain retombe & soit vengé !
Par tes affreux complots vois Clarence égorgé,
Clarence.. qui t'aima.. Ton supplice s'apprête;
Ton glaive enfin se brise & tombe de ta main,
Richard; le Ciel, l'Enfer, tout presse & veut ta fin;
L'orage des fléaux sur toi fond & s'arrête.
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs!
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs!

QUATRIEME ET CINQUIEME OMBRES

qui paroissent à la fois, deux jeunes Enfans, neveux de Richard: ils sont vêtus de blanc, se tenant embrassés & tout couverts de sang; ils furent poignardés en effet dans cette situation, & dans le même lit.

Vois deux Victimes innocentes
Que ta faim de regner frappa dans le berceau.

---

(1) Clarence fut mis en prison, parce qu'il s'appelloit *George*, & qu'un astrologue avoit prédit au Roi qu'un G seroit l'initial du nom de celui qui devoit être le destructeur de sa maison. Richard entretint la faiblesse barbare du Monarque, & comme nous l'avons dit, fit assassiner son frere Clarence dans la Tour.

Live, and beget a happy race of Kings.
Edward's unhappy sons do bid thee flourish.

Enter the Ghost of Anne *his wife.*

Ghost.) *Richard*, thy wife, that wretched *Anne* thy wife,
That never slept a quiet hour with thee, (*To K.* Rich.
Now fills thy sleep with perturbations:
To-morrow in the battle think on me,
And fall thy edgeless sword: despair and die.
Thou quiet soul sleep thou a quiet sleep: (*To* Richm.
Dream of success and happy victory,
Thy adversary's wife doth pray for thee.

Enter the Ghost of Buckingham.

Ghost.) The first was I that help'd thee to the crown:
The last was I that felt thy tyranny. (*To K.* Rich.
O, in the battle think on *Buckingham*,
And die in terror of thy guiltiness.
Dream on, dream on, of bloody deeds and death,
Fainting despair; despairing yield thy breath.
I dy'd for hope, ere I could lend thee aid; (*To* Richm.
But cheer thy heart, and be thou not dismay'd:
God and good Angels fight on *Richmond*'s side,
And *Richard* falls in height of all his pride.
(*The Ghosts vanish.*
(*K.* Richard *starts out of his dream.*

K. Rich. Give me another horse — bind up my wounds.
Have mercy, *Jesu* — soft, I did but dream.
O coward conscience! how dost thou afflict me?
The lights burn blue — is it not dead midnight?

Puiſſent nos Ombres gémiſſantes
Porter la mort au ſein du plus cruel Bourreau!
Puiſſions-nous dans tes flancs enfoncer le couteau,
Déchirer de nos mains tes entrailles fumantes,
Te tourmenter encor dans la nuit du tombeau,
A tes yeux effrayés d'un horrible tableau,
Toujours nous remontrer plus pâles, plus ſanglantes!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

SIXIEME OMBRE.

La Princeſſe Anne, Veuve du fils de Henri VI, qui eut la faibleſſe ou plutôt la lâcheté d'épouſer Richard, tout dégouttant encore du ſang de ſon mari; elle a des habillements de deuil, le bandeau de Veuve, & elle eſt couverte d'un voile noir.

Reconnais-tu, Richard, ta Femme infortunée,
Cette Epouſe infidelle à ſon premier Epoux,
Qui put joindre ſa main à ta main forcenée,
Dont le Ciel vengeur par tes coups
Précipita la derniere journée,
Qui près de toi jamais n'a goûté le ſommeil,
Qui toujours revoyoit ſon crime à ſon réveil?....
Je viens te rendre tout ce trouble,
Dans tes ſens conſternés répandre la terreur:
Mon Ombre te pourſuit, & s'attache à ton cœur:
Que par moi, s'il ſe peut, ton ſupplice redouble!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

Cold fearful drops ſtand on my trembling flesh.
What? do I fear myſelf? there's none elſe by,
Is there a murth'rer here? no; yes, I am (1).
My conſcience hath a thouſand ſev'ral tongues,
And ev'ry tongue brings in a ſev'ral tale,
And ev'ry tale condemns me for a villain.
Perjury, perjury in high'ſt degree,
Murther, ſtern Murther in the dir'ſt degree,
All ſeveral ſins all us'd in each degree,
Throng to the bar, all crying, guilty, guilty!
I ſhall deſpair: there is no creature loves me:
And if I die, no ſoul will pity me. (2).
Methought, the ſouls of all that I had murther'd
Came to my tent, and every one did threat
To-morrow's vengeance on the head of *Richard*.

---

(1) — No; yes, I am:
Then fly — what, from my ſelf? great reaſon; why?
Leſt I revenge. What? my ſelf on my ſelf?
I love my ſelf. Wherefore? for any good
That I my ſelf have done unto my ſelf?
O no. Alas, I rather hate my ſelf,
For hateful deeds committed by myſelf.
I am a villain; yet I lie, I am not.
Fool, of thy ſelf ſpeak well — Fool do not flatter.
My conſcience hath, *&c.*

(2) — no ſoul will pity me.
Nay, wherefore ſhould they? ſince that I my ſelf
Find in my ſelf no pity to my ſelf.
Methought, the ſouls of, *&c.*

SEPTIEME OMBRE.

Le Duc de Buckingham en habit de Pair, un des complices les plus ardents de Richard, & qui cependant au moment de sa mort alloit prendre le parti de Richemond.

Vois ton premier Flatteur, ta derniere Victime :
Ce prix m'étoit bien dû ; je t'ai prêté mon bras ;
Tyran, le Complice du crime
Du crime seul devoit recevoir le trépas.
Jusque dans le combat emporte mon image !
Ne rêve que de mort, que de sang, de carnage !
Que ton cœur, que ton cœur de larmes enivré,
Soit par toi-même dévoré !
Qu'il soit déja flétri de l'horreur éternelle !
Qu'il soit déja plongé dans les feux des enfers !
Sous l'excès des tourmens divers,
Richard, exhale enfin ton ame criminelle !
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs !
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs !

Se tournant vers le camp de Richemond.

Sous tes drapeaux je brûlois de me rendre,
Richemond : j'accourois te servir, te défendre :
Le Ciel n'a point permis qu'au rang de tes sujets,
Je pusse expier mes forfaits.
Ma voix du sein des morts, t'annonce la victoire ;
Dieu chasse loin de toi tous les traits destructeurs ;
Le glaive en main, ses Anges protecteurs
A tes côtés combattent pour ta gloire :

Tandis que le Tyran sous ton char écrasé,
Sous cent coups de foudre brisé,
Du faîte des grandeurs, de l'orgueil & des crimes
Roulé précipité dans les profonds abîmes.

*Une foule d'*OMBRES *s'élevant toutes à la fois, de tout âge, de tout sexe, toutes habillées différemment : beaucoup cependant sont couvertes de linceuls ensanglantés : elles s'écrient ensemble :*

Considere, Tyran, tout un Peuple à la fois,
Victime des fureurs d'une guerre éternelle (1):
L'Angleterre immolée à ta rage cruelle,
A poussé vers les Cieux une plaintive voix;
L'Appui du malheureux, le Soutien de nos droits
Se leve, il va briser ta tête criminelle :
Le Maître & le Juge des Rois
A prononcé ta sentence mortelle.
De la mort qui t'attend sens toutes les horreurs !
Meurs dans le désespoir, meurs dans la rage, meurs !

Elles s'enfoncent dans la terre.

Après quelques moments, pendant lesquels l'agitation de Richard paraît redoubler, s'élancent de la terre des traits de feu; ils sont suivis de l'apparition d'un FANTÔME *effroyable, qui d'une main tient un poignard ensanglanté, &*

---

(1) Les *Roses rouge* & *blanche*, qui ont fait verser tant de sang, & qui ont coûté la vie à quatre-vingts Princes des deux Maisons de Lancastre & d'Yorck.

de l'autre une torche allumée : il approche de Richard :

Enfin, Richard (1), je tiens ma proye !
Demain, je punis tes forfaits !
Demain, dans les tourments tu tombes pour jamais !
Pour jamais dans tes pleurs, dans ton sang je me noye !
C'eſt moi, qui le Vengeur des peuples opprimés,
C'eſt moi, qui ſourd au cri d'un éternel blaſphème,
Sur les Tyrans de rage conſumés,
Attache la douleur, attache l'Enfer même.
Je vais toujours te déchirer !
Je vais toujours te dévorer !
Tu renaîtras toujours, pour toujours expirer !
De l'Enfer qui t'attend vois tous les précipices,
Avides d'engloutir un coupable mortel.
Je laiſſe dans ton cœur le premier des ſupplices,
Le premier des Démons, le remords éternel.

Il s'abîme environné d'un tourbillon de feu, & après avoir ſecoué des étincelles de ſon flambeau ſur le cœur de Richard.

---

(1) La foule d'Ombres & le Fantôme ſont de mon invention ; je ſouhaite que ces traits étrangers à l'original ne déplaiſent pas.

RICHARD *tout à coup levant ſon bras de deſſus la table, s'agitant & s'écriant dans ſon ſommeil & avec rapidité:*

Le Théâtre s'éclaire entierement.

Qu'on arrête mon ſang, élancé de mes playes. .
Richemond . . il ſeroit vainqueur! .
A l'inſtant . . un Courſier . . Ciel! .

Il s'élance avec précipitation de ſon fauteuil, fait quelques pas comme pour fuir, ſe réveille & s'arrête.

Lâche! tu t'effrayes!
D'un ſonge, d'un vain ſonge! . *Il regarde de tous côtés.*
Eh . . d'où naît ma terreur? .
Il met la main ſur ſon cœur.
De mon cœur qui, ſans ceſſe empoiſonnant ma vie,
M'accuſe, me condamne & contre moi s'écrie.

Il fait quelques pas ſur la Scène, en remettant la main ſur ſon cœur.

Je n'étoufferai pas cette importune voix!

Il s'arrête en continuant d'être dans la même attitude.

Que le ſceptre me reſte, & que je ſois coupable.

En ſe frappant le ſein.

Je ſçaurai bien dompter cet ennemi des Rois. .

Il leve les yeux au ciel, & fait quelques pas.

Le Ciel ne brille encor que du feu des étoiles,
Sur l'horiſon, la Nuit étend ſes ſombres voiles. .
Du friſſon de la mort je me ſens réfroidir. .
Eh! qu'ai-je à redouter? . & qui me fait frémir? .
Je ſuis ſeul en ces lieux.. qui me frappe de crainte?.
Moi, moi, qui m'épouvante & qui ne peux me fuir,
M'arracher aux remords dont mon ame eſt atteinte! .
A la fois ſoulevés, tous mes Forfaits, ô Ciel!
Juſqu'au fond de mon cœur plongent un trait mortel,
A haute voix m'appellent un perfide,
Un aſſaſſin farouche, un monſtre parricide!
L'Enfer a dans mon ſein verſé tous ſes poiſons!
Déchiré par tous ſes Démons,
Je ne vois ſous mes pas qu'un abîme effroyable! .
Du Monde entier exécrable Fléau,
Qui me conſoleroit d'un deſtin déplorable,
Quand la main la plus ſecourable
Ne m'aideroit pas même à deſcendre au tombeau? .
Je finirai mon ſort coupable,
Sans être plaint, heureux encor d'être oublié! .
Des mortels le plus dur, le plus impitoyable,
Richard .. oſes-tu bien réclamer la pitié? .
Quel ſonge! . j'ai cru voir les Ombres effrayantes
De tous les malheureux à ma rage immolés. .
Pâles, couverts de ſang, furieux, déſolés. .
Sous le même linceul, je les vois raſſemblés! .
J'entends leurs cris de mort.. leurs plaintes menaçantes! .
Tous m'ont paru s'unir dans leur ſombre fureur,
Pour m'accabler demain de leur courroux vengeur.

Si le *ſombre* eſt une partie dramatique que nous ne cultivons point ; il y en a encore une autre qui n'eſt pas moins négligée. La *Pantomime* que les Grecs & les Romains avoient portée au plus haut degré de perfection, & que l'on peut appeller l'éloquence du corps, la langue premiere des paſſions, eſt au nombre de ces reſſorts du pathétique, dédaignés de nos auteurs de théâtre. Cependant ſi je ne craignois de me flatter, je citerois pour exemple le perſonnage d'Euthime ; ſon jeu muet a paru ſur le papier même attacher & intéreſſer : que ſeroit-ce à la repréſentation ? Il y a des attitudes, des geſtes, des ſignes du ſentiment, que la préciſion & la vérité mettent fort au-deſſus de toutes les richeſſes de la poëſie. Ce qu'on dit eſt ſi faible en raiſon de ce que l'on ſent ! Qu'un ſeul regard, qu'un ſoupir ont quelquefois d'éloquence ! Que cet Orateur connaiſſoit bien l'empire de la *Pantomime*, lorſqu'il découvrit le ſein de cette courtiſane aux yeux des juges qui l'alloient condamner. Dans une Tragédie de *Balthazar*, cette main impoſante qui trace ſur la muraille, en caracteres de feu, l'arrêt de mort de ce Prince, ne produiroit-elle pas un effet plus effrayant que tous les diſcours d'amplification de nos beaux eſprits ? Les anciens ſe laiſſoient bien plus que nous entraîner par les affections de l'ame ; ils recherchoient comme un

plaisir tout ce qui pouvoit exciter leurs impressions & les entretenir. Ils aimoient l'appareil, la cérémonie; ils étoient persuadés qu'il est un langage pour les yeux comme pour les oreilles. Je ne sais si nous devons trop nous applaudir de cette sechereſſe métaphysique qui fait abstraction de tous les signes, & tue en quelque sorte la nature. Malheur à l'auteur dramatique qui n'est que *raisonneur* ! La raison prépare les moyens: mais c'est de l'ame qu'ils tiennent cette vie, cette flamme brulante qui les rend maîtres du cœur, & rien ne prête plus de force aux paroles que la langue des signes. C'est encore dans cette partie que les Tragédies Grecques sont supérieures aux nôtres. Des enfants, des vieillards prosternés aux pieds d'Oedipe; un peuple entier portant à la main & sur la tête des rameaux & des bandelettes; Jocaste offrant des guirlandes & de l'encens aux Dieux domestiques; Philoctete se traînant égaré de douleur sur la terre, poussant de longs gémissements, découvrant même ses bleſſures; Phedre mourante, presque étendue sur un lit, succombant sous la passion qui la dévore, remettant son voile pour cacher sa rougeur, quand elle confie à sa nourrice son amour incestueux pour Hyppolite; Hécube les cheveux épars, couchée dans la pouſſiere, pleurant ses enfants, son époux, sa fortune anéantie, accablée

accablée d'un sombre désespoir ; les jeunes fils d'Hercule réfugiés autour d'un autel : voilà ce qui charmoit la Grece. Répandre sur le Drame le coloris de l'action, c'est l'effet heureux qui naît de la *Pantomime*. Racine s'en est servi dans son Athalie avec un succès qui auroit dû engager les autres écrivains dramatiques à l'imiter. Les Anglais ont sçu profiter de cette source de beautés théâtrales. L'épouse de *Macbeth* & non *Macbeth* lui-même, ainsi que l'a dit un homme d'esprit estimable (1) qui s'est mépris, est la complice de son mari ; après avoir poignardé chez lui Duncan son Roi & son parent, il s'étoit emparé du Trône d'Ecosse ; sa femme, livrée à tout le trouble qui suit le crime, est devenue somnambule : on la voit, dans la nuit, s'avancer sur la Scène, les yeux fermés, dans un profond silence, imitant par ses gestes l'action de se laver les mains, comme si elle eût voulu effacer le sang qui les avoit souillées ; quel tableau terrible ! & qu'il renferme de sublimes vérités ! Dans la même piece, le Spectre de *Banquo* que *Macbeth* a fait assassiner, vient s'asseoir dans un festin à la place de l'Usurpateur ; ce fantôme affreux, tout sanglant reparait par intervalle, & n'est

(1) L'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets.

apperçu que de *Macbeth*, dont l'épouvante nous eſt repréſentée d'un pinceau énergique. L'Ombre du pere d'*Hamlet*, avant que de prononcer un ſeul mot, ſe contente de faire pluſieurs fois un ſigne du doigt à ſon fils, & s'éleve autant de fois de la terre: c'eſt par ce geſte ſi expreſſif, par ce ſilence ténébreux que Shakeſpear a ſçu donner à ſon tableau toute la teinte tragique dont il étoit ſuſceptible; par-là il irrite la curioſité du ſpectateur, il échauffe l'intérêt, prépare l'ame aux tranſports des paſſions. La *Pantomime*, employée avec goût, eſt une des cordes majeures d'où réſulte l'accord dramatique, quand elle eſt revêtue d'une verſification mâle & ſoutenue: car toute piece qui manque de verſification, eût-elle d'ailleurs les autres qualités qu'exige le Théâtre, ne ſçauroit avoir qu'une réputation éphémere.

Comme mon objet eſt une eſpece de développement des idées ſemées dans mon premier Diſcours, j'ai imaginé qu'une réponſe détaillée aux critiques dont on m'a honoré, acheveroit d'offrir un précis de mes faibles connaiſſances ſur les divers ſecrets de mon art. On daignera ſe ſouvenir que je conſulte mes maîtres.

Un Journaliſte (1) m'avoit reproché de n'a-

(1) L'Auteur de l'*Année Littéraire*.

voir pas assez motivé la permission que donne le Pere Abbé au Frere Arsene de voir & d'entretenir un Etranger : j'ai senti la vérité de l'objection. Je crois que la meilleure façon de répondre à la critique, quand on est convaincu de sa justesse, est d'essayer de se corriger : c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant dans la bouche de ce Supérieur des vers qui nécessitent davantage cette permission. Qu'on n'attende pas que je me montre aussi docile sur le personnage de d'Orsigni que le même Censeur désapprouve. Il auroit voulu que moins fidele aux *Mémoires*, je n'eusse point rendu d'Orsigni amoureux d'Adélaïde, que je me fusse contenté de lui faire jouer le simple rôle d'ami. Ne me serois-je pas écarté de mon but, en prêtant à d'Orsigni ce caractère étranger à l'intérêt que doit toujours exciter Adélaïde, l'ame invisible de la piece ? D'Orsigni, aimant Adélaïde, en parle avec plus de chaleur ; ces deux amours animent, concentrent le foyer d'intérêt, contribuent beaucoup plus, selon moi, à l'unité d'action. D'ailleurs il y a de la générosité à ce d'Orsigni de consoler son rival, de l'engager à retourner aux pieds d'une femme dont lui-même il est encore épris ; la situation de Comminge en devient plus cruelle, plus déchirante, plus ouverte à ces combats, à ce choc des passions, d'où s'é-

chappent les grands mouvements dramatiques. J'ai donc eu deſſein que tout ſe rapportât à cette ADÉLAÏDE, le reſſort moteur de mon Drame; c'eſt ce qui m'a empêché d'exécuter un plan qui m'avoit ſéduit au premier coup d'œil. Je faiſois venir à la Trappe le pere de COMMINGE, mourant de douleur & de repentir d'avoir forcé ſon fils à s'arracher de ſes bras, demandant partout des nouvelles de ce fils, attiré à cette ſolitude ſur de vagues notions que COMMINGE y étoit renfermé, le pere & le fils enfin ſe voyant, s'embraſſant, confondant leurs larmes. Quelle ſcène brillante à traiter! quel pathétique à déployer! Mais que ſeroit-il arrivé de cette ſcène dominante? Elle eut ſuſpendu, affaibli, ſi elle ne l'eût pas détruit, tout cet intérêt porté & réuni ſur ADÉLAÏDE. A quinze ans que j'eus la témérité de compoſer deux pieces de Théâtre, COLIGNI & le MAUVAIS RICHE, j'euſſe ſaiſi cette ſcène ſi ſéduiſante: aujourd'hui plus inſtruit ſur le mérite de la nature & de la vérité, je crois avoir acquis quelques connaiſſances dans mon art, quand j'ai le courage de rejetter des beautés déplacées, & de leur préferer ce vrai ſans faſte, ſans éclat, cette ſimplicité ſi peu apperçue, & cependant ſi touchante, & qui n'eſt ſentie que du très-petit nombre des bons eſprits. Il faut qu'un auteur de théâtre ait toujours devant les

yeux l'enſemble de ſa piece, qu'il ne ſacrifie jamais le fonds aux acceſſoires. S'il arrivoit par malheur pour le goût qu'il réuſſit dans ces innovations contre la vérité de l'art, il ne doit point s'applaudir de tels ſuccès ; ils ne peuvent être que paſſagers. C'eſt l'exacte imitation, & l'étude ſeule de la nature qui ont fait les grands peintres & les grands poëtes, & qui leur aſſurent l'eſtime de tous les tems.

Je ſuis bien éloigné de chercher à juſtifier ma ſcène d'EUTHIME dans le premier acte, je la regarde comme très-néceſſaire, comme une des ſources principales de l'intérêt ; c'eſt de cette ſcène qu'émane celle du ſecond acte, qui a fait quelque plaiſir : la premiere prépare, enflamme la curioſité, & établit toutes les forces de la ſeconde.

Nous voici arrivés à la derniere ſcène du dernier acte, celle qui m'a ſemblé réunir le plus de ſuffrages ; on me pardonnera d'en faire l'éloge, puiſqu'elle ne m'appartient pas, & que je déclare la devoir à l'auteur des *Mémoires*. C'eſt, ſans doute, cet eſprit d'imitation dont je m'étois peut-être trop pénétré, qui m'avoit entraîné, ſans m'en appercevoir, dans des répétitions de faits : je les ai ſupprimées ; je n'ai conſervé que la marche, le pathétique de la ſcène ; j'ai donné plus de feu au rôle de COMMINGE, & c'étoit une

entreprise assez difficile que de varier les signes de douleur & d'accablement de ce personnage. Je lui fais terminer la pièce avec la flamme qui l'a dévoré; j'ai ajouté encore quelques coups de pinceau à celui du Pere Abbé, caractere, je l'avouerai, qui m'a le plus attaché; j'ai vu avec satisfaction que la plupart de mes lecteurs ont eu mes sentiments de prédilection pour ce rôle.

Je dis que j'ai retranché des détails dont on étoit déjà instruit: c'étoit une faute considérable qui retardoit les mouvements de la scène: mais je me suis bien gardé de mettre au nombre des *longueurs* qu'il falloit faire disparaître, ces développements du cœur, ces gradations de la passion d'Euthime dont l'effet est si attendrissant. C'est encore un des torts, selon moi, que je prends la liberté de reprocher au goût moderne. On ne veut plus que des semences de scènes, des squelettes dramatiques: bientôt on donnera des canevas tragiques, comme les Italiens en donnent de comiques, ouvrages toujours monstrueux, & nécessairement médiocres. Je demanderois aux gens du monde, qui ne prennent pas la peine de s'initier dans les mysteres des arts, & qui surtout crient contre ce qu'ils appellent des *longueurs*, ce qu'ils entendent par ce mot. Si dans une scène, il y a des maximes, des réflexions toujours froides qui coupent le fil du sentiment, des vers

isolés qui n'appartiennent point à la masse de la scène, & n'entretiennent point le *crescendo*, des faits répétés, la stérile abondance de la déclamation; sans contredit, ce sont-là des *longueurs* & des *longueurs* impardonnables; fussent-elles embellies de la plus brillante poësie, il faudroit les extirper sans pitié, comme on émonde les branches parasites d'un arbre, pour ne conserver que celles qui sont utiles, & pour les fortifier. Mais nommera-t-on des *longueurs*, cette ame répandue, l'expression puissante, &, si l'on peut le dire, le débordement des grandes passions, cet embonpoint du sentiment, qui constitue la force, l'énergie, la vie des caracteres dramatiques, qui est enfin l'opulence & l'effusion du génie? Une scène riche, abondante, qui s'élance du sein même du talent, comme on nous représente Minerve sortant toute armée du cerveau de Jupiter, doit ressembler à ces fleuves superbes, qui dans leur naissance torrents impétueux, couvrent ensuite avec majesté les campagnes, & non à ces eaux épargnées & resserrées dans un bassin factice.

Je reviens toujours à la nature que nous ne devons jamais perdre de vue, ainsi que le modele doit être sans cesse sous les yeux du peintre. Ecoutons une femme à qui la mort vient d'enlever son mari, une mere, un pere qui pleureront leurs enfants: ces personnes répandront leur ame

dans leurs larmes ; lorsqu'elles raconteront les circonstances de ces pertes affligeantes, elles peseront sur tous les détails, retourneront sur les mêmes images. Il se formera de ce langage diffus un résultat de douleur, qui affectera, qui déchirera l'ame des auditeurs. La passion s'exprime avec abondance. Le sentiment cherche à s'épancher, il n'y a que le bel esprit qui soit retenu & compassé.

A la derniere reprise d'Armide (1), le chef-d'œuvre du Théâtre Lyrique, j'ai entendu des amateurs de la précision, ou plutôt de la mutilation moderne, accuser de *longueur* la simple & noble exposition de cette belle Tragédie ; ils trouvoient aussi *trop long* le dernier acte, qui est peut-être le cinquieme acte le plus sublime pour l'explosion des passions. Aussi avons-nous aujourd'hui peu de *Scènes*, mais en revanche beaucoup d'*allées* & de *venues* sans liaison, sans nécessité.

(1) Quinaut est peut-être de nos poëtes dramatiques celui qui a le plus approché des Grecs pour la simplicité, la vérité du sentiment. Le cinquieme acte d'Armide me paraît autant au-dessus du cinquieme acte de Berenice, que cette derniere Tragédie est supérieure à la plupart de nos Tragédies modernes. Je pourrois encore citer Thésée, Atys, comme des modèles inimitables dans l'art du Théâtre.

sité. Ce ne sont tout au plus que quelques traits hardis ou ingénieux, des combinaisons calculées de coups de théâtre, mais point d'ensemble, point de concours judicieux des rapports, des diverses parties, point de corps bien proportionné, formé de ces membres épars. Si Racine à présent nous donnoit la fameuse scène d'Agrippine & de Néron, celle de Mithridate avec ses enfants, Corneille la scene d'Auguste & de Cinna, Moliere les scènes étendues & vigoureuses qui sont dans le Tartuffe, dans le Misantrope: ces grands hommes entendroient un cri général s'élever contre les *longueurs*. Qu'on n'attende donc plus de nos poëtes qu'ils courent surtout la carriere du Lyrique; il n'est plus possible de filer les scènes, de suivre la marche des passions, tantôt précipitée, tantôt majestueuse; l'esprit du jour est de sacrifier le récitatif à l'ariette, c'est-à-dire, de nous présenter un nain de deux pieds, au lieu de nous offrir une taille élégante & avantageuse: delà tous ces avortons littéraires & dans tous les genres. J'ai toujours pensé qu'il n'y avoit d'inutile, que ce qui étoit ennuyeux: c'est la regle la plus sûre pour juger des *longueurs*. Un homme d'esprit me proposoit d'élaguer, disoit-il, Clarisse. A Dieu ne plaise, répondis-je, que je commette un pareil acte de barbarie! Relisez l'immortelle Clarisse, portez-y toute votre atten-

tion, & vous sentirez qu'il n'est point de traits indifférents dans ce vaste tableau, que toutes les beautés y sont à leur place, que ce sont ces prétendues *longueurs* qui dans les derniers volumes vous approprient les malheurs de Clarisse, vous plongent dans ses douloureuses situations, vous font en quelque sorte mourir avec elle. On relut en effet cet ouvrage, & l'on trouva qu'il n'y avoit absolument rien à y retrancher.

L'Auteur de *l'Année Littéraire* me fait d'autres reproches sur quelques vers négligés, sur des métaphores selon lui peu naturelles: je ne prétends point dissimuler mes fautes; on me dispensera de répéter à ce sujet un aveu qui ne coûte point à mon amour-propre, parce qu'assurément j'aime mieux la vérité, que la réputation de faiseur de vers; je connais les difficultés de cet art, toute l'incapacité de mes faibles talents; j'en suis convaincu plus que personne: mais je prierai mes juges de souffrir que je saisisse l'occasion de répandre ici quelques idées nées au hazard sur la versification; tout le monde en raisonne avec assez de confiance:

„ . . . . Dans les vers tous s'estiment Docteurs,
„ Bourgeois, Pédants, Ecoliers, Colporteurs &c.
Rousseau, Epitre à Clément Marot.

Mon dessein n'est point d'entrer dans le tech-

nique de la versification, quoique jusqu'à présent nous n'ayons eu là-dessus que des éléments très-imparfaits, sans la moindre vue, dépouillés de toute discussion; cette matiere demanderoit à être traitée & approfondie par un homme d'un goût exquis, & dans l'esprit à peu près que le célebre *Dumarsais* nous a présenté les Tropes. Il n'y a point de connaissances humaines sur lesquelles on ne puisse porter les lumieres de l'analyse métaphysique, si l'on veut perfectionner ces connaissances, & les asseoir sur des principes inaltérables. Je me contente en ce moment de parler de la versification en général. Un poëte doit avoir sa versification propre, comme un peintre a sa *maniere*; Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ont chacun une versification qui les distingue, qui leur appartient; ils ont leurs beautés, leurs défauts particuliers. Quelquefois, Corneille tombe dans l'emphatique & l'ampoulé, Racine dans le mol & l'élégiaque, Crébillon dans le dur & les constructions louches, M. de Voltaire dans le brillant & l'épique déplacé; conclura-t-on de-là que ces quatre grands poëtes ne sont pas aussi grands versificateurs? Ce n'est point sur quelques vers, c'est sur le ton général de leurs vers qu'on jugera leur talent pour cet art. Qui me montrera un morceau de vers français où l'on ne remarque pas des taches? Prenons le

premier endroit de Racine (1), tel qu'il s'offrira sous la main : l'on sçait que Virgile & Racine sont les deux plus séduisants versificateurs qui aient existé; arrêtons-nous à ce couplet de Josabet tiré de la seconde scène du premier acte d'Athalie, elle répond à Joad:

Et c'est sur tous ces Rois sa justice sévere
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui sçait si cet enfant par leur crime entraîné
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu le séparant d'une odieuse Race,
En faveur de David voudra lui faire grace?
Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit:
De Princes égorgés la chambre étoit remplie;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue;
Je me figure encor sa Nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée envain,
Et faible le tenoit renversé sur son sein:

---

(1) Un de nos meilleurs Grammairiens modernes nous a donné des *Remarques Littéraires & Grammaticales sur la Bérenice de Racine*; on en trouve beaucoup qui sont très-judicieuses, & qui ne servent qu'à m'affermir dans l'idée que l'art des vers est le plus difficile de tous.

Je le pris tout sanglant ; en baignant son visage
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage,
Et soit frayeur encor, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste !
Du fidele David c'est le précieux reste ;
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connait encor d'autre pere que toi.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aspect du péril, si ma foi s'intimide,
Si la chair & le sang se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui ;
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses.

Ce morceau, sans doute, est admirablement versifié ; il est écrit avec cette élégance, ce charme continu, qu'a possédés le seul Racine. Osons pourtant être sacrilege & employer la chicane de la Critique vétilleuse. Le premier vers est rempli de monosyllabes durs, de sons qui offensent l'harmonie, *c'est sur ces sa ce se* ; le troisieme a ces mêmes défauts *sait si ces* ; de ce troisieme au quatrieme inclusivement reviennent des hémistiches qui riment ensemble, *enfant naissant séparant* ; mon malheureux *frere*, odieuse *race*, il faut se garder de finir les vers par un monosyllabe, parce que cette chûte rend un son muet ; la *chambre*, expression familiere, & qui ne doit jamais entrer en poësie ; *pour mort*, hémistiche

dur & sourd; renverſé *ſur ſon ſein*, ce n'eſt plus ici la lyre enchantereſſe de Racine; *ſanglant en baignant*, autres ſons durs & déſagréables; Frayeur *encor*, *encor* a été employé de même dans l'hémiſtiche, quatre vers plus haut; dans ta mai*ſon*, *en* l'amour, voici une *n* devant une voyelle, le plus ingrat de tous les ſons, le ſon nazal; il ne connait *encor*, & pour la troiſieme fois après le quatrieme vers où il eſt répété, &c.

Je ne me ſuis point attaché à quelques expreſſions qu'on pourroit taxer de faibleſſe, à quelques conſtructions, qui, regardées avec cet œil difficile de critique, paraîtroient peut-être vicieuſes.

On trouve dans l'*Iphigénie* du même poëte ces vers de ſuite, acte II, ſcène I.

Maintenant, tout vous rit : l'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincere *avec* vous eſt unie;
Elle vous plaint, vous voit *avec* des yeux de ſœur;
Et vous ſeriez dans Troye *avec* moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où ſon pere l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver *avec* elle.

Mais je n'ai pas beſoin de le redire: ce n'eſt point avec cet eſprit de petiteſſe, avec ce pédantiſme de raiſonnement qu'il faut lire les poëtes; c'eſt avec la flamme qui les a inſpirés, & cette flamme ſacrée abſorbe leurs légeres imperfections. J'ai voulu prouver ſeulement, en puiſant

mon exemple dans Racine, que la censure minutieuse pouvoit attaquer jusqu'à la perfection même.

Tous les jours on nous dit qu'il est nécessaire que dans les vers l'harmonie & l'élégance se soutiennent: sans contredit: mais il faut varier ces tons, & c'est en cela que la versification ressemble à la musique; cette même musique ne doit pas tout exprimer, comme la poësie ne doit point tout peindre; tous les vers pour être bons, auront-ils la même cadence, bientôt ils fatigueront. Combien ai-je vu de personnes qui ont trouvé de la monotonie dans cette strophe de la première Ode sacrée du fameux Rousseau:

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire *impénétrable*,
Où tes Saints inclinés d'un œil *respectueux*
Contemplent de ton front l'éclat *majestueux*?

Les deux derniers vers surtout leur ont paru produire les mêmes sons, tomber de la même chûte. Il en est des vers ainsi que des couleurs: les teintes s'éteignent, se fondent les unes dans les autres, & par un heureux mêlange forment une des belles parties de la peinture, le coloris. Un vers qui semblera lâche, à le juger détaché,

placé à côté d'un autre vers, rendra celui-ci plus vigoureux. Un autre qu'on accusera de dureté, appuyera la molleſſe du précédent. Il en eſt quelquefois pluſieurs que l'on ſacrifiera à la beauté d'un ſeul. Dans Racine:

Madame, je n'ai point des ſentiments ſi bas,

eſt relevé par ce vers admirable

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas.

Ces vers de fer dans Crébillon ſont de toute beauté:

La nature marâtre en ces affreux climats
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des ſoldats;
Son ſein tout hériſſé n'offre aux deſirs de l'homme
Rien, qui puiſſe tenter l'avarice de Rome.

Des remarques ſur cet objet entraîneroient trop loin. Je reviens à des obſervations générales.

Le défaut de quelques-uns de nos verſificateurs eſt de ſe former un *faire* ſur celui de nos maîtres; on s'apperçoit que ces copiſtes ſerviles & rampants n'employeroient pas une expreſſion, un mot, qui n'euſſent été conſacrés par leurs modeles: ſouvent ce ſont les mêmes penſées, les mêmes hémiſtiches. Que réſulte-t-il de cet eſprit d'imitation? que les vers de ces écoliers éternels ont toute la froideur de la mauvaiſe copie; s'ils

ont quelque élégance, ils ont le même rythme ; je ferois tenté de les nommer des *vers morts*, & de les comparer à ces figures de cire qui rendent, à faire peur, la reſſemblance, & qui cependant n'ont ni chaleur ni vie. Nous avons vu, dans les ſiecles paſſés, des pédants ſuperſtitieux compoſer des poëmes entiers d'après les vers mis en pieces des Virgile, des Horace ; &c. c'eſt ce que font aujourd'hui la plupart des verſificateurs.

Je voudrois donc, pour éviter cet inconvénient, que l'on tranſportât avec choix dans nos vers, les tours, les hardieſſes des autres langues, qu'on s'étudiât davantage à y jetter des expreſſions pittoreſques, & des beautés d'harmonie imitative, partie de notre verſification trop peu cultivée. J'avois mis dans ma premiere édition, ſcène ſeconde du premier acte, *ſon fugitif éclat* ; l'adjectif précédant le ſubſtantif me ſembloit rendre la rapidité de cet *éclat* qui dure ſi peu ; des gens d'eſprit m'ont blâmé : j'ai donc ſubſtitué, avec une complaiſance que je me reprochois, *ſon éclat fugitif* ; je ſçais que le ſon par ce changement eſt plus doux : mais il n'y a plus d'image ; cet adjectif forme alors une marche traînante. On trouvera pluſieurs corrections de ce genre que je déclare avoir faites contre mon gré ; je me ſuis cependant obſtiné à garder l'hémiſtiche ſuivant, *j'ai donc briſé mon cœur*, expreſſion empruntée de

l'Anglais, *heart-break*, perſuadé encore une fois qu'en appropriant à notre langue les richeſſes des autres ſans rien perdre de notre goût, nous ne faiſons que l'étendre & le fortifier. Convenons, que ſi le Français eſt plus pur, plus élégant, plus correct qu'au tems d'Amyot & de Montagne, il n'a plus la force & le caractere vigoureux que lui avoient donnés ces deux génies, & que Corneille lui conſervoit encore; Racine n'eut jamais fait dire au vieil Horace:

Qu'eſt ceci, mes enfans? Ecoutez-vous vos flammes?
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes?

Et dans ces vers, n'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas ce vieux Romain en cheveux blancs, qui tout plein du patriotiſme, vient le verſer dans le ſein de ſon fils & de ſon gendre? M. de Voltaire a eu tout récemment le courage d'employer cette franchiſe d'expreſſion dans ſa Tragédie des Scythes: *il eſt mort en brave homme*, ce qui ne peut déplaire qu'aux partiſans du jargon affecté & doucereux. C'eſt cette énergie, cette vérité de la nature que m'offrent ces mêmes Amyot & Montagne, que je déſirerois de retrouver dans notre langue.

Je ſouhaiterois encore que nous imitaſſions nos voiſins, pour délivrer notre verſification de cette malheureuſe uniformité qui appéſantit ſes fers,

je parle surtout des vers de la Tragédie. Dans Shakespear, ils changent de métre; le style est toujours celui de la situation; les personnages subalternes ne s'expriment pas comme ceux des premiers rôles. Pourquoi n'aurions-nous pas des tragédies en vers mêlés, je veux dire des vers d'inégale mesure ? Car une continuité de vers alexandrins à rimes croisées, comme dans le Tancrede de M. de Voltaire, devient encore plus fatigante que l'uniformité de nos vers alexandrins à rimes plates. Il est vrai que l'emploi de ces vers mêlés exigeroit une prodigieuse finesse de goût; ce n'est point assurement cette sorte de vers qui fit tomber Agésilas, ce fut le sujet.

Quelques personnes ont désapprouvé dans mon drame, l'usage fréquent des points: elles auroient été moins empressées à me condamner, si elles avoient daigné rechercher la cause de cette ponctuation, dont je leur ai paru abuser. Qu'elles se donnent la peine de juger par elles-mêmes, & elles verront que le Comte de Comminge est une des pieces où il y a le moins de reticences & de sens suspendus. Cet ouvrage ne paraissant point sur le théâtre de la nation, & ne pouvant se répandre que par la voie moins imposante de la lecture, il m'a fallu nécessairement accompagner mes vers d'une espece de game poëtique. Pour le malheur de nous autres versificateurs, il

y a peu de gens (1) qui veuillent s'appliquer à ſçavoir lire les vers ; c'eſt une langue nouvelle pour quiconque parcourt rapidement la proſe. D'ailleurs j'ai écrit pour tout le monde, pour de jeunes perſonnes à qui la lecture de la poëſie n'eſt point familiere. Si l'on fait à ma piece l'honneur de la jouer (2) ſur quelque théâtre particulier, on ſaiſira davantage, par le moyen de ces points, le ſens de l'auteur, & la repréſentation en deviendra plus facile. Combien de diſputes (3) n'ai-je pas

(1) Voici ce que nous dit l'auteur diſtingué de la *Lettre ſur les ſourds & les muets :* „ La lecture des „ poëtes les plus clairs a ſa difficulté. Je puis aſſurer „ qu'il y a mille fois plus de gens en état d'entendre „ un géometre qu'un poëte, parce qu'il y a mille gens „ de bon ſens contre un homme de goût, & mille per„ ſonnes de goût, contre une d'un goût exquis."

(2) Les perſonnes, qui voudroient repréſenter le Comte de Comminge, obſerveront que cette piece eſt dans un genre neuf, qu'il ne faut aucun geſte, nulle déclamation ; je ne connais qu'une actrice capable de rendre la derniere ſcène dans l'eſprit du rôle.

(3) J'ai été témoin d'une diſcuſſion très-approfondie : les ſentiments cependant ſont demeurés toujours partagés. Il s'agiſſoit de ſçavoir, ſi dans la ſcène où Agrippine a un éclairciſſement avec Néron, elle devoit faire une pauſe après

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Vous regnez.

Ou, ſi elle devoit dire tout de ſuite : Vous regnez, &c.

vu s'élever sur la façon dont se devroient lire nos meilleurs ouvrages dramatiques! Toutes ces discussions n'auroient jamais eu lieu, si les Corneille, les Racine, les Moliere nous eussent transmis, en quelque sorte, par leur ponctuation, l'esprit dans lequel ils avoient composé. J'ai eu soin dans cette Edition, qu'on ne mît que deux points aux repos ordinaires; les trois points indiquent le repos beaucoup plus marqué, comme,

. . . L'imiter. . . eh le puis-je?
Ils ont aimé sans doute. . . & leur cœur ne sent plus!

Je me suis déja plaint (1) que nous fussions encore si peu avancés dans la ponctuation. Nous n'avons que deux points: le point d'interrogation, & celui d'exclamation ou d'admiration, qui servent aussi à exprimer le cri de l'indignation, l'élan de la joie, &c. Et pourquoi ne pas donner à chaque affection de l'ame son point particulier? Quelle vie une telle ponctuation répandroit sur les écrits! Il faut espérer qu'il s'élevera parmi nous quelque génie qui créera cette nouveauté, si nécessaire à l'esprit des langues, & à la fidélité de la tradition.

Il seroit heureux, pour une ame sensible au

(1) Dans la Lettre au Comte de Frise, à la tête de la Traduction des *Lamentations de Jérémie*.

précieux avantage d'être utile, que ces faibles observations en fissent naître de plus profondes, de plus dignes du sujet. Quand je n'aurois contribué qu'à lui ouvrir une nouvelle carriere, où il puisse s'élancer avec succès, je croirois avoir acquis quelque droit sur l'estime de ce Public respectable, le seul protecteur que je reconnaisse, & j'imagine avoir prouvé que je ne sollicite & ne desire point d'autre prix de mes travaux. Un esprit sage ne doit aimer & cultiver les arts, que parce qu'ils nous éclairent sur le peu de vérité de tout ce qui nous environne, qu'ils fortifient notre ame contre les dégoûts inséparables de la vie, qu'ils nous aident à supporter la méchanceté ou plutôt la faiblesse maligne des hommes; parce qu'ils nous apprennent enfin à nous suffire à nous-même, la premiere des connaissances; je n'ai pas attendu la leçon tardive de l'expérience & de l'âge pour prendre avec le Tasse le nom *di Pentito*.

TROISIEME DISCOURS.

La malignité de la critique est si avide de saisir le ridicule, que souvent elle le combat même où il n'existe point. Son œil sévere avoit cru, peut-être sans fondement, entrevoir dans les préfaces

de l'ingénieux la Motte une sorte de finesse cachée qui lui avoit fait établir un système dramatique, dont le but tendoit à déguiser les défauts de ses tragédies, ou à les rendre plus excusables. Je n'ai point les prétentions de l'auteur d'Inès, encore moins le droit de m'ériger en législateur de notre littérature; c'est un rôle qui appartient à bien peu d'écrivains, & qu'on est porté avec raison à soupçonner d'orgueil & de despotisme: mais j'ai demandé qu'on me permît de répandre sur l'art théâtral quelques idées conçues au hasard. Je les présente avec la même franchise qui me les a inspirées. Je suppose que la méchanceté m'accusât d'avoir eu le dessein de créer des règles; du moins fera-t-on forcé de convenir que j'entens mal mes intérêts en les publiant: car si l'on vient à examiner l'emploi que j'en ai fait dans mon drame, on trouvera que, bien loin de m'être favorables, elles pourront servir à ma condamnation. J'eusse fort souhaité en tirer un meilleur parti: mais on n'ignore point que dans tous les arts, il y a une distance infinie du talent de l'invention à celui de l'exécution; & personne n'est convaincu plus que moi de l'impuissance de mettre ses pensées en œuvre, lorsqu'on a le malheur de n'être point fecondé par le génie. Je ne cherche donc point à dissimuler mes fautes: je voudrois seulement être de quelque utilité dans

les lettres; c'eſt ce qui me détermine à profiter d'une réimpreſſion du COMTE DE COMMINGE, pour riſquer encore un petit nombre d'obſervations qui viennent aſſez naturellement à la ſuite de celles qu'on a déjà lues.

J'ai peut-être indiqué au Théâtre une nouvelle Carriere; ce ſeroit aſſez pour ma vanité d'y avoir tenté les premiers pas, ſi je pouvois me flater d'avoir excité l'enthouſiaſme de mes rivaux & de mes maîtres, & d'avoir donné lieu aux aîles du génie de ſe déployer.

J'ai avancé une vérité ſentie du peu de perſonnes qui penſent d'après elle: Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ſe ſont frayé chacun une route qu'ils ont parcourue avec un ſuccès qui ſera confirmé ſans doute par la poſtérité: mais je le repete, ſe trainer ſur leurs traces, c'eſt vouloir groſſir ſervilement l'obſcur troupeau du peuple imitateur. Sommes-nous jaloux d'atteindre aujourd'hui à quelque lueur de réputation ſur la ſcène? Il faut de toute néceſſité, en ſe pénétrant de l'eſprit ſublime de ces illuſtres tragiques, imaginer d'autres reſſorts, & arriver au même but par d'autres chemins. Malgré le reſpect que nos modèles doivent nous inſpirer, oſons le dire, parce que l'admiration raiſonnable exclut le fanatiſme ſuperſtitieux: la *terreur* & la *compaſſion*, ces deux grands pivots du théâtre, n'ont point été em-

employés parmi nous avec toute l'énergie dont ils sont susceptibles. St. Evremont se plaignoit avant moi „ que nos piéces ne font pas une im„ pression assez forte; que ce qui doit former la „ pitié, fait tout au plus de la tendresse; que „ l'émotion tient lieu de saisissement, l'étonne„ment de l'horreur; qu'il manque à nos senti„ments quelque chose d'assez profond." M. de Voltaire, à l'occasion de cette remarque, ajoute: „ il faut avouer que St. Evremont a mis le „ doigt dans la plaie secrete du Théâtre fran„ çais," & il finit par cette observation si vraie, qui doit être une leçon éternelle pour quiconque aspire au titre d'auteur dramatique: „ ces dé„fauts viennent *de trop de société* (1), *du bel*

(1) On dit que, de tous les peuples, le Français est le plus sociable: cela peut être: mais cet amour de la société qui produit les agrémens de la conversation, la fleur de la politesse, l'élégance du style, le brillant du bel esprit, ce même amour de la société n'a-t-il pas aussi ses inconvénients? En donnant naissance aux fines allusions, aux comparaisons ingénieuses, à ces graces légeres qui sont l'aliment de l'esprit, n'est-il pas nuisible à la vigueur & aux progrès du génie? De-là cette même physionomie, si l'on peut le dire, dans la façon de penser, dans les ouvrages; de-là notre fausse délicatesse, nos ames efféminées: plus de grands traits, plus de profondeur dans les idées, plus de couleurs

esprit (2) *& du peu de solitude.*" (3) Voilà sans contredit d'où naît cette faiblesse de traits répan-

---

distinctives; toutes les nuances se confondent. On quitte son esprit pour prendre celui d'autrui, & l'on est toujours assuré de perdre.

(2) J'ai remarqué que ce qu'on nomme aujourd'hui *bel esprit*, n'est que le frivole talent de railler & de tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses; ce vice afflige non-seulement la plupart de nos écrivains, mais il est devenu le ridicule général de la nation. Depuis qu'on parle du *bon ton*, du *ton de la bonne compagnie*, on s'écarte totalement du ton de la nature, qui est le seul qu'on doive employer, & le seul qui assure solidement le mérite d'un ouvrage.

(3) Il y a près de deux mille ans qu'un poëte latin écrivoit:

Carmina secessum scribentis & otia quærunt.

Petrarque, dont le premier charme peut-être est celui d'une douce mélancolie, disoit aussi:

Cercato hò sempre solitaria vita
Le rive il sanno, e le campagne, e i boschi
Per fuggir quest' ingegni sordi, e loschi
Che le strada del ciel hanno smarrita:
. . . . . .
Le città son nimiche, amici i boschi
A miei pensier, &c.

Il n'y a pas jusqu'au Philosophe sans faste, au Précepteur de l'humanité, qui n'ait dit: „ chacun regarde

due dans la plupart de nos ouvrages modernes. Ce n'eſt point à la cour, parmi des femmes, & dans les cercles polis que le grand Corneille alloit puiſer cette force de raiſonnement, cette fierté de pinceau, cette ame romaine, qui l'élevent ſi fort au-deſſus de ſes rivaux. Si Moliere eût cédé aux ſollicitations de la fortune, & qu'il eût accepté un emploi qui devoit l'attacher au ſervice d'un prince, il n'auroit pas eu le loiſir de créer & de nourrir dans le ſilence du cabinet les ſcènes vigoureuſes & immortelles du Tartuffe, du Miſantrope, &c. On ne ſçauroit trop s'arrêter ſur ce principe ſi important pour les hommes de lettres: la ſolitude alimente le feu de l'ame, la fortifie, étend ſes facultés, & en la détachant des objets acceſſoires, en l'iſolant, la rend, ſi l'on peut le dire, plus elle-même; c'eſt du ſein de la profonde méditation qu'éclôt & s'éleve le génie créateur, au lieu que l'eſprit a beſoin d'emprunter de la ſociété: ce qui lui donne un air de reſſemblance avec tout ce qui l'environne, & lui

„ devant ſoi: mais je regarde dans moi, je n'ai affaire „ qu'à moi, je me conſidere ſans ceſſe, je me contrôle, „ je me goûte, je me roule en moi-même." Pour réuſſir dans quelque genre de littérature que ce ſoit, je dirai plus, pour être homme, il faut deſcendre en ſoi, s'interroger, *écouter ſon ame.*

fait contracter la froide timidité de la servitude. Cet amour de la retraite, ce travail obstiné, l'*improbus labor* des Latins, cette ardeur infatigable d'approfondir ses idées, d'en étudier tous les effets, de creuser dans la nature même, est sans doute ce qui a produit chez nos voisins des scènes détachées que nous admirons, & ce chef-d'œuvre des romans (1) qui sera toujours le modele & le désespoir des écrivains qui suivent cette carriere.

C'est donc dans ce champ tout neuf pour nos poëtes tragiques que j'invite le génie à s'élancer & à nous faire goûter de nouveaux plaisirs & de nouvelles instructions: car le Théâtre, (2) malgré la mauvaise humeur & la sévérité féroce & gothique de certaines gens, sera toujours regardé comme une des premieres écoles de sagesse & d'humanité.

---

(1) Est-il nécessaire de nommer Clarisse? C'est peut-être l'ouvrage où les passions sont le plus développées, & le meilleur traité de morale pratique.

(2) „ Je regarde, dit M. de Voltaire, la Tragédie „ & la Comédie comme des leçons de vertu, de raison „ & de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi „ les Français, a établi une école de grandeur d'ame, „ & Moliere a fondé celle de la vie civile. Les génies „ français formés par eux, appelent du fond de l'Europe „ les étrangers qui viennent s'instruire chez nous, & „ qui contribuent à l'abondance de Paris."

Il eſt des martyrs zélés de l'habitude, prêts à ſe ſoulever à la moindre nouveauté que l'on veut introduire. Cette claſſe d'hommes qui ne demande pas mieux que de ſe garotter des chaînes de l'uſage, n'a pu s'accoutumer à l'*innovation* d'un drame où l'on repréſente des religieux, un tombeau, un des perſonnages creuſant ſa foſſe; toutes ces images ſombres & pathétiques qui laiſſent des impreſſions marquées & durables, leur ont paru *trop fortes*, *trop affligeantes*, ce ſont leurs expreſſions. Il eſt vrai que le genre dramatique du COMTE DE COMMINGE, eſt un peu différent de celui de l'Opéra-comique (1) devenu par l'extra-

(1) S'il arrivoit que la nation, par une de ces biſarreries qu'on ne peut gueres appréhender de ſon inconſtance, perſiſtât à mettre l'Opéra-comique au rang de ſes premiers ſpectacles, il ſeroit à craindre que le goût, diſons plus, les mœurs ne fuſſent altérés & bientôt corrompus! Le théâtre chez les Grecs étoit lié au ſyſtême de légiſlation. Des hommes éclairés qui connaiſſent le pouvoir du phyſique, ne ſçauroient être trop attentifs ſur le choix des objets qui les entourent, & des impreſſions qu'ils reçoivent. Des ames remuées par des images nobles & attendriſſantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, ſeront aſſurément plus préparées aux grandes choſes, aux bonnes actions, que des eſprits nourris de jeux inſipides, & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens réſiſterent aux forces

vagance de la mode un de nos spectacles de prédilection. Je répondrai cependant à ces Critiques *délicats* que nos prédécesseurs ont épuisé l'imposant, ce sentiment si borné du genre admiratif, ainsi que les mouvements doux & agréables du genre tendre. Lorsque Corneille & Racine donnerent leurs chef-d'œuvres, nous nous ressentions encore de la fermentation des guerres civiles; le sang étoit allumé; tout respiroit l'énergie, la flamme de la passion; tout étoit disposé, soit à la fierté de l'héroïsme, soit à l'ingénieuse galanterie de l'amour Espagnol : de légers ébranlements suffisoient pour exciter des sensations dominantes. Aujourd'hui que nos fibres ont perdu leurs tons, & qu'elles sont affaissées par la mollesse, qui nous réveillera de cette langueur léthargique, si ce n'est une répétition continue de violentes secousses ? On peut nous comparer à ces eaux dormantes, à ces lacs morts, que des orages seuls sont capables d'agiter. Ce n'est plus

---

du *grand roi*, ils ne couroient point entendre des musiciens efféminés, ils alloient enflammer leur courage aux représentations des drames immortels des Sophocles, des Euripides, &c. Au moment que les Romains déserterent le théâtre de Terence pour les Atellanes, l'esprit mâle de la république perdit de sa vigueur, & ce fut peut-être la premiere époque de sa décadence.

le pinceau, c'eſt le burin même dont il faut ſe ſervir pour tracer & entretenir dans nos ames énervées quelques ſentiments qui s'y impriment & s'y conſervent. Quand le COMTE DE COMMINGE n'auroit produit que cet effet ſi important pour l'humanité, pour la vraie philoſophie, de mettre ſous les yeux le grand tableau de la mort, de nous familiariſer avec la terreur qui accompagne cette image; d'apprendre en un mot aux gens du monde à mourir, je croirois avoir rempli un des premiers objets de l'art dramatique, qui à la rigueur ne devroit en avoir d'autre que celui de la morale; d'ailleurs je ne prétens pas faire le procès aux ſcrupuleux ſectateurs de *l'ancienne routine*. Qu'on me reproche de n'avoir pas fait reſſembler mon drame à trois ou quatre mille pieces compoſées dans le même eſprit; de n'avoir pas voulu me traîner ſur les pas d'humbles copiſtes, bien inférieurs à leurs modeles; d'avoir négligé la petite adreſſe d'agencer ſans vraiſemblance des converſations amoureuſes & élégiaques; d'avoir rejetté la ſtérile abondance des ſituations romaneſques, la multiplicité des incidents, ces rôles de tyran ſi oppoſés à la vérité & au naturel, ces beautés étrangeres qu'on nomme des *tirades*; enfin d'avoir eſſayé de faire quelques pas ſans m'appuyer ſur la faibleſſe d'autrui; je citerai pour ma défenſe un de nos légiſlateurs dra-

matiques: „ Si, dit-il, on avoit toujours mis „ sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à „ la fin on s'en seroit rebuté. Si les héros ne „ parloient jamais que tendresse, on seroit affadi „ &c. Tous les genres sont bons, hors le genre „ ennuyeux. Ainsi il ne faut jamais dire: si cette „ musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît „ pas, si cette piéce est tombée, c'est que cela „ étoit d'une espece nouvelle: il faut dire: c'est „ que cela ne vaut rien dans son espece."

J'aurai donc prononcé ma condamnation, si COMMINGE a eu le malheur d'ennuyer: mais si par hazard j'avois réussi à faire couler quelques larmes, à peindre les passions, à montrer la religion sous les traits véritables qui la font aimer, s'obstineroit-on à ne me point pardonner une si heureuse témérité? Il seroit singulier que ceux qui tous les jours ont Athalie entre les mains, eussent l'injuste bisarrerie de taxer de *hardiesse contre les regles*, le sujet du COMTE DE COTMINGE. Le Grand-Prêtre des Juifs valoit bien l'Abbé de la Trappe; & si je pouvois risquer mon apologie, j'aurois peut-être l'audace d'avancer que la *Fable* du COMTE DE COMMINGE pour le but moral, a quelque supériorité sur celles de Polyeucte & d'Athalie (1). Que nous présente en effet

(1) Qu'on lise M. de Voltaire, on verra que je ne suis point

effet la premiere de ces tragédies? Un néophyte dominé par un emportement de ce qu'ont désavouvé même les Peres de l'Eglise, qui brise sans nulle nécessité les statues des Dieux de l'Empire, qui cause la mort de son ami, & par un enthousiasme déplacé, expose tous les Chrétiens aux horreurs d'une proscription générale. Dans Athalie on voit un Prêtre, un ministre de paix & de vérité, échauffer les fureurs d'une conspiration, attirer dans un piege une Reine, sa Souveraine, & ordonner de sang-froid qu'elle soit massacrée. Jettons ensuite les yeux sur COMMINGE: la religion y est représentée comme une mere tendre, toujours prête à ouvrir son sein compatissant à des enfants malheureux. J'ose présentement demander à des esprits exempts de prévention, laquelle de ces trois piéces (qu'on daigne toujours se souvenir que je parle du sujet) a une fin plus morale, plus liée à la saine politique, excite des sentiments plus purs, plus profitables à l'humanité? Aussi je ne désespere point que dans la suite des tems COMMINGE & les drames de cette espece ne soient représentés sur notre scène. Les Espagnols, dans la semaine sainte,

---

point le premier à faire ce reproche à ces drames, qui d'ailleurs sont des chefs-d'œuvres.

jouent des *Autos Sacramentales*, & pourquoi ne joueroit-on pas COMMINGE dans cette semaine de dévotion, où les seuls spectacles soufferts sont la Foire & l'Opéra-comique? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces singularités de l'esprit humain: mais les religieux de la Trappe saisis d'un saint respect pour l'Etre suprême, COMMINGE se pénétrant de l'image de la mort, formeroient selon moi un spectacle plus convenable à ces jours de recueillement, plus utile à l'amélioration des mœurs, que les marionnettes & la farce des *Racoleurs*.

Pourquoi encore n'aurions-nous point un théâtre qu'on appelleroit *le Théâtre sacré*, destiné uniquement à des représentations de cette sorte? Je sçais que je vais exciter le rire des *Plaisants agréables*, qui me renverront aux pieuses facéties de nos peres: mais la plaisanterie ne m'empêchera jamais de proposer ce que je croirai raisonnable. Nos Comédiens français joueroient pendant le Carême sur ce théâtre; on n'y donneroit que des piéces saintes: ce seroit remonter à la véritable institution de la Tragédie; on sçait que chez les Grecs le théâtre servit d'abord à consacrer l'appareil de la religion & la pompe de ses mysteres. Un homme de génie ne seroit pas embarrassé d'annoblir ce que nos ayeux ignorants étoient parvenus, à force de mauvais goût, à rendre ab-

ſurde & ridicule. Milton dans les plates bouffonneries de la Comédie du *Péché Originel*, entrevit tout le ſublime de ſon Poëme, la majeſté d'un Dieu vengeur, la fierté indomptable de l'Ange rebelle terraſſé, & ſe relevant ſans ceſſe des gouffres infernaux, les graces chaſtes & ſéduiſantes d'Eve, la faibleſſe intéreſſante d'Adam, l'impoſante perſpective de tous les malheurs qui devoient accabler ſa poſtérité. Croiroit-on, par exemple, que la *Paſſion* (1) traitée par un talent

(1) Caſtelvetro, Maffei nous apprennent que la *Paſſion* a été jouée de tous les tems en Italie. Au reſte, ce que je propoſe n'eſt point de mon invention: je ne parle que d'après un de nos maîtres. „ Les Confreres de la paſſion „ en France, dit M. de Voltaire, firent paraître vers le „ ſeizieme ſiecle Jeſus-Chriſt ſur la ſcène. Si la langue „ françaiſe avoit été alors auſſi majeſtueuſe qu'elle étoit „ naïve & groſſiere, ſi parmi tant d'hommes ignorants „ & lourds il s'étoit trouvé un homme de génie, il eſt „ à croire que la mort d'un Juſte perſécuté par des „ Prêtres Juifs, & condamné par un Préteur Romain, „ eût pu fournir un ouvrage ſublime: mais il eut fallu „ un tems éclairé, &c." Et que d'autres ſujets encore à traiter dans le genre ſacré! Abraham prêt d'immoler ſon fils unique aux volontés de Dieu, étouffant l'amour paternel pour ſe remplir de l'obéiſſance dûe à l'Etre ſuprême; Nathan annonçant à David avec autant de ménagement que de dignité, la punition qui doit ſuivre

ſupérieur, ne ſeroit pas une de nos tragédies les plus pathétiques ? Quel plus grand intérêt que celui qui réſulteroit du ſpectacle d'un Dieu aſſez grand pour ſe ſoumettre aux ignominies & aux ſouffrances de la nature humaine, aſſez bon pour pardonner à ſes bourreaux & pour prier en leur faveur ? Qu'on ajoute à ce vaſte & magnifique tableau, ceux d'une mere en proie à toutes les douleurs, d'un diſciple chéri & fidele, qui pleure en accompagnant ſon maître au ſupplice, d'un autre diſciple qui, frappé d'un profond repentir, déteſte ouvertement ſa faute ; que ces ſituations enfin ſoient rendues avec tout l'éclat, toute la dignité du ſujet, & en vers ſublimes, tels que ceux d'Athalie, & je doute qu'il y ait un ſeul ſpectateur dont l'ame ne ſoit déchirée par tous les traits réunis de la *terreur* & de la *compaſſion*.

Après m'avoir fait des objections ſur le genre de mon drame, on m'a encore reproché de ne lui avoir donné que l'étendue de trois Actes. Je haſarderai à ce ſujet quelques idées que, ſuivant

---

ſon crime ; l'ombre de Samuel évoquée par Saül, & lui montrant dans toute ſon horreur le ſort qui l'attend ; le Prophete Daniel accablant Balthaſar des vengeances de Dieu : ne voilà-t-il pas des drames qui pourroient produire les plus grands effets, &c ?

ma convention avec mes lecteurs éclairés, je soumets à leur jugement.

La distribution d'une piece en Actes est une invention des modernes, c'est-à-dire des Romains, que nous avons adoptée. On a cru par ces nouvelles difficultés de l'art appuyer davantage la vraisemblance de l'intrigue, & augmenter l'intérêt : on n'a fait que l'affaiblir. Nos écrivains dramatiques ressemblent en cela à nos orateurs, qui partagent leurs discours en plusieurs points : arrangement que l'on peut regarder comme un jeu puéril du mauvais goût. Que diroit-on d'un bâtiment où l'on laisseroit subsister les échaffauds qui ont servi à la construction ? Ces divisions dans les drames étoient absolument ignorées des Grecs ; leurs intermedes remplis par les chœurs, développoient l'esprit des scènes. L'Abbé d'Aubignac qui a écrit sans nulle philosophie, sans aucune vue qui lui appartint, a prétendu que cette division étoit *fondée sur l'expérience*, & que toute tragédie devoit avoir une *certaine longueur* : on pourroit demander à d'Aubignac ce qu'il entend par ces expressions vagues d'une *certaine longueur* ; on pourroit encore ajouter que cette division, *fondée sur l'expérience*, est peut-être opposée à la Nature, qui cependant est la source & le modele des arts d'imitation. Qu'est-ce qu'un drame ? N'est-ce pas la représentation d'une ac-

tion quelconque? N'y a-t-il point des actions de plus ou de moins de durée? Qui doit en fixer l'étendue? La vivacité de l'intérêt. Au moment que l'intérêt languit, il faut que l'action ceſſe, ou plutôt qu'elle ſoit complete. Je dirai plus: eſt-il vraiſemblable que l'on puiſſe ſupporter avec des interruptions les grands mouvements de l'amour, de la vengeance, de la fureur? Or un aſſemblage de ſcènes où l'intérêt croîtroit à chaque inſtant, où l'ame ſeroit emportée d'agitations en agitations, comme un navire pouſſé de flots en flots, où la tempête des paſſions ſeroit d'autant plus violente, qu'elle approcheroit de ſa fin, un tel ouvrage ne ſeroit-il pas aſſuré de réuſſir? On ſe garderoit bien de borner les ſcènes, ce ſeroit la chaleur même de l'action qui en détermineroit la longueur & le nombre. Je ſuppoſe qu'un drame pareil compoſât un ſeul Acte (1) de mille à

(1) De telles tragédies en un acte pourroient être jouées à la ſuite d'une autre tragédie. L'uſage de donner après un drame touchant une petite piece comique, & ſouvent une farce, ſe reſſent encore de notre ancienne *barbarie*. Rien de plus oppoſé au ſens commun! On nous dit qu'il eſt *bon de rire après avoir pleuré:* la joie aſſurément eſt une ſenſation néceſſaire à notre nature; mais le but du Théâtre eſt que chaque mouvement de l'ame produiſe ſon effet, & par ce paſſage ſubit des

douze cents vers, ne seroit-ce pas un effort du talent, que d'avoir intéressé le spectateur, & de l'avoir conduit jusqu'à la fin, sans ces entre-actes qui amenent toujours avec eux des défauts d'invraisemblance, & le refroidissement, le premier des torts sans contredit pour tout écrivain.

Je conviendrai cependant que peu de sujets pourroient être traités de cette maniere : mais du

---

larmes aux ris, on détruit les impressions nobles & profondes qu'a excitées la Tragédie ; on s'oppose totalement à son objet, qui est de conduire par la mélancolie & par l'attendrissement, au développement de la sensibilité, la source des vertus & des bonnes actions. Ce n'est pas que je prétende bannir de notre scene la Comédie : je la regarde comme une école de mœurs qui combat le ridicule : le grand objet de l'art théâtral : mais la Tragédie attaque *l'inhumanité* même, ce principe de tous les crimes ; elle exerce les ames à la pitié, y réveille le sentiment qui nous porte à plaindre dans autrui des malheurs que nous pouvons éprouver. Si ces deux sortes de Drames sont également utiles à notre amélioration, n'y auroit-il pas moyen de les concilier ? Qu'on divise donc leur domaine : qu'un jour soit consacré à la représentation de la Comédie, & un autre à celle de la Tragédie ; à la faveur de ce partage, les deux spectacles ne se nuiront point, & l'on emportera chez soi des sentiments décidés, qui contribueront plus fortement à nous toucher, & à nous corriger.

moins si l'on veut s'assujettir à cette division d'Actes, que la sévérité pédantesque de la regle n'aille pas jusqu'à nous faire une loi absolue du nombre de cinq Actes; celui de trois me paraît plus naturel, plus conforme à ce qu'exigent la vérité & la matiere de la plupart des actions dramatiques. Il est aisé de juger par les meilleures pieces de nos maîtres, que la distribution en cinq Actes leur a été souvent peu avantageuse. Combien de nos excellentes tragédies dont le premier Acte surtout est inutile, & ne sert qu'à répandre de la langueur sur l'économie de la piece? Je ne serois point étonné qu'un poëte dont le génie justificroit l'audace, composât des drames tragiques en deux, en trois, en quatre Actes, & même en six, sept, huit, si la matiere le comportoit; il est vrai que les actions susceptibles de cette derniere étendue, sont en très-petit nombre. En un mot, qu'un sujet théâtral soit soutenu & animé jusqu'au bout par la chaleur, par l'intérêt, & on ne s'appercevra point de sa longueur. Qu'on entre dans la célebre Eglise de Saint Pierre de Rome, on sera saisi & enchanté du beau résultat de tant de sages proportions, & l'on ne cherchera point à les décomposer. Ces Actes divisés sont le technique du Drame; le secret du talent consiste à cacher les procédés de l'art.

Que tous les *Manœuvres* de regles nous disent encore qu'il est nécessaire que ces Actes aient une longueur respective : autre abus de l'esprit d'ordre & de goût qui doit être attaché au génie, comme un ami qui le conseille & qui le guide, & non comme un tyran qui l'enchaîne. N'est-ce point à l'étendue de l'action à décider de celle des Actes, & n'est-il pas absurde qu'un Acte n'ait que trois cens, trois cens quarante vers, parce que l'Acte précédent ou suivant n'en a point davantage? Voilà aussi d'où naissent ces remplissages, ces déclamations, ces vuides affreux qui tuent la plupart des drames, & qui font dire aux ignorans mêmes : „ Cette piece peut être belle; „ je ne m'y connais pas : mais elle m'a ennuyé." Le plus stupide des spectateurs, *sans s'y connaître*, sera affecté au Théâtre, quand on ira droit à son ame; & qu'on ne s'amusera point à débiter des *tirades*, au lieu d'exciter l'intérêt par le mouvement & par l'action. „ Un des plus grands besoins de l'homme est celui d'avoir l'esprit „ occupé;" peu de gens sçavent raisonner; mais tous les cœurs sont faits pour sentir, & c'est toujours la faute de l'auteur quand il ne produit point de l'émotion.

Lorsque je parle de mouvement, je n'entends pas des coups de théâtre entassés les uns sur les autres, sans liaison, sans choix, un compos-

d'incidents, de surprises, qui ressemble à un jeu d'échecs où la finesse conduit chaque pion : j'entends un rôle animé par la passion. Nous en avons un exemple frappant : rien de si agissant, de si enflammé que le personnage de Phédre ; on observera en passant que l'on trouve dans Racine très-peu de ces incidents imprévus, que l'on appelle coups de théâtre, & qui ne peuvent causer que le froid plaisir de la curiosité.

Quand, à la place de ces *tours de passe-passe tragiques*, aurons-nous des *tableaux* simples & sublimes, tels que les Grecs nous en présentent? Qu'on auroit aimé à voir sur la scene ces vers en action :

Le trouble semble croître en son ame incertaine :
Quelquefois pour flatter ses secrettes douleurs,
Elle prend ses enfants, & les baigne de pleurs,
Et soudain renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle ;
Elle porte au hazard ses pas irrésolus ;
Son œil tout égaré ne nous reconnait plus ;
Elle a trois fois écrit, & changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.

Quels effets eut produit cette scene admirable sous le pinceau de l'enchanteur Racine ! Et quel coup de théâtre approcheroit d'images aussi touchantes, aussi vraies?

Lorſque je recommande les *tableaux* & la *pantomime*, je ſuis bien éloigné de pencher pour ce faſte théâtral qui ſurcharge ſouvent en pure perte pour l'eſprit, & ſans aucune néceſſité, quelques Opéra Italiens : je ſuis très-convaincu qu'un bon vers vaut mieux qu'une décoration. De jeunes gens croiront que pour rendre une piece intéreſſante, pour compoſer dans le *genre ſombre*, il ſuffira de multiplier des autels, des tombeaux, de tendre un appartement de noir, d'évoquer des ſpectres. Si la repréſentation n'eſt amenée par des motifs bien appuyés, ſi elle n'eſt pas embellie par le charme continu des vers, ce ne ſera plus alors que la parade d'une grande action, & il n'y aura nul mérite à ourdir de ſemblables cannevas : mais qu'un poëte qui poſſede ſon art, le fortifie des beautés émanées des *tableaux* & de la *pantomime*, il donnera une double vie à ſon drame; il aura compoſé pour les yeux & pour les oreilles, & l'on ne ſçauroit trop ſe concilier les ſens, pour s'emparer des facultés de l'ame. Encore une fois, il nous faut des ſignes : c'eſt la langue primitive, c'eſt celle de tous les hommes. Si les cinquiemes Actes d'Iphigénie & de Mérope ſe paſſoient en action ſur la ſcène, que cette pantomime ajouteroit au mérite de ces deux excellentes pieces ! Nous parlons trop, nous n'agiſſons point aſſez.

Qu'on n'imagine point cependant que je

proscrive ces scènes étendues que j'appelle des *scènes pleines*, & qui constituent la richesse du Drame. Assurément nous perdrions beaucoup, si la belle scène entre Mahomet & Zopire étoit moins longue, & si celle de Pauline & de Sévere n'abondoit pas de cette plénitude de sentiment qui assure toute la force des caracteres; c'est dans ces morceaux que le génie peut répandre ses trésors & déployer sa vigueur; ces sortes de scènes sont l'ame robuste de l'action: mais elles doivent être placées, & il ne faut pas les confondre avec ces chapitres en vers qui ne sont qu'un remplissage de froides maximes & de lieux communs, & qui ne servent préciſément qu'à former cette mesure toisée d'Actes qu'il a plu au mauvais goût de mettre au nombre des regles théâtrales.

Il me semble encore qu'on doit apporter autant de soin à la composition d'une scène, qu'à celle du Drame entier, & n'employer surtout le Monologue que lorsqu'il est l'effusion même, le cri de la passion; est-il amené par la force du sujet, il prête une nouvelle flamme à l'intérêt. Je ne sçais comment la Motte a pu écrire: „ Où trou-
„ veroit-on dans la nature des hommes raisonna-
„ bles qui pensassent ainsi tout haut, qui prononçassent distinctement & avec ordre tout ce qui „ se passe dans leur cœur? Si quelqu'un étoit

„ surpris à tenir tout seul des discours si passion-
„ nés & si continus, ne seroit-il pas légitimé-
„ ment suspect de folie?" Il falloit que la Motte, pour parler ainsi, connût bien peu la nature. Et combien rencontre-t-on de gens profondément affligés, qui exhalent leurs plaintes en marchant! qu'il est naturel qu'une ame surchargée de douleurs se déborde d'elle-même, & qu'on se plaît à entendre Caton délibérer, s'il s'ôtera la vie! Sans contredit un monologue, qui n'est pas l'éruption de l'ame, sent le méchanisme de l'art, & alors il est insupportable; on doit le renvoyer avec ces ridicules *à parte*, le comble de l'absurdité théâtrale.

Le même esprit de vérité, qui permet les Monologues, lorsqu'ils nous offrent le ravage des passions, le travail en quelque sorte d'un cœur déchiré par de violents transports, rejette sans complaisance ces morceaux de détails (1) que l'on a nommés des *tirades*, quoiqu'ils obtiennent presque toujours des battemens de mains. Un auteur dramatique jaloux de plaire à ce petit nombre de

(1) „ Celui, dit un écrivain connu, qui prononcera
„ d'un drame dont on citera beaucoup de pensées
„ détachées, que c'est un ouvrage médiocre, se trom-
„ pera rarement. Le poëme excellent est celui dont
„ l'effet demeure longtems en moi."

connaiſſeurs qui portent les écrits à la poſtérité, ſe gardera bien d'emprunter le faux éclat de ces ornements déplacés dont s'offenſe toujours le vrai goût. Un bel eſprit me reprochoit de n'avoir point inſéré dans Comminge de ces ſortes de morceaux, qui forment autant de *jolis cadres* à part, étrangers au total du tableau: je ne cacherai point que cette critique m'a plus flatté que bien des éloges; elle m'a prouvé que j'avois ſuivi la regle fondamentale, que je me ſuis impoſée, de ne jamais perdre la nature de vue, & de ne point rechercher les applaudiſſements, lorſqu'ils ſeront contraires à ce principe eſſentiel pour tout écrivain. Il faut avoir le courage d'aimer ſon art, indépendamment du ſuccès & de la réputation, comme on doit aimer la vertu pour elle-même. Si un poëte étoit pénétré de ſon ſujet, qu'il eût aſſez de talent pour s'oublier, pour ſe fondre dans ſes perſonnages, combien aurions-nous au théâtre de réuſſites moins éblouiſſantes, mais plus durables? Je ne vois point que les Grecs & Racine parmi nous, aient employé de ces beautés artificielles; tout chez eux ſe rapporte à l'enſemble; tout part des entrailles de l'action; qu'on me pardonne une comparaiſon triviale, mais fidele: c'eſt une toile d'araignée dont tous les fils aboutiſſent au centre; par ce moyen caché, il n'eſt point de ſituations

qui ne soient motivées, & qui ne produisent de l'effet; Richardson est un modèle en ce genre, que les auteurs qui se destinent à composer pour la scene, ne sçauroient avoir trop entre les mains; Clarisse est un corps bien organisé, où toutes les parties sont relatives & forment un heureux résultat, d'où sort la perfection même. Pourquoi dans la plupart de nos drames ce peu de liaison? Pourquoi ne travaillons-nous pas de masse? Nous n'étudions point assez la nature; nous négligeons cet admirable précepte de Quintilien, *intueri naturam & sequi*; nous composons les uns d'après les autres, comme ces peintres qui se forment sur la maniere d'autres peintres & qui n'ont point recours au modèle: ce qui nous éloigne toujours plus du vrai, & amenera insensiblement la décadence & la perte de l'art dramatique. Jeunes poëtes, ressouvenez-vous que Moliere ne se contentoit pas de lire Plaute & Terence; il suivoit partout la nature (1), & ne la quittoit point qu'il n'eût rassemblé tous les traits dont il

(1) Moliere avoit trouvé sous sa main un de ces originaux dont les traits sont marqués; il s'attacha à cet homme, se mit avec lui dans le coche, l'accompagna jusqu'à Lyon, & ne le quitta point qu'il ne l'eût étudié dans toutes les nuances de ridicule qui composoient ce personnage.

devoit former le personnage qu'il avoit à mettre sur la scène. De-là cette vérité de caractere, un des principaux talents de ce grand homme; on voit qu'il s'étoit fait une étude sérieuse & réfléchie de l'esprit humain, qu'il a poursuivi, si l'on peut le dire, ce Protée, & qu'il l'a saisi sous toutes les métamorphoses qu'il emprunte. Moliere étoit peut-être encore plus grand philosophe (1) que grand poëte, & sans cette premiere qualité, il n'eut point acquis cette supériorité de génie qui lui assigne une place séparée par un intervalle immense de tous les autres écrivains dans son genre.

Je

(1) Il y a des gens qui prétendent que la philosophie est nuisible à notre littérature; oui, la philosophie d'apparat, qui ne sçait point se plier à la chaleur, au charme du sentiment & se fondre avec lui, qui loin de cacher ses ressorts & ses forces, fait parade de son compas & de la morgue de sa *doctrine*: mais, la philosophie, telle que Moliere l'a employée, est ce feu secret & nécessaire, qui anime tout: elle avoit donné à ce grand homme cette sagacité, ce génie puissant qui l'ont fait entrer en maître dans le méchanisme des passions humaines; il a dû à la philosophie l'avantage d'avoir créé ce comique, qui est beaucoup moins d'expression que de situation, le vrai comique, & le seul qui mérite d'être appellé *vis comica*; aussi Moliere jusqu'à présent n'a-t-il pas eu de rivaux, ni même d'imitateurs &c.

Je ne ceſſerai de me plaindre de ce que nous mettons tout notre eſprit à nous éloigner de la nature; pour nous en rapprocher, il faut abſolument que nous revenions ſur nos pas, & que nous remontions au principe des arts d'imitation. Je conviendrai que c'eſt un travail pénible; mais ſi l'on ne s'efforce point de découvrir le nud ſous le nombre des faux ornements qui le défigurent & l'écraſent, notre poëſie eſt anéantie.

Les Allemands qui jouiſſent des plus beaux jours de leur littérature, prouvent par leurs ſuccès qu'ils ſont beaucoup moins que nous écartés des premieres regles du théâtre. Le *bel eſprit* & la *ſociété* n'ont point encore alteré chez eux ce ſimple, ce beau naturel, la ſource des richeſſes dramatiques; je ne citerai qu'un exemple tiré d'une tragédie où éclate ſurtout cette vérité de caractere, ſans laquelle il ne peut exiſter d'intérêt. Adam a banni de ſa préſence Cain ſouillé du meurtre de ſon frere. Ce malheureux pere touche au moment de ſa fin, qui lui a été annoncé par l'Ange de la mort. La ſcène repréſente ſa foſſe, creuſée près de l'autel, qu'avoit élevé Abel, & qui eſt encore teint de ſon ſang. Adam répand ſes craintes, ſes larmes dans le ſein de Seth, un de ſes fils bien-aimés. On vient lui dire qu'un homme, dont l'air eſt menaçant & le regard terrible, s'eſt montré à la porte de ſa

cabane : à ces traits effrayants, Adam n'a pas de peine à reconnaître Caïn ; il ordonne auſſitôt à Seth de preſſer ce fils criminel de fuir ſa préſence ; il ajoute cependant qu'on le laiſſe entrer, ſi c'eſt Dieu qui l'envoye, & par une de ces nuances délicates & ſublimes qui n'ont appartenu juſqu'ici qu'au ſeul pinceau d'Homere (1), Adam recommande à Seth de couvrir l'autel, *afin que le ſang d'Abel ne bleſſe point les yeux de ſon meurtrier.* Caïn paraît, amené par Seth ; il a les cheveux hériſſés, l'œil ſombre & foudroyant ; il s'écrie (2) :

---

(1) On ne ſçauroit trop lire Homere pour avoir une idée de ces fineſſes de traits qui donnent aux images l'ame & la vie. Combien a-t-il de morceaux remplis de ces beautés qu'un goût délicat peut ſeul apprécier ! Ce peintre ſublime n'a pas dédaigné de placer dans un des coins du grand tableau de l'Odyſſée, un animal domeſtique vieilli dans les foyers du palais d'Ulyſſe, & expoſé aux mauvais traitements des amants de Penelope ; Ulyſſe, déguiſé ſous l'air & l'habillement d'un malheureux étranger, arrive chez ſon ſerviteur Eumée dont il eſt méconnu ; le chien plus éclairé par le ſentiment, reconnaît ſon maître, fait des efforts pour ſe relever, & va en ſe traînant lui lécher les pieds. Qui ſeroit aſſez inſenſible pour n'être pas remué juſqu'aux larmes par une peinture auſſi naïve & auſſi touchante ? &c.

(2) Scène tirée des IV, V, & VI ſcènes du ſecond acte de la *Mort d'Adam*, tragédie de M. Klopſtock.

Est-ce Adam que je vois? (1).

ADAM, *d'un ton de surprise, mêlé de douleur.*

Caïn dans ce séjour!

A Seth.

Je le sens trop, voilà mon dernier jour!

A Caïn.

Malheureux! . fils rebelle aux ordres de ton pere,
Tu me désobéis! . Tu parais en ces lieux!

CAIN, *d'un air farouche & troublé.*

Adam . . quel est celui qui m'amene à tes yeux?

ADAM.

Seth ne t'est point connu! mon second fils, ton frere!

CAIN.

Mon frere! . Que dis-tu? . Je n'ai point de parents;
Mes parents . . sont l'enfer, les remords dévorants.

ADAM, *d'un ton attendri.*

Mon fils!

CAIN.

Ah! laisse-là ce nom que je déteste;
Bannis toute pitié; n'en attends pas de moi.
Tu veux sçavoir pourquoi la colere céleste
A rappellé mes pas dans ce séjour funeste?

---

(1) J'ai pris la liberté de traduire à ma façon, c'est-à-dire autant que ma faiblesse a pu me le permettre, ce morceau de la tragédie *de la mort d'Adam* de M. Klopstock; ce drame a plusieurs endroits d'une vérité aussi pathétique; M. *Huber* nous en a donné une traduction en prose qui suffit pour faire goûter les beautés essentielles de l'original &c.

Adam . . Adam . . . je viens . . . pour me venger de toi,
Pour te punir.

SETH *effrayé, faisant quelques pas vers son frere.*

Son flanc . . sous ta main sanguinaire ! .
Ciel ! .

CAIN, *à Seth.*

Avant que tu fusses né,
Déjà j'étois infortuné !
Jeune homme, écoute-moi . . songe à te taire.

ADAM.

Ta vengeance, grand Dieu, le poursuit donc toujours;

CAIN, *à Adam.*

Adam . . ne crains point pour tes jours.

ADAM.

Et tu veux me punir ?

CAIN, *reprenant sa fureur.*

De m'avoir donné l'être.

ADAM *avec tendresse.*

De t'avoir le premier compté parmi mes fils !

CAIN, *d'une fureur concentrée.*

Tu rassemblas sur moi des malheurs inouis,
Tous les tourments . . . tu m'as fait naître !
Oui, je veux me venger de la terre, des cieux,
De toi, dont j'ai reçu la fatale existence,
Le présent le plus odieux,
De toi, par qui je vis & je suis malheureux ;
Oui, je veux attacher le trait de la vengeance
Sur moi . . sur moi l'auteur d'un homicide affreux. .
Je vois tomber Abel . . son sang crie & s'élance. .

A Adam.

De tes fils qui ſont nés . . qui naiſſent, qui naîtront,
Le plus infortuné comme le plus coupable,
Je céde, en blaſphémant, à ce Dieu qui m'accable,
L'arrêt de ſa juſtice eſt gravé ſur mon front;
Par-tout il me pourſuit, & par-tout je l'offenſe;
Pour augmenter encor l'horreur de ma ſouffrance,
Qu'il m'offre le paſſé, le préſent, l'avenir;
Que ſes foudres ſur moi viennent ſe réunir;
Tous deux enflammez-vous d'une haine immortelle;
Tourmentez, déchirez mon ame criminelle:
Je vous jure à tous deux une guerre éternelle;
Ce ſont-là tes forfaits . . & je veux t'en punir.

SETH *allant à Caïn en pleurant.*

Ah! barbare, où t'emporte une fureur impie?
Conſidere ces traits ſi chers & ſi puiſſants,
Ces cheveux qu'ont blanchis les chagrins & le tems.
Songe . . ſonge, cruel, que tu lui dois la vie.

CAIN, *avec tranſport.*

C'eſt ce qui fait ſon crime, & ce qui fait mes maux,
Ma rage. .

ADAM, *d'un ton pénétré, à Seth.*

C'eſt ſon juge & le mien qui l'envoie! .
Dieu, me réſervois-tu ces châtimens nouveaux?

A Seth.

Laiſſe-le s'abreuver des pleurs où je me noie.

A Caïn.

Que veux-tu?

CAIN.

Te maudire.

ADAM, *d'un ton pénétré.*

Ah! c'en eſt trop, mon fils:
Ne maudis point Adam . . mon fils! . je t'en conjure
Par le ſaint nom de pere, au nom de la nature,
Au nom même d'un Dieu . . qui peut te pardonner.

CAIN, *avec déſeſpoir.*

Sur ma tête proſcrite il ne peut que tonner. .
Non . . rien n'empêchera Caïn de te maudire.

ADAM, *allant vers ſa foſſe.*

Avec chaleur.

Eh bien, ſuis les tranſports du Démon qui t'inſpire;
Viens, fils dénaturé, fléau d'un Dieu vengeur,
Viens, que l'humanité, le ſang, rien ne t'arrête:
Viens, je vais te montrer la place où ta fureur,
Ta malédiction doit tomber ſur ma tête. .
Vois-tu bien cette foſſe ouverte par mes mains?

CAIN, *avec étonnement.*

Une foſſe! .

ADAM, *avec la même vivacité.*

Elle attend la cendre de ton pere.
C'eſt-là que pour jamais le premier des humains
Dépoſera neuf cens ans (1) de miſere;
C'eſt-là qu'enfin je trouve un terme à ta colere;
Là, tu dois me maudire . . aujourd'hui, malheureux,
De ſon dernier ſoleil Adam voit la lumiere!
Une éternelle nuit s'étend ſur ma paupiere!
Cette foſſe engloutit mes craintes & mes vœux! .

---

(1) Liſez la Geneſe: *Et factum eſt omne tempus quod vixit Adam, anni nongenti triginta, & mortuus eſt, &c.*

Caïn a les yeux attachés sur cette fosse.

Oui, mon arrêt, l'arrêt de la nature entiere
Frappoit en ce moment ton pere infortuné!
Frémis, le même sort, Caïn, t'est destiné.
L'homme au travail, aux pleurs, à la mort condamné,
L'homme aujourd'hui rentre dans la poussiere. .
C'est peu pour tes regards de ces affreux objets,
Adam découvre l'Autel qu'il avoit fait voiler par Seth.
Repais ton cœur barbare, & vois tous tes forfaits.

CAIN, *épouvanté.*

Cet autel! .

SETH, *avec emportement à Caïn.*

Tremble encore effrayé de ton crime.
Tu vois l'autel d'Abel, l'autel où la victime
Fut ton malheureux frere assassiné par toi;
Son sang . . t'accuse encore. .
Caïn recule d'effroi, & Adam est penché sur l'Autel & pleure.

CAIN, *troublé.*

Il réjaillit sur moi! .
Abel des profondeurs du ténébreux abîme,
Monte . . s'éleve . . il touche à la voûte des cieux! .
Le feu de la vengeance éclate dans ses yeux!
Où me cacher? . mon frere! . ô mon frere! . il m'entraîne!
Contre moi . . contre moi tout l'enfer se déchaîne! .
Mon frere, vois mes pleurs . . mon frere, entends mes cris . .
Courons! . *Il va vers l'autel.*
Dieu! cet autel me repousse! . Il s'agite . .
Un rocher menaçant roule . . se précipite. .
Et m'écrase de ses débris! .

Après une longue pause.

Où suis-je ? .. (*A Adam.*) Auteur d'une affreuse existence,
Auteur de tous les coups qu'en ce jour je reçois,
Adam, prête l'oreille; écoute ta sentence;
Je foule aux pieds la nature & ses loix:
La malédiction t'accable par ma voix,
Et ton supplice enfin commence!

Avec fureur.

Rassemble dans ta mort tous les traits assassins,
Qui doivent moissonner les malheureux humains!
Que de toutes les agonies
Les horreurs sur Adam s'attachent réunies!
Que ses yeux expirants, fixés sur le tableau
Des malheurs dont ses fils redoutent la menace,
Mesurent le vaste tombeau
Où doit courir en foule & s'engloutir sa race!
Sens le frisson mortel parvenir à ton cœur! ..
Sens la destruction s'emparer de ton être! .
Avant que d'expirer, meurs cent fois de terreur!
Songe . . que tu vas cesser d'être.
Vois le fatal linceul, au gré de mes souhaits,
Déja développé, t'enfermer pour jamais! .
Vois ton cercueil rouler dans la fosse profonde, ..
Ta mémoire en horreur au monde,
Par le dernier de tes neveux
Ton nom maudit . . ton nom toujours plus odieux! .

ADAM, *accablé de douleur.*

Arrête, fils cruel .. tu fais mourir ton pere! .

Adam tombe sans connaissance au pied de l'autel. sur les bords de la fosse; Seth accourt le soutenir dans ses bras.

CAIN

CAIN, *tout à coup troublé, & croyant avoir tué son pere.*

J'ai porté le trépas dans le sein paternel !

Il court vers Adam, Seth le repousse.

Démons, à vos fureurs que reste-t-il à faire?
Peut-on être plus criminel?
Cet attentat manquoit au meurtrier d'Abel !
Enfer, que j'embrasse avec joie,
Enfer, où je voudrois être à jamais entré,
Peut-on de tes serpens être plus déchiré,
De tes flammes plus dévoré?.
A ta rage je suis en proie!.
Je marche dans le sang! . le sang rougit mes mains!.

Avec un cri.

C'est le sang de mon pere!.. acheve mes destins,
Dieu vengeur, qui me fais la guerre,
Frappe.. anéantis-moi sous cent coups de tonnerre.

Il sort égaré de terreur.

ADAM *toujours étendu sur la terre aux pieds de l'Autel, & soutenu par Seth.*

A Seth.

Mon cœur plein de la mort s'est r'ouvert à ses cris.

D'un ton attendri.

Seth.. suis ses pas.. Il est aussi mon fils!
Dans cet égarement du crime
Qui toujours poursuivra le malheureux Caïn,
Il croit avoir, hélas! immolé sa victime,
Il croit m'avoir percé le sein!
Jusqu'à ce trouble affreux sa raison l'abandonne!
Non.. il n'est point mon assassin..

Dis-lui . . . qu'il eſt mon fils, dis . . que je lui pardonne.
Va, cours . .

Seth fait quelques pas, Adam le rappelle.

Surtout, ne lui rappelle pas
Que ce jour . . eſt le jour marqué pour mon trépas . .

Quel tableau! quelle vigueur de coloris dans ce rôle de Caïn! Le poëte avoit à nous repréſenter le premier des ſcélérats: il nous le fait voir livré aux fureurs du crime, & déchiré par tous les remords qui le ſuivent. La bonté paternelle eſt déployée toute entiere dans le perſonnage d'Adam; ce qu'il dit à Seth au ſujet de Caïn qu'il aime encore, tout coupable qu'il eſt, doit être mis au nombre de ces beautés de ſentiment qu'on ne trouve que chez les Grecs.

On a vu les effets du plus grand pathétique, la marche impétueuſe de la paſſion, tous les orages du cœur humain. Je vais eſſayer à préſent de donner une idée de cette ſimplicité attendriſſante qui excite ſans effort la pitié, qui fait goûter le plaiſir de laiſſer couler ces douces larmes, plus cheres peut-être pour la ſenſibilité, que celles qu'arrachent la violence des transports, & la force des ſituations; j'emprunte encore cet exemple de la même ſource où je viens de puiſer (1). Adam eſt appuyé ſur l'autel d'Abel;

(1) Imitation de la premiere ſcène du II acte de la même tragédie.

à quelques pas eſt la foſſe que ce malheureux vieillard vient de creuſer; il eſt avec Seth, ſon fils bien-aimé.

ADAM, *appuyé ſur l'Autel, au-devant de ſa foſſe.*

Qu'à mes triſtes regards cette terre eſt changée !
Dieu ! quels objets pour mon ame affligée !
Ce ne ſont plus, mon fils, ces champs délicieux,
Aſyle (1) du printems, berceau de la nature,
Où des tapis de fleurs ſourioient à mes yeux,
Où des fruits abondants prévenoient la culture:
C'eſt un ſéjour de mort, haï, proſcrit des cieux,
Et le lieu de ma ſépulture !

Il quitte l'Autel & marche avec effort.

O Seth, ici je dois dans la poudre rentrer !
Moi, l'ouvrage ſorti de la main éternelle,
Moi, qui ne ſuis point né d'une femme mortelle,
Ici, tu me verras, ô mon fils, expirer !
Je le ſens trop ! Je touche à ce moment terrible
Qui rappelle à la terre un limon corruptible,
Et m'endors pour jamais dans la nuit des tombeaux..
Ah ! cache-moi tes pleurs: ils augmentent mes maux.

Tous ces vers ſont récités d'une voix tombante.

---

(1) On ne ſera point étonné de trouver dans ce morceau des images paſtorales; toute la nature étant en quelque ſorte dans ſa riche ſimplicité, ſous les yeux d'Adam, il eſt aſſez dans la vraiſemblance qu'il empruntoit ſes expreſſions des objets champêtres qui l'entouroient, &c.

SETH, *baisant la main de son pere.*

Mon pere !

ADAM.

Sur mes yeux des ombres s'épaississent !
Mon bras s'appésantit ! mes genoux s'affaiblissent !
Soutiens-moi. . *Seth le soutient : il fait encore quelques pas.*
Je respire avec peine, mon fils ! .
Frappés d'un froid subit, mes membres se roidisient !
Jusqu'en ses plus profonds replis
Mon cœur est oppressé d'une sombre tristesse !
Envain je la combats . . elle revient sans cesse
M'accabler . . me plonger dans un sommeil pesant,
Bien différent, hélas ! du sommeil bienfaisant,
Qui consoloit ma vie & réparoit mon être ! .
N'en doutons point . . tout me le fait connaître !
C'est l'affreux sommeil du néant !
Je ne puis plus marcher . . Seth . . assieds-moi . .
Son fils l'assied sur un banc de gazon.
Peut-être
N'est-ce pas ce moment . . ce moment que je crains ! .
L'espoir . . l'espoir (1) dans mon cœur vient renaître . .
Ce Dieu, mon auteur & mon maître
Pourroit me rendre encore des jours purs & serains ! . .

---

(1) On a tâché de rendre la nature dans toute sa vérité. L'espoir est peut-être le seul consolateur, le seul soutien de l'homme ; on peut dire qu'il s'attache à nous au premier moment que nous entrons dans la vie, & qu'il ne nous abandonne que lorsqu'on a jetté sur nous le drap mortuaire.

Avec un long soupir.

Ah ! . le sceau de la mort a marqué mes destins....
O mon fils . . mon cher fils . . dérobe-moi tes larmes :
Je te l'ai dit, tes pleurs irritent mes allarmes,
Et me portent de nouveaux coups !

SETH, *dans les bras de son pere.*

Mon pere. . Je ne puis mourir cent fois pour vous !

ADAM, *le tenant contre son sein.*

De l'amour paternel je goûte encor les charmes !. .

En montrant sa fosse.

De cet affreux tableau je voudrois fuir les traits !
Seth, avant que mes yeux se ferment pour jamais,
De mes derniers regards je veux jouir encore,
Les tourner vers ces champs où le ciel fait éclore
La richesse de ses bienfaits !
Que je puisse admirer ces superbes forêts,
D'où j'ai vu tant de fois naître & monter l'aurore !
Mon fils, guide mes pas tremblants,
Vers ces objets, pour mon cœur si touchants.

Seth conduit Adam, qui dit en marchant :

Que ma paupiere appésantie,
Par un suprême effort, se leve sur ces lieux,
Sur ces bords enchanteurs, le plaisir de mes yeux !
Eden, Eden, séjour délicieux,
Attache encor ma vue, & mon ame attendrie..
Qu'Adam contemple encor ces campagnes, ces bois,
Ces vallons où s'étend la nature embellie ! .
Qu'il respire encore une fois
Le doux parfum des fleurs, & l'air pur de la vie !.

Seth l'a assis sur un autre banc de gazon, qui est en face d'Adam.

Aide mes faibles yeux. .

SETH.

Vous voyez ce jardin
Qui domine la plaine entiere ;
Plus loin, les montagnes d'Eden
Vous présentent leur cime altiere. .

ADAM.

Les montagnes d'Eden, dis-tu ! . Ciel ! . ma paupiere. .
En gémissant.
Seth . . . je ne les vois plus ! . peut-être, en cet instant
Le soleil moins visible est couvert d'un nuage ? .

SETH.

Un nuage, il est vrai (1), précurseur de l'orage,
Affaiblit la splendeur de cet astre brillant.

ADAM.

Eh ! quand il montreroit son front éblouissant,
Quand sa lumiere encor seroit plus éclatante. .
C'en est fait ! idée accablante
Qui frappe mes sens éperdus !
Le malheureux Adam . . ne le reverra plus ! . .

---

(1) Je crois qu'on trouvera l'expression de la nature dans ce ménagement de Seth pour la malheureuse situation de son pere. Adam, qui aime à se flatter comme la plupart des mourants, croit qu'un nuage lui cache le soleil, & son fils par un ingénieux artifice qu'inspire la délicatesse du sentiment, entretient son pere dans son erreur.

Avec des larmes.

Il faut donc vous quitter, campagnes fortunées,
De l'aimable verdure en tout tems couronnées,
Où j'ai vu mes enfants s'élever sous mes yeux,
Accourir dans mes bras, m'amuser par leurs jeux,
Où toute la nature, attentive à me plaire,
Sembloit après le ciel aimer en moi son pere!.
Il faut donc vous quitter!. Eden, divin séjour,
De mes regards la volupté, l'amour!.
Ah!. je ne puis, sans répandre des larmes,
Me rappeller tes délices, tes charmes,
Ces prés, ces bois, ces ombrages si frais,
Ces cédres élevés, fiers enfants des forêts,
Ces fertiles côteaux, ces ondes jaillissantes,
Qui toujours plus brillantes,
Retombent en ruisseaux, coulent parmi les fleurs. .
C'est trop vous profaner, lieux sacrés, par mes pleurs!;
Dans ce jour. . de mes jours le terme déplorable,
O cher Eden. . reçois mon éternel adieu!
Hélas! des vengeances d'un Dieu,
Tu portes à jamais l'empreinte ineffaçable!
Il a puni sur toi l'homme faible & coupable! . .

Il regarde encore quelque tems.

Seth, arrache-moi de ce lieu;
Remene-moi, mon fils. . vers mon dernier asyle:
De cet unique objet mon cœur doit se remplir;
Retournons vers ma fosse; elle attend mon argile,
Et. . ne songeons plus qu'à mourir!

Seth entraîne Adam vers sa fosse.

C'est bien à propos d'un tel morceau, qu'on

peut s'écrier avec l'auteur de la nouvelle Héloïse: „ô sentiment, sentiment, douce vie de „l'ame! quel est le cœur de fer que tu n'as „jamais touché? Quel est l'infortuné mortel, à „qui tu n'arrachas jamais de larmes?"

Je ne rapporte ces exemples empruntés de la littérature étrangere, que pour exciter nos écrivains dramatiques à étendre une carriere qui n'est déjà que trop limitée par notre goût minutieux & notre *bel-esprit*, la mort du sentiment & de la vérité. Quand goûterai-je le plaisir d'assister à la représentation d'un drame, qui, dès les premiers actes, fera fondre en larmes, déchirera les cœurs, y portera le ravage des passions, arrachera à l'assemblée entiere le cri de la nature même? Quand verrai-je tous les spectateurs, emportés à la fois par le même mouvement, applaudir comme le peuple romain, lorsqu'il répéta avec enthousiasme ce vers de Térence (1):

Homo sum, humani nihil à me alienum puto?

(1) Tout le peuple romain se leva à la fois, & répeta ce vers. On se rappellera que les théâtres anciens contenoient environ quatre-vingts mille hommes assis. Qu'il est beau, qu'il est glorieux de s'emparer en quelque sorte de l'ame d'une nation entiere! Et que de tels succès sont au-dessus du faible avantage d'amuser l'oisiveté de deux ou trois mille Sybarites, qui ne sont amenés au

Que le génie se dégage des entraves de l'imitation; qu'il se pénetre de son sujet; qu'il associe la pantomime (1) & la décoration au discours;

---

spectacle que par le seul besoin de varier leur ennui, & pour qui des vers ne sont que du bruit, & le sentiment qu'un faste d'expressions théâtrales ! &c.

(1) On ne sçauroit trop le redire : la pantomime est l'ame du discours. Que de scènes nous paraîtroient moins longues, moins froides, si le récit étoit soutenu par la pantomime. Philoctete, Hercule mourant, Hecube sont des modèles en ce genre que nous ne sçaurions avoir trop sous les yeux ; un seul geste quelquefois est plus éloquent qu'une vingtaine de vers, quelques beaux qu'ils puissent être. Il est vrai que les Grecs & les Romains avoient les organes plus flexibles que les nôtres, que leurs sensations étoient plus marquées, leurs fibres plus délicates ; *Et documenta damus quâ simus origine nati* ; nous sortons des glaces du nord : nos membres roides & sans souplesse, ont de la peine à se plier à l'expression du sentiment. A l'égard de la décoration, ne perdons jamais de vue que le théâtre doit être une représentation successive de tableaux, & qu'un seul tableau est préférable à une multitude d'incidents qui ne sont presque jamais que des jeux puérils de l'art. Jeunes poëtes, lorsque vous composez des drames, remplissez-vous bien de ce principe d'Horace :

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ.
Ipse sibi tradit spectator &c.

qu'il rejette les *paſtiches*, & qu'il étudie l'art théâtral d'après l'expérience & la connaiſſance de l'humanité; qu'il ne ſe montre jamais & s'identifie avec le perſonnage qu'il nous repréſente; qu'en un mot le grand poëte ne ſoit que le plus ſenſible des hommes (1); & alors la nation verra paraître ce chef-d'œuvre qui manque abſolument à notre théâtre. Qu'on ne vienne point me dire que les arts d'imitation ſont arrivés au degré de ſupériorité où ils pouvoient atteindre: on n'a peut-être fait que les premiers pas dans ce champ immenſe. Il n'y a que l'ignorance ou l'imbécillité d'un amour-propre groſſier, qui prétendent que

---

C'eſt au goût à déterminer les ſituations qu'il faut expoſer ſur la ſcène, & celles qu'on en doit tenir éloignées, parce qu'en effet il y a des actions qui acquierent plus d'intérêt par le récit, que ſi elles étoient préſentées à nos regards &c.

(1) On pourroit, dans la culture des arts d'imitation, calculer les degrés de génie par le plus ou le moins de ſenſibilité; ce qui a mis une diſtance ſi prodigieuſe entre Racine & Pradon, n'eſt autre choſe que le plus ou moins de chaleur d'ame. Les poëtes les plus ſenſibles ſeront toujours ceux qui réuſſiront davantage. Quel eſt ce charme indéfiniſſable qui nous ramene ſans ceſſe à la Fontaine, ſi ce n'eſt cette magie de ſentiment, le premier des talents que poſſédoit cet homme unique dans ſon genre? &c.

ces arts sont dans l'état de perfection. J'ai le courage de publier hautement ce que bien des gens pensent tout bas, & ce qu'ils ont la faiblesse de ne point écrire : le théâtre français est susceptible de changement & d'amélioration. Qu'on ne m'oppose pas que les situations & les caracteres sont épuisés : la nature est une mine qui se reproduit sans cesse; ses modifications varient à l'infini; elles sont différentes à Pekin & à Paris, & ce sont ces différences dont nous devons enrichir notre scène. Tching-ing dans *l'Orphelin de la Maison de Tchao*, tragédie chinoise, veut sauver cet enfant précieux à la nation, & le garantir des fureurs de son ennemi : il vient confier son secret à Kong-sune, vieux ministre d'état, retiré, attaché à la maison de Tchao, & l'engager à cacher l'Orphelin dans sa solitude (1).

Je suis dans ma quarante-cinquieme année, (lui dit Tching-ing,) j'ai un fils de l'âge de notre cher Orphelin; je le ferai passer pour le petit Tchao; vous irez en donner avis à Tou-ngancou (l'assassin de cette famille de Tchao) & vous m'accuserez d'avoir chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons moi & mon fils, & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami, jusqu'à ce qu'il soit en état de venger ses parents. Que dites-vous de ce dessein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût ?

(1) Fragments d'une Tragédie Chinoise.

KONG-SUNE.

Quel âge dites-vous que vous avez?

TCHING-ING.

Quarante-cinq ans.

KONG-SUNE.

Il faut pour le moins vingt ans pour que cet Orphelin puiſſe venger ſa famille; vous aurez alors ſoixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt dix: comment à cet âge-là pourrois-je l'aider? O Tching-ing, puiſque vous voulez bien ſacrifier votre enfant, apportez-le moi ici, & allez dire à Tou-ngan-cou que je cache chez moi l'Orphelin, qu'il veut avoir. Tou-ngan-cou viendra avec des troupes entourer ce village; je mourrai avec votre fils, & vous éleverez l'Orphelin de Tchao, juſqu'à ce qu'il puiſſe venger toute ſa maiſon. Ce deſſein eſt encore plus ſûr que le vôtre: qu'en dites-vous?

Ce ſang-froid de Kong-ſune, caractere inconnu à nos climats, ce calcul réfléchi de vengeance, cette eſpece, en un mot, de nouvelle nature, né charmeroient-ils point nos ſpectateurs? Tching-ing a ſauvé enfin l'Orphelin qui eſt parvenu à l'âge où il peut ſe venger; & il veut éprouver le courage du jeune homme; il laiſſe comme par oubli dans ſon appartement un rouleau, où ſont repréſentés tous les malheurs de la maiſon de Tchao. L'Orphelin ſeul jette les yeux ſur ce rouleau, eſt frappé de ce qu'il voit; il ignore cependant ce que ſignifient ces peintures; il tombe dans la rêverie; c'eſt dans ce mo-

ment que Tching-ing revient; il examine d'un œil observateur les impressions diverses qu'a excitées ce tableau dans l'âme de l'Orphelin; il prend la peine de lui en expliquer le sujet; enfin, quand il a bien approfondi les sensations de son pupille, & qu'il s'est assuré de son caractere, il s'écrie:

Puisque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clair. Le cruel habillé de rouge, c'est Tou-ngan-cou. Tchao-tune, c'est votre grand-pere. Tchao-so c'est votre pere. La Princesse c'est votre mere. Je suis le vieux Médecin Tching-ing, & vous êtes l'Orphelin de Tchao.

L'ORPHELIN.

Quoi? Je suis l'Orphelin de la maison de Tchao! Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere, &c.

Cette scène n'est-elle pas comparable pour le sublime & la situation à celle d'Oreste & de Palamede dans l'Electre de Crébillon? Ce tableau produit un effet singulier & rapide, bien au-dessus des froideurs du simple récit. Voilà les beautés mâles & énergiques que le goût français devroit s'approprier; ce sont-là les richesses dont nous pourrions grossir nos trésors, au lieu de recourir à cet esprit servile d'imitation & de plagiat, qui ne sert qu'à déceler la foiblesse de nos ressources & notre malheureuse indigence.

On ne manquera point de m'opposer nos mal-

tres : qui les admire plus que moi ? Mais je demande qui les a créés ? On sera forcé de me répondre : la nature. C'eſt donc à la ſource où ils ont puiſé, que je propoſe de remonter : c'eſt par l'étude de cette nature, le principe de tous les arts, que nos prédéceſſeurs ont mérité de nous ſervir de modeles. Efforçons-nous de l'être à notre tour. „ Ce qui nous ſert maintenant „ d'exemple, dit Tacite, a été autrefois ſans „ exemple, & ce que nous faiſons ſans exemple, „ en pourra ſervir un jour." Le grand Corneille, aſſurément je ne puis citer un nom plus impoſant, penſoit qu'il devoit le mauvais ſuccès de Pertharite à l'emploi de l'amour conjugal ; bien des gens de mérite l'avoient cru ſur ſa parole, & n'auroient pas imaginé d'appeller de cette déciſion. Au bout d'une cinquantaine d'années, Inès paraît, & l'on eſt tout étonné d'être convaincu que le grand Corneille s'étoit trompé, & qu'il falloit attribuer la chûte de Pertharite, non à l'amour conjugal, mais à la façon dont l'auteur l'avoit traité. On a fait des brochures, des volumes, pour décider ſi l'on pouvoit donner le nom de comédie aux pieces de la Chauſſée (1) : on devoit bien plutôt examiner s'il avoit

(1) Il eſt étonnant que l'auteur de Mélanide n'ait pas ſenti combien le pathétique étoit au-deſſus de ce comique

ſçu tirer tout l'avantage d'un genre entrevu par Térence, & ſans perdre le tems à diſputer ſur des mots, ſe plaindre de ce que le poëte français n'avoit pas tout le génie néceſſaire pour mettre en œuvre ce genre ſi intéreſſant. On devoit ajouter que le pathétique de l'Enfant prodigue, c'eſt-à-dire, les ſcènes d'Euphémon fils, avec ſon valet, ſa maîtreſſe & ſon pere, étoient au-deſſus de la ſenſibilité monotone de la Chauſſée, qui d'ailleurs mérite des éloges à bien des égards. On a cru encore pendant plus d'un ſiecle que notre ſcène ne pouvoit ſubſiſter ſans amour : Mérope nous a prouvé que la tendreſſe maternelle étoit ſupérieure à celle d'un amant ou d'une amante. M. de Voltaire riſque une Ombre dans Eryphile, une de ſes premieres tragédies; cette hardieſſe ne réuſſit point; trente ans après il fait la même tentative dans Sémiramis, & il eſt applaudi. Cependant l'Ombre d'Amphiaraüs pro-

---

déplacé dont il a défiguré la plupart de ſes autres dra-mes ; il eſt encore plus étonnant que le public ne lui ait fait la guerre que ſur le nom de comédie que portoient ſes pieces de théâtre. Comment n'avoit-on point été révolté de cet aſſemblage biſarre de l'attendriſſant & du plaiſant? D'ailleurs la Chauſſée entendoit la ſcène; peut-être doit-il être placé à la tête de la ſeconde claſſe de nos auteurs dramatiques &c.

duiſoit un effet encore plus frappant que celle de Ninus. Amphiaraüs s'élevoit du tombeau en criant à Alcméon : „ *Venge-moi* ! — *De qui?* lui „ demandoit Alcméon. — *De ta mere*," répondit l'Ombre, & en même tems elle remettoit une épée entre les mains du jeune homme. Quelques connaiſſeurs dont je tiens cette anecdote, m'ont rapporté que la ſituation préſentoit un grand tableau: mais il falloit des yeux *déſaccoutumés* de la petiteſſe des objets admis ſur notre ſcène, pour ſoutenir toute la majeſté de ce ſpectacle digne du cothurne grec, & ce n'eſt que peu à peu & après bien des efforts ſouvent infructueux, qu'on parvient à aggrandir la ſphere étroite des idées & des plaiſirs. On a beaucoup de peine à faire quitter aux hommes le joug de l'habitude ; ils ne demandent pas mieux que de s'y ſoumettre. Le premier des deſpotes, qu'on appelle *coutume*, eſt peut-être le plus cruel ennemi de la nature, & nous avons preſque toujours la mal-adreſſe de les confondre & de leur prêter le même pouvoir.

Le but de ces remarques, que n'a point dictées la prétention, eſt de reculer les bornes de l'art dramatique, trop reſſerrées peut-être par nos prédéceſſeurs. Ce n'eſt pas que je me déclare contre l'autorité des regles : j'en reconnais la néceſſité & l'heureux emploi ; leur obſervation conſtitue plus ou moins le mérite d'un ouvrage :

je

je voudrois seulement qu'on ne s'assujettît qu'à celles qu'on peut regarder comme les *regles primitives*, & qui nous sont prescrites par la nature; elles ont formé les Homere, les Sophocle, les Euripide; loin de nuire à l'essor du génie, elles l'affermissent & l'élevent. Quand je me permets quelques réflexions critiques sur notre théâtre, je ne prétends point blâmer le corps de l'édifice, je ne m'arrête qu'à quelques défauts de la construction. Je demande enfin aux poëtes comme aux peintres qu'ils ne se contentent point d'avoir les yeux fixés sur les tableaux de nos grands maîtres, & qu'ils consultent davantage le modèle.

Il est aisé de juger de mon désintéressement dans un art que je cultive depuis la plus tendre enfance (1), & que j'aime avec fureur. Je n'ignore point que les succès du théâtre sont les seuls qui en imposent, & qui assurent, pour parler poëtiquement, la palme brillante de la réputation, & je me borne à briguer les honneurs moins fastueux de la lecture; c'est me montrer avec tous

(1) L'auteur, avant l'âge de quinze ans, avoit déjà composé plusieurs pieces de théâtre, dont il n'a conservé que Colieni & le Mauvais Riche. La premiere reparaîtra avec des corrections qui la rendront plus digne encore de l'indulgence que le public semble lui avoir accordée, & l'autre ne tardera pas à être imprimée &c.

mes désavantages. Que diroit-on d'un homme faible & nud, qui se mesureroit avec un géant armé de pied en cap? Voilà à peu près ma position, comparé à mes rivaux qui se disputent la scène française, & qui sont appuyés du prestige de la représentation & du jeu des acteurs. Il est vrai, car depuis le philosophe jusqu'au dernier versificateur, qui n'a pas de l'amour-propre? Il est vrai que ma gloire sera un peu plus à moi, si j'ai le bonheur de soutenir l'épreuve du cabinet; m'est-elle défavorable? ma chûte fera moins de bruit, & il y a une sorte de consolation à ne point attacher de l'éclat à ses disgraces. Que l'on écoute la raison, & non cette malheureuse vanité qui nous égare presque toujours: l'homme sensible doit rechercher l'obscurité, & le plus heureux est celui dont on parle le moins.

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE

DE L'ABBAYE

DE LA TRAPPE (1).

L'Abbaye de la Trappe est située dans le diocèse de Séez, au milieu d'un vallon assez étendu, sur les confins du Perche & de la Normandie. On diroit que la nature avoit elle-même désigné ce lieu pour être la retraite de la pénitence; il est entouré de bois, de collines & d'étangs qui le rendent presqu'inaccessible; l'air en est mal-sain, & obscurci d'un brouillard continuel; ce vallon d'ailleurs renferme des terres labourables, des arbres fruitiers, des pâturages.

---

(1) Quelques personnes ayant desiré pour l'intelligence du Drame, avoir sur la Trappe des notions moins vagues que celles qui sont insérées dans les Discours Préliminaires & dans les Notes, on en présente ici une idée, que l'on pourra regarder comme une instruction suffisante.

Un ſilence ſombre & impoſant paraît avoir régné depuis la naiſſance des ſiécles dans cette ſolitude; on ne ſçauroit gueres exprimer la triſteſſe morne, l'eſpéce de terreur dont l'ame ſe ſent pénétrée à ſon approche; c'eſt la frayeur religieuſe que Lucain nous montre répandue ſur la forêt de Marſeille. En effet, quels riches tableaux pour l'imagination mélancolique d'un peintre ou d'un poëte! De vieux arbres qui ont tout le funebre des cyprès, leur feuillage agité par les vents, auxquels la prévention prête un bruit ſiniſtre, le long murmure de quelques eaux qui s'écoulent à travers des cailloux: voilà ce qui annonce l'Abbaye de la Trappe; il eſt difficile de s'y rendre ſans le ſecours d'un guide. Enfin après avoir deſcendu une montagne, traverſé des bruyeres, & marché quelque tems entre des hayes, & par des chemins tortueux & profonds, on croit découvrir tout-à-coup un pays inconnu (1), une nouvelle nature; ce ſéjour ſe montre dans toute ſa majeſtueuſe auſtérité. On

(1) Il y a près de cette abbaye des villages, où ces ſolitaires ſont ſi peu connus, qu'un homme de qualité ayant fait un voyage de cinq cens lieues pour voir la Trappe, eût beaucoup de peine à ſçavoir dans les environs où elle étoit ſituée.

arrive à la premiere cour, séparée de celle des Religieux. Au-dessus de la porte est la statue de St. Bernard, qui tient une bêche de la main droite; sur la gauche il porte une église: espece d'hiéroglyphe assez ingénieux, qui semble faire entendre que, dans tout établissement émané d'une sage législation, on doit associer le travail à la piété. La seconde cour est plantée d'arbres fruitiers; à côté est une basse-cour, où sont les greniers, les celliers, les écuries, une brasserie, une boulangerie & autres bâtimens nécessaires pour la commodité d'un couvent. A quelques pas se voit un moulin; l'eau qui le fait tourner prend sa source dans les étangs.

L'Abbaye de la Maison-Dieu Notre-Dame de la Trappe, c'est son premier nom, fut fondée par Rotrou II, Comte du Perche, l'an 1140, du vivant de St. Bernard, sous le pontificat d'Innocent II, & sous le regne de Louis VII Roi de France, quarante-deux ans après la fondation de Cîteaux, & vingt-cinq après celle de Clairvaux; elle est l'accomplissement d'un vœu qu'avoit fait ce Comte de Rotrou, qui dans le péril d'un naufrage, & plein de l'esprit de son siécle, avoit promis de bâtir un monastere; de retour dans sa patrie, il s'étoit hâté d'acquitter sa promesse. Pour laisser à la postérité un monu-

ment mémorable du sujet de cette fondation, il voulut que la charpente & le toît de l'église représentassent au dehors la forme d'une quille de vaisseau renversé, construction que cet édifice a conservée jusqu'à présent; il fut consacré sous le nom de la Vierge en 1214, par Robert Archevêque de Rouen, Raoul Evêque d'Evreux, & Sylvestre Evêque de Séez. Erbert étoit son quatrieme Abbé régulier. Le nom de Notre-Dame de la Trappe répond à celui de Notre-Dame des Degrés; pour y entrer, il falloit descendre dix ou douze marches; *Trappe* en langage du pays signifie *degré*.

Cette Abbaye fut durant plusieurs siécles renommée par la vie austere & irréprochable de ses abbés & de ses religieux. Les fureurs des guerres civiles, les irruptions des Anglais, le tems enfin qui détruit tout, jusqu'à la vertu la plus affermie, amenerent à leur suite dans les corps ecclésiastiques mêmes, le relâchement (1) & bientôt le déréglement; le désordre s'empara de ce monastere, au point qu'il devint pour le

(1) L'esprit de relâchement est, sans doute, un des vices attachés à la nature humaine. Comment la constitution d'un établissement religieux ne s'altéreroit-elle pas, quand les Grecs, les Romains, les plus sages Républiques ont essuyé une pareille révolution?

pays un monument de mauvaises mœurs & de scandale. La ruine du spirituel avoit entraîné celle du temporel; les religieux n'en avoient plus que le nom; la chasse & des amusements plus profanes encore étoient leur seule occupation: c'étoit le tableau de la vie la plus licentieuse; elle étoit portée à l'excès dans cette Abbaye, lorsque le célèbre Rancé vint s'y retirer.

Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, Abbé Régulier, Réformateur de la Maison-Dieu Notre-Dame de la Trappe, de l'étroite Observance de Cîteaux, naquit à Paris le 9 Janvier 1626. Il sortoit d'une ancienne maison originaire de Bretagne; ses ancêtres y avoient exercé la charge d'Echanson auprès des Ducs de cette province, d'où leur est venu le nom de Bouthillier. Il eut pour parrein le Cardinal de Richelieu; son berceau fut entouré des prestiges de la fortune & de la grandeur; Marie de Médicis l'honora d'une protection particuliere. Chevalier de Malthe dans son enfance, il étoit destiné à la profession des armes; devenu dès l'âge de dix ans l'aîné de sa famille par la mort de son frere, il fut engagé dans l'état ecclésiastique, & réunit sur sa tête tous les bénéfices que ce frere possédoit. Ses premieres années annoncerent un mérite supérieur. Il fit sa licence avec distinction,

prit le bonnet de Docteur le 10 Février 1654, fut Aumônier du Duc d'Orléans, & parut avec éclat dans l'assemblée du Clergé de 1655, en qualité de Député du second Ordre. Il passa quelques mois au séminaire de St. Lazare sous la conduite de Vincent de Paul, qui jetta dans cette ame naissante des semences de vertu, développées depuis par l'Evêque d'Aleth. Il refusa la Coadjutorerie de l'Archevêché de Tours, & ce qui est encore au-dessus de l'indifférence pour les honneurs, il ne craignit point de se brouiller avec le Cardinal Mazarin, pour demeurer attaché au Cardinal de Retz dans ces tems d'épreuve, auxquels ne résistent gueres les amitiés du monde. L'Abbé de Rancé étoit né avec cette éloquence, ce pathétique, le caractère des ames sensibles; il sçavoit surtout exhorter les mourants, & ce n'est pas le talent le moins digne d'éloges que celui de consoler les hommes sur le bord de la tombe, & de les aider à quitter le songe de la vie: il en est si peu qui sçachent mourir! L'Abbé de Rancé après la mort de son pere, & à l'âge de vingt-six ans, se trouvoit maître de trente ou quarante mille livres de rente; revenu considérable pour ce tems. Jeune, riche, il réunissoit au charme de l'extérieur & à la naissance, de l'esprit, des graces, le ton de la cour, cet agré-

ment

ment que l'on peut appeller la fleur de la société, cette fineſſe de raillerie que poſſéderent ſi bien les Grammont, les Saint Evremont; il eſt difficile qu'avec de tels avantages, on conſerve cette intégrité de mœurs, qui ſemble être le fruit du malheur & de l'obſcurité. L'Abbé de Rancé ſe livra donc à tous les menſonges flatteurs qui l'environnoient; l'eſprit de ſon état l'animoit peu: il aimoit le jeu, la chaſſe, la diſſipation, le luxe. Quelques mémoires du tems veulent que ſon intimité avec une Dame du premier rang, liaiſon que l'on nous a peinte ſous les couleurs d'une amitié pure, fût établie ſur des ſentiments plus vifs & moins déſintéreſſés. Ce que l'on peut aſſurer, c'eſt qu'après la mort de cette femme célébre par ſa beauté & par la réunion de tous les talents de plaire, l'Abbé de Rancé fit éclater une douleur dont il y a peu d'exemples: il alloit s'enfoncer dans les bois les plus ſolitaires, y verſoit des torrents de larmes, nommoit cette Dame à haute voix, lui adreſſoit ſes regrets, ſes pleurs, comme ſi elle eût pu l'entendre; ſon déſeſpoir le conduiſit à la faibleſſe d'imaginer qu'il exiſtoit des moyens d'évoquer les morts: il eſſaya ces prétendus ſecrets, dont il reconnut bientôt la chimère. Cette ſituation ne tarda pas à le plonger dans une maladie qui le réduiſit à

toute extrêmité. Revenu à la vie, son chagrin reprit de nouvelles forces; le tems, qui presque toujours apporte la consolation, ne fit qu'approfondir son affreuse mélancolie. Les malheurs du Cardinal de Retz, jouet des caprices de la fortune; Gaston frappé d'une mort imprévue dans le sein des grandeurs; toutes ces images l'avoient préparé à se convaincre de la frivolité des illusions humaines; désabusé de même sur une passion qui a peut-être le plus d'empire, il eut le courage de ne point céder aux séductions de quelques femmes aimables, qui vouloient le ramener au plaisir; enfin l'Abbé de Rancé, dégoûté du monde, ne vit plus autour de lui qu'un vaste tombeau; il sentit cette vérité importante; qu'il n'y a point d'autre objet d'attachement, d'autre ami, d'autre consolateur que Dieu; son âme s'abîma toute entiere dans cette grande idée. Dès ce moment, il se dépouilla de tous ses biens, dont il fit présent à l'Hôtel-Dieu & à l'Hôpital, & il résigna trois Abbayes & deux Prieurés qu'il possédoit en *commande*; en renonçant à ses bénéfices, il s'étoit réservé l'Abbaye de la Trappe, mais avec le dessein de la posséder en *regle*. Il se retira à Perseigne, où il prit l'habit monastique, pour lequel il avoit eu jusqu'alors une répugnance insurmontable; il fit

profession le 26 Juin 1664. De Perseigne, il courut s'ensevelir tout vivant dans la solitude de la Trappe, où semblent en quelque sorte s'être éternisés sa sombre douleur & son désespoir religieux; il y établit la réforme qu'il projettoit, c'est-à-dire, l'observance de la régle de St. Benoît dans sa pureté primitive. Parmi toutes les réformes de Cîteaux, il n'y en a point de plus austère que celle de la Trappe. On ne s'arrêtera point sur le détail des soins & des peines que coûta cette institution à l'Abbé de Rancé, sur la foule d'ennemis qu'il eut à combattre. Cet illustre solitaire finit avec le siécle: il mourut le 20 Octobre 1700: il avoit soixante-quatorze ans neuf mois & dix-sept jours, trente-six ans & quatre mois de profession. Nous avons de lui quelques ouvrages (1), dont la plupart ont pour objet les devoirs de la vie monastique; ses lectures de prédilection étoient l'Imitation, l'Art de bien mourir du Cardinal Bellarmin, & les Vies des Peres des Déserts: ce dernier livre n'avoit

(1) Voici les principaux: *La Sainteté des devoirs monastiques: Les Eclaircissements: Explication sur la Regle de St. Benoît: Traité abrégé des obligations des Chrétiens: Réflexions Morales sur les quatre Evangiles: Les Instructions & les Maximes, &c.*

pas, sans doute, peu contribué à enflammer la sombre imagination de ce rigoureux réformateur. On s'est ressouvenu que, dans son enfance, il parloit avec transport de la Thébaïde & de ses solitaires, qui sembloient fouler le monde à leurs pieds ; on s'est encore rappellé que, dans les voyages qu'il avoit faits à Rome pour la réforme de Citeaux, il avoit pris plaisir à s'enfoncer dans l'obscurité des Catacombes, & à y nourrir cette mélancolie profonde, où se forment en silence & d'où s'échappent les grandes pensées & les grandes actions. Il jouit de son vivant de tous les respects que l'admiration humaine est forcée de rendre à la vertu, surtout lorsqu'elle prend les traits de la singularité & de l'extraordinaire. En effet, l'état qu'avoit embrassé l'Abbé de Rancé tient du surnaturel. Jacques II, Roi d'Angleterre, la Reine son épouse, Monsieur, frere du Roi, Mademoiselle de Guise, &c. pénétrés pour lui de la plus haute vénération, alloient souvent le visiter & l'admirer dans sa retraite, & ils en revenoient éclairés par ses conseils & fortifiés par ses consolations. Ménage disoit de lui : *Æsurire docet & discipulos invenit.*

Le nombre des religieux de la Trappe est considérable : on comptoit, en 1765, soixante-neuf religieux de chœur, cinquante-six freres convers

& neuf freres donnés. Un silence éternel est le premier des réglements de cette maison ; il est l'esprit des statuts, & plus observé encore durant la nuit : il étoit si important aux yeux du fondateur, qu'il disoit à ces pieux solitaires, que rompre le silence & proférer des blasphêmes, étoit pour eux le même crime ; il s'appuyoit de ces paroles de l'Ecclésiastique : *sedebit solitarius & tacebit.* Le langage de la Trappe consiste donc moins en des paroles qu'en des signes ; c'est-là qu'on peut dire que l'on parle aux yeux bien plus qu'aux oreilles. Si quelque religieux est forcé de violer cette loi rigide, il ne s'exprime que d'une voix basse, & ne dit absolument que ce qui est nécessaire : on en a vu à l'agonie porter l'observation de la régle au point d'expirer, plutôt que de parler, pour demander des secours qui auroient pu les rendre à la vie. Ils n'ont entr'eux aucune communication ni de bouche ni par écrit. Pour éviter même toute occasion de s'entretenir, jamais deux religieux ne se trouvent seuls (1), l'un près de l'autre ; quel-

(1) On lit l'anecdote suivante dans le Curé de Nonancourt, premier auteur d'une Vie de l'Abbé de Rancé. » Deux freres avoient vécu dix à douze ans à la Trappe

quefois ils vont tenir la conférence dans les bois ; ils sortent du chapitre au son de la cloche, un livre à la main, tous accablés de ce silence terrible, & ayant leur supérieur à la tête ; ils emploient une heure & demie, que dure cette promenade, à méditer sur les sujets les plus sublimes de la religion, & s'en retournent dans le même ordre au monastere. En quelque lieu qu'ils se rencontrent, ils se saluent en s'inclinant, & ne se prosternent que devant le Pere abbé & les étrangers ; ils vivent dans une mortification générale des sens. Leurs mets sont apprêtés au sel & à l'eau : ce sont des légumes, des racines, du laitage ; ils n'ont à leurs repas pour toute boisson que du cidre ou de la biere très-médiocres ; on ne leur donne jamais de vin au réfectoire, & très-rarement à l'infirmerie ; leur pain approche du pain bis. Ils se couchent en été à huit heures, & en hiver à sept. Ils se levent la nuit à deux heures pour aller à matines, qui finissent ordinaire-

„ sans se connaître ; le plus âgé étant à l'article de la „ mort, témoigna au Pere Abbé, qu'il n'avoit en expi- „ rant qu'un regret, c'étoit d'avoir laissé dans le monde „ un frere qui couroit des risques pour son salut. „ L'Abbé, touché de son inquiétude, fit venir ce frere „ devant lui, & lui permit de l'embrasser."

ment à quatre heures & un quart. C'eſt un ſpectacle bien impoſant (1) que celui de cinquante ou ſoixante religieux raſſemblés dans les ténébres, au milieu d'une égliſe éclairée d'une lampe lugubre, tantôt proſternés contre terre, tantôt debout, ſans être appuyés, dans un profond recueillement & ne formant qu'une ſeule voix, pour publier les louanges de l'Etre Suprême! Leur chant eſt le chant grégorien. Ils travaillent tous les jours l'eſpace de trois heures, une heure & demie le matin, & autant l'après-dînée; ces travaux ſont le labourage, les leſſives, le ſoin des écuries, le balayement des cloîtres; ils s'occupent auſſi à écrire des livres d'égliſe, à en relier, à des ouvrages de menuiſerie, à tourner; ils font des cuillers de buis, des corbeilles & des paniers d'oſier. A ſept heures, on ſonne la retraite; chacun va ſe mettre au lit, c'eſt-à-dire, ſe coucher tout vêtu, ſur des ais couverts d'une paillaſſe piquée, d'un oreiller rempli de paille, & d'une couverture ſans

(1) Qu'on ſe tranſporte dans l'horreur des ténébres, combattue par une lueur ſombre, & qu'on s'imagine entendre tous ces religieux à la fois, accablés de la frayeur des jugements éternels, proférer, dans le cri de leur cœur, ce verſet terrible: *exterminabitur de populo anima ejus qui non fecit Deo ſacrificium in tempore ſuo.*

draps, car jamais ils ne se deshabillent. L'ameublement des cellules consiste en une petite table, une chaise de paille, un petit coffre de bois sans serrure, & deux treteaux qui soutiennent l'espece de lit dont nous venons de parler.

Les médecins sont pour toujours bannis de la Trappe. Les malades, qui ne sont jamais alités, se levent tous les jours à trois heures & demie, & se couchent à la même heure que la communauté; ils assistent à tous les offices dans le chœur de l'infirmerie. Le reste de la journée est employé à lire, à prier & à des travaux proportionnés à leurs forces; il ne leur est pas même permis de s'appuyer sur leur chaise. Toujours soumis à ce silence rigoureux, plus effrayant encore la nuit, ils ne se parlent jamais, & portent la réserve jusqu'à ne pas jetter les yeux sur ce qui se passe dans l'infirmerie. L'usage des bouillons à la viande ne s'accorde qu'après quatre ou cinq accès de fièvre, ou plutôt lorsqu'ils sont prêts d'expirer: encore la plupart regardent-ils comme une faiblesse & comme une lâcheté d'accepter ce soulagement. Ils gardent jusqu'au dernier soupir le jeûne & l'abstinence, vont à l'église, appuyés sur les bras de l'infirmier, recevoir les derniers sacremens, & en reviennent dans la même situation, pour être étendus sur la cendre & la paille, où

ils attendent la mort, entourés de la communauté. C'eſt dans ces moments que l'on a vu des prodiges d'héroïſme ; ce ſont les mourants qui font des exhortations, au-lieu-d'en recevoir : il faut avouer qu'on ne meurt pas ainſi dans le monde. On appelle parmi eux ſe proclamer, ou dire ſes coulpes, une accuſation volontaire & à haute voix qu'ils font de leurs fautes. Ils ſe proclament auſſi les uns les autres réciproquement ; on ne doit point s'excuſer, quand même on ſeroit innocent. Le but de cet acte de ſévérité, où le premier coup d'œil n'appercevra qu'une ſingularité révoltante, eſt d'entretenir la profonde humilité qui eſt en quelque ſorte l'ame de ces religieux. Ils ſaiſiſſent toutes les occaſions de pratiquer cette vertu ; morts à leur propre volonté, ils obéiſſent non-ſeulement aux ſupérieurs, mais au dernier même de la communauté, dès qu'il fait quelque ſigne ; ils ſont ſi avides de ſouffrances, qu'ils ajoutent encore des mortifications volontaires à celles de la régle, &, ce qui paraîtra plus étonnant, une douce ſérénité, le plaiſir de l'ame, reſpirent ſur leurs viſages : on diroit que leur joie croît en proportion de leurs auſtérités. Lorſqu'un religieux eſt ſur le point de faire profeſſion, il écrit à ſa famille pour renoncer à tous ſes biens ; ſa

profession faite, il rompt commerce avec ses amis & même avec ses proches (1), & il perd entiérement le souvenir du monde. On ne reçoit rien dans ce monastere; qui, sans être riche, trouve encore par une espece de récompense attachée à la vertu, le moyen de faire des aumônes immenses: il vient quelquefois aux portes du couvent jusqu'à quinze cens pauvres, à qui l'on distribue des portions, du pain & même de l'argent. Quand l'abbé apprend la mort d'un parent de quelque religieux, il le recommande aux prieres de la communauté, mais sans le désigner, & en disant, en général, que le pere, la mere, &c. d'un des freres est mort.

(1) Le Comte de Rosenberg refusa de voir sa mere. Le Chevalier d'Albergotti eut une pareille inflexibilité à l'égard d'un de ses amis. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet ami ne pouvant parvenir à jouir de la présence du Chevalier, prit le parti d'augmenter le nombre des solitaires de la Trappe. Malgré ce prodige d'amitié, il n'eut pas le succès dont il s'étoit flatté: d'Albergotti s'obstina toujours à ne point le voir, & même ne leva jamais les yeux sur lui. Voilà bien le comble du parfait détachement de soi-même! Est-il décidé que la religion ordonne ces sacrifices de la nature & du sentiment?

A l'égard des hôtes, voici à peu près de quelle façon ils sont reçus : le portier qui est un des religieux, ouvre la porte, après avoir dit, *Deo gratias*, se met à genoux, en s'inclinant profondément, comme nous l'avons déjà observé, fait ensuite entrer dans une salle, & va avertir le Pere Abbé; celui-ci donne ordre au religieux chargé de la réception des hôtes, d'aller au-devant d'eux; il arrive, se prosterne, les conduit à l'église, où il leur présente de l'eau-bénite, les mene à l'appartement qui leur est destiné, & leur fait quelque lecture de piété, après avoir dit *benedicite*, par forme de salutation. La table des hôtes est servie de même que celle de ces solitaires: la seule portion extraordinaire est un plat d'œufs; on ne leur fait jamais manger de poisson, quoique les étangs en soient remplis; quelquefois on donne du vin aux personnes incommodées; on lit pendant le repas l'Imitation, ou quelqu'autre livre de ce genre. Rarement les hôtes sont-ils admis au réfectoire : on craindroit qu'ils ne causassent des distractions aux religieux, & qu'ils ne vinssent souffler l'esprit mondain, si opposé à celui qui anime cette assemblée de philosophes chrétiens. J'oubliois de dire qu'en divers endroits du cloître sont placées des sentences en vers. On seroit tenté de croire que

ces bons religieux ont pouſſé la modeſtie & le mépris des arts d'agrément, juſqu'à choiſir les plus mauvais vers pour ces inſcriptions. On en jugera par celle-ci qui eſt ſur la porte du réfectoire :

Quelqu'herbe cuite au ſel avec un peu de pain
Eſt le ſeul mets qu'on ſert, en tout tems, ſur la table ;
C'eſt bien peu : mais le corps ne ſent pas qu'il a faim,
Quand le cœur vit & ſe ſent plein
De l'amour d'un objet infiniment aimable.

La Réforme de Sept-Fons, à deux lieues de Bourbon-Lancy, eſt, à peu de choſe près, la même que celle de la Trappe; elle fut établie, dans le dernier ſiécle, par Euſtache de Beaufort, &c.

Quelques perſonnes (1), qui n'approfondiſſent point leurs jugements, s'éleveront avec chaleur contre une inſtitution, où la nature humaine paraît toujours en guerre avec elle-même, où

(1) L'Abbé de Rancé eut en effet beaucoup de cenſeurs à combattre; les murmures augmenterent en 1664. L'Abbé fit aſſembler ſes religieux, & leur ordonna de parler avec franchiſe ſur cette réforme. Ils s'écrièrent tous d'une voix unanime, qu'ils chériſſoient leur état, & qu'ils étoient dans la diſpoſition de s'aſſujettir à de nouvelles auſtérités.

elle est étouffée & anéantie sous les rigueurs excessives d'une mortification inouïe : je prendrai la liberté d'examiner ces plaintes. Sans contredit, la Trappe seroit trop austere, si l'on n'y admettoit, comme dans les autres Ordres religieux, que des jeunes gens, qui, par goût ou par oisiveté, embrassent la vie monastique : mais c'est ici en quelque sorte un lieu de repos ouvert à des hommes (1), qui souvent ont vécu dans le désordre & que poursuit leur conscience effrayée. Envisagée sous ce point de vue, cette fondation sera donc regardée comme une des plus sages & des plus utiles qu'ait créées l'esprit de législation. Écartons même la piété, & ne nous arrêtons qu'aux lumieres naturelles; il y a eu, de tout tems, chez les Egyptiens (2), les Grecs, les Romains, chez tous les peuples & dans toutes les religions des asyles expiatoires. Un établissement, où le crime agité de remords,

(1) Lisez les vies de D. Muce, D. Moyse &c. dans les Mémoires de quelques religieux de la Trappe, en cinq volumes.

(2) Les Initiés parmi les Egyptiens, les Grecs, &c. Les poëtes de ces derniers ont consacré les expiations : voyez la piéce intitulée les *Euménides d'Eschile ;* on connait aussi *la Fête des Expiations* chez les Juifs, &c.

peut se jetter dans le sein d'un Dieu consolateur, où l'excès de la pénitence s'efforce d'effacer l'énormité de la faute, où, en un mot, il reste encore au repentir l'espoir de partager, un jour, la récompense de la vertu, un tel établissement doit attirer la considération & les respects de l'humanité. Il va m'échapper une vérité affreuse. Quel homme sur la terre auroit le front d'assurer qu'il pourra ne point devenir coupable, & n'avoir pas besoin de recourir à ce séjour d'expiation?

LES AMANS MALHEUREUX,

OU

LE COMTE DE COMMINGE.

DRAME.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMMINGE, Religieux de la Trappe, sous le nom de FRERE ARSÉNE.

LE FRERE EUTHIME.

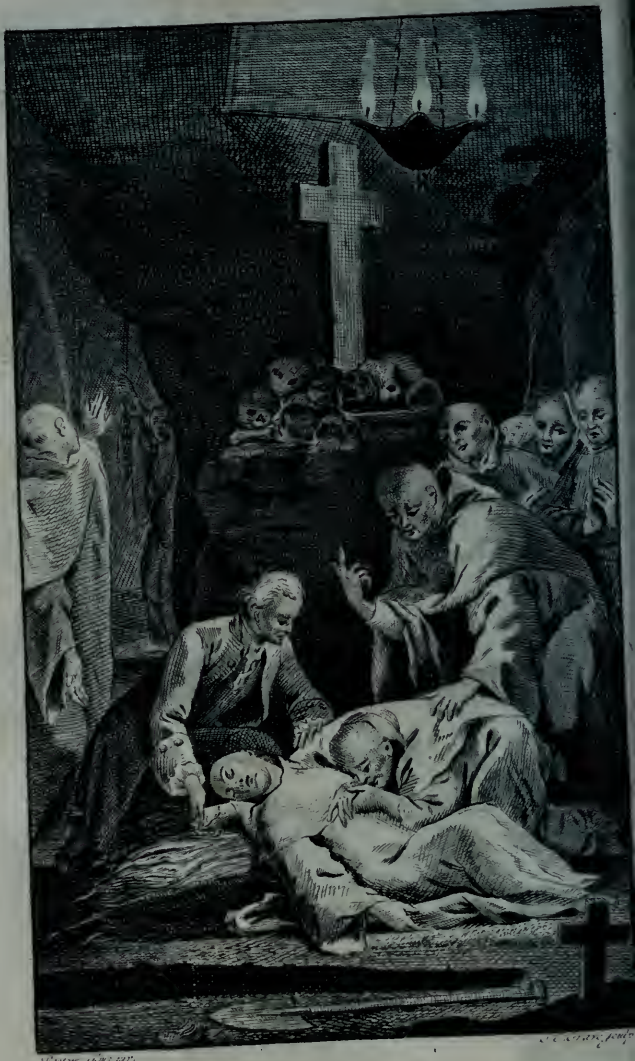
LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

LE PERE ABBÉ DE LA TRAPPE.

RELIGIEUX.

La Scène eſt dans l'Abbaye de la Trappe.

LES



Soutenons ce Spectacle, il apprend à mourir.

LES AMANS MALHEUREUX, OU LE COMTE DE COMMINGE.

DRAME.

ACTE PREMIER.

La toile se leve, & laisse voir un souterrain vaste & profond, consacré aux sépultures des religieux de la Trappe; deux ailes du cloître, fort longues & à perte de vue, y viennent aboutir; on y descend par deux escaliers de pierres grossièrement taillées & d'une vingtaine de dégrés. Il n'est éclairé que d'une lampe. Au fond s'élève une grande croix, telle qu'on en voit dans nos cimetières, au bas de laquelle est adossé un sépulchre peu élevé, & formé de pierres brutes; plusieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la croix; c'est le tombeau du célebre Abbé de Rancé, fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche, est une fosse qui paraît nouvel-

lement creuſée, ſur les bords de laquelle ſont une pioche, une pelle &c. Au-devant de la ſcène, dans un des côtés à main droite eſt une autre foſſe. Sur les deux ailes de ce ſouterrain ſe diſtinguent de diſtance en diſtance, & à peu de hauteur de terre, une infinité de petites croix, qui déſignent les ſépultures des religieux. On apperçoit au haut d'un des eſcaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au bas de la grande croix, ſur les têtes de morts, ſe lit cette inſcription latine : Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui. *Au-deſſus de la même croix eſt cette autre inſcription :*

C'eſt ici que la Mort & que la Vérité
Elèvent leur flambeau terrible :
C'eſt de cette Demeure, au Monde inacceſſible,
Que l'on paſſe à l'Eternité.

On peut lire encore, des deux côtés du ſouterrain, ces quatre nouvelles inſcriptions.

Mortel, entends cette Voix qui te crie :
DANS L'EXISTENCE ENVAIN TON ORGUEIL SE CONFIE ;
PEUT-ÊTRE, FRÉMIS DE TON SORT,
LA MOITIÉ DE CE JOUR NE SERA PAS REMPLIE,
QUE TA CENDRE INSENSIBLE, A CES CENDRES UNIE,
DORMIRA POUR JAMAIS DU SOMMEIL DE LA MORT.

Qu'après de vaines connoiſſances
Les Eſclaves du Siécle empreſſés de courir,
Se livrent aux erreurs des Arts & des Sciences :
Ici l'on apprend à mourir.

Homme aveugle, dont l'ame, au menſonge aſſervie,
Des ſouvenirs du Monde eſt encor pourſuivie ;
Que l'aſpect de ces Lieux diſſipe ton Sommeil ;
C'eſt où finit le Songe de la Vie,
Où de la Mort commence le Réveil.

*

Homme, qui crains de te connaître,
Qui repouſſes de toi les horreurs du Tombeau,
A la lueur de ce pâle flambeau,
Lis ton arrêt : MOURIR POUR NE JAMAIS RENAÎTRE.

*

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE COMMINGE, *ſeul, ſous le nom du* FRERE ARSÉNE, *nom qu'il garde pendant toute la pièce, eſt proſterné aux pieds de la croix, & penché ſur le tombeau de Ranſé. Il ſe releve, tourne ſes regards vers le ciel, & après les avoir jettés de côté & d'autre, il dit :*

DANS cet aſyle ſombre, à la mort conſacré,
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,
Juſqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne!
Comminge exiſte encore, & brûle au cœur d'Arſène!
Rebelle ſous la haire, indocile apoſtat,
L'homme plus que jamais s'éleve & me combat!

Maître des passions, toi, qui formas mon ame,
Ne peux-tu dans mon sein étouffer cette flamme,
Me vaincre, anéantir ces traits persécuteurs,
Qui, chaque jour, hélas! plus chers, plus enchanteurs
Reviennent de mes sens égarer la faiblesse?
De cercueils entouré, je parle de tendresse!
D'une sainte frayeur mon sang n'est point glacé,
A l'aspect de la tombe où repose Rancé!
Rancé.. qui comme moi.. Que dis-tu, téméraire?
Termine comme lui ta vie & ta misère;
Laisse-là ses erreurs; ose avoir sa vertu;
Ose imiter Rancé, mais quand il a vaincu...
L'imiter... eh! le puis-je! un austere cilice,
Les larmes, la priere, un éternel supplice,
Rien ne sçauroit détruire un souvenir vainqueur:
A Dieu même il dispute, il enleve mon cœur..
Au milieu de ces morts, sur ces monceaux de cendre,
Le dirai-je, ô mon Dieu! pourras-tu bien m'entendre?
Quel nom va prononcer une mourante voix?
Adélaïde seule.. est tout ce que je vois!
Ah! j'offense encor plus ta majesté suprême,
Dieu vengeur, tonne, frappe, elle est tout ce que j'aime.
Et je puis avouer mon infidélité,
Sans que le repentir brise un cœur révolté!
Je révele à ces murs une ardeur si funeste,
Sans exhaler ici le soupir qui me reste!

Eh! comment le remords suivroit-il cet aveu?
J'entretiens ma blessure, & je nourris mon feu.
Il vit de mes soupirs; il brûle de mes larmes..
D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes..
Et j'ai causé ses maux! J'ai fait couler ses pleurs!
J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs!
Et je dois.. l'oublier! repousser son image!
Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage;
Et cet amour.. m'enflamme encor plus que jamais.
Ah! malheureux Commingelaprès tant de forfaits,
Tu n'as plus.. qu'à mourir. De tes pleurs arrosée,
Ouverte sous tes pas, & par tes mains creusée, (1)
Ta fosse.. te demande.. Accoutume tes yeux,
Accoutume ton ame à ce spectacle affreux,
La voilà.. qui t'attend: hâte-toi d'y descendre,
Cours y cacher un cœur trop sensible.. trop tendre!
Tous les morts, rassemblés dans ces funébres lieux,
Se lévent de la terre, & m'appellent près d'eux!
Je vous suis.. je l'éprouve! un Dieu juste se venge:
J'ai mérité ses coups!

Il se rejette aux pieds de la croix, & retombe dans l'accablement.

---

(1) Rancé lui-même avoit creusé sa fosse.

SCENE II.

LE PERE ABBÉ, COMMINGE.

LE PERE ABBÉ *descendant avec un grand recueillement, les bras croisés sur la poitrine, & allant à Comminge toujours aux pieds de la croix, & dans la même situation.*

FRERE Arsène?

COMMINGE, *se relevant.*

Qu'entends-je?

Il apperçoit l'Abbé & va, selon la coutume, se prosterner avec précipitation devant lui.

Mon pere!

LE PERE ABBÉ.

Levez-vous.

Il l'amene au devant du théâtre.

Je viens ouvrir mon cœur
A ces larmes qu'en vain cache votre douleur.
De ces sombres ennuis qu'irrite le silence,
Peut-être avec raison notre régle s'offense;
Je pourrois réclamer vos devoirs & mes droits,
De mon autorité faire entendre la voix:
Mais je hais l'appareil d'une vertu sévere:
N'envisagez en moi que l'ami, que le pere,
Que l'homme.. qui sçaura sur vos maux s'attendrir,

Et sensible avec vous pleurer, & vous servir.
Dieu moins compatissant seroit moins adorable.

Il fait encore quelques pas.

Non, la religion n'est point impitoyable;
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle est prête à verser ses secours généreux;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, séjour d'injustice & de crime,
Où sans cesse combat un Génie inhumain,
C'est la religion, qui nous prête sa main
Pour soutenir nos pas, pour essuyer nos larmes.
O mon fils! dans mon sein déposez vos allarmes.
Cinq ans sont écoulés, depuis que vos destins..
Ou plutôt Dieu lui-même.. (il traçoit les chemins,)
Vous offrit comme un port cette enceinte sacrée
Que du monde le ciel semble avoir séparée (1),
Où se trouvent ces biens, à la terre inconnus,
L'innocence de l'ame, & la paix des vertus;
Vous n'en jouissez point! vos chagrins vous trahissent;
Vous soupirez! vos yeux de larmes se rempliss ent!
Laissez-les s'épancher dans un cœur paternel;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.

---

(1) La situation seule de l'abbaye de la Trappe suffit pour inspirer l'amour de la solitude; les bois, les étangs, les collines, dont elle est environnée, semblent la dérober au reste du monde, &c.

Adouciſſant pour vous des réglements auſteres,
Mon choix vous a reçu parmi nos ſolitaires,
Lorſqu'à peine je ſçais votre rang, votre nom.
Eſt-il quelques ſecrets pour la religion?
Je vous l'ai déjà dit: la piété ſincère
A tous les malheureux ouvre le ſanctuaire;
L'humanité s'aſſied aux marches de l'autel.

COMMINGE.

Ah! mon pere.. j'y traîne un ſupplice éternel!

LE PERE ABBÉ.

Quelque crime éclatant ſouilleroit votre vie?
Aux yeux d'un Dieu ſauveur votre remords l'expie;
Pour éteindre ſa foudre une larme ſuffit.
S'il eſt des attentats que la terre punit,
Et qu'au glaive des loix ſa juſtice abandonne:
Mon frere, il n'en eſt point que le ciel ne pardonne.

COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
Qui portent la baſſeſſe, ou l'horreur avec eux;
De ſemblables excès mon ame eſt incapable;
Je n'ai fait qu'une faute.. elle eſt irréparable.
A de cheres erreurs je me ſuis trop livré;
D'un perfide poiſon je me ſuis enivré;
Enfin, quel mot m'échappe?. & que vais-je vous dire?
Dans quel lieu?. De l'amour j'ai ſenti tout l'Empire,
Et je le ſens encore.. il me brûle.. à l'inſtant
Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémiſſant..

Oui,

Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles;
Oui, je vais vous montrer mes bleſſures cruelles;
Vous lirez dans ce cœur.. puiſſiez-vous le guérir,
Ou du moins le calmer.. & m'aider à mourir!

LE PERE ABBÉ, *l'embraſſant.*

Parlez, ô mon cher fils, votre ami vous embraſſe:
Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace;
Dieu ne laiſſera point ſon ouvrage imparfait:
Sa main de votre cœur arrachera ce trait;
Vos larmes éteindront cette funeſte flâme.

COMMINGE, *avec attendriſſement.*

C'eſt donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame!
Dans ces murs où ſe plaît la ſimple vérité,
S'il eſt encor permis à mon humilité
De ſe repréſenter le monde & ſes chimeres,
Son éclat fugitif, ſes grandeurs menſongeres;
D'en offrir à vos yeux le frivole tableau:
Sçachez que ſon preſtige entoura mon berceau.
La maiſon de Comminge où j'ai puiſé la vie,
Arrête au trône ſeul ſa tige enorgueillie;
Des ſonges de la terre, & de faux biens épris,
Mes ancêtres, des rois furent les favoris,
Jaloux d'accumuler de vains titres de gloire,
Teignirent de leur ſang le char de la victoire,
Mériterent des cours ces dons empoiſonneurs,
Que dans le ſiécle aveugle on nomme les honneurs.
Mon pere, le ſoûtien, l'amour de ſa famille,
De ſon frere avec moi voyoit croître la fille;

Un sentiment secret se mêla dans nos jeux:
Adélaïde enfin.. réunit tous mes vœux;
Sa main avec son cœur m'alloit être donnée;
Déjà nous couronnoient les fleurs de l'hymenée;
L'autel nous attendoit, ou plutôt le tombeau:
Sur nos parents la haine agite son flambeau;
L'intérêt, que l'enfer forma dans sa vengeance,
De deux freres détruit l'heureuse intelligence;
Le sang oppose envain la force de ses nœuds:
Devenus l'un de l'autre ennemis furieux,
Ils ne consultent plus que leur courroux barbare;
La main, qui nous joignoit, pour jamais nous sépare.
Nous tombons, nous pleurons, nous mourons à
leurs piés:
Loin du sein paternel nous sommes renvoyés.
On n'entend point les cris de ma mere éperdue;
De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
Le hazard me remet des titres ignorés,
Qui nous donnant des biens & des droits assurés,
De mon pere servoient la fortune & la haine,
De son frere entraînoient la ruine certaine;
Je ne balance point. La générosité,
Que dis-je? l'amour parle: il est seul écouté.
Ces titres odieux, que ma tendresse abhorre,
Je les anéantis: la flamme les dévore.
Mon pere en est instruit; le fils est oublié;
A ses ressentiments je suis sacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante,

Malgré le déſeſpoir de ma mere expirante,
Je me vois, ſans pitié, conduit dans une tour,
Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
On veut qu'un autre objet diſpoſe de ma vie,
Qu'infidele & parjure, un autre hymen me lie;
J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.
Mon pere inexorable en fut plus offenſé;
Il épuiſe ſur moi les flots de ſa colere,
Rend ma priſon plus dure, empêche qu'une mere,
La mere la plus tendre, & mon unique appui,
Vienne embraſſer ſon fils, & pleurer avec lui.
Mes maux affermiſſoient un penchant invincible:
De mes fers délivré, je cherche un cœur ſenſible;
Je vole dans les bras de ma mere.. ſes pleurs..
M'annoncent d'autres coups, & de nouveaux
malheurs.
Vit-elle, m'écriai-je?.. Et puis-je me promettre?.
Ma mere, en frémiſſant, me remet une lettre..
Ah! mon pere, quels traits! malgré la voix d'un Dieu,
Qui veut que mes efforts ſoient vainqueurs de ce feu:
Cette lettre à la fois & terrible, & touchante..
A mes yeux.. à mon ame.. elle eſt toujours préſente.
Je lis: Quand cet écrit tombera dans vos mains,
Il ne ſera plus tems de changer nos deſtins:
Des nœuds, des nœuds cruels me tiendront aſſervie.
La liberté, par d'indignes moyens,
A jamais vous étoit ravie;
Il falloit rompre vos liens;
Il s'agiſſoit de vous, de votre vie;

C'eſt vous rommer des jours bien plus chers que les miens.
J'ai donc briſé mon cœur, & j'ai trouvé des charmes
A m'impoſer un joug, le plus affreux de tous,
Dont mon amant ne pût être jaloux.
J'ai, pour me déchirer, uni toutes les armes;
Je ſais plus mille fois que d'expirer pour vous;
Car le trépas finiroit mes allarmes;
Le Comte d'Ermanſay.. cher Comminge.. quels coups!.
Je vous trace ces mots dans des torrens de larmes..
Dès demain, devient mon époux!
Ajoûterai-je, hélas! que dans les bras d'un autre..
Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir?
Ne me revoir jamais.. m'oublier.. eſt le vôtre,
Et le mien.. ſera de mourir.

LE PERE ABBÉ.

Quelle chaîne de maux! que la vie a d'orages!
Que ce monde eſt ſemé d'écueils & de naufrages!
Suprême providence! ô Dieu! par quels chemins
Amenez-vous au port les malheureux humains?
Vous marchiez, ô mon fils, à l'ombre de ſes aîles.

COMMINGE.

Ce Dieu me réſervoit des épreuves nouvelles.
A l'amour, à la rage, au déſeſpoir livré,
Du feu des paſſions embrâſé, dévoré,
Plein du démon cruel qui me pouſſe & me guide,
J'accours, j'arrive aux lieux qu'habite Adélaïde;
Je la vois: à ſes pieds je me jette, & ſoudain
Préſentant mon épée: „ Enfoncez dans mon ſein
„ Ce fer.. oui, c'eſt à vous de m'arracher la vie."
D'Ermanſay vient, ſur moi s'élance avec furie;

Un semblable transport tous deux nous animoit;
La soif de nous venger tous deux nous enflammoit:
Son épouse s'écrie, & vole entre nos armes;
Notre courroux s'allume à l'aspect de ses charmes;
Nous nous portons des coups; il fait couler mon
sang;
Je m'irrite, le presse, & lui perce le flanc:
Il tombe.. Adélaïde.. „ Eh! c'est-là ton ouvrage!
Me dit-elle; „ Vas, fuis:" des sens je perds l'usage;
On m'arrête sanglant, mourant, inanimé;
Dans un cachot obscur je me trouve enfermé;
J'attendois que la mort achevât mon supplice:
Je présentois ma tête au fer de la justice;
La nuit avoit rempli la moitié de son cours;
On ouvre la prison: „ Accepte mon secours,
„ Le tems est cher, me dit une voix inconnue,
„ Sors, c'est par ton rival que ta chaîne est
„ rompue."
Un rival! Il a fui déjà loin de mes yeux.
Il manquoit le soupçon à mes tourments affreux!
J'emporte dans mon sein cette noire furie,
Tout l'enfer à la fois, l'horrible jalousie.

LE PERE ABBÉ.

De combien de périls l'homme est environné!
C'est un roseau fragile aux vents abandonné.
Vous l'éprouvez, mon fils! eh quoi! si jeune encore..

COMMINGE.

Le malheur me poursuit dès ma premiere aurore.

C'eſt peu de ces aſſauts ! Un bruit inattendu
M'apprend qu'à la lumière un barbare eſt rendu,
Qu'à des pleurs éternels ſa femme eſt condamnée;
Aux marches du tombeau, c'eſt moi qui l'ai traînée!..
Privé d'un bien ſi cher, égaré, furieux,
Ne connaiſſant plus rien qui pût flatter mes vœux,
Que la triſte douceur, dans le ſilence & l'ombre,
De nourrir le poiſon du chagrin le plus ſombre,
Je renonce à l'eſpoir des richeſſes, des rangs;
Je quitte mes amis, je quitte mes parens;
J'abandonne.. une mere; inconnu, loin du monde,
Je cours enſevelir ma triſteſſe profonde.
Je cherchois un rocher, quelque déſert affreux;
Il n'étoit point pour moi d'antre aſſez ténébreux,
Où je puſſe, à mon gré, farouche ſolitaire,
M'enfoncer, me remplir d'une image trop chere;
Je me rappelle enfin, par le ciel inſpiré,
Qu'il eſt dans l'univers un ſéjour révéré,
Qu'habitent la terreur, la ſombre pénitence,
Où dans l'auſtérité, le jeûne & le ſilence,
Chaque jour entouré des horreurs du tombeau,
Ramene de la mort le lugubre tableau;
C'étoit-là mon aſyle.. Auſſitôt je m'écrie:
Je fixe dans ce lieu le terme de ma vie;
Oui, voilà le ſépulchre où doivent s'engloutir
Mes larmes, mes ennuis, un fatal ſouvenir;
Ma chere Adélaïde y recevra ſans ceſſe
Mon hommage ſecret, le vœu de ma tendreſſe:

Elle y ſera le Dieu dans mon cœur adoré..
J'étois à cet excès par le crime égaré.
Je viens ; vous m'écoutez ; cette ardeur, immortelle,
Se cache à vos regards ſous l'effet d'un ſaint zèle ;
Je m'enchaîne à vos loix ; j'appelle à mon ſecours
Cette fauſſe raiſon, phantôme de nos jours,
Cette philoſophie impuiſſante & ſtérile,
Qui n'apporte à nos maux qu'un remède inutile ;
J'éprouve ſa faibleſſe, & ſes ſophiſmes vains,
Bien loin de les calmer, irritent mes chagrins ;
Mes jours dans la douleur commencent & s'achevent ;
Vers la religion mes triſtes yeux ſe levent :
Mon eſprit éclairé l'embraſſe avec tranſport ;
Elle a fait dans mon cœur deſcendre le remord,
L'amour d'un Dieu clément, la crainte ſalutaire :
Elle m'a pénétré du repentir ſincère..
Mais, mon pere, ce cœur n'eſt point encor ſoumis ;
J'y ſens ſe relever de puiſſans ennemis ;
J'y ſens reſſuſciter une flamme coupable :
Cet objet ſéducteur, ce tyran indomptable,
Me combat, me pourſuit, s'attache à tous mes pas,
Juſques ſur cette foſſe, où j'attends le trépas ;
Ses traits, ſes traits toujours armés de nouveaux charmes
Arrachent mes ſoupirs, triomphent de mes larmes...
Je penche vers la terre.. ô mon conſolateur !
Ne me refuſez point votre bras protecteur ;

Daignez me secourir..

LE PERE ABBÉ.

Ce n'est pas moi, mon frere,
C'est Dieu qui domptera ce jaloux adversaire.
Il ne souffrira point que, par lui défendu,
Sous un joug criminel vous soyez abattu:
Dans vos sens désolés il versera le calme.
C'est après le combat que l'on cueille la palme:
Elle attend vos efforts, priez, pressez, pleurez;
Obstinez-vous à vaincre, & vous triompherez.
L'aveu de vos erreurs & de votre faiblesse
Vous rend encor plus cher, mon frere, à ma tendresse.
Vous n'êtes pas le seul qui gémissiez ici.
Dans l'ombre, dans la mort toujours enseveli,
Le frere Euthime, hélas! ressent le même trouble;
Cette nuit de tristesse, & s'accroît & redouble.
Aux pieds des saints autels, on l'entend soupirer;
Le tems de son épreuve (1) étoit près d'expirer;
Ma main lui préparoit notre chaîne sacrée (2):
Il meurt, & de ses maux la cause est ignorée..
Souvent il suit vos pas..

COMMINGE.

Dans ce séjour d'effroi,

---

(1) Le Noviciat.

(2) La Profession, où l'on fait des vœux qui engagent.

Il nourrit ſa douleur.. il gémit.. près de moi ;
Son ame eſt du chagrin profondément frappée ;
Ma foſſe eſt quelquefois de ſes larmes trempée.
Un mouvement ſecret me preſſe de ſçavoir
D'où naiſſent ſes ennuis, ce ſombre déſeſpoir..
Que d'un vif intérêt je reſſens la puiſſance !
Mais.. ſoumis à la loi, je m'enchaîne au ſilence (1).

LE PERE ABBÉ.

Le ſilence entretient l'eſprit religieux :
Rancé nous l'a preſcrit. Cependant en ces lieux
Conduit par Dieu peut-être, un étranger demande
Qu'un de nous en ſecret & le voie, & l'entende.
Au miniſtère ſaint dès l'enfance attaché,
Dans les routes du monde à peine j'ai marché :
Du flambeau du malheur & de l'expérience
Plus éclairé que moi, dans ce dédale immenſe,
Vous devez poſſéder les moyens bienfaiſants,
De conſoler le cœur, de combattre les ſens ;
Vous montrerez un Dieu, qui toujours nous contemple ;
Vous convaincrez, mon fils, par votre propre exemple.
Expoſez les dangers, le trouble, le tourment
Qui ſuit les paſſions & leur égarement ;

(1) Qu'on n'oublie pas que le ſilence eſt le premier des ſtatuts de la Trappe.

De ces tyrans de l'ame éternelle victime,
Vous pouvez mieux qu'un autre, écarter de l'abîme
Tous ces infortunés qui s'enivrent d'erreurs,
Et courent à la mort par des chemins de fleurs.
Obliger, être utile eſt notre loi premiere :
Je romps le frein ſacré (1) qui nous force à nous taire :
Dans ſes épanchements prévenir l'affligé,
Vouloir que de ſes maux le poids ſoit partagé,
Qu'au fond de notre cœur ſon chagrin ſe dépoſe,
Sont les premiers devoirs que le ciel nous impoſe.
Parlez à l'inconnu, tandis qu'à nos autels
Je vais offrir l'encens & les pleurs des mortels.

Comminge ſe proſterne.

SCENE III.

COMMINGE *ſeul.*

Un étranger.. le voir.. quelle vue importune !
Hélas ! ſi comme moi courbé ſous l'infortune,
Ce mortel.. En eſt-il, dans ce triſte univers,
Qui ne ſe plaigne point, & qui n'ait ſes revers ?

(1) Il n'y a que le Pere Abbé qui puiſſe donner la permiſſion de parler.

Si, du sort ennemi victime gémissante,
Il attend qu'une main tendre & compatissante
Répande dans son sein ces touchantes douceurs
Dont la pitié soulage & charme les douleurs...
De semblables secours dépendent-ils d'Arsène?
Malheureux!.. est-ce à moi d'adoucir votre peine?

SCENE IV.

COMMINGE, LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

Pendant que Comminge récite les derniers vers, il sort de l'aile droite du cloître un étranger conduit par un religieux qui, selon l'usage de la Trappe, lui fait des signes pour lui montrer Comminge; ce religieux le laisse au haut de l'escalier, après s'être prosterné devant lui. Comminge ne voit pas d'Orsigni qui descend, porte ses regards par-tout, s'arrête de tems en tems sur les degrés, & paraît saisi d'une espece de terreur.

D'ORSIGNI, *toujours sur les degrés, & s'arrêtant par intervalle en considérant ce souterrain.*

Je demeure interdit, accablé, confondu..
Que la religion surpasse la vertu!
Pour les profanes yeux, ciel! quel tableau terrible!
L'homme ici se détruit, & tente l'impossible;
Quels objets!

Il lit tout haut les derniers mots d'une des inscriptions.

QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ..

Effrayante leçon ! dans ce lieu redouté,
Impérieux effet d'un prodige ſuprême,
La nature s'éleve au-deſſus d'elle-même !

Il deſcend à ce dernier vers, s'avance ſur le théâtre ; Comminge l'appercevant, court pour ſe proſterner devant lui ; d'Orſigni l'en empêche avec vivacité, & lui-même s'incline.

Que faites-vous, mon pere (1)? Arrêtez: c'eſt à nous
De nous humilier, de tomber devant vous !
O nouvel héroïſme ! ô ſublime ſpectacle..
Non, l'humaine vertu ne fait point ce miracle.
La céleſte ſageſſe habite ces tombeaux:
Puiſſé-je lui devoir des ſentiments nouveaux !
Eſclave, vainement échappé de ſa chaîne,
Le beſoin d'un appui dans ce ſéjour m'amene;
Depuis près de deux ans, dans un château voiſin
Renfermant, loin du monde, un malheureux deſtin,
Là, j'eſpérois du tems & de la ſolitude,
Qu'ils pourroient adoucir ma triſte inquiétude,
Subjuguer un penchant de ma raiſon vainqueur;
Du trait qui m'a percé, guérir enfin mon cœur;

(1) Il n'y a que le Pere Abbé que les religieux appellent pere. Ils ſe nomment tous freres: mais la bienſéance peut exiger des gens du monde qu'ils leur donnent le nom de pere.

Plus déchiré, je viens parmi des ames pures
Chercher quelque remede à mes vives bleſſures,
Contre les ſens trompeurs, & leur ſédition,
Implorer le ſecours de la religion..

COMMINGE, *à ce dernier vers, ayant obſervé d'Orſigni avec une attention qui croît toujours, dit à part:*

C'eſt lui.. c'eſt d'Orſigni.. De cet époux perfide
Le frere vertueux..

S'adreſſant à lui avec tranſport.

Que fait Adélaïde?..
Vit-elle?. Songe-t-elle?. *à part.* Où m'égaré-je?. cieux!.

D'ORSIGNI, *à ſon tour examinant Comminge, dit vivement:*

Vous connaiſſez.. Ses traits.. le Comte!.

COMMINGE *troublé.*

Dans ces lieux
On dépouille l'orgueil de la faibleſſe humaine,
Ces noms.. vous ne voyez que l'humble frere Arſène,
Le dernier des mortels.. & le plus malheureux.

D'ORSIGNI, *toujours le regardant.*

Je ne me trompe point.. j'en dois croire mes yeux.
J'ai peine à revenir de ma ſurpriſe extrême...
Ici.. ſous cet habit.. lui.. Comminge!.

COMMINGE.

Lui-même;
Lui, qui pour triompher d'un invincible amour,

Venant vivre & mourir dans cet obscur séjour,
Eût voulu se cacher à la nature entiere;
Lui, qui dans les remords, les larmes, la priere,
Brûle, plus que jamais, de ce coupable feu;
Lui, qui, dans cet instant, parjure envers son Dieu..
Hâtez-vous, s'il se peut, d'ajouter à mes crimes;
Réveillez, attisez des feux illégitimes;
Enfin.. d'Adélaïde osez m'entretenir...
Ah! plutôt.. de mon cœur cherchez à la bannir.
Non.. ne m'en parlez point: je ne veux rien entendre;
Dites-moi.. seulement.. ne pourriez-vous m'apprendre
Si ses jours plus sereins coulent dans le bonheur?
Ses attraits.. *à part.* où m'engage une honteuse ardeur?

D'ORSIGNI, *rapidement.*

Ses attraits ont, hélas! conservé leur empire:
Vous avez un rival.

COMMINGE.

Que venez-vous de dire?
Ah! c'est-là cette main dont le fatal secours
M'a laissé les tourmens attachés à mes jours;
Nommez-moi le cruel.

D'ORSIGNI.

Vous allez le connaître;
Vous lui rendrez justice, & le plaindrez peut-être.
L'espoir avec l'amour de concert m'aveugloit;

Je touchois à l'autel où l'hymen m'appelloit;
Quand d'avares parents les mains me repoussèrent,
Que, prêts à se former, mes liens se brisèrent,
En ces moments, mon frere au comble de ses vœux,
Peu fait pour posséder un bien si précieux,
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde:
Je la vois; sa beauté, son air noble & timide,
Sa tristesse touchante & sa douce langueur,
Tout présente à mes yeux un objet enchanteur.
Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée,
A recevoir ses traits étoit trop préparée.
Sans vouloir m'éclairer sur des troubles nouveaux,
Je cédois au plaisir de parler de mes maux;
Adélaïde apprend & plaint ma destinée;
Sur ce récit sans cesse elle étoit ramenée.
Les auteurs inhumains de l'objet de mes feux,
L'avoient, sourds à ses cris, lié par d'autres nœuds:
„ A d'autres nœuds soumise! elle est donc bien à
„ plaindre,
„ S'écrie Adélaïde; eh! qu'il est dur de feindre,
„ De cacher ses combats, son infidélité!
„ Quel horrible tourment que la nécessité
„ D'aller porter un cœur, dont un autre a
„ l'hommage,
„ Dans les bras d'un époux, que sans doute on
„ outrage!."
A ces mots, quelques pleurs qu'elle cachoit en vain,
Pour l'embellir encor s'échappoient dans son sein;

Enfin, je m'apperçois qu'une flamme adultere
Me brûle.. que j'aimois la femme de mon frere.
A moi-même en horreur, mes remords m'étoient
chers;
La fureur vous amene; on vous met dans les fers:
Adélaïde alors, les yeux noyés de larmes,
Et dans tout l'appareil du pouvoir de ſes charmes,
Embraſſe mes genoux: „ A vous ſeul j'ai recours;
„ Du malheureux Comminge allez ſauver les jours;
„ Je vous eſtime aſſez, pour vous montrer mon
„ âme,
„ Sçachez quel ſentiment.. c'eſt l'amour qui
„ l'enflâme;
„ Je ne vous cache point mon crime, mes
„ malheurs,"
Pourſuit-elle, au milieu des ſanglots & des pleurs:
„ Mais ma funeſte erreur ne m'a point aveuglée,
„ Et.. c'eſt à la vertu que je l'ai révélée;
„ Qu'il ſoit libre, m'oublie.. & me laiſſe gémir.
„ Mon devoir vous répond que je ſçaurai mourir."
Auſſitôt j'interromps: „ Vous ſerez obéie;
„ Madame.. d'un rival je cours ſauver la vie."
Je fais taire des ſens la lâche trahiſon;
J'écoute l'honneur ſeul; j'ouvre votre priſon:
Vous en ſortez, conduit par d'Orſigni lui-même.
Quel plaiſir je goûtois à cet effort ſuprême!
Que la vertu nous touche, & qu'elle a de douceurs!
Je reviens. „ J'ai fermé la ſource de vos pleurs,
„ Ma-

„ Madame, il eſt ſauvé; pour toute récompenſe,
„ C'eſt moi qui vous demande un éternel ſilence.
„ J'ai pu vous offenſer: mais un pur ſentiment
„ M'obtiendra le pardon de l'erreur d'un moment."
De ce feu criminel mon ame étoit remplie;
Je retombois toujours; ma raiſon affaiblie
Me livroit à regret de pénibles combats
Qui laſſoient mon courage, & ne me domptoient pas;
Cependant j'ai ſçu fuir; hélas! fuite inutile!
Mon amour me ſuivoit dans mon nouvel aſyle.
Il faut en triompher, & c'eſt de mon rival
Que j'attends le ſuccès d'un combat inégal.
Que la religion, de mes ſens ſouveraine,
Me conſole par lui, m'éclaire & me ſoutienne.

COMMINGE.

Généreux d'Orſigni.. Que m'avez-vous appris?
Ah! de tant de vertu vous me voyez ſurpris.
C'eſt moi, dont vous devez appuyer la faibleſſe;
C'eſt à moi d'immoler.. ma coupable tendreſſe.
Oui, la religion nous prête des ſecours.
Mais à la voix du ciel je réſiſte toujours;
Mon bras paraît s'armer contre le bras ſuprême;
Je le ſçais, je l'offenſe, & trahis Dieu lui-même,
Lorſque dans ce moment, d'Adélaïde enfin..
Je n'en parlerai plus. Tout me perce le ſein;
Tout bleſſe un cœur ſenſible, & fait ſaigner ſa plaie!

Il eſt dans ce ſéjour un mortel qui s'eſſaye
A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux;
Peut-être, comme nous, c'eſt quelque malheureux
Qui, d'un fatal penchant victime infortunée,
Vient cacher en ces murs ſa triſte deſtinée!
Je ne ſçais.. ſes ſoupirs.. ſes longs gémiſſemens
Excitent ma pitié, redoublent mes tourmens;
Il ſemble me chercher, & fuit pourtant ma vue!
Mon ame en ſa faveur n'eſt pas moins prévenue.
Je voudrois m'éclairer ſur ce ſombre chagrin:
Mais un deſir preſſant me ſollicite en vain:
Un ſilence éternel doit nous fermer la bouche,
Et jamais..

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE FRERE EUTHIME.

Ce dernier, ſur la fin de la ſcène précédente, deſcend de l'eſcalier au côté gauche; il ſemble marcher avec peine; il apperçoit Comminge, leve ſes deux mains vers le ciel, les laiſſe retomber en les joignant, en met enſuite une contre ſon cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue à deſcendre & fait quelques pas ſur la ſcène. On ne peut voir le viſage de ce religieux, ſa tête étant enſevelie dans ſon habillement.

COMMINGE, *l'appercevant.*

Le voici. Que son aspect me touche!
Devois-je être, ô mon Dieu! percé de nouveaux coups?

Euthime traîne ses pas vers la fosse destinée à Comminge.

D'ORSIGNI, *jettant les yeux sur lui.*

Où va-t-il?

COMMINGE.

Vers ma fosse.

D'ORSIGNI.

O ciel! que dites-vous? C'est..

COMMINGE, *en montrant sa fosse.*

Oui, voilà le terme où les malheurs finissent,
Où des songes trop vains, hélas! s'évanouissent;
C'est-là, qu'en peu de jours, peut-être en cet instant..
(La vie est pour Comminge un fardeau si pesant!)
Je vais ensevelir vingt-six ans de miseres..

Euthime considere la fosse de Comminge avec une attention qui semble partir du cœur, leve les mains au ciel, les étend vers cette fosse, & les rejoignant ensuite, tourne ses regards vers Comminge.

Ainsi la loi l'ordonne à tous nos solitaires;
D'une main courageuse ils doivent se former
Cet asyle.. *Avec attendrissement.*
Où le cœur ne pourra plus aimer!

Je prépare le mien.. Voici celui d'Euthime,

Il montre la fosse d'Euthime, qui est au côté droit; au-devant du théâtre.

De cet infortuné..

Comminge l'observe toujours, il le voit prenant la pioche sur les bords de la fosse.

Quel sentiment l'anime?

Pense-t-il m'épargner ces horribles travaux?

D'ORSIGNI, *le regardant aussi.*

Il ressent votre peine! il partage vos maux!

COMMINGE.

Cet instrument de mort..

Euthime a voulu plusieurs fois se servir de cet instrument, autant de fois il lui est échappé des mains.

A ses efforts échappe!

EUTHIME, *l'a laissé enfin tomber en poussant un profond gémissement.*

Ah!

COMMINGE.

Quel gémissement!

D'ORSIGNI, *avec transport.*

Que cet accent me frappe!..

Ne pourriez-vous sçavoir?

COMMINGE.

Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.

Il vient!.

Comminge va au-devant de lui: mais Euthime, après s'être tourné du côté de Comminge, jette un long soupir, & se retire. Comminge lui dit avec douleur:

Vous me quittez!.

Ciel! je trahis mes vœux.. le silence..

A d'Orsigni, qui veut suivre Euthime.

Restez.

Euthime monte lentement par le même escalier; lorsqu'il est près de l'aile en face de cet escalier, il se retourne encore pour regarder Comminge, leve les mains au ciel, & sort.

SCENE VI.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

COMMINGE, *arrêtant toujours d'Orsigni qui veut suivre Euthime.*

Non.. ne le suivez point; nos loix nous le défendent,

Et.. *Il revient au-devant du théâtre.*

Que mes derniers pleurs devant vous se répandent.

Toujours plus attendri pour cet infortuné,
A pénétrer son sort, toujours plus entraîné,
Un mouvement confus m'inquiéte.. m'agite;
Le malheur qui me fuit, & s'accroît, & s'irrite.
D'Orsigni.. laissez-moi.. puis-je vous secourir?
Je ne puis.. que donner l'exemple de mourir.

D'ORSIGNI.

Connaissez d'Orsigni: c'est peu qu'il se combatte,

Qu'il s'obſtine à ſoumettre un penchant qui le flatte;
A de plus grands efforts je ſçaurai m'aſſervir:
Malgré vous.. malgré moi, je ſçaurai vous ſervir;
Je dompte ma faibleſſe & l'honneur ſeul me guide..
Par un fidele écrit je veux qu'Adélaïde
Sçache..

COMMINGE, *avec vivacité.*

Que je me meurs..

D'ORSIGNI, *auſſi vivement.*

Que vous l'aimez.

COMMINGE.

O Dieu!
Qu'avez-vous dit? qui? moi? j'entretiendrois ce feu!
Et vous l'exciteriez, quand vous devez l'éteindre!
Eſt-ce vous, d'Orſigni, que ma vertu doit craindre?
Et j'oſe encor l'entendre, & ne le quitte pas!
Ote-moi de ſes yeux, Dieu, viens guider mes pas.

Il fait quelques pas pour ſe retirer de la ſcène.

D'ORSIGNI.

Eh! le trahiriez-vous, lorſqu'auprès d'une mere..

COMMINGE, *revenant, & avec tranſport.*

Elle vous eſt connue! Elle voit la lumiere!

D'ORSIGNI..

Elle n'a point encor dans la tombe ſuivi
Votre pere..

COMMINGE.

Ta main, ô ciel! me l'a ravi..

D'ORSIGNI.

Dépouillé de sa haine & d'un courroux sévère;
Le repentir tardif a fermé sa carrière:
Ce pere, alors sensible, ignorant votre sort,
En regrettant un fils, s'accusoit de sa mort;
De votre mere enfin qui gémit dans les larmes,
La seule Adélaïde adoucit les allarmes.

COMMINGE.

Ma mere.. Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Unissent leurs douleurs.
Qui peut vous retenir? Allez sécher leurs pleurs:
C'est à moi de chérir ce séjour de tristesse;
Sans doute Adélaïde écoutant la tendresse..

COMMINGE.

Vous voulez m'égarer, appésantir mes fers!

D'ORSIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers,
Cet objet d'une flamme à tous les deux si chere,
A vu rompre ses nœuds; que la mort de mon frere..

COMMINGE, *avec transport.*

Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Est libre.

COMMINGE, *avec désespoir.*

Et je suis enchaîné!

Après une longue pause.

Grand Dieu! suis-je à tes yeux assez infortuné?

Je pourrois à ſes pieds lui dire que je l'aime;
Qu'elle eſt de mes deſtins la maîtreſſe ſuprême;
Qu'à l'adorer toujours je mettrois mon bonheur;
Que jamais mon amour ne ſortit de mon cœur!

A d'Orſigni avec fureur.

Retirez-vous, cruel; fuyez de ma préſence;
Que ne me laiſſiez-vous mon heureuſe ignorance?
Vous venez redoubler mon ſupplice infernal;
De ſemblables bienfaits ſont dignes d'un rival.

D'ORSIGNI.

Quoi! ces liens ſacrés..

COMMINGE, *toujours avec fureur.*

Ma chaîne eſt éternelle!
Chaque inſtant la reſſerre & la rend plus cruelle;
Contraint dans mon tourment, à cacher mes douleurs,
A repouſſer ma plainte, à dévorer mes pleurs,
Ne pouvant eſpérer que la fin d'une vie
De crimes, de remords trop longtems pourſuivie,
Et plus coupable encore à mon dernier ſoupir:
Voilà tout ce que m'offre un horrible avenir!
Dans ce gouffre effrayant tout mon eſprit s'abîme!
Et.. je ne vois qu'un Dieu qui frappe ſa victime!

A d'Orſigni.

Barbare!. Quelle mort va déchirer mon ſein!
Depuis quatre ans entiers combattant mon deſtin,
J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
Où devoit m'accabler un joug inſupportable,

Où

Où l'amour.. où l'eſpoir.. où l'eſpoir pour jamais
Devoit fuir de ce cœur conſumé de regrets;
Enfin, depuis un an, la colere céleſte
M'a fait ſerrer ces nœuds.. ces nœuds que je déteſte;
Et quand je ſuccombois ſous ce peſant fardeau,
Mes pas ſont retenus aux portes du tombeau..
Et j'y vais retomber plus malheureux encore!
Elle eſt libre, elle m'aime.. ô ciel!. & je l'adore.
Oui, tous mes ſens pleins de ce fatal amour:
Je le dis à la nuit, je le redis au jour;
Oui, ce feu me dévore, il embrâſe mon âme;
Envain l'honneur, le ciel s'oppoſent à ma flâme:
Les loix, l'honneur, le ciel, rien ne peut m'arrêter;
Je me livre aux tranſports, qui viennent m'agiter;
Je me livre à l'amour, qui m'a brûlé ſans ceſſe;
Toutes les paſſions échauffent mon ivreſſe..
Ah! que votre pitié pardonne au déſeſpoir;
Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir..
Vous parler.. Dans ce lieu.. Que d'Orſigni décide
Si je dois.. Je n'entends, ne vois qu'Adélaïde.

D'ORSIGNI, *en ſe retirant.*

Que je le plains, hélas!

SCENE VII.

COMMINGE, *seul.*

L'ENFER eſt dans mon cœur..
Je ne me connais plus.. Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher ennemi.. que toujours j'idolâtre;
Ce n'eſt pas trop de toi, grand Dieu, pour le combattre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *seul, descend dans une situation qui annonce sa douleur ; il s'avance sur la scène, reste quelque tems dans un profond accablement, & dit :*

QUEL nuage de mort s'étend autour de moi?
Sçais-je ce que je veux? Sçais-je ce que je doi?
En ces murs d'Orsigni revient & va m'entendre :
Eh, quel est mon espoir ? Et que dois-je prétendre ?
Rejetter mes liens ! rompre des fers sacrés !
Violer des serments à l'autel consacrés !.
Et ce vœu de mon cœur, le vœu de la nature,
Ce serment solemnel d'une tendresse pure,
N'ont-ils pas précédé ces serments odieux ?
L'homme est-il un esclave enchaîné par les cieux ?
Pour sa faiblesse est-il quelque joug volontaire ?
Des humains malheureux le bienfaiteur, le pere,
Ce Dieu qui nous créa, que nous devons chérir,
Comme un sombre tyran verroit avec plaisir
Le trait de la douleur déchirer son image,
Une éternelle mort détruire son ouvrage !
Mes larmes nourriroient sa jalouse fureur,
Et mes tourmens feroient sa gloire & sa grandeur !

Ce seroit le servir, lui rendre un digne hommage;
Que d'épuiser mes jours dans un long esclavage!.
Non. Je reprens mes droits: l'aveugle humanité
Ne doit former de vœux que pour la liberté;
N'avons-nous pas assez d'entraves & de chaînes?
Est-ce à nous d'augmenter le fardeau de nos peines?
Lié par des serments.. ils sont tous oubliés:
J'adore Adélaïde, & je vole à ses piés;
Qu'un moment je la voye, & tous mes maux
s'effacent,
Ses charmes, si puissants, dans mon cœur se
retracent;
Si le ciel s'offensoit du retour de mes feux,
Il sçauroit les éteindre, & triompheroit d'eux...
Poursuis, lâche Comminge: outrage un Dieu
suprême;
A l'audace, au parjure ajoûte le blasphême.
Apostat sacrilége, où vient de t'emporter
Un amour insensé, que tu ne peux dompter?
Tu parles de briser les nœuds qui t'asservissent!
Tes sens à la bassesse, au crime t'enhardissent!
Si ce phantôme vain, qui fascine les yeux,
Qui n'a de la vertu que l'éclat spécieux,
Si l'honneur t'arrachoit ta promesse frivole,
Réponds, oserois-tu manquer à ta parole?
Et la religion, tous les peuples des cieux,
Un Dieu même aux autels, un Dieu reçut tes vœux,
Et tu les trahirois!. Ce Dieu prêt à t'absoudre,

S'il ne peut te toucher, ne crains-tu pas sa foudre?
Sur ta tête coupable entends-tu ces éclats?
Vois sortir, vois monter des gouffres du trépas,
Ces spectres ténébreux... Toutes ces pâles Ombres
Me lancent... Quels regards & menaçants & sombres!
Du fond de ce sépulchre, une lugubre voix..
Il s'ouvre.. Quel objet! C'est Rancé que je vois!
Lui.. qui vient me couvrir du feu de sa colere!
Il s'éleve.. arrêtez, arrêtez, ô mon pere!
Il parle!. „ Malheureux, où vas-tu t'égarer?
„ D'entre les bras de Dieu tu veux te retirer?
„ Tu veux rompre ces nœuds qu'il a serrés lui-
„ même!
„ Penses-tu détourner le mortel anathême?
„ A ton oreille envain ton arrêt retentit!
„ Le ciel t'a rejetté; tremble; l'enfer rugit:
„ Il demande sa proie, & déja la dévore."
Que faut-il?. Repousser l'image que j'adore!
Arracher de mon cœur un penchant immortel!
Oublier un objet.. qui vient avec le ciel
Partager mon hommage, & disputer mon ame!
Que dis-je? Adélaïde.. elle seule m'enflâme;
Tu tonnes, Dieu jaloux! eh bien: j'obéirai..
A tes loix asservi, j'oublierai.. je mourrai..

SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

Sur la fin de la derniere scène, on voit d'Orsigni descendre de l'escalier au côté droit avec une lettre à la main ; il leve quelquefois les yeux au ciel, les laisse retomber sur cet écrit, annonce la plus profonde douleur, & vient sur la scène.

COMMINGE, *appercevant d'Orsigni, fait quelques pas au-devant de lui.*

D'Orsigni.. Mais d'où vient ce trouble.. ces allarmes..

D'Orsigni a toujours les yeux attachés sur la lettre, & avance sur le théâtre.

Ses yeux sur un écrit.. qu'il trempe de ses larmes!

Avec transport.

Ah! parlez, d'Orsigni.. Tous mes sens déchirés.. Parlez.. Adélaïde.. à ce nom vous pleurez!

D'ORSIGNI, *le regardant avec attendrissement.*

Comminge.. Ah! malheureux!. le ciel.. *à part.* fuyons sa vue.

COMMINGE, *avec transport.*

Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue.. Vous ne répondez point!. je vous entends gémir!

D'ORSIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux, Comminge, qu'à mourir..

A part. Mais quel eſt mon deſſein? Mon amitié fidelle
Doit plutôt lui cacher cette affreuſe nouvelle.

Avec trouble.

Laiſſe-moi dans les pleurs; ces chagrins.. ſont pour moi.

COMMINGE.

Ces vains déguiſements redoublent mon effroi.
Tout ce que j'aime.. ô Dieu! donnez-moi cette lettre.

D'ORSIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre..
Je t'épargne des maux..

COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer.

D'ORSIGNI.

C'eſt à moi de ſouffrir.

COMMINGE.

C'eſt à moi d'expirer.

D'ORSIGNI, *à part.*

Qu'ai-je fait? Et j'irois.. je ne puis m'y réſoudre;
Je ne puis le frapper du dernier coup de foudre!..

A Comminge.

N'abaiſſe plus les yeux ſur ce triſte univers:
Tu n'y verrois, hélas! que d'effrayants revers..

Faisant quelques pas pour se retirer.

Adieu, Comminge.. adieu..

COMMINGE, *furieux de douleur, & s'opposant à la sortie d'Orsigni.*

Non, cruel, non, barbare..

Je lirai cet écrit..

D'ORSIGNI, *s'arrêtant.*

Le désespoir l'égare!

Si tu m'aimes, permets..

COMMINGE.

Je n'écoute plus rien.

D'ORSIGNI.

Tu me perces le cœur!

COMMINGE.

Tu déchires le mien.

D'Orsigni veut se retirer. Comminge embrasse ses genoux.

Donne-moi.. me quitter!. A tes pieds je me jette..

D'ORSIGNI, *le relevant avec vivacité & l'embrassant.*

Tu vois trop ma douleur.. elle n'est point muette..

Avec une douleur animée.

Que me demandes-tu?

COMMINGE, *avec impétuosité.*

La fin de mes malheurs,

Le trépas, cette lettre.

D'ORSIGNI, *la lui donnant avec la même vivacité.*

Eh bien! prends, lis, & meurs.

COMMINGE, *lit.*

Grace à notre recherche, à la fin moins ſtérile,
Nous avons découvert votre nouvel aſyle..
Hélas! puiſſiez-vous y goûter,
Vainqueur des paſſions, un deſtin plus tranquille!
Quels coups nous allons vous porter!
Depuis un an, ſçachez que du ſort pourſuivie...
Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit...
De ſon aimant l'ame toujours remplie...
Victime du chagrin qui la perſécutoit..
Adélaïde.. a terminé.. ſa vie..

Comminge tombe évanoui ſur une des ſépultures des religieux: on ſe rappellera qu'elles ſont un peu élevées de terre.

D'ORSIGNI, *voulant le relever.*

Comminge!. ô mon ami!. comment le ſoulager?
Dans ce ſéjour...

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ.

LE PERE ABBÉ, *deſcendu de l'eſcalier au côté droit, & arrivé ſur la ſcène.*

SÇACHONS pourquoi cet étranger..

D'ORSIGNI, *ſoutenant Comminge, & appercevant le Pere Abbé.*

Ah! mon pere! accourez.. daignez.. Comminge expire...

Cette lettre..

Elle eſt à terre, aux pieds de Comminge.

L'amour.. que puis-je, hélas! vous dire?

COMMINGE, *ſe relevant en quelque ſorte du ſein de la mort, voyant le Pere Abbé, s'écrie :*

Elle eſt morte, mon pere! *& il retombe.*

LE PERE ABBÉ, *allant l'embraſſer, & le ſoutenir.*

Ecoutez un ami,
Qui de votre infortune avec vous a gémi;
La piété conſole, & n'eſt que la nature
Ardente à ſecourir, plus ſenſible, plus pure;
Contre l'adverſité je viens vous appuyer;
De vos pleurs attendri, je viens les eſſuyer.

D'ORSIGNI, *au-devant du théâtre.*

Quoi! la religion eſt ſi compatiſſante,
Elle, que tout m'offroit terrible & menaçante!
On la redoute ailleurs, prompte à nous allarmer..
Ah! mortels, c'eſt ici qu'on apprend à l'aimer.

LE PERE ABBÉ.

Des humaines erreurs que la ſuite eſt cruelle!
A Comminge qu'il tient embraſſé.
Ne vous refuſez pas à mes ſoins, à mon zèle;
Revenez, à ma voix, de cet accablement.

COMMINGE, *ſe relevant un peu.*

Je l'ai perdue! Enfer, as-tu d'autre tourment?
Et il retombe encore.

LE PERE ABBÉ, *à d'Orsigni.*

Permettez qu'en secret un moment..

D'Orsigni veut se retirer.

COMMINGE, *se relevant avec fureur.*

Qu'il demeure;
Mon pere, qu'à ses yeux je gémisse, je meure;
Tous mes crimes encor ne lui sont pas connus:
Il m'avoit supposé quelque ombre de vertus;
Il pourroit m'estimer: de son erreur extrême
Qu'il soit désabusé.. que d'Orsigni.. vous-même..
Que l'enfer, que le ciel, que l'univers entier
Apprennent des forfaits, qu'on ne peut expier;
Qu'une ame sans remords devant vous se déploye:
Oui, dans ce même instant, où le ciel me foudroye,
Je formois le projet.. tous mes liens rompus..
J'allois porter mon cœur aux pieds.. elle n'est plus!
Et ce Dieu m'en punit.

D'Orsigni sort.

Vous me quittez?..

Au Pere Abbé.

Mon pere,
Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupiere?

SCENE IV.

COMMINGE, LE PERE ABBÉ.

LE PERE ABBÉ.

C'Est à mes seuls regards que vous devez offrir
Les bleſſures d'un cœur..

COMMINGE, *toujours ſur cette ſépulture, & avec une eſpece de fureur.*

Que rien ne peut guérir.
Mon pere, c'en eſt fait. Qu'il me réduiſe en poudre,
Ce Dieu, qui s'eſt vengé: j'attends ici ſa foudre..

Il embraſſe la terre avec tranſport.

LE PERE ABBÉ.

Ah! malheureux Arſène! ah! mon fils, connaiſſez
Ce Dieu qui vous entend, & que vous offenſez:
Sans doute, contre vous s'armant de ſon tonnerre,
Il peut de ſa juſtice épouvanter la terre,
Expoſer à nos yeux dans votre châtiment,
Du céleſte courroux l'éternel monument;
Il peut vous accabler de ſa grandeur terrible:
Mais ce Dieu.. C'eſt un pere indulgent & ſenſible,
Et vous en abuſez, enfant dénaturé!

COMMINGE, *dans la même ſituation.*

Mon pere!.. Ah! loin de moi, ce Dieu s'eſt retiré;
Il m'ôte Adélaïde.

Il dit ces mots en pleurant.

LE PERE ABBÉ.

Et vous osez, mon frere,
Elever jusqu'à lui votre voix téméraire!
Dans vos impiétés vous accusez le ciel!
Rendez grace plutôt à son bras paternel;
Que dis-je? Vous pleurez l'objet qu'il vous enleve;
Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive?
Qui l'immole? homme aveugle, ouvre les yeux: c'est toi,
C'est toi, qui trahissant ta promesse, ta foi,
Transfuge des autels, pour marcher vers l'abîme,
Courois te rendre au monde, à la fange du crime;
Ce Dieu, qui d'un regard perce l'immensité,
Les profondeurs du tems & de l'éternité,
Il a lu dans ton cœur, dans ses plis infidelles,
En a développé les trames criminelles;
Il t'a vu prêt enfin à rompre tes sermens:
Il te ravit l'auteur de tes égaremens;
Sa clémence lassée à l'homme t'abandonne.
S'il t'échappe des pleurs, que le ciel te pardonne,
Qu'ils implorent ta grace, & celle de l'objet..
Par la voix du devoir je vous parle à regret;
Donnez-moi votre bras..

Il releve Comminge qui fait des efforts, & s'appuie sur le bras du Pere Abbé.

COMMINGE.

Qu'exigez-vous, mon pere?
J'allois sur cette tombe achever ma misere;

Pourquoi me rappeller à ce jour que je fuis?
Nommez-moi criminel: je ſçais que je le ſuis;
Mais cet objet, mon pere, il n'étoit point coupable;
J'ai fait tous ſes malheurs: le ciel inexorable
Auroit dû ſur moi ſeul appéſantir ſes coups,
Et ſur Adélaïde il les réunit tous!

LE PERE ABBÉ.

Reſpectez ſes décrets; adorez ſes vengeances,
Et ſouffrez.

COMMINGE.

Il a mis le comble à mes ſouffrances.
Je ne le cache point: irois-je vous tromper?
Son bras du coup mortel eſt venu me frapper.
Je crains peu le trépas: je le vois d'un œil ferme,
Comme de mes malheurs le remede & le terme.
Mais ce que je redoute, eſt un Dieu courroucé.
Retirez donc le trait, dans mon cœur enfoncé;
Je frémis de le dire, Adélaïde eſt morte,
Et ſur Dieu cependant, plus que jamais l'emporte:
Voilà le ſeul objet qui me ſuit au tombeau.
A la pâle clarté de ce triſte flambeau,
C'eſt elle que je vois, plus ſéduiſante encore;
Aux autels proſterné, c'eſt elle que j'adore:
D'autant plus accablé de ma funeſte erreur,
Que même le remords n'entre plus dans mon cœur.

LE PERE ABBÉ.

Qu'un eſpoir courageux vous flatte & vous anime;
Criez à votre Dieu du profond de l'abîme:

D'un honteux eſclavage il briſera les fers.
Le créateur des cieux, le ſouverain des mers,
Qui fait taire d'un mot (1) les bruyantes tempêtes,
Enchaîne avec les vents la foudre ſur nos têtes,
Sçaura rendre le calme à vos ſens agités:
Mais le zèle conſtant obtient ſeul ſes bontés.
Voulez-vous réveiller dans votre ame impuiſſante
Ces ſublimes élans, cette flamme agiſſante,
Qui nous porte à l'amour de la divinité?
Qu'en toute ſon horreur à vos yeux préſenté
Le trépas vous inſpire un effroi ſalutaire;
Eclairez-vous toujours du flambeau funéraire;
Plus docile à nos loix, achevez de creuſer
Cette foſſe, où l'argile ira ſe dépoſer.
Tremblez que cet eſprit, qui ſurvit à nous-même,
Dans ſes deſtins nouveaux n'emporte l'anathême;
Frémiſſez: contemplez l'arbitre ſouverain,
Sur cette foſſe aſſis, la balance à la main;
Le pere a diſparu: vous voyez votre juge;
Il prononce.. Où ſera, mortel, votre refuge?
En lui montrant ſa foſſe.
C'eſt donc là que penché ſous le glaive d'un Dieu,
C'eſt-là que vous devez enſevelir ce feu,
Qu'il faut que votre cœur ſe ſoumette, ſe briſe,

---

(1) *Imperavit ventis & mari, & facta eſt tranquillitas magna.*

Sur vos devoirs cruels, que la mort vous instruise..
Avec ce maître affreux je vous laisse..

Il fait quelques pas pour se retirer.

COMMINGE, *l'arrêtant, & vivement.*

Un moment,
Mon pere.. cet Euthime irrite mon tourment;
Tantôt je l'ai revu.. je résiste avec peine
Au desir de sçavoir quel sujet le ramene,
Ici.. sur mes pas même.. il semble partager
Mes chagrins, mes travaux.. il veut les soulager;
Sur ma fosse il levoit une main défaillante,
Et sa main retomboit toujours plus languissante;
Lui serois-je connu?. pourquoi ces pleurs?. sçachez
Dans quelle sombre nuit ses destins sont cachés.
De moi-même étonné.. quel sentiment me guide?
Qui peut m'intéresser après Adélaïde?

LE PERE ABBÉ.

Eh quoi! toujours ce nom? je remplirai vos vœux;
Je vais enfin lever ce voile ténébreux;
Euthime m'apprendra quelle raison puissante
Rappelle à vos côtés sa douleur gémissante;
Je vous en instruirai. Son état est touchant!
Au matin de ses jours, il penche à son couchant!
On craint que le poison de la mélancolie
N'ait bientôt consumé le reste de sa vie.

COMMINGE, *avec emportement.*

Ah! ce revers manquoit à mon malheureux sort!

LE PERE ABBÉ.

Dans ces tombeaux, mon frere, étudiez la mort:
Je vous l'ai dit: cherchez son horreur ténébreuse..
C'est l'école de l'homme.

Il fait encore quelques pas pour sortir.

COMMINGE, *allant à lui.*

Ame si généreuse,
Où regne la nature avec la piété,
Où Dieu se fait sentir dans toute sa bonté,
Puisqu'il n'est point permis d'entretenir l'idée..
D'un si cher souvenir mon ame est possédée!
Que du moins (je n'implore, hélas! que la pitié)
Mes pleurs puissent couler au sein de l'amitié!
Faut-il que tout entier le sentiment s'immole?
Et le ciel défend-t-il qu'un ami me console?
Mon pere.. d'Orsigni soulageoit ma douleur..
Qu'il revienne..

LE PERE ABBÉ, *le serrant contre son sein.*

Est-ce à vous à douter de mon cœur?
Me suis-je à votre égard montré dur, inflexible?
Et pour être chrétien, doit-on être insensible?
Ne connaîtrez-vous point, exempt de passion,
Le véritable esprit de la religion?
Le tendre sentiment compose son essence;
Le tendre sentiment établit sa puissance;
Si Dieu n'eût point aimé, suivrions-nous sa loi?
C'est l'amour qui soumet la raison à la foi..
Vous verrez votre ami.

Comminge se prosterne devant le Pere Abbé.

SCENE V.

COMMINGE *seul, & revenant au-devant du théâtre.*

QUE mes maux ſont horribles!
Eh! qu'il eſt de tourments pour les ames ſenſibles!
Combien de fois on meurt avant que d'expirer!
Tout m'attendrit, m'afflige, & vient me déchirer!
Cet Euthime.. Ah! Comminge, écarte les allarmes;
Dans tes yeux preſque éteints eſt-il encor des larmes?
Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir,
Ton cœur au ſentiment pourroit-il ſe r'ouvrir?
J'ai tout perdu!. C'eſt moi que le tombeau dévore!
C'eſt moi.. qui ne ſuis plus! ô mon Dieu que j'implore,
Tu veux.. que je l'oublie! ô comble de douleurs!
Tu prétends lui ravir juſqu'à mes derniers pleurs!
Et ce ſuprême effort.. n'eſt point en ma puiſſance.
Pardonne, Dieu vengeur, je ſçais que je t'offenſe;
Je voudrois.. t'obéir..

Il court au tombeau de Rancé, l'embraſſe avec vivacité, & y répand des larmes.

Toi, qui des paſſions pus te rendre vainqueur,
Rancé.. tu ſçus aimer; tu connus la tendreſſe:
Tu ſçauras.. comme il faut ſurmonter ſa faibleſſe.

Ta vertu, que le ciel prit ſoin de ſoutenir,
De l'objet le plus cher dompta le ſouvenir;
Du pied de ſon cercueil, ſur ſa cendre fumante,
Tu t'élevas à Dieu, qui frappoit ton amante:
Je n'ai point ton courage.. Ah! viens à mon ſecours;
Viens, ſubjugue un tyran.. qui l'emporte toujours.
Contre un cœur révolté, Rancé, tourne tes armes;
D'Adélaïde en moi combats, détruis les charmes;
L'ai-je pu dire, hélas!. je retombe à ce nom;
Prête-moi.. tout l'appui de la religion.
Mes larmes vainement inonderoient ta tombe!
Aimas-tu comme moi?. Sous mes maux je ſuccombe.

Il eſt penché ſur le tombeau, aux pieds de la croix & dans un profond accablement.

SCENE VI.

COMMINGE, EUTHIME.

Euthime deſcend de l'eſcalier au côté droit; c'eſt de ce même côté que Comminge a les deux mains & la tête appuyées ſur le tombeau; il eſt donc aſſez naturel qu'il ne voye pas Euthime, qui n'apperçoit point auſſi Comminge. Euthime ſe traîne juſqu'à ſa foſſe; on ſe ſouviendra qu'elle eſt ſur le devant du théâtre à droite: ce religieux qui a toujours la tête enfoncée dans ſon habillement, examine long tems ſon dernier aſyle; il gémit, il y tend les deux mains qu'il leve enſuite au ciel; il quitte ce lieu de la

scène, fait quelques pas pour se retirer, apperçoit Comminge, paroît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin; Comminge qui ne l'a pas vû, se leve, & passe au côté gauche du théâtre, près de sa fosse; Euthime court prendre sa place. Il a remarqué que Comminge avoit laissé échapper des pleurs sur le tombeau: il y demeure dans la même situation où l'on a vu Comminge.

COMMINGE *se levant, comme on vient de le dire, & allant vers sa fosse.*

ALLONS nous acquitter d'un barbare devoir.
Qu'ai-je dit? Le trépas n'est-il point mon espoir?
Il prend la pioche.
Terre, mon seul asyle, à ton sein qui m'appelle,
Puis-je rendre assez tôt ma substance mortelle?
Ce cœur, par vingt tyrans, déchiré, dévoré,
Pourroit-il assez tôt être au néant livré?
Il enfonce la pioche, creuse la terre, & trouve de la résistance. Pendant ce tems Euthime donne des baisers au tombeau; on diroit qu'il veut recueillir dans son cœur les larmes de Comminge.
Tu m'opposes, ô terre, un rocher inflexible!
Ouvre-toi sous mes coups.. à mes pleurs sois sensible..
En pleurant.
De tes flancs amollis.. je ne veux qu'un tombeau.
Il arrache des pierres, qu'il jette sur le bord de la fosse; il s'arrête appuyé sur la pioche, & continue.
Eprouvé, chaque jour, par un tourment nouveau,
Aurois-je à regretter une vie importune?

Hélas! dès le berceau j'ai connu l'infortune,
Les maux les plus cruels, les supplices du cœur:
L'existence pour moi ne fut que la douleur.

Il creuse encore la terre, laisse la pioche, prend entre ses mains un crâne, le considere avec une attention ténébreuse.

De cet être abîmé par un rayon céleste,
De l'homme malheureux voilà donc ce qui reste!
Ils ont aimé sans doute:.. & leur cœur ne sent plus!

Il laisse, avec un signe d'effroi & de douleur, tomber ce crâne, qui va rouler du côté d'Euthime. Comminge a son front appuyé sur les deux mains: il reste quelque tems dans ce sombre accablement. Euthime fait un mouvement de terreur à l'aspect de cette tête, & il reprend la même attitude. Comminge revenu à lui, poursuit:

Ciel! soutiens mes esprits de douleur abattus.

Euthime se releve, tourne les yeux vers le ciel, met la main sur son cœur, & retombe dans la même situation. Comminge prend la pelle, jette la terre de côté & d'autre, met les pieds dans sa fosse, la considere avec cette mélancolie profonde, le caractere de l'ame pénétrée.

Que j'ose de ma cendre envisager la place..
Là.. je ne serai plus.. C'est dans ce court espace
Que tout s'anéantit.. tout.. jusques à l'espoir;
C'est ici.. que l'amour n'aura plus de pouvoir,
Qu'Adélaïde enfin.. je vis.. je brûle encore;
Je sens.. qu'Adélaïde est tout ce que j'adore.

Il laisse tomber la pelle, tombe lui-même dans une atti-

tude d'abattement sur le coin de la fosse qui regarde le tombeau : par-là il peut être vu du spectateur ; Euthime, qui continue à n'être pas apperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, donne des marques de douleur, retourne & demeure une main appuyée sur le tombeau.

Pardonne-moi, grand Dieu, c'est mon dernier soupir ;
Pour la derniere fois laisse-moi me remplir
De cet objet.. qu'il faut que je te sacrifie !
Pardonne, si malgré le serment qui me lie,
J'ai gardé, dans un sein qui nourrit son ardeur,

Il tire de son sein le portrait d'Adélaïde. Euthime est parvenu jusqu'auprès de Comminge, & met son mouchoir à ses yeux ; il écoute Comminge avec intérêt.

Cette image si chere.. attachée à mon cœur :
Eut-on pu l'en ôter, sans m'arracher la vie ?

Il attache les yeux sur le portrait.

Voilà.. voilà les traits.. que l'on veut que j'oublie !
Effacés par mes pleurs.. à mes yeux si présents...
Sur la religion.. sur le ciel si puissants !
A Dieu même.. à Dieu même, oui je t'ai préférée,
Tu m'enflammes encore, ô femme idolâtrée.
Du cœur le plus épris, & le plus malheureux..

Il couvre le portrait de baisers & de larmes.

Ma chere Adélaïde.. emporte tous mes vœux..

Euthime, les deux mains étendues vers Comminge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.

Le dernier sentiment de l'esprit qui m'anime

EUTHIME, *avec un cri.*

Ah! Comte de Comminge!

Il se retire avec une espece de précipitation.

COMMINGE, *remettant avec vivacité le portrait dans son sein, & frappé d'étonnement.*

A ces accents! *Il se retourne.*

Euthime!.

Il m'a nommé!.

Euthime se retire vers l'escalier de l'aîlé droite.

Sa voix.. cruel.. vous me fuyez!.

Il va à lui.

Rien ne peut m'arrêter.. que j'expire à vos piés.

Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.

Quoi! vous me repoussez!

Il demeure interdit.

Son empire m'étonne!

Euthime a monté déjà quelques marches, il tombe les deux mains appuyées sur les genoux, dans l'attitude d'une personne qui pleure.

Il pleure!.

Comminge avec impétuosité allant à Euthime, & déjà sur une des marches.

Je sçaurai..

EUTHIME, *se relevant, & lui faisant signe toujours de la main pour qu'il n'avance pas.*

Restez.. Le ciel l'ordonne.

Euthime acheve de monter avec peine, tournant souvent la tête.

COMMINGE, *demeurant interdit sur le degré.*

Dieu lui-même commande! il enchaîne mes pas!..
Quel silence obstiné, que je ne comprens pas!

Il se retourne vers Euthime qui est au haut de l'escalier; ce dernier joint les mains, semble s'adresser au ciel, regarde encore Comminge, pousse un profond gémissement, est prêt de quitter la scène.

Euthime.. cher Euthime.. il gémit! & m'évite..

Commirge monte encore quelques degrés pour aller vers Euthime, & dit avec des larmes:

Euthime.. écoutez-moi.. qu'un seul mot...

Il suit long-tems des yeux Euthime, qui disparaît enfin, après s'être encore retourné & avoir regardé Comminge en levant les mains au ciel, & mettant la main sur son cœur.

Il me quitte!..

SCENE VII.

COMMINGE *seul, descendant.*

CEs sons.. ces sons touchans.. dans mon ame
ont porté..
Trop chere illusion!. frappé de tout côté..
Ma douleur, mon tourment, mon désespoir
redouble!
Tout ce qui m'environne augmente encor ce
trouble..

Il va vers le tombeau.

O Dieu qui me punis, que j'offense toujours,
Précipite la fin de mes malheureux jours ;
O Dieu.. soulage-moi du fardeau de mon être.

Il a une main appuyée sur le tombeau.

SCENE VIII.

COMMINGE, D'ORSIGNI, *avec précipitation, descendant par l'escalier du côté gauche, & accourant à Comminge.*

COMMINGE, *allant au-devant de d'Orsigni, avec transport.*

Il me connaît!

D'ORSIGNI, *avec la même vivacité.*

Euthime, en ce moment peut-être,
A son terme arrivé..

COMMINGE, *effrayé.*

Vous dites?

D'ORSIGNI.

A l'instant,
J'ai vu ce malheureux que l'on traînoit mourant
Aux lieux, où la pitié (1) d'une main bienfaisante
S'empresse à soulager la nature souffrante.

(1) L'infirmerie.

COMMINGE, *avec douleur, & faisant quelques pas.*

Je te perdrois ! Euthime!

D'ORSIGNI.

A travers sa pâleur,
J'ai saisi quelques traits.. ils ont troublé mon cœur ;
Comminge.. il faut le voir.

COMMINGE.

Je le verrai, sans doute.
Courons.. ce cœur, hélas! n'a plus rien qu'il redoute..

Il sort.

D'ORSIGNI.

Je suis vos pas.

SCENE IX.

D'ORSIGNI, *seul.*

O Ciel! prens pitié de ses maux!
S'il n'est point en ces lieux, où donc est le repos?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *descendant avec précipitation*, & D'ORSIGNI, *le suivant avec le même empressement.*

COMMINGE, *encore sur les degrés.*

NON, ne me suivez point.

Il est descendu sur la scène.

D'ORSIGNI.

Sous ces voûtes funèbres,
Que venez-vous chercher ?

COMMINGE.

Les plus noires ténèbres.
S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux,
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
Dans la nuit de la mort que ma douleur se cache;
A me persécuter tout conspire & s'attache;
Tout se plaît à blesser ma sensibilité.
Je ne puis m'arracher à la fatalité!
Que je reconnais bien cet infernal Génie,
Appliqué sans relâche à tourmenter ma vie,
Et qui, dès mon berceau, s'abreuvant de mes pleurs,
Emporte mes destins de malheurs en malheurs!
Acharné sur sa proie avec persévérance..
Jouis, cruel: ta rage a comblé ma souffrance!

D'ORSIGNI.

Quoi! toujours entouré de l'ombre des tombeaux,
Loin de les adoucir, vous irritez vos maux!
Aimant à vous nourrir de fiel & d'amertume,
Vous-même entretenez l'ennui qui vous consume!

COMMINGE.

Euthime.. vous sçavez quel trouble en sa faveur,
Quel pouvoir inconnu semble entraîner mon cœur,
Qu'après Adélaïde, il est le seul, peut-être,
Pour qui le sentiment dans mon ame ait pu naître;
Cet Euthime.. que j'aime, & je ne sçais pourquoi..
Refuse de me voir.. Il s'éloigne de moi!
Malgré mon désespoir, ma priere, mes larmes,
Il veut à mes regards dérober ses allarmes!
On dit même, & je tremble à ce nouveau chagrin,
Que ses jours languissants approchent de leur fin:
S'il m'étoit enlevé.. que m'importe sa vie?
Que dis-je, ô ciel? La mienne à son sort est unie.
Mais, d'Orsigni, d'où vient cet intérêt puissant?
Seroit-ce du malheur le suprême ascendant,
Et des infortunés le cœur facile & tendre,
Plus que les autres cœurs, cherche-t-il à s'étendre?
Goûterions-nous enfin de secrettes douceurs
A confier nos maux, à déposer nos pleurs?
La peine partagée est-elle plus légere?
Ou ce ciel, de qui l'homme éprouve la colere,
Que les plus malheureux souvent touchent le moins,
Met-il le sentiment au rang de nos besoins?

Euthime.. à mes côtés je le revois sans ceſſe;
Il me cherche, me fuit.. dans quel trouble il me laiſſe!

D'ORSIGNI.

Comme vous j'ai ſenti la même émotion.

COMMINGE.

Et tout vient ajouter à cette impreſſion.
Qu'eſt-ce que le ſecours de la raiſon humaine!
Qu'on doit peu nous vanter ſa lueur incertaine!
Ce débile flambeau, qu'allume un ſouffle ſaint,
Le moindre événement l'obſcurcit, ou l'éteint;
Avec nos ſens flétris nos eſprits s'affaibliſſent..
A mes propres regards mes frayeurs m'aviliſſent:
J'euſſe autrefois d'un ſonge écarté les erreurs,
J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs;
Tant l'infortune change & peut dégrader l'être,
Que l'orgueil a nommé l'image de ſon maître!
Lorſque l'aſtre du jour brille au plus haut des cieux,
La règle nous permet (1) d'appeller ſur nos yeux
D'un ſommeil paſſager les douceurs conſolantes;
La mort même abaiſſoit mes paupieres peſantes;
Dans le ſein du repos j'eſſayois d'aſſoupir
Les tortures d'un cœur fatigué de gémir:
Quel ſonge m'a frappé de triſteſſe & de crainte!

(1) On ſe rappellera que les Religieux de la Trappe ont permiſſion de ſe repoſer quelques moments l'après-dîner.

J'errois dans les détours d'une lugubre enceinte,
Qu'à sillons redoublés le tonnerre éclairoit;
Sous mes pas chancellants la terre s'entr'ouvroit;
Je m'avance, égaré, dans des plaines désertes:
De la destruction elles étoient couvertes;
Du fond de noirs tombeaux, antiques monuments,
J'entendois s'échapper de longs gémissements;
Dans les débris épars de ces vieux mausolées,
Je voyois se traîner des Ombres désolées;
D'un lamentable écho ces champs retentissoient;
Des monceaux de cercueils jusqu'aux cieux s'entassoient:
On eut dit que ces bords, haïs de la nature,
Etoient du monde entier la vaste sépulture.
Tout à l'oreille, aux yeux, au cœur, à tous les sens
Portoit l'affreuse mort, & ses traits déchirants.
A la sombre lueur d'une torche sanglante,
J'apperçois une femme éperdue & tremblante;
En vêtemens de deuil, les bras levés au ciel,
Dans les pleurs, succombant sous un trouble mortel.
Aussitôt la pitié m'attendrit & me guide:
J'accours, je vois.. je vole aux pieds d'Adélaïde,
Et n'embrasse, effrayé, qu'un tombeau gémissant.
Sous les habits d'Euthime, un spectre menaçant
S'éleve, se découvre, à mes regards présente..
Quelle image! la mort cause moins d'épouvante:
D'un tourbillon de feux il étoit entouré;
On pouvoit voir son cœur, de flammes dévoré.

„ Arrête, m'a-t-il dit d'une voix douloureuse;
„ Cruel! ma destinée est assez malheureuse.
„ Puissé-je dans ces feux, qui s'éteindront un jour,
„ Expier les erreurs d'un criminel amour,
„ Et bientôt appaiser les célestes vengeances!
„ Pleure, il est encor tems, répare tes offenses.
„ Tu vois Adélaïde." A ces mots expirans,
Il lance dans mon sein un de ses traits brûlants;
„ Je t'attends, poursuit-il." Je m'écrie : il retombe,
Et rentre, en murmurant, dans la nuit de la tombe,
La foudre y suit le spectre, & l'enfer a mugi.

SCENE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI, QUATRE RELIGIEUX.

Ces quatre Religieux paraissent au sortir de l'aile droite du cloître, au côté de l'escalier; ils prennent successivement une des cordes de la cloche, en se prosternant l'un devant l'autre, & en disant :

PREMIER RELIGIEUX, *d'une voix sourde & lugubre.*

MOURIR.

D'ORSIGNI, *entendant les sons funèbres de cette cloche, qui sonne depuis ce moment jusqu'à la fin de la pièce.*

Quels sons! qu'entends-je?

COMMINGE, *effrayé & regardant ces Religieux.*

Il se meurt! d'Orsigni..

SECOND RELIGIEUX,

en observant ce que nous venons de dire.

Mourir.

TROISIEME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIEME RELIGIEUX.

Mourir.

Ces quatre Religieux se retirent; la cloche est censée avoir d'autres cordes que tirent dans le cloître d'autres Religieux qu'on ne voit pas.

D'ORSIGNI.

Quels accents! quelle image!

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter. Vous voyez notre usage,
Lorsqu'un de nous expire.

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, *suivi de deux religieux, dont l'un a son mouchoir sur les yeux, l'autre paraît pénétré de tristesse. Les deux religieux sortent, & remontent tristement.*

LE PERE ABBÉ.

EPARGNEZ ces regrets;

Allez du lit funèbre (1) ordonner les apprêts.

COMMINGE, *l'appercevant, court à lui, emporté par la douleur, & oubliant de ſe proſterner ſuivant l'uſage.*

Euthime..

LE PERE ABBÉ, *d'un ton attendri.*

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir.. Ah! mon pere!

LE PERE ABBÉ.

Tout le pleure, & moi-même.. ô triſte miniſtere!

COMMINGE, *du ton de la plus vive douleur.*

O mon pere! avec lui que ne puis-je expirer!
Eh! je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer!
A part.
Pardonne, Adélaïde.. Oui, j'ignore moi-même
Quel mouvement.. je céde à ma douleur extrême.
Au Pere Abbé.
Pour jamais enlevé.. je ne le verrai plus!

D'ORSIGNI.

Qu'il a ſçu me toucher! que mes ſens ſont émus!

---

(1) Qu'on n'oublie point que ces religieux, lorſqu'ils ſont près d'expirer, ſont étendus ſur la cendre & la paille.

LE PERE ABBÉ.

Dans cette enceinte ſombre il doit bientôt deſcendre,
Rempli de notre eſprit, pour mourir ſur la cendre.

COMMINGE, *au Pere Abbé.*

Vous ſçavez..

LE PERE ABBÉ.

Ses chagrins doivent ſe dévoiler.

COMMINGE, *avec précipitation.*

Nous apprendrons, mon pere..

LE PERE ABBÉ.

Euthime va parler:
Je le ſçais de lui-même, & pour grace derniere,
Il demande, affranchi de notre loi ſévere,
Qu'un grand ſecret, dit-il, dans ſon cœur retenu,
Echappe à ſa douleur, & ſoit enfin connu.

COMMINGE.

à part.

Un grand ſecret! mon trouble à chaque inſtant augmente.

D'ORSIGNI, *à part.*

Quels rapports.. quels ſoupçons que ma faibleſſe enfante!

SCENE IV.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, DES RELIGIEUX.

Deux rangs de religieux descendent les bras croisés sur la poitrine & dans un grand accablement, par les deux escaliers. Chacun fait une genuflexion devant la Croix, & une autre devant l'Abbé; ensuite ils vont se remettre à leur place des deux côtés de la scène; les deux colonnes sont en face l'une de l'autre, le Pere Abbé est au milieu; sur un des côtés du théâtre sont Comminge & d'Orsigni, tous deux accablés de la plus vive douleur, & paraissant inquiets sur ce que doit révéler Euthime. La cloche sonne toujours, de façon pourtant qu'elle ne couvre pas la voix.

LE PERE ABBÉ, *aux religieux.*

QUE chacun prenne place & m'écoute.

Les religieux se rangent, comme on l'a dit, à côté l'un de l'autre, & dans une triste & recueillie. On frappe la tablette des mourants selon l'usage de la Trappe.

La mort
Sur un de nous s'arrête & va finir son sort;
Le frere Euthime touche à ce moment terrible
Où nous attend l'arrêt d'un juge incorruptible;
Et l'homme, quel qu'il soit, est toujours criminel:
Réunissons nos voix; jusqu'au trône éternel,
Portons avec ardeur la fervente priere:

Du séjour bienheureux elle ouvre la barriere,
Des pièges infernaux peut seule garantir,
Prête un pouvoir touchant aux pleurs du repentir,
De Dieu qui va frapper, suspend, éteint la foudre,
Et désarmant son bras, le force à nous absoudre.
Pour Euthime implorons tous les secours du ciel;
Que cet infortuné, vainqueur d'un corps mortel,
Plein de ce feu sacré que l'espérance allume,
Au calice de mort boive sans amertume,
Et que son ame en paix, rejettant ses liens,
S'élance au sein d'un Dieu, la source des vrais biens.

Il se tourne de côté, ainsi que tous les religieux, en face de la croix, & adresse cette priere que lui seul prononce, les religieux ne disant tout haut que le dernier mot.

PRIERE.

Dieu suprême, daigne m'entendre.
Que l'esprit immortel s'enflamme de ton feu;
Rends à la terre une mortelle cendre.
Mon ame reconnaît, aime, & bénit un Dieu.

TOUS LES RELIGIEUX *répetent à la fois ce dernier mot.*

Un Dieu!

LE PERE ABBÉ *continuant.*

Mon ame en toi seul se confie:
Ecarte les dangers qui m'attendent au port;
A l'homme, qu'a trompé le songe de la vie,
Grand Dieu, fais supporter la mort.

TOUS LES RELIGIEUX *répetent.*

La mort!

LE PERE ABBÉ *poursuit.*

Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles;
Que je me plonge au sein des miracles divers,
Créés par tes mains immortelles!
L'espérance, la foi m'emportent sur leurs ailes;
Dieu puissant, sous mes pas viens fermer les enfers.

TOUS LES RELIGIEUX.

Les enfers!

LE PERE ABBÉ *continue.*

Brise un joug que la matiere impose;
Romps les fers de l'humanité;
Tout est marqué du sceau de la mortalité;
Tout fuit, comme un torrent dans son cours emporté,
C'est en toi seul, ô mon Dieu, que repose
L'éternité.

TOUS LES RELIGIEUX.

L'éternité!

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, LES RELIGIEUX.

Quatre nouveaux religieux, dont deux portent une espece d'urne de terre grossiere & remplie de cendre, l'autre a sous son bras de la paille.

LE QUATRIEME RELIGIEUX, *au Pere Abbé, & d'une voix basse & pénétrée.*

Le frere Euthime approche.

LE PERE ABBÉ.

Empreſſons-nous, mes freres,
A préparer ce lit, terme de nos miſeres:
Euthime a demandé que ſon œil expirant
Pût contempler ſa foſſe à ſon dernier inſtant.

Il eſt accompagné de ces quatre nouveaux religieux, il prend dans une coquille qu'on lui préſente avec cette urne, de la cendre, la laiſſe tomber en levant les yeux au ciel, & en diſant:

Eſprits conſolateurs, entourez cette cendre.

Les quatre religieux forment une croix de cendre qu'ils couvrent de paille; elle eſt ſur le devant du théâtre à gauche, diſtante de la foſſe d'Euthime; les deux colonnes de religieux dépaſſent cette cendre, de façon que Comminge ſera vis-à-vis d'Euthime, lorſqu'il ſera placé.

Et ſur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre.

COMMINGE.

O ſpectacle touchant! je ne pourrai jamais..

LE PERE ABBÉ, *à Comminge.*

A votre rang placé, modérez ces regrets,
Frere Arſène, & ſongez que le ciel s'en offenſe.

Comminge dans l'accablement, va prendre ſa place parmi les religieux: il eſt le ſecond de la colonne droite; d'Orſigni eſt quelques pas plus haut que les religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les religieux, ni Comminge.

A d'Orſigni.

Et vous, ſur qui veilloit l'œil de la Providence,
Qu'elle-même a ſans doute en ces murs amené,

Vous, d'un monde trompeur, toujours environné,
Vous avez vu mourir ces héros de la guerre,
Dont le faste imposant peut éblouir la terre,
Ces sages, dont l'orgueil est le faible soutien..

D'ORSIGNI, *appercevant Euthime qui descend.*

O ciel!

LE PERE ABBÉ.

Vous allez voir comme meurt un chrétien.

SCENE VI. & *derniere.*

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE PERE ABBÉ, LES RELIGIEUX, EUTHIME, *soutenu par deux religieux, un troisième le suit avec un crucifix à la main.*

LE PERE ABBÉ, *voyant Euthime. A d'Orsigni.*

Il se montre à nos yeux.

A Euthime, au-devant duquel il va.

Venez, venez, mon frere,
Mériter de la grace une mort salutaire.

EUTHIME, *avançant sur le théâtre, toujours soutenu par les deux religieux, & se traînant au lit de cendre.*

C'est-là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas!

Au Pere Abbé.

Ô mon pere! daignez me prêter votre bras.

Le Pere Abbé l'aide, & l'étend sur la cendre : l'un des deux religieux qui le soutiennent se retire. Derriere lui reste toujours le religieux qui porte le crucifix ; Euthime demande au Pere Abbé qui est à ses côtés :

Suis-je près de ma fosse?

COMMINGE, *le regardant avec attention & à part.*

A sa voix.. à sa vue..

LE PERE ABBÉ, *à Euthime.*

La voici.

Il la lui montre

D'ORSIGNI, *à part.*

Quelle erreur séduit mon ame émue!

EUTHIME, *regardant sa fosse.*

Mon courage incertain demande à s'affermir;
Soutenons ce spectacle.. il apprend à mourir.

On se souviendra qu'Euthime doit avoir une voix languissante & affaiblie.

Vous me l'avez permis. *Au Pere Abbé.* Le malheureux Euthime
Peut, rempli des transports du zêle qui l'anime,
Révéler des secrets, qui du jour éclairés,
Rendront Dieu plus visible à ces lieux révérés,
A ces ames, du monde & des sens détachées..
Oui, vous verrez son bras, par des routes cachées;
Me tirer des enfers, pour me conduire au port.
Que ma bouche, ô mon Dieu, par un suprême effort

Puisse

Puisse offrir de ta gloire une preuve éclatante!
Ranime en sa faveur cette voix expirante!
Que mon dernier soupir s'arrête, pour montrer
Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inspirer!

LE PERE ABBÉ.

Ah! sa grace est sur nous toujours prête à descendre;
Sur nous toujours ses dons sont prêts à se répandre.
C'est nous, c'est nous, ingrats, qui repoussant sa main,
Contre le ciel armés, lui fermons notre sein.

EUTHIME, *au religieux qui le soutient. Il est un peu élevé, & souvent appuyé sur son bras droit.*

Daignez me soutenir. *Aux religieux.*
Vertueux solitaires,
Vous avez cru ma foi, ma piété sincères,
Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,
J'étois par un saint zèle aux autels entraîné:
Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime
Des désordres du cœur la honteuse victime;
Vous voyez.. une femme.

Comminge à ce mot laisse échapper toute l'expression de l'étonnement & de la curiosité, mouvements qui toujours augmentent.

LE PERE ABBÉ.

Une femme, en ce lieu!

EUTHIME.

Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour Dieu.
Oui, je suis, je l'avoue, une femme coupable,

Et la plus criminelle, & la plus misérable..
Dont la religion consolera la fin.
Comminge, entends, regarde, & reconnais enfin
Celle qui prit, hélas! un fol amour pour guide..
Celle qui t'égara.. qui vient..

A ce dernier mot, elle se leve encore un peu plus; & sa tête moins enfoncée dans son habillement laisse distinguer ses traits.

COMMINGE, *avec un cri, allant se précipiter à genoux auprès d'Euthime, & paraissant vouloir lui prendre la main.*

Adélaïde!

D'ORSIGNI.

Ciel!

EUTHIME, *à Comminge, & le repoussant de la main.*

Elle-même. Arrête.

COMMINGE, *à ses pieds.*

Adélaïde.. non..

Aux religieux qui veulent le relever.

A ses pieds je mourrai..

LE PERE ABBÉ, *à Comminge.*

Que la religion..

COMMINGE, *dans la même situation, avec la fureur de la douleur, & en pleurant.*

Je n'en ai plus.

EUTHIME.

Comminge, ah! si je te suis chere,
N'offense point le ciel..

COMMINGE.

Il comble ma misere.

EUTHIME.

Il nous aime, il nous frappe.. Ecoute, & leve-toi.

Comminge se leve, va tomber dans les bras de deux religieux, & est plongé dans le plus grand accablement. Les mouvements de d'Orsigni sont moins marqués que ceux de Comminge; ce dernier n'est point caché par les religieux: il est entr'eux & Euthime. Le Pere Abbé est plus sur le devant du théâtre.

Je dois un grand exemple, & tout l'attend de moi.
Que du moins mon trépas puisse expier ma vie!

A d'Orsigni avec surprise & attendrissement.

Vous aussi dans ces murs!

Aux religieux, en leur montrant Comminge, & après une longue pause.

Voilà d'un culte impie
Le trop fatal objet.. & que j'ai trop chéri;
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi!
Dès mon premier soupir, Comminge eut ma tendresse;
Nous remplissions nos cœurs d'une profane ivresse;
Tout, la terre, le ciel loin de nous avoient fui;

En montrant Comminge.

Il n'adoroit que moi, je n'adorois que lui;
Notre ame aux passions étoit abandonnée;
Enfin, à mon amant j'allois être enchaînée:
L'intérêt divisa nos parents furieux;
Les flambeaux de l'hymen, qui brilloient à nos yeux;

Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent;
Malheureux pour jamais, leurs mains nous désunirent.
J'aurois dû réprimer à force de vertu
Un penchant par le ciel sans doute combattu:
J'entretins ma faiblesse. A tous les maux en bute:
De ce pas imprudent je courus à ma chute;
Au bonheur de Comminge, il falloit m'immoler,
Que d'un hymen forcé le joug vint m'accabler:
Je cherchai pour l'objet de ce nœud respectable
Un mortel.. qui jamais ne me parut aimable,
Dont le choix odieux rassurât mon amant,
Et fût pour ma tendresse un éternel tourment;
Je trouvai ce mari.. qui devoit me déplaire.
Un tel lien, mon Dieu! méritoit ta colere,
Et j'en ai ressenti les terribles effets!
Malheureuse! l'amour m'enivroit à longs traits.
Cette ardeur insensée avoit peine à se taire:
Je laissois s'élever une flamme adultere;
Je trahissois l'hymen: je portois dans ses bras
Un cœur, qui chérissoit ses secrets attentats.
Eh! voilà ce qu'étoit une femme infidelle
Qui s'armoit des dehors d'une vertu rebelle!
Ils n'en imposoient point aux regards d'un époux;
Il n'écouta bientôt que ses transports jaloux;
A venger ses affronts sa fureur animée
Dans un cachot me traîne, & m'y tient renfermée;
Le cruel.. d'un Dieu juste il étoit l'instrument!

Mais, loin d'ouvrir les yeux sur mon égarement,
Loin qu'un remords heureux excitât mes allarmes,
C'étoit à mon amant.. que je donnois mes larmes.

COMMINGE, *quittant avec vivacité les bras des deux religieux, & allant serrer dans les siens le Pere Abbé, avec un sombre désespoir qui ne lui permet de s'écrier qu'après quelques instants.*

Ah! mon pere!

Le Pere Abbé le tient serré contre son sein.

EUTHIME.

La mort m'affranchit de mes nœuds,
Enleve mon époux: Comminge a tous mes vœux;
Je cours le demander aux lieux de sa naissance;
Depuis longtems sa mere accusoit son absence:
Nous mêlons nos regrets. Par la voix des douleurs,
Dieu quelquefois appelle & vient s'ouvrir les cœurs:
Le mien le repoussoit. D'un trait profond blessée,
Comminge revenoit sans cesse à ma pensée..
Que la raison, l'honneur, de mon ame étoient loin!
Sa mere.. je la quitte, & n'ayant de témoin
Qu'une femme au secret par l'intérêt liée,
De ma mort la nouvelle est partout publiée;
Je prens des vêtements à mon sexe interdits;
Je cherche mon amant sous ces nouveaux habits
D'un ami, qui toujours lui demeura fidelle,
Le nom, à mon esprit tout-à-coup se rappelle;
Le séjour qu'il habite est non loin de ces lieux:

J'y vole.. A ce transport reconnaissez les cieux :
D'un sentiment qu'envain combattoit ma faiblesse,
L'attrait impérieux me domine, me presse,
Subjugue l'amour même, & me force d'entrer
Dans votre temple, où Dieu paraissoit m'attirer;
Parmi toutes ces voix qui chantent ses louanges,
Qui s'élevent à lui sur les aîles des anges,
Je distingue une voix.. un son accoutumé
A pénétrer un cœur toujours plus enflammé:
Par un songe imposteur je crois être trompée;
J'approche.. de quels traits je demeure frappée!
Je découvre à travers les outrages du tems,
Et de l'austérité les sillons pénitens,.
Je revois.. cet objet.. d'une immortelle flamme,
Ce séducteur si cher.. le maître de mon ame;
Je pousse un cri d'effroi, de surprise, d'amour;
Toutes les passions m'agitent tour à tour;
Aussitôt, (contemplez jusqu'où l'homme s'égare,
Quand d'un cœur corrompu le désordre s'empare.)
Je conçois le projet.. je veux ravir à Dieu
Une ame qu'il sembloit échauffer de son feu.
Faible mortelle! oser me croire son égale!
Oser être d'un Dieu l'orgueilleuse rivale!
Je m'informe, j'apprens.. Comminge à vos autels
Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels,
Le jour même.. où le ciel dans ce séjour m'amene.

COMMINGE, *s'arrachant des bras du Pere Abbé, & avec une ſombre fureur.*

Ai-je aſſez, Dieu vengeur, raſſaſié ta haine?

Il fait quelques pas ſur la ſcène, égaré de douleur.

LE PERE ABBÉ.

Rendez grace à ce Dieu qui ne vous punit pas.

Il va à lui, & avec tendreſſe:

Eſt-ce à toi d'augmenter le nombre des ingrats,
Toi qu'il a par bonté tiré du précipice,
Que ſon bras paternel diſpute à ſa juſtice?
A de pareils tranſports tu peux t'abandonner!
Viens, mon fils.

Il lui tend les bras, & le ſerre contre ſon cœur.

Dieu toujours eſt prêt à pardonner.

Comminge en pleurant retombe dans le ſein du Pere Abbé.

EUTHIME.

Après tant de tourments, de recherches, d'allarmes,
Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes;
A des yeux inquiets Comminge étoit rendu:
Mais.. pour un cœur épris l'amant étoit perdu.
O vous, à qui mes cris alloient porter la guerre,
Vous n'avez point ſur moi lancé votre tonnerre!
Vous vouliez employer ce déteſtable amour,
Pour retenir mes vœux dans ce divin ſéjour:
Tant vos deſſeins profonds aux yeux humains ſe cachent!

Pour m'arrêter ici que de liens m'attachent!
Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés:
Autant de fois mes pas y furent ramenés;
Quitter des lieux si chers ! c'eſt pour moi le ciel même,
Où reſpire, où demeure.. où mourra ce que j'aime.
Puis-je m'en arracher? près de lui je vivrai;
L'air qui vient l'animer, je le reſpirerai;
S'il faut, s'il faut lui taire à quel point je l'adore,
Renfermer mes ſoupirs, l'ardeur qui me dévore;
Du moins.. je l'entendrai: je le verrai toujours..
J'exhalois dans mon ſein ces coupables diſcours;
L'amour.. a décidé. J'accours à vous, mon pere;
Vous ne m'effrayez point par votre regle auſtere:
Comminge la ſuivoit. Cette brûlante ardeur
Paraît l'emportement d'une ſainte ferveur:
Dieu ſeul, Dieu ſeul connaît la perfidie humaine!
Enfin vous m'admettez à l'eſſai d'une chaîne..
Je lui tends les deux mains, Comminge la portoit.
Eh, mon pere, quel cœur parmi vous habitoit!
Il faut qu'à vos regards tout entier ce cœur s'ouvre,
Que de tous mes forfaits le tiſſu ſe découvre:
Miſérable! on croyoit que c'étoit l'Eternel
Qui me tenoit ſans ceſſe attachée à l'autel:
Un homme.. y recevoit mon ſacrilége hommage!
C'étoit d'un homme, ô Dieu, que j'encenſois l'image!
C'étoit-là ton rival! c'étoit-là ton vainqueur!

Que-

Que dis-je ? Il n'étoit point d'autre Dieu pour mon cœur !

LE PERE ABBÉ.

Ainſi dans nos liens, captifs opiniâtres,
Les paſſions encor nous rendent idolâtres !
Inſenſés ! hors Dieu ſeul, qui mérite nos vœux ?

EUTHIME, *montrant Comminge.*

Compagne de ſes pas, ſûre que dans ces lieux
L'un & l'autre verroient finir leur triſte vie,
Qu'auprès de lui ma cendre y ſeroit recueillie,
Pouvant à ſes côtés & pleurer & gémir,
Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
Sans retour, ſans eſpoir, je me croyois heureuſe..
Qu'eut inſpiré de plus une ardeur vertueuſe ?
Je me diſſimulois qu'une ſombre langueur
Sur mes jours répandue, en deſſéchoit la fleur..
Je mourois.. pour Comminge. A ma foſſe entraînée,
Je n'y déplorois point ma triſte deſtinée ;
Peu ſenſible à ma fin, je diſois ſeulement :
Là, je ne pourrai plus adorer mon Amant !
C'eſt ſur ſa foſſe, hélas ! que je portois mes larmes ;
C'eſt-là que s'attachoient mes mortelles allarmes ;
Ardente à partager ſes pénibles travaux,
Pour l'aider, j'oubliois ma langueur & mes maux ;
Encor même aujourd'hui, d'une main frémiſſante,
J'eſſayois d'entr'ouvrir cette foſſe effrayante,
Où Comminge.. mon cœur a trahi mon deſſein,

Et l'inſtrument funèbre eſt tombé de ma main.
Vous ſerez étonnés qu'avec tant de faibleſſe,
Avec tous les tranſports de l'amoureuſe ivreſſe,
Une femme ait dompté ce mouvement puiſſant,
Qu'elle ait pu réprimer le deſir ſi preſſant
De ſe faire connaître au tyran de ſon ame;
Ce n'eſt point la vertu qui repouſſoit ma flamme:
C'étoit, c'étoit l'amour, la crainte de troubler
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler;
Je penſois que ce Dieu, qu'aujourd'hui je révère,
Attachoit mon amant par un culte ſincère,
Que les pleurs de Comminge, & ſes profonds ennuis
De la religion étoient les heureux fruits.
Bornée au ſeul plaiſir de le voir, de l'entendre,
Combien de fois mes pas, ma voix, ce cœur trop tendre
Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir?
Mais.. j'aimois trop Comminge.. & je pouvois mourir.

COMMINGE.

Et je n'expire pas dans des torrens de larmes!
Au Pere Abbé en pleurant.
Mon pere.. mon ami..

LE PERE ABBÉ, *d'un ton touchant, & retenant Comminge dans ſes bras.*

Modérez ces allarmes..
Soyez chrétien.

EUTHIME.

Enfin le bras même d'un Dieu
Guidoit mes pas tremblants, me pouſſoit vers ce lieu ;
Comminge de ſes pleurs arroſoit cette tombe ;
Il la quitte : ſoudain je me traîne, & j'y tombe,
Et dans mon ſein mourant ces pleurs ſont recueillis..
Je ne peux réſiſter à mes ſens attendris ;
En vain l'amour m'arrête, à lui-même s'oppoſe :
De ces vives douleurs je veux ſçavoir la cauſe.
J'entens.. je vois Comminge.. en ſes mains un portrait..
Je ſçais.. tous ſes tourments.. & que j'en ſuis l'objet ;
Mon ame, un cri m'échappe.. & je ſuis expirante.

D'ORSIGNI, *à part, ſur le devant du théâtre.*

Frappé d'étonnement, de douleur, d'épouvante..
Je ſuccombe..

Comminge ſe retire avec emportement des bras du Pere Abbé, & fait quelques pas ſur la ſcène.

EUTHIME, *à Comminge, & d'un ton pénétré.*

Où vas-tu ?

COMMINGE, *livré à l'extrême déſeſpoir, & au milieu des religieux qui l'entourent.*

Chercher quelque ſecours
Qui me délivre enfin de mes maux, de mes jours,

D'une existence, ô Dieu! de rage consumée;
De cent coups de poignard percer..

Il met avec fureur la main sur son cœur.

EUTHIME, *avec un profond attendrissement.*

Tu m'as aimée?

COMMINGE, *revenant près d'Euthime.*

Si je t'aime!

EUTHIME.

Demeure, & connais le remord.

Comminge obéit, reste immobile, les mains contre le front, & accablé.

Ma vie a fait tes maux: profite de ma mort.
Aux religieux.
Vous sçavez mes forfaits: apprenez-en la peine.
Succombant tout à coup sous la main souveraine,
Mes yeux se sont ouverts: j'ai vu mes attentats;
J'ai vu Dieu sur Comminge appésantir son bras,
Punir ce malheureux, dont je suis la complice;
Qu'ai-je dit? J'ai tout fait, éternelle justice:
Daigne lui pardonner.. c'est moi qui dois souffrir.
A Comminge.
J'ai demandé que Dieu pour toi me fit mourir:
Il exauce mes vœux. Ma tendresse plus pure
D'expier nos forfaits te presse, te conjure:
Comminge.. cher amant.. quel mot m'est échappé!
J'irrite encor ce Dieu, qui par moi t'a frappé;
Ne pleure point ma fin; ne pleure que ma vie;

Ah! plutôt que ton cœur.. il le faut.. qu'il m'oublie;
Remplis-toi de Dieu seul : à sa voix obéis..
Et que ton repentir de ma mort soit le prix;
Dis, me le promets-tu?

COMMINGE *tombe prosterné à côté d'Adélaïde; il pleure sur sa main qu'elle lui présente.*

Ma chere Adélaïde!

EUTHIME.

Ne te refuse pas à la main qui te guide:
Que la religion t'enflamme désormais;
Promets-moi ce retour...

COMMINGE *troublé.*

Le ciel.. oui.. je promets..
Avec des sanglots.
De t'aimer.. de mourir.

EUTHIME, *retirant sa main & avec trouble.*

Laisse-moi.. je dois craindre..
Comminge se releve, & va tomber dans les bras des religieux qui le soutiennent. Euthime mettant la main sur son cœur.
Il n'est donc que la mort qui puisse, ô ciel, l'éteindre!
Au Pere Abbé.
Mon pere, contre moi j'implore votre appui;
Si j'oubliai mon Dieu, que j'expire pour lui!
Dans un cœur déchiré n'est-il pas tems qu'il règne?
Je veux n'aimer.. que lui. *A d'Orsigni:*
Que l'amitié me plaigne,

D'Orſigni ; vous voyez l'effet des paſſions,
Le jour affreux qui naît de leurs illuſions.

Aux religieux.

Vous, que je n'oſerois nommer encor mes freres,
Pour Euthime uniſſez vos regrets, vos prieres;
Je n'eus point vos vertus : je ſçus les reſpecter.

Au Pere Abbé.

Me ſeroit-il permis, hélas! de ſouhaiter
En montrant Comminge.
Qu'un jour l'humanité réunît notre cendre?
Quels vœux j'oſe former! en mon ſein viens deſcendre,
O mon Dieu; ſois vainqueur à ce dernier moment;
A briſer mes liens borne mon châtiment.
Etendrois-tu plus loin ta ſuprême vengeance?
Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offenſe;
Viens.. effacer des traits.

Au religieux qui porte le crucifix.

Donnez.. & que mes pleurs..

Elle baiſe le crucifix avec tranſport.

Au Pere Abbé.

Mon pere.. approchez-vous.. Dieu ! Comminge.. je meurs.

COMMINGE, *allant ſe jetter ſur le corps d'Adélaïde.*

Elle expire!

La cloche ceſſe de ſonner.

D'ORSIGNI *allant à lui.*

Comminge!.

LE PERE ABBÉ *allant auſſi à lui.*

O malheureux Arſène!

D'ORSIGNI, *voulant l'arracher de deſſus le corps d'Adélaïde.*

Cher Comminge!

LE PERE ABBÉ.

O mon fils!. que je reſſens ſa peine!

Aux religieux.

Le premier ſentiment de la religion
Eſt d'écouter la voix de la compaſſion,
De ſecourir le faible, & même le coupable.

Montrant Comminge.

Adouciſſons l'horreur du deſtin qui l'accable,
Et du ſein de la mort cherchons à le tirer.

Quelques religieux s'avancent pour l'arracher à cette ſituation.

COMMINGE *ſe releyant, & en pleurant.*

Adélaïde..

Les religieux font des efforts pour le relever.

Rien ne peut m'en ſéparer.

Il retombe, on parvient cependant à le relever.

Cruels! vous empêchez que mon tourment finiſſe..

Il va ſe précipiter dans la foſſe préparée pour Adélaïde.

Que cet aſyle affreux du moins nous réuniſſe..

Il tombe les deux bras étendus ſur un des bords de la foſſe.

Enſeveli près d'elle..

D'Orsigni.

Il cède à ses douleurs!

Le Pere Abbé.

Que la pitié l'arrache à ce lieu de terreurs;

Les religieux environnent Comminge.

Redoublez votre zèle, & vos soins secourables..
De l'humaine faiblesse exemples déplorables!
Jouët de vains desirs, par son cœur égaré,
Grand Dieu, qu'est-ce que l'homme aux passions livré ?

La toile tombe.

FIN.

MÉMOIRES
DU COMTE
DE COMMINGE.

MÉMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE.

Je n'ai d'autre dessein, en écrivant les Mémoires de ma vie, que de rappellor les plus petites circonstances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La Maison de Comminge, dont je sors, est une des plus illustres du royaume. Mon bisayeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres considérables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Lussan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit, au contraire, ennemis presqu'en naissant.

Mon pere, qui étoit toujours surpassé dans ses exercices par le Marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine; ils avoient souvent des disputes; & comme mon pere étoit toujours l'agresseur, c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maison: „ Je vous donnerai, „ lui dit cet homme, les moyens d'abaisser l'orgueil de „ M. de Lussan; tous les biens qu'il possede, vous „ appartiennent par une substitution, & votre grand- „ pere n'a pu en disposer. Quand vous serez le maître, „ ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos „ droits."

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour son cousin ; leurs disputes devenoient si vives qu'on fut obligé de les séparer ; ils passerent plusieurs années sans se voir, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Lussan n'eut qu'une fille de son mariage, & mon pere n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison, par la mort de mon grand-pere, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés ; il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits ; il rejetta plusieurs propositions d'accommodement : il intenta un procès, qui n'alloit pas moins qu'à dépouiller le Marquis de Lussan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse, acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere, toujours vif & plein de sa haine, lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le réduire : le Marquis, quoique naturellement d'un caractere doux, ne put s'empêcher de répondre ; ils mirent l'épée à la main. La fortune se déclara pour M. de Lussan ; il désarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la vie. „ Elle me seroit odieuse, si je te la „ devois," lui dit mon pere. „ Tu me la devras malgré „ toi," répondit M. de Lussan, en lui jettant son épée, & en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon pere ; il sembla, au contraire, que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui ; aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état, quand je revins des voyages, qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'Abbé de R . . .

parent de ma mere, donna avis à mon pere que les titres, d'où dépendoit le gain de son procès, étoient dans les archives de l'Abbaye de R . . . où une partie des papiers de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission; après m'en avoir exageré l'importance: „ Vous allez, me dit-il, travailler pour „ vous plus que pour moi; ces biens vous appartien- „ dront: mais quand vous n'auriez nul intérêt, je vous „ crois assez bien-né pour partager mon ressentiment, „ & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai „ reçues."

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon pere desiroit de moi: aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye, où Madame de Lussan avoit plusieurs parens; je partis accompagné d'un vieux domestique de mon pere, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R... Mon voyage fut heureux: je trouvai, dans les archives, les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre maison; je l'écrivis à mon pere, & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de Marquis de Longau-

nois; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour soutenir la vanité de celui de Comminge; je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il regne dans ces lieux une gayeté & une liberté qui dispensent de tout cérémonial; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaisir; on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette qui donnoit une fête aux Dames; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la fontaine, & à qui j'avois débité quelques galanteries que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, suivie d'une fille, qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie; je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusques-là disparut; je ne pus plus faire autre chose que la suivre & la regarder: elle s'en apperçut, & en rougit. On proposa la promenade; j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie, pour que j'eusse pu lui parler: mais moi qui, quelques momens auparavant, avois toujours eu les yeux attachés sur elle, à peine osai-je les lever quand je fus sans témoin. J'avois dit jusques-là à toutes les femmes même plus que je ne sentois: je ne sçus plus que me taire, aussitôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie, sans que nous eussions prononcé un seul mot ni l'un ni l'autre. On ramena les Dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois besoin d'être seul pour jouir de mon

trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois; il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur. Mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Lussan! Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres se présenta à mon esprit: mais de toutes les réflexions la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde, (c'étoit le nom de cette belle fille,) de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me sçus bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérois qu'elle connaîtroit mon amour, sans être prévenue contre moi, & que, quand je lui serois connu moi-même, je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire: mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer; je suivois Adélaïde partout; je souhaitois, avec ardeur, une occasion de lui parler en particulier; & quand cette occasion tant desirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois, me retenoit, & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber, en marchant, un bracelet où tenoit son portrait; le Chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser, & après l'avoir regardé assez longtems, le mit dans sa poche; elle le lui demanda d'abord avec douceur: mais comme il s'obstinoit à le

garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avoit réussi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point: „ pourquoi, lui dit-„ il, Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que „ je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer," ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, „ que quand mes sen-„ timens vous seront connus, vous voudrez bien con-„ sentir au présent qu'elle vient de me faire." Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Vallette; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des attentions, qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle: mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contoit à sa mere, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Lussan en fut aussi offensée que sa fille; je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames; & aussitôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le Chevalier; on le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué: il y vint. „ Je suis persuadé," lui dis-je en l'abordant, „ que ce qui vient de se passer à la promenade, est „ une plaisanterie; vous êtes un trop galant homme „ pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré „ elle. — Je ne sçais, me répliqua-t-il, quel intérêt „ vous pouvez y prendre: mais je sçais bien que je ne „ souffre pas volontiers des conseils. — J'espere," lui dis-je, en mettant l'épée à la main, „ vous obliger de

cette

„ cette façon à recevoir les miens." Le Chevalier étoit brave; nous nous battîmes quelque tems avec assez d'égalité: mais il n'étoit pas animé comme moi par le desir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement; il me blessa légerement en deux endroits; il eut à son tour deux grandes blessures; je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, & l'avoir conduit dans une maison, qui étoit à deux pas de-là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panser, je me mis à considérer le portrait, à le baiser mille & mille fois. Je sçavois peindre assez joliment; il s'en falloit cependant beaucoup que je fusse habile: mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait; j'y passai toute la nuit, & j'y réussis si bien, que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, & de l'obliger, sans qu'elle le sçût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, & mon cœur en sçavoit bien le prix.

Après avoir ajusté le brasselet de façon que mon vol ne put être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu; elle étoit embarrassée: mais je voyois, à travers cet embarras, la joie de m'être obligée, & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux, & si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luſſan; j'étois toujours chez elle; je voyois Adélaïde à toutes les heures, & quoique je ne lui parlaſſe pas de mon amour, j'étois ſûr qu'elle le connaiſſoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs auſſi ſenſibles que les nôtres s'entendent bien vîte: tout eſt expreſſif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette ſorte, quand je reçus une lettre de mon pere qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre; j'avois été occupé tout entier du plaiſir de voir & d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle; la douleur de m'en ſéparer, les ſuites du procès qui étoit entre nos familles, ſe préſenterent à mon eſprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je paſſai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui ſe détruiſoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établiſſoient nos droits ſur les biens de la maiſon de Luſſan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt; je prévenois par-là les procès que je craignois tant; mon pere qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, conſentir à mon mariage avec Adélaïde: mais quand cette eſpérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois conſentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé ſi longtems quelque choſe dont ma tendreſſe m'auroit dû faire faire le ſacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faiſois à mon pere ne m'arrêta pas; ſes biens m'étoient ſubſtitués, & j'avois eu une ſucceſſion d'un frere de ma mere, que je pou-

vois lui abandonner, & qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers; j'allai chercher la cassette qui les renfermoit; je n'ai jamais passé de moment plus doux, que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois, me ravissoit. Si elle m'aime, disois-je, elle sçaura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait: mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnaissance qu'on seroit fâché de me devoir? Je veux qu'Adélaïde m'aime, & je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler; la liberté que j'avois chez elle, m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

„ Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, „ lui dis-je; vous souviendrez-vous quelquefois d'un „ homme dont vous faites toute la destinée?" Je n'eus pas la force de continuer; elle me parut interdite; je crus même voir de la douleur dans ses yeux. „ Vous „ m'avez entendu, repris-je: de grace, répondez-moi „ un mot. Que voulez-vous que je vous dise, me „ répondit-elle? Je ne devrois pas vous entendre, & „ je ne dois pas vous répondre." A peine se donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta aussitôt, & quoique je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler; elle me fuyoit, elle avoit l'air embarrassé: que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur! Je le respectai; je

ne la regardois qu'avec crainte; il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect & à la délicatesse de mes sentimens, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler; je voulois, avant que de me séparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. „ Vous me fuyez, lui „ dis-je: eh! que ferez-vous quand vous sçaurez tous „ mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs? Je vous „ ai abusée par un nom supposé; je ne suis point ce „ que vous me croyez: je suis le fils du Comte de „ Comminge. Quoi! s'écria Adélaïde, vous êtes notre „ ennemi! c'est vous, c'est votre pere, qui poursuivez „ la ruine du mien! Ne m'accablez point, lui dis-je, „ d'un nom si odieux. Je suis un amant prêt à tout „ sacrifier pour vous; mon pere ne vous fera jamais de „ mal; mon amour vous assure de lui.

„ Pourquoi," me répondit Adélaïde, „ m'avez-vous „ trompée? Que ne vous montriez-vous sous votre „ véritable nom? Il m'auroit averti de vous fuir. Ne „ vous repentez pas de quelque bonté que vous avez „ eue pour moi," lui dis-je en lui prenant la main, que je baisai malgré elle. „ Laissez-moi," me dit-elle, „ plus je vous vois, & plus je rends inévitables les „ malheurs que je crains."

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie, qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma passion; j'étois si plein de mon sentiment, qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme sûr de réussir.

„ Je ne ſçais pourquoi, me dit-elle, mon cœur ſe „ refuſe aux eſpérances que vous voulez me donner; „ je n'enviſage que des malheurs, & cependant je „ trouve du plaiſir à ſentir ce que je ſens pour vous; „ je vous ai laiſſé voir mes ſentimens; je veux bien que „ vous les connaiſſiez: mais ſouvenez-vous que je „ ſçaurai, quand il le faudra, les ſacrifier à mon „ devoir."

J'eus encore pluſieurs converſations avec Adélaïde avant mon départ; j'y trouvois toujours de nouvelles raiſons de m'applaudir de mon bonheur; le plaiſir d'aimer & de connaître que j'étois aimé, rempliſſoit tout mon cœur; aucun ſoupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens. Nous étions ſûrs l'un de l'autre, parce que nous nous eſtimions, & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La ſeule choſe, qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon pere. „ Je mourrois de douleur, me „ diſoit-elle, ſi je vous attirois la diſgrace de votre „ famille; je veux que vous m'aimiez: mais je veux „ ſurtout que vous ſoyez heureux." Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive paſſion qu'un cœur puiſſe reſſentir, & tout occupé du deſſein de rendre mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit paſſé à Bagnieres. Le domeſtique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres ſecrets de veiller ſur ma conduite; il n'avoit laiſſé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de Saint-Odon. Malheureuſement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere: cette circonſtance, & le danger où il étoit de ſa bleſſure,

tournoient encore contre moi. Le domeſtique, qui avoit rendu un compte ſi exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois; il avoit peint Madame & Mademoiſelle de Luſſan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge & qui avoient eu deſſein de me ſéduire.

Plein de ces idées, mon pere naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour, comme il m'auroit reproché le plus grand crime. „ Vous avez donc la lâcheté d'ai-„ mer mes ennemis, me dit-il! & ſans reſpect pour „ ce que vous me devez, & pour ce que vous vous „ devez à vous-même, vous vous liez avec eux! que „ ſçais-je même, ſi vous n'avez point fait quelque „ projet plus odieux encore.

„ Oui, mon pere," lui dis-je en me jettant à ſes pieds, „ je ſuis coupable: mais je le ſuis malgré moi. Dans „ ce même moment, où je vous demande pardon, je „ ſens que rien ne peut arracher de mon cœur cet „ amour qui vous irrite; ayez pitié de moi, j'oſe vous „ le dire, ayez pitié de vous; finiſſez une querelle qui „ trouble le repos de votre vie; l'inclination que la „ fille de M. de Luſſan & moi avons pris l'un pour „ l'autre, auſſitôt que nous nous ſommes vus, eſt „ peut-être un avertiſſement que le ciel vous donne. „ Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant: voulez-„ vous me rendre malheureux? Et combien mes mal-„ heurs me ſeront-ils plus ſenſibles encore, quand ils „ ſeront votre ouvrage! Laiſſez-vous attendrir pour un „ fils, qui ne vous offenſe que par une fatalité dont il „ n'eſt pas le maître."

Mon pere qui m'avoit laiſſé à ſes pieds, tant que

j'avois parlé, me regarda longtems avec indignation. „ Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience „ dont je suis moi-même étonné, & dont je ne me „ serois pas cru capable: aussi c'est la seule grace que „ vous devez attendre de moi; il faut renoncer à votre „ folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti „ sur cela, & commencez par me rendre les papiers „ dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma „ confiance."

Si mon pere s'étoit laissé fléchir, la demande qu'il me faisoit, m'auroit embarrassé: mais sa dureté me donna du courage. „ Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en „ ma puissance; je les ai brûlés; prenez pour vous „ dédommager les biens qui me sont déjà acquis." A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles: mon pere furieux vint sur moi l'épée à la main, il m'en auroit percé sans doute, car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mere ne fut entrée dans le moment. Elle le jetta entre nous: „ que faites-vous, „ lui dit-elle? Songez-vous que c'est votre fils?" Et me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis longtems; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens & des fureurs que j'eus à combattre: ce fut une mere tendre, qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. „ Quoi! mon fils, me disoit-„ elle, une maîtresse & une maîtresse que vous ne con-„ noissez que depuis quelques jours, peut l'emporter „ sur une mere! Hélas! si votre bonheur ne dépendoit „ que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre „ heureux. Mais vous avez un pere, qui veut être

„ obéi; il eſt prêt à prendre les réſolutions les plus
„ violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de
„ douleur? Etouffez une paſſion qui nous rendra tous
„ malheureux."

Je n'avois pas la force de lui répondre; je l'aimois tendrement: mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. „ Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que
„ vous déplaire, & je mourrai, ſi vous n'avez pitié
„ de moi. Que voulez-vous que je faſſe? Il m'eſt plus
„ aiſé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde;
„ pourquoi trahirois-je les ſermens que je lui ai faits?
„ Quoi? Je l'aurois engagée à me témoigner de la
„ bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je
„ l'abandonnerois! Non, ma mere, vous ne voulez pas
„ que je ſois le plus lâche des hommes."

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit paſſé entre nous:
„ elle vous aimeroit, ajoutai-je, & vous l'aimeriez
„ auſſi; elle a votre douceur; elle a votre franchiſe;
„ pourquoi voudriez-vous que je ceſſaſſe de l'aimer?
„ Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? Votre
„ pere veut vous marier, & veut, en attendant, que
„ vous alliez à la campagne; il faut abſolument que
„ vous paraiſſiez déterminé à lui obéir. Il compte vous
„ faire partir demain avec un homme qui a ſa confiance;
„ l'abſence fera peut-être plus ſur vous que vous ne
„ croyez; en tout cas, n'irritez pas M. de Comminge
„ par votre réſiſtance; demandez du tems. Je ferai de
„ mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre
„ ſatisfaction. La haine de votre pere dure trop long-
„ tems; quand ſa vengeance auroit été légitime, il la
„ pouſſeroit trop loin: mais vous avez eu un très-grand
„ tort de brûler les papiers; il eſt perſuadé que c'eſt

„ un

„ un sacrifice que Madame de Luſſan a ordonné à ſa „ fille d'exiger de vous. Ah ! m'écriai-je, eſt il poſſible „ qu'on puiſſe faire cette injuſtice à Madame de Luſſan ? „ Bien loin d'avoir exigé quelque choſe, Adélaïde ignore „ ce que j'ai fait, & je ſuis bien ſûr qu'elle auroit em- „ ployé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle „ a ſur moi."

Nous prîmes enſuite des meſures, ma mere & moi, pour que je puſſe recevoir de ſes nouvelles. J'oſai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaiſance de me le promettre, en exigeant que ſi Adélaïde ne penſoit pas pour moi, comme je le croyois, je me ſoumettrois à ce que mon pere ſouhaiteroit. Nous paſſâmes une partie de la nuit dans cette converſation, & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre, où je devois paſſer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnieres; de ſorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'aſſez bonne heure le ſecond jour de notre marche, dans un village où nous devions paſſer la nuit. En attendant l'heure du ſouper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage, qui alloit à toute bride, & qui verſa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident; je volai à ce caroſſe; deux hommes qui étoient-deſcendus de cheval, ſe joignirent à moi pour ſeconder ceux qui étoient dedans; on s'attend bien que c'étoit Adélaïde & ſa mere; c'étoit effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort bleſſée au pied; il me ſembla cependant que le plaiſir de me revoir ne lui laiſſoit pas ſentir ſon mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après tant de douleurs, après tant d'années, il eſt préſent à mon ſouvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras; elle avoit les ſiens paſſés autour de mon col, & une de ſes mains touchoit à ma bouche; j'étois dans un raviſſement qui m'ôtoit preſque la reſpiration. Adélaïde s'en apperçut; ſa pudeur en fut allarmée, elle fit un mouvement pour ſe dégager de mes bras. Hélas! Qu'elle connaiſſoit peu l'excès de mon amour! J'étois trop plein de mon bonheur, pour penſer qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

„ Mettez-moi à terre,” me dit-elle d'une voix baſſe & timide: „ je crois que je pourrai marcher. „ Quoi! lui répondis-je, vous avez la cruauté de „ m'envier le ſeul bien que je goûterai peut-être „ jamais.” Je ſerrois tendrement Adélaïde, en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis, l'obligea de reprendre ſa premiere attitude.

Le cabaret étoit ſi près, que j'y fus bientôt; je la portai ſur un lit, tandis qu'on mettoit ſa mere, qui étoit beaucoup plus bleſſée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luſſan, j'eus le tems de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit paſſé entre mon pere & moi; je ſupprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connaiſſance: je ne ſçais même ſi j'euſſe voulu qu'elle l'eût ſçu. C'étoit, en quelque façon, lui impoſer la néceſſité de m'aimer, & je voulois devoir tout à ſon cœur. Je n'oſai lui peindre mon pere tel qu'il étoit; Adélaïde étoit vertueuſe: je ſentois que pour ſe livrer à ſon inclination, elle avoit beſoin d'eſpérer que nous ſerions unis un jour; j'appuyai beaucoup ſur la tendreſſe de ma

mere pour moi, & sur ses favorables dispositions. Je priai Adélaïde de la voir. „ Parlez à ma mere, me dit-„ elle; elle connaît vos sentiments; je lui ai fait l'aveu „ des miens; j'ai senti que son autorité m'étoit néces-„ saire pour me donner la force de les combattre, s'il „ le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule; elle cher-„ chera tous les moyens pour amener mon pere à „ proposer encore un accommodement; nous avons des „ parens communs que nous ferons agir." La joie que ces espérances donnoient à Adélaïde, me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur. „ Dites-moi," lui répondis-je en lui prenant la main, „ que si nos peres „ sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un „ malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, „ pour régler mes sentiments sur mon devoir: mais je „ sens que je serai très-malheureuse, si ce devoir est „ contre vous."

Ceux qui avoient été occupés à secourir Madame de Lussan, s'approcherent alors de sa fille, & interrompirent notre conversation. Je fus au lit de la mere, qui me reçut avec bonté; elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles; je sortis ensuite pour les laisser en liberté: mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver; ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter; je craignois de la voir pour la derniere fois. Je m'approchai de la mere; ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'eusse pu faire; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté que le soir précédent. Adélaïde étoit à un autre

bout de la chambre ; j'allai à elle d'un pas chancelant : „ je vous quitte, ma chere Adélaïde ;" je répétai la même chose deux ou trois fois ; mes larmes que je ne pouvois retenir, lui dirent le reste ; elle en répandit aussi. „ Je vous montre toute ma sensibilité, me dit-„ elle ; je ne m'en fais aucun reproche ; ce que je sens „ dans mon cœur autorise ma franchise, & vous méri-„ tez bien que j'en aye pour vous ; je ne sçais quelle „ sera votre destinée ; mes parens décideront de la „ mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, „ à la tyrannie de nos peres ? Laissons-les se haïr, „ puisqu'ils le veulent, & allons dans un coin du „ monde, jouir de notre tendresse & nous en faire un „ devoir. Que m'osez-vous proposer, me répondit-„ elle ? Voulez-vous me faire repentir des sentimens „ que j'ai pour vous ? Ma tendresse peut me rendre „ malheureuse, je vous l'ai dit : mais elle ne me rendra „ jamais criminelle. Adieu," ajouta-t-elle, en me tendant la main, „ c'est par notre constance & par „ notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre „ fortune meilleure : mais, quoiqu'il nous arrive, pro-„ mettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire „ rougir l'un de l'autre." Je baisois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue ; je la mouillois de mes larmes ; „ je ne suis capable, lui dis-„ je enfin, que de vous aimer, & de mourir de „ douleur."

J'avois le cœur si serré, que je pus à peine prononcer ces dernieres paroles. Je sortis de cette chambre ; je montai à cheval, & j'arrivai au lieu où nous devions dîner, sans avoir fait autre chose que de pleurer ; mes larmes couloient, & j'y trouvois une espece de dou-

ceur: quand le cœur eſt véritablement touché, il ſent du plaiſir à tout ce qui lui prouve à lui-même ſa propre ſenſibilité.

Le reſte de notre voyage ſe paſſa comme le commencement, ſans que j'euſſe prononcé une ſeule parole. Nous arrivâmes le troiſieme jour dans un château bâti auprès des Pyrenées; on voit à l'entour des pins, des cyprès, des rochers eſcarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrens qui ſe précipitent entre les rochers. Cette demeure ſi ſauvage me plaiſoit, par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie; je paſſois les journées entieres dans les bois; j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes ſentimens: cette occupation étoit mon unique plaiſir. Je les lui donnerai un jour, diſois-je: elle verra par-là à quoi j'ai paſſé le tems de l'abſence. J'en recevois quelquefois de ma mere; elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque eſpérance; hélas! c'eſt le dernier moment de joie que j'aye reſſenti: elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réuſſiroient.

Je reſtai enſuite ſix ſemaines ſans recevoir des nouvelles. Grand Dieu! De quelle longueur les jours étoient pour moi! J'allois dès le matin ſur le chemin par où les meſſagers pouvoient venir; je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit poſſible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté; je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi, & au lieu de cette impatience que j'avois quelques momens auparavant, je ne ſentis plus que de la crainte; je n'oſois avancer; quelque choſe me retenoit; cette incertitude, qui m'avoit ſemblé ſi cruelle,

me paraiſſoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les lettres, que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement ; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la Maiſon de Foix, que la nôce devoit ſe faire dans le lieu où j'étois, que mon pere viendroit lui-même, dans peu de jours, pour me préparer à ce qu'il deſiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment ſur le parti que je devois prendre. J'attendis mon pere avec aſſez de tranquillité ; c'étoit même un adouciſſement à ma malheureuſe ſituation, d'avoir un ſacrifice à faire à Adélaïde ; j'étois sûr qu'elle m'étoit fidelle ; je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour eſt plein de confiance.

D'ailleurs ma mere, qui avoit tant de raiſons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre ſoupçon. Que cette confiance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma paſſion ! Je me trouvois heureux quelquefois que la dureté de mon pere me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je paſſai les trois jours, qui s'écoulerent juſqu'à l'arrivée de mon pere, à m'occuper du nouveau ſujet que j'allois donner à Adélaïde d'être contente de moi ; cette idée, malgré ma triſte ſituation, rempliſſoit mon cœur d'un ſentiment qui approchoit preſque de la joie.

L'entrevue de mon pere & de moi, fut de ma part pleine de reſpect, mais de beaucoup de froideur, & de la ſienne, de beaucoup de hauteur & de fierté. „Je

„ vous ai donné le tems, me dit-il, de vous repentir „ de vos folies, & je viens vous donner le moyen de „ me les faire oublier. Répondez, par votre obéis- „ sance, à cette marque de ma bonté, & préparez- „ vous à recevoir, comme vous devez, Monsieur le „ Comte de Foix, & Mademoiselle de Foix sa fille, „ que je vous ai destinée; le mariage se fera ici; ils „ arriveront demain avec votre mere, & je ne les ai „ dévancés que pour donner les ordres nécessaires. Je „ suis bien fâché, Monsieur, dis-je à mon pere, de „ ne pouvoir faire ce que vous souhaitez: mais je „ suis trop honnête homme pour épouser une personne „ que je ne puis aimer; je vous prie même de trouver „ bon que je parte d'ici tout à l'heure. Mademoiselle „ de Foix, quelque aimable qu'elle puisse être, ne „ me feroit pas changer de résolution, & l'affront que „ je lui fais, en deviendroit plus sensible pour elle, si je „ l'avois vue. — Non, tu ne la verras point." me répondit-il avec fureur: „ tu ne verras pas même le „ jour; je vais t'enfermer dans un cachot, destiné „ pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune „ puissance ne sera capable de t'en faire sortir, que „ tu ne sois rentré dans ton devoir; je te punirai de „ toutes les façons, dont je puis te punir; je te pri- „ verai de mon bien; je l'assurerai à Mademoiselle de „ Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les „ paroles que je lui ai données."

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour; le lieu où l'on me mit, ne recevoit qu'une faible lumiere d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du château. Mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me

laissât parler à personne. Je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, & même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison: mais quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle; mes réflexions ajoûtoient encore à ma peine; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empressés à lui plaire; je n'avois pour moi que mes malheurs; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir: aussi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente; elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même, que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'être d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mere: mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre; je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer: mais que devins-je après l'avoir lue! voici ce qu'elle contenoit.

„ Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite „ de tout ce que je vous dois. Je sçais ce que votre „ générosité m'avoit laissé ignorer; je sçais l'affreuse

„ situation où vous êtes, & je n'ai, pour vous en
„ tirer, qu'un moyen qui vous rendra peut-être plus
„ malheureux : mais je le ferai auſſi bien que vous, &
„ c'eſt-là ce qui me donne la force de faire ce qu'on
„ exige de moi. On veut, par mon engagement avec
„ un autre, s'aſſurer que je ne pourrai être à vous ;
„ c'eſt à ce prix que M. de Commiuge met votre
„ liberté. Il m'en coûtera peut-être la vie, & ſûre-
„ ment tout mon repos : n'importe, j'y ſuis réſolue.
„ Vos malheurs, votre priſon, ſont aujourd'hui tout
„ ce que je vois. Je ferai mariée dans peu de jours
„ au Marquis de Bénavidès. Ce que je connais de ſon
„ caractère m'annonce tout ce que j'aurai à ſouffrir :
„ mais je vous dois du moins cette eſpece de fidélité
„ de ne trouver que des peines dans l'engagement que
„ je vais prendre. Vous, au contraire, tâchez d'être
„ heureux ; votre bonheur feroit ma conſolation. Je
„ ſens que je ne devrois point vous dire tout ce que
„ je vous dis ; ſi j'étois véritablement généreuſe, je
„ vous laiſſerois ignorer la part que vous avez à mon
„ mariage ; je me laiſſerois ſoupçonner d'inconſtance ;
„ j'en avois formé le deſſein : je n'ai pu l'exécuter ;
„ j'ai beſoin, dans la triſte ſituation où je ſuis, de
„ penſer que du moins mon ſouvenir ne vous ſera
„ pas odieux. Hélas ! il ne me ſera pas bientôt per-
„ mis de conſerver le vôtre ; il faudra vous oublier, il
„ faudra du moins y faire mes efforts. Voilà de tou-
„ tes mes peines celle que je ſens le plus ; vous les
„ augmenterez encore, ſi vous n'évitez avec ſoin les
„ occaſions de me voir & de me parler. Songez que
„ vous me devez cette marque d'eſtime ; & ſongez
„ combien cette eſtime m'eſt chere, puiſque de tous

„ les sentimens que vous aviez pour moi, c'est le seul „ qu'il me soit permis de vous demander."

Je ne lus cette fatale lettre que jusqu'à ces mots: „ On veut, par mon engagement avec un autre, s'assu- „ rer que je ne pourrai être à vous." La douleur dont ces paroles me pénétrerent, ne me permit pas d'aller plus loin. Je me laissai tomber sur un matelas qui composoit tout mon lit; j'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, & j'y serois peut-être mort, sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir, dès que j'eus repris la connaissance. Cette lettre que j'avois toujours tenue pendant ma faiblesse & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon pere; il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce tems-là, je viendrois me remettre entre ses mains; j'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer: attendri par mon état, excité par son intérêt & par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment: mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le

lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, & de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions; il falloit, pour exécuter mon projet, arriver avant son funeste mariage, & tous les momens que je différois, me paraissoient des siécles. Cette lettre que j'avois lue & relue, je la lisois encore; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date: je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé: elle se fait un effort, disois-je; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance; reprenois-je? Adélaïde se sacrifie pour ma liberté; elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle, fût un bien pour moi? Je retrouverai par-tout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur; elle a jugé de moi comme des autres hommes; voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entiere à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin; je montai à cheval avec mon conducteur; nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'apperçus ma mere, dans le chemin, qui venoit de notre côté: elle me reconnut, & après m'avoir montré sa surprise de me trouver-là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage; je craignois tout dans la situation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. „ Je venois, mon fils, me dit-elle, vous „ tirer moi-même de prison: votre pere y a consenti.

„ Ah ! m'écriai-je, Adélaïde eſt mariée." Ma mere ne me répondit que par ſon ſilence. Mon malheur, qui étoit alors ſans reméde, ſe préſenta à moi dans toute ſon horreur; je tombai dans une eſpece de ſtupidité, & à force de douleur, il me ſembloit que je n'en ſentois aucune.

Cependant mon corps ſe reſſentit bientôt de l'état de mon eſprit. Le friſſon me prit, que nous étions encore en carroſſe; ma mere me fit mettre au lit, je fus deux jours ſans parler, & ſans vouloir prendre aucune nourriture; la fiévre augmenta, & on commença le troiſieme à déſeſpérer de ma vie. Ma mere qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable; ſes larmes, ſes prieres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin réſoudre à vivre. Après quinze jours de la fiévre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La premiere choſe que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde; ma mere, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une ſi grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre; je la mis dans une bourſe qui étoit ſur mon cœur, où j'avois déjà mis ſon portrait; je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois ſeul.

Ma mere, dont le caractere étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma triſteſſe, & laiſſer au tems le ſoin de me guérir.

Elle ſouffroit que je lui parlaſſe d'Adélaïde; elle m'en parloit quelquefois; & comme elle s'étoit apperçue que la ſeule choſe qui me donnoit de la conſolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à ſe marier. „ Je vous de-„ mande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que

„ je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fussiez
„ si sensible; votre prison me faisoit tout craindre pour
„ votre santé, & même pour votre vie. Je connais-
„ sois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere, qui
„ ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il crain-
„ droit que vous pussiez épouser Mademoiselle de
„ Luffan: je me résolus de parler à cette généreuse
„ fille; je lui fis part de mes craintes; elle les parta-
„ gea; elle les sentit peut-être encore plus vivement
„ que moi; je la vis occupée à chercher les moyens
„ de conclure promptement son mariage. Il y avoit
„ longtems que son pere offensé des procédés de M.
„ de Comminge, la pressoit de se marier: rien n'avoit
„ pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre
„ choix, lui demandai-je? Il ne m'importe, me répon-
„ dit-elle; tout m'est égal, puisque je ne puis être à
„ celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

„ Deux jours après cette conversation, j'appris que
„ le Marquis de Bénavidès avoit été préféré à ses con-
„ currens; tout le monde en fut étonné, & je le fus
„ comme les autres.

„ Bénavidès a une figure désagréable, qui le devient
„ encore davantage par son peu d'esprit, & par l'ex-
„ trême bizarrerie de son humeur: j'en craignis les
„ suites pour la pauvre Adélaïde; je la vis, pour lui
„ en parler, dans la maison de la Comtesse de Ger-
„ lande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-
„ elle, à être très-malheureuse: mais il faut me ma-
„ rier; & depuis que je sçais que c'est le moyen de
„ délivrer Monsieur votre fils, je me reproche tous les
„ momens que je différe. Cependant ce mariage que
„ je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensi-

„ ble de ſes peines ; j'ai voulu du moins lui prouver „ par mon choix, que ſon intérêt étoit le ſeul motif „ qui me déterminoit. Plaignez-moi ; je ſuis digne de „ votre pitié, & je tâcherai de mériter votre eſtime „ par la façon, dont je vais me conduire avec M. de „ Bénavidès." Ma mere m'apprit encore qu'Adélaïde avoit ſçu, par mon pere même, que j'avois brûlé nos titres ; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu ſon procès ; elle m'a avoué, me diſoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touché, étoit la généroſité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées ſe paſſoient dans de pareilles converſations, & quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne ſçais quelle douceur inſéparable, dans quelque état que l'on ſoit, de l'aſſurance d'être aimé.

Après quelques mois de ſéjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner auprès de lui ; il n'avoit preſque pris aucune part à ma maladie ; la maniere dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout ſentiment pour moi. Ma mere me preſſa de partir avec elle : mais je la priai de conſentir que je reſtaſſe à la campagne, & elle ſe rendit à mes inſtances.

Je me retrouvai encore ſeul dans mes bois ; il me paſſa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque ſolitude, & je l'aurois fait, ſi je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mere ; il me venoit toujours en penſée de tâcher de voir Adélaïde : mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irréſolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir, ſans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour sçavoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie: il avoit été à Bagnieres avec moi; il connaissoit Adélaïde, il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Bénavidès.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir; il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Bénavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa femme, peu de tems après son mariage, dans des terres qu'il avoit en Biscaye. Mon homme qui se nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres; je lui mandai d'aller en Biscaye, sans perdre un moment. Le desir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté, par l'espérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage; il revint au bout de ce temps-là; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidès avoit besoin d'un architecte, qu'il s'étoit fait présenter sous ce titre, & qu'à la faveur de quelques connaissances, qu'un de ses oncles qui exerçoit cette profession, lui avoit autrefois données, il s'étoit introduit dans la maison. Je crois, ajouta-t-il, que Madame de Bénavidès m'a reconnu: du moins me suis-je apperçu qu'elle a rougi la premiere fois qu'elle m'a vu. Il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste & la plus retirée; que son mari ne la quittoit presque jamais, qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie,

qu'il la portoit si loin, que son frere n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidès, que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frere: il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Bénavidès; qu'il paraissoit fort attaché à sa belle-sœur. Ce discours ne fit alors nulle impression sur moi; la triste situation de Madame de Bénavidès, & le desir de la voir m'occupoient tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Bénavidès; il a besoin d'un peintre, me dit-il, pour peindre un appartement; je lui ai promis de lui en mener un: il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ. J'écrivis à ma mere, que j'allois passer quelque tems chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissoient point sur Madame de Bénavidès; j'eusse voulu sçavoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire: il ne l'avoit vue que très-peu. Elle passoit les journées dans sa chambre, sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup; cet article m'intéressa particulierement; ce chien venoit de moi; je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé. Quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses qui échapent dans le bonheur; le cœur, dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidès pour sa belle-sœur; il ajouta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frere,

frère, & qu'on étoit persuadé que, sans lui, Adélaïde seroit encore plus malheureuse; il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un faible motif pour vous retenir: mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit: aussi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche, qui m'avoient paru plusieurs années; je fus présenté à Bénavidès, qui me mit aussitôt à l'ouvrage; on me logea avec le prétendu architecte, qui de son côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé, sans que j'eusse encore vu Madame de Bénavidès: je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade; elle n'avoit que son chien avec elle; elle étoit négligée: il y avoit dans sa démarche un air de langueur; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu que cette vue me causa de trouble! Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la distinguer, quand elle repassa sous ma fenêtre: mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon, que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jetta point les yeux sur moi; j'en devois être bien

aise, puisque j'étois sûr que si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir: cependant je m'en affligeai; je sortis de cette chapelle avec plus de trouble & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formois pas encore le dessein de me faire connaître: mais je sentois que je n'aurois pas la force de résister à une occasion, si elle se présentoit.

La vue du jeune Bénavidès me donnoit aussi une espece d'inquiétude; il me traitoit, malgré la distance qui paraissoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché: je ne l'étois cependant point: ses agrémens & son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnaissance; je craignois en lui un rival; j'appercevois dans toute sa personne, une certaine tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause, & ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune: „ vous êtes amoureux, me dit-il; la mélancolie où je „ m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques „ peines de cœur; dites-le-moi: si je puis quelque „ chose pour vous, je m'y employerai avec plaisir; „ tous les malheureux, en général, ont droit à ma „ compassion: mais il y en a d'une sorte que je plains „ encore plus que les autres."

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel, (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de nier que je fusse amoureux; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût lui apporter quelque changement. „ Puisque vous pouvez en atten- „ dre quelqu'un, me dit-il, je connais des gens encore „ plus à plaindre que vous."

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir; je conclus que Don Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur; toutes ses démarches, que j'examinois avec attention, me confirmerent dans cette opinion: je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux: mon estime pour Adélaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable, qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fit sentir d'une maniere plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines?

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par Don Gabriel. „ Je ne sçais, lui disoit-elle, pourquoi vous „ voulez que je voye les ajustemens qu'on fait à cet „ appartement: vous sçavez que je ne suis pas sensible „ à ces choses-là. J'ose espérer," lui dis-je, Madame, en la regardant, „ que si vous daignez jetter les yeux „ sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de „ votre complaisance." Adélaïde frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt; elle baissa les yeux quelques instans, & sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur: Adélaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard sur moi; elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colere. Que lui ai-je fait, disois-je? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres; mais si elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve

l'excès de ma passion. Je concluois ensuite que puisqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il fallait qu'elle aimât ailleurs; cette pensée me donna une douleur si vive & si nouvelle, que je crus n'être malheureux que dès ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de temps en temps me voir, entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. „ Qu'avez-vous, me dit-il? Que vous est-il „ arrivé? Je suis perdu, lui répondis-je: Adélaïde ne „ m'aime plus. Elle ne m'aime plus, répétai-je, „ est il bien possible? Hélas! que j'avois tort de me „ plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par „ combien de peines, par combien de tourmens ne „ rachetercis-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien „ que je préférois à tout, ce bien qui, au milieu des „ plus grands malheurs, rempliſſoit mon cœur d'une „ si douce joie."

Je fus encore longtems à me plaindre, sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes: il sçut enfin ce qui m'étoit arrivé. „ Je ne vois rien, „ dit il, dans tout ce que vous me contez, qui doive „ vous jetter dans le désespoir où vous êtes. Madame „ de Bénavidès est, sans doute, offensée de la démarche que vous avez faite de venir ici: elle a voulu „ vous en punir, en vous marquant de l'indifférence. „ Que sçavez-vous même, si elle n'a point craint de „ se trahir, si elle vous eût regardé? Non, non, lui „ dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on „ aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement. „ Il faut, ajoutai-je, que je la voye; il faut que je lui „ reproche son changement. Hélas! après ce qu'elle a „ fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une maniere si „ cruelle? Que ne me laissoit-elle dans ma prison?

„ J'y étois heureux, puisque je croyois être aimé."

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je passai la nuit entiere à me tourmenter; je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussitôt détruit par un autre; je condamnois mes soupçons; je les reprenois; je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse; je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle. Si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure? Je veux tâcher de lui parler: mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucuns reproches de ma part: ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution; il fut conclu que je partirois aussitôt que je lui aurois parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le temps que Dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, & celui où Bénavidès seroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre, que pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage. J'avois, presque sans m'en appercevoir, quelque espérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendois, me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite; il fallut enfin perdre l'espérance de voir

Adélaïde de cette façon, & chercher un moment où je puisse la trouver seule.

Il vint enfin ce moment; je montois comme à mon ordinaire pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans son appartement: je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je sçavois que Dom Gabriel étoit sorti dès le matin, & j'avois entendu Bénavidès, dans une salle basse, parler avec un de ses fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit, que quand je fus près d'elle: elle voulut s'échapper aussitôt qu'elle m'apperçut: mais la retenant par sa robe: „ne me fuyez pas, lui dis-je, „ Madame, laissez-moi jouir pour la derniere fois du „ bonheur de vous voir; cet instant passé, je ne vous „ importunerai plus; j'irai loin de vous, mourir de „ douleur des maux que je vous ai causés, & de la „ perte de votre cœur; je souhaite que Dom Gabriel, „ plus fortuné que moi"... Adélaïde, que la surprise & le trouble avoient jusques-là empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard sur moi: „ quoi! me dit-elle, vous osez me faire des reproches, „ vous osez me soupçonner, vous!"..

Ce seul mot me précipita à ses pieds. „ Non, ma „ chere Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun soup- „ çon qui vous offense; pardonnez un discours que mon „ cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me „ dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure, & „ que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour „ vous que je suis la plus malheureuse personne du „ monde: voulez-vous faire croire que je suis la plus „ criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous

„ m'ordonnerez : mais promettez-moi du moins que „ vous ne me haïrez pas."

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux ; ceux qui aiment, sçavent combien cette attitude a de charmes ; j'y étois encore quand Bénavidès ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre ; il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que venant à elle l'épée à la main : „ tu mour- „ ras, perfide," s'écria-t il. Il l'auroit tuée infailliblement, si je ne me fusse jetté au-devant d'elle ; je tirai en même tems mon épée. „ Je commencerai donc par toi „ ma vengeance ;" dit Bénavidès, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre : mais je haïssois trop Bénavidès pour le lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme, ne me laissoit plus l'usage de la raison ; j'allai sur lui ; je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de Madame de Bénavidès avoient attirés, entrerent dans ce moment ; ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître ; plusieurs se jetterent sur moi ; ils me désarmerent sans que je fisse aucun effort pour me défendre. La vue de Madame de Bénavidès qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus renfermé.

C'est-là que, livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Bénavidès. La mort de son mari, que je croyois alors tué à ses yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quels reproches ne me fis-je point ? J'avois

causé ses premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me représentois l'état où je l'avois laissée, tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi; elle me devoit haïr: je l'avois mérité; la seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu; l'idée d'être pris pour un scélérat, qui, dans toute autre occasion, m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit justice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit; je fus surpris en voyant entrer Dom Gabriel. „ Rassurez-„ vous, me dit-il en s'approchant; je viens par ordre „ de Madame de Bénavidès: elle a eu assez d'estime „ pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous „ regarde. Peut-être," ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, „ auroit-elle pensé différemment, si „ elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa „ confiance; je vous sauverai, & je la sauverai si je „ puis. Vous ne me sauverez point," lui dis-je à mon tour: „ je dois justifier Madame de Bénavidès, & je le „ ferois aux dépens de mille vies."

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connaître. „ Ce projet pourroit avoir lieu," me répondit Dom Gabriel, „ si mon frere étoit mort, „ comme je vois que vous le croyez: mais sa blessure, „ quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le „ premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire „ renfermer Madame de Bénavidès dans son appartement. „ Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, & que vous „ vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il; „ je

„ je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai „ peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de „ Bénavidès, m'écriai-je ? Non, je ne puis me résoudre „ à me tirer d'un péril où je l'ai mise, & à l'y laisser. „ Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que „ votre présence ne peut que rendre sa condition plus „ fâcheuse. Eh bien ! lui dis-je, je fuirai puisqu'elle le „ veut & que son intérêt le demande ; j'espérois, en- „ sacrifiant ma vie, lui inspirer du moins quelque pitié : „ je ne méritois pas cette consolation ; je suis un mal- „ heureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la," dis-je à Dom Gabriel ; „ vous êtes généreux ; son inno- „ cence, son malheur, doivent vous toucher. Vous „ pouvez juger, me répliqua-t-il, par ce qui m'est „ échappé, que les intérêts de Madame de Bénavidès „ me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ; „ je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il, je me „ croirois payé, si je pouvois encore penser qu'elle n'a „ rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir „ touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi ? „ Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit." Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, & me fit traverser les cours du château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que par un sentiment de désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé, en me quittant, d'aller dans un couvent de religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du château. „ Il faut, me dit-il, vous tenir „ caché dans cette maison pendant quelques jours, „ pour vous dérober aux recherches que je ferai moi- „ même obligé de faire : voilà une lettre pour un reli-

„ gieux de la maiſon, à qui vous pouvez vous confier." J'errai encore longtemps autour du château; je ne pouvois me réſoudre à m'en éloigner : mais le deſir de ſçavoir des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour; le religieux, après avoir lu la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement & le ſang qu'il apperçut ſur mes habits, lui firent craindre que je ne fuſſe bleſſé : il me le demandoit, quand il me vit tomber en faibleſſe; un domeſtique qu'il appella, & lui, me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maiſon pour viſiter ma plaie; elle s'étoit extrêmement envénimée par le froid & par la fatigue que j'avois ſoufferts.

Quand je fus ſeul avec le Pere à qui j'étois adreſſé, je le priai d'envoyer à une maiſon du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent; j'avois jugé qu'il s'y ſeroit réfugié : je ne m'étois pas trompé; il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême, quand il ſçut que j'étois bleſſé; il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. „ Si vous voulez me ſauver la vie, „ lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état eſt „ Madame de Bénavidès; ſçachez ce qui ſe paſſe; ne „ perdez pas un moment pour m'en éclaircir, & ſongez „ que ce que je ſouffre eſt mille fois pire que la mort." Saint-Laurent me promit de faire ce que je ſouhaitois; il ſortit dans l'inſtant, pour prendre les meſures néceſſaires.

Cependant la fiévre me prit avec beaucoup de violence; ma plaie parut dangereuſe; on fut obligé de me faire de grandes inciſions : mais les maux de l'eſprit me

faiſoient à peine ſentir ceux du corps. Madame de Bénavidès, comme je l'avois vue en ſortant de ſa chambre, fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit pas un moment de l'eſprit; je repaſſois les malheurs de ſa vie; je me trouvois partout; ſon mariage, le choix de ce mari, le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoient fait pour moi; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en expoſant ſa réputation. Je me rappellois enſuite la jalouſie que je lui avois marquée; quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un ſeul mot l'eût fait ceſſer, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ſes bontés; elle devoit me haïr. Cette idée ſi douloureuſe, ſi accablante, je la ſoutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours: il me dit que Bénavidès étoit très-mal de ſa bleſſure, que ſa femme paraiſſoit inconſolable, que Dom Gabriel faiſoit mine de nous faire chercher avec ſoin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer; je ne ſçavois ce que je devois deſirer; tous les évenemens étoient contre moi; je ne pouvois même ſouhaiter la mort: il me ſembloit que je me devois à la juſtification de Madame de Bénavidès.

Le religieux qui me ſervoit, prit pitié de moi; il m'entendoit ſoupirer continuellement; il me trouvoit preſque toujours le viſage baigné de larmes. C'étoit un homme d'eſprit, qui avoit été longtemps dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me conſoler par ſes diſcours: il me montra ſeulement de la ſenſibilité pour mes peines. Ce moyen lui réuſſit: il gagna peu à peu

ma confiance ; peut-être auſſi ne la dût-il qu'au beſoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui, à meſure que je lui contois mes malheurs ; il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vû dans perſonne plus de vraie bonté ; je lui répétois mille fois les mêmes choſes : il m'écoutoit, il entroit dans mes ſentimens.

C'étoit par ſon moyen que je ſçavois ce qui ſe paſſoit chez Bénavidès. Sa bleſſure le mit longtemps dans un très-grand danger ; il guérit enfin : j'en appris la nouvelle par Dom Jérôme, c'étoit le nom de ce religieux ; il me dit enſuite que tout paraiſſoit tranquille dans le château, que Madame de Bénavidès vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que ſa ſanté étoit très-languiſſante ; il ajoûta qu'il falloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-tôt que je le pourrois, que mon ſéjour pourroit être découvert, & cauſer de nouvelles peines à Madame de Bénavidès.

Il s'en falloit bien que je fuſſe en état de partir ; j'avois toujours la fiévre ; ma playe ne ſe refermoit point. J'étois dans cette maiſon depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour que Dom Jérôme étoit triſte & rêveur ; il détournoit les yeux ; il n'oſoit me regarder ; il répondoit avec peine à mes queſtions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui ; d'ailleurs les malheureux ſont plus ſenſibles que les autres. J'allois lui demander le ſujet de ſa mélancolie, lorſque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit que Dom Gabriel étoit dans la maiſon, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel eſt ici, dis-je en regardant Dom Jérôme, & vous ne m'en dites rien ! Pourquoi ce myſtere ? Vous

me faites trembler ! Que fait Madame de Bénavidès ? Par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin Dom Jérôme en m'embrassant. Ah ! m'écriai-je, elle est morte ; Bénavidès l'a sacrifiée à sa fureur : vous ne me répondez point. Hélas ! Je n'ai donc plus d'espérance. Non, ce n'est point Bénavidès, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein ; sans mon amour, elle vivroit encore. Adélaïde est morte ; je ne la verrai plus ; je l'ai perdue pour jamais. Elle est morte ! Et je vis encore ! Que tardé-je à la suivre ! que tardé-je à la venger ! Mais non, ce seroit me faire grace que de me donner la mort ; ce seroit me séparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit r'ouvrir ma playe, qui n'étoit pas encore bien fermée ; je perdis tant de sang, que je tombai en foiblesse ; elle fut si longue, que l'on me crut mort ; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie ; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence ; je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis dessein d'aller dans quelque lieu, où je pusse être en proye à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel, parce que sa vûe devoit encore augmenter ma peine ; je priai Dom Jérôme de l'amener ; ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit ; nous restâmes tous deux assez longtemps sans nous parler ; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes :

je rompis enfin le silence : vous êtes bien généreux, Monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine! Vous êtes trop malheureux, répondit-il, pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie, lui dis-je, de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur; l'éclaircissement que je vous demande préviendra peut-être des évenemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il; n'importe, il faut vous satisfaire; vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas seul à plaindre : mais je suis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez sçavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Bénavidès, quand elle devint ma belle-sœur. Mon frere, que des affaires considérables avoient attiré à Bordeaux, en devint amoureux, & quoique ses rivaux eussent autant de naissance & de bien, & lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne sçais par quelle raison le choix de Madame de Bénavidès fut pour lui. Peu de temps après son mariage, il la mena dans ses terres. C'est-là où je la vis pour la premiere fois; si sa beauté me donna de l'admiration; je fus encore plus enchanté des graces de son esprit & de son extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé, me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes. J'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le pere de ma maîtresse, offensé des refus de

mon frere, ne m'avoit donné qu'un temps très-court pour les faire cesser, & m'avoit déclaré, & à sa fille, que ce temps expiré il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Bénavidès me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander son secours; j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps, qui m'avoit été prescrit, s'écouloit; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoit d'agir; les réponses que je lui faisois, ne la satisfirent pas; il s'y glissoit, sans que je m'en apperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injustes; je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée, & le dépit, joint aux instances de son pere, la déterminerent à se marier. Elle m'instruisit elle-même de son sort; sa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée; je croyois l'aimer encore: je ne pus apprendre, sans une véritable douleur, que je la perdois; je craignois qu'elle ne fût malheureuse, & je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupoient; j'y rêvois tristement, en me promenant dans une allée de ce bois que vous connaissez, quand je fus abordé par Madame de Bénavidès; elle s'apperçut de ma tristesse; elle m'en demanda la cause avec amitié; une secrete répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux: mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvements se passoient dans mon cœur, sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentois pour ma belle-sœur;

je lui contai mon aventure; je lui montrai la lettre de Mademoiselle de N... Que ne m'avez vous parlé plutôt, me dit-elle? Peut-être aurois-je obtenu de Monsieur votre frere le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu! Que je vous plains, & que je la plains! Elle sera assurément malheureuse! La pitié de Madame de Bénavidès pour Mademoiselle de N... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées désavantageuses; & pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de Mademoiselle de N... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroit encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendront heureuse: rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation; je m'apperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer; je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir jusques-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur. Je me rappellai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens dans un âge comme le sien, son extrême mélancolie, que j'avois attribuée aux mauvais traitemens de mon frere, me parurent alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présentèrent en même temps à mon esprit! Je me trouvois

amoureux d'une perſonne que je ne devois point aimer, & cette perſonne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, diſois-je, mon amour, quoique ſans eſpérance, ne ſeroit pas ſans douceur; je pourrois prétendre à ſon amitié; elle m'auroit tenu lieu de tout: mais cette amitié n'eſt plus rien pour moi, ſi elle a des ſentiments plus vifs pour un autre. Je ſentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une paſſion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le deſſein de m'éloigner, & je rentrai au château, pour dire à mon frere que j'étois obligé de partir: mais la vue de Madame de Bénavidès arrêta mes réſolutions; cependant pour me donner à moi-même un prétexte de reſter près d'elle, je me perſuadai que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaiſes humeurs de ſon mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là; je trouvai en vous un air & des manieres qui démentoient la condition ſous laquelle vous paraiſſiez. Je vous marquai de l'amitié; je voulus entrer dans votre confidence. Mon deſſein étoit de vous engager enſuite à peindre Madame de Bénavidès: car, malgré toutes les illuſions que mon amour me faiſoit, j'étois toujours dans la réſolution de m'éloigner, & je voulois, en me ſéparant d'elle pour toujours, avoir du moins ſon portrait. La maniere dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien eſpérer de vous, & j'étois allé pour faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous bleſſâtes mon frere. Jugez de ma ſurpriſe, quand à mon retour j'appris tout ce qui s'étoit paſſé. Mon frere, qui étoit très-mal, gardoit un morne ſilence, & jettoit de

temps en temps des regards terribles sur Madame de Bénavidès. Il m'appella aussitôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi; faites-la conduire dans son appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose: mais M. de Bénavidès m'interrompit au premier mot; faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-sœur; je la priai que je puse lui parler dans sa chambre; elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrerent de douleur; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions: mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que la regardant avec beaucoup de tristesse: quoi! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi qui sens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous? Je frémis de le dire: mais je crains pour la vôtre. Retirez-vous pour quelque temps dans un lieu sûr; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sçais si M. de Bénavidès en veut à mes jours, me répondit-elle: je sçais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai, quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques momens, & reprenant la parole: Je vais, continua-t-elle, vous donner par une entiere confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner; aussi-bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre. Allez

retrouver votre frere ; une plus longue conversation pourroit lui être suspecte ; revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis, comme Madame de Bénavidès le souhaitoit. Le chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de Bénavidès ; je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées différentes ; je desirois de sçavoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue : elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de Dom Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, & je l'ai perdue ! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avoient été retenues jusques-là par l'excès de mon désespoir, commencerent à couler.

Oui, continua Dom Gabriel, vous en étiez aimé ; quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente ! Je sentois qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle ; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez, qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir, & qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris, dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé M. de Bénavidès.

Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle; vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend: car je le connois, dans la crainte de m'exposer, il souffriroit les derniers supplices, plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma faiblesse, répliqua-t-elle: mais vous avez dû voir que si je n'ai pas été maîtresse de mes sentiments, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier; je sçais trop par moi-même qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, & pour délivrer le Comte de Comminge: mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles, sans oser jetter les yeux sur Madame de Bénavidès; je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire; mon parti étoit pris de vous délivrer: mais je ne sçavois pas si je ne devois point fuir moi même. Ce que j'avois souffert pendant le récit que je venois d'entendre, me faisoit connaître à quel point j'étois amoureux. Il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu: mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidès seule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir Madame de Bénavidès, & à l'éviter avec soin. Je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain; elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'appercevoir que son

affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connaissance que je lui avois donnée de mes sentiments ; je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir. Le mal de mon frere qui augmentoit & qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Bénavidès, me dit-elle, par un évenement ordinaire, sa perte m'auroit été moins sensible : mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitements qu'il peut me faire : je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué. S'il vit, j'espere qu'il connaîtra mon innocence, & qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre ; je vous demande pardon des sentiments que je vous ai laissé voir ; je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher ; je ne sçais même si je pourrai en triompher : mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais. J'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison. Je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse. Non, Madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connaissois. Bien loin de la fuir, je voulus par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentiments à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois; elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu, & pour m'en récompenser, elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance. Mon cœur se révoltoit encore quelquefois: mais la raison restoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été assez long-temps dans un très-grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidès tomba malade à son tour; sa jeunesse la tira d'affaire, & j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle, quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal; il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand M. de Bénavidès me fit appeller. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Saragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, & vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon pere, & il m'en a tenu lieu. Je n'avois d'ailleurs

aucune raiſon pour me diſpenſer de faire ce qu'il ſouhaitoit de moi; il fallut donc me réſoudre à partir: mais je crus que cette marque de ma complaiſance me mettoit en droit de lui parler ſur Madame de Bénavidès. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! Il me parut que je l'avois ébranlé: je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Bénavidès, me dit-il, de la paſſion du monde la plus forte: elle n'eſt pas encore éteinte dans mon cœur: mais il faut que le temps & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le ſouvenir de ce que j'ai vû. Je n'oſai conteſter ſes ſujets de plainte; c'étoit le moyen de rappeller ſes fureurs: je lui demandai ſeulement la permiſſion de dire à ma belle-ſœur les eſpérances qu'il me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une ſorte de joie: je ſçais, me dit-elle, que je ne puis être heureuſe avec M. de Bénavidès: mais j'aurai du moins la conſolation d'être où mon devoir veut que je ſois.

Je la quittai après l'avoir encore aſſurée des bonnes diſpoſitions de mon frere. Un des principaux domeſtiques de la maiſon à qui je me conſiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en inſtruire. Après ces précautions que je crus ſuffiſantes, je pris la route de Saragoſſe. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu aucune nouvelle; ce long ſilence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domeſtique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ, M. de Bénavidès l'avoit mis dehors, & tous ſes camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis en liſant ſa lettre, & ſans m'embarraſſer

des affaires dont j'étois chargé, je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Bénavidès; mon frere qui me l'écrivit lui-même, m'en parut si affligé, que je ne sçaurois croire qu'il y ait eu part; il me mandoit que l'amour qu'il avoit pour sa femme, l'avoit emporté sur sa colere, qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie, qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fiévre violente l'avoit emportée le cinquiéme jour. J'ai sçu depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jérôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie: il ne veut voir personne; il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel; les lieux où j'ai vû la malheureuse Madame de Bénavidès, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentiments, & je ne sçais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espere trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler. Je ne pus lui répondre; ma voix étoit étouffée par mes soupirs & par mes larmes; il en répandoit aussi-bien que moi; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, & je restai seul. Ce que je venois d'entendre, augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu, où rien ne me dérobât à ma douleur; le desir d'exécuter ce projet hâta ma guérison.

guérison. Après avoir langui si longtemps, mes forces commencerent à revenir; ma blessure se ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems. Les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de sa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié; j'aurois voulu y répondre: mais j'avois perdu ma chere Adélaïde, & je n'avois de sentimens que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle; j'écrivis à ma mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé; je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle; j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage. La lettre de Madame de Bénavidès, & son portrait que j'avois toujours sur mon cœur, étoient le seul bien que je m'étois réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent; je vins sans presque m'arrêter à l'Abbaye de la T... Je demandai l'habit en arrivant; le Pere Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture & les austérités ne me paraissoient pas au-dessus de mes forces? Ma douleur m'occupoit si entierement, que je ne m'étois pas même apperçu du changement de nourriture, & de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zele, & je fus reçu. L'assurance que j'avois par-là que mes larmes ne seroient point troublées, & que je passerois ma vie entiere dans cet exercice, me donna quelque espece de consolation. L'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient, me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chere, qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du cloître, parce que tout m'étoit également indifférent; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté du bois: là je relisois cette lettre; je regardois le portrait de ma chere Adélaïde; je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus triste.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent reçu le moindre adoucissement, quand je fus appellé par le son de la cloche, pour assister à la mort d'un religieux; il étoit déjà couché sur la cendre, & on alloit lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au pere Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajouta-t-il, animera ceux qui m'écoutent d'une nouvelle ferveur, pour celui qui, par des voies si extraordinaires, m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi:

Je suis indigne de ce nom de Frere dont ces saints religieux m'ont honoré; vous voyez en moi une malheureuse pécheresse, qu'un amour prophane a conduite

dans ces saints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne: la haine de nos peres mit obstacle à notre mariage; je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari, à lui donner des preuves de mon fol amour; celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine, fut préferé, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles, ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari & mon amant se blesserent à mes yeux, le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'étois pas encore rétablie, quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, & me fit passer pour morte; je fus deux ans en ce lieu, sans aucune consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misere: mais que dis-je, ô mon Dieu: j'ose appeller cruauté, l'instrument dont vous vous serviez pour me punir! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égarements; bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté; le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison, & m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penser à la retraite; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne sçavoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit

d'homme pour sortir avec plus de facilité du château. Le couvent que j'avois choisi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici; j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette église. A peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur: je crus être séduite par la force de mon imagination; je m'approchai, & malgré le changement que le temps & les austérités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Grand Dieu! Que devins-je à cette vue? De quel trouble ne fus-je point agitée? Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! & vous vous servîtes de ma propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois; & pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon Pere; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admis dans votre maison: vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices? Un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu, qui vouloit, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées que je goûtois à respirer le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas; je l'aidois dans son travail, autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces moments payée

de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connaître : mais quel fut le motif qui m'arrêta ? La crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien ; sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que pour obéir à la regle du saint fondateur, qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses ; la vûe de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrerent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir ; il me sembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre ; cette idée ne m'abandonnnoit plus ; mon attachement en prit encore de nouvelles forces ; je le suivois partout, & si j'étois quelques heures sans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois, pour l'usage de la maison, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quittée ; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de considérer ce qu'il tenoit sans qu'il m'apperçut ; quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que, bien

loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle; je vis Dieu irrité appésantir sa main toute-puissante sur lui; je crus que cet amour, que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu! c'étoit pour lui que je vous priois; c'étoit pour lui que je versois des larmes; c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma faiblesse; ma priere toute insuffisante, toute prophane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée: votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances; je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il considére ce qu'il a si follement aimé, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, & où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice. Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche; j'implore le secours des prieres de ces saints religieux; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, & je me reconnais indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit repré-

senter ce qui se passoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris: mais quand je compris qu'elle étoit expirée, j'en fis de si douloureux, que les religieux vinrent à moi & me releverent. Je me démêlai de leurs bras; je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adélaïde; je lui prenois les mains que j'arrosois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chere Adélaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours! Quoi! vous avez été si long-temps auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous séparerons; du moins jamais; la mort, moins barbare que mon pere, ajoutai-je, en la serrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'est point cruelle: le Pere Abbé, attendri de ce spectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force; on m'entraîna dans ma cellule, où le Pere Abbé me suivit; il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi Adélaïde, lui dis-je; pourquoi m'en avez-vous séparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux: par pitié, ajoutai-je,

en me jettant à ſes pieds, permettez-moi d'en ſortir : que feriez-vous d'un miſérable dont le déſeſpoir troubleroit votre repos ? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort ; ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence ſoit ſalutaire ; & vous, mon Pere, je vous demande cette derniere grace : promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres ; je vous promettrai à mon tour de rien faire pour hâter ce moment, qui peut ſeul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé par compaſſion, & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ſes religieux un objet de ſcandale, m'accorda ma demande, & conſentit à ce que je voulus. Je partis dès l'inſtant pour ce lieu ; j'y ſuis depuis pluſieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FAYEL,

FAYEL,

TRAGÉDIE.

ΛΚΥCΕΕΔΙΕ

Ε V Λ Ε Γ'

PRÉFACE.

QUELQUES personnes, peut-être encore moins convaincues que moi-même de l'insuffisance de mes talents, auront pu me condamner à traîner mes pas dans l'intérieur borné des cloîtres, dans l'uniforme obscurité des tombeaux : emporté par l'attrait de la nouveauté, qui nous enflamme quelquefois au défaut du génie, j'ai quitté l'étroite carrière que j'ai ouverte à peine, & j'ai eu la présomption d'entrer dans un champ beaucoup plus étendu. L'indulgence avec laquelle on a daigné accueillir mes premiers essais, m'a inspiré une espèce d'audace dont je voudrois bien que le succès contribuât au profit de l'art dramatique. Quand je n'aurois que le médiocre avantage de faire naître des idées que des esprits plus éclairés sçauroient mettre en œuvre, ma vanité auroit lieu de s'applaudir ; & si l'on retranche cette légère satisfaction de l'amour-propre, quelles seront les récompenses de l'homme de lettres ? où sera le puissant aiguillon qui l'excite à se priver de tous les plaisirs, & à braver souvent l'ingratitude de ses contemporains, & presque toujours l'oubli de la postérité ?

J'ai donc osé passer du *genre sombre* au *genre*

terrible; c'eſt le nom que je donne à la *tragédie par excellence*, la *terreur* étant ſans contredit un des plus puiſſants reſſorts de l'action théâtrale. Les Grecs, & les ſeuls Anglais après eux, dans quelques ſcènes, nous ont expoſé de magnifiques tableaux de ce genre ſi *tragique* & ſi vigoureux. Ayons le courage de dire hautement ce que beaucoup de perſonnes inſtruites n'ont eu juſqu'ici la force que de dire tout bas, & duſſions-nous armer contre nous la malignité de la cenſure, ſçachons préférer la vérité à ces timidités de convenances qui ſont ſi nuiſibles au progrès des arts.

Corneille aſſurément eſt le créateur du théâtre Français; il a parcouru la carrière la plus brillante; il eſt admirable par la variété, la fécondité & la profondeur des caractères, par l'énergie de l'expreſſion, la nobleſſe des ſentiments; mais ce grand homme, ne craignons point auſſi de le demander, a-t-il bien atteint le but tragique? Ces diſcuſſions politiques, ces tiſſus de maximes (1) qui ſont tant de tort à la vivacité du

(1) C'eſt cette fureur de débiter ſans ceſſe des maximes qui rend Thomas Corneille quelquefois inſupportable. Il falloit avoir le génie de l'aîné pour imprimer à ces déclamations l'intérêt de la grandeur & du ſublime, au lieu que l'autre n'eſt qu'un froid raiſonneur,

dialogue, ces raiſonnements approfondis ſur la nature des gouvernements, les vaſtes projets de l'ambition développés, la grandeur Romaine préſentée ſous tant de faces, tous ces moyens ſi ſublimes d'ailleurs & qu'affermit toute la vigueur d'un génie inimitable, ſont-ils bien de l'eſſence du poëme théâtral? Le drame ne doit vivre que de l'effervescence des paſſions, n'agir que par des mouvements décidés & rapides, & je ne vois que le cinquiéme acte de Rodogune, où le grand Corneille ait frappé tous les coups réunis de la *terreur*: c'eſt-là qu'il ſe rend maître de moi, me fait craindre, friſſonner; je ſuis prêt à m'écrier; j'éprouve ce bouleverſement de ſens, tous ces divers orages qui doivent agiter Antiochus, Rodogune, Cléopatre, &c. A ce flux & reflux de mouvements contraires, à cette mer ſoulevée, ſi l'on peut le dire, dans mon ame, je reconnais l'empire du poëte tragique.

Où Racine a-t-il déployé le ſpectacle impoſant du *terrible*? La magie de ſon ſtyle nous entraîne;

---

qui, par cette étrange manie de vouloir *faire de l'eſprit*, répand de la glace ſur les ſcènes les plus heureuſes. Il faut pourtant excepter des drames auxquels nuit cette froideur *raiſonnée* qui fait le caractère diſtinctif de Thomas Corneille, Ariane, le Comte d'Eſſex, & ſurtout la premiere pièce.

il nous attendrit; il répand dans sa diction toutes les graces de l'amour; nous ressentons une continuité agréable de douces émotions, mais point de ces secousses violentes qui décident les grands effets de la sensibilité; il touche, charme: mais il ne déchire pas; il ne laisse point, après la représentation, de ces traits gravés profondément, que l'on conserve encore dans la froideur du cabinet, tels par exemple que sont ces impressions si prolongées & si délicieuses qu'excite la lecture du roman de Clarisse.

Crébillon peut-être a connu mieux que ces deux rivaux de la scène, le *caractère propre* de la tragédie: mais avec la même franchise que nous avons risqué notre façon de penser sur Corneille & sur Racine, avouons qu'il est fâcheux que cet homme de génie ait négligé l'élégance & la correction du style, la variété des plans, qu'il ait aussi peu travaillé, & qu'en un mot il n'ait pas tiré parti de toutes les richesses *tragiques* qu'il possédoit. Son Atrée (1) est, sans doute, le

(1) Quand on dit que l'Atrée est la piece qui approche le plus du *genre terrible*, on entend l'ensemble de l'ouvrage. Assurément le IVme. acte de Mahomet est du plus grand tragique que nous connaissions: mais le *terrible* n'est pas le caractère de la piece; ce sont des beautés d'un autre genre.

drame qui approche le plus de ce genre *terrible*; le caractère principal est d'une vigueur de pinceau dont nous n'avons point d'exemple. Convenons aussi que la vengeance d'Atrée, concertée depuis si longtems, & qui est exécutée à froid, inspire plutôt l'*horreur* que la *terreur*. La double réconciliation achève de rendre ce personnage révoltant; quelques beautés qu'il renferme, il inspire une espèce de dégoût; applaudissons-nous au reste de ce sentiment: il fait honneur au cœur humain. On veut que la réflexion nous ramene toujours à cette sensibilité, à cette compassion si précieuse pour l'ame, & qui a été désignée dans ces vers:

. . . . La pitié dont la voix,
„Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix.

Au lieu qu'on est tenté de pardonner aux premiers mouvements de la passion; on reconnaît la nature de l'homme, on se reconnaît soi-même, & un personnage, qui se trouve dans cette situation, excite toujours l'intérêt.

C'est donc ce premier mouvement de la vengeance, & les transports impétueux d'une des passions les plus cruelles, lorsqu'elle est animée par la jalousie, que j'ai trouvés réunis dans l'admirable sujet de FAYEL. Rien, en effet, de plus vraiment *tragique*; rien de plus propre à ces développements, qui sont l'ame du drame. Les

rôles de Rhadamiſte & d'Othello, quelque beaux qu'ils ſoient, ſont inférieurs à celui de FAYEL; les convulſions de la fureur, l'excès monſtrueux d'une vengeance qui n'aura point d'imitateurs (il faut l'eſpérer pour le bonheur de l'humanité;) les tourments continuels qui déchirent le cœur d'un malheureux époux, forment un caractere que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de *la nature théâtrale*; c'eſt Milon le Crotoniate, dont les ſouffrances ſe font ſentir ſous le ciſeau du Puget, & attachent l'œil du ſpectateur. Le dernier degré de perfection qui ſe rencontre dans ce perſonnage, c'eſt, comme je l'ai déjà obſervé, qu'on ne peut lui refuſer le ſentiment de la compaſſion, ſentiment qu'on eſt bien éloigné d'accorder à Atrée. Autre avantage: ce mari furieux ſouffre encore plus que la triſte victime de ſa jalouſie. Quelle excellente morale nous offre le ſupplice d'un cœur qui eſt ſon propre bourreau! Voilà de ces caracteres qu'Ariſtote mettoit à la tête des inventions dramatiques. Je ne ſçache qu'Oroſmane qui ait quelque reſſemblance avec FAYEL; encore lui eſt-il inférieur pour l'activité des mouvements & pour la profondeur des traits. Il ne manque à un tel ſujet que la touche puiſſante d'un moderne Crébillon. Que n'ai-je pu le rendre avec le même enthouſiaſme que je l'ai conçu!

Je ne m'arrêterai pas autant sur les autres rôles, ils ont beaucoup moins d'action; cependant je crois qu'un de nos maîtres auroit pu faire briller également la richesse de son pinceau, en présentant sous une couleur moins vive & plus fondue le tableau de la douleur touchante de GABRIELLE. Cette image attendrissante contraste admirablement bien avec le grand spectacle des fureurs de FAYEL; d'ailleurs on est sûr d'attacher, lorsqu'on expose les combats de la vertu, luttant contre un sentiment aussi naturel que l'amour.

J'ai voulu dépeindre dans VERGI un de ces anciens chevaliers qui n'avoient d'autre passion que l'honneur; il est aisé pourtant de distinguer à travers cette noble fermeté les mouvements de la tendresse paternelle.

Le caractère de COUCI auroit eu encore besoin d'une touche délicate & brillante; j'aurois desiré donner une idée de cet esprit de galanterie & de bravoure qui animoit nos jeunes paladins, de ce singulier alliage d'attachement à la religion qui alloit souvent jusqu'au fanatisme, & d'*amour pour les Dames*, dont l'excès conduisoit quelquefois au sublime égarement de Don Quichotte. Il est vrai que cette fureur de chevalerie, manie aujourd'hui oubliée, a produit peut-être les plus belles actions de notre vieille noblesse, & qu'elle fait

encore, ſans qu'on s'en apperçoive, la baſe du caractère national : nous en voyons mille exemples ; il n'y a perſonne de nous qui, en ouvrant un de nos anciens romans des croiſades, ne ſe ſente excité par un vif intérêt, que certainement on n'éprouvera pas à la lecture des romans d'un autre genre. Quel plaiſir ne goûtons-nous pas à voir tranſporter Luſignan ſur notre ſcène ! quel charme n'ont pas ces vers pour des oreilles françaiſes :

„ Je combattois, ſeigneur, avec Montmorenci,
„ Melun, Deſtaing, de Neſle, & ce fameux Couci (1).

Nous aimons à entendre Tancrede dire à ſes écuyers :

„ Vous, qu'on ſuſpende ici mes chiffres effacés:
„ . . . . . .
„ Que mes armes ſans faſte, emblême des douleurs,

(1) On ne ſçauroit trop accueillir ce genre de *tragédie nationale ;* la poéſie rentre alors dans toute la dignité de ſon origine, & l'auteur dramatique devient le dépoſitaire des faſtes de ſes concitoyens & le héraut de leur gloire ; il les encourage à la vertu, réchauffe les ames languiſſantes, en élevant ſur le théâtre les trophées de nos ancêtres. C'eſt ainſi que le ſpectacle peut devenir utile, & produire de grands effets ; il eſt vrai qu'il ne ſeroit pas auſſi divertiſſant que l'opéra-comique, Nicolet, les *Comédiens de bois*, &c.

„ Telles que je les porte au milieu des batailles,
„ Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs
„ Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
„ Consacrez ma devise, elle est chère à mon cœur:
„ Elle a dans les combats soutenu ma vaillance,
„ Elle a conduit mes pas & fait mon espérance;
„ Les mots en sont sacrés: c'est *l'amour & l'honneur.*
„ Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
„ Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,
„ Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu...

Ce vernis de chevalerie est une source de beautés, que j'ai entrevue comme tant d'autres qui résultoient de cette Tragédie, c'est-à-dire que je suis parvenu à me convaincre de mon incapacité d'exécuter, en m'applaudissant d'avoir pu concevoir quel parti le talent pouvoit tirer de mon sujet.

Je ne sçais si l'on approuvera la loi que je me suis imposée, de rejetter le moindre *accessoire* (1). Je n'ignore pas que la mode recherche ces faux

(1) Je suis presque convaincu que si l'on dépouilloit la plupart de nos pieces de théâtre de tout cet esprit, qui surcharge le sujet, il ne resteroit peut-être pas deux cens vers qui appartinssent réellement au fond du drame; encore une fois, lisons, relisons Clarisse; voilà le modèle que nous devons avoir sans cesse devant les yeux pour la vérité de l'action, pour la nécessité des moyens, pour la correspondance des scènes, pour la sobriété des *accessoires*, &c.

ornements, qu'on acquiert par-là des succès éphémères : mais un écrivain qui a le malheur d'avoir quelque idée du vrai & d'aimer la littérature pour elle-même, doit-il être bien sensible à cette sorte de réputation ? J'avois assurément un beau champ ouvert à d'orgueilleuses déclamations, & à des *paquets* de vers contre les croisades : j'ai cru qu'il falloit sacrifier les détails brillants, & conserver davantage la vérité du ton & l'heureuse simplicité des caractères, faire oublier le poëte & le *raisonneur* pour qu'on n'entendît parler que VERGI, COUCI, &c. comme ils ont dû parler en effet dans le siécle où ils vivoient. Par ce moyen, le costume de mœurs est mieux observé, & l'ouvrage, dépouillé de ce faste théâtral, qui n'est que l'abus & l'indigente bouffissure de l'art, en devient plus intéressant & mene plus sûrement au but que l'auteur doit s'être proposé. C'est-là le mérite des anciens, surtout des Grecs. Il est vrai que des beautés, qui ne sont point détachées, marquent moins : mais l'ensemble d'une piéce dégagée de ce luxe de l'esprit, est bien plus nourri, plus propre à la fable que l'on traite. Où Racine a-t-il puisé la richesse du rôle de Phédre, cette effusion de sentiment à laquelle l'art n'atteindra jamais, si ce n'est dans l'attention scrupuleuse qu'a eue ce grand homme de ne point prêter à ce caractère des traits étrangers ?

J'ai suivi pour mes actes la même disposition que dans COMMINGE & dans EUPHEMIE. Au moins puisqu'on s'est asservi à cette distribution puérile, ne faut-il pas la soumettre au compas & à l'équerre ; mes premiers actes sont beaucoup plus étendus que mes derniers. J'ai cédé au cours naturel de l'action, & ce n'est pas par l'action qui a été mon esclave; tous les gens sensés doivent trouver ridicule de couper la durée d'une passion en cinq morceaux, & ensuite de jetter dans cette division artificielle une égalité de proportions, comme si toutes les parties de notre corps devoient avoir la même étendue. Nous agissons à peu près à l'égard de nos actes, tel que ce brigand qui couchoit sur un lit de fer les malheureuses victimes de sa cruauté, & qui, en les mutilant, raccourcissoit ou étendoit leurs membres, suivant qu'ils excédoient la longueur du lit, ou qu'ils ne la rempliſſoient pas assez. Cette pédantesque mesure d'actes est pourtant une bisarrerie absurde consacrée par les chefs-d'œuvres de nos maîtres. Devons-nous en cela les imiter? C'est ce que je prends la liberté de demander à nos littérateurs.

Il sera aisé de juger que je n'ai point adopté cette *parcimonie* de passions qui se fait remarquer dans quelques-uns de nos drames modernes, & qui les défigure. J'ai toujours observé que la

nature étoit la base de tous les arts d'imitation, & qu'il étoit contre la vraisemblance de présenter une froide pantomime qui n'a d'autre mérite que quelques *effets* : encore ces *effets* sont-ils ordinairement amenés avec une mal-adresse qui nuit à l'intérêt. Les rôles *raisonnés* doivent nécessairement avoir plus d'étendue que les rôles *sentis*. VERGI, proportions gardées, parle plus que FAYEL, parce qu'il est moins agissant, & que l'esprit de la vieillesse est la prolixité & l'abondance de l'expression. Peut-être ces personnages ont-ils moins de roideur que ces rôles enflammés, qui à la longue fatiguent & quelquefois *outrepassent* le naturel, au lieu que l'éloquence d'un vieillard se répand avec plus de douceur & d'attendrissement dans notre ame. Le sentiment préférera le *babil sublime* de Nestor, au farouche laconisme d'Ajax & de Philoctete. Je ne suis pas étonné que bien des personnes sensibles reviennent plus souvent à la lecture de l'Odyssée qu'à celle de l'Iliade. Le premier de ces poëmes n'a pas la chaleur, l'impétuosité du second: mais il est plus touchant, plus à la portée de l'homme; on y retrouve plus son cœur, & tout ce qui nous rapproche de nous est cher & précieux à notre faiblesse; nous admirons les héros: nous conversons avec nos amis. Quelle est la raison qui nous ramène sans cesse à Racine, à la Fontaine,

ſi ce n'eſt ce développement continuel de ſentiment (1), & ce charme de vérité dont les autres écrivains en vers ſont ſi éloignés? Pourquoi les rôles ſubalternes d'Atalide, d'Aricie, d'Eriphile même ont-ils tant de graces & excitent-ils une émotion qui nous flatte? c'eſt que le poëte leur a donné toute l'étendue convenable, ſans retarder la marche de l'action, & nuire à la vigueur des principaux perſonnages. Encore une fois, voulons-nous faire couler des larmes, ce ne ſera pas en multipliant une quantité de tours merveilleux

(1) Ecoutons M. de Voltaire: „ Gardons-nous, „ dit-il, de chercher dans un grand appareil, & dans „ un vain jeu de théâtre un ſupplément à l'intérêt & „ à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, ſans doute, „ ſçavoir faire parler ſes acteurs que de ſe borner à les „ faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre „ beaux vers de ſentiment valent mieux que quarante „ belles attitudes. Malheur à qui croiroit plaire par „ des pantomimes avec des ſoléciſmes, ou avec des „ vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre „ la langue: il n'eſt rien de beau en aucun genre que „ ce qui ſoutient l'examen attentif de l'homme de goût. „ L'appareil, l'action, le pittoreſque ſont un grand „ effet, ſans doute: mais ne mettons jamais le bizarre „ & le giganteſque à la place de la nature, & le forcé „ à la place du ſimple. Que le décorateur ne l'emporte „ point ſur l'auteur: car alors au lieu de tragédie on „ auroit la *rareté*, la *curioſité*, &c."

qui n'appartiennent qu'à la parade : ce sera en approfondissant ce sentiment, le vrai principe de l'intérêt, & je vois avec peine que chaque jour on s'écarte en cette partie, comme en bien d'autres, des modèles que nos maîtres nous ont laissés.

La Tragédie de FAYEL me fait revenir assez naturellement au degré précis de distinction qui se trouve entre la *terreur & l'horreur.* Je ne cacherai pas qu'il est difficile de tracer juste cette ligne de séparation. D'abord il ne faut pas perdre de vue que nous parlons de spectacle, & que ces sortes d'ouvrages sont faits pour être exposés à la vue de nos compatriotes. Les anciens ont souvent confondu ces deux impressions qui se touchent de si près. L'épaule de Pelops servie dans un repas à Jupiter & à Mercure, ne leur a point paru une fable dégoûtante; ils ont soutenu la représentation de Térée, & de toutes les aventures atroces de la famille d'Oedipe (1); ils n'ont point reculé d'effroi à l'aspect de

(1) Je ne comprends pas comment un sujet aussi révoltant, aussi affreux qu'un enfant qui tue son père, & qui devient le mari de sa mère, a pu causer tant de plaisir à un peuple sensible & éclairé. Il falloit le pinceau de M. de Voltaire pour rendre aujourd'hui ce sujet supportable.

de Médée égorgeant ſes enfants; ils ont applaudi à la fureur calculée d'Achille traînant durant pluſieurs jours, dans un ſombre ſilence, le cadavre du malheureux Hector autour des remparts de Troye, & raſſaſiant ſa vengeance de ſang-froid. Homere n'a pas héſité à nous montrer le difforme Poliphème dans l'intérieur de ſon repaire enſanglanté; il ſemble même avoir pris plaiſir à s'appéſantir ſur les détails les plus révoltants. Son ſage imitateur, le poëte Latin qui a eu le plus de goût, Virgile n'a pas craint de ſuivre en cela ſon modèle, & Cacus & ſon antre ne nous ſoulèvent guères moins le cœur que le Cyclope & ſon horrible retraite. Les fibres des hommes de ces tems-là avoient-elles plus de force que les nôtres? falloit-il des impreſſions plus vives, des ſecouſſes plus marquées pour exciter leurs ſenſations? ou nos nerfs ſont-ils trop délicats? Y a-t-il dans cette averſion pour des objets hideux de quoi nous féliciter? ne devons-nous pas appréhender plutôt que cette ſenſibilité ſi aiſée à s'offenſer, ne faſſe tort parmi nous aux progrès du génie? Ou ſommes-nous les peuples de la terre qui ayons le plus de goût? Quand on aura bien défini ce que peut être le goût, quand on aura bien fixé ſa nature, établi ſes limites, alors nous pourrons entrer dans cette profonde diſcuſſion: mais, lorſque je vois qu'à Lon-

dres (1) on ne ſçauroit trop attacher la curioſité ſur de certains objets, & qu'à Paris ces mêmes objets nous font détourner la tête, je me garde bien d'adopter des principes fondamentaux de ce goût, qui eſt une énigme que l'on n'a point encore devinée.

Il eſt pourtant du devoir d'un écrivain qui aſpire à étendre les bornes de ſon art, de chercher à plaire, s'il ſe peut, à tous les hommes: voilà le grand objet qu'il doit avoir ſans ceſſe devant les yeux. Cependant il eſt citoyen, ſes premiers regards tombent ſur ſes compatriotes; il veut auſſi mériter leurs ſuffrages. N'y auroit-il donc pas moyen de concilier ces ſentiments ſi oppoſés, & de contenter tout le monde? Voilà un bien beau projet au moins, s'il n'eſt pas d'une facile exécution! Préſentons des exemples.

Je ſuppoſe que je vouluſſe donner au théâtre

---

(1) Othello étrangle ſa femme, & après l'avoir étranglée il reſte aſſis ſur ſon lit; le parterre de Paris, les loges lui crieroient: retire-toi, bourreau. Les Italiens, & ce n'eſt pas ſans raiſon, font leurs délices de la lecture du Dante; on y voit dans un des chants de l'Enfer un comte *Ugolin* qui ronge le crâne d'un archevêque, & qui eſſuye enſuite ſes cheveux & ſa barbe enſanglantés; il eſt vrai que le récit touchant du malheureux *Ugolin* fait perdre à ſa vengeance quelque choſe de ſon atrocité.

Français la Tragédie de Richard III, dont j'ai traduit une scène si imposante; je me garderois bien d'en retrancher les ombres; c'est sans contredit le morceau le plus neuf & le plus sublime de la pièce: mais je les ferois paraître à la faveur d'une obscurité, (1) que j'éclairerois par intervalles, & par des coups rapides de lumière; ensuite elles se perdroient dans les ténèbres: je pense qu'avec ces ménagements, notre parterre se plairoit à ce spectacle, & que l'effet seroit aussi déterminé qu'il peut l'être.

C'est à l'aide de cet artifice que dans une tragédie de Hamlet je ferois élever de la terre & y rentrer à plusieurs fois le spectre du père; il ne seroit qu'entrevu; j'imagine que se montrant ainsi au spectateur, il frapperoit beaucoup plus que lorsqu'il n'est apperçu que de son fils.

Si j'exposois Philoctete abandonné par ses

(1) Voici ce que pense un de nos premiers écrivains dramatiques. „ Je ne sçais pas même si on ne pourroit „ pas faire paroître Oedipe tout sanglant, comme il „ parut sur le théâtre d'Athènes. La disposition des „ lumières, Oedipe ne se montrant que dans l'enfoncement, pour ne pas trop offenser les yeux, beaucoup de pathétique dans l'acteur, & peu de déclamation dans l'auteur, les cris de Jocaste & la consternation générale des Thébains pourroient former „ un spectacle admirable."

compatriotes dans l'isle de Lemnos, il pousseroit des cris, il se traîneroit sur la scène en accusant les Dieux, les Atrides, les Grecs; &c. mais on ne verroit pas ce malheureux montrer des plaies qui se r'ouvrent, & d'où découle un sang noir & épais.

Médée, sur le théâtre d'Athènes porte le couteau dans le sein de ses deux enfants: je la ferois voir sur le nôtre, amenée à cet excès de fureur par mille ingratitudes de la part de Jason, dans un violent accès de rage immolant un de ses fils, jettant avec précipitation le poignard, embrassant avec transport l'innocente victime, faisant éclater des sanglots, des convulsions de douleur, pressant contre son sein l'autre enfant, le couvrant de ses baisers, l'inondant de ses larmes. Jason s'offriroit à sa vue; il reculeroit à l'aspect d'une femme égarée de désespoir qui tiendroit, comme je l'ai dit, un de ses enfants dans ses bras, & dont l'autre seroit mourant à ses pieds: Perfide, s'écrieroit-elle, est-ce à toi de trembler? approche, sois sans pitié: tu vois tes attentats; oui, c'est toi qui as commis tous mes crimes; c'est toi qui as pu égarer le bras maternel, qui l'as poussé, qui l'as conduit dans le sein de cette misérable créature! oui, barbare, c'est toi qui as enfoncé le couteau dans le cœur de mon enfant. Et elle releveroit aussitôt ce corps enfanglanté, l'embrasseroit encore en s'écriant, & en l'arrosant de nouvelles larmes.

J'indique seulement la scène; je ne sçais si je me fais illusion: mais j'aime à croire que cette situation ainsi maniée adouciroit beaucoup l'*horreur* qu'inspire Médée, & pourroit peut-être même exciter en sa faveur des sentiments de compassion. M. de Voltaire a sçu risquer avec succès le quatriéme acte si *terrible* de son Mahomet: pourquoi la tragédie de la mort de César, un des chefs-d'œuvres de ce grand maître, n'est-elle pas revue aussi souvent que ses autres pièces? C'est que le public Français a dû la peine à s'accoutumer au cadavre ensanglanté de César. (1) Voilà la borne où nous devons nous arrêter, où la *terreur* devient *horreur*.

Il est bien singulier que les mêmes spectateurs qui voient depuis tant d'années des personnages se donner des coups de poignard, souvent assez mal-à-propos, supportent difficilement la vue d'un être qui est détruit, & qui conséquemment ne souffre plus. Que me répondra-t-on? Qu'il n'y a gueres à raisonner quand il s'agit de sentiment, & que d'ailleurs on a pour but de satisfaire la multitude. Voilà ce qui m'a empêché

(1) J'imagine qu'on pourroit peut-être présenter un cadavre voilé, dont on appercevroit seulement les pieds; encore ces sortes d'objets doivent-ils moins se voir que se deviner.

d'exposer sur la scène la terrible catastrophe de Fayel.

Regardons *l'horreur* comme la *caricature*, (1) la charge de la *terreur*; respectons d'ailleurs cette sensibilité si délicate, qui une fois familiarisée avec des images horribles, perdroit de la finesse de son tact, & auroit peine à être remuée par les drames attendrissants de l'enchanteur Racine. Sçachons tirer parti des diverses beautés théâtrales des anciens & de nos voisins; formons-en un nouveau genre dramatique qui nous retire de ce misérable esprit d'imitation où nous languissons depuis Corneille, Racine, Crébillon & M. de Voltaire; cependant ne marchons à la nouveauté qu'avec bien de la précaution; quelquefois on arrive à d'heureuses découvertes; quelquefois

(1) „ Souvenons-nous toujours, dit un de nos mai-„ tres, qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à „ l'horrible; on peut effrayer la nature, mais non pas „ la révolter & la dégoûter."

Je me rappelle qu'il y a quelques années à la Comédie Italienne on voulut essayer de rendre dans la vérité un combat singulier: un des deux acteurs tomboit comme percé d'un coup d'épée, & on voyoit un jet de sang sortir de sa blessure, (ce qui se faisoit par le moyen d'une petite vessie remplie de sang.) Il n'y eut qu'un cri d'indignation, & l'on ne hazarda plus cette *horrible* imitation de la nature; ce n'est toujours qu'avec beaucoup de peine qu'on voit apporter la coupe d'Atrée.

aussi l'on s'égare, & il vaut encore mieux marcher à la suite de ses maîtres, que de se perdre, en voulant suivre des routes qui n'ont point été frayées.

J'ai cru, pour une plus facile intelligence de ma tragédie, qu'il étoit nécessaire d'en faire précéder la lecture par quelques éclaircissements sur l'ancienne chevalerie; en voici donc une légère idée empruntée surtout de l'excellent ouvrage de M. de Sainte Palaye.

L'origine de cette institution militaire ressemble assez aux autres inventions de l'esprit humain; elle est enveloppée de nuages; tout ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'elle porte le caractère primitif de notre nation. Un mêlange d'absurdité & de grandeur, de superstition grossière & de respect pour la religion, de vrai courage & de fanfaronade, de barbarie & de sensibilité, la réunion en un mot du sublime & du ridicule: voilà à peu près sous quel aspect on peut envisager la chevalerie; c'est dans le onzième-siécle qu'elle prend une consistance déterminée. Il est aisé de voir que c'est une des émanations de la politique du gouvernement féodal. Il faut nécessairement des signes aux hommes pour les émouvoir (1): une investiture accom-

(1) Il n'est pas possible d'exprimer quel pouvoir les

pagnée de la majesté des cérémonies & de la solemnité du serment, devoit produire dans des ames dont l'ignorance peut-être échauffoit la sensibilité, une ivresse de courage qui a donné naissance à une infinité d'actions éclatantes, que des Sybarites efféminés ont de la peine à croire véritables.

Celui qu'on destinoit à cet honneur étoit à l'âge de sept ans retiré d'entre les mains des femmes; les exercices militaires entroient dans le plan de son éducation; si ses parents maltraités de la fortune ne pouvoient lui fournir des secours, on le plaçoit chez quelque seigneur où il apprenoit à servir, pour sçavoir dans la suite user du droit de commander; chaque banneret avoit une espèce de cour, comme on voit encore en Pologne & en Allemagne des seigneurs indépendants qui ont tout l'appareil de la souveraineté.

Le jeune enfant rempliſſoit les fonctions de *page*; les premières leçons qu'on lui donnoit, consistoient

---

signes ont sur l'esprit humain; un homme qui posséderoit bien ce langage muet exciteroit des impressions prodigieuses. Il n'est pas surprenant qu'un certain Pylade, fameux pantomime, ait tant intéressé une des premières nations de l'univers.

fistoient dans *l'amour de Dieu & des Dames* (1), dit naïvement Jean de Saintré, qui lui enseignoient son *catéchisme* & *l'art d'aimer*. Il n'est donc pas étonnant qu'imbus de tels préceptes, nos chevaliers fussent à la fois galants & dévots. L'écolier faisoit choix mentalement de quelque dame qui ne manquoit pas d'être un prodige de beauté & de vertu: c'étoit à elle qu'il rapportoit, ainsi qu'à la divinité, toutes ses pensées, toutes ses actions. On rira de cette profanation extravagante: il faut pourtant convenir que la simplicité des mœurs & la délicatesse de sentiment gagnoient beaucoup à cet amour purement intellectuel. De-là cette *courtoisie Française*, qui dans la suite fondue avec la *galanterie Arabesque* forma un caractère de tendresse, d'aménité & d'agrément, dont notre bel-esprit métaphysique & la corruption des mœurs ont fait disparaître jusqu'aux moindres traces; il s'étoit conservé jusques dans le siecle dernier.

Le jeune homme, de l'état de *page* étoit élevé à celui d'*écuyer*. Il y avoit encore dans ce nouveau grade des cérémonies à observer que l'on peut lire dans M. de Ste. Palaye. L'éducation des demoiselles étoit à peu prés dans les mêmes

(1) L'amant *qui entendoit à loyaument servir une dame*, étoit sauvé suivant la doctrine de *la Dame des belles cousines*, &c.

principes ; elles accompagnoient les dames, & étoient chargées du soin de recevoir les chevaliers. Les écuyers se divisoient en plusieurs classes; ils servoient à table, coupoient les viandes, prenoient soin des chevaux, présidoient à l'arrangement des appartements, faisoient, comme les demoiselles, les honneurs du château, tenoient l'étrier à leurs maîtres, étoient les dépositaires de ses armes; on leur recommandoit la modestie, autant que l'adresse, & les connaissances de l'art militaire, des tournois, &c. On remarquera que les chevaliers ne se servoient pas de juments ; c'étoit une monture dérogeante; ils présentoient dans les batailles des chevaux à leur seigneur : d'où est venu le proverbe, *monter sur ses grands chevaux*. Quand on en venoit aux mains, l'écuyer se rangeoit derriere son seigneur ; en tems de paix, il assistoit aux tournois, s'y essayoit même avec d'autres écuyers, & employoit des armes plus légères que celles des chevaliers.

L'âge de vingt-un ans étoit celui où l'*écuyer* étoit enfin admis aux honneurs de la chevalerie. Il y avoit cependant des exceptions pour nos princes du sang & pour les candidats qui pouvoient faire valoir le mérite de quelque belle action. Tout chevalier jouissoit du droit de créer d'autres chevaliers. Il faudroit encore remonter à la source où j'ai puisé, pour être instruit pleinement de l'appareil de cette institution. Des

jeûnes, des prières dans des chapelles, des habits blancs, un aveu sincere de toutes ses fautes, plusieurs sermons entendus avec piété: tels étoient les préliminaires de la cérémonie. Le novice entroit ensuite dans l'église, s'avançoit à l'autel avec l'épée passée en écharpe à son col; le prêtre la bénissoit, la remettoit au col du nouveau chevalier, qui, les mains jointes, se mettoit à genoux devant celui ou celle qui devoit l'armer. Après que son serment avoit été reçu, des dames ou des demoiselles s'empressoient à le revêtir de toutes les marques extérieures de la chevalerie; on finissoit par lui ceindre l'épée; le seigneur ou le souverain lui donnoit alors l'accolade ou l'*accolée:* c'étoit trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule ou sur le col de l'aspirant; celui qui donnoit l'accolade prononçoit ces mots, ou d'autres semblables, *au nom de Dieu, de St. Michel & de St. George, je te fais chevalier.* On ajoutoit quelquefois ces épithètes, *soyez preux, hardi & loyal.* Après cette cérémonie, il recevoit le heaume ou casque, la lance, le bouclier, & il montoit un cheval, sans se servir de l'étrier; le peuple l'entouroit avec des applaudissements. Quel admirable fonds de préceptes que les réglements de la chevalerie! Protéger la veuve & l'orphelin aux dépens de sa vie même; défendre hautement l'innocence opprimée; embrasser la cause des dames; soutenir les droits de la reli-

gion; combattre enfin tous ceux qui paraiſſoient être les ennemis de la juſtice & de la vérité : voilà quels étoient les devoirs que l'on preſcrivoit aux chevaliers.

C'étoit dans les tournois ſurtout qu'ils faiſoient éclater leur adreſſe, autant que leur magnificence; la deſcription de ces écoles de guerre nous conduiroit trop loin. Il ſuffira de dire que ces fêtes étoient auſſi intéreſſantes pour les trois quarts de l'Europe, que les jeux olympiques l'ont été autrefois pour les diverſes nations de la Grèce. Un nombre de rois d'armes & de hérauts crioient aux jeunes chevaliers qui ſe préſentoient pour entrer en lice, *ſouviens-toi de qui tu es fils, & ne forligne pas:* paroles admirables qu'on ne devroit pas ſe laſſer de redire aujourd'hui aux deſcendans de ces braves chevaliers français, & qu'ils ne devroient point ſe laſſer d'entendre. On nommoit hautement: *un tel, eſclave ou ſerviteur de la dame telle;* ce titre d'honneur étoit un de ceux qui flattoient davantage nos chevaliers, & qui leur inſpiroient un plus mâle courage. A ce titre de *ſervant d'amour*, les dames joignoient des préſents, comme voile, écharpe, braſſelets, nœuds de rubans, boucles de cheveux, &c. Les hérauts déſignoient les vainqueurs par ces acclamations touchantes : *honneur aux fils des preux!* Le prix leur étoit donné par la main des dames, & ce qui étoit au-deſſus de toute récom-

penſe pour un *franc & loyal chevalier*, il avoit droit de donner un baiſer à la dame ou demoiſelle qui lui préſentoit le prix. Un brillant feſtin, où les vainqueurs étoient aſſis à-côté des princes, des rois &c. terminoit la fête, qui avoit un nombre prodigieux de ſpectateurs. Ce qui ne paraîtra pas moins ſingulier que toutes ces cérémonies, la modeſtie & la timidité accompagnoient l'éclat de la victoire; les flatteries des poëtes & l'amour des dames ne faiſoient qu'encourager les chevaliers favoriſés du ſort. On s'accorde aſſez pour fixer au onziéme ſiecle l'origine des tournois; les chevaliers s'y eſſayoient au métier de la guerre.

L'amitié n'étoit pas en leur cœur un ſentiment moins vif que celui de l'amour; *la fraternité d'armes* en eſt une preuve honorable. *Lancelot du Lac* la fait contracter par trois champions en mêlant de leur ſang. Ces *frères d'armes* n'avoient que la même table, & ſouvent le même lit; image touchante de la candeur & de la ſimplicité de ces dignes ſoldats, qui n'avoient pas ſeulement l'idée du déréglement des mœurs. L'or étoit réſervé pour les armes des chevaliers, ainſi que les riches fourrures pour leurs manteaux; les moins précieuſes s'abandonnoient aux écuyers, qui n'avoient le droit de porter que des éperons argentés, des bottines blanches, une eſpèce d'armet argenté auſſi, & des manteaux de couleur brune. Lorſque les chevaliers étoient habillés de damas, les

écuyers l'étoient de satin, & si ces derniers avoient des habits de damas, les premiers étoient vêtus de manteaux de velours; l'écarlate & toute autre couleur rouge étoit annexée à ceux-ci: elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs & des docteurs. Les chevalies chargeoient de leurs armoiries leurs écus, leurs cottes d'armes, le penon de leurs lances, & la banderolle qui s'attachoit quelquefois au sommet du casque. Il faut suivre dans M. de Ste. Palaye tout ce qui concerne leurs funérailles & leur dégradation.

Bertrand du Guesclin est un de nos grands-hommes qui ont eu le plus à cœur l'entretien & les progrès de l'ancienne chevalerie; il pensoit avec raison que c'étoit un puissant aiguillon pour animer & élever la bravoure de nos Français. (1) L'homme a besoin d'images; c'est du plus ou du moins de signes que dépendent le nombre & l'énergie des idées; encore une fois, avec de la

(1) Voici un trait qui donnera plus que tout ce qu'on pourroit dire, une idée juste de la grandeur d'ame d'un chevalier Français: *Un chevalier viel & ancien*, dit le bon Joinville, *de l'âge de quatre-vingt-deux ans & plus*, voit la reine, (femme de Saint Louis) se jetter à ses pieds, & lui demander une grace. Quelle est-elle, *s'enquiert* le chevalier? — De me donner la mort, si les Sarrasins se rendent maîtres de Damiette. — *Très-volontiers, Madame, je le ferois, & jà ay eu en pensée d'ainsy le faire, si le cas y escheoit.*

métaphysique, & du raisonnement privé de couleurs, on ne fera que des ames paresseuses qui communiqueront aux corps leur langueur & leur inertie. Pourquoi y a-t-il tant de distance entre le sentiment & la pensée? Le sentiment est plein de vie: c'est un résultat exquis des sens; & la pensée nous échappe sans cesse comme une ombre impalpable. J'imagine donc que l'extinction de la chevalerie a pu être préjudiciable à cet esprit de courage & de *courtoisie* qui est un des titres distinctifs de la nation française. Il seroit assez inutile d'entrer dans les détails qui ont donné lieu à cette extinction. Tout s'altere, tout meurt; l'enthousiasme perd à chaque instant de sa force, semblable à une boule qui, lancée avec vigueur, décrit d'abord une ligne rapide, par degrés se ralentit; se traîne, & finit par être entierement privée de mouvement. Ce luxe, qui est venu tout pervertir, la transmigration des seigneurs qui ont abandonné leurs châteaux pour le séjour des villes; nos guerres aussi longues que malheureuses avec les Anglais, d'autres mœurs, en un mot, bien opposées à la simplicité de l'ancien tems: ce sont les principales causes auxquelles il faut rapporter la décadence & la ruine de cette institution militaire. En attendant que quelque heureuse manie de ce genre vienne nous faire oublier cette perte, je desirerois fort qu'on présentât sur notre scène

lyrique (1) un spectacle composé de tout ce que nous avons de plus agréable & de plus intéressant dans l'ancienne chevalerie; ce seroit pour cette noble invention un léger dédommagement de son anéantissement total, que de reparaître du moins au théâtre, & il seroit assez plaisant qu'on allât prendre à l'opéra des leçons de mœurs & de bravoure.

Je terminerai ce coup-d'œil sur l'histoire de la chevalerie par des éclaircissements nécessaires à ma tragédie; il s'agit de l'habillement de mes personnages: je suppose qu'on fera quelque attention à ces détails.

Fayel doit avoir un manteau de velours ponceau, parsemé de broderies en or, & doublé d'une pelisse noire; la soubreveste de damas ou de satin enrichie de même, & d'une semblable couleur, descendant jusques sur les genoux; une large ceinture sur la poitrine, avec une boucle au milieu qui peut être d'or ou de diamants; à cette ceinture est attachée une dague; il a encore une fraise ronde & une chaîne d'or autour du cou, des espèces de brasselets aux bras, des bottines rouges qui lui montent jusqu'aux cuisses, sa toque de velours noir & à l'Espagnole, de forme ronde,

(1) J'ai vu avec plaisir s'exécuter ce projet: *Adèle de Ponthieu* a ouvert heureusement la carrière aux opéra de ce genre.

élevée environ d'une dixaine de pouces ; plusieurs plumes noires & rouges liées par un nœud de diamants ombragent cette coëffure.

L'habit de GABRIELLE est de drap d'argent, ou de damas, ou de satin blanc brodé en argent ; son manteau est de semblable couleur, doublé de queues d'herminé ; sa parure est composée de perles & de diamants ; elle a des brasselets de même.

RAOUL DE COUCI a tout ce qui caractérise le chevalier bannerer ; il a aussi autour du cou une chaîne d'or enrichie de diamants ; son manteau est de velours bleu céleste, doublé d'hermine, & parsemé de fleurs d'or ; sur l'épaule droite est appliquée une large croix d'étoffe rouge, où sont inscrits ces mots : DIEX VOLT, (le signe des croisés) ; son casque doré est surmonté d'un panache blanc ; son écharpe soutenue par une aigrette de diamants, est de même couleur, que celle de GABRIELLE ; il a des bottines rouges, auxquelles sont attachés des éperons dorés ; la poignée de son épée est en forme de croix ; sa lance, dont la banderolle est un ruban blanc, & son bouclier ou écu, sont portés par son écuyer.

LE PREUX DE VERGI est habillé comme FAYEL : il a la même étoffe ; sa couleur est d'un gros verd ; sa fourrure est de martre, & ses plumes sont vertes & blanches.

MONLAC a un habillement de satin brun, doublé de jaune; la premiere couleur étoit celle des écuyers; son casque est un armet argenté sans timbre & sans panache, de forme de *galerus*; il a les bottines blanches, & les éperons argentés, comme l'armet.

RAYMOND ne porte point les armes de son maître, qui habite en ce moment son château; il a les simples habillements de ce tems: les autres écuyers & officiers de FAYEL ont le même costume. Les hommes-d'armes de COUCI sont dans l'équipage guerrier, tel qu'il étoit alors, comme on nous représente ce qu'on appelloit *miles*.

Il est inutile d'obferver qu'ADELE ne porte point de manteau, cette parure étant réservée dans ce siècle aux seules femmes de qualité; elle n'a aussi ni perles, ni diamants, & d'ailleurs elle est habillée comme sa maîtresse.

Il paraîtra singulier que je me sois occupé un instant de ces bagatelles: mais on ne doit rien dédaigner de ce qui peut contribuer au plaisir de l'illusion théâtrale; la moindre négligence en cette partie fait quelquefois tort à l'intelligence de la pièce. Il y a mille traits qui nous échappent à la représentation des admirables comédies de Moliere, parce que les comédiens n'observent pas avec assez de régularité le costume dans les habillements.

FAYEL,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LE CHATELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

ADELE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

Autres Ecuyers & Hommes-d'Armes de COUCI.

La Scène eſt près de Dijon, dans un Château appartenant au Seigneur de Fayel.

Mourons.

FAVEL *Acte V Scene derniere*

FAYEL, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le rideau se leve. Le théâtre représente l'appartement d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un parc & de l'autre une tour.

SCÈNE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, *plusieurs autres Ecuyers & Officiers.*

FAYEL, *à un des côtés du Théâtre, ouvrant une porte avec fureur, s'avançant sur la Scène précipitamment, & s'adressant à ses Ecuyers & Officiers qui sont autour de lui dans diverses attitudes de douleur.*

NON, je n'écoute rien.

UN ECUYER.

Seigneur...

FAYEL *avançant toujours sur la Scène.*

Retirez-vous.

ADELE, *à Fayel.*

Nos larmes..

FAYEL.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

ADELE.

Vous ne l'aimeriez plus?

FAYEL.

Ah! je l'ai trop aimée!

ADELE.

Vous devez..

FAYEL.

Me venger. Dans la tour enfermée,
Qu'elle pleure..à jamais..ôtez-vous de ces lieux;
Tout me perce le cœur; tout me bleſſe les yeux.

ADELE, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux; daignez m'entendre encore;
Pour une épouſe, hélas! mon amour vous implore;
De tous ſes ſentiments mes regards ſont témoins;

Fayel ne l'écoute pas & montre une fureur ſombre.

Au ſortir du berceau, confiée à mes ſoins,
Et des bras maternels entre mes bras remiſe,
Toujours à ſon devoir elle parut ſoumiſe;
L'innocente candeur l'éleva dans mon ſein;
Moi-même, à ſes vertus j'ai tracé le chemin;
Quel crime a pu flétrir une vie auſſi pure?

FAYEL, *avec emportement.*

Quel crime ? le plus noir, la plus cruelle injure,
Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du soupçon.
Mais je ne prétends point éclaircir la raison
Qui me force à punir une épouse coupable.
Ciel ! de tant d'artifice une femme est capable !
à Adèle d'un ton concentré.
Dites-lui.. que ses pleurs, dont j'étois si jaloux,
Couleroient vainement dans le sein d'un époux,
Que je puis repousser les impuissantes armes
Qu'un sexe, qui sçait feindre, emprunte de ses charmes ;
Ces tyrans séducteurs ne regnent plus sur moi :
Son crime.. Ma vengeance est tout ce que je voi.
Oui, d'un œil sans pitié, d'une ame indifférente,
Je verrois la perfide à mes pieds expirante ;
Je verrois, sans pâlir des horreurs de son sort,
Ses yeux, que j'adorois, se couvrir de la mort..
C'est elle qui sans cesse, avançant ma ruine,
De mille coups mortels me frappe & m'assassine !
Que mes maux, s'il se peut, passent tous dans son cœur,
Et.. portez lui ma haine, & toute ma fureur.

ADELE.

Souffrez..

FAYEL.

Je ne veux rien entendre davantage.
C'est assez. Qu'on me laisse à l'excès de ma rage,

Qu'on me laiſſe. Sortez, & ne repliquez pas.

à Raymond.

Toi, demeure.

Ils ſortent conſternés.

SCENE II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *ſe précipitant dans un fauteuil.*

Le Ciel retarde mon trépas!
Il me fait éprouver un tourment plus horrible!
Devoit-il me donner une ame ſi ſenſible,
Y verſer tant d'amour, avec tant de fureur?

à Raymond.

Cet écrit fut trouvé dans ces murs?

RAYMOND.

Oui, ſeigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer une flamme jalouſe;
Répete, où?.

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouſe.

FAYEL, *toujours aſſis.*

Achevons d'enflammer un poiſon infernal;
Reliſons cet écrit à mon cœur ſi fatal:

Il tire de sa poche une lettre & lit haut.

„ Envain tout combat ma tendresse:
„ Elle s'accroît avec le tems;
„ Je vous vois, je vous parle, & vous redis sans cesse
„ Que vous êtes l'objet de tous mes sentiments,
„ Que rien ne pourra les détruire;
„ Je chéris jusqu'aux pleurs que pour vous je répans;
„ Jamais l'amour n'eut sur moi plus d'empire,
„ Et le sort me contraint à cacher cette ardeur! . .
„ Peut-être un jour viendra, trop lent pour mon
„ bonheur. . .

Et le Ciel, ou plutôt ce barbare Génie,
Qui parut de tout tems s'armer contre ma vie,
Se jouant de mes maux, & m'accablant enfin,
M'ôte de cette lettre & l'adresse & la fin!
Et je ne connais pas la main qui l'a tracée.
De sentiments divers mon ame est oppressée...:
Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet?
Que penses-tu? Peut-être une autre en est l'objet:
Trop prompt à condamner une épouse fidelle,
Je cède à des soupçons qui sont indignes d'elle.
Je doute qu'une femme, instruite à la vertu,
Cache sous tant d'attraits un cœur si corrompu,
Qu'elle outrage son nom, sa famille, son pere,
Qu'elle ose entretenir une flamme adultere,
Répandre l'amertume & l'horreur sur mon sort..
Quand on n'aima jamais avec plus de transport..

Il se leve avec fureur.

Est-ce à moi de douter? On me hait, on m'offense;

C'eſt envain que l'amour embraſſoit ſa défenſe:
Le crime eſt avéré. Voilà pour quel ſujet
Ses jours ſont conſumés par un chagrin ſecret,
D'où naît ce ſombre ennui que ma tendreſſe irrite,
Qui juſques dans mes bras la pourſuit & l'agite!
J'ai découvert enfin la ſource de ces pleurs,
Qui des plaiſirs d'hymen corrompoient les douceurs;
Je voulois dévoiler ce ténébreux myſtere,
Et c'eſt en ce moment la foudre qui m'éclaire!
Sur mes yeux qui fuyoient ce funeſte flambeau,
Ma raiſon complaiſante étendoit le bandeau!
Malheureux! j'accuſois la ſeule indifférence
De ces triſtes froideurs, qui laſſoient ma conſtance..
Du moins, ſi j'adorois l'ingrate ſans retour,
Je pouvois eſpérer de l'attendrir un jour
A force de ſoupirs, de prières, de larmes..
Eh! qui ſent plus que moi le pouvoir de ſes charmes?
Elle eſt ſenſible! elle aime! & c'eſt un autre! ô Ciel!.

à Raymond.

Enfonce le poignard dans le ſein de Fayel;
Montre-moi mon rival; hâte-toi de m'inſtruire;
Dis, dis, quel eſt le cœur qu'il faut que je déchire.

RAYMOND.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révéré,
Dans un château voiſin, loin des cours retiré,
Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
Et de qui votre épouſe a reçu la naiſſance,

Le Preux (1) de Vergi seul fut jusques à ce jour
Par vos ordres, seigneur, admis en ce séjour.

Fayel.

Il verra mes tourments, l'excès de mon supplice;
Quoique Vergi soit pere, il me rendra justice;
Entre sa fille & moi, l'honneur prononcera;
Contre la voix du sang lui-même il s'armera.
Qu'elle souffre... Eh! que veut mon cœur impitoyable?
La fureur qui m'anime est-elle insatiable?
Faut-il sçavoir haïr comme je sais aimer?
Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la renfermer,
La voir à mes genoux prête à perdre la vie!
Ah! cher ami, sans doute, elle est assez punie;
J'aurai rempli ses sens de douleur & d'effroi;
Elle verse des pleurs... & ce n'est pas pour toi,
Trop faible époux, renonce à venger ton injure;
Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
Implorer un pardon, que tu n'obtiendras pas...
Non, ne soutenons plus d'inutiles combats:
Sçachons en triompher; que la haine plus forte
Seule aujourd'hui décide, & sur l'amour l'emporte..
Quelqu'un vient, c'est Vergi; qui l'amène en ces lieux?

(1) On ne peut guères débrouiller l'origine de ces Preux, dont parlent tant nos anciens romanciers; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on donnoit ce nom aux chevaliers d'une valeur éprouvée.

à Raymond.

Porte de tous côtés des regards curieux :
La plus faible clarté perçant la nuit du crime,
Peut, au coup qui l'attend, indiquer la victime.
Examine; surtout tâche de t'assurer
Du mortel odieux qu'on m'ose préférer.
Ce cœur, qui de l'amour ressent la violence,
Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

SCENE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

Je venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
D'un âge qui s'éteint le sombre déplaisir;
Mon cœur, hélas! qu'afflige une vérité dure,
Cherche à se consoler au sein de la nature:
Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
Et nos derniers regards demandent nos enfants.
Quoi! lorsqu'avec transport, j'ouvre les bras d'un père,
Je n'y vois point voler cette fille si chère!
Qui peut la dérober à mes embrassements?
J'interroge: on se tait, ou des gémissements
Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiete;
Tout présente à ma vue une douleur muete

Vous-même en ce moment... vous soupirez, ô Ciel!
Tirez-moi par pitié de ce doute cruel;
Parlez... Quelque danger menaceroit sa vie?
Ma fille.. à ma vieillesse seroit-elle ravie?

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, Seigneur ... *avec emportement.*
Pour déchirer mon sein,
Pour y verser le fiel, le plus mortel venin,
Pour y porter l'enfer, & toutes les furies,
Pour me faire souffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI, *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur!

FAYEL.

Que dis-je? Mon amour, tout est blessé, seigneur.
Le comble des tourments, le comble de l'outrage,
Des transports éternels de désespoir, de rage:
Voilà quel est mon sort.

VERGI.

Ma fille.. ô justes cieux!

FAYEL.

Me rend aussi cruel que je suis malheureux.
Ah! mon pere! ah! Vergi! vous savez si je l'aime!
Elle auroit d'un époux fait le bonheur suprême;
A la cour de Philippe, appellé par le rang,

Joignant à la faveur, la nobleſſe du ſang,
Oſant même nourrir la ſuperbe eſpérance
De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE, (1)
Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dammartins,
L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Deſtaings,
Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui m'ont vû naître,
Et Français & Mailli (2) ſervir un nouveau maître,
De votre duc enfin venir prendre des loix,
Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois.
Au ſéjour, où des lys le ciel fixa le trône,
J'ai préféré les champs arroſés de la Saone;
J'ai marché ſur vos pas; près des murs de Dijon,
J'ai fermé la carriere à mon ambition;
Revêtus de la croix, pleins d'une ardeur ſublime,
Nos braves chevaliers, aux remparts de Solime,
Courent mêler, ſans moi, ſur leurs fronts triomphants,
Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers ſanglants;
Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
J'ai tout abandonné, ſeigneur, pour votre fille;
Je ſuis venu former au pied de vos autels,

(1) Guillaume Desbarres, grand-ſénéchal de la couronne, & qui par ſa bravoure mérita le glorieux ſurnom d'ACHILLE DE LA FRANCE.

(2) Quelques hiſtoriens ont prétendu que le ſeigneur de Fayel étoit de la maiſon de Mailli.

D'un hymen desiré les liens solemnels ;
Et lorsque chaque instant enflammoit ma tendresse ;
Qu'elle étoit de mon cœur souveraine maîtresse,
Lorsqu'amant idolâtre, & toujours plus épris,
Je briguois un regard de ses yeux attendris..
Elle me haïssoit.. elle étoit infidelle.

VERGI.

Ce bras appésanti va se lever sur elle,
Et vous épargnera le soin de punir...
Il fait quelques pas, & revient, & après une longue pause.
La fille de Vergi ne sauroit vous trahir.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
Qu'un spectacle offensant de gêne & de tristesse,
De rejetter les dons que lui faisoit ma main,
D'opposer à mes feux les froideurs du dédain,
De me percer de traits, qui sans cesse en mon ame
Revenoient irriter mes fureurs & ma flame :
Il falloit, il falloit qu'un trop sensible époux
Fût aujourd'hui, grand Dieu ! frappé de tous les coups ;
Qu'il ne me restât rien, dans un tourment si rude,
Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.
Non, je ne puis douter de mon malheur affreux ;
Jugez s'il est au comble ; en croirez-vous vos yeux ?
Il lui donne la lettre.

VERGI *à peine y a jetté les yeux.* (*à part.*)

O Ciel ! *Il cherche à se remettre de son trouble.* (*à Fayel.*)

De ce billet je cherche en vain l'adreſſe,
La fin, le ſeing.. (*à part.*) cachons le trouble
qui m'oppreſſe.

FAYEL.

C'eſt ainſi qu'en mes mains le haſard l'a remis.
Il a trop éclairé votre malheureux fils;
La vérité terrible a rompu le nuage.

VERGI, *déchirant la lettre, & la jettant à ſes pieds.*

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

FAYEL.

Que faites-vous?

VERGI.

J'écarte un indigne ſoupçon,
Et mon eſprit plus ſûr ſe ſert de ſa raiſon.
Vous pouvez ſur la foi d'un indice ſemblable
Condamner votre épouſe, & la juger coupable!
Ce billet, ſans deſſein peut être ici laiſſé,
Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adreſſé?
Et quand un fol amour oſant tout ſe permettre,
Auroit juſqu'en ſes mains fait tomber cette lettre,
Quand ſon cœur, contre vous en ſecret prévenu,
Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu,
Que malgré ſon devoir, à vos feux inſenſible,
Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,
Penſez-vous que l'honneur dont elle ſuit la loi,
Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
Ne l'eût pas engagée à ſe montrer rebelle,

A l'essor indiscret d'une flamme infidelle?
Dans une ame formée à de hauts sentiments,
La vertu sçait combattre & dompter les penchants;
L'orgueil seul lui suffit pour s'armer d'un courage,
Qui soumet la nature au frein de l'esclavage.
Vous demandez pourquoi, livrée à la douleur,
Ma fille de ses jours voit se faner la fleur,
D'où vient que sous l'ennui ses yeux s'appésantissent,
Quel sujet fait couler ces pleurs qui les rempliſſent,
La cause de ses maux... C'est vous, cruel, c'est vous,
C'est vous, qui n'écoutez que des transports jaloux,
Dont l'amour inquiet, soupçonneux & bizarre,
A toutes les fureurs de la haine barbare;
C'est vous, qui peu content de déchirer un cœur,
Y versez goutte à goutte un poison destructeur;
C'est vous, qui lui rendez l'existence odieuse,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuse!
Eh bien! traînez-y donc un pere infortuné;
Que mon triste destin par vous soit terminé;
De mon gendre j'attends cette faveur suprême:
Qu'il m'immole.. Ah! Fayel, est-ce ainsi que l'on aime?
Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux!
L'amour a, croyez-moi, des sentiments plus doux:
Il fuit l'emportement, la triste défiance;
Aliment des vertus, il est leur récompense;
Au chemin de l'honneur, il affermit nos pas,

Et conduit le guerrier au milieu des combats ;
Vous rejettez sur lui cette langueur oisive,
Où l'ame d'un soldat peut demeurer captive!
C'est l'amour qui, la palme & la croix à la main,
S'indigne, & vous appelle aux rives du Jourdain.
Si vous aimez ma fille, allez, plein d'un beau zèle,
Servir notre Dieu même, & venger sa querelle.
Ah! que ne puis-je encor, héros si respectés,
O Vienne, ô Beaufremont, (1) combattre à vos côtés!
Mais l'âge ici m'enchaîne, & mon sang qui se glace
Ne laisse à mes desirs qu'une impuissante audace!
Aux plaines de Damas, défenseur de la foi,
Allez tenir ma place, & triomphez pour moi.
Revenez déposer aux pieds de Gabrielle
Les lauriers du héros, seul présent digne d'elle ;
Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour ;
Alors, je vous réponds de son juste retour.

FAYEL.

Gabrielle.. mon pere.. elle seroit fidelle!
Elle n'auroit lu cette lettre cruelle!
Elle pourroit m'aimer!

VERGI.

Elle vous aimera,
Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera :

(1) On sçait que ce sont des plus anciennes maisons de Bourgogne.

Non, l'hymen ne doit pas accuſer ſa tendreſſe;
Je vous l'ai dit: ſenſible au ſoupçon qui la bleſſe,
La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur;
Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

FAYEL, *avec tranſport.*

Oui, je ſuis un cruel qui s'enivre de larmes,
Qui ſe plaît à ſemer le trouble, les allarmes,
Qui nourrit dans ſon ſein un vautour renaiſſant;
Oui, je ſuis un barbare, un tigre rugiſſant
Qui ſans ceſſe demande à déchirer ſa proie.
Contre mon propre cœur, ma rage ſe déploye.
Le ciel a dans mon ame, ouverte aux noirs ſoupçons,
Allumé tous les feux, verſé tous les poiſons;
Tout, la nature même (1) a reçu des outrages
De ce cœur emporté d'orages en orages.
Mon caractere altier, violent, effréné,
A ſon eſſor fougueux étoit abandonné;
Le monde à mes regards (2) devenu haïſſable,
Chaque jour me rendoit plus dur, plus intraitable:
Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur,
Et dès ce même inſtant, je n'eus qu'une fureur,
Qui toutes les raſſemble & dévore mon ame,
La fureur de l'amour, ſa plus ardente flame;

(1) Fayel s'étoit armé contre ſon pere.

(2) Il étoit devenu farouche, miſantrope; l'hiſtoire nous le dépeint, tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Je livrai tous mes sens à sa séduction;
Voilà mon seul transport, ma seule passion,
Le soutien, le tourment, le charme de ma vie!
Je porte cette ardeur jusqu'à l'idolâtrie.
Fayel connaît un maître, & mon tyran jamais,
Ne regna plus sur moi, ne m'offrit plus d'attraits;
Une larme échappée à ses yeux, où sans cesse
Je reprends l'aliment de ma jalouse ivresse,
Un seul de ses soupirs, une ombre de chagrin
Qui ternit de son front l'éclat pur & serein,
Me causent un supplice horrible, insupportable;
Et.. jugez si mon sort est assez déplorable,
Si le ciel à ma rage égale mon malheur,
Si je mérite assez & la haine & l'horreur,
Ou plutôt la pitié, qui sans doute m'est due:
J'idolâtre une épouse.. & c'est moi qui la tue!

VERGI.

Quoi? votre bras...

FAYEL.

Mon bras n'a point versé son sang;
Je n'ai point enfoncé le couteau dans son flanc;
Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente!
Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante!
C'est dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux,
Que Gabrielle en pleurs lève au ciel ses beaux yeux,
Gémit d'un noir penchant à tous deux si funeste,
Meurt dans le désespoir, m'accuse, me déteste..
Allez la rendre au jour; on vous obéira,

Mon pere, à votre voix sa prison s'ouvrira;
Allez, & dissipez ses mortelles allarmes;
Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes,
Mon amour, mon amour qui va tout réparer;
Non, mon cœur n'a jamais cessé de l'adorer.
L'excès de ma tendresse a fait seul tout mon crime;
Je suis de mes fureurs la premiere victime.
Que mes soupçons honteux, nos maux soient
oubliés;
Du moins qu'elle me voie expirer à ses piés.

Il sort.

SCENE IV.

VERGI, *seul, après une longue pause.*

Ah! pere malheureux! accablé de la foudre,
Je ne sais que penser, je ne sais que résoudre.
Qu'ai-je lu? De Couci j'ai reconnu la main!
Auroit-il emporté sur les bords du Jourdain
Cet amour qui, par moi flatté dans sa naissance,
Lui fit de ma famille espérer l'alliance,
Et que depuis, la haine entre nos deux maisons,
Nos débats éternels, & nos divisions
Ont dû vaincre, ou du moins condamner au silence?
Ma fille.. seroient-ils tous deux d'intelligence?
Je la portai mourante aux marches de l'autel,

Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel!...
Peut-être d'un amant l'image trop chérie
Vient se représenter à son ame attendrie..
Elle peut soupirer, se combattre, mourir:
Mais sa foi, son honneur ne peut se démentir.
De l'ombre d'une faute elle est même incapable;
Elle n'entretient point une flamme coupable;
Gabrielle... j'en crois un sentiment secret,
N'a point jetté les yeux sur ce fatal billet.
Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sensible:
Allons la retirer de ce séjour horrible.
Surtout, sur ce billet n'éclairons point Fayel;
S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô ciel!
Un amour furieux demande une victime,
Et les transports jaloux sont toujours près du crime.

(*On baisse le rideau.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

On lève la toile ; on voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison ; au milieu est une petite table peu élevée, sur laquelle sont posés une écritoire, du papier & une lampe qui éclaire à peine ; à quelque distance, est une chaise de paille, &c.

SCENE PREMIERE.

GABRIELLE, *seule.*

GABRIELLE est à genoux, les cheveux épars, les deux bras croisés, & la tête appuyée sur le milieu de la table ; elle tourne les yeux au ciel, avec un long soupir, en élevant ses deux mains jointes ; elle en met une sur son cœur, & retombe dans son accablante situation : cette scène muette doit durer quelques minutes.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

MADAME.. (*à part.*) En quel état elle s'offre à mes yeux!
Madame, écoutez-moi ; calmez ce trouble affreux...

Gabrielle fait plusieurs signes de la main à Adèle pour l'engager à se retirer, & reprend la même attitude.

C'est vous qui refusez de me voir, de m'entendre!
A ce prix de mes soins devois-je, hélas! m'attendre?

Gabrielle fait le même geste.

Vous fuyez mes regards! vous me cachez vos pleurs!
Versez-les dans un sein ouvert à vos douleurs..

GABRIELLE, *relevant la tête, & d'un ton pénétré.*

Qu'on me laisse.

ADELE.

Daignez..

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADELE.

Cruelle,
Pouvez-vous affliger la malheureuse Adèle?
Elle ne sent que trop l'excès de vos chagrins;
Elle pleure avec vous sur vos tristes destins.
Avez-vous oublié qu'à peine à la lumiere
Vous eûtes entr'ouvert une faible paupiere,
Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille & vous,
Je ne distinguai point ces mouvements si doux,
Du plus puissant amour le touchant caractere?
Votre mere elle-même..

GABRIELLE.

Ah! je n'ai plus de mere!

ADELE.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez!
De vos secrets ennuis mes sens sont pénétrés.

GABRIELLE, *relevant la tête.*

Adèle.. que veux-tu?

ADELE.

Qu'à mes larmes sensible,
Vous tentiez d'adoucir ce désespoir horrible.

GABRIELLE.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort;
C'est ici qu'est marqué le terme de mon sort;
C'est ici que la tombe attend ma triste cendre;
Il ne me reste plus qu'une marche à descendre,
Et.. je m'y précipite.

ADELE.

Egarement cruel!
Madame, espérez tout du ciel vengeur.

GABRIELLE.

Le ciel,
Adèle!.. il sait mes maux, il sait mon innocence,
Mes efforts, mes combats.. tu vois ma récompense!

ADELE.

D'un voile impénétrable il couvre ses décrets.
Le crime rarement jouit d'un long succès.
La vertu malheureuse en a plus de constance,
Un triomphe certain couronne sa souffrance.
Eh! comptez-vous pour rien de ne sentir jamais
Ces remords dévorants, le tourment des forfaits?.

Ma fille.. permettez ce nom à ma tendreſſe,
Madame, mon amour vous conjure; vous preſſe;
Adèle ſuppliante embraſſe vos genoux:
Ne la rejettez point; de grace, levez-vous.

Adèle ſoulève Gabrielle comme malgré elle, la prend dans ſes bras, & va l'aſſeoir ſur une chaiſe, qui eſt un peu éloignée de la table.

Rappelez à ma voix votre ame fugitive.

GABRIELLE.

Tu peux m'aimer, Adèle, & vouloir que je vive!
Ce ſommeil de douleur auroit fini mes jours.
Quel fruit me reviendra de tes cruels ſecours?
La mort eſt l'eſpoir ſeul de l'infortune extrême...
Quand mon cœur, chaque inſtant, armé contre lui-même,
De traits qui lui ſont chers, loin de s'entretenir,
Tâchoit d'en écarter le moindre ſouvenir;
Puiſoit dans ma raiſon une force incertaine
Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne;
Quand voulant m'aveugler ſur ma ſombre langueur,
Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
D'affaiblir une image, au fond de l'ame empreinte;
Lorſque je repouſſois la plus légere plainte,
Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
Par la vertu détruit, & toujours renaiſſant;
Le ſoupçon ombrageux qui m'aſſiège ſans ceſſe,
Avec des yeux jaloux obſerve ma triſteſſe;
Il ne m'eſt pas permis, au comble du malheur,

De laiſſer un ſoupir s'échapper de mon cœur!
Ainſi qu'une coupable à périr condamnée,
C'eſt dans un noir cachot que je ſuis entraînée.
De ſanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés,
La lumiere du jour prête à m'être ravie,
Rien ne peut d'un cruel déſarmer la furie!
Sans l'avoir mérité, ſoumiſe au châtiment,
Eprouvant en ſecret un plus affreux tourment,
D'amertumes nourrie, & de pleurs abreuvée,
A des bruits outrageants peut-être réſervée,
Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux!
Eh!.. Ce n'eſt pas Couci qui m'eût porté ces coups!...
Quel nom j'ai prononcé! Qu'ai-je dit, malheureuſe?...
Peins-toi ce digne objet d'une ardeur vertueuſe,
Que de ſes dons heureux la nature embellit,
Qui joint à la valeur les graces & l'eſprit (1),
Des chevaliers Français la gloire & le modèle...

ADELE.

Il le faut oublier!

GABRIELLE.

Je le ſais, chere Adèle;
Je ſais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop ſouvenir!
Oui, pour jamais, Adèle, éloignons cette image;

(1) Raoul de Couci a compoſé des chanſons que l'on comparoit dans le tems à celles d'Abailard.

Qui dans mes ſens excite un éternel orage..
Que fait-il ſur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas?
Auroit-il de ſon ſang arroſé cette terre?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la guerre?
S'il étoit informé qu'aux autels, malgré moi,
Un pere a diſpoſé de ma main, de ma foi,
Que je ſuis aſſervie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre.. Adèle.. je m'égare..
Je n'y veux plus ſonger, & j'en parle toujours!
La raiſon, le devoir me ſont d'un vain ſecours!
Arrache donc ce trait de mon ame expirante;
Chere Adèle, ſoutiens ma force languiſſante;
Parle-moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs;
Dis-moi: pour quel ſujet s'allument ſes fureurs?
Qui peut envénimer ſa ſombre jalouſie,
Contre de faibles jours armer ſa barbarie?

ADELE.

J'ignore le motif de ces nouveaux excès;
Il paraît dominé par les plus noirs accès;
C'eſt un lion terrible, étincelant de rage
Qui dévore de l'œil, & s'apprête au carnage;
Jamais ce cœur brûlant, à ſes tranſports livré,
Par les ſoupçons jaloux ne fut plus déchiré;
Cependant à travers cette fureur extrême,
On découvre aiſément que le cruel vous aime..

GABRIELLE.

Il m'aime, chere Adèle! ah! qu'eſt-ce donc qu'aimer,
Si de ſemblables feux l'amour peut s'enflammer?
On n'aime point ainſi.. j'en ſuis trop aſſurée.

ADELE.

Croyez-en mes conſeils, ma tendreſſe éclairée:
A vos pieds, d'un ſeul mot, vous pouvez appeller,
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler:
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, & lui ſoit envoyée,
Qu'il liſe...

GABRIELLE.

Eſt-ce bien toi, qui m'oſes propoſer
D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuſer,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon ſupplice,
Si la force toujours appuyoit la juſtice?
Quel crime ai-je commis? De l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros ſi féconde,
Voit monter ſes rameaux juſqu'aux maîtres du monde (1),
Etoit prêt d'allier par des nœuds aſſortis,
La ſplendeur de ſon nom à l'éclat des Vergis.
Un débat imprévu vient diviſer nos pères;
Il me faut renoncer à des ardeurs ſi chères,

(1) Couci étoit allié aux maiſons ſouveraines de France, d'Ecoſſe, de Savoye, de Lorraine, &c.

Etouffer les ſoupirs de mon cœur mutiné,
D'un autre que l'amant qui m'étoit deſtiné,
Subir, & pour jamais, le joug inſupportable,
D'un devoir odieux eſclave miſérable,
Contrainte à me combattre, à me tyranniſer,
Lutter contre des loix que j'ai dû m'impoſer,
Trembler, à chaque inſtant, de ſurprendre en mon ame
Quelque étincelle, hélas! de ma premiere flamme,
Redouter d'éclaircir des ſentiments confus....
O Dieu! que ſans mêlange il eſt peu de vertus!
Et, lorſqu'on y deſcend, quel cœur n'eſt point coupable?
Il n'eſt qu'un ſeul remède au tourment qui m'accable:
Adèle, cette mort, trop lente pour mes vœux,
Ne ſçauroit aſſez tôt fermer mes triſtes yeux.
Si tu m'aimes, tu dois ſouhaiter que j'expire;
Le trépas mettra fin au mal qui me déchire;
Et qui te répondra, ſi je vis plus longtems,
Que ma fierté réſiſte à des aſſauts conſtants?
Car tous ces mouvements, qu'à regret on ſurmonte,
Ce n'eſt point la vertu, c'eſt l'orgueil qui les dompte.
Laiſſe-moi donc mourir, digne encor de pitié,
Digne de mon eſtime & de ton amitié..
Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,
Dont juſques au cercueil j'aurai traîné la chaîne...
Ce n'eſt pas avec toi qu'il faut diſſimuler;

Pour lui, plus que jamais mon cœur se sent troubler;
Dis-lui que cet amour.. non, soutiens mieux ma gloire,
Adèle, que Couci respecte ma mémoire;
Qu'il prête plus de force à mon dernier soupir,
Qu'il pense que j'ai pu triompher.. & mourir!

ADELE.

Madame...

GABRIELLE.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe,
Où lasse de combattre, à la fin je succombe,
Je voudrois voir mon père, expirer dans ses bras
Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas,
Ceux à qui nous devons, Adèle, la naissance,
Semblent nous consoler par leur seule présence,
Et les doux nœuds du sang, tout prêts d'être rompus,
Nous deviennent plus chers, & se resserrent plus.
Que dans son sein mon ame exhalée...

SCENE III.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *appercevant son pere, s'efforce de se lever, & va tomber dans ses bras.*

AH! mon pere!

VERGI *cédant à sa tendresse, embrasse sa fille.*

Ma fille... *Il reprend sa fermeté & change de ton.*
Gabrielle, il faut ne me rien taire,
Répondre à ma franchise avec sincérité,
Et ne pas offenser du moins la vérité.
Sans doute, des vertus dans votre ame gravées
Quelques-unes encor s'y seront conservées.
Avant que de poursuivre un plus long entretien,
J'attends de vous un mot. Examinez-vous bien:
Ce mot décidera ce qui me reste à faire:
Dois-je être votre juge?... *Avec attendrissement.*
Ou serai-je ton pere?

GABRIELLE, *avec une noble fermeté.*

Mon pere, avez-vous pu balancer un instant,
Seigneur, & m'accabler par ce doute affligeant?
Je sçais ce que je dois au rang de ma famille,
A l'honneur de porter le nom de votre fille;
C'est vous en dire assez, pour mériter, Seigneur,
Que mon pere aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI *regardant attentivement sa fille.*

De quelque audacieux, si l'ardeur insensée,
Par un nœud respecté n'étoit point repoussée,
Si jusques dans tes mains, un coupable billet
Apportoit les ferments d'un amour indiscret,
Parle, que ferois-tu?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,
De

De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende;
Je connais de l'hymen les auſteres égards;
Cet écrit n'auroit pas un ſeul de mes regards,
Et.. (*à part.*) qui pourroit, hélas! aſpirer à me plaire?
à ſon pere.
Mais d'où vient?

VERGI *regardant ſa fille avec plus d'attention & d'un ton encore plus ferme.*

Quel que fût cet amant téméraire,
Son rang, ſon fol amour...

GABRIELLE *marquant une eſpèce d'embarras.*

Seigneur.. je vous l'ai dit;
Je ne trahirai point l'honneur qui m'aſſervit.

VERGI *ſerrant Gabrielle dans ſon ſein.*

Eh bien! ſi cette fille à mon cœur toujours chere
N'a point, & je l'en crois, de reproche à ſe faire;
Si, digne de mon ſang dont l'éclat juſqu'ici
Dans ſix ſiècles entiers (1) ne s'eſt pas démenti,
Elle a ſçu conſerver ſa ſplendeur noble & pure;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure?

GABRIELLE *troublée.*

Vous me le demandez?.

VERGI.

Qu'ai-je entrevu?.. mes yeux

(1) La maiſon de Vergi étoit déjà une des plus illuſtres de la Bourgogne.

Veulent bien se fermer sur un trouble honteux.
Ma fille.. plains Fayel, le feu qui le dévore,
C'est un amant jaloux qui brûle, qui t'adore...

GABRIELLE.

Il m'aime, lui, mon pere! il ne peut que haïr.
Il m'aime! ah! les tourments qu'il me fait ressentir,
Mes yeux noyés de pleurs, ses fureurs, ses outrages,
Ces murs.. d'un cœur épris sont-ce les témoignages?

VERGI.

Je viens t'en retirer; par un retour constant,
Fayel s'est laissé vaincre, il gémit, il t'attend;
L'amour a de son front chassé toutes les ombres;
Je l'avois attendri; j'atteignois ces lieux sombres;
Il vole sur mes pas, plein d'un nouveau transport,
M'arrête.. enfin il céde, & va changer ton sort;
Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouse;
Il te rend un époux.. qu'il retrouve une épouse.

GABRIELLE.

L'épouse de Fayel! oui, grace à vos rigueurs,
L'hymen joint nos destins, sans unir nos deux cœurs.
Le respect de moi-même, & ma persévérance,
Mes soupirs renfermés dans la nuit du silence,
Tout ce que le devoir impose de fardeau,
Je sçaurai le traîner jusqu'aux bords du tombeau.
Mais arracher le trait dont mon ame est blessée,
Détruire un souvenir qui vit dans ma pensée,
Mais dans le fond du cœur préférer un cruel,
A... vous sçavez l'époux que me nommoit le ciel,

D'un tigre rugiſſant apprivoiſer la rage,
Cet effort généreux ſurpaſſe mon courage,
Je ne puis qu'expirer, & j'attends ce moment
Comme l'unique terme à mon affreux tourment..

avec emportement.

Et pourquoi me contraindre à cacher ma bleſſure,
A dévorer des pleurs ſous un maintien parjure?
Que ce cœur gémiſſant, à Fayel dévoilé,
Lui montre tous les maux dont il eſt accablé,
Qu'il apprenne qu'un autre...

VERGI.

Arrête, malheureuſe;
Sont-ce là les tranſports d'une ame vertueuſe?
Je frémis! ſi jamais Fayel étoit inſtruit
Qu'un ſeul de tes ſoupirs... A quoi ſuis-je réduit?

avec attendriſſement.

Sçais-tu quel eſt ton ſort, ô fille infortunée?
Sçais-tu.. que je te perds, qu'au cercueil entraînée..

GABRIELLE.

Penſez-vous que la mort dans toutes ſes horreurs
Ne ſoit pas préférable à des jours de douleurs,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui ſans ceſſe ſuccombe?

VERGI.

Et dis-moi: que te ſert la vertu?

GABRIELLE.

La vertu
Ne ſçauroit empêcher qu'on ne ſoit combattu,

Et le suprême effort de l'humaine sagesse,
N'est pas de triompher, mais de lutter sans cesse;
Ce choc renaît toujours dans mes sens éperdus;
Je résiste à mon cœur: qu'exigez-vous de plus?

VERGI.

Que de tes sentiments tu te rendes maîtresse,
Que tu domptes l'amour.. qui n'est qu'une faiblesse.

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon pere! ah! vous ne savez pas
Ce que c'est que l'amour, son trouble, ses combats,
Le nouveau sentiment dont il frappe notre ame,
Ce premier trait suivi d'une invincible flamme?
Ce feu ne s'éteint point, & ces penchants si doux
Affermis par le tems, ne meurent qu'avec nous.
Cependant je répons, mon pere, de ma gloire;
Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
Laissez-moi seulement implorer le trépas,
Finir ici mon sort.. ne vous opposez pas..
Daignez...

VERGI.

C'est toi qui vas me fermer la paupiere;
Le chagrin m'attendoit au bout de la carriere!
Un vieux soldat ainsi devoit-il expirer?
O vous qu'un beau trépas acheva d'illustrer,
Qui pour notre foi sainte avez perdu la vie,
Trop heureux chevaliers, que je vous porte envie!
A sa fille d'un ton attendri.
Mes jours seront par toi consumés de douleur,

Ma fille, tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
Du pere de Couci (1) la fierté révoltante,
M'a forcé d'arrêter une flamme naissante,
De serrer d'autres nœuds où je croyois, hélas!
Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
Des plus affreux liens, mes mains t'ont enchaînée!
A ce joug accablant soumets ta destinée;
Obéis au devoir; crains surtout de montrer
Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
Crois-moi: sans offenser la vérité suprême,
Ton sexe a des secrets que l'amour, l'honneur même
Ordonne de cacher aux regards d'un époux,
Et qui doivent rester entre le ciel & vous..
Ecoute mes conseils, & céde à ma priere;
Viens auprès de Fayel.. ma fille..

GABRIELLE, *avec un profond soupir.*

Allons, mon pere!

---

(1) Enguerrand de Couci, pere de Raoul de Couci, avoit joui sous plusieurs de nos rois de la plus haute faveur; son caractère dur & inflexible lui fit des ennemis.

SCENE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE, UN ECUYER.

L'ECUYER *remettant une lettre à Vergi.*

CETTE lettre, seigneur, remise dans mes mains..

VERGI *avec précipitation.*

Donnez.. *Il regarde la suscription, (avec joie.)*
De nos croisés on m'apprend les destins!

L'Ecuyer sort.

SCENE V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

VERGI *en ouvrant la lettre.*

C'EST ta cause, ô mon Dieu!
à peine a-t-il lu, il s'écrie:
Ptolémaïs (1) rendue!

(1) Autrement nommée Acre ou St. Jean d'Acre, port nécessaire aux Chrétiens pour conserver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Lusignan en formoit le siege.

Je triomphe!.. à la fin te voilà confondue,
Puissance de l'enfer! (1) *Il jette encore durant quelques instants les yeux sur la lettre, quitte sa lecture.*
Nos dignes chevaliers,
Il s'adresse à sa fille.
A ce siége ont cueilli des moissons de lauriers.
Il lit encore tout bas, & interrompt encore sa lecture.
Que de beaux noms marqués du sceau de la victoire!
Le mien n'est point inscrit dans ces fastes de gloire!
Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil sort!
Ah! c'est-là pour mon cœur le vrai coup de la mort!
Il reprend la lettre & lit haut.
Beaumont, Lonchamp, Brézé, Châtelleraut, d'Avesnes, Garlande, Mauvoisin, Rouvrai, Ponthieu, de Fiennes, (2)
Les premiers ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE *avec transport.*

Et Couci?

VERGI *lisant toujours à haute voix.*

Sous les yeux de Philippe vainqueur,
Joinville a sur la brèche arboré sa bannière,
Et du Mets au tombeau suit Chabanne & Dampierre.
Leur immortel renom ne peut s'étendre assés:
Mais un jeune héros les a tous surpassés;

---

(1) C'est Vergi qui parle, c'est un vieux chevalier plein d'enthousiasme pour les croisades.

(2) Tous noms de notre antique noblesse, ainsi que les suivants, qui sont consacrés dans l'histoire de ce siècle.

Gabrielle laisse éclater plus d'intérêt.

C'est Raoul de Couci : son roi lui doit la vie ;
Un trait l'alloit percer : on frémit ; on s'écrie :
Couci se précipite, & de son corps entier,
A celui du monarque il fait un bouclier ;
Le javelot l'atteint. .

GABRIELLE *avec un cri.*

Ses jours ?..

VERGI *à part.*

Dois-je poursuivre ?
Dans les bras de son maître il va cesser de vivre.

GABRIELLE.

Il n'est plus.. *appercevant Fayel, & allant tomber sur sa chaise.*

Dieu! Fayel! je me meurs.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

Oui, c'est moi,
C'est moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te soupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un sombre cachot enfermer tant de charmes!
C'est un cœur déchiré, plein de tous les transports,
Qui

Qui t'apporte ſes feux, ſon trouble, ſes remords..
Qui meurt à tes genoux.. pardonne, chere épouſe,
Aux excès outrageants d'une ardeur trop jalouſe;
Prens pitié des tourmens dont j'éprouve l'horreur;
Gabrielle.. l'amour eſt toute ma fureur.
Va, ſi je t'aimois moins, je ſerois moins coupable;
Fayel pleure à tes pieds.. le repentir l'accable.
à Vergi, à Alde.
Mon pere.. à mes efforts uniſſez-vous tous deux:
Que j'obtienne du moins un regard de ſes yeux!

GABRIELLE *éperdue de douleur.*

Ah!. laiſſez-moi mourir.

FAYEL.

Déſarme cette haine:
Je te ſais de mon cœur maîtreſſe ſouveraine..
Non, je ne ſerai plus furieux, ni jaloux:
J'étouffe ces tranſports indignes d'un époux;
Je ſçaurai repouſſer ces honteuſes allarmes,
Eſtimer tes vertus, en adorant tes charmes;
Je veux que tes beaux jours plus ſereins déſormais
Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,
Que tu donnes des loix à mon ame aſſervie;
Au ſeul ſoin de t'aimer, je conſacre ma vie;
Mais parle: ſur ton front quelle ſombre langueur,
Décele un noir chagrin qui ſurcharge ton cœur?
Il la regarde attentivement & reprend par degré ſon air ténébreux & farouche.
Mon œil ſurprend des pleurs qui t'échappent ſans ceſſe..

Eſt-ce à l'ame innocente à ſentir la triſteſſe?
Tu ne me réponds point?.. tu pleures.. quel objet..

GABRIELLE *avec effroi à ſon pere.*

Mon pere!... *Vergi lui jette un regard, & court à elle.*

FAYEL *avec emportement.*

Ah! j'ai ſaiſi, perfide, ton ſecret!

VERGI *revenant à Fayel.*

Et toujours ces ſoupçons qui déchirent votre ame!
Toujours vous conſumer d'une jalouſe flamme!
Vous jettez dans ſon ſein le trouble & la terreur!
Elle n'oſe implorer un pere en ſa douleur!
Par la voix du courroux, votre amour ſe déclare!
Et vous voulez, cruel, être aimé? vous, barbare?
Achevez, achevez d'être ici ſon bourreau;
Elle n'a plus qu'un pas pour deſcendre au tombeau!

FAYEL *à Vergi.*

Eh bien! par mes fureurs jugez ſi je l'adore:
Oui, ce feu qui s'accroît, me brûle, me dévore;
Oui, ſi jamais le ſort, par un coup trop fatal,
A mes yeux inquiets découvroit un rival..
Moi-même je frémis de tant de violence:
Je défierois l'enfer d'égaler ma vengeance.

à Gabrielle, avec tranſport.

Déchire donc ce cœur qui ne ſçauroit aimer,
Sans que tous les tranſports s'y viennent allumer;
C'eſt la derniere fois, ô trop chere victime,
Que je laiſſe éclater la fureur qui m'anime;
Une moins vive ardeur n'eſt pas digne de toi.

Quel mortel ſçait haïr, ſçait aimer comme moi!
Ne me refuſe pas cette main que je preſſe.
Il la couvre de baiſers & de larmes.
Où mon ame.. où mes pleurs s'attacheront ſans ceſſe..
Viens, viens, le plus épris des époux.. des amans,
Va te faire oublier tous ces affreux momens;
Objet de tous mes vœux, ma chere Gabrielle,
Tourne ſur moi ces yeux qui te rendent ſi belle;
Ah! plutôt qu'une larme en terniſſe l'éclat,
Que j'expire cent fois.. *avec un noble emportement à Vergi.*
Je ſers le Ciel, l'Etat,
Mon pere; de ſes pieds je m'élance à la gloire;
Je porte ma banniere (1) aux champs de la victoire;
Tandis que votre fils au ſortir de ces lieux,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux..
Fayel paſſe avec vivacité ſon bras autour de Gabrielle; elle eſt d'un autre côté ſoutenue par Adèle; ils ont déjà fait quelques pas vers le fond du théâtre.

---

(1) Les ſeigneurs bannerets avoient leur banniere particuliere, leurs vaſſaux, leurs hommes d'armes, leurs officiers, écuyers, &c. C'étoient des eſpeces de petits ſouverains qui jouiſſoient d'une autorité abſolue & qui ſouvent en abuſoient; on retrouve encore des veſtiges de ces anciens uſages parmi les princes d'Allemagne.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE.

A peine Fayel a-t-il apperçu Raymond qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reste frappée d'étonnement avec son pere & Adèle, & il vole à son écuyer : quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui causent la plus grande agitation ; il sort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.

SCENE VIII.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *à son pere.*

Et voilà donc l'époux à qui le Ciel m'enchaîne ?

VERGI *dans l'accablement.*

Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne?
Ses regards enflammés.. un si prompt changement!..
Je m'égare.. & me perds dans cet événement.

GABRIELLE *du fein de la profonde douleur, à ſon pere.*

Il eſt mort! (*à part.*)
Je ſuccombe & mon ame m'échappe!

VERGI *troublé*

De quoi me parles-tu?

GABRIELLE *en pleurant.*

Du ſeul coup qui me frappe.
Couci n'eſt plus! hélas! que ſont mes autres maux?

VERGI.

Ma fille, Couci meurt de la mort des héros;
C'eſt vaincre le trépas, c'eſt à jamais renaître.
Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'expirer pour ſon maître!
Couci, du chevalier a toute la ſplendeur,
Et de ſa tombe, il MONTE AU TEMPLE DE L'HONNEUR (1).
C'eſt moi qu'il faut pleurer! au ſein de la triſteſſe,
Se conſume & s'éteint une obſcure vieilleſſe!
Pour la premiere fois, j'ai connu la terreur:
J'ai vu l'inſtant affreux où s'échappoit ton cœur;
Tremble, je te l'ai dit, on t'obſerve, on t'épie;
Un ſeul mot, un ſoupir te coûtera la vie.

(1) Expreſſion conſacrée dans le langage de l'ancienne chevalerie; pour déſigner un chevalier parvenu au comble de la gloire, on diſoit qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

Le courroux eſt rentré dans le ſein de Fayel :
Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel;
Eſpere. Un cœur jaloux envain s'ouvre à la haine ;
Ma fille, avec le tems la beauté le ramene.
Je ne te parle point de ce tourment ſecret...
La raiſon, la vertu t'arracheront ce trait;
Suis mes pas; qu'à mes loix ton ame s'abandonne;
Un ami t'en conjure; un pere te l'ordonne.

La toile s'abaiſſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

On voit un parc (1) d'une vaſte étendue, dont les arbres auſſi épais qu'élevés s'avancent ſur le théâtre; dans le lointain on découvre un château, & une tour à côté, &c.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC;

Couci eſt précédé de ſa banniere, & entouré d'écuyers & d'hommes d'armes (2), qui portent toutes les pièces d'une armure, une hache, une maſſe, des gantelets, des braſſards, un caſque, &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés ſur les Sarraſins, & entrelaſſé de plusieurs palmes, &c.

COUCI *faiſant quelques pas, à Monlac.*

CES drapeaux remportés ſur de fiers ennemis,
Vainqueurs de Luſignan, par Philippe ſoumis,

(1) Qu'on ſe ſouvienne que les parcs étoient alors ouverts & que ce fut ce même Philippe-Auguſte dont il eſt queſtion ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

(2) Qu'on ſe rappelle que Couci étoit chevalier banneret; c'étoit la premiere claſſe des chevaliers ainſi

Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées,
A nos héros chrétiens désormais réservées,
De mes faibles exploits cet appareil flatteur,
Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur
A payé d'un soldat la bravoure & le zèle,
M'entretient de ma gloire.. & non de Gabrielle!

à ses autres écuyers & hommes d'armes.

Allez : que l'on m'attende auprès de ce séjour.

à Monlac qui porte la lance & le bouclier de Couci.

Monlac, reste avec moi (1).

Les écuyers se retirent.

---

nommés, parce qu'ils avoient seuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur bannière particulière; elle étoit d'une forme quarrée, au lieu que celle des simples chevaliers étoit prolongée à deux pointes, comme on en voit encore à l'église dans quelques-unes de nos cérémonies religieuses; ces seigneurs bannerets avoient à leur service cinquante hommes d'armes, qui à leur tour avoient sous leurs ordres deux cavaliers & plusieurs domestiques : le nom de chevalier banneret ne s'est conservé qu'en Angleterre.

(1) C'étoit l'écuyer du corps; ces sortes d'écuyers accompagnoient partout leur maître; ils étoient chargés de sa lance, de son bouclier : celui de Couci est de forme ovale; la banderolle de sa lance est de couleur blanche, ainsi qu'un cordon de soie, mêlé de perles, qui est attaché à la partie supérieure de son casque. D'ailleurs, on vient de lire à la fin de la préface comment mes personnages doivent être habillés.

SCENE II.

COUCI, MONLAC.

COUCI *avec vivacité.*

Parlons de mon amour.

MONLAC.

Eſt-ce bien vous, ſeigneur, qui tenez ce langage,
Vous dont l'Aſie encore admire le courage?

COUCI.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur;
J'ai ſatisfait mon roi, ma patrie & l'honneur;
Attaché conſtamment aux loix qu'elle m'impoſe,
De ma religion j'ai défendu la cauſe,
Et ſans que le devoir ait droit d'en murmurer,
A ſa flamme aujourd'hui Couci peut ſe livrer.
vivement.
Profitons des moments d'une fête brillante
Qui retient à Dijon (1) la marche impatiente

(1) On ſuppoſe que le duc de Bourgogne, ou le prince qui le repréſentoit, car Hugues étoit reſté à la Terre Sainte, a invité Philippe-Auguſte au retour de la Paleſtine à paſſer par Dijon; c'eſt le chemin qui conduit à Paris, & ce monarque effectivement prit la route de Lyon pour ſe rendre dans la capitale. La Bourgogne,

D'un roi victorieux, à Paris attendu.
Ami (1), tout mon bonheur va donc m'être rendu!
Du moins je reverrai cette beauté si chere!
Tu penses que mes pas vers ce lieu solitaire,
Par un jeu du hazard, ont été détournés?
Par le plus tendre amour ils y sont amenés.

MONLAC.

Que dites-vous, Seigneur!

COUCI.

C'est ici la patrie
De l'objet enchanteur qui regne sur ma vie;
Dans ces climats heureux, non loin de ce séjour,
L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour;
Libre pour quelque instant, j'accours m'occuper d'elle,
Dans tout ce que je vois, adorer Gabrielle;
Vers ces bois, elle aura tourné ses premiers pas;
Ils auront vu s'accroître, & briller ses appas;

---

dès le tems de Charles le simple, avoit ses ducs; un Richard dit le justicier, y commandoit en souverain, plûtot qu'en vassal. Couci, aux portes de Dijon, a donc pu pour quelques moments se séparer de la cour, & quitter le roi.

(1) Couci peut traiter Monlac d'ami: les écuyers étoient souvent les cadets des meilleures maisons: il n'est pas étonnant qu'ils fussent chers à leurs maîtres: ils étoient ordinairement les dépositaires de leurs secrets.

Elle fera venue y chercher la nature ;
Elle a toujours de l'art rejetté l'impoſture ;
Ah! tu ne connais pas le pouvoir de ſes yeux!
Un regard dans mon ame alluma tous les feux.
Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
Par les travaux guerriers mon ardeur combattue
A, juſques à ce jour, retenu ces aveux
Qui flattent les ennuis de l'amour malheureux.
Figure-toi, Monlac, une beauté naiſſante,
Que la tendre langueur rend encor plus touchante,
Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
Cette grace modeſte au deſſus des appas ;
Peins-toi tous les attraits : voilà ſous quelle image
L'aimable Gabrielle emporta mon hommage.
Contre l'abus du rang & de l'autorité,
Son pere (1), de Philippe imploroit l'équité ;
Les beaux yeux de ſa fille étoient mouillés de larmes ;
Qu'avec tranſport mon cœur reſſentit ſes allarmes!
Toute la cour, Monlac, eut l'ame de Couci,
Et chérit comme moi la fille de Vergi ;
Au louvre avec ſon pere elle fut amenée.

---

(1) Le Preux de Vergi étoit venu implorer le ſecours de Philippe-Auguſte contre Hugues ſon ſouverain, qui, les armes à main, vouloit s'emparer de ſon comté ; Philippe fit rendre juſtice à l'offenſé, & l'affermit dans ſes poſſeſſions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de ſeigneur ſuzerain.

La fille des GRANDS ROIS (1), dont le noble hymenée
Vint au sang des Capets, dignes de leur grandeur,
Du sang de Charlemagne ajouter la splendeur,
L'auguste Elisabeth, franchissant l'intervalle,
Parut dans Gabrielle accueillir son égale.
Un de ces jeux guerriers (2), qu'inventa le Français,
Pour nourrir la valeur dans le sein de la paix,
Acheva d'exciter une flamme immortelle;
Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle;
Dès cet instant, Monlac, ses chiffres, ses couleurs,

---

(1) C'étoit la dénomination consacrée pour désigner les rois de notre seconde dynastie; les Français en adoroient encore la mémoire; Philippe-Auguste lui-même s'étoit proposé Charlemagne pour modele; sa femme nommée Isabelle, ou Elisabeth fille de Beaudoin VI, comte de Hainault, descendoit en ligne directe d'Ermengarde, fille aînée de l'infortuné Charles, duc de Lorraine, frere de Lothaire II, & de Louis V: Elisabeth par son mariage réunit les deux maisons royales, & le sang de Charlemagne se confondit dans celui de Hugues-Capet. La nation vit cette alliance avec des transports de joie qui caractérisent la tendresse des Français pour ses maîtres; au reste, Elisabeth étoit morte longtems avant que le roi entreprit son voyage de la Terre Sainte.

(2) On est peu d'accord sur l'origine des tournois; les étrangers les appellent *combats Français*, ou *à la maniere des Français*; ce qui pourroit faire croire que nous en sommes les inventeurs.

Sa deviſe, ſon nom, tout peignit mes ardeurs:
Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivreſſe!
Daigna me préférer, approuver ma tendreſſe;
Je reçus de ſa foi ce gage précieux (1),
Ce tiſſu, qu'elle-même orna de ſes cheveux,
Préſent cher à l'amour, où mes regards ſans ceſſe
Adorent les faveurs de ma belle maîtreſſe.
Nos mains ſe préſentoient au lien ſolemnel;
Les flambeaux de l'hymen s'allumoient ſur l'autel;
Ils ſont éteints! L'orgueil, que ſuit bientôt la haîne,
Diviſe nos parents, & briſe notre chaîne!
Je fis juſques au trône éclater mes regrets;
La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits;
Contre moi de Suger (2) on arma la ſageſſe;

---

(1) Il veut parler d'un braſelet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

(2) Suger, abbé de Saint-Denis, élevé aux premieres places par ſes ſeules vertus, tenant tout de ſon mérite perſonnel, miniſtre de deux grands ſouverains & régent du royaume pendant nos croiſades. Il eſt à remarquer que cet homme reſpectable fut toujours un de ceux qui s'oppoſerent avec plus de fermeté à cette ridicule entrepriſe d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Aſie; il fut appellé par le roi même & par le peuple, *le pere de la patrie*, & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort ſous Louis le jeune, en 1182: mais on n'a pas voulu faire une hiſtoire; on a eu deſſein de compoſer une tragédie, &

Je pleurai dans ſon ſein ; je gardai ma tendreſſe ;
Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
Evita mes regards, je partis ſans la voir ;
Mais, hélas ! j'emportai ſon image chérie,
Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel eſt votre eſpoir ?

COUCI.

De preſſer des liens
Où s'attachent mes jours, & ſans doute les ſiens ;
Gabrielle.. n'a pu devenir infidelle...
Sa foi.. Dieu ! qu'ai-je dit ? image trop cruelle !
J'ai vu ſur moi la mort réunir ſes fureurs ;
J'ai ſçu l'enviſager dans toutes ſes horreurs.
Souviens-toi du moment où les larmes d'un maître
Au jour qui me fuyoit, m'ont rappellé peut-être,
Où déja de ma fin le bruit ſe répandoit ;
Tu ſçais quel ſentiment alors me poſſédoit :
Tu connais cet écrit qu'une main défaillante
Traçoit pour ſoulager les douleurs d'une amante,
Quand l'ombre du trépas vint obſcurcir mes jours :
Cet écrit dans mon ſein a demeuré toujours.
Ami, rappelle-toi ma volonté derniere ;

---

il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une pièce de ce genre à rappeller ces grands noms qui font époque dans nos annales ; ces ſortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national.*

J'ai reçu tes ſerments, ta parole eſt ſincère :
Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
Je veux que cette lettre avec le don ſanglant..
Tu frémis!. mais j'écarte un tableau qui t'allarme;
Du ciel en ma faveur le courroux ſe déſarme;
Il m'a rendu la vie, il m'aura conſervé
Ce cœur qui, cher Monlac, ne peut m'être enlevé,
Sans qu'une affreuſe mort ne ferme ma paupiere.
Pour goûter le bonheur, j'ai revu la lumiere :
Je ſuis encore aimé; je toucherai Vergi;
L'inflexible Enguerrand ſera même attendri:
Philippe.. je l'ai vu quittant le diadême,
Adoucir à mes yeux la majeſté ſuprême,
Et me cacher le roi, pour me montrer l'ami,
Philippe, à ſes genoux verra tomber Couci;
Il entendra les vœux d'un ſerviteur fidelle,
Et...

MONLAC.

Seigneur, pardonnez, ſi d'une main cruelle
Je déchire le voile épaiſſi ſur vos yeux,
Mais le malheur prévu nous paraît moins affreux.
Vous me parlez, ſeigneur, d'un prince qui vous aime;
Avez-vous obſervé que Philippe lui-même,
Quand devant lui vos feux oſoient ſe déclarer,
Affectoit de ſe taire, & ſembloit ſoupirer?
Le ſage Montigni (1) dont la haute vaillance

(1) Quelle douceur on goûte à rendre un hommage

Mérita de porter l'étendard de la France,
Et qui fait respecter au courtisan confus
Une pauvreté fiere, & de simples vertus,
Ce digne chevalier vous invite à combattre
Un penchant malheureux & trop opiniâtre;
Sargines & de Roye (1), à ce brave homme unis,
Vous donnent des conseils...

Couci

---

public à la vertu, & que je ferois heureux de venger de l'oubli de l'histoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus respectable qu'il étoit dans l'indigence! C'est ce digne chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France (banniere de velours bleu céleste, parsemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrêmités, de houpes de soie verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe-Auguste fut renversé de cheval & alloit être foulé aux pieds des chevaux, haussoit & baissoit la banniere royale, pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvoit le monarque; ce vaillant homme, quoiqu'embarrassé de son étendard, fit au roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentoit pour l'assaillir; (ce sont les expressions de Velly) j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle, dont je désirerois bien étendre l'éclat.

(1) Sargines, autre chevalier connu par sa bravoure & sa capacité; St. Louis, au retour de son premier voyage

COUCI *avec emportement.*

Qui feront peu suivis:
J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais votre FRERE D'ARMES (1),
Courtenai (2) vous embrasse, en répandant des larmes.
Par quel événement & dans ces mêmes lieux,
S'est perdu ce billet où s'exprimoient vos feux?

---

voyagé de la Palestine, lui confia le commandement des troupes qui y étoient restées. De Roye, un des dignes favoris de Philippe-Auguste, & appartenant à une maison aussi ancienne qu'illustre.

(1) C'étoit une espece d'association consacrée par des serments & par des cérémonies religieuses: les contractants baisoient ensemble la paix que l'on présente à la messe & quelquefois recevoient en même tems la communion; on a dans l'histoire de Henri III, un exemple qui démontre que ces fraternités existoient encore de son tems; il avoit communié avec le duc de Guise, de la même hostie: le duc de Bourgogne s'étoit lié aussi de même avec le duc d'Orléans, & l'on sçait quelles furent les suites de ces fraternités; en un mot, l'assistance qu'on devoit à son *frere d'armes* l'emportoit encore sur celle que les dames étoient en droit d'exiger; le connétable du Guesclin parlant de Louis de Sancerre, dit *mon frere d'armes.*

(2) Ce nom est trop connu pour qu'on s'y arrête.

Quand tout de vos transports marque la violence,
Seigneur.. sur Gabrielle on garde le silence.

COUCI.

Que me dis-tu, Monlac? je devrois rejetter
Des préfages certains qui viennent me flatter!
Tu fais entrer la mort dans un cœur trop sensible.
Gabrielle, grand Dieu!. non, il n'est pas possible,
Non, tu ne peux m'ôter un doux rayon d'espoir:
Elle vit, elle m'aime & je vais la revoir!
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre;
Du faible courtisan mon pere se fait craindre;
Mais je vaincrai mon pere, & le sort conjuré,
Et je vole à Paris former ce nœud sacré.
Ne fut-il qu'un instant l'époux de Gabrielle,
Couci goûte un bonheur, une ivresse éternelle..
O Dieu, qui sur mes jours étendiez votre bras,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas,
Que pour me replonger plus avant dans la tombe?.
Sous tant de coups divers, mon courage succombe!

Couci va s'appuyer contre un arbre & y reste quelques minutes dans cet accablement.

SCENE III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

GABRIELLE *entrant sur la scène du côté opposé à celui de Couci, que l'épaisseur des arbres empêche de voir, a la tête panchée dans le sein d'Adèle, qui la soutient; elle lève ensuite la tête, & dit d'une voix languissante à Adèle.*

Je puis donc dans ton sein pleurer en liberté,
Chere Adèle.. *elle retombe dans la même situation, relève la tête.*
Il n'est plus!. & je vois la clarté!
De mouvements secrets le mêlange m'accable!.
Je ne sçais si je suis vertueuse ou coupable.
Malheureuse! mes sens sont remplis de douleur!
Est-ce à moi de douter du crime de mon cœur?
à Adèle.
L'auroit-on pénétré? *Elle retombe dans le sein d'Adèle. Pendant ce tems Couci quitte sa situation, leve les yeux au ciel & va quelques pas plus loin se replonger dans son accablement. Gabrielle & Adèle avancent sur la scène.*
Je soutiendrois, Adèle,
Mes peines.. mes tourments.. la mort la plus cruelle..
Si du moins il vivoit! *elle apperçoit Monlac.*

Que veut cet écuyer?.
Me trompé-je?. eſt-il vrai?.. voilà le bouclier..
Mon chiffre.. *avec un cri*, l'écuſſon de Couci!.

COUCI *s'entendant nommer, leve la tête, reconnaît Gabrielle & vole à elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE *reconnaiſſant Couci.*

Couci!

COUCI.

Je puis tomber à ſes genoux!. c'eſt elle!..
Je me meurs.. à tes pieds, objet cher & charmant,
Vois d'amour & de joie expirer ton amant;
Du poiſon des douleurs ma flamme s'eſt nourrie;
L'abſence ni le tems ne l'ont point affaiblie;
J'ai porté ton image au milieu des combats,
Juſqu'au bord du tombeau, dans le ſein du trépas..
Gabrielle! en ces lieux! quand mon ame éperdue..
Eh! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue?
Parle, divin objet d'une conſtante ardeur:
Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur!
Gabrielle eſt mourante dans les bras d'Adèle.
R'ouvre-les à ma voix.. c'eſt l'amant le plus tendre,
Le plus rempli de toi, que le ſort vient te rendre..

GABRIELLE.

C'eſt vous! Couci! c'eſt vous! vous vivez.. *à Adèle.*
Aide-moi,
Retirons-nous. *Elle fait quelques pas comme pour ſe retirer.*

COUCI *s'opposant aux pas de Gabrielle.*

Tu fuis, lorsque je te revoi!
Gabrielle.. aurois-tu trahi cette tendresse?.

GABRIELLE.

à Adèle. *à Couci.*

Que dit-il?. laissez-moi.. laissez..

COUCI *s'opposant toujours aux pas de Gabrielle.*

Que je te laisse!
Tu ne m'aimerois plus?

GABRIELLE.

Je le devrois, hélas!
(*à part.*)
Je m'égare.. où cacher mon trouble & mes combats?

COUCI.

Tu le devrois? quels sont les malheurs que j'ignore?
Gabrielle, Couci plus que jamais t'adore;
Par de nouveaux ferments je viens m'unir à toi,
Te demander ton cœur, te demander ta foi..

GABRIELLE.

Et je l'entends!. *à Adèle.*
Allons, Adèle..

COUCI.

Non, ingrate,
Je ne vous quitte point; que votre haine éclate.

GABRIELLE.

Si je vous haissois, je n'hésiterois pas..
Ma faiblesse, Couci.. n'arrêtez point mes pas.

COUCI.

Je vous fuis cher encore.. & quel caprice étrange..

GABRIELLE.

Mon honneur, mon devoir..

COUCI.

Votre devoir! qu'entends-je?.

Elle veut se retirer.

Non, pourſuivez.. l'effroi me glace, me ſaiſit..

GABRIELLE.

Couci.. ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appellez-vous devoir la rigueur de nos peres?

GABRIELLE *à Couci.*

(*à part.*)

Eh! qu'il eſt entre nous de plus fortes barrieres!

à Adèle.

Adèle, ôte-moi donc de ces funeſtes lieux.

COUCI.

Quelle affreuſe clarté m'a deſſillé les yeux!.
Seroit-il vrai?. la foudre.. un fatal hymenée..

GABRIELLE.

Pour jamais nous ſépare.. & me tient enchaînée..

COUCI.

J'expire. *Il tombe dans les bras de Monlac.*

GABRIELLE *à Couci.*

Oui, j'ai promis ma foi, mes ſentiments?
C'eſt un autre que vous qui reçut mes ſerments;
Aſſervie à mon pere, au devoir immolée,

Entraînée à l'autel, mourante, désolée,
Oui, j'ai donné ma main; un autre que Couci
Doit régner sur ce cœur prêt d'être anéanti.
Je ne suis plus à moi; de toutes mes pensées,
Je n'en puis donner une à nos ardeurs passées;
Il faut me repentir de vous avoir aimé,
M'enchaîner toute entiere au nœud que j'ai formé..
Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me coûte!
Ne portez pas plus loin un jour que je redoute,
Epargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
Qu'en secret quelquefois je trahis mon époux,
Que je suis du devoir l'éternelle victime...
Couci, voudriez-vous me ravir votre estime?
C'est le seul sentiment digne de mon retour,
Et qui puisse aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.
On avoit répandu l'accablante nouvelle,
Que, sauvant votre roi d'une atteinte mortelle,
Entre ses bras, le camp vous avoit vu périr;
Vous vivez. Il suffit.. c'est à moi de mourir.

Couci met avec transport la main sur son épée.

Qu'allez-vous faire, ô ciel?

Adele & Monlac se joignent à Gabrielle pour retenir Couci.

COUCI.

M'arracher une vie
Que j'ai trop en horreur, quand vous m'êtes ravie.

GABRIELLE.

Arrêtez; écoutez..

COUCI *toujours la main sur son épée.*

Eh! quel sera mon sort?
Laissez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort,
Me hâter de détruire une horrible existence:.

GABRIELLE *avec tendresse & en pleurant.*

Ah! Couci sur votre ame est-ce-là ma puissance?

COUCI *à ce mot, sort de sa sombre fureur & ôte la main de dessus son épée.*

Il faut donc que toujours j'obéisse à vos loix?..
Je vivrai.. je vivrai pour mourir mille fois.
Que j'abhorre cet art dont le secours funeste
Est venu ranimer des jours que je déteste!
Au fer du Sarrasin pourquoi suis-je échappé?
à Monlac avec douleur.
Monlac, de pareils coups devois-je être frappé?
C'est moi! c'est ce guerrier nourri dans les allarmes,
Qui cède au désespoir, & qui meurt dans les larmes!
à Gabrielle avec emportement.
Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur
Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur?

GABRIELLE.

Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable..
Un plus long entretien me rendroit plus coupable.
Que l'ame est faible, hélas! qu'elle a peu le pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir!
J'y veux rentrer. *à Couci.*

L'hon-

L'honneur, le ciel, tout nous sépare..
Pour la derniere fois je vous dis.. je m'égare..
L'un à l'autre, Couci, cachons-nous nos regrets;
Adieu.. souvenez-vous.. ne nous voyons jamais..
elle va pour se retirer
(à Adèle.)
Je tremble que Fayel..

COUCI.

Fayel! c'est ce barbare,
Dont l'amour, justes cieux! possede un bien si rare!
Lui!.. je cours à l'instant l'immoler de ma main..

GABRIELLE *s'opposant avec vivacité au passage de Couci.*

Commencez donc, cruel, par me percer le sein;
Comblez le sort affreux qui poursuit Gabrielle;
Elle n'est point assez parjure & criminelle:
Il manquoit à ses maux, à son penchant secret,
D'embrasser vos fureurs, de nourrir le forfait,
De proscrire une vie à la sienne attachée..
Que ma révolte éclate, & ne soit plus cachée!
Allez, barbare, allez, rassemblant tous les coups,
Sous les yeux de sa femme égorger un époux..
O Dieu! ma destinée est-elle assez affreuse?
Quels sont tous mes tourments! je suis bien malheureuse!
Hélas! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
Pourroit plaindre ma peine, & sentir mes revers;
Et c'est Couci qui veut imprimer sur ma vie,

La tache du soupçon & de la perfidie!
C'est Couci qui m'expose à perdre cet honneur,
Bien plus cher que ces jours consumés de langueur,
Dont bientôt, grace au ciel! la durée est remplie!
Fayel.. il n'eut jamais autant de barbarie;
Gabrielle mourante eut pu le désarmer..

à Couci, en le regardant avec tendresse.

Tous deux percez mon cœur.. & vous savez aimer!

COUCI.

Crois que je sais aimer, puisque je vis encore:
Eh bien! faut-il souffrir un rival que j'abhorre,
Dans un tyran jaloux te voir, te respecter,
Mourir de mon amour, sans le faire éclater,
Quand de toi seule enfin mon ame est possédée?
Faut-il me refuser jusqu'à la moindre idée
Qui soulage mes maux, & flatte cette ardeur?..

avec transport.

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
D'un amant malheureux souveraine adorée,
Qui toujours de Couci seras idolâtrée..
Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

GABRIELLE *s'attendrissant.*

La pitié, cher Couci!. Dieu! quelle aveugle erreur!

à Adèle.

De l'abîme où je cours que ton bras me retire;

Elle fait quelques pas.

Guide mes pas, fuyons..

COUCI *se précipitant à ses pieds.*

Qu'à tes genoux j'expire!

GABRIELLE *regardant avec effroi derrière elle.*

à Adèle.

Arrache-moi d'ici.. *à Couci.* Je tremble.. leve-toi..

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC,

Officiers & écuyers de Fayel qui, dans le moment que Couci est aux pieds de Gabrielle & lui baise la main, se divisent en plusieurs troupes & fondent sur l'une & l'autre, ainsi que sur Adèle & sur Monlac. Couci veut tirer son épée.

COUCI.

ON m'ôte mon épée!. ah! lâches! *il voit qu'on se saisit de Gabrielle.*

C'est.. c'est moi!

C'est moi! de mes transports elle n'est point complice.

On l'emmene.

GABRIELLE, *que l'on emmene d'un autre côté.*

Il n'est point criminel.. que seule on me punisse.

On baisse la toile.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

La scène représente l'appartement du premier acte, on y voit un dais ; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les seigneurs bannerets. A un des côtés du théâtre, est une espece de portiere fort riche, à l'antique, qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, &c. & que leur autorité ne différoit guères de celle des souverains.

SCENE PREMIERE.

FAYEL *entrant sur la scène avec tous les transports de la fureur & entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers & d'hommes d'armes, à qui il adresse la parole.*

Qu'on lui perce le flanc de cent coups de poignard!
Que dans son cœur la mort entre de toute part!
Par degrés, sur ses jours, épuisons la vengeance;
Ils sont prêts à sortir, Fayel court à eux & les arrête.
Inventez des tourments égaux à ma souffrance;
Qu'il se sente mourir.. *ils vont se retirer, il va encore à eux.*

Non, pour quelque moment,
Qu'il vive; ſuſpendons un juſte châtiment.
Avant que le coupable, au gré de ma furie,
Dans un ſupplice horrible ait exhalé la vie,
Je veux ſavoir ſon nom, ſon rang, dans quel ſéjour,
De quels monſtres enfin il a reçu le jour,
Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
Y ſaiſir les forfaits d'une femme infidelle,
Me remplir de ma peine & m'en raſſaſier;
Je veux enviſager mon malheur tout entier.
S'il eſt quelque douceur dans mon ſort effroyable,
C'eſt de voir à quel point l'infortune m'accable,
De meſurer de l'œil, d'oſer approfondir
L'abîme épouvantable où je vais m'engloutir..
Le feu de la fureur s'allume dans mes veines!.
Je brûle.. *à ſes officiers & écuyers.*

Que chargé des plus peſantes chaînes,
Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
Le perfide.. ah! je ſuis vingt fois plus malheureux!
En vain pour tourmenter l'odieuſe victime,
Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
J'employerois le ſecours de la flamme & du fer:
C'eſt moi qui dans mon ſein recèle tout l'enfer!
Oui, je ſuis déchiré des plus vives bleſſures,
Oui, je ſens tous les maux & toutes les tortures;
Je mourrai dans la rage & dans le déſeſpoir,
En horreur à ce ciel, que je ne puis plus voir:
Mais j'emporte au tombeau cette douce eſpérance;

J'aurai pu jusqu'au bout assouvir ma vengeance.
Je veux.. Raymond.. qu'il vienne..

Ils sortent.

SCENE II.

FAYEL *seul, s'appuyant la tête sur un fauteuil, la relève.*

Il est donc dévoilé
Ce mystère d'horreur!... Mon œil est dessillé!
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'allarmes!
Voilà pourquoi ses yeux étoient remplis de larmes!.
A mon ressentiment ne crois pas échapper:
C'est au cœur d'un rival que je veux te frapper;
C'est-là qu'à tes regards ma main impatiente
Brûle de présenter une image effrayante,
D'offrir d'un ennemi le sang encor fumant..
Je veux que goutte à goutte on épuise son flanc..
J'aurois de la pitié!. qui! moi! quand Gabrielle
Pour un fensible époux ne fut pas moins cruelle!
Eh! quel est mon destin?. Penchant trop écouté,
C'est toi qui m'as conduit à cette extrêmité!..
J'étois né pour aimer avec idolâtrie;
L'amour, l'amour eut fait le bonheur de ma vie;
De Gabrielle aimé, j'eusse été vertueux;
Tout se fut ressenti du charme de mes feux..

Mon hymen n'a formé qu'une odieuse chaîne!
Je n'ai pu, misérable! inspirer que la haîne!...
Eh bien! livrons-nous donc à toutes ses fureurs;
Jouissons du plaisir de déchirer deux cœurs,
D'y porter tous les traits d'une main meurtriere;
Répandons mes poisons sur la nature entiere.
Oui, puisque l'on me pousse à cet excès affreux,
Je voudrois que par moi tout devînt malheureux.

SCENE III.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *faisant avec vivacité quelques pas au devant de Raymond.*

L'AUTEUR de mes tourments tarde bien à paraître!
avec chaleur.
Eh bien.. dis.. le pays, le nom, le rang du traître?

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,
La valeur, tout annonce un de nos chevaliers;
Son front n'est obscurci d'aucune ombre de crainte;
Il n'est même à sa bouche échappé nulle plainte;
Il a vu sous nos coups tomber son écuyer,
Et son orgueil encor paraît nous défier.

FAYEL.

Cet orgueil insolent, je saurai le confondre;
Il garde le silence? acheve de répondre.

RAYMOND.

Son trouble seulement éclate dans ces mots:
„ Elle n'est point coupable, & j'ai causé ses maux!"

FAYEL.

Elle n'est point coupable!

RAYMOND.

A cette sombre idée,
J'ai surpris le secret d'une ame intimidée.

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grâce à tes soins heureux,
Je puis donc à la fois me venger de tous deux!
Ah! je goûte d'avance une cruelle joie!
L'une & l'autre victime, à ma fureur en proie,
Partageant le spectacle & l'horreur de leur sort,
S'enverront pour adieux les accens de la mort.

RAYMOND *avec étonnement.*

Gabrielle, seigneur!.

FAYEL.

Gabrielle, elle-même..
Oui, je déchirerai.. plus que jamais je l'aime!.
Des traits qui m'ont blessé, voila le plus mortel!
Et n'être point aimé!. ce rival.. juste ciel!..
Ne pourrai-je aussi loin que s'étend ma vengeance,
Porter son châtiment, prolonger sa souffrance?

Ne peut-il que mourir? qu'eſt-ce que le trépas?
La fin de la douleur!.. *à Raymond & en regardant du côté des portes.*
Et je ne le vois pas!
Et mes yeux ne ſont point fixés ſur ſon ſupplice!

RAYMOND.

A l'inſtant il paraît.

FAYEL.

Raymond, & ſa complice?

RAYMOND.

Nous l'avons auſſitôt ramenée à la tour.

FAYEL.

Pleurant l'indigne objet de ſon coupable amour?

RAYMOND.

Dans ſes larmes noyée, accablée & mourante..

FAYEL *avec rapidité.*

Raymond, que m'apprens-tu? Gabrielle expirante!
Va, cours à la priſon.. *Raymond a fait quelques pas, Fayel court après lui & l'arrête.*
Attends.. je veux ſavoir..
Juſqu'aux moindres horreurs de ce forfait ſi noir,
Développer le fil de cette perfidie..
Gabrielle à ce point dans le crime enhardie!..
Il s'appuie la tête ſur un fauteuil.
Que je ſuis malheureux! *il reſte quelque tems dans cette ſituation, enſuite avec vivacité à Raymond.*
C'eſt toi, cruel, c'eſt toi,

Dont l'esprit infernal s'est emparé de moi;
Tu connaissois mon cœur de soupçon susceptible;
Tu sais que des mortels je suis le plus sensible..
Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit?

RAYMOND.

Vous m'aviez dit, seigneur...

FAYEL.

Non, je ne t'ai rien dit.
Tantôt à ses genoux déposant mes allarmes,
Je dissipois son trouble, & j'essuyois ses larmes;
Mes transports.. pour jamais ils alloient se calmer;
J'obtenois mon pardon; elle auroit pu m'aimer:
Et tu viens m'arracher à cette douce ivresse,
Pour mieux envenimer le trait dont je me blesse,
Pour verser dans une ame, ouverte à la fureur,
Tous ces sombres poisons dont s'enivre mon cœur!
Sans toi, mes yeux jaloux seroient fermés encore;
Que me fait ce Couci que la tombe dévore,
Dans ses premiers soupirs un penchant étouffé?
Mon amour violent en auroit triomphé..
Laisse-moi, malheureux, va, sors de ma présence,
Fuis, ou crains que la mort ne soit ta récompense..

Raymond se retire, & Fayel se promène seul sur le devant du théâtre quelques instants.

Reviens, reviens; dis-moi: songe que je t'entends,
Que le sang va couler dans ces affreux instants.
Parle, cet étranger que tu n'as pu connaître,
Vers ces bois le hazard l'aura conduit peut-être..

Les observois-tu bien ? quels étoient leurs discours ?
Il y va de ma vie ; il y va de tes jours.

RAYMOND.

Je n'ai rien entendu..

FAYEL *d'un ton menaçant.*

Crains une mort cruelle..

RAYMOND.

On l'a surpris, seigneur, aux pieds de Gabrielle.

FAYEL.

Il étoit à ses pieds!. & son trop faible époux
Le bras levé sur elle, a retenu ses coups!
Et mon aveugle amour étoit prêt à l'absoudre!
Le crime est avéré : laissons tomber la foudre.
Ah! Raymond.. cher ami, t'ai-je pu condamner ?
Excuse mes transports ; tu dois me pardonner..
Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractère,
Facile à s'adoucir, si l'on daignoit me plaire..
Ce n'est donc qu'à toi seul dans l'univers entier,
Qu'un maître infortuné pourroit se confier !
Tout irrite mes maux ; nul espoir ne me flatte..
Il étoit à ses pieds!. tu mourras, femme ingrate ;
Rien ne peut te sauver. *à Raymond.*
Allons, que ma fureur
Remplisse ce séjour d'épouvante & d'horreur,
De la soif de leur sang mon ame est dévorée..
De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée ;
Vers Dijon empressé de retenir le roi,

Qu'il coure lui porter (1) son hommage & sa foi..
Les rois, tous les humains, & le ciel & la terre,
Je hais tout, & ma haine à tout livre la guerre..

SCENE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND,

troupe d'écuyers & d'officiers de Fayel qui entourent Couci, chargé de fers, & n'ayant ni casque ni épée.

FAYEL *tirant le poignard & courant avec impétuosité sur Couci.*

Ah! je perce ton cœur!

Il s'arrête, remet son poignard à sa ceinture.

Non, monstre des enfers,
N'y rentre point encor; que sur ce cœur pervers
La mort prête à frapper, demeure suspendue!
Il faut me découvrir... que je souffre à sa vue!..
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours...
Ou les tourments..

(1) Nous avons déjà dit que le Preux de Vergi avoit été secouru par Philippe-Auguste dans ses démêlés avec le duc de Bourgogne, son souverain, aux conditions que le comté de Vergi releveroit de la couronne de France, &c.

COUCI.

Tu veux irriter mon courage..
Je ne te rendrai point outrage pour outrage.

avec fierté.

Ecoute-moi, Fayel: je te hais, & te plains.
S'il ne se fût agi que de mes seuls destins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence
Ne m'eût forcé jamais à rompre le silence;
J'ai vu de près la mort, & j'appris à mourir.
Plus ferme encor, je sais, & me taire & souffrir.
Un intérêt plus cher que celui de ma vie,
Je dirai plus, le seul dont mon ame est remplie,
Pourra m'ouvrir la bouche, & me presser enfin
D'essayer d'adoucir ce courroux inhumain;
Epuise sur mes jours ta cruauté jalouse:
Mais réponds: que t'a fait ta malheureuse épouse?
Pourquoi porter l'effroi dans son cœur éperdu,
Quand sa vertu..

FAYEL *furieux.*

C'est toi qui vantes sa vertu,
Traître? étoit-ce à ses pieds?.. & tu n'as qu'une vie!
A mon gré je ne puis assouvir ma furie!
Le trépas...

COUCI.

Va, c'est moi qui devrois te montrer
Ce sombre emportement où tu peux te livrer!
Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuse
Dont la fin, sans ton crime, eût été douloureuse.

Tu me ravis un cœur.. tu m'ôtes tout, Fayel!.
Ah! le trait de la mort n'eſt pas le plus cruel:
Il eſt d'autres tourments, ame atroce & barbare,
Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare!
Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux
Eût joint un digne objet au plus cruel époux,
Je l'aimois..

FAYEL *éprouvant la plus cruelle agitation.*

Tu l'aimois?

COUCI.

J'adorois Gabrielle;

Fayel dans ces moments eſt livré à toutes ſes fureurs; il ſe promène à grands pas ſur le théâtre, regarde Couci avec des yeux enflammés, va du côté de Raymond, revient à Couci.

Et j'attendois l'inſtant de m'unir avec elle.

FAYEL *à Raymond.*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus?
Quel éclair m'a frappé?. preſſentiment confus,
Qu'avec avidité ma vengeance t'embraſſe!.
Quel autre que Couci montreroit tant d'audace?
Pour m'accabler, les morts quitteroient leurs tombeaux!

COUCI.

Oui, j'ai revu le jour pour ſentir tous les maux!

FAYEL *avec un cri.*

C'eſt Couci! dans mes mains!. plaiſir de la vengeance,

Je vais donc te goûter, & mon bonheur commence!
C'eſt Couci! ce rival.. qui ſans doute eſt aimé!..
Quel trait!. ah!. mon courroux s'eſt encore allumé!
à ſes écuyers &c.
Avancez le tourment qui doit punir ce traître;
Pour expirer cent fois ne ſauroit-il renaître?
Frappez. *Pluſieurs de ſes écuyers tirent leurs épées, & vont pour frapper Couci.*

COUCI *avec une tranquillité dédaigneuſe à Fayel.*

On te diſoit chevalier!

FAYEL *ſortant de ſa fureur, & prenant un ton plus modéré.*

Et c'eſt toi
Qui me rends à l'honneur, à ce que je me doi!
à Couci avec tranſport.
Couci vient d'empêcher que mon front ne rougiſſe!
C'eſt un crime de plus qu'il faut que je puniſſe.
Non, non, ne prétends pas, Couci, m'humilier:
Tu vas voir ſi Fayel eſt digne chevalier!
La honte m'eût flétri; ton attente eſt trompée.
à ſes écuyers &c.
Qu'on détache ſes fers; donnez-lui ſon épée;
Qu'on m'apporte la mienne.. *ſes écuyers ſortent.*
Allons, c'eſt dans ces lieux,
Qu'il faut qu'à l'inſtant même expire un de nous deux;
De ton ſort & du mien que le glaive décide.
on détache les chaînes de Couci.

Je vais donc dans ton sang tremper ma main avide!

Les écuyers qui étoient sortis, reviennent & apportent l'épée de Couci & celle de Fayel; ils présentent aussi des boucliers à leur maître.

Non, point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affaiblir ou détourner les coups,
Combattons pour mourir; c'est le prix que j'envie,
Pourvu que de sa mort la mienne soit suivie!

à Raymond.

Ecoute-moi, Raymond. *Il l'amene sur le bord du théâtre, & d'une voix moins élevée.*

Si, trompant ma fureur,
Mon destin ennemi, *en jettant les yeux sur Couci.*
le déclaroit vainqueur,
J'exige ta parole, & j'attends de ton zèle
Que tu plonges le fer au sein de Gabrielle,
Que son dernier soupir s'échappe avec le mien,
Surtout de mon trépas qu'elle ne sache rien,
Et, pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la tombe,
En croyant que Couci sous mes armes succombe.

Il revient au milieu du théâtre vers Couci, qui a l'épée à la main, ainsi que Fayel.

(à ses écuyers, &c.)

Si le Ciel protégeoit un rival détesté,
Laissez-le de ces lieux sortir en sûreté;
Qu'on suive en tout les loix de la chevalerie;
Que ma haine survive & non la perfidie.

à ses écuyers, &c.

Allez,

Allez, nous combattrons, nous mourrons sans
témoins;
Pour croire à son honneur, je ne le hais pas moins:
Mais l'un & l'autre ici se rendent trop justice,
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

Les écuyers sortent.

SCENE V.

FAYEL, COUCI, *ils ont tous deux l'épée à la main.*

FAYEL *à Couci.*

Il s'apprête à combattre.

SONGE à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je suis connu;
Peut-être jusqu'à toi mon nom est parvenu;
L'Asie a vu tomber ses guerriers sous mon glaive,
Et mon trophée encor dans ses plaines s'élève:
J'ignore donc la crainte, & brave le danger;
Plus que toi, je dois être ardent à me venger:
Mais.. mon cœur accablé d'une douleur mortelle
Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagements, perfide, j'entrevoi
Le sentiment secret qui t'impose la loi;

Tu crains d'être coupable aux regards d'une ingrate :
Tu ne le seras point ; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui, sans doute, Fayel, je crains de l'offenser.
Va !.. j'aime plus que toi. Tu brûles de verser
Le sang que m'ont laissé les fureurs de la guerre ?
Hâte-toi : de ses flots abreuve cette terre ;
Tranche des jours affreux...

FAYEL.

Ah ! barbare, c'est moi
Qui désire ma fin, & qui l'attends de toi ;
C'est Fayel qui demande à ta main vengeresse
Un trépas qui le fuit, & qu'il poursuit sans cesse..
à Couci avec transport.
Trompe-moi sur mes maux, dis-moi : lorsque Vergi..
Pourquoi m'a-t-il caché ?. tout est mon ennemi !
Quand sa main préparoit ce nœud, ce nœud horrible,
Sa fille.. à ton amour étoit-elle sensible ?
La seule obéissance au pouvoir paternel
L'eût-elle décidée à marcher à l'autel ?
Ne crains point d'irriter une funeste flamme ;
Verse tous les poisons jusqu'au fond de mon ame :
Elle t'aimoit ? *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

COUCI *marquant quelque embarras.*

Peut-être auroit-elle obéi..

Si son pere eût voulu..

FAYEL *avec fureur.*

Ton trouble t'a trahi.

Oui, l'on t'aimoit! on t'aime! ah monstre! à ma furie..

Il lui porte des coups d'épée.

Défends-toi, défends-toi; je t'arrache la vie.

Ils entrent, en se battant, dans les coulisses; on entend encore le bruit des épées, quelque tems après qu'ils se sont retirés.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le théâtre eſt obſcurci ; la ſcène ne change point : c'eſt le même appartement qu'on vient de voir dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND.

RAYMOND *empreſſé de ſuivre Fayel, qui traverſe le théâtre d'un pas précipité, la main appliquée ſur ſon côté.*

VOTRE ſang qui s'élance!. Arrêtez.. un inſtant..
Acceptez de ma main le ſecours bienfaiſant..

FAYEL *tombant de faibleſſe dans un fauteuil, prenant un ton concentré & ténébreux, qu'il gardera juſqu'à l'avant-dernière ſcène.*

Laiſſe-le s'échapper; par torrents qu'il jailliſſe!
Je ne puis aſſez tôt terminer mon ſupplice!

RAYMOND *raccommodant l'appareil de la bleſſure de Fayel.*

Souffrez...

FAYEL.

Ami, je cède à tes ſoins généreux:
Oui.. que mon ame encor ne rompe point ſes nœuds!

O Ciel, qui me trahis, que Fayel vive une heure,
Le tems de se venger! tonne ensuite, & qu'il meure.

Il garde un profond silence, & tombe dans l'accablement.

RAYMOND.

De quel effroi funèbre il a rempli ces lieux!
Le calme assoupiroit ses accès furieux?

FAYEL *se levant avec impétuosité :*

Je sens de mes transports croître la violence,
Et je cours préparer.. la plus grande vengeance.

d'une voix plus sombre.

Je veux que la nature en frémisse d'horreur,
Que nos derniers neveux reculent de terreur...
Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
A concevoir le coup que va porter ma haine;
Moi-même.. je frissonne.

RAYMOND *vivement.*

Iriez-vous égorger
Votre épouse..

FAYEL.

Fayel.. saura mieux se venger..

RAYMOND.

Quoi, seigneur!

FAYEL.

Ce trépas redouté du vulgaire,
Pour qui cherche à punir, n'est qu'un trait ordinaire;
Oui, la mort la plus lente est le terme des maux;
Dans ce dernier moment tous les coups sont égaux.

Une autre peine attend une épouse infidelle,
Raymond, &.. je voudrois qu'elle fût éternelle.
Peut-elle assez souffrir.. Grand Dieu ! je l'apperçoi..
Dis-lui qu'elle m'attende, & reviens près de moi.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

Gabrielle est échevelée & mourante dans les bras d'Adèle, qui l'amène lentement sur la scène.

RAYMOND *à Adèle.*

Vous pouvez l'avertir, Adèle, que mon maître,
A ses regards ici va bientôt reparaître.

ADELE.

Raymond, peignez-lui bien l'excès de sa douleur.

Raymond se retire.

SCENE III.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE *en regardant sa maîtresse :*

Hélas ! de ses chagrins tout accroît la rigueur.
Tout s'obstine à nourrir sa tristesse profonde,

A briſer tous les nœuds qui l'attachoient au monde!
O Dieu, viens l'appuyer de ton bras protecteur!
Il ne lui reſte plus d'autre conſolateur;
Daigne écouter ma voix pour cette infortunée!..
Madame, ouvrez les yeux...

GABRIELLE *revenant à la vie, & avec un long ſoupir à Adèle.*

Quelle eſt ſa deſtinée?

ADELE.

Que me demandez-vous?

GABRIELLE.

Quoi! tu ne m'entends pas?
Et quel autre intérêt m'eût ravie au trépas?
Pourquoi mon ame laſſe & de crainte abattue,
Prête à m'abandonner, s'eſt-elle ſuſpendue?
Chère Adèle.. inſtruis-moi du deſtin de Couci;
C'eſt mon malheureux ſort qui l'amenoit ici!

ADELE.

Je voulois emprunter quelque lumière ſure
Qui pût nous retirer de cette nuit obſcure:
A mes regards, ſoudain Raymond s'eſt dérobé.

GABRIELLE.

Couci ſous la vengeance auroit-il ſuccombé?

ADELE.

Madame, tout ſe tait, tout préſente à la vue
Une épouvante ſombre en ces murs répandue;
Votre époux n'eut jamais un front plus ténébreux;

Il paraît méditer quelque projet affreux;
La terreur l'environne, & le trouble l'égare...
Dans un morne silence, un festin se prépare..

GABRIELLE.

Adèle, qu'as-tu dit? un festin! dans ce jour!
Le crime & le malheur menacent ce séjour.
Ciel, épargne Couci! Couci n'est point coupable:
C'est à moi d'assouvir un courroux implacable.
D'une vie odieuse, ô Ciel, romps les liens,
Et veille sur des jours bien plus chers que les miens!..
Ma pitié, chere Adèle, a peine à se contraindre..
Mais de ce sentiment l'honneur peut-il se plaindre?
O vertu, pour fléchir sous ta sévérité,
Faudra-t-il étouffer jusqu'à l'humanité?
Tu me reprocherois mes secretes allarmes?
Ah! du moins permets-moi la douleur & les larmes.

ADELE.

La source de ces pleurs peut-elle vous tromper?
A de jaloux regards, croyez-vous échapper?

GABRIELLE *avec une espèce d'emportement.*

Eh bien! oui, c'est l'amour, c'est l'amour le plus tendre,
Non, Adèle, mon cœur ne veut point s'en défendre,
C'est la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui;
Couci mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
Non, je ne prétends plus dissimuler mon crime;
Je viens à mon tyran présenter sa victime;

Je

Je viens justifier son courroux inhumain,
Implorer le trépas comme un don de sa main.
Il est tems que ses yeux pénètrent mes blessures,
Et que je mette fin à d'éternels parjures.
Est-ce donc triompher, & suivre la vertu,
Que de cacher un cœur de remords combattu,
De borner ses efforts à renfermer sa honte,
De n'oser de ses pleurs jamais se rendre compte?
Je rougis de manquer à la sincérité;
Ma bouche a trop longtems trahi la vérité:
Que Fayel sache enfin que sa femme l'offense,
Et... qu'un autre a sur moi conservé sa puissance.
En un mot, qu'il me frappe, & sauvons à ce prix...

ADELE.

Dieu! quel égarement agite vos esprits?

GABRIELLE.

Oui, grace au Ciel! le crime aisément se devine,
Dans cette nuit d'horreur, on trame ma ruine...
Tu parlois d'un festin par Fayel ordonné?
Comment.. pour quel sujet.. & quand est-il donné?
Lorsque tout prend la voix du sinistre préfage..

Avec vivacité.

Mes yeux.. mes yeux, Adèle, ont percé le nuage;
La tempête est finie, & j'entre dans le port:
Ce festin qu'on apprête, Adèle, c'est ma mort.
Je pénètre Fayel, & son affreux silence;
Je ne me trompe point à l'art de sa vengeance:
Les plus mortels poisons qu'il aura pu choisir,

Crois-moi, feront mêlés aux mets qu'on va m'offrir.
Oui, ma perte eſt certaine, & la main eſt trop ſure..
J'embraſſe avec tranſport ce favorable augure ;
Oui, mon barbare époux a comblé tous mes vœux.
Je vole à cette table, Adèle : mais je veux
Juſtifier..

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

Fayel paraît dans l'enfoncement du théâtre ; il parle à Raymond : Gabrielle va ſe précipiter à ſes pieds.

GABRIELLE, *vivement.*

SEIGNEUR, voyez couler mes larmes ;
Je le fais, contre moi je vous prête des armes..

FAYEL *troublé.*

à Raymond.

Levez-vous. Pour remplir l'ordre que j'ai donné,
Attends.. *Il veut faire relever Gabrielle.*

GABRIELLE.

Qu'à vos genoux mon ſort ſoit terminé!
Mais l'innocence doit..

FAYEL d'*une voix ſombre & la forçant de ſe relever.*

Non : levez-vous, vous dis-je..

GABRIELLE.

Seigneur, j'obéirai, puisqu'un époux l'exige..

Elle apperçoit l'appareil plein de sang sur le côté de Fayel.

Dieu! vous êtes blessé!

FAYEL *en la considérant avec une fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups,
Et celui-ci n'est pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE *regardant de tous côtés, & ensuite se tournant vers Adèle, d'une voix basse & effrayée.*

Il est mort.. ah! je cède au trouble qui me presse..
à Fayel.
Seigneur.. apprenez-moi..

FAYEL *courant à Raymond, & d'un ton furieux.*

Vole: que l'on s'empresse..

GABRIELLE.

Quoi! vous pourriez, seigneur..

FAYEL.

Hâte-toi d'obéir,
Et, quand il sera tems, tu viendras m'avertir.

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE.

FAYEL *courant à Gabrielle & avec une fureur concentrée.*

Je t'entends.. ma fureur.. .

GABRIELLE *proſternée à ſes pieds.*

Seigneur, prenez ma vie;
Qu'en ces lieux, par vos mains, elle me ſoit ravie!

FAYEL.

Non, tu ne mourras point.. j'aſpire à cet inſtant!
Tremble : tu ne ſais pas la peine qui t'attend;
Non, tu ne mourras point.

Courant vers Adèle avec emportement, & l'arrachant des bras de Gabrielle, qui veut la retenir.

Je te ſépare d'elle,
Et pour jamais; va, ſors.

GABRIELLE *lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adèle!.
Eh! c'eſt l'unique ſein qui recueille mes pleurs!

Elle s'avance ſur ſes genoux vers Fayel qui ne la regarde pas.

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs?.
Elle a vu commencer le deſtin qui m'accable;
Qu'elle en contemple, hélas! le terme déplorable.
Qui recevra mon ame & mon dernier ſoupir?

Qui du triſte linceul daignera me couvrir?..
Ne me refuſez pas..

FAYEL.

à Adèle, qu'il pouſſe avec colère par le bras.

Sors de ces lieux, te dis-je.

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain preſtige.

Adèle ſort, en regardant pluſieurs fois ſa maîtreſſe, & en levant les yeux au ciel.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL *agité, parcourant le théâtre.*

Ces perfides attraits, je les ai trop chéris!

GABRIELLE *toujours à genoux.*

Ah! mon père! mon père!..

FAYEL *venant vers Gabrielle.*

Il n'entend point tes cris;
Tu ne le verras plus; du ſéjour que j'habite,
A Vergi déſormais l'entrée eſt interdite.

GABRIELLE.

Mon pere auſſi, cruel?..

Elle lève les mains au ciel.

Eſpoir des malheureux,
O mon Dieu! ſur mon ſort daigne abaiſſer les yeux;
Mon Dieu, daigne écouter ma voix qui te réclame!

FAYEL.

Il falloit l'implorer ce Dieu, lorſque ton ame
S'ouvroit au ſentiment d'un amour criminel..

GABRIELLE *avec quelque fermeté.*

Ne dèshonorez point l'épouſe de Fayel.
Privez-moi de la vie, & laiſſez-moi ma gloire;
Du moins de vos fureurs préſervez ma mémoire...
Ceſſez de déchirer un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il eſt oppreſſé;
J'avois déjà donné, de l'aveu de mon père;
Ce cœur qui gémiſſant de ſon devoir auſtère,
A ſu pourtant garder ſon honneur & ſa foi,
Se ſoumettre à l'hymen, & reſpecter ſa loi..
Ah! je ſuis malheureuſe & non pas criminelle..
Ne vous ſuffit-il point d'immoler Gabrielle?
Sans flétrir ſa vertu, prononcez ſon arrêt,
Mais épargnez des jours qui..

On obſervera que Fayel, pendant toute cette ſcène, a continué de parcourir le théâtre à grands pas, toujours dans la même fureur, & Gabrielle n'a point quitté ſa ſituation.

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND *à Fayel & d'un ton pénétré.*

SEIGNEUR.. tout eſt prêt.

GABRIELLE *à Fayel.*

On diſoit qu'un feſtin..

FAYEL *la regardant avec une ſombre fureur & d'un ton recueilli.*

Vous ſerez ſatisfaite..
Il vous attend. Allez.

GABRIELLE *entraînée par Raymond.*

Combien je te ſouhaite,
O mort! à mes douleurs tu vas donc mettre fin!

SCENE VIII.

FAYEL *ſeul, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant.*

QUELS affreux mouvements s'élèvent dans mon ſein!
Sur la coupable envain je déployerois ma rage!
Ciel! celui qui punit ſouffre-t-il davantage?
Il eſt donc vrai, Fayel: pour toi plus de bonheur!

Tu ne peux déformais inſpirer que l'horreur ;
Tu ne peux plus aimer !.. eh bien ! ſentons la haine ;
Par les tourments d'autrui, je charmerai ma peine...
Si le ſort à préſent terminoit mon deſtin..
Ce froid mortel vient-il m'avertir de ma fin ?
Ah ! donnons au courroux dont mon ame s'enivre,
Donnons tous les moments qui me reſtent à vivre...

SCENE IX.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL allant au-devant de Raymond, qui eſt dans le plus grand accablement.

ENFIN ſuis je vengé?

RAYMOND.

Jour d'éternelle horreur!
Oui, vous l'êtes... grand Dieu!

FAYEL.

Cette ſombre douleur,
Tu devois l'éprouver, quand tu voyois ton maître :
Le jouet, à la fois, d'une ingrate & d'un traître...
Sans doute, à mes regards elle va ſe montrer ?

RAYMOND.

La voici qu'on amène..

SCENE X.

FAYEL, GABRIELLE *soutenue par deux écuyers qui l'amenent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE *à Fayel.*

Au moment d'expirer,
On me rappelle encor.. La haine ingénieuse,
A-t-elle imaginé quelque mort plus affreuse?

On l'assied dans un fauteuil.

FAYEL *aux deux écuyers.*

Sortez..

Ils sortent.

SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE *s'adressant à Fayel d'une voix défaillante.*

Craindriez-vous qu'un poison sans vigueur
N'eût pas à votre gré servi votre fureur?
Votre attente, Fayel, ne sera point trahie..
Mais quoi! peu satisfait de m'arracher la vie,
De mon dernier moment vous brûlez de jouir!
Eh bien! contentez-vous, & voyez-moi mourir:

FAYEL.

Le poiſon.. *à Raymond.*
Que dit-elle?

GABRIELLE.

Eh! pourquoi cette feinte?
Penſez-vous que ma fin m'inſpire quelque crainte?
Vous m'avez trop appris à voir de près la mort.
J'ai cru qu'à cette table, & j'ai béni mon ſort,
Le trépas m'attendoit.. me ſerois-je trompée?

FAYEL.

Ma main, d'un coup plus ſûr, perfide, t'a frappée..
Ce n'eſt pas le poiſon que renferme ton ſein.

Raymond fait un geſte de terreur.

GABRIELLE.

Je ne mourrois pas! ciel! quel eſt donc mon deſtin?

FAYEL.

D'expier un forfait..

GABRIELLE *d'un ton véhément.*

Que ta fureur redouble,
Inhumain!.... *elle ſe précipite à ſes pieds.*
Ah! Seigneur, pardonnez à mon trouble..
Voyez-moi dans les pleurs, embraſſer vos genoux;
Contre une infortunée armez votre courroux;
J'ai ſeule mérité toute votre colere;
Mais.. mais daignez ſauver.. je ne puis plus me taire.

FAYEL *la regardant avec fureur.*

Femme indigne!. tu veux me parler de Couci?

GABRIELLE *toujours aux pieds de Fayel, & vivement.*

Seigneur, c'eſt le hazard qui l'a conduit ici;
Il n'étoit point inſtruit qu'une chaîne éternelle..
Frappez, ſeigneur.. je ſuis la ſeule criminelle;
Sans nul eſpoir enfin, Coûci quittoit ce lieu;
Hélas! nous nous diſions un éternel adieu;
Je lui cachois des pleurs, qu'en ſecret je dévore.
Je ne le verrai plus..

FAYEL.

Tu vas le voir encore;
Lève, lève les yeux; *Il tire le rideau qui couvre la porte de l'autre appartement:*
Regarde: c'eſt ainſi
Qu'un époux outragé ſait te rendre Couci.

Gabrielle ſe lève, & fait un cri en voyant le corps de Couci qui eſt dans les couliſſes, couvert du manteau des croiſés.

GABRIELLE.

Couci! *elle va retomber dans le fauteuil.*
Dieu! qu'ai-je vu?

FAYEL.

Ton ouvrage, perfide.
Pour lui percer le flanc, tu m'as ſervi de guide;
C'eſt toi, c'eſt ton amour qui m'a pouſſé le bras;
C'eſt de ta main qu'un traître a reçu le trépas;
Le voilà cet amant!. contemple ma victime.

GABRIELLE *s'abandonnant au déſeſpoir.*

Couci! Couci n'eſt plus! ô déſeſpoir! ô crime!

FAYEL.

Oui, j'ai commis un crime, & c'eſt de t'adorer !

GABRIELLE *avec tout l'emportement poſſible.*

Cruel ! puiſque de ſang tu te veux enivrer,
Qui retient ta fureur ſur mes jours ſuſpendue ?
Que j'obtienne une mort trop longtems attendue !
Viens déchirer ce ſein qui demande tes coups ;
En y plongeant le fer, montre-toi mon époux.
Ces nœuds, ces nœuds ſacrés qui nous lioient, barbare,
Tu les as tous rompus, le crime nous ſépare ;
Frappe un cœur déſolé qui, rebelle à ſa foi,
Ne peut plus reſſentir que de l'horreur pour toi.
Ne ſuis que les tranſports du courroux qui t'enflamme,
Oſe à cette victime, oſe ajouter ta femme :
Elle ne connaît plus ni raiſon, ni devoir,
Ni les droits de l'hymen, ni ton fatal pouvoir,
Ni le ſoin de ſa gloire, & de ſa renommée ;
Toute entière aux douleurs dont elle eſt conſumée,
Pleine d'un ſouvenir qui ne mourra jamais,
Tu la verras livrée à d'éternels regrets ;
Tyran, tu m'entendras te repéter ſans ceſſe,
Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendreſſe,
Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux,
Que le tems & ta haine ont animé ces feux,
Que malgré le trépas, malgré toute ta rage,

Les traits approfondis d'une ſi chere image
Se graveront toujours dans mes ſens éperdus,
Que même en ce moment je l'adore encor plus...
Oui, chère ombre, reçois les vœux que je t'adreſſe,
A tes mânes ſanglants je fais cette promeſſe,
Je te jure un amour, *en regardant Fayel.*
Qui brave ſa fureur..
à Fayel.
Va; je ne te crains plus.. je meurs de ma douleur.

FAYEL.

Pourſuis, pourſuis; ma haine eſt trop juſtifiée,
Et de tes pleurs encor n'eſt point raſſaſiée!
Non, ce n'eſt point la mort que je veux te donner:
Un autre à cette peine auroit pu ſe borner;
Le poiſon n'auroit pas aſſouvi ma vengeance;
Va, j'ai ſu mieux punir l'ingrate qui m'offenſe;
Par de nouveaux éclats, tu viens de m'outrager:
Ton époux n'a plus rien, perfide, à ménager.
Malgré moi, combattu par une pitié vaine,
J'ai frappé juſqu'ici d'une main incertaine,
Et dans ce moment même encor tu me bravois?
Reçois le dernier coup que je te réſervois:
Gabrielle l'écoute, avec une curioſité mêlée d'effroi.
Dans ce ſein où mon fer s'eſt ouvert un paſſage,
J'ai ſurpris une lettre, aliment de ma rage:
J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur,
Vouloit qu'après ſa mort on te portât ſon cœur.

GABRIELLE.

Achève.. achève.. ô ciel ! quelle terreur soudaine!.

FAYEL.

Tu sors de cette table où t'appelloit ma haine,
Où la vengeance étoit assise à tes côtés..

GABRIELLE *se levant à moitié.*

Eh bien!..

FAYEL.

Parmi les mets que l'on t'a présentés,
Le cœur de ton amant.. frémis.. tu dois m'entendre.

GABRIELLE.

Son cœur!.. *avec un cri.*
Ah! je vois tout! *elle va vers le corps de Couci.*

FAYEL *tirant son poignard sur Gabrielle, la pousse d'un bras, & de l'autre la menaçant du même poignard.*

Tombe, & meurs sur sa cendre..

Elle tombe sur le corps de Couci, Fayel va la poignarder.

SCENE XII & *derniere.*

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE, *écuyers, &c.*

VERGI, *mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adèle qui court à Gabrielle; il vole à Fayel, & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

ARRÊTE.. qu'ai-je appris? que d'horreurs!
Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tâche de la soulever.
Lève-toi,
Adèle, de son côté, cherche à faire revenir Gabrielle; Fayel est immobile de fureur.
Gabrielle.. ma fille.... ouvre les yeux.. c'est moi..
à Adèle. *à Gabrielle, en pleurant.*
Prêtez-moi votre main.. c'est ton malheureux père..
Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumière..
Adèle.. c'est envain que nous la secourons!
Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.
Ma fille!. *Il est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.*
Elle n'est plus! (*à Fayel.*) ah, barbare!.
FAYEL *s'arrachant avec fureur son appareil.*
Mourons.
Fayel tombe dans les bras de Raymond. Le rideau s'abaisse.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DU CHÂTELAIN DE FAYEL.

RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel qui vivoit en 1170; il falloit que ce fût une maiſon déja connue, puiſque l'on a conſervé un acte qui contient un accord paſſé entre Philippe-Auguſte & cet Albert de Fayel pour des biens ſitués à Jonquieres; ſelon quelques écrivains, elle étoit alliée à la maiſon de Mailli.

Raynaud, dès l'âge le plus tendre, avoit laiſſé éclater des ſaillies de ce caractère impétueux, qui, développé, devint ſombre, farouche & s'emporta aux plus violents excès; le premier trait de fureur qui lui échappa, fut de s'armer contre ſon pere; il déteſtoit le monde, auquel il étoit odieux; tout prenoit à ſes yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévoroit, & qui conduit l'homme aux plus cruelles extrémités. On a remarqué que cette diſpoſition ténébreuſe de

de l'ame produit les célebres criminels, au lieu que la douce mélancolie entretient ce ſentiment tendre, qui mene à la vertu & ſurtout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées! bien peu de choſe ſépare la vertu du crime!

Fayel dominé par ſon affreuſe miſantropie ne recherchoit que les lieux écartés; il voit Gabrielle de Vergi: ſon cœur s'ouvre avec fureur à tous les tranſports de l'amour; tous ſes emportements ſe concentrent dans un ſeul qui eſt la paſſion la plus enflammée; la malheureuſe Gabrielle devient enfin ſon épouſe.

Elle étoit fille de Guy de Vergi (1), à qui l'on avoit donné le ſurnom de Preux; c'étoit un des premiers Barons de Bourgogne; les Papes Eugene III & Anaſtaſe IV, avoient imploré ſon

(1) Cette maiſon tiroit ſon origine du château de Vergi, qui fut ruiné par l'ordre de Henri IV en 1609. Ce ſeigneur de Vergi fut ſurnommé le *Preux*. On a déjà dit que ce nom étoit le comble des éloges pour les chevaliers; quand ils avoient remporté le prix dans les tournois, on s'écrioit: *honneur aux fils des Preux!* J'ajouterai qu'il falloit avoir autant de probité que de courage pour mériter cette dénomination. Un Jean de Vergi dans la ſuite accompagna le duc de Bourgogne à Montereau.

assistance & sa protection en faveur de l'abbaye de Vezelay contre les Comtes de Nevers; ses ancêtres s'étoient distingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies & par leur mérite personnel; ils sortoient de petits souverains connus alors sous le nom de feudataires des ducs Français. Le seigneur de Vergi eut un démêlé avec Hugues III, duc de Bourgogne, au sujet de son comté de Vergi; il eut recours à Philippe-Auguste qui embrassa sa défense; Vergi rentra dans ses possessions, à condition qu'il en feroit hommage à nos souverains.

Il avoit amené sa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la cour de France; Gabrielle recevoit des éloges même de son sexe; une douceur inexprimable lui prêtoit un nouveau charme supérieur encore à l'éclat de sa beauté. A peine se fut-elle montrée chez la reine, que tous les courtisans se disputerent l'honneur de lui offrir leur main; on ne sait trop comment Fayel obtint la préférence.

Raoul de Couci (1), pour les graces autant que

(1) Couci tiroit son nom de la terre de Couci en Picardie. Celui dont on a le plus de connoissance est un Dreux de Couci, seigneur de Boves, vivant en 1035. Ils firent du bien aux Prémontrés, ainsi qu'à l'Abbaye de Foigny. Il y eût un seigneur de Couci, qui s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve. Raoul de

pour la valeur, étoit à la tête des jeunes chevaliers Français; on eut dit que le ciel l'eût destiné pour époux à Gabrielle, tant ils étoient égaux en naissance, en agréments, en vertus! La famille de Couci ne voyoit que le trône au-dessus d'elle; elle étoit alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, surnommé le *Grand*, pere de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur sous plusieurs de nos rois & surtout sous Louis le jeune; son fils étoit le favori déclaré de Philippe-Auguste; ce fut lui qui détermina ce monarque à faire la guerre à Philippe d'Alsace, comte de Flandres, seigneur de Crépi. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle & Couci, dès le premier moment qu'ils se virent, s'aimerent & gémirent tous deux en secret d'être obligés de ne point vivre l'un pour l'autre; on prétend que Fayel ne tarda pas à surprendre cette inclination mutuelle, dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'allarmer: mais la jalousie a d'autres yeux que la raison & la vérité.

Il y a deux châteaux de Fayel, tous deux situés près de la riviere d'Oyse, l'un vers Compiegne dans le Valois, l'autre dans le Vermandois, du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas

---

Couci, en latin *Rodolphus;* c'est donc une faute de dire seigneur de Raoul, &c. comme on dit, seigneur de Couci, &c.

éloigné de la riviere d'Oyse. Ce jeune seigneur joignoit aux charmes de la figure un esprit délicat & fait pour plaire, surtout à un sexe qui préfere la fleur des arts d'agrément aux épines de la science & de l'érudition. Couci étoit regardé pour ses chansons comme l'égal d'Abeilard (1). Il n'y a point de doute que cet amant poëte eut l'indiscrétion de faire sa maîtresse l'héroïne de ses vers, & qu'ils parvinrent jusqu'à Fayel qui, dans

---

(1) On a des vers de Raoul de Couci, que dans le tems on mettoit à côté de ceux d'Abeilard, qui étoit mort en 1138; il composa un poëme intitulé, *le Retour de Vénus dans les cieux*, où se trouvent ces vers, (c'est l'Amour qui parle à Junon.)

„ Jupiter qui le monde reigle,
„ Cummande & établit à reigle,
„ Que chacun pense d'être à ayse,
„ Et fist scet chose qui lui plaise.

. . . . . .

„ Et afin que tous s'ensuiviſſent,
„ Et qu'à ses œuvres se prenniſſent,
„ Exemples de vivre faisoit
„ A son corps ce qui lui plaisoit, &c.

Voici encore d'autres vers de Couci, partant pour la Terre Sainte.

„ Se mes corps va servir notre Seigneur,
„ Mes cuers remaint du tout en sa baillie,
„ Por il m'envois soupirant en Surie.

blocus, & qu'il se consumoit en efforts, jusqu'alors peu favorisés de la fortune ; ce fut par la prise de ce port que les deux rois résolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ses larmes & où il lui rappelloit tous les détails de sa passion également innocente & malheureuse ; il s'arracha ensuite de son château & courut accompagner son maître à sa nouvelle expédition.

Le siege d'Acre fut poussé avec vigueur. La vie étoit devenue insupportable à Couci ; il aimoit toujours Gabrielle avec transport & la voyoit dans les bras d'un autre ; l'espérance même qui est la derniere ressource des infortunés ne pouvoit lui en imposer ; il ne cherchoit donc qu'à se délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit ; il fit des prodiges de bravoure ; enfin au moment que la place allait se rendre, Couci reçut une blessure qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier instant avec toute l'intrépidité du guerrier & toute la résignation du chrétien ; il eut le tems de mettre ordre à ses affaires & de pourvoir même à sa sépulture (1). Quand il eut satisfait à ces de-

(1) Il ordonna qu'on transportât son corps à l'Abbaye de Foigny.

voirs, il ne s'occupa plus que de ſon amour & de celle qui en étoit l'objet ; il chargea ſon écuyer, que quelques hiſtoriens appellent Beaudilier, & d'autres Monlac, d'une lettre pour la Dame de Fayel ; cet écrit renfermoit les ſentiments de l'amour le plus vertueux : Couci diſoit à ſa maîtreſſe qu'il mouroit content, puiſqu'il ne pouvoit vivre pour elle ; il prenoit le ciel à témoin que ſa tendreſſe avoit toujours été auſſi pure que vive ; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance que de pareils ſentiments n'offenſoient ni la vertu ni la religion ; il finiſſoit cet écrit par ſupplier Gabrielle de vouloir bien conſerver le don que ſon écuyer lui remettroit de ſa part & d'accepter l'hommage de ſes derniers ſoupirs.

Couci joignit à ce billet un cordon de cheveux & de perles, préſent qu'il avoit reçu de Gabrielle, & qu'il lui renvoyoit. Il n'en reſta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur ſort : il fit promettre à ſon écuyer qu'auſſitôt qu'il auroit rendu l'ame, ſon cœur ſeroit embaumé, renfermé dans une boîte d'or & porté à ſa maîtreſſe : l'écuyer jura de remplir ſes volontés ; ſon maître qui comptoit ſur ſa parole, ſe tourna entierement vers Dieu & mourut dans les ſentiments de la plus haute piété.

On voit dans cette mort le caractere parfait de nos

les amuſements les plus indifférents, ſoupçonnoit des liaiſons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejetté les douceurs d'un commerce ſéduiſant; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de ſécurité que le devoir paraiſſoit n'avoir rien à lui reprocher ; elle n'avoit pu du moins ſe diſſimuler qu'il n'eſt point de légere démarche pour une femme qui n'eſt plus maîtreſſe de ſon cœur & qui eſt liée par un engagement ſacré, dont la fin n'eſt ſouvent que le terme de la vie. L'épouſe de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux dont nous avons parlé, comme dans une eſpece de tombeau, loin de toute ſociété, expoſée aux fureurs outrageantes d'un mari, qui aimoit comme les autres hommes haïſſent. Couci vint à ſavoir tous les mauvais traitements qu'elle eſſuyoit; il apprit encore qu'il en étoit la principale cauſe, que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle ſubiſſoit une auſſi rigoureuſe captivité; il aimoit, & il connoiſſoit toute la délicateſſe, tous les ſacrifices dont eſt ſuſceptible le véritable amour ; il réſolut de s'immoler plutôt cent fois, que de coûter une ſeule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chere; il ſaiſit une occaſion qui vint s'offrir à ſa valeur.

On connoît le grand reſſort de ces tems, qui produiſit tant d'effets ſinguliers & en même tems

ſi funeſtes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croiſades, car c'étoit une des maladies de l'eſprit de ce ſiecle, ne s'étoit point rallentie; le mauvais ſuccès des autres entrepriſes de ce genre n'avoit pu affaiblir ce malheureux enthouſiaſme. Saladin, un des plus grands hommes qui aient commandé, s'étoit emparé de Jéruſalem, après en avoir défait & pris le dernier ſouverain, que l'on nommoit Guy de Luſignan. Cette perte avoit entraîné celle de la plupart des autres poſſeſſions des chrétiens dans ces contrées : il ne leur étoit reſté que trois villes, Antioche, Tripoli & Tyr. Le pape Urbain III, à cette nouvelle, avoit ſuccombé au chagrin : Henri roi d'Angleterre en fut pénétré de douleur; Philippe-Auguſte conçut quelques années après le deſſein de venger la chrétienté; il fit donc proclamer une nouvelle croiſade : le ſucceſſeur de Henri entra avec chaleur dans les vues du monarque Français; ces deux princes ſuſpendirent leurs démêlés particuliers & ſe réunirent pour aller combattre les infideles. Ptolémaïs, autrement Acre, ou St. Jean d'Acre, étoit un port conſidérable, également néceſſaire, & aux chrétiens pour conſerver les places qui leur appartenoient encore, & à leurs ennemis pour aſſurer la communication de l'Egypte avec la Syrie: il y avoit près de deux années que Luſignan en faiſoit le

nos anciens chevaliers, qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs Dames*, & qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarrure fût une profanation aux yeux de la divinité.

L'écuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des loix de la chevalerie, se fit un point d'honneur d'exécuter les ordres de Couci; il se mit en chemin chargé du précieux dépôt; arrivé près du château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer & d'arriver jusqu'à Gabrielle, sans être apperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir surtout à déconcerter les projets des amants, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'écuyer dans son parc; il le connaissoit, & sa défiance crut bientôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à se dissimuler; l'écuyer fait résistance: Fayel, aidé de ses officiers, s'en empare, le menace, lui arrache en un mot la vérité, se saisit de la lettre, du cordon de cheveux & du cœur, & poignarde lui-même de sa propre main le fidele serviteur de Couci. Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentiments de sa femme; il voit qu'il n'est point aimé, & aussitôt il médite une vengeance infernale, dont l'histoire peut-être ne nous avoit pas encore offert d'exemples; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci & qu'il soit mêlé avec d'autres viandes; le mets est présenté à la Dame de Fayel,

qui, contre ſa coutume, mangea plus qu'à l'ordinaire. Le départ de Couci & les emportements continuels de ſon mari l'avoient pénétré d'une douleur profonde, dégénérée en langueur. A peine a-t-elle quitté la table que ſon bourreau lui demande, avec un air de cruauté ſatisfaite, comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit ſervi? Cette malheureuſe femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaiſir: „ je n'en ſuis pas „ étonné," s'écrie le barbare, „ tu as mangé le „ cœur de Couci; il eſt dans le tien". Ces mots ſont une énigme pour Gabrielle: il lui préſente la lettre, le cordon de cheveux, &c. Toute l'atrocité de la vengeance de Fayel eſt dévoilée aux yeux de cette infortunée. Je me ſervirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de ſa réponſe, dont la naïveté eſt pleine de ſentiment: „ *Il eſt* „ *vrai, Monſieur, que j'ai beaucoup aimé ce Couci* „ *qui méritoit de l'être, puiſqu'il n'y en eut jamais* „ *de plus généreux, & puiſque j'ai mangé d'une* „ *viande ſi noble & que mon eſtomac eſt le tombeau* „ *d'une choſe ſi précieuſe, je me garderai bien d'en* „ *mêler d'autre avec celle-là.*"

Gabrielle, après ce peu de mots, ne parla plus; elle courut s'enfermer dans ſon appartement, refuſa obſtinément toute eſpèce de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore, & fut trouvée étendue ſur la terre & morte dans les ſanglots & dans les larmes.

La Croix du Maine (1), le préſident Fauchet, Mlle. de Luſſan, ont conſacré dans leurs ouvrages, cette hiſtoire à la fois ſi touchante & ſi horrible; Mlle. de Luſſan ſurtout lui a prêté les graces attendriſſantes du roman; ſi elle eût eu quelque idée du *genre ſombre*, elle auroit tiré un bien autre parti de cette anecdote, en y jettant tout l'intérêt qui réſulte du pathétique & terrible réunis. Nous avons des écrivains qui révoquent ce fait en doute; Ducheſne, dans ſon hiſtoire de la maiſon de Couci, n'en fait aucune mention. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt qu'elle eſt très-vraiſemblable, graces aux excès monſtrueux de barbarie, où ſe laiſſoit emporter une foule de petits deſpotes ſubalternes qui déſoloient la France; il y en a eu qui, pour des haines particulieres, ont brûlé des châteaux, ont fait des priſonniers &

(1) Je ne connoiſſois pas ces écrivains, quand je conçus le deſſein de faire une tragédie du ſujet de FAYEL: j'étois fort jeune; la romance ſi attendriſſante de Gabrielle de Vergi me tomba entre les mains: c'eſt donc à ce petit ouvrage que je ſuis redevable de l'impreſſion qu'excita en moi cette anecdote.

Je ne me juſtifierai pas ſur les altérations de la vérité, ſur les anachroniſmes; je l'ai déja dit, ce n'eſt pas une hiſtoire que j'ai eu le projet de compoſer, c'eſt une tragédie: heureux ſi l'on n'avoit pas d'autres reproches à me faire!

les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid; d'autres s'emparoient à force ouverte d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parents leur avoient refusé en mariage; les malheureux serfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'avisoit de regretter! Qu'on juge par ces horreurs si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées & subdivisées. Connoissons bien notre bonheur & n'allons pas demander au ciel une autre législation.

Fin du premier Volume.

OEUVRES

DRAMATIQUES.

TOME SECOND.

OEUVRES

DRAMATIQUES

DE

M. D'ARNAUD.

TOME SECOND.

AVEC FIGURES.

A AMSTERDAM,

Chez *D. J. CHANGUION.*

MDCCLXXXII.

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

DRAME.

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION.

PRÉFACE.

UN de nos auteurs de théâtre, dont les succès ſont tombés dans l'oubli, de même qu'on pourra oublier ceux de quelques-uns de nos contemporains, qui comptent avec aſſurance leurs titres d'immortalité par le nombre de repréſentations qu'ils ont eu, Triſtan l'Hermite (1) fit ſuccéder

(1) C'eſt ce verſificateur ignoré aujourd'hui, qui ayant toute la baſſeſſe attachée à la médiocrité du talent & au triſte métier de *faiſeur de vers*, ſe compoſa lui-même cette épitaphe aviliſſante :

Ebloui de l'éclat de la ſplendeur mondaine
Je me flattai toujours d'une eſpérance vaine,
Faiſant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur ;
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître ;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus ſur un coffre, en attendant mon maître.

Digne fin d'un *Valet Poëte* ! Sa Mariamne eut des applaudiſſements ; elle coûta la vie à un malheureux comédien nommé Mondory : au milieu des extravagances & des abſurdités dont ce drame fourmille, on lui trouve le mérite de l'action. Panthée n'eut pas la réuſſite de Mariamne. On croiroit que M. de Voltaire a eu ce Triſtan en vue dans ces vers, que tous les jeunes gens devroient apprendre par cœur pour ſe guérir de la métromanie, cette maladie ſi contagieuſe :

Ci gît aux bords de l'hyppocrène
Un mortel longtems abuſé ;
Pour vivre pauvre & mépriſé
Il ſe donna bien de la peine.

Panthée à Mariamne, en disant qu'*il donnoit une sœur* à cette dernière tragédie. Me seroit-il permis d'employer ces vieilles expressions métaphoriques, lorsque je fais paraître Euphémie après Comminge? Je ne déciderai point comme Tristan, que l'*aînée a plus de beauté que la cadette*: c'est aux connaisseurs à me juger, & à prononcer si ma nouvelle production dans ce genre doit être mise à côté ou au-dessus d'un Essai, que l'indulgence du public & la singularité du sujet semblent avoir tiré de la foule des ouvrages dramatiques. Que l'on regarde Euphémie comme une suite du sombre tableau que j'ai exposé dans Comminge, & alors on sera moins blessé de l'air de ressemblance qui se trouve entre ces deux piéces. Mon dessein a été de présenter un cœur déchiré par les mêmes combats, agité des mêmes orages; je dirai plus, bien loin de chercher à me défendre sur l'esprit d'imitation qu'on ne manquera point de me reprocher, j'avertis mes censeurs que je ne me bornerai pas à ces deux Drames pour prouver par le choix des sujets, si le mérite de l'exécution m'est refusé, jusqu'à quel point la religion aux prises avec l'amour est susceptible de produire un spectacle vraiment pathétique. C'est du jeu de ces deux ressorts si puissants sur la nature humaine, que peuvent jaillir & éclater ces grandes passions dont la fougue est nécessaire à l'action théâtrale. Voilà pour quelle raison Zaïre

sera toujours revue avec transport. Quel homme n'est pas frappé de la majesté de la religion, de la grandeur des devoirs qu'elle nous impose, & en même tems n'a point senti son ame s'ouvrir aux émotions d'un penchant impérieux qui souvent a le caractere de la faiblesse, & même celui du crime ? Ce penchant prend-t-il la violence de la passion, la vertu s'efforce-t-elle de le repousser, en est-elle victorieuse : cette image excitera la pitié, sera aussi *tragique* que celle que nous offre Séneque dans le courage d'un héros luttant contre l'adversité (*vir fortis cum malâ fortunâ compositus.*) Et n'est-ce pas le comble de l'infortune que cette sensibilité si avouée par la nature, & que la religion nous ordonne avec tant de sévérité d'étouffer, quand elle ne l'a point revêtue de la sainteté de ses engagements? On aime à voir sur la scène un personnage entraîné à commettre des fautes malgré lui : c'est une observation qu'Aristote a puisée dans la vérité du sentiment ; assurément l'amour est le premier des tyrans qui déchirent le cœur humain ; que le triomphe est éclatant, lorsqu'après bien des efforts, des assauts répétés, on vient à bout de le soumettre! Si Polyeucte eut un peu plus conservé le caractère annoncé dans ces vers : *Acte I. S. I. Polyeucte à Néarque.*

Mais vous ne sçavez pas ce que c'est qu'une femme ;

Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'ame,
Quand après un long tems qu'elle a pu nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
. . . . . .
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais.
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais ;
Je mépriſe sa crainte, & je cède à ses larmes ;
Elle me fait pitié sans me donner d'allarmes,
Et mon cœur attendri sans être intimidé
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante ?
. . . . . .
Pour se donner à lui (*à Dieu*) faut-il n'aimer personne ;
. . . . . .
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort ;
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort.
. . . . . .
Mais Pauline s'afflige & ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

Scène II. Polyeucte à part.

Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

Si dans ce drame, l'homme eut plus disputé contre le chrétien, lorsqu'il s'agit de faire couler les larmes d'une épouse adorée, & de la perdre pour jamais, l'emportement religieux du héros, sa victoire sur la nature se fussent montrés encore avec plus d'avantage, & Corneille en jettant plus d'*ondulations* dans ce personnage, si parfait à tant d'égards, n'auroit pas eu besoin du rôle accef-

soire de Sévere (1), qui peut-être donne plus que Polyeucte de l'ame à la piéce, & devient la source principale de l'intérêt. Ce pouvoir surnaturel de la religion qui nous subjugue, & nous arrache à nous-mêmes: tel est le grand tableau que j'avois à représenter dans COMMINGE, & dans EUPHÉMIE. Il ne faut accuser que la médiocrité & l'insuffisance de mes talents, s'il n'a pas produit plus d'effet; j'ose dire que l'idée en est heureuse, & que mis en œuvre par le génie, il l'emporteroit sur les autres actions dramatiques. C'est en quelque sorte, une nouvelle nature qu'auroit à nous exposer un poëte sublime; & quelle richesse, quelle vigueur de caractères s'offriroient à son pinceau! Les passions concentrées dans le silence & l'obscurité de la retraite ont une véhémence, une force, auxquelles sont incapables d'atteindre la langueur & la délicatesse d'un monde dissipé; un cœur isolé, forcé de se replier sur lui-même, de se parler, de se répondre, de se nourrir, si l'on peut s'exprimer ainsi, de sa propre substance, en acquiert plus de ressort & d'énergie dans ses mouvements. Il n'est

(1) Oserois-je hazarder une réflexion critique sur Polyeucte? On doit se reprocher d'aimer tant Sévere; cet amant de Pauline est si tendre, si généreux! Ce personnage, selon moi, fait un peu tort à celui du mari, auquel l'intérêt devroit plus se rapporter.

point de faibles oscillations pour une ame solitaire : tout y porte de violentes secousses ; elle s'attache avec vivacité aux moindres objets qui l'intéressent, & elle les embrasse avec fureur; on peut comparer des ames de cette espéce à ces volcans dont l'explosion est d'autant plus terrible, que la flamme a été plus comprimée, & que tout lui a servi d'aliment. L'imagination dans une personne séparée de la société est prompte à s'allumer, parce qu'elle est plus recueillie, & moins divisée. Voilà pourquoi, en supposant deux hommes qui auroient reçu du ciel une égale portion de talent, celui qui auroit le courage de vivre seul, de s'enfoncer dans ses pensées, ce que les Italiens appellent *il gran' pensiero*, s'éleveroit nécessairement à un degré supérieur de génie. Homere, Démosthenes alloient composer leurs ouvrages immortels aux bords de la mer, & c'est dans l'horreur des cimétieres qu'Young a médité ses *Nuits*, le chef-d'œuvre du *genre sombre*.

J'ai renvoyé à la fin de ma Piéce les Remarques qui y sont relatives, ainsi que les *Mémoires* d'où j'ai emprunté ma *Fable*. Voulant conserver à l'intérêt théâtral tout son effet, partie de notre littérature trop peu approfondie, je me suis apperçu que le lecteur prévenu sur la marche & l'économie d'un drame, sur les diverses impressions

sions qui en devoient résulter, n'apportoit plus qu'une froide curiosité à la connaissance de l'intrigue. L'esprit n'étant plus exercé par le piquant de la nouveauté, le cœur ne tarde pas à tomber dans le dégoût & dans le relâchement. Ces prologues inventés par les Grecs, adoptés par les Romains, & imités de nos jours par les Anglais, en usage même chez les Chinois, devoient nuire à la chaleur de l'action; quelqu'un qui n'auroit jamais entendu parler d'Iphigénie, auroit certainement lieu d'être fâché qu'on l'instruisît des faits avant que d'avoir lu l'admirable tragédie de Racine, ou de l'avoir vû représenter. Ce seroit d'ailleurs au goût à indiquer les occasions, où les éclaircissements doivent précéder une production dont le but est de plaire & d'émouvoir; ces especes de sommaires, en nous préparant aux impressions touchantes que nous allons ressentir, nous familiarisent d'avance avec la pièce, & le charme de l'intérêt s'évanouit. On m'objectera qu'il y a de la satisfaction à juger du parti que l'auteur a tiré de son sujet: je ne suis point ennemi des plaisirs de l'esprit, mais ses amusements qu'il lui plaît d'appeller des connaissances, sont bien au-dessous des voluptés de l'ame. On éprouve des transports délicieux à la représentation de Phédre, de Zaïre, de Mérope,

&c. qu'on eſt malheureux de pouvoir *raiſonner* ſur des drames ſi intéreſſants!

On voudra bien ſe reſſouvenir de l'emploi des points, tel que je l'ai propoſé dans mon ſecond Discours à la tête de Comminge. Les deux points.. indiquent une ſuſpenſion; les trois... en forment une beaucoup plus marquée; ces ſilences employés à propos ſont l'accent, pour ainſi dire, du ſentiment. Ils donnent plus d'intelligence, de variété & de vie au débit, & font ſortir davantage ces beautés ſimples qui animent le langage de la paſſion. Quelques gens du monde, de ces *agréables cauſeurs*, qui ſe gardent bien de réfléchir, ont cru m'oppoſer des raiſons, en ſe récriant *qu'on ſçavoit lire:* c'eſt juſtement ce qu'on ſçait très-peu. Ces mêmes perſonnes auroient été fort embarraſſées, ſi pour toute réponſe je les euſſe priées de lire à haute voix, ſurtout une tragédie; j'ai vu même des littérateurs que ma propoſition auroit déconcertés. Encore une fois; j'ai prétendu noter le jeu théâtral, & je le répéterai, ſi nos maîtres n'avoient pas dédaigné d'apporter quelque attention à cette bagatelle, leurs chefs-d'œuvres ne ſeroient point ſi *dénaturés*, ſoit à la repréſentation, ſoit à la lecture, & les partiſans de la ſcène françaiſe ſe plaindroient moins de ce qu'on *perd de vue la tradition.*

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

DRAME.

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE, *Religieuse.*

THÉOTIME, *Religieux.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

MÉLANIE, *Religieuse.*

CÉCILE, *Religieuse.*

UNE SOEUR CONVERSE.

La Scène est dans le Couvent de ***

..... Je n'ai plus qu'a mourir

EUPHÉMIE. *Act. dernier. Sc. dernière*

EUPHÉMIE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le rideau se leve. La scène représente une cellule de la plus grande simplicité. A gauche, à peu de distance du mur, est un cercueil, aux pieds duquel se voit une lampe allumée. Du même côté, plus sur le devant de la scène, est un Prie-Dieu surmonté d'un Crucifix que soutient une tête de mort: sur le Prie-Dieu, sont des livres de dévotion. On observera que quelques chaises de paille cachent un peu le cercueil aux personnes qui entrent dans la cellule. Le jour commence à paraître.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE *seule, appuyant une main sur son cercueil, dans l'attitude d'une personne qui se leve :*

Quoi dans ce lit funèbre (1), arrosé de mes larmes,
Où veillent avec moi d'éternelles allarmes,
Où sans cesse ma fin à mes yeux vient s'offrir,
Où mon cœur, chaque jour, doit apprendre à mourir,
Dans ce même cercueil, qui contiendra ma cendre,
J'ose encor m'occuper d'un souvenir trop tendre,
Que dis-je? d'un amour réprouvé par le ciel!

Elle quitte le cercueil, & va se jetter avec précipitation aux pieds du Prie-Dieu.

Ne sçaurois-tu dompter ce penchant criminel,
O mon Dieu? Ton épouse à tes pieds gémissante
Implore ton secours, ta grace, si puissante;
A ton ordre, les vents s'irritent, sont soumis;
Tu souleves les mers, & tu les applanis;
Ton souffle allume, éteint la flamme du tonnerre;
Tu changes, quand tu veux, la face de la terre;
Et tu ne peux changer, & rappeller à toi
Une ame qui t'échappe, & qui trahit sa foi!

(1) On se souviendra qu'il y a des Religieuses dont l'usage est de coucher dans leur cercueil.

Tu ne peux appaiſer ces troubles, cet orage
Qui trompent ma faibleſſe, & laſſent mon courage!
Détruis des ſentiments ſi coupables, ſi chers;
Briſe un cœur révolté, qui traîne d'autres fers
Que ceux, dont pour jamais tes mains m'ont enchaînée..
Qu'eſt-ce que la vertu du ciel abandonnée?
La mienne en vain réclame un impuiſſant devoir.
Dieu, pour vaincre Euphémie, il faut.. tout ton pouvoir.

Elle ſe proſterne plus profondément, & en pleurant amèrement.

Mes priéres, mes pleurs devant toi ſe répandent;
Que dans mon ſein la paix, le pur amour deſcendent!
Fais ceſſer mes combats, mes infidélités;
Triomphe, règne ſeul ſur mes ſens agités.

Elle embraſſe de ſes deux mains la tête de mort.

Et toi, qu'avec horreur tout mortel enviſage,
Ton ſilence m'inſtruit.. oui, je vois mon image!
Voilà, voilà les traits, par qui je veux charmer!
C'eſt moi, que je contemple, ô ciel!.. & j'oſe aimer!

Elle eſt penchée vers la terre, dans l'attitude de la profonde douleur.

J'expire!

SCENE II.

EUPHEMIE, MÉLANIE.

EUPHÉMIE, *se relevant avec précipitation, & allant vers Mélanie.*

Eh bien, ma sœur! ce pieux solitaire,
Par qui la vérité nous parle & nous éclaire,
Viendra-t-il ranimer ma mourante vertu,
Assujettir un cœur trop long-temps combattu,
Soumettre à mes devoirs ma faiblesse indocile?

MÉLANIE.

Vous le verrez bientôt sur les pas de Cécile;
C'est sa voix qui l'appelle en ce séjour sacré.
Mais, à quel trouble affreux votre esprit est livré!
Pouvez-vous sous le voile, ô ma chere Euphémie,
Nourrir sans espérance une flamme ennemie,
Le poison dévorant d'un amour insensé?
Malgré votre raison, & le ciel offensé,
Un objet, qui n'est plus, vous occupe sans cesse!
La mort..

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

La mort n'a pu lui ravir ma tendresse.
Il vit, il vit toujours dans ce cœur déchiré,
Et souvent à Dieu même il s'y voit préféré.
Je ne veux point cacher tout l'excès de mon crime:

Plus que jamais, l'amour s'attache à sa victime;
Il s'arme contre moi des ombres de la nuit;
Jusques dans ce cercueil sa fureur me poursuit;
J'y voulois déposer le poids de mes allarmes;
Mon œil appésanti se fermoit dans les larmes;
Mon ame, qui cédoit aux horreurs de son sort,
S'essayoit à dormir du sommeil de la mort:
Quel songe! quel spectacle a frappé ma paupiere!
Un lugubre flambeau me prêtoit sa lumiére;
J'égarois mes ennuis, mes tourments, mes remords,
A travers les tombeaux, les spectres & les morts:
Un éclair brille & meurt dans ces vastes ténèbres;
Un cri m'est apporté par des échos funèbres.
La terre gronde, & laisse échapper de ses flancs
Un fantôme, entouré de sombres vêtemens;
Un glaive étinceloit dans sa main menaçante;
Il s'avance à grands pas, me glace d'épouvante,
S'approche, offre à mes yeux.. je reconnais Sinval,
Sinval, de l'Eternel audacieux rival,
Sinval, que je devrois repousser de mon ame,
Qui toujours y revient avec des traits de flamme..
„ Viens, suis-moi, m'a-t-il dit, suis ton premier
„ époux;
„ Cesse de m'opposer l'autel d'un Dieu jaloux.
„ L'autel, pour m'arrêter, n'a point de privilége."
Soudain sous les efforts de son bras sacrilége,
Mon voile se déchire.. insensible à mes cris,
Parmi le sang, la mort, & ses affreux débris,

De cercueils en cercueils, sur les bords d'une tombe;
Il me traîne expirante; il m'y jette.. je tombe;
Sinval plonge le fer dans mon sein malheureux,
Et la foudre en éclats nous a frappés tous deux.

MÉLANIE.

Dans ces jeux du sommeil, je ne vois qu'un vain
songe,
Dont la nuit avec elle emporte le mensonge.
Vous-même préparez le poison séducteur,
Vous aiguisez le trait qui vous perce le cœur.
Ah! ce n'est point ainsi qu'on obtient la victoire;
D'un objet dangereux rejettez la mémoire..

EUPHÉMIE.

Eh! le puis-je, ma sœur? vous ne connaissez pas
Le feu des passions, leurs horribles combats,
Le charme de l'amour, son pouvoir invincible..

MÉLANIE.

Ma sœur, vous avez cru Mélanie insensible:
Non, je ne le suis point. Mais, j'ai tourné mes vœux
Vers un objet, qui seul doit allumer nos feux.
Ma sœur, vous méritez toute ma confiance:
Du ciel en ma faveur admirez la puissance;
L'exemple quelquefois suffit pour éclairer;
Mon ame à vos regards brûle de se montrer.
Dans mon premier soupir j'exhalai la tendresse;
D'un sentiment si cher je nourrissois l'ivresse;
Tout ce qui m'entouroit, intéressoit mon cœur,
M'attachoit par un nœud toujours plus enchanteur;

Je touchois à cet âge, où l'ame inquiétée
S'étonne des transports dont elle est agitée;
L'amour déterminoit son ascendant sur moi;
Il m'alloit captiver. Mes yeux s'ouvrent; je voi
Mes deux sœurs, que devoit flatter l'erreur du monde,
Dans les sombres ennuis, dans la douleur profonde,
L'une pleurant sans cesse un époux adoré,
Aux premiers jours d'hymen dans ses bras expiré;
L'autre prête à mourir, amante infortunée,
Par un vil séducteur trahie, abandonnée;
Mon pere, auprès de nous ramené par la paix,
Tout à coup dans la tombe emportant nos regrets;
Son ami malheureux, & que les fers attendent.
Mes regards consternés sur l'univers s'étendent;
Je contemple ces grands, les maitres des humains;
Je les vois assiégés de semblables chagrins;
Je vois le trône même environné d'allarmes,
Et le bandeau des rois, tout trempé de leurs larmes.
Cette image auroit dû vaincre, & détruire en moi
Le tendre sentiment, qui m'imposoit la loi.
Mais en vain ma raison opposoit son murmure
A ce besoin d'aimer, le cri de la nature:
Mon cœur me trahissoit; je ne combattis plus;
Je cédai; je fixai mes vœux irrésolus.
Il falloit que l'amour remplit toute mon ame,
Et je choisis un Dieu pour l'objet de ma flamme.
Dès ce moment, le monde à mes yeux se perdit,

Comme une ombre qui passe, & qui s'anéantit;
Je rejettai bientôt ses trompeuses promesses;
Malgré l'espoir flatteur du rang & des richesses,
Malgré tous mes parents, je courus aux autels
M'enchaîner: Dieu reçut mes serments solennels;
J'ai trouvé tout en lui; pour lui seul je respire.
Ma sœur, à mes transports Dieu seul pouvoit suffire;
Maître des sentiments, il les satisfait tous;
Je n'eus point d'autre amant, je n'ai point d'autre
époux.
Ma flamme tous les jours, s'épure & s'augmente;
Cette céleste ardeur, du sort indépendante,
Ne craint pas le destin de ces engagements
Que détruit le caprice, ou la mort, ou le tems.
Non, je ne brûle point pour un amant vulgaire,
Qui change, qui périt, ou qui cesse de plaire:
Je brûle pour un Dieu; mon esprit immortel
S'embrâsera des feux d'un amour éternel..
Ah! ma sœur, partagez le bonheur d'une amie;
Dieu lui seul doit regner dans le cœur d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Je demande en pleurant qu'il m'ôte un souvenir
Que le devoir, l'honneur m'ordonnent de bannir.
Ce miracle, ô mon Dieu! seroit-il impossible?
Tout rappelle à mon ame une mere inflexible
Que mes gémissements ne sçauroient attendrir,
Dont le sein à mes pleurs refuse de s'ouvrir,
Qui pour son fils, hélas! mere aveugle, idolâtre,

M'accable des rigueurs d'une dure marâtre,
Qui, dans l'ombre du cloître enfermant mes douleurs,
Goûte l'affreux plaisir de séparer deux cœurs,
Tandis que ma tendresse.. elle m'est toujours chere,
Et dans ses cruautés je ne vois que ma mere..
Sans doute, elle a causé le trépas d'un amant..
Cette image m'accable, irrite mon tourment!
Moi-même ai consommé le fatal sacrifice;
Je me suis imposé.. le plus affreux supplice.
J'avois perdu Sinval; que m'étoit l'univers?
Et je repousse un Dieu! je pleure sur mes fers!
Sous un fardeau d'ennuis ma faiblesse succombe!
Sinval.. rentre, cruel, dans la nuit de la tombe;
Tu m'arraches mes vœux.. je te suis chez les morts,
Ah! du moins, laisse à Dieu mes pleurs, & mes remords.

MÉLANIE, *la serrant dans ses bras.*

Ma sœur, ma tendre amie, il faut cacher ce trouble..

EUPHÉMIE.

Puis-je, hélas, le cacher? chaque instant le redouble.

SCENE III.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE, *à Euphémie.*

Cécile vient.. craignez...

EUPHÉMIE.

Qu'à ses regards, ma sœur,
Qu'à ceux du monde entier éclatent ma douleur,
Mes maux, mon désespoir, mon repentir, mon crime..
Que tout sçache, ô Sinval, que je meurs ta victime.

CÉCILE *d'un ton sévère à Euphémie.*

Enfin vous allez voir ce ministre sacré
D'un Dieu, qui sçait punir, interprête éclairé;
Ma sœur, ce Dieu lassé d'employer les menaces,
S'apprête à vous fermer le trésor de ses graces;
Epouse sans pudeur, infidelle à l'époux,
Il va vous accabler du céleste courroux.
Votre rébellion, à nos sœurs trop fatale,
A levé dans ces murs la pierre de scandale.
Expiez envers Dieu cet oubli criminel;
Si vous ne réclamez son amour paternel,
Si, livrée aux regrets, à des remords sincères,
Vous n'arrosez l'autel de vos larmes amères,
Frémissez, n'attendez qu'un juge impatient

De prononcer l'arrêt que sa bonté suspend;
Son équité le presse: il ne peut vous absoudre;
Je vois le bras vengeur, qui s'arme de la foudre,
Le tonnerre allumé, la flamme des enfers,
Sous vos pas égarés les abîmes ouverts:
Vous tombez dans ces lieux de désespoir.. de rage..

Euphémie à ces derniers mots paraît troublée.

MÉLANIE *avec transport à Cécile.*

Que dites-vous, barbare? arrêtez.. cette image..
N'est point celle de Dieu: vous le peignez cruel;
Depuis quand le pardon n'est-il plus sur l'autel?

A Euphémie avec un ton touchant, la serrant contre son sein.

Vas, ma chere Euphémie, humble dans tes prieres,
Vas te jetter aux pieds du plus tendre des peres,
Lui porter dans son temple un cœur qui sçait aimer,
Qui sçaura pour lui seul souffrir & s'enflammer;
D'un penchant qui l'offense, étouffe la mémoire;
A tes sens ennemis dispute la victoire;
Dompte l'humanité, qui voudroit te ravir
Le prix de tes combats, l'honneur de t'asservir;
Repouffe la nature indignée & jalouse;
Vole à Dieu qui t'appelle, & rends-lui son épouse;
Vois-le du haut des cieux qui s'applaudit en toi,
Qui prête à tes efforts les ailes de la foi;
Pénétre-toi des feux de sa grace invincible.
Ma sœur, il a formé ton ame trop sensible,
Pour ne t'inspirer pas cet amour immortel
Qui rejette le monde, & nous éleve au ciel;

Il frappe quelquefois : mais toujours il nous aime ;
Ne crains pas. Ce miniſtre, envoyé par Dieu même,
Ne ſe montrera point l'ange exterminateur :
Il ſera ton ami, l'ange conſolateur ;
Il eſſuyera tes pleurs d'une main bienfaiſante.
La piété ſincere eſt toujours indulgente.

Euphémie ſe retire dans la plus profonde douleur.

D'un autre ſentiment peut-on être animé,
Et reconnaître un Dieu ſi digne d'être aimé ?

SCENE IV.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE.

Excusez des tranſports qui ne ſçauroient ſe taire,
Ma ſœur ; votre vertu, ſans doute trop auſtere,
Dans le ſein d'Euphémie a porté la terreur.
Le ton de la menace appartient à l'erreur.
La douceur eſt l'eſprit d'une morale ſainte ;
L'amour doit l'inſpirer ; n'y mêlons point la crainte.

CÉCILE.

Ma colère eſt égale à mon étonnement !
Quoi ! loin de partager un juſte emportement,
Quand l'intérêt du ciel devroit ſeul vous conduire,
Des folles paſſions vous flattez le délire !

Vous

Vous voulez qu'une sœur, indigne de ce nom,
De Dieu, qu'elle trahit, attende son pardon!

MÉLANIE.

Et toujours ces rigueurs, & cette ame inflexible,
Qui met tout son orgueil à se rendre insensible!
Cécile, ouvrez les yeux; faut-il vous répéter
Ce que le sentiment s'empresse à nous dicter?
Non, ma sœur, Dieu n'est point un tyran sanguinaire,
Inaccessible aux pleurs du repentir sincere;
Qu'est-ce que la grandeur qui ne pardonne pas?
N'a-t-il point répandu son sang pour des ingrats?
Euphémie à ses pieds se reconnaît coupable:
Il daignera lui tendre une main secourable;
La grace descendra dans ce sein agité.
Soutenons l'arbrisseau dans sa fragilité;
Consolons notre sœur, & plaignons sa faiblesse.

CÉCILE.

Sa faiblesse! Grand Dieu, qu'elle outrage sans cesse,
Sur quels crimes ta foudre aura-t-elle à tomber,
Si de pareils forfaits peuvent s'y dérober?
Depuis qu'à nos autels Euphémie est liée,
L'idole de son cœur ne peut être oubliée;
De la nuit du tombeau cet objet renaissant,
Sur son ame égarée est toujours plus puissant;
Comment! après dix ans de soupirs & de plaintes,
Se consumer d'amour pour des cendres éteintes!
Nous laisser voir un cœur toujours plus enflammé,

Plus criminel!

MÉLANIE.

Après une longue pause.

Ma sœur... vous n'avez pas aimé.

CÉCILE.

Qu'en ces liens honteux j'eusse été retenue!
Que Cécile eut aimé! Dieu seul..

SCENE V.

MÉLANIE, CÉCILE, UNE SOEUR CONVERSE.

LA SOEUR CONVERSE *à Mélanie, & Cécile.*

UNE inconnue
Vous demande en ces lieux un secret entretien.

CÉCILE *avec vivacité.*

Quel rang annonce-t-elle?

MÉLANIE *à Cécile.*

Eh! le rang n'y fait rien,
Ma sœur; il faut la voir.

LA SOEUR CONVERSE.

Tout pour elle intéresse;
Un air noble & touchant se mêle à sa tristesse;
Je crois qu'elle est à plaindre, & que l'adversité..

MÉLANIE *vivement.*

Qu'elle entre.

CÉCILE *à Mélanie.*

Hé quoi! ma sœur! cette importunité..
Toujours des indigents!

MÉLANIE *à la sœur Converse.*

Qu'elle vienne, vous dis-je.

La sœur Converse sort.

SCENE VI.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *d'un ton pénétré.*

Un sentiment si dur me surprend & m'afflige.
Rempliſſez-vous les loix de la religion,
Quand votre ame se ferme à la compassion;
Quand votre piété farouche, atrabilaire,
Prête à Dieu ces levains de haine & de colere;
Quand vous ne goûtez point l'ineffable plaisir
D'aimer le malheureux, & de le secourir,
Dans les larmes d'autrui d'essuyer vos pleurs mêmes?
Est-ce-là ton esprit, & tes douceurs suprêmes,
Religion si pure, & si chere à mon cœur?
Vous n'avez point aimé: je vous l'ai dit, ma sœur;
Votre dévotion s'irrite sous la haire.
Si vous eussiez aimé, votre zele sévere

D'une grace plus douce eut ſenti les attraits.
Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des bienfaits;
C'eſt ſa tendreſſe, hélas! & non pas ſa juſtice,
C'eſt l'amour, qui pour nous l'a conduit au ſupplice.

CÉCILE.

Penſez-vous que le ciel emprunte votre voix,
Ma ſœur, pour m'éclairer & me dicter ſes loix?
Je ſçais les pratiquer: mais je vois l'infortune
Aſſiéger cet aſyle, & ſe rendre importune,
Aſſocier ſa plainte aux cantiques ſacrés.
L'autel a des devoirs de tout tems révérés.
Ne doit-on pas prier? A votre tour inſtruite..

MÉLANIE.

Faiſons du bien, ma ſœur, & nous prierons enſuite.

SCENE VII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

La Comteſſe annonce l'indigence par un habillement noir, des plus ſimples, où cependant ſe remarque cette propreté décente, qui n'abandonne jamais les infortunés qui ont quelque naiſſance, ou quelque éducation. Cécile la regarde avec une indifférence froide & dédaigneuſe, & Mélanie avec tout l'intérêt de la ſenſibilité.

LA COMTESSE D'ORCÉ *à Mélanie & Cécile.*

Une inconnue, hélas! mourante dans les pleurs,
Ose dans votre sein apporter ses douleurs..

MÉLANIE *vivement à la sœur Converse.*

Sortez.

SCENE VIII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

LA COMTESSE D'ORCÉ *continue.*

De l'univers, de tout abandonnée,
Lasse de supporter ma vie infortunée,
D'attacher des regards dédaigneux ou cruels,
J'ai cru que mes malheurs trouveroient aux autels
Le sentiment d'une ame aux vertus consacrée,
Cette pitié touchante, & du monde ignorée.

MÉLANIE *à la Comtesse avec attendrissement.*

Asseyez-vous, Madame. *Elle s'assied.*

CÉCILE *froidement.*

Assurement, nos vœux
Sont adressés au ciel pour tous les malheureux.
Mais, d'une dette immense à peine soulagée,

Cette maison, sans bien, est d'aumônes chargée..
La charité..

LA COMTESSE D'ORCÉ *à ce mot fondant en pleurs.*

A Cécile.

Voilà le comble du malheur,
Madame.. & vous aussi, vous me percez le cœur!
Non, je n'implore point la charité, Madame;
Je demande.. la mort. *Ses larmes redoublent.*
Dieu! quel coup pour mon ame!

MÉLANIE *avec transport à Cécile.*

Qu'avez-vous fait, cruelle? allez.. retirez-vous;
Vous avez déchiré son cœur.. *Cécile reste encore.*
Eh! laissez-nous.

Cécile sort avec dépit.

SCENE IX.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *s'asseyant aux côtés de la Comtesse & serrant ses mains.*

MADAME..

LA COMTESSE D'ORCÉ *toujours dans les sanglots, & n'écoutant point Mélanie.*

Quoi! c'est-là cette loi bienfaisante,
Cette religion douce & compatissante!

Où chercher la pitié? de qui l'attendre? ô ciel!

MÉLANIE.

De mon cœur. Croyez-moi, c'eſt aux pieds de l'autel
Que l'humanité pleure & gémit ſans contrainte;
Dans l'ame de Cécile elle n'eſt point éteinte;

La Comteſſe leve la tête, s'apperçoit que Cécile eſt retirée, & regarde Mélanie avec attendriſſement.

Daignez-lui pardonner. Sa ſombre piété
Paraît s'enorgueillir de ſa ſévérité:
Mais elle vous plaindra.. non, il n'eſt pas poſſible..
Qui pourroit vous entendre, & n'être pas ſenſible?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je ne viens point, Madame, implorer des ſecours,
Ni d'opprobres ſouiller le dernier de mes jours:
Car je ſens qu'au tombeau je ſuis prête à deſcendre.
Puiſſe, ô Dieu, ta rigueur s'arrêter à ma cendre
Je connais les moyens de hâter ce moment,
De finir, en un mot, ma honte & mon tourment:
Mais Dieu ſeul, qui me frappe, a des droits ſur ma vie;
Par ſes coups ſeuls, il faut qu'elle me ſoit ravie.
Je dois donc m'abaiſſer ſous le fléau vengeur;
Je dois boire à longs traits la coupe du malheur,
Pour obéir au ciel, ſupporter l'exiſtence,
Faire plus, étouffer l'orgueil de ma naiſſance.
J'eus autrefois un rang, des biens & des honneurs.
L'infortune a détruit tous ces ſonges flatteurs.
Et, qui m'a pu réduire à ce ſort déplorable?.

Elle pleure.

Excusez ce désordre.. un trouble affreux m'accable;
Le malheur jusques-là peut-il humilier?
Je venois.. quel aveu! je venois vous prier
De soutenir mes pas au bout de ma carriere..
De me placer enfin, pour traîner ma misere,
Au rang.. *avec des sanglots*, de domestique.

MÉLANIE *avec des larmes.*

Arrêtez.. vous, servir!
Non, Madame.. à vos maux tout sçaura compatir;
C'est vous, qu'on servira. Je donnerois ma vie,
Pour dérober vos jours à cette ignominie.
L'amitié.. la tendresse.. on essuyera vos pleurs.
Qui ne s'attendriroit, hélas! sur vos malheurs?

LA COMTESSE D'ORCÉ *en l'embrassant.*

Ah! je vous dois déjà de la reconnaissance:
Mais, mon honneur s'oppose à votre bienfaisance;
Je sçaurai m'abaisser, servir enfin.. mourir,
Sans que mon infortune ait jamais à rougir.
Les dons, de quelque main qu'ils soient offerts,
Madame,
Offensent la noblesse & la fierté de l'ame.
J'expire.. & ce qui rend le trait plus assassin,
Madame.. *avec des pleurs.* c'est un fils.. qui me
perce le sein.

MÉLANIE *avec un cri.*

Un fils! le monstre affreux! & quelle ame assez dure
Peut trahir à ce point le sang & la nature?

LA

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui.. c'eſt un fils, un fils par ce ſein allaité,
Madame; il fut à peine en mes bras apporté,
Qu'il réunit mes ſoins, mes craintes, mes careſſes,
Le tendre amour de mere, & toutes ſes faibleſſes;
Je lui ſacrifiai les plaiſirs & les rangs,
Mon pere, mon mari, tous mes autres enfants;
Pour un ſeul de ſes jours je me fuſſe immolée,
Et mourant à ſes yeux, j'euſſe été conſolée;
Je ne voyois, n'aimois, n'adorois que ce fils..
Ses freres, au tombeau, de mon époux ſuivis,
Lui laiſſerent des droits qu'appuya ma tendreſſe:
De ſon ſeul intérêt je m'occupois ſans ceſſe;
Que dis je? avec ces droits je cédai tous les miens,
Et maître de mon cœur, il le fut de mes biens.
Mes moindres revenus, tout devint ſon partage,
Tout; je ne demandois que l'unique avantage
De vivre près de lui, près de lui de mourir,
Et que ce fils ſi cher eut mon dernier ſoupir.
Les penchants trop marqués d'une ame corrompue
Sous des traits embellis ſe montroient à ma vue;
Envain tout m'éclairoit: j'aimois à m'abuſer;
Tant l'amour maternel ſçait nous en impoſer!
Je n'appercevois pas dans ma folle tendreſſe,
Que ce fils égaroit ſa coupable jeuneſſe,
Qu'aux plus honteux excès de la perverſité
Il joignoit l'avarice & l'inhumanité..
Qu'il étoit un ingrat. Enfin il ſe marie:

Une femme souvent, dans une ame endurcie,
Porte cette douceur, cet attendrissement,
Principe des vertus, source du sentiment:
Son épouse, au contraire, encor plus inhumaine,
Échauffa contre moi les poisons de sa haine;
Ce fils, sur qui j'avois épuisé mes bontés,
M'accabla de mépris, d'horribles duretés,
Unit l'insulte amere au plus cruel outrage,
Des pleurs qu'il fit couler, détourna son visage..

En pleurant.

Il me chasse (1), quel mot! de ce même château,
Séjour de mes ayeux, notre commun berceau:
J'embrasse ses genoux; éplorée & mourante,

---

(1) Si quelques personnes, qui, sans doute, auroient peu vécu, pouvoient penser assez bien de la nature humaine, pour soupçonner d'invraisemblance ce caractère odieux, on leur répondroit par un trait emprunté non d'un roman, mais des *petites affiches* de Paris, du 2 Février de l'année 1767. „ La nommée *Anne de Laloy* „ femme de *Jean d'Uran*, est morte le 14 Janvier au „ village de Vaux-sur-Seine, près Melun, âgée de 99 „ ans 3 mois & 2 jours; elle n'a cessé de travailler à „ la culture des terres qu'environ trois mois avant son „ décès, & *elle a fini ses jours dans une étable à vaches,* „ *où on lui permettoit par charité de se retirer. Elle a* „ *eu 58 enfants ou petits-enfants, & elle en laisse 53* „ *vivants.*" Les peres & meres ont-ils jamais offert des exemples d'une pareille inhumanité?

Je m'écrie : „ O mon fils ! une mere expirante,
„ Une mere à vos pieds n'implore qu'un bienfait,
„ Seul prix de cet amour, qui pour vous a tout fait :
„ Le trépas va bientôt terminer mes miseres :
„ Que je meure du moins dans le lit de mes peres !
Il ne m'écoute pas : „ Vous, qu'a nourri mon sein,
„ Vous voulez donc, mon fils.. que j'expire de faim !
„ Je vous ai donné tout ; en proye à l'amertume,
„ Je n'ai gardé.. qu'un cœur que le chagrin con-
„ sume.
„ Vous aurez des enfants : je devrois souhaiter..
„ Ah ! puissent-ils, cruel, ne vous pas imiter !"
Sa femme, en ce moment, plus barbare peut-être,
Me force de quitter les lieux qui m'ont vu naître,
Où s'attachoient encor mes regards expirants..
Ciel ! & j'ai pu survivre à ces coups accablants !
Que vous dirai-je, enfin ? tout s'éclipse à ma vue ;
Je cours chez une amie, & je suis méconnue ;
Traînant en vain partout les horreurs de mon sort,
J'arrive en ce séjour.. pour y trouver la mort !

MÉLANIE.

Non, vous ne mourrez point ; vous aurez deux amies,
Que pour vous consoler le ciel a réunies ;

La Comtesse pleure avec plus d'amertume.

Vous gémissez ! vos pleurs, en repoussant ma main,
Avec plus d'amertume inondent votre sein !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ah ! Madame, la source en doit être éternelle.

Vous connaissez mes maux & ma douleur mortelle;
Apprenez donc mon crime, & jugez si je puis
Mettre fin à mes pleurs, à mes cruels ennuis;
Ce fils.. ce même enfant, qui m'arrache la vie..
Eut une sœur..

MÉLANIE *avec un nouvel intérêt.*

Parlez.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Elle étoit embellie
De tous ces agréments, dont l'assemblage heureux
Touche encor plus le cœur, qu'il ne séduit les yeux;
Pour me plaire, grand Dieu, tes mains l'avoient formée;
Je lui fermois mon sein, & j'en étois aimée;
Ma fille, à mes rigueurs opposant son amour,
Plus soumise à mes loix, plus tendre chaque jour,
Sembloit me pardonner, ignorer que son frere
Emportoit tous les soins de son injuste mere;
Un jeune homme modeste, aimable, vertueux,
D'un rang égal au sien, fit éclatter ses feux,
Demanda que l'hymen l'unit à ma famille;
Ils s'aimoient: insensible aux larmes de ma fille,
Je l'immole à son frere, éloigne son amant,
Dans le cloître l'entraîne, y presse son tourment,
L'affreux lien qui doit la tenir enchaînée,
Bien différent des nœuds d'un flatteur hymenée!

MÉLANIE *troublée, à part.*

De semblables revers..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pour décider son sort,
J'allai de son amant lui confirmer la mort;
Sa douleur à ces coups succombe; une parente
Accourt, de son couvent la retire expirante;
Cette parente meurt, & je ne puis sçavoir
Où ma fille a porté ses pas, son désespoir;
Ma fille est dans la tombe.. & c'est moi, malheureuse!.
J'ai rendu pour un fils, sa destinée affreuse.

MÉLANIE *encore plus troublée.*

J'ai peine à résister.. &.. plus je vous entends..
Madame, en ce séjour.. depuis près de dix ans..

LA COMTESSE D'ORCÉ *vivement.*

Depuis dix ans.. eh bien!

MÉLANIE.

J'ai la plus tendre amie;
D'une mere qu'elle aime elle fut peu chérie.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Poursuivez.. une mere..

MÉLANIE *rapidement.*

A causé son malheur;
Un sort aussi funeste entretient sa douleur;
Elle sçait respecter l'infortune timide:
Souvent dans cet asyle elle lui sert de guide;
Son sein compatissant à vos pleurs s'ouvrira;
Elle plaindra vos maux.. elle vous chérira.

Elle se leve avec empressement.

Madame.. il faut la voir ; vous l'aimerez, Madame!

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant avec la même vivacité.*

O ciel!. il se pourroit.. que vous troublez mon ame!
Guidez mes pas vers elle ; au comble du malheur,
Grand Dieu, tu permettrois..

SCENE X.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *donnant le bras à la Comtesse & appercevant Euphémie.*

VENEZ, venez, ma sœur,
A la noble infortune ouvrir vos bras..

LA COMTESSE D'ORCÉ *tombant évanouie sur sa chaise, & avec un cri.*

Constance!

EUPHÉMIE *aux pieds de sa mere.*

Ma mere!

MÉLANIE.

Est-il bien vrai? sa mere! ô Providence!

LA COMTESSE D'ORCÉ *revenant à elle, avec un signe d'effroi & de douleur.*

Ciel! qu'ai-je vu? ma fille attachée aux autels!.

Pour jamais!. j'ai formé ces liens éternels!
Ce voile, ce bandeau m'accuſeront ſans ceſſe..
Par quel évenement.. inſtruis-moi.. ta tendreſſe..
A de ſi doux tranſports tu peux t'abandonner!

Avec des larmes, & embraſſant ſa fille.

Va, le ſuprême effort eſt de me pardonner.

EUPHÉMIE.

Ma mere.. que j'embraſſe!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, tu revois ta mere,
Ta mere infortunée.

EUPHÉMIE.

Elle m'en eſt plus chere.

Elle ſe releve.

Qui peut avoir cauſé ce changement affreux?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ton frere.

EUPHÉMIE.

Mon frere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, cet objet de mes vœux,
Qui m'a fait méconnaître, & haïr ma famille,
Ce fils.. *prenant la main à Euphémie, & en pleurant.*
A qui j'ai pu ſacrifier ma fille..

EUPHÉMIE *vivement.*

Je ne ſens que vos maux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De mes biens poſſeſſeur,
Sourd à la voix du ſang, au cri de la douleur..
Ma fille.. (j'eus pour toi la même barbarie)
Il a chaſſé ſa mere avec ignominie.
Le ciel étoit, héla! contre moi courroucé.
Juge de mes malheurs! La Comteſſe d'Orcé,
Qu'aveugla ſi long-tems le rang & l'opulence,
En proye à ces horreurs, qui ſuivent l'indigence,
Sans amis, ſans eſpoir, ſans nul ſoulagement,
Victime du beſoin.. du beſoin conſumant,
Venoit en cet aſyle, ouvert à la diſgrace,
Attendant le tombeau, mendier une place..
L'emploi.. de domeſtique..

EUPHÉMIE *tombant dans les bras de ſa mere, & après une longue pauſe.*

A peine je reviens..

Avec tranſport & en pleurant.

Vous ne deſcendrez point à ces honteux moyens,
Pour ſoulager le poids d'une horrible infortune;
Je ſouffrirai pour vous une vie importune;

Vivement.

Je ne vais m'occuper, m'arrachant à la mort,
Que de l'unique ſoin d'adoucir votre ſort,
De vous venger d'un fils.. je peux.. cette parente,
Qui du cloître en ſes bras me tranſporta mourante,
Qui ſeule dans ces murs me vit rendre à des fers,
Que je voulois cacher à vous à l'univers,

Ce cœur si généreux m'a laissé l'héritage
D'un léger revenu.. *rapidement*, qu'il soit votre partage;
J'ajouterai, ma mere, à ce faible secours,
Le travail de mes mains.. j'immolerai mes jours,
Tout.. je mourrois cent fois, ô mere que j'adore,
Pour vous prouver l'amour.

LA COMTESSE D'ORCÉ *l'embrassant.*

Tu peux m'aimer encore,
O ma fille! oublier..

EUPHÉMIE.

Je ne songe qu'à vous.

En montrant Mélanie.

Voici votre autre fille; elle est digne de nous;
Sensible à l'amitié, le malheur l'intéresse;
Elle réunira ses soins & sa tendresse.

LA COMTESSE D'ORCÉ *d'un ton pénétré.*

En ma faveur déjà son cœur s'est déclaré,
Et d'un juste retour le mien est pénétré..

En lui tendant la main.

MÉLANIE *à la Comtesse.*

Je ne vous ai donné qu'un sentiment stérile.
Si ma tendre amitié pouvoit vous être utile,
Je rendrois grace au ciel, qui vous doit son appui.
Le calme, le bonheur ne viennent que de lui;
Lui seul peut consoler, relever l'infortune.
Mais ma présence ici pourroit être importune..

Elle fait quelques pas pour se retirer.

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant.*

Non, demeurez. Pour vous aurions-nous des secrets,
Madame? *montrant sa fille.* Publiez ses vertus, mes regrets,
Mon repentir, les pleurs que le remords me coûte,
Tous ses bienfaits..

EUPHÉMIE *embrassant sa mere.*

C'est vous qui m'obligez sans doute,
Nous pourrons vivre ensemble & pleurer toutes deux..
Ma mere.. hélas! bientôt vous fermerez mes yeux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

C'est toi, qui fermeras ma mourante paupiere.

EUPHÉMIE.

Ne songeons qu'au plaisir de soulager ma mere.
Allons.. *Elle donne la main à sa mere.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *appercevant le cercueil, & reculant d'effroi.*

Dieu! qu'ai-je vû?

MÉLANIE *à la Comtesse.*

Notre loi, chaque nuit,
Nous ramene au cercueil, où la terreur nous suit,
Nous présente la fin qui nous est destinée.

EUPHÉMIE *à sa mere avec un gémissement.*

Oui... voilà mon asyle, & mon lit d'hymenée!

La Comteſſe à ce dernier mot pleure, regarde tendrement ſa fille, & tombe dans ſes bras. Euphémie, après une longue pauſe, dit à ſa mere:

Vous ſçaurez tous mes maux.

à Mélanie.

Ne m'abandonnez pas;
Que ce jour voie enfin terminer mes combats!
Hâtez l'heureux inſtant, où mon ame accablée
Par cet ange de paix doit être conſolée.

Le rideau ſe baiſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La toile se lève. On voit une chapelle, un autel sur le côté, un péristile dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, *toutes deux prosternées, l'une en face de l'autel, & l'autre à un des côtés.*

MÉLANIE.

O toi dont les bienfaits annoncent la grandeur,
Qui de la grace en nous conduis le trait vainqueur,
O mon Dieu, prends pitié des erreurs d'une amie,
Entends mes vœux, descends dans le sein d'Euphémie ;
Substitue aux transports d'un aveugle penchant,
Le feu pur de ta foi, ton amour si touchant;
Seigneur, contre les sens viens lui donner des armes?
Pourrois-tu rejetter nos prieres, nos larmes?
Hélas! son cœur est fait pour connaître ta loi,
Pour t'aimer, t'adorer, pour se remplir de toi.
Tu vois son désespoir, ô Dieu puissant, acheve,
Acheve, & qu'elle céde au remords qui s'élève..

EUPHÉMIE.

De la triste infortune asyle protecteur,
Autel d'un Dieu clément, d'un Dieu consolateur,
Seul appui dans mes maux.. *Elle embrasse avec transport le coin de l'autel.*
Que ma faiblesse embrasse,
D'un fardeau de douleurs impatiente & lasse,
Mon ame, en gémissant, vient répandre à vos piés
Ses ennuis.. ses remords dans les larmes noyés;
Elle se tourne vers Mélanie.
J'ai voulu les cacher aux regards de ma mere,
Et ces pleurs.. dont, grand Dieu, la source encor m'est chere,
Retenus trop longtems demandent à couler..
Mes soupirs étouffés brûlent de s'exhaler;
Cette coupable ardeur malgré moi me dévore;
C'est un fantôme vain que j'aime, que j'adore,
Qui sans espoir excite un sacrilège feu,
Qui dans mon cœur domine à la place d'un Dieu;
Sinval, toujours vainqueur, s'éleve de la terre,
Pour combattre le ciel, & me livrer la guerre;
L'amour.. a dans mon sein enfoncé tous ses traits;
Une affreuse tempête y gronde pour jamais!
Je ne puis décider quels sentiments m'inspirent:
Deux ames tour à tour m'emportent, me déchirent,
O ma religion.. la plus faible est pour toi!
Il faut pourtant, il faut que tu règnes sur moi;

Tout m'en fait un devoir, le ciel, l'honneur lui-même,
Tout, Sinval, me condamne & défend que je t'aime;
L'épouse d'un mortel lui doit sa foi, son cœur;
Et l'épouse d'un Dieu.. ciel! je me fais horreur..
Elle regarde du côté du péristile.
Son ministre à mes yeux ne s'offre point encore!
Elle se prosterne plus profondément.
O mon Dieu que j'offense, ô mon Dieu que j'implore,
Tu m'as rendu ma mere; ah! comble tes bienfaits,
Ou.. que dans mon cercueil je trouve enfin la paix!
Ce repos, où mes vœux n'oseroient plus prétendre,
Le refuseras-tu, Dieu vengeur, à ma cendre?
Elle apperçoit sa mere; à part & avec surprise.
Ma mere!

SCENE II.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ.

EUPHÉMIE *troublée & se levant.*

Où venez-vous? *Mélanie se retire.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *serrant sa fille dans ses bras.*

Dans tes bras, partager

Tes maux, que je voudrois, ma fille, soulager..
Ah! ce seroit à moi d'éviter ta présence.
On craint ses bienfaiteurs : mais j'aime assez
Constance,
Pour voler au-devant de ses soins généreux.
Et.. tu gémis? ton sort..

EUPHÉMIE.

Mon sort! il est heureux:
A mes embrassements le ciel vous a rendue;
N'accusez point mon cœur, si je fuis votre vue..

Elle est agitée.

Non.. je ne vous fuis pas.. je venois en ce lieu..
Ma mere.. je venois.. j'étois aux pieds d'un Dieu..
Hélas! je l'implorois..

Elle prononce ces derniers mots d'une voix tombante.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tes accents s'affaiblissent..
Tu détournes les yeux.. des larmes les remplissent!

EUPHÉMIE *comme emportée par la douleur, tombant dans les bras de sa mere, en fondant en larmes.*

Après une longue pause.

Ah! ma mere.. ne puis-je en ce torrent de pleurs
Exhaler mes ennuis, mes regrets, mes douleurs,
Dans ces larmes mourir? Ma raison impuissante,
Envain, les repoussoit dans mon ame expirante;
Je me suis efforcée, envain, de vous cacher
Un cœur.. que tout trahit : contraint de s'épancher,

Il va vous découvrir ses allarmes cruelles,
Ses agitations, ses bleſſures mortelles,
Que loin de les calmer aigrit encor le tems;
Vous connaîtrez mes maux, l'excès de mes tourments..
Rappellez-m'en la cauſe, &.. vous devez m'entendre..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sur ton ſort quel retour que je ne puis comprendre?
Qui? moi, j'irois, ma fille, à tes yeux retracer
Un tableau, qu'aujourd'hui je voudrois effacer
De mes pleurs, de mon ſang.. Ma chere bienfaitrice,
Ecartons cette image: elle fait mon ſupplice,
Et tu m'as pardonné..

EUPHÉMIE *baiſant la main de ſa mere.*

Ma mere, c'eſt à vous
D'accorder un pardon, que j'implore à genoux;
Criminelle à regret, c'eſt moi qui vous offenſe.
Gardons ſur mes malheurs un éternel ſilence.
Un Dieu, ſans doute, un Dieu qui règle nos deſtins,
M'appelloit dans ces murs, m'en ouvroit les chemins.
Parlons de ma tendreſſe attachée à vous plaire,
Du bonheur que j'aurois de conſoler ma mere;
Sa voix s'attendrit davantage.
Parlons.. non, je ne puis ſurmonter le deſir,
L'impatiente ardeur de m'en entretenir;

Par-

Parlons.. de cet objet..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De qui?

EUPHÉMIE.

Mes pleurs, mon trouble
Vous le nomment assez.. mon supplice redouble..

Après une longue pause.

De Sinval..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De Sinval!

EUPHÉMIE.

Oui, du maître adoré
D'un cœur.. toujours épris, toujours plus déchiré.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Qu'ai-je fait? ciel! l'amour possede encor ton ame!
Quoi! ma fille, ce feu..

EUPHÉMIE *avec transport.*

Plus que jamais m'enflamme;
Mon repos, mes devoirs lui sont sacrifiés.
Je le dis en pleurant, en mourant à vos piés,

Elle montre l'autel.

En attestant ce Dieu, qui me laisse à moi-même,
Qui me voit, chaque jour, dans ce désordre extrême,
Me traîner aux autels.. qui ne m'écoute pas..
Dix ans de désespoir, de larmes, de combats,
Une haine sanglante à mon cœur attachée,
La terreur avec moi dans mon cercueil couchée,
Le tems, la mort, la mort par qui tout se détruit,

Rien n'a pu m'arracher au trait qui me poursuit.
Une ombre, sur mes pas sans cesse ramenée,
Emporte tous mes vœux, & me tient enchaînée,
L'ombre, hélas! de Sinval : voilà.. quels attentats..
O ciel! tu peux m'entendre, & tu ne tonnes pas!
Dans l'horreur de la nuit, au lever de l'aurore,
Voilà l'unique Dieu que je sers, que j'adore,
A qui je cours offrir mon encens sur l'autel!
Pour des cendres, enfin, je trahis l'Eternel..
Qu'ai-je dit, malheureuse? ah! Dieu vengeur, pardonne,
Pardonne.. ma raison.. ta grace m'abandonne.

Avec transport.

Ma mere! il n'est donc plus? & quel funeste sort..
Notre amour.. mon destin.. j'aurai causé sa mort.

LA COMTESSE D'ORCÉ *serrant sa fille dans ses bras, & en pleurant.*

O ma fille! à mes yeux combien je suis coupable!
Ta mere.. c'est ma main, Constance, qui t'accable!
J'ai creusé sous tes pas cet abîme de maux!
J'ai porté dans ton sein ces éternels bourreaux,
Cette ardeur sacrilege, & de remords suivie,
Cet indomptable amour, qui consume ta vie!

Elle la tient toujours dans son sein.

A mes crimes, ma fille, oppose ta vertu.
Si Sinval au tombeau n'étoit point descendu..

EUPHÉMIE *avec rapidité.*

S'il respiroit! Sinval!. heureuse en ma misere,

Que ma chaîne à ce prix me paraîtroit légère!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ma fille.. je pourrois adoucir ton tourment!
Apprends.. tous mes forfaits.

EUPHÉMIE *avec tranſport.*

Sinval ſeroit vivant!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je voulois avancer la fatale journée,
Qui devoit aux autels fixer ta deſtinée,
Pour jamais t'éloigner & du monde, & de moi;
Un bruit inattendu vint te frapper d'effroi:
Je ſuppoſai la mort..

EUPHÉMIE.

Sinval voit la lumiere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tout m'engage du moins à le croire.

EUPHÉMIE.

O ma mere;
Mon cœur ne ſuffit pas.. mes tranſports.. mon bonheur..
Il vit.. ciel, ſur mes jours épuiſe ta rigueur..
Serrant les mains de ſa mere.
Que ne vous dois-je point? Sinval.. Sinval reſpire..
O Dieu, qu'il ſoit heureux!&.. que cent fois j'expire!
Après une pauſe.
Mais.. il m'aimoit: comment a-t-il pu me laiſſer?.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tu ne ſçais pas encor.. que vais-je t'annoncer?

EUPHÉMIE *rapidement.*

Il ceſſa de m'aimer? gardez-vous de m'inſtruire.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sinval.. il t'adoroit. Faut-il donc te redire
Ce que mon cœur voudroit, ma fille, ſe cacher,
Ce que ſans ceſſe, hélas! je dois me reprocher?

EUPHÉMIE.

Parlez..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Quels nouveaux coups une mere te porte!
Sinval.. que tu crus mort, à ſon tour te crut morte..

EUPHÉMIE.

En eſt-ce aſſez, grand Dieu?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De douleur égaré,
Il fuit loin de mes yeux.. ſon ſort eſt ignoré..

EUPHÉMIE.

Sinval ne ſera plus. J'éprouve trop moi-même
Combien il eſt affreux de perdre ce qu'on aime.
Je n'en ſçaurois douter: il eſt dans le tombeau..
Mais, pourquoi m'arrêter à ce ſombre tableau?
Sinval, à mon trépas peut-être moins ſenſible,
Aura pu ſoutenir cette diſgrace horrible,
Se conſoler.. quel cœur aima comme le mien?
Qu'ai-je dit? captivé par un nouveau lien,
Peut-être dans les bras.. dans le ſein d'une épouſe..
Il manquoit à ma flamme, ô ciel, d'être jalouſe!
Et d'un ſemblable feu je puis encor brûler!

Où m'emporte un amour, qui veut tout s'immoler?
En ce moment, c'eſt moi, moi ſeule que je pleure.
Ne voyons que Sinval, qu'il vive, &.. que je meure!
Et n'eſt-il pas heureux, s'il a pu m'oublier?
Voudrois-je à mes tourments, Sinval, t'aſſocier?
Incertaine en mes vœux, de raiſon incapable,
Toujours plus malheureuſe, & toujours plus coupable,
Mon cœur.. mon cœur ne ſçait, aveugle en ſes tranſports,
S'il n'aimeroit pas mieux Sinval parmi les morts,
Que Sinval, loin de moi, jouiſſant de la vie;
Non, je ne puis dompter l'affreuſe jalouſie.
Vous avez cru, *à ſa mère*, jugez de mon égarement,
Vous avez cru m'offrir quelque ſoulagement,
Et vous venez encor d'irriter mes tortures;
Tous les poiſons, les feux enflamment mes bleſſures;
Je ne me connais plus.. je repouſſe en fureur
L'autel, où j'ai formé mon éternel malheur;
J'ouvre mon ſein brûlant au trait qui le déchire;
L'amour au déſeſpoir eſt tout ce qui m'inſpire..
Je rejette mon voile.. en outrageant l'époux,
En outrageant le Dieu.. dont je crains trop les coups.

SCENE III.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

CÉCILE *à Euphémie.*

Ce miniſtre inſpiré par un zèle ſublime,
Cet organe du ciel, le ſage Théotime..

EUPHÉMIE *avec vivacité.*

Eſt ici?

CÉCILE.

Dans ce lieu, bientôt, vous le verrés.

EUPHÉMIE *vivement.*

Ah! s'il rendoit le calme à mes ſens égarés!
Je brûle de le voir, je brûle de l'entendre,
D'épancher mes ennuis, dans ſon ſein de répandre
Mon ame, mes erreurs..

CÉCILE.

Dites des attentats
Que Dieu tarde à punir, mais ne pardonne pas.

EUPHÉMIE.

Hé quoi! toujours armer ſa main compatiſſante!

CÉCILE.

Avant que Théotime à vos yeux ſe préſente,
Je voudrois un moment lui parler: laiſſez-nous,
Et ſongez que le ciel s'appéſantit ſur vous,

Qu'il n'eſt pour vous ſauver qu'un ſeul inſtant peut-être.
On vous avertira, quand vous devrez paraître.

EUPHÉMIE *d'un ton touchant.*

Ah! ma ſœur!

CÉCILE *avec hauteur & indignation.*

Un tel nom doit vous être interdit;
Ma ſœur ſuit mon exemple, & le ciel la bénit;
Allez.

Euphémie accablée de douleur eſt emmenée par ſa mere, qui la tient dans ſes bras.

SCENE IV.

CÉCILE *ſeule.*

O DIEU vengeur, punis, frappe le crime,
Et que le feu du ciel conſume la victime!
Ta gloire, ta juſtice, exigent que ton bras
L'arrache à ta clémence, & la livre au trépas;
Pour éclater, répands ſur la terre embraſée
Les flammes de la foudre, & non pas la roſée;
L'indulgence aux mortels te manifeſte peu:
C'eſt à des châtiments que l'on connaît un Dieu
Sur ſa tête Euphémie appelle l'anathême;
Il faut un pur hommage à ta grandeur ſuprême;
Proſternée aux autels, & ſoumiſe à tes loix,
Je te ſers, & te crains..

SCENE V.

THÉOTIME, CÉCILE. *Théotime annonce dans toute sa personne un grand recueillement ; il a la tête ensevelie dans ses habits de religieux.*

CÉCILE *allant au-devant de Théotime, & faisant une inclination.*

PARDONNEZ, si ma voix,
Mon pere, interrompant votre saint ministere,
Ose attirer vos pas en ce lieu solitaire,
Quand l'autel..

THÉOTIME.

Etre utile est le premier devoir,
La main, qui peut servir, doit quitter l'encensoir ;
Que voulez-vous ?

CÉCILE.

J'ai cru sur votre renommée..

THÉOTIME.

Mon oreille à ces mots n'est point accoutumée.
Laissons, laissons au monde, à son orgueil trompé
Tous ces hommages vains, dont il est occupé ;
Ici, la vérité doit tous deux nous conduire,
Et ce n'est point à nous de chercher à séduire.
Je vous l'ai dit : je n'ai qu'un stérile désir
D'obliger les humains & de les secourir.

Quel

Quel ſujet en ces murs auprès de vous m'appelle?

CÉCILE.

Ce n'eſt point pour mon ame à ſes devoirs fidelle,
Et qui craignant ſon Dieu, s'abaiſſe devant lui,
Que mon zèle importun réclame votre appui:
C'eſt pour une compagne à la terre attachée,
Dont la honteuſe ardeur ne peut être cachée,
Qui porte à nos autels des éclats ſcandaleux,
Les révoltes d'un cœur indocile à ſes vœux;
Qui s'enflamme d'un feu qu'elle devroit éteindre,
Qui meurt d'un fol amour...

THÉOTIME *avec un ſoupir.*

Elle eſt, ſans doute, à plaindre!

CÉCILE.

Je venois vous preſſer d'employer la terreur,
De menacer au nom d'un Dieu juſte & vengeur,
D'oppoſer ſon tonnerre au feu qui la conſume,
De lui montrer la foudre & l'enfer qui s'allume..

THÉOTIME.

Je lui préſenterai, plus ſûr de la gagner,
Un Dieu qu'on doit chérir, & qui ſçait pardonner.

CÉCILE.

Mon pere, vous croiriez ce moyen infaillible..

THÉOTIME.

Repoſez-vous ſur moi.. *une pauſe.* ſur une ame
ſenſible,
Du ſoin de ramener à ſon joug oublié
Votre ſœur malheureuſe, & digne de pitié;
Je l'attends.

SCENE VI.

THÉOTIME *seul.*

QUEL orgueil! ſa piété farouche
Se forme un Dieu cruel, qui tonne par ſa bouche!
Ne verrons-nous jamais une ſage union
Rapprocher la nature & la religion?
Haïra-t-on ſans ceſſe au nom du Dieu ſuprême?.
O malheureux humains!

SCENE VII.

THÉOTIME, MÉLANIE.

THÉOTIME.

MA ſœur, le ciel lui-même
S'apprête à vous entendre, à calmer vos ennuis..

MÉLANIE *avec modeſtie.*

Je connais ma faibleſſe, & le peu que je ſuis;
J'ai beſoin du ſecours de la faveur céleſte;
L'homme toujours éprouve une guerre funeſte,
Mon pere! je ſçais trop qu'à nos ſens attachés,
Nous ſommes ſur l'abîme inceſſamment penchés:

Mais le sort d'une sœur dont je ressens la peine,
Est aujourd'hui l'objet, qui devant vous m'amene;
C'est elle dont la voix vous demande en ces lieux;
Hélas! qu'elle vous doive un destin plus heureux!
Une sombre langueur se répand sur sa vie;
Je viens vous implorer pour cette sœur chérie,
Digne d'aimer un Dieu, qui voit couler ses pleurs:
Son cœur, né trop sensible, a fait tous ses malheurs.
C'est à vous d'éclairer, de consoler son ame,
D'élever ses transports sur des ailes de flamme,
Vers ce Dieu qui mérite & qui remplit nos vœux;
Daignez lui présenter la clémence des cieux;
Mon pere, pardonnez, si ma main téméraire
Touche au flambeau sacré, qui par vous nous éclaire:
Mais.. je connais ma sœur; facile à s'allarmer..

THÉOTIME.

Qu'elle espere en ce Dieu, que vous faites aimer.
De la religion voilà bien le langage!
Malheur au zele impie, au cœur dur & sauvage,
Qui ne pouvant chérir un Dieu plein de bonté,
Arme toujours le ciel contre l'humanité!

SCENE VIII.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE.

Euphémie a le voile baissé & s'avance avec timidité.

MÉLANIE *à Théotime.*

MON pere, la voici.. *Elle va au-devant d'Euphémie, lui donne la main, & fait avec elle quelques pas sur la scène.*
Venez; ma tendre amie;
Ne craignez point: le ciel vous rappelle à la vie;
Sa grace vous attend, ouvrez-lui votre cœur.
Nous possédons enfin ce saint consolateur;
Elle l'amène au-devant de Théotime.
Je vous laisse avec lui.. *en se retirant.* Remporte la victoire,
O mon Dieu; ce triomphe intéresse ta gloire.

SCENE IX.

THÉOTIME, EUPHÉMIE.

Euphémie paraît troublée; elle eſt encore éloignée, & a toujours ſon voile baiſſé.

THÉOTIME.

Approchez-vous, ma ſœur; qui pourroit vous troubler?
Mon devoir, mon penchant eſt de vous conſoler,
De guérir vos erreurs, en partageant vos peines.
Hélas! qui n'a connu les paſſions humaines?
Qui n'a ſenti leurs maux, tous les chagrins cruels,
Suite des faux plaiſirs, qui trompent les mortels?

EUPHÉMIE *faiſant quelques pas, & portant ſon mouchoir à ſes yeux.*

Ah! mon pere!

THÉOTIME.

Ma ſœur, que ces troubles s'appaiſent.
Confiez à mon cœur les ennuis qui vous peſent.
Plus d'une épouſe ſainte a comme vous gémi:
Epanchez vos douleurs dans le ſein d'un ami.
Aſſeyez-vous.

EUPHÉMIE *reste un moment, & s'assied ensuite, ainsi que Théotime; leurs sièges sont à une certaine distance l'un de l'autre. Euphémie jette un profond soupir, & demeure quelques instants sans parler.*

Hélas! par où commencerai-je?.
Vous me voyez, d'un Dieu l'épouse sacrilège,
Tour à tour embrassant, repoussant son autel,
Opposant à sa chaîne un lien criminel,
Echauffant mes transports, contre moi révoltée,
Du crime au répentir tour à tour emportée,
Ne pouvant étouffer un sentiment vainqueur,
Le voile sur le front, &.. l'amour dans le cœur..

Elle dit ces derniers mots d'une voix basse.

THÉOTIME *troublé.*

L'amour.. *il se rassure.* il faut le vaincre..

EUPHÉMIE.

Eh! donnez-m'en la force.

THÉOTIME *continuant.*

Avec soi s'imposer un éternel divorce:
Il faut que vers Dieu seul le cœur soit emporté.
Eloignons, un moment, la sainte vérité,
Et n'empruntons ici que la faible lumiere
Qu'à nos regards présente une raison grossiere:
De cette passion, si féconde en malheurs,
Qui mène au précipice, en le couvrant de fleurs,
De l'amour.. si trompeur, examinons la suite:
Quel avenir attend l'ame qu'il a séduite?
L'intérêt, le parjure, un caprice odieux

Nous enlevent l'objet, qui fixoit tous nos vœux;
Sa voix ici eſt troublée.
Ou.. brûle-t-il pour nous d'une ardeur mutuelle:
Quel revers accablant! la mort.. la mort cruelle
Nous ravit cet objet, que nous pleurons envain;
A nos gémiſſements ſourd.. inſenſible enfin...
Après une longue pauſe & avec précipitation.
C'eſt Dieu qu'il faut aimer, croyez-en Théotime.

EUPHÉMIE.

La ſageſſe du ciel, mon pere, vous anime:
Mais vous ne pouvez pas ſçavoir ce que l'amour..

THÉOTIME *vivement.*

Je ſçais..
Il ſe remet de ſon trouble, & changeant de ton.
Parlez, ma ſœur: depuis quand ce ſéjour,
D'un trait ſi dangereux voit-il votre ame atteinte?
L'amitié vous écoute: expliquez-vous ſans crainte.

EUPHÉMIE *d'une voix traînante.*

Mon triſte cœur.. nourrit ce feu depuis dix ans.

THÉOTIME *avec un ſoupir.*

Depuis dix ans!

EUPHÉMIE.

Ma flamme augmente avec le tems.
Envain pour me dompter j'unis toutes les armes;
Envain je crie à Dieu, je mouille de mes larmes
Son temple, ſes autels, cet affreux lit de mort,
D'où ſe leve avec moi le crime, le remord:
Je porte cet amour juſques au ſanctuaire!

En ce moment encore, à vos genoux, mon pere,
Plus que jamais, son trouble égare ma raison;
Tous mes sens sont remplis de ce fatal poison.
Quatre lustres à peine avoient marqué mon âge:
J'aimois, j'étois aimée; & qui m'offroit l'hommage
De son cœur, de sa main, du sort le plus flatteur,
De l'amour le plus tendre & le plus enchanteur?
Un mortel.. des humains le plus parfait peut-être;
Avec tous ses présents, le ciel l'avoit fait naître;
Aimable, vertueux, digne d'être adoré..

THÉOTIME *vivement.*

Que dites-vous, ma sœur? par l'amour égaré,
Votre cœur..

EUPHÉMIE.

Est toujours rempli de cette image;
Je voudrois.. ô mon Dieu, malgré moi je t'outrage..
De l'hymenée enfin les flambeaux s'allumoient;
Déjà ses chastes nœuds aux autels se formoient;
Ils alloient nous unir: une main.. qui m'est chere,
Rompt ces nœuds, nous sépare & comble ma misere,
Me traîne dans le cloître, y cache mon destin;
De ce tombeau je sors, & j'y rentre soudain;
J'y rentre, pour jamais n'être au monde rendue,
Pour nourrir les douleurs d'une amante éperdue,
Pour expirer en proie à de sombres fureurs.
On m'avoit dit, hélas! que l'objet de mes pleurs,
Que tout ce que j'aimois n'étoit plus.. il respire,
Voit ce jour, qui bientôt va cesser de me luire,

Mon pere, & je devrois.. je devrois moins souffrir..
Mes tourments.. c'en est fait.. je ne puis.. que
mourir.
Non, je ne puis me vaincre, effacer de mon ame
Cette image gravée avec des traits de flamme;
Non, je ne puis haïr, détester mes forfaits;
O mon pere .. *en pleurant.* je l'aime encor plus
que jamais.

Euphémie a la tête baissée sur ses deux mains jointes.

THÉOTIME.

Que je ressens vos maux, ô chere infortunée!
Ah! je dois compatir à votre destinée;
Si vous sçaviez.. moi-même ainsi que vous troublé..
Dans mon cœur.. dans mon cœur vos larmes ont
coulé.
Oui, je pleure avec vous; j'appris trop à vous
plaindre.
Triste ressouvenir, c'est à moi de vous craindre!
Je m'égare, ma sœur.. il nous faut surmonter
Cette compassion, qui pourroit vous flatter;
La voix de mon devoir à regret vous découvre
Le précipice affreux, qui sous vos pas s'entr'ouvre:
Rejettez cet amour, source de tant d'erreurs,
Dont les plus doux transports sont même des
fureurs;
Il est crime souvent, presque toujours faiblesse:
Il est pour vous l'excès d'une coupable ivresse.
Ma sœur, je vous l'ai dit: Dieu seul doit entraîner

Nos penchants, nos esprits, lui seul nous dominer,
Nous détromper enfin des mensonges du monde;
Sur Dieu seul, le bonheur, le pur amour se fonde,
Et vous, vous son épouse, au pied de ces autels,
Vous traînez le parjure & des liens mortels!

Il lui montre l'autel.

Ce tabernacle saint, où Dieu même repose,
Ce voile, ce bandeau, tout contre vous dépose;
Ces murs, ces murs témoins du trouble où je vous vois,
Tout, pour vous accuser, semble élever la voix;
Tout va porter aux cieux, vos larmes, votre honte;
Ce Dieu, ce Dieu jaloux, il vous demande compte:
Il lève sa balance, y pèse ses bontés,
Vos chûtes, vos refus, vos infidélités;
Que lui répondrez-vous?

EUPHÉMIE *troublée.*

Arrêtez, ô mon pere;
Pour appaiser le ciel, dites, que faut-il faire?
Je me soumets à tout.

THÉOTIME *avec attendrissement.*

Oublier cet objet..

EUPHÉMIE.

L'oublier!

THÉOTIME.

Effacer jusques au moindre trait
D'une image trop chere à votre ame attendrie,
Eloigner, en un mot, à Dieu seul asservie,

Tout ce qui peut flatter un penchant dangereux,
Et trahir vos efforts dans ce combat douteux.

EUPHÉMIE.

Quoi! du monde & des sens pour jamais séparée,
Sur les bords du tombeau, de mes pleurs enivrée;
Je ne pourrois garder, sans offenser les cieux,
De faibles monuments d'un amour malheureux!.

THÉOTIME *d'un ton touchant.*

Le moindre souvenir est un crime, sans doute.

EUPHÉMIE *avec noblesse & chaleur.*

Je ne veux point tromper ce Dieu qui nous écoute.
Eh bien! cruel.. Mon pere, arrachez-moi le cœur.

Elle met la main dans son sein.

Voici ces monuments.. de la plus vive ardeur,
Des lettres chaque jour de mes pleurs arrosées,
Dans mon sein.. dans mon ame en secret déposées!,

Elle tire de son sein un paquet de lettres qu'elle tient à la main.

D'un trop fatal amour cher & seul aliment..
Il faut donc tout m'ôter, tout, combler mon tourment.

Donnant les lettres.

Les voici: c'est envain que je les sacrifie:
Ecrites dans mon cœur.. ah! j'en perdrai la vie.
N'importe. Mon trépas, ciel, va te désarmer!
Lisez, voyez, jugez si je devois aimer..

Pendant ces derniers vers, Théotime jette la vue sur les lettres & tombe sans connaissance.

Vous ne répondez point.. parlez.. mon ame émue..

Elle lève son voile.

Mon pere.. Dieu! la mort sur son front répandue..
Dieu, le puniriez-vous de sentir mes malheurs?
Elle court à lui.
Secourons-le.. *Dans ce moment, Théotime a la tête entierement hors de son habillement.*
Sinval! je ne puis.. je me meurs.
Elle va tomber à son tour évanouie sur sa chaise.
THÉOTIME *revenant à lui par degrés, ouvre enfin les yeux, les tourne sur Euphémie & court se jetter avec précipitation à ses pieds, en lui prenant la main qu'il arrose de ses larmes.*
Constance m'est rendue! ô ma chere Constance!
Je suis à tes genoux! *avec fureur.* Que le ciel s'en offense:
Tous mes serments, mes vœux, mes liens sont rompus.
O ma religion.. je ne la connais plus..
EUPHÉMIE *reprenant ses sens.*
Sinval! c'est vous, Sinval!. *elle retombe dans son accablement.*
THÉOTIME *toujours à ses genoux.*
Oui, c'est moi qui t'adore,
Que l'amour, la douleur, depuis dix ans dévore;
C'est moi, qui n'ai cessé d'aimer, de te pleurer;
C'est moi.. qui veux du moins à tes pieds expirer.
EUPHÉMIE.
En jettant les yeux de tous côtés.
Ah! Sinval!.dans quels lieux le destin nous rassemble!

Ne pouvant être à nous.. ah! . nous mourrons ensemble.

THÉOTIME.

Non, tu ne mourras point.. tu vivras.. tu vivras
Pour me voir adorer tes vertus, tes appas..

EUPHÉMIE.

Que dis-tu, malheureux? quelle erreur nous égare?
Regarde, tremble, & vois tout ce qui nous sépare.

THÉOTIME *se relevant avec précipitation.*

Nous serons réunis.. *rapidement.* Sans pouvoir t'oublier,
Au ministère saint j'ai couru me lier.
Sur la foi d'un récit infidèle & funeste,
J'ai pu former des vœux.. des vœux que je déteste:
Mais mon premier serment, mon vœu le plus sacré
Ont été de t'aimer.. & je les remplirai.

EUPHÉMIE *se levant.*

Nous! aimer! nous! brûler d'un feu si condamnable!
Eh! quel est ton dessein?

THÉOTIME *avec toute la fureur de la passion.*

D'être encor plus coupable,
De rompre tous ces fers, dont je suis enchaîné,
De rapporter un cœur vers toi seule entraîné,
D'exciter ton courage à briser tes entraves,
A laisser dans ces murs gémir tes sœurs esclaves,
De t'arracher d'ici, de traverser les mers,
De voler, s'il le faut, au bout de l'univers,
De chercher, de trouver quelque lointain rivage

Un rocher escarpé, l'antre le plus sauvage,
Où loin de ces humains, dégradés par leurs loix,
De l'homme naturel reprenant tous les droits,
Content de t'adorer, de consacrer ma vie
A ce pur sentiment dont mon ame est remplie;
Je puisse, maître enfin de mon sort, de mes goûts,
A la face du ciel m'avouer ton époux.

Vivement.

Oui, nous serons unis par la vérité même:
L'hymen, n'en doute point, est une loi suprême.
Eh! pourroit-il déplaire aux yeux de l'Eternel?
C'est un traité sacré; c'est l'ouvrage du ciel,
Le seul qui soit vainqueur de l'humaine imposture,
Et c'est le premier vœu qu'ait formé la nature.
Elle nous prêtera ses bienfaisants secours.
Nous n'aurons pas besoin, pour soutenir nos jours,
D'aller solliciter la pitié languissante;
Laissons à ces cœurs durs leur richesse insultante:
Nous vivrons sans rougir; nous vivrons sans remords;
J'aime: de mon courage attends tous les efforts.
Il n'est point d'état vil pour le mortel qui pense;
C'est dans le crime seul qu'est l'abjecte existence.
Sous mes mains.. sous mes pleurs la terre s'ouvrira;
En ta faveur la terre à mes soins répondra.
Dieu, qui verra nos ans couler sous ses auspices,
De nos simples travaux recevra les prémices.
Plus tendres, plus heureux, plus zélés chaque jour,

Nous bénirons ce Dieu dans notre chaſte amour;
Nos enfants rediront notre hommage ſincère;
Ils apprendront de nous à l'aimer comme un pere;
Nous ne l'offenſons point ce maître de nos cœurs,
Qui ſans doute a nourri d'innocentes ardeurs.
Avant que l'hymenée eut fait briller ſa flamme,
Un penchant mutuel t'avoit ſoumis mon ame.

Après un inſtant de ſilence.

Dieu, j'oſe à cet autel atteſter ta grandeur:
Voilà, j'en fais ſerment, *il met une de ſes mains ſur l'autel, & de l'autre prend celle d'Euphémie.*
l'épouſe de mon cœur,
Celle à qui pour jamais, l'honneur, le ciel m'engage.
A Euphémie.
Suis-moi.

EUPHÉMIE *s'arrêtant.*

De Théotime eſt-ce là le langage?

THÉOTIME.

C'eſt celui de Sinval.. d'un amour furieux.

EUPHÉMIE.

Que me propoſes-tu?

THÉOTIME.

Le bonheur de tous deux.

EUPHÉMIE.

Notre honte. Eſt-ce à moi, qui meurs de ma tendreſſe,
De ſauver ta vertu d'une indigne faibleſſe,
De rappeller tes pas dans le crime engagés,
D'offrir à tes regards nos devoirs outragés?
Sors de ces lieux. *Elle fait quelques pas pour ſe retirer.*

THÉOTIME *la suivant.*

Ecoute..

EUPHÉMIE.

Ah! fuis loin de ma vue.

THÉOTIME *la suivant.*

Tu m'entendras..

EUPHÉMIE.

Va, pars, fuis.. mon ame éperdue..
Pourrois-tu m'exciter à briser mes liens?
Non, que tes yeux jamais ne s'ouvrent sur les miens;
Que de tes pas ici disparaisse la trace!
Que de mon souvenir ton nom même s'efface!
Cher amant.. qu'ai-je dit? il faut nous séparer;
Fuis, laisse-moi mourir, &.. vis pour me pleurer.

Elle fait quelques pas & s'arrête.

Laisse-moi.. sois d'un Dieu le ministre suprême.

THÉOTIME.

Dussé-je être frappé du céleste anathême!

Euphémie s'avance vers le fond du théâtre.

Je ne te quitte point. *Il va à elle avec fureur.*

EUPHÉMIE.

Quel aveugle transport!
Que veux-tu, malheureux?

THÉOTIME *la suivant toujours.*

Ou Constance, ou la mort.

La toile tombe.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

Le rideau se lève. Le théâtre représente un caveau funéraire, tel qu'il en existe encore dans nos anciennes églises. On voit plusieurs tombeaux de forme différente, quelques-uns ruinés par le tems; des sépulcres entr'ouverts, dont les pierres sont à moitié brisées; les murs chargés d'épitaphes: d'un des côtés du théâtre, un escalier autour duquel règne une balustrade de pierre; vis-à-vis de l'escalier, une voûte souterraine à perte de vue; à l'extrémité du caveau, on apperçoit encore d'autres tombeaux, des colonnes surmontées d'urnes qui sont l'emblême de l'éternité: il y a une de ces colonnes sur le devant du théâtre. On observera que les tombeaux sont dans les côtés, qu'ils ne dérobent rien de l'action au spectateur, & qu'elle se passe au milieu de la nuit.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE *seule.*

Elle paraît sur le perron de l'escalier, une lampe à la main, dans une extrême agitation, regarde de tous côtés, lève les yeux au ciel, s'avance en tremblant,

descend quelques degrés, lève encore les yeux au ciel, s'appuie, comme accablée de douleur la main, & ensuite la tête sur la balustrade, déchirée par de grands mouvements, fait des efforts pour remonter, tombe avec un gémissement à la seconde marche, demeure quelques moments dans cette situation douloureuse, se releve, continue de descendre avec le même trouble, & fait quelques pas sur la scène.

De lugubres horreurs.. de tombeaux entourée,
A chaque pas tremblante.. incertaine.. égarée..
Emportant avec moi les enfers, le remord,
Je marche.. à la lueur.. du flambeau de la mort..

Elle fait quelques pas.

Que sa barbare main ne m'a-t-elle frappée!

Elle pose sa lampe sur un tombeau de forme carrée; Euphémie y appuye pendant quelques moments les deux mains & la tête, ensuite la relève, laissant une de ses mains sur le tombeau, & tournant ses regards vers le ciel.

O Dieu! quelle promesse à ma bouche échappée,
Qu'ai-je dit? à mon cœur! mon cœur l'a pu former,
Et je respire encor! Dieu! j'ai promis.. d'aimer,
De trahir.. tous mes vœux! Aujourd'hui, dans une heure,
Je comble mes forfaits! je fuis cette demeure!
Sinval, *elle tourne les yeux vers le souterrain.*
Par ce détour, découvert à mes yeux,
Et qui secretement conduit hors de ces lieux,
Au milieu de la nuit, à la faveur des ombres,

Près de moi, doit se rendre en ces retraites sombres,
Au cloître, à mon état, à Dieu trop méconnu,
M'enlever.. pour jamais.. & l'instant est venu!
A ce terme fatal, mon ame s'épouvante;
Transfuge des autels, je ne suis plus qu'amante;
Ma main, trop lente au gré d'une coupable ardeur,
Est prête à rejetter de mon front sans pudeur
Ce voile, ce bandeau, garants d'une foi pure,
Pour y substituer l'appareil du parjure,
Tous les signes du monde, & d'un art suborneur,
Monuments de mon crime, & de mon deshonneur!
De climats en climats étrangere, avilie,
Je m'expose au malheur, qui suit l'ignominie,
Au sort de l'apostat, à la nécessité
D'abjurer mon pays, mon nom, la probité,
Que sçais-je? Dieu lui-même.. A mes fureurs livrée,
J'abandonne en ces murs, fille dénaturée,
Ma mere, dont mes soins, dont mes faibles secours
Consoloient l'infortune, & soutenoient les jours;
Je la laisse expirer de douleur.. de misere..

Elle quitte le tombeau avec vivacité, & vient au milieu du théâtre.

Qui peut trahir son Dieu, peut bien trahir sa mere.
Non, je n'oublierai point mes serments, mon devoir:
Sur Euphémie, ô Dieu, reprens tout ton pouvoir;
Triomphe de Sinval, triomphe de moi-même;
O ciel! acheverai-je? &.. fois le seul que j'aime;
Cesse de m'éprouver par des combats nouveaux;

Eſt-ce à toi, Dieu puiſſant, de craindre des rivaux ?
Détruis, anéantis l'amante criminelle,
Et ranime la foi de l'épouſe fidelle;
Que le profane amour cède à l'amour ſacré,
Ou qu'enfin ſous ton bras je meure..

Avec force.

Je mourrai.
Il m'eſt aiſé de perdre un vain reſte de vie:
Mais perdre mon amour, Sinval! que je t'oublie!
Que mon cœur ſe refuſe au deſtin ſi flatteur
De vivre pour toi ſeul, de faire ton bonheur,
De t'aimer, toujours plus!. non, il n'eſt pas poſſible.
Sois encor plus ſévere, ô Dieu, plus inflexible;
Redouble mon ſupplice; arrache-moi le jour:
Tu ne ſçaurois détruire un malheureux amour.

Elle va au milieu de la ſcène en joignant les mains, & les levant enſuite vers le ciel.

Ah! femme trop coupable, où t'emporte l'ivreſſe
De cet amour, qu'attend la foudre vengereſſe?
Dieu, dis-tu, ne ſauroit vaincre ces mouvements,
Ces tranſports criminels, qui ſoulèvent tes ſens:
Las d'un ſervice ingrat, Dieu t'a congédiée;
Pour ſon épouſe enfin, Dieu t'a répudiée;
Il n'eſt plus que ton maître, un juge courroucé,
Et ton arrêt de mort eſt déjà prononcé.
Arrête, Dieu terrible.. *avec attendriſſement.*
Hé quoi! ſans qu'il t'offenſe,
Le cœur ne peut jouir de ſa faible exiſtence,

S'ouvrir au doux plaiſir d'aimer, & d'être aimé!
L'amour y fut, hélas! de ton ſouffle allumé;
Oui, tu créas l'amour, pour eſſuyer nos larmes,
Pour conſoler la vie, & lui prêter des charmes;
Tout annonce l'éclat de la Divinité,
Sa grandeur . . & l'amour fait ſentir ſa bonté.
Soumiſe à ton pouvoir, j'adore ici mon maître;
L'épouſe de Sinval t'eut mieux aimé peut-être. .

Elle fait quelques pas.

Malheureuſe! pourſuis, oſe inſulter aux cieux..
Triſte jouet d'un cœur, égaré dans ſes vœux,
Je n'ai plus de raiſon; je me cherche & m'ignore..

Elle va vers le ſouterrain.

Sinval dans ces tombeaux ne paraît point encore!

Elle revient vers le tombeau.

Ah! qu'il ne vienne point.. qu'il me fuye.. à jamais!..
Qu'il me fuye.. eſt-il vrai? ſont-ce-là mes ſouhaits?
Ne plus revoir Sinval! ô devoir! ô tendreſſe!
O Sinval! ô mon Dieu! je retombe ſans ceſſe;
Dans ces affreux combats je ne me ſoutiens plus,
Et ma faibleſſe cede à mes ſens éperdus.

Elle tombe accablée ſur une des marches du tombeau, les deux bras étendus ſur elle.

SCENE II.

EUPHÉMIE, THÉOTIME. *On le voit venir de très-loin dans le détour, & approcher avec tous les signes de l'inquiétude; il avance, & jette ses regards de tous côtés: la scène est toujours faiblement éclairée.*

THÉOTIME.

Mes regards inquiets cherchent envain Constance!
Qui peut la dérober à mon impatience?
Il l'apperçoit sur les marches du tombeau, & court à elle.
Que vois-je? en quel état!

EUPHÉMIE *comme revenant d'un profond accablement.*

Ah! Sinval, est-ce vous?

THÉOTIME *vivement.*

C'est moi, c'est ton amant, c'est ton fidèle époux,
Qui ferme pour jamais la source de tes larmes;
Pourquoi ce trouble affreux, dans ces moments de charmes?

EUPHÉMIE *regardant Sinval avec attendrissement.*

Pourquoi, Sinval?

THÉOTIME *lui tendant la main.*

Quittons un séjour détesté :
Tout est prêt.

EUPHÉMIE *avec trouble.*

Tout est prêt !

THÉOTIME *vivement.*

Reprends ta liberté ;
Lève-toi. *Il la relève.*
Suis mes pas ; des amis nous attendent ;
Lui prenant la main.
Songe que mon bonheur, que mes jours en dépendent :
Ne tardons point.

EUPHÉMIE *appuyée sur le tombeau, & regardant Sinval avec des larmes.*

Sinval . .

THÉOTIME.

Tu pleures ! tu gémis !
Tu repousses ma main ? ne m'as-tu point promis ?

EUPHÉMIE.

J'ai promis. . de mourir.

THÉOTIME.

Maîtresse de mon ame,
Tu ne brûlerois plus de ce feu qui m'enflamme !
Tu ne m'aimerois plus !

EUPHÉMIE.

Ah ! cruel ! ah ! Sinval !
Cher amant.. *le regardant avec un attendrissement marqué.*

Un Dieu seul peut être ton rival.

THÉOTIME.

Que veux-tu dire ? hé quoi ! n'es-tu pas mon épouse ?

EUPHÉMIE *a quitté le tombeau.*

Je suis celle d'un Dieu, dont la grandeur jalouse
Me défend pour jamais d'être à d'autre qu'à lui.

THÉOTIME *au désespoir.*

Par quelle main ce Dieu me foudroye aujourd'hui !
De quoi me parles-tu ? de nœuds que l'artifice,
Que la trahison même, unie à l'injustice,
Que l'erreur t'a contrainte à serrer malgré toi.
Avant que d'être à Dieu, tu m'as donné ta foi;
Ose me démentir.

EUPHÉMIE.

Il est vrai, l'hymenée
A ton sort promettoit d'unir ma destinée :
Mais, réponds : si Constance, entraînée aux autels
D'un autre avoit reçu les serments solemnels;
Si l'on m'avoit forcée à devenir sa femme,
A lui porter ma main, que ton amour réclame;
Si le devoir enfin m'eût soumise à ses loix,
Pour rompre cet hymen, parle: aurois-tu des droits?

THÉOTIME *avec fureur.*

Les mieux fondés, les droits d'une prompte vengeance.
Tout devient légitime à l'amour qu'on offense;
De cent coups de poignard, & jusques dans ton cœur,

Ma rage auroit percé celui du raviſſeur . .
Mais ce Dieu que j'adore, & que pour mon
ſupplice,
De ſes crimes la terre a rendu le complice,
Ce Dieu que le menſonge & la crédulité
Font ſervir de prétexte à leur férocité,
Au gré de leur caprice indulgent ou ſévère,
Il voit du haut des cieux, il voit avec colère,
Tous ces humains groſſiers lui prêter leurs er-
reurs,
Conſacrer de ſon nom leurs ſtupides fureurs ;
Non, jamais l'Eternel n'a forgé ces entraves,
Ce joug ſous qui s'abaiſſe un vil peuple d'eſclaves ;
De ces fers odieux ſes regards ſont bleſſés ;
Un volontaire hommage, & non des vœux forcés,
Voilà le ſeul tribut que la raiſon lui donne,
Voilà le pur encens, qui s'élève à ſon trône.

Rapidement.

Ingrate, c'étoit lui, ce Dieu ſi bienfaiſant,
Qui m'amenoit vers toi dans cet heureux inſtant,
Qui briſoit tes liens, qui terminant nos peines,
En des nœuds enchanteurs changeoit d'horribles
chaînes,
Me nommoit ton époux, m'appelloit dans tes bras,
Ordonnoit notre hymen . . tu ne m'écoutes pas ;
Tes yeux couverts de pleurs . . *avec tendreſſe.*
O maîtreſſe adorée,

Il lui prend la main.

Chère épouse, fuis-moi.. mon ame eſt déchirée;
Ne me réſiſte plus; n'attendons point le jour;
Jette-toi dans mon ſein; fuyons de ce ſéjour;
Fuyons.. *Euphémie le quitte, va s'appuyer à la colonne funéraire qui eſt ſur le devant du théâtre; Théotime l'y ſuit.*

Hé quoi! toujours à mes deſirs rebelle..

Il revient au milieu de la ſcène.

Tu ne m'aimas jamais! il falloit donc, cruelle,
Il falloit me montrer, ſans nul déguiſement,
Ce cœur, qui peut jouir de mon affreux tourment;
Il falloit t'oppoſer au penchant qui m'entraîne,
Combattre mon projet, ſatisfaire ta haine,
T'applaudir de ces nœuds, que l'enfer a tiſſus,
Oſer me dire enfin.. que tu ne m'aimois plus,
Que tu me laiſſerois une vie odieuſe,
Que tu voulois ma mort.. la mort la plus affreuſe.

Avec attendriſſement.

Ah! Conſtance, & ces coups.. *en pleurant.*
Ils partent tous de toi!

EUPHÉMIE *revenant à Sinval avec précipitation.*

Ecoute, cher amant.. Sinval, écoutez-moi;
N'attends pas que jamais Conſtance diſſimule.
Cédant à ma tendreſſe, à ce feu qui me brûle,
Oui, j'avois tout promis; je ne le cache pas;

Oui, je t'immolois tout; je volois sur tes pas;
Insensible aux dangers, aux menaces de l'onde,
Je te suivois par-tout, jusqu'aux bornes du monde;
Je portois mon amour aux plus sombres déserts:
Avec toi partagés, ils me devenoient chers;
Je te sacrifiois mon repos, ma patrie,
Mes serments, mon devoir, ma déplorable vie,
Mon honneur, mille fois préférable à mes jours,
Tout, en un mot, ce Dieu que j'offense toujours;
Pour combler mon supplice, en ce moment encore
Plus que jamais, Sinval, je t'aime, je t'adore:
Je le dis à ces lieux par la mort habités,
A ce ciel dont j'entens les foudres irrités...
Prête à tomber enfin sur les bords de l'abîme,
Mes yeux se sont ouverts, & j'ai vu.. tout mon crime.
Tu t'élèves envain contre ces nœuds sacrés,
Par la religion, par la loi consacrés:

Avec noblesse.

Sois mon juge, Sinval; j'en appelle à toi-même;
Prononce; ose oublier que mon arbitre m'aime;
Ose écarter l'amour de tes sens prévenus;
Consulte ta raison, & dix ans de vertus,
Dix ans, qu'un jour peut-être, un instant va détruire;
L'équité te conduit; la probité t'inspire;
Parle: j'ai contracté, Sinval, avec un Dieu;

Un Dieu même a reçu ma parole, & mon vœu,
Sinval; & tu voudrois que malgré ma promesse,
Malgré tous mes serments, que je déments sans cesse,
Ma lâche trahison m'arrachant à l'autel,
Rompît ouvertement ce contrat solemnel!

Elle fait quelques pas, en regardant le ciel.

Le crime est digne assez, grand Dieu, de ta colere,
D'apporter dans ton temple un hommage adultere,
De nourrir dans mon sein des parjures secrets,
Sans ajouter encor l'audace à mes forfaits;
Non, ne t'en flatte pas, Sinval; ma perfidie
Respectera du moins la chaîne qui me lie;
Je sçaurai m'y soumettre, attendant que le ciel
Etouffe dans mon cœur un feu trop criminel,
Y dompte ton image; ou que la mort plus prompte
Vienne dans mon cercueil ensevelir ma honte.
Si Constance t'est chere, ose donc l'imiter;
Renferme ton ardeur; cherche à te surmonter;
A nos propres regards méritons notre estime;
Rappelle ta vertu; montre-moi Théotime;
Ce nom t'instruit, Sinval, de ton devoir, du mien:
Tous deux ils t'ont parlé. Je n'écoute plus rien;
Je dois, sans doute, à Dieu cette force suprême;
Je pourrois retomber.. sauve-moi.. de moi-même.

Pendant tout ce couplet, Théotime donne divers signes d'agitation.

Ah! Sinval, qu'ai-je dit? je connais mon amour.

Elle s'avance vers le souterrain.

Va.. séparons-nous, fuis par ce même détour
Qui t'a vu.. pour ma honte en ces lieux t'introduire.
Laisse-moi sur mon cœur conserver cet empire;
Adieu..

THÉOTIME *montrant ce souterrain, & parcourant le théâtre avec une sombre fureur.*

Ce n'est pas là, barbare, mon chemin.

Il revient sur ses pas.

EUPHÉMIE.

Que dis-tu? réponds-moi.. quel seroit ton dessein?

Il parcourt le devant de la scène, & Euphémie le suit.

Tes regards enflammés!.. eh! que prétends-tu faire?

Il va du côté de l'escalier; elle court à lui.

Ah! Sinval! où vas-tu?.

THÉOTIME *se retournant.*

Je vais.. te satisfaire.

EUPHÉMIE.

Quoi?.

THÉOTIME *avec impétuosité.*

C'est peu que Sinval expire de tes coups;
Le trépas te paraît un supplice trop doux;
Ta cruauté demande un plus grand sacrifice:
Tu veux que, sans mourir, sur moi je réunisse,
Les maux les plus affreux, tous les fléaux divers,
Une éternelle mort, les tourments des enfers;
Tu connais les transports de ces ames sacrées,

Et d'encens & de fiel à la fois enivrées..
Je vais m'abandonner à toutes leurs fureurs,
Sécher dans des cachots inondés de mes pleurs,
Chaque jour y maudire une horrible exiſtence..
De ces antres profonds, creuſés par la vengeance,
Puiſſent mes cris perçants juſqu'à toi retentir,
Te troubler, t'arracher un trop vain repentir!
Oui, pour les épuiſer ces châtiments terribles,
Je vais porter mon cœur, à ces cœurs inflexibles,
Par un aveu ſincère allumer leur courroux,
Contre moi les armer au nom d'un Dieu jaloux;
Le cloître, dont le zèle exige des victimes,
Le cloître va ſçavoir mes erreurs, tous mes crimes;
Il ſçaura que j'ai pris pour la religion,
Pour de ſaints mouvements, mes feux, ma paſſion,
Que, lorſqu'à Dieu j'ai cru rendre un fidele hommage,
C'étoit toi, c'étoit toi dont j'adorois l'image;
Que Sinval de tes fers a voulu t'affranchir;
Qu'à tes pieds gémiſſant, il n'a pu te fléchir;
Qu'une ame ſans pitié, barbare, eſt ton partage;
Que.. je meurs de douleur, de déſeſpoir, de rage;
Et j'y cours.. *Il va du côté de l'eſcalier.*

EUPHÉMIE *voulant le retenir.*

Ah! Sinval, arrête..

THÉOTIME *marchant toujours.*

C'eſt en vain.

EUPHÉMIE *le suivant.*

Arrête..

THÉOTIME.

Laisse-moi..

EUPHÉMIE.

Tu me perces le sein!

Eh! cruel, est-ce à toi d'augmenter mes allarmes?

Elle se jette avec précipitation à ses pieds.

Vois Constance à tes pieds, les baigner de ses larmes;

Demeure..

THÉOTIME *la relevant.*

De tes pleurs tu sçais trop le pouvoir.

Il la regarde avec tendresse.

Constance.. j'obéis.. *Il fait quelques pas en revenant sur la scène.*

Mais remplis mon espoir..

Il se jette à ses pieds.

C'est moi dont la douleur, c'est moi dont la tendresse

Embrasse tes genoux, te conjure, te presse..

Epouse de mon cœur, ne me refuse pas;

Il se releve avec vivacité, la serre dans ses bras.

Viens, sortons de ces lieux, précipitons nos pas.

EUPHÉMIE *en pleurant.*

Que veux-tu?

THÉOTIME.

Mon bonheur.

EUPHÉMIE.

Ma mort.

THÉOTIME.

Ah! dis la mienne,
Si tu tardes encor.. *Il entraîne Euphémie vers le détour.*

EUPHÉMIE.

Je me soutiens à peine.
Pour mes sens désolés, quels combats! quel tourment!
A Théotime.
O ma religion.. je me meurs.. un moment;
Sinval, écoute-moi: *elle s'arrête.*
Sçais-tu que la misere,
Le chagrin dans ces murs ont amené ma mere?

THÉOTIME *avec surprise & indignation.*

Ta mere! ici! quel nom!. l'auteur de tous nos maux!

EUPHÉMIE *avec attendrissement.*

Sinval! elle a repris des sentiments nouveaux;
Sinval! elle est ma mere.. hélas! par notre fuite,
Au malheur, au besoin elle se voit réduite.

THÉOTIME *s'est arrêté avec Euphémie.*

Tu parles de parents à ton amant.. à moi,
Qui n'adorai jamais, n'idolâtrai que toi!
Ah! tu n'as pas mon cœur: la mere de Constance
Ne doit point éprouver l'horreur de l'indigence.
Malgré les bords lointains qui nous sépareront,

Sur ſon adverſité nos ſecours s'étendront,
Et.. *Il entraîne une ſeconde fois Euphémie.*
Partons. L'heure fuit; ſous ces voûtes funebres,
J'apperçois s'éclaircir, & tomber les ténebres.

EUPHÉMIE.

Trahir.. non.. je ne puis .. *Elle tombe ſur ſes genoux, les mains levées vers Théotime, comme pour le prier.*

THÉOTIME.

Ne crois plus me toucher;
De ces lieux, malgré toi, je ſçaurai t'arracher..
Il la ſoulève avec violence & marche vers le ſouterrain.

EUPHÉMIE *éplorée.*

Que fais-tu, malheureux?. Sinval.. mon Dieu!. j'expire!..
Son voile eſt en déſordre.
Sous tes coupables mains, mon voile ſe déchire!.
Arrête.. ciel! ô ciel!. la terre m'engloutit!
Une des tombes qui ſont ſur la ſcène, s'ouvre ſous les pas d'Euphémie; la pierre ſe briſe, & roule avec bruit. Euphémie eſt entraînée dans la chûte, & ſe trouve à moitié engloutie dans ce ſépulcre. La Comteſſe d'Orcé paraît ſur l'eſcalier, un flambeau à la main, & conduite par Mélanie.

SCENE III.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE, LA COMTESSE-D'ORCÉ, CÉCILE.

MÉLANIE *appercevant Sinval.*

THÉOTIME!

LA COMTESSE D'ORCÉ *laissant échapper le flambeau de ses mains, & tombant dans les bras de Mélanie.*

Sinval!

CÉCILE *ouvrant une porte qui donne dans le caveau, recule d'étonnement. Euphémie & Théotime sont frappés de terreur, & cet état les empêche d'appercevoir les autres personnages.*

EUPHÉMIE *à peine revenue de son accablement.*

Enfin, Dieu me punit;
Je tombe sous son bras; c'est ici qu'il m'appelle;
C'est ici qu'il détruit ma substance mortelle,
Qu'il a marqué le terme à mes égarements,
Que vont rouler pour moi des siècles de tourments,
L'éternité.. terrible à mes regards offerte;
Ici, j'attends la mort.. & ma tombe est ouverte.

Théotime veut la relever : elle le repouſſe avec indignation.

Homme trop criminel, va, fuis loin de ces lieux,
Et puiſſe mon trépas te deſſiller les yeux!
N'as-tu point dans cette ame, à mon repos fatale,
Entendu retentir la pierre ſépulcrale?
N'as-tu point vu ce Dieu la briſer ſous mes pas?
Lui-même eſt accouru m'arracher de tes bras;
Dans ce tombeau, lui-même il m'a précipitée;
Aux pieds de ſa juſtice, il m'a déja citée;
Il t'y traîne avec moi; ne crois pas échapper
A ſon glaive.. il menace, il s'apprête à frapper;
Son flambeau te pourſuit à travers ces ténèbres;
Lis ton arrêt écrit ſur ces marbres funèbres..
La foudre approche, éclate.. elle fond ſur nous deux;
L'enfer s'ouvre.. ô Sinval, quels fantômes hideux!
Des ſpectres agités errent dans ces lieux ſombres;
Sous le même linceul, je vois un peuple d'ombres;
Tous les morts, réunis dans ces murs pleins d'effroi,
Du fond de leurs tombeaux s'élevent contre moi;
Ils m'entraînent!. je vais auprès de vous m'étendre,
A vos triſtes débris mêler ma froide cendre;
Par vos accents plaintifs ceſſez de m'accuſer.
La colère du ciel ne ſçauroit s'appaiſer!
O maître des humains, qu'ont laſſé mes offenſes,
Sur moi ſeule répands la coupe des vengeances;

Avec attendrissement.

De Sinval, ô mon Dieu, détourne ton courroux,
Et qu'un remords heureux le dérobe à tes coups!

En se retournant, elle apperçoit la Comtesse.

Ah! ma mere, c'est vous que ma faiblesse implore,
Oui, vous voyez Sinval, pour qui je brûle encore,
Ma mere, en ce moment, j'allois.. j'allois vous fuir,
Infidele à mes vœux, les rompre, les trahir..
De cet asyle saint je marchois vers l'abîme,
Et j'engageois Sinval à partager mon crime;
Je l'entraînois.. un Dieu, trop lent à se venger,
Dans cette tombe enfin est venu me plonger..
J'y veux mourir. *Elle se jette sur la tombe & l'embrasse avec emportement.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

O ciel!

THÉOTIME *à la Comtesse.*

Vous voyez votre ouvrage!

Tous les personnages restent pendant quelque temps dans un silence profond.

EUPHÉMIE *se relevant avec fureur, & jettant les yeux sur Théotime.*

Je te revois encor! que veux-tu davantage?
Le ciel frappera-t-il sans ébranler ton cœur?
Cruel, n'est-il pas tems que ce ciel soit vainqueur?
Criminels dévoués au terrible anathême,
Combattrons-nous toujours contre ce Dieu suprême?
Attendrons-nous l'instant où rassemblant ses coups,

Son tonnerre, qui gronde, ait éclaté sur nous,
Qu'il nous ait engloutis, pour venger ses injures,
Dans une éternité de feux, & de tortures?
Du sort qu'il nous prépare, il vient de m'avertir:
Sinval, cede à ma voix, au cri du repentir,
A la religion, à Constance, à toi-même;
Pour la derniere fois je te dis que je t'aime,
Que je dois, que je veux dompter ces mouvements,
Que je veux étouffer les moindres sentiments.
Si l'amour.. qu'ai-je dit? si la pitié t'inspire,
Si mes larmes encore ont sur toi quelque empire,

Théotime s'attendrit par degrés.

Laisse-moi retourner aux pieds de nos autels,
Y porter mes remords, mes tourments éternels;
Laisse-moi m'immoler à ce Dieu que j'offense..
Je vois couler tes pleurs: ils prennent ma défense,
Te parlent pour ce Dieu, qui te r'ouvre les bras,
Qui rentre dans ton sein.. ne le repousse pas,
Sinval, cours à ses pieds déposer nos allarmes;
Sinval.. le repentir pour Dieu même a des charmes;
Nos maux l'attendriront; il se désarmera;
Un pas vers lui de plus, il nous pardonnera.

THÉOTIME *en pleurant amerement, & après une longue pause.*

Il l'emporte, ce Dieu; sa grace est dans ta bouche;
Je cede à son pouvoir: c'est par toi qu'il me touche;
Tu me rends aux autels, à mes devoirs, à moi,
A dix ans de vertus que je perdois sans toi;

Mon cœur envain s'éleve & t'oppose un obstacle :
Tes larmes.. sur ce cœur vont produire un miracle.
Eh bien! ce mot affreux, le puis-je prononcer ?
Je vais.. à mon amour.. Constance... renoncer,
Oui.. te quitter.. te fuir.. fuir.. tout ce que j'adore,
Finir loin de ta vue un destin que j'abhorre,
T'arracher, te bannir de mes sens éperdus..
O ciel ! en est-ce assez ?. que te faut-il de plus ?

EUPHÉMIE.

Euphémie, ô mon Dieu, retrouve Théotime?

THÉOTIME.

Ah! jamais la vertu ne fut plus près du crime.
Mon cœur l'éprouve trop ; c'est peu que de mourir:
Connais, sens tous les maux que l'homme peut
souffrir :
Vois l'abîme effroyable où je me précipite :
Je m'éloigne.. je pars.. Constance, je te quitte..
Je pars.. je t'obéis, bien plus encor qu'à Dieu;
Constance.. tu reçois mon éternel adieu;
Mon ame, de regrets, de douleurs consumée,
Pour toujours ! . quand jamais tu ne fus plus aimée.

Il se fait violence & sort précipitamment.

EUPHÉMIE *le suivant des yeux jusqu'à ce qu'elle ne l'apperçoive plus.*

Je n'ai plus qu'à mourir.

Elle tombe les bras étendus sur une des pierres sépulcrales.

SCENE IV & *derniere.*

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *embraſſant Euphémie avec tranſport.*

Tu triomphes enfin!
Les tranſports de la grace ont paſſé dans ton ſein!
O mon Dieu, ma priere eſt enfin exaucée;
Au rang de tes élus Euphémie eſt placée.

A Euphémie.

Nous accourions vers toi pour calmer ta douleur:
Dieu lui-même eſt venu, de ſon bras protecteur,
T'applanir le chemin qui mene à la victoire;
Goûte bien ton bonheur, & jouis de ta gloire.
Ce choc, où ſe détruit l'humaine paſſion,
Affermit le pouvoir de la religion.

CÉCILE.

A ce ſublime effort.. je demeure interdite!

A Mélanie.

J'obſervois tous ſes pas; je révélois ſa fuite:
Contrainte à l'admirer, je vois que la vertu
Plaît davantage au ciel, quand elle a combattu.

MÉLANIE *occupé à ſecourir Euphémie.*

D'où vient que dans mes bras tremblante.. inanimée..

Sur son front pâlissant la mort même imprimée!

A la Comtesse avec vivacité.

Secourons votre fille.. empressons-nous.. ô cieux!
Qu'il en coûte à nos cœurs pour être vertueux!

A Euphémie avec tendresse.

Ma sœur..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Voilà le fruit des rigueurs d'une mere!
O vous, qui trahissez ce sacré caractere,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel
Qui punit les erreurs de l'amour maternel!

La Comtesse, Mélanie & Cécile se réunissent pour arracher à cette situation Euphémie mourante.

La toile se baisse.

MÉMOIRES

D'EUPHÉMIE.

MÉMOIRES

D'EUPHÉMIE.

Oui, ma chere fille, car ma tendre amitié me permet de vous donner ce nom & de prendre avec vous celui de mere, oui, vous aurez ce fidele tableau de mes malheurs, que vous me demandez avec tant d'inſtance; hélas! vous le trouverez inondé de mes larmes; la ſource en eſt intariſſable. La ſeule choſe qui me fait ſupporter la douleur de revenir ſur le cours de la vie la plus infortunée, c'eſt que cette image de mes peines pourra vous être de quelque utilité; mes revers vous inſtruiront; ils vous feront deſcendre en vous-même, examiner avec une attention réfléchie, ſi le deſir de vous conſacrer à Dieu dans les mortifications du cloître, eſt une vocation bien déterminée, ſi l'impulſion du bras céleſte ſe fait ſentir dans le pieux tranſport qui vous anime. Sans contredit, notre état eſt le plus heureux que l'on puiſſe embraſſer, lorſqu'on ſe ſent appellé par cette voix intérieure & irréſiſtible qui nous force, nous entraîne & nous arrache à tous les ſonges & à toutes les illuſions de la terre. Mais ſommes-nous retenus encore par ces liens

funeſtes; portons-nous aux autels une ame offuſquée de ces ténébres que la grace ſeule peut diſſiper: quelle guerre inteſtine, quels pénibles combats nous nous préparons à ſoutenir! Qu'une pareille ſituation eſt un tourment affreux, & que nous offenſons ce maître ſuprême, à qui nous devons un compte exact de nos moindres ſentiments!

Vous me croirez, ma chere enfant; je n'ai nul intérêt à vous déguiſer la vérité: je touche au moment terrible où cette vérité ſe laiſſe voir ſans nuages; c'eſt en quelque ſorte des bords de la tombe que je vous écris. Tous les cœurs ſenſibles ſe reſſemblent à peu près, & par malheur pour le mien, il eſt en droit de donner des conſeils aux autres; il n'y en a jamais eu de plus tendre & de plus douloureuſement affecté. Je mourrai contente, ſi vous profitez de ma triſte expérience. Les infortunés doivent goûter une eſpece de conſolation, quand ils peuvent empêcher qu'on ne s'expoſe aux épreuves qu'ils ont eſſuyées. Il me ſemble que je recommence avec vous la carriere de la vie, & l'idée que mon exemple pourra vous préſerver des cruels évenements dont j'ai été la victime, répand de l'adouciſſement ſur mes derniers jours.

La Bretagne m'a vu naître. J'apportai au monde quelques-uns de ces avantages humains

qui n'ont que peu de valeur à des yeux éclairés par la religion ou même par la seule raison ; de la noblesse, un extérieur agréable, cette vivacité qu'on appelle de l'esprit, voilà les premieres chimères qui purent m'en imposer ; elles me furent cependant encore moins préjudiciables qu'une sensibilité extrême qui se fortifia & s'accrut avec l'âge. Il n'y a point de faibles mouvements pour les cœurs de cette trempe ; tout y prend le caractere énergique des passions ; ils s'enflamment avec d'autant plus de facilité, qu'ils attachent de la vertu à persévérer dans leurs penchants. J'avois beaucoup de tendresse pour ma famille ; je sentis qu'il pouvoit être encore des affections plus vives, & qui rempliſſent davantage ces desirs insatiables qui nous tourmentent. Il ne faut point se le dissimuler : il n'est que l'amour qui porte avec soi cette plénitude de sentiments, & qui fixe l'inquiétude de ces desirs rarement satisfaits. Quel bonheur pour une ame susceptible de toute l'étendue de cette passion, quand un Dieu même en est l'objet ! qu'alors elle est suivie de plaisirs purs & inaltérables. Mais ma destinée étoit d'errer longtems dans les routes trompeuses du monde, & je devois servir d'instruction aux esclaves insensés des attachemens terrestres.

Un des amis de mon pere nous présenta le

Chevalier de Saint Albon comme un parti qui pouvoit me convenir pour la fortune & pour la naiſſance; ce fut à mes yeux ſes moindres qualités. Une phyſionomie noble & intéreſſante, des graces ſans affectation, une taille élégante & majeſtueuſe, le ſentiment même qui parloit par ſa bouche, un air d'honnêteté & de vertu répandu ſur toute ſa perſonne, ce charme enfin qui nous attire, nous ſubjugue, & qu'on ne peut définir: voilà ce qui me frappa tout à coup, & ce qui décida de mon cœur pour la vie. Il ſembloit que la nature eût choiſi de tout tems Saint Albon pour être mon époux; nous avions les mêmes inclinations, la même ſenſibilité; nos ames furent bientôt enchaînées l'une à l'autre par des liens dont peut-être je traîne encore les reſtes juſque ſur le tombeau qui va m'engloutir. Faibles créatures que nous ſommes, pouvons-nous bien nous connaître, & diſtinguer la véritable cauſe de nos ſentiments? Hélas! Je frémis de m'interroger, de porter la lumiere dans ce cœur expirant, & déchiré par mille bleſſures! Malheureuſe! Eſt-il bien vrai que ce ſoit Dieu ſeul qui fait couler tes larmes?

Les parents du Chevalier & les miens, étoient d'accord; mon pere ſurtout ne deſiroit rien tant que ce mariage; il m'aimoit tendrement, c'étoit dans ſon ſein que j'allois me conſoler des duretés

de ma mere: mon frere étoit tout ce qu'elle voyoit, tout ce qui l'occupoit; elle lui eut sacrifié mon pere même: avec de telles dispositions, il est aisé de juger qu'elle m'étoit peu favorable. Mon mariage cependant, malgré tous les obstacles qu'y apportoit ma mere, n'avoit pu se différer; je touchois au moment qui devoit sceller mon bonheur. Jamais Saint Albon ne m'avoit paru plus digne d'être aimé; il réuniſſoit tous les agréments, toutes les vertus. Le jour est fixé où ces nœuds si chers doivent se former. La veille de ce jour heureux, je sens une mélancolie subite s'emparer de moi; quand j'aurois dû me livrer à la joie, je m'abandonnois à la plus profonde triſteſſe; je m'enfonçois dans un morne accablement; mes regards se partagoient entre mon pere & le Chevalier, & par un mouvement involontaire, des pleurs couloient dans mon sein; une voix secrete y gémiſſoit sourdement. Le soir, avant que de me retirer, j'embraſſe mon pere, je lui demande plusieurs fois sa bénédiction; je revenois sans ceſſe dans ses bras; il sembloit éprouver le même trouble: nous pleurions ensemble. Enfin nous nous quittons, comme si cette séparation devoit être éternelle, & je me traîne à mon lit avec une épouvante que je ne pouvois repouſſer. Envain je me disois que mon sort alloit être lié à celui d'un homme adoré, qui

n'avoit d'autre desir que de me rendre la plus heureuse des épouses, qui seroit le plus tendre ami de mon pere; cette perspective si flatteuse que j'envisageois, faisoit place, malgré moi, à des images lugubres, à des pressentiments funèbres. Fatiguée de ce tumulte d'idées sombres & sinistres, je céde au sommeil.

Je n'ignore point qu'ajouter foi aux songes est une de ces faiblesses de l'esprit humain, que rejette absolument la raison: mais le mien a tant de rapport avec les tristes évenements de ma vie, qu'il m'est indispensable de vous en parler; je le mets à la tête de mes infortunes; c'est par ce songe effrayant que j'entre en quelque sorte dans cette longue carriere de disgraces, où la mort est prête à terminer mes pas.

Je me promenois dans un jardin spacieux, j'en admirois la beauté. Ce spectacle change. Je ne vois plus qu'un désert, qu'un lieu de désolation; je suis retirée de la tristesse que m'inspiroit ce séjour, par de longs gémissements qui redoublent ma terreur. Je me trouve dans une église d'une hauteur immense, & toute tendue de noir; on y récitoit l'office des morts. Un autel de marbre blanc s'élevoit au fond de l'édifice; il étoit éclairé d'une lampe d'où dégouttoit du sang, & au-dessous de laquelle se lisoit une inscription que je n'ai jamais pû me rappeller; tout ce dont je me ressou-

souviens, c'est que cette inscription m'épouvanta. Saint Albon me donnoit la main, il étoit pâle & en habits de deuil. Un inconnu nous annonce qu'on nous attend à l'autel pour nous marier; à peine y sommes-nous arrivés, qu'on déploye sur nous un linceul funéraire qui enveloppoit aussi le prêtre; l'anneau qu'il met à mon doigt se brise en plusieurs morceaux. La foudre tombe; je demeure sans connoissance. Je r'ouvre les yeux: je roulois dans une fosse profonde; & un monceau de terre s'ébouloit avec bruit sur ma tête; j'appellois Saint Albon: une porte s'ouvre; un spectre hideux s'avance & me crie d'une voix sépulcrale: suis-moi; il me conduit par un long souterrain; il disparaît. Je parviens à un caveau: j'y apperçois un homme enchaîné, qui pleuroit, les deux mains étendues sur une tête de mort. J'étois ensévelie dans une piece de drap noir, & cependant je marchois vers un cimetiere au milieu d'un lugubre convoi; le mort qu'on portoit se leve du cercueil, me presse dans ses bras; le froid qu'il répand dans mon sein, produit une impression si forte que je m'éveille en sursaut.

Mes sens disputoient encore contre les traces de ce songe horrible: j'entends ouvrir ma porte; la peur me saisit; je demande qui peut entrer à cette heure dans mon appartement? On me répond: „ venez promtement, Mademoiselle.

„ il n'y a point de tems à perdre ; Monſieur „ votre pere veut vous voir. —— Mon pere me „ voir ! —— Oui, Mademoiſelle, ne différez „ point, il ſe meurt."

Je veux interroger le domeſtique : il étoit déjà loin. Je vole chez mon pere. Quel ſpectacle me frappe ! mon malheureux pere ſuccombant ſous une attaque d'apoplexie, & expirant entre les bras d'un prêtre & d'un médecin ; ma mere pleurant à ſes côtés, & mon frere aux pieds du lit, regardant ces objets de terreur d'un œil aſſez indifférent, & comme préparé au déſaſtre qui nous menaçoit. „ Ah ! c'eſt vous, ma fille," me dit mon pere d'une voix embarraſſée & preſque éteinte ; „ venez, ma chere Conſtance, appro- „ chez ; je n'ai plus que quelques moments à „ vivre ; je veux que ce ſoit vous qui me fermiez „ les yeux. Madame," ajoute-t-il, en ſe tournant vers ma mere, „ ſi je puis me flatter d'avoir „ encore après ma mort quelques droits ſur „ votre amitié, daignez-vous intéreſſer au bon- „ heur de notre chere fille : hâtez ſon mariage. „ Mon fils ne me déſavouera point ; il ne doit „ pas être jaloux des marques de bonté que „ vous accorderez à ſa ſœur ; je vous en conjure : „ faites-lui oublier ma perte ; qu'elle me retrouve „ en vous." A ces mots je tombe, en fondant en larmes, dans le ſein de mon pere, qui faiſoit

des efforts pour se lever & pour m'embrasser; j'étois mourante avec lui. Je sors de cet abîme de douleurs pour entendre s'écrier: il n'est plus! Je retombe dans mon anéantissement, & j'en reviens pour sentir davantage toute l'horreur du coup qui venoit de m'accabler.

En effet, je perdois tout dans ce pere si chéri. C'est alors que je commençai à entrevoir le funeste avenir qui m'attendoit. Je ne pouvois me cacher que mon mariage déplaisoit à ma mere; elle étoit maîtresse de tous les biens, & mon frere avoit toute sa tendresse. La présence du Chevalier adoucissoit ma tristesse, sans la dissiper; mon estime égaloit mon amour; je trouvois l'ami le plus zélé, le plus respectable dans le plus tendre des amants; il n'avoit point employé la séduction pour me plaire: c'étoit son cœur sensible & généreux, qui m'avoit charmée; j'ose dire qu'il étoit un assemblage des perfections humaines, & je me défiois enfin de l'espérance flatteuse, qui m'avoit trop abusée, de posséder un époux si accompli: j'avois éprouvé que le ciel se plaît à trahir nos vœux à l'instant même qu'il paraît nous favoriser le plus. Ma mere ne tarda point à réaliser mes craintes. „ Mademoiselle," me dit-elle peu de jours après ce triste événement, „ songez à m'obéir; préparez-vous à un voyage „ qu'exige la décence; ce soir vous ne ferez

„ plus ici." Je veux repliquer : on m'impose silence, & je retourne à mon appartement, incertaine si j'existois encore.

Eh bien! m'écriai-je, mes pressentiments étoient-ils fondés? avois-je tort de regarder la mort de mon pere comme la source de toutes mes afflictions? O mon pere, vous n'êtes plus! vous n'êtes plus! le ciel ne m'a laissé la vie que pour vous pleurer éternellement; & pourquoi ne m'a-t-il pas précipitée avec vous au tombeau? mon cercueil du moins seroit près du vôtre.... Voilà donc le sort qui m'étoit réservé?... Où est Saint Albon? où est-il? que vais-je devenir? je ne le verrois point? je m'éloignerois de ces lieux, sans être assurée qu'il m'aimera toujours, que notre amour triomphera des obstacles! il y faut renoncer.. Non, Saint Albon ne sera point mon époux.. il ne sera point mon époux!..

Je m'arrache à l'excès de mon désespoir, pour essayer si j'aurai la force d'écrire au Chevalier. Déja ma main tremblante avoit tracé quelques lignes; ma mere entre avec fureur, & me demande ce que je fais? Mon embarras me trahit; elle surprend ce billet commencé & le déchire en m'ordonnant de la suivre; je me jette à ses pieds. — „ Ma mere, où voulez-vous me con„ duire? Du moins, avant mon départ, que je „ voye un instant, un seul instant, l'époux que

„ vous me destiniez. N'est-ce pas vous & mon
„ pere qui m'avez permis de lui donner ce nom?
„ N'aviez-vous point flatté mon pere expirant?...
„ Ma mere, vous ne m'entendez point; vous ne
„ voyez point ma douleur; j'embrasse vos ge-
„ noux, je les arrose de mes larmes; plongez-
„ moi dans un cachot; donnez-moi la mort, la
„ mort la plus cruelle; mais que je voye encore
„ Saint Albon, que je lui dise encore.... Ne
„ suis-je plus votre fille? Déchirez donc mon
„ cœur; reprenez la malheureuse vie que je vous
„ dois.... Quel est mon crime? Vous m'avez
„ été toujours chere; oui, ma mere, je vous ai
„ toujours aimée, malgré vos rigueurs.... Est-ce
„ vous qui me percez le sein?"

J'étois mourante à ses pieds que je ne voulois point quitter. „ C'est donc là, Mademoiselle, „ répond ma mere, le fruit de la sage éducation „ que vous avez reçue? Vous avez abusé de „ l'aveugle tendresse de votre pere? & depuis, „ quand une fille de votre âge a-t-elle le droit „ de céder à ses caprices, aux égarements de „ son cœur? Qui vous a dit que j'approuvois „ votre mariage avec Saint Albon? Les tems „ sont changés, Mademoiselle; je suis maîtresse „ de votre sort, & ma volonté doit déterminer „ tous vos sentiments. Je n'ai point d'éclaircis- „ sements à vous donner sur ce que je déciderai

„ à votre égard: il vous ſuffit d'apprendre, en „ ce moment, que mon deſſein eſt que vous „ m'obéiſſiez ſans réplique." Auſſitôt des domeſtiques me portent expirante dans un carroſſe; où ma mere étoit déja montée avec mon frere; tous deux pendant près de cinq jours m'accablent de leur inhumanité. Nous arrivons aux portes d'un couvent; „ c'eſt-là, Mademoiſelle," me dit ma mere du ton le plus dur, „ le nou- „ veau ſéjour que je vous ai choiſi. Souvenez- „ vous que je réglerai ma conduite ſur la vôtre, „ & que votre deſtinée eſt entre vos mains." Ce furent ſes dernieres paroles; elle ne me laiſſa pas le tems de lui répondre; nous étions entrées dans le couvent; j'étois tranſportée dans un monde inconnu, enfermée dans une eſpece de priſon, loin de la maiſon paternelle, loin de tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie, loin du Chevalier; & tous ces coups de foudre m'avoient écraſée à la fois.

Quelle image effrayante, lorſque revenue de ce tumulte de chagrins imprévus, je pus me rendre compte de mon horrible ſituation! Je ne voyois autour de moi qu'un abîme immenſe de maux; il ne me reſtoit pas même la derniere reſſource des infortunés, cet eſpoir conſolant, le ſeul ami qui nous ſuive juſqu'au tombeau. J'étois partie ſans avoir vu Saint Albon! je me

croyois certaine, oui, certaine que je ne le verrois plus, qu'il ceſſeroit de m'aimer.. je repouſſois toute idée moins affligeante. Ah Dieu! & l'ame ne ſuccombe point à de pareils aſſauts!

Mon premier mouvement fut d'aller me précipiter aux pieds d'un crucifix que je trouvai dans ma chambre; je l'embraſſai en verſant un torrent de larmes; je lui adreſſai une priere étouffée dans les ſanglots.

Ah! ma chere fille, c'eſt bien dans le malheur qu'on ſent l'exiſtence d'un Dieu! l'infortune ſe jette avec tranſport au-devant de ce ſuprême conſolateur; elle le voit, lui parle, lui offre ſes peines; elle éprouve qu'elle n'a point d'autre refuge, d'autre ami ſur la terre; non, il n'y en a point d'autre. Mon Dieu, mon Dieu, lui criois-je du fond de mon cœur, je n'ai d'appui de parents que vous, que vous ſeul, ô mon Dieu; prenez pitié d'une malheureuſe qui ne vous demande que la mort.

Deux ſœurs converſes entrent & fouillent dans mes poches, en rejettant ce procédé ſur des ordres précis de ma mere. On m'ôta un crayon, des lettres du Chevalier, qui étoient l'unique adouciſſement à mes maux; on ne me laiſſa de livres que l'Imitation de Jeſus-Chriſt. Que la religion, ma chere amie, a d'onction & de douceur dans ce livre admirable! il n'y a point de

traité de morale, point de philosophe ancien ou moderne, qui approche de cet excellent ouvrage; on diroit qu'un Dieu de bienfaisance l'a dicté. Qu'il m'a été utile dans le cours de ma vie, & combien de fois a-t-il reçu comme un fidèle ami, le dépôt de mes larmes!

Cependant un souvenir trop cher, loin de s'affaiblir, prenoit chaque jour un nouveau dégré d'intérêt. Saint Albon n'avoit jamais eu plus d'empire sur mon ame; je lui confiois mes peines, comme s'il eût été présent; je lui répétois les sermens d'un amour éternel; je lui demandois si le sien ne s'étoit pas ralenti, & je finissois tous ces entretiens par ne point douter que le Chevalier ne m'eût oubliée. Il semble que la sensibilité s'attache plus aux images funestes qu'aux promesses d'un fort flatteur; on diroit que le malheur est l'état naturel de l'homme; c'est toujours sur cette triste perspective que retombent ses regards, & les miens ne cessoient de s'y fixer.

Je passai plusieurs années dans un accablement qui différoit peu de la mort. Je ne recevois aucune nouvelle de ma mere. Ma douleur, mes vives sollicitations, rien n'avoit pu fléchir la sévérité du cloître. Tout m'étoit étranger; tout se retiroit de moi; c'étoit dans moi-même qu'il me falloit chercher des consolations que je n'y trouvois point. Enfin, ne pouvant plus suppor-

ter cet horrible fardeau de mes chagrins, je conçois le deſſein de m'affranchir de l'eſclavage. Cette réſolution d'abord m'effraya ; je ne me diſſimulai pas les ſuites qui en réſulteroient, la difficulté d'employer des moyens honnêtes de ſubſiſter, la néceſſité de me ſoumettre à toutes les épreuves humiliantes qu'entraîne l'infortune, plus que tout cela, les ſoupçons inévitables auxquels je m'expoſerois. Je m'écrie : non, je n'exécuterai point ce projet qui me couvre de honte à mes propres regards. Quelle eſt mon eſpérance ? De recouvrer ma liberté ? Et pourrai-je vivre un inſtant, ſi je ſuis déshonorée ? Que dira-t-on de moi ? On me croira coupable ; je ſerai condamnée à un aviliſſement éternel ; je mourrai dans le déſeſpoir, & mon opprobre me ſurvivra ; peut-être que Saint Albon lui-même... s'il alloit me ſoupçonner....

Un moment après, j'embraſſois des idées contraires. — Mais je ſuis une miſérable priſonniere qui briſe ſes fers ; il n'y a que la fuite qui puiſſe m'arracher de cette eſpece de tombeau, où, ſelon les apparences, je dois être enſevelie pour toujours : je ne vois pas enfin Saint Albon ; du moins je ſçaurai s'il vit encore, duſſé-je apprendre qu'il ne m'aime plus... Je m'arrêtai à cette derniere idée, qui bientôt eut détruit toutes celles qui s'oppoſoient à un parti auſſi violent. Que-

m'importe, me disois-je, ce qu'on pensera de moi? la vertu dépend-elle du bruit public? Ne me suffira-t-il point d'avoir mérité le témoignage de ma conscience? Que me fait le jugement, le cri de l'univers entier, si la voix de mon cœur n'a rien à me reprocher? J'aurai l'estime, j'aurai la tendresse de Saint Albon; il sçaura que lui seul m'a pu déterminer à cette démarche.

Voilà, ma chere fille, où nous conduisent les passions; l'excès de leur déreglement, est de s'efforcer de couvrir nos fautes d'un voile spécieux.

L'amour l'a donc emporté sur la bienséance, le devoir, l'honnêteté, la religion! Je fais des cordes de mes draps, & je descends par ma fenêtre dans le jardin; j'y avois déja fait quelques pas: un chien s'élance; je tombe en poussant des cris affreux, & je perds l'usage de mes sens. En revenant à moi, je me trouvai dans les mains de plusieurs religieuses, qui étoient accourues au bruit: elles me traînent chez la supérieure, qui ordonne que je sois enfermée plus étroitement & condamnée au pain & à l'eau, jusqu'à ce qu'on écrivît à ma mere & que sa réponse décidât de mon sort.

Rendue à ma prison, je m'endormis, si l'on peut le dire, dans l'accablement de mes maux. Cet anéantissement attaché aux grandes dou-

leurs, feroit-il un bienfait de la nature, ou plutôt de l'Etre suprême, qui veille sans cesse à notre conservation? Il vouloit, sans doute, me punir; il permit que je fusse réveillée de cette léthargie par de nouveaux coups de tonnerre. Une des sœurs converses qui me servoient, me fait signe qu'elle avoit quelque chose à me communiquer; j'ai l'adresse d'écarter pour un moment sa compagne : aussitôt toute mon ame vole au-devant d'un billet que cette fille tire de son sein : à peine m'en suis-je saisie, que j'ai déjà lu ces mots qui me renversent à terre comme frappée de la foudre. „ Il vous est resté, Mademoiselle, des „ amis qui ne cessent de s'intéresser à votre sort. „ On ne sçait comment vous préparer à l'événe- „ ment dont il faut, de toute nécessité, que vous „ soyez informée; vous êtes dans l'asyle de la „ religion : c'est elle qui vous soutiendra contre „ ce revers inattendu... Le Chevalier de Saint „ Albon n'est plus digne de votre tendresse... son „ cœur a changé; en un mot, Mademoiselle, il „ s'est élevé entre vous & lui une barriere insur- „ montable... le Chevalier vient de se marier..." On continuoit dans cette lettre de me plaindre, & de me donner des conseils; on m'exhortoit encore à la fermeté & à la religion; il ne m'échappa qu'un cri : le Chevalier est marié! Ensuite je ne parlai plus, je n'entendis plus; il n'y avoit

que mon cœur, qui existât pour sentir tout l'excès du désespoir. Je restai plusieurs semaines dans ce déplorable état. Si je formois encore quelques vœux, c'étoit pour être délivrée promptement d'une existence qui m'étoit odieuse. J'allois expirer: je touchois à ce moment où l'on goûte une sorte de satisfaction à quitter la vie, comme un malheureux, qui, gémissant sous un fardeau, se trouveroit soulagé, s'il venoit à en être débarrassé. Une voix, qui ne m'étoit pas étrangere, se fit entendre à mon oreille; je leve les yeux: je reconnois ma mere, ma mere! l'auteur de tous mes maux; la nature avoit encore des droits sur mon cœur presque éteint: je l'embrasse avec transport. „ Il m'a donc trahie! il „ en a épousé une autre!..." Ces mots me sont à peine échappés, que je retombe sans force sur mon lit. „ Que voulez-vous dire, ma fille," me répond ma mere? „ Saint Albon n'a point été „ marié..." Je me releve. — „ Saint Albon „ m'aimeroit encore?... Hélas! poursuit ma „ mere, puisses-tu l'oublier! il faut se résigner „ à Dieu; il tient nos destinées dans ses mains. „ Non, le Chevalier n'est point marié," ajouta-t-elle avec un profond soupir, „ mais... — „ Achevez, ma mere, qu'allez-vous m'appren- „ dre? — Saint Albon... — Eh bien! Saint „ Albon... — Est-ce que tu ne m'entends point?

„ Mon embarras t'en dit assez. Saint Albon... „ Ma fille... Il n'est plus. — Il n'est plus! — Il „ est mort, il y a déja quelque tems;" & aussitôt elle me presse contre son sein.

Ma mere passa une quinzaine de jours avec moi; je n'avois à la bouche que le nom du Chevalier; chaque instant que je me trouvois seule, je voulois me percer le cœur; l'instrument homicide étoit sur ma poitrine : la religion venoit m'arrêter la main. Hélas! si ce n'étoit à l'Etre suprême qu'est réservé le droit de prononcer sur nos jours, pourquoi supporterions-nous une existence importune? Quelle ressource pour les malheureux, que de pouvoir se jetter dans les bras de la mort!

Ma mere écrivit à une de mes tantes paternelles. Cette respectable parente ne tarda pas à se rendre auprès de moi; elle fut touchée de mes maux: elle m'emmena avec elle dans une petite terre, où elle s'étoit retirée loin du monde; son revenu médiocre lui suffisoit pour soutenir l'état borné qu'elle avoit embrassé. Ma mere m'avoit fait entendre que mon frere étoit sur le point de se marier, & que j'avois peu de bien à espérer; je n'eus pas de peine à concevoir qu'il falloit que je renonçasse à rentrer dans la maison qui m'avoit vû naître.

Ma tante employoit tous les moyens de me

consoler; je pleurois librement devant elle; j'avois perdu St. Albon; tout m'étoit devenu insupportable; je voyois partout l'ombre du Chevalier; je l'entendois gémir & me reprocher sa mort. Je me redisois souvent: c'est moi, c'est moi qui l'ai précipité dans cette tombe, où je brûle de le rejoindre; notre séparation lui aura coûté la vie, & ne sçais-je pas combien il est affreux d'être privé de ce qu'on aime? St. Albon, quoi! tu n'es plus! & je n'ai point recueilli tes derniers soupirs! tu n'as pas reçu les miens! je ne suis point expirée à tes yeux! je mourrai, je mourrai, après toi! j'ose vivre encore, & tu n'existes plus!

Il n'y avoit que Dieu seul qui pût guérir de si profondes blessures: je résolus de recourir à lui. Je priai ma tante de souffrir que je m'ensevelisse dans un couvent, & que j'y fusse attachée par un lien éternel: cette digne parente persista longtems dans ses refus; j'obtins enfin son consentement; ce fut elle-même qui me conduisit à l'abbaye de **; je l'engageai à garder le silence sur ma démarche, & surtout à ne point en instruire ma famille qui paraissoit s'intéresser si peu à mon sort. Ma tante céda à cette nouvelle demande. Que vous dirai-je, ma chere fille? Mon noviciat expiré, je pris le voile; j'avois mesuré toute l'étendue de mon tombeau: je m'y plongeai

vivante; mes vœux, mes vœux furent prononcés; quel mot! quelle image! je promis enfin à Dieu de n'aimer plus que lui. Concevez tout ce que m'imposoit ce serment terrible; eh! combien de fois s'est-il élevé contre moi!

Ma tante fidelle à l'observation de sa promesse, n'étoit point accompagnée de domestiques, lorsqu'elle venoit me voir; sa présence & son entretien étoient un soulagement au chagrin dévorant qui me consumoit. Une maladie subite m'enleve cette chere bienfaitrice, & elle emporte avec elle dans le cercueil, le secret de ma nouvelle situation & de ma retraite.

Cette perte me causa une affliction qui me fit sentir que la douleur est sans bornes. Je ne tenois plus à la société que par ce lien, & il venoit d'être rompu. Mon état étoit précisément celui d'un être malheureux qui jusqu'alors auroit eu la tête élevée hors du précipice, & qui, à cette affreuse nouvelle, y seroit retombé pour jamais.

Me voilà donc seule livrée à tous les ennemis qui étoient au dedans de moi-même! Que je m'étois trompée, quand j'avois cru trouver la paix aux pieds des autels! hélas! en changeant d'habit, avois-je changé de cœur? avois-je pu faire des serments qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de remplir? comment donner à Dieu une ame où dominoit le souvenir d'un homme? Saint

Albon n'étoit plus : mais il vivoit encore pour un amour qui se nourrissoit de ses larmes. Il m'échappoit des regrets sur le sacrifice de ma liberté, sans pouvoir me dire pourquoi je les formois ; quand j'avois perdu tout ce qui auroit pu en être l'objet, quel autre bien, quelle autre situation convenoient plus à mes malheurs, que l'obscurité du cloître & une espece de mort perpétuelle ? dans quel sein m'étoit-il permis de répandre des pleurs, si ce n'étoit dans celui de Dieu, & cependant mes jours n'étoient qu'un tissu de parjures & d'infidélités envers lui ; Saint Albon en quelque sorte lui déroboit l'hommage que tout ce qui respire doit à ce suprême bienfaiteur. Que le cœur humain est enveloppé d'épaisses ténebres ! & si l'on avoit le secret d'y lire, qu'on trouveroit peu d'hommes qui ne fussent point coupables ! je l'étois, sans doute, quand sous un maintien religieux, je conservois en moi des sentiments si opposés à la véritable piété.

Les gens du monde n'imaginent pas qu'une passion dont l'objet est détruit, puisse subsister & même s'augmenter ; ma fille, ce n'est que dans la retraite que l'on aime ainsi ; le cœur n'y connaît point cette dissipation qui le fait errer dans ses goûts, qui lui ôte de ses forces en multipliant ses desirs ; une ame isolée, solitaire, se concentre dans une affection, en fait son unique pensée, son

son seul aliment, s'y attache toute entiere; c'est pour elle qu'il n'y a ni tems, ni espace, que l'objet absent prend tous les charmes de l'objet présent, que les morts revivent, que les images se réalisent; c'est dans l'ombre & l'effroi du silence que la sensibilité vient à bout de surmonter tous les obstacles, & qu'elle déploye toute l'étendue de ses facultés. Hélas! cette sensibilité faisoit mon éternel supplice; c'étoit un vautour qui dévoroit mon cœur, sans cesse renaissant pour lui servir de pâture. Rien n'avoit pu affaiblir la violence de mes maux; toujours criminelle envers Dieu, toujours consumée pour St. Albon d'un amour aussi insensé que coupable, me jettant en pleurant aux pieds des autels, les embrassant avec fureur, y portant toute la sincérité, toute l'ardeur du vrai repentir, & rentrant dans mon ame pour me retrouver encore plus tendre & plus condamnable; tel étoit l'excès des tourments que j'avois à souffrir, & qui ne devoient avoir de fin que celle de ma vie.

Une religieuse, qu'on nommoit Sophie, voulut bien partager ce fardeau de mes peines secretes; elle pleuroit avec moi; & essayoit de me consoler; son ame pure & exempte de faiblesse, jouissoit de sa premiere innocence; c'étoit une glace que le moindre souffle n'avoit jamais ternie; son premier soupir s'étoit élancé vers Dieu; elle lui

avoit consacré toutes ses pensées, tous ses sentiments; elle joignoit à son goût pour la religion une profondeur de raisonnement qui prêtoit de nouvelles forces à sa piété: arrivée à cet âge où l'on voit tout avec les yeux prévenus de l'illusion, elle avoit eu le bonheur d'envisager le monde tel qu'il est en effet; il lui paraissoit une carriere immense de faux plaisirs, d'apparences trompeuses, de miseres réelles, de vicissitudes contraires qui emportent à la mort, sans qu'on ait eu le tems de vivre un moment, & elle avoit jugé que les attachements humains, quelques flatteurs qu'ils nous semblent, n'ont jamais la douceur & la vérité de cette ardeur, de cette flamme si épurée qui nous éleve vers le Souverain des êtres, nous concentre dans un amour sans trouble, sans remords, toujours désirant, toujours satisfait, & toujours vertueux. Cette noblesse de sentiments & cette délicatesse de morale n'empêchoient point Sophie de regarder autour d'elle, & de plaindre les infortunés que les passions égarent sur la terre; elle voiloit les défauts d'autrui avec soin: sévere jusqu'à la dureté pour elle-même, & indulgente à l'excès pour ses compagnes, elle avoit sçu concilier la sainteté de la religion & la sensibilité de la nature. J'osai verser les larmes de l'amour profane dans ce sein brûlant de l'amour divin. O ma chere

Sophie, daigne me tendre les bras du haut des cieux, où, sans doute, tu as reçu la récompense que tu méritois, daigne encore me protéger, m'aimer, prendre pitié d'une sœur malheureuse qui a tout à craindre de l'éternelle justice; applanis-moi le chemin du tombeau, ce chemin qui m'effraye. Hélas! il faut avoir vécu comme toi pour ne pas redouter la nécessité de mourir.

Cette amie respectable, en me condamnant, me plaignoit avec bonté; le charme de ses exhortations suspendoit mes chagrins, & sembloit me faire goûter pour quelques instants les douceurs de la paix intérieure; c'étoit un rayon consolant qui luttoit contre l'obscurité d'une nuit profonde; elle m'eut rendue maîtresse de cette funeste passion qui m'attachoit encore au souvenir du Chevalier, si ce miracle n'eut pas appartenu à Dieu seul!

Sophie un jour entre dans ma cellule avec précipitation; elle s'assied en versant des larmes. „ Qu'avez-vous, lui dis-je, ma chere bienfai- „ trice? pourquoi cette douleur imprévue? Ah! „ ma fille, me répond-elle, je viens d'avoir „ sous les yeux l'exemple le plus touchant des „ calamités dont la terre abonde. Laissez-moi un „ moment reprendre mes esprits; je suis péné- „ trée de ce spectacle. O malheureux humains! „ n'est-ce pas assez d'être faibles? pouvez-vous „ être barbares & dénaturés à ce point?"

Ma curiosité augmente; je presse Sophie de la satisfaire. „ Je ne sçais trop, poursuivit-elle, si „ j'aurai la force de vous apprendre ce prodige „ d'inhumanité." Elle garde quelque tems le silence & continue ainsi: „ votre sensibilité, ma „ chere Euphémie, va être mise à une cruelle „ épreuve: mais il est si doux de pleurer sur le „ sort des malheureux & de les plaindre, que je „ me reprocherois de ne vous point faire partager tout ce que j'ai ressenti!

„ J'étois au parloir. Une de nos sœurs converses est venue de la part d'une inconnue me „ demander un entretien secret. Quelques mo„ments après a paru une Dame d'un certain „ âge; tout annonçoit en elle l'adversité; il étoit „ cependant aisé de s'appercevoir qu'elle s'efforçoit de conserver la dignité du malheur; l'in„ térêt qu'elle excitoit, n'avoit rien de cette „ compassion qui souvent humilie l'objet qui l'a „ fait naître. Je me suis empressée de faire asseoir „ cette Dame & de l'interroger sur les moyens de „ consolation qu'il étoit en mon pouvoir de lui „ donner; elle m'a répondu par un torrent de „ pleurs: j'en ai été attendrie jusqu'à pleurer moi „ même. Madame, lui ai-je dit, versez vos „ larmes dans un sein qui vous est ouvert; ne me „ cachez rien; parlez; c'est un avant-goût du „ bonheur suprême de pouvoir soulager les infor-

„ tunés ; j'ai peu de facultés, mais mon cœur „ même ſera à vous. Madame, a-t-elle inter- „ rompu au milieu des ſanglots & en me ſerrant „ les mains, je n'implore point des ſecours hon- „ teux ; je ne réclame que des ſentiments de pitié „ dont je n'aye point à rougir. Je me ſuis infor- „ mée, Madame, des perſonnes obligeantes „ qui habitent ce couvent ; on vous a nommée, „ & je n'ai point appréhendé de m'offrir à vos „ yeux pour vous prier, s'il étoit poſſible" . . . (& là elle a baiſſé la tête avec une eſpece de confuſion & en balbutiant) „ pour vous prier de me „ placer auprès de quelque Dame en qualité de „ domeſtique. A ce mot, elle a penſé ſuffoquer „ dans l'abondance de ſes pleurs.

„ O ma chere Sophie", m'écriai-je au milieu de ce récit, „ il faut lui épargner un tel abaiſſe- „ ment ; il eſt des ſecours plus cruels que le mal- „ heur même...

„ Ecoutez-moi, pourſuivit Sophie. penſez- „ vous que votre amie n'ait pas votre délicateſſe ? „ Madame, ai-je répondu, en lui tendant les „ bras, vous ne ſerez point réduite à cette extrê- „ mité ; on tâchera de vous obliger d'une façon „ plus convenable. . Elle ne m'a point donné le „ tems d'achever, & a repris vivement : je n'ac- „ cepterai pas d'autres bienfaits ; je ſçaurai deſ- „ cendre aux emplois les plus bas, me cacher

„ dans la pouſſiere; j'ai ſi peu de jours à vivre!
„ Il faut dévorer ma douleur, me courber ſous
„ la main de Dieu.. Madame, il me châtie juſte-
„ ment; j'ai mérité ſes coups.. A peine a-t-elle
„ prononcé ces dernieres paroles, qu'elle change
„ de couleur, & perd connaiſſance; mes ſecours
„ la font revenir. Elle reprend: ah! Madame,
„ pourquoi le ciel nous a-t-il défendu d'attenter
„ à notre vie? que je me débaraſſerois avec joie
„ de la mienne! Mais je reſpecte la ſuprême
„ Providence qui m'a frappée; oui, je le répé-
„ te, c'eſt ſa juſtice même qui me punit, & elle
„ eſt aſſez vengée. —— Eh! Madame, quelles
„ ſont donc vos diſgraces? n'y auroit-il pas
„ moyen d'y remédier, ſans intéreſſer la délica-
„ teſſe d'une vanité permiſe aux yeux du mon-
„ de? —— Oui, Madame, repart-elle avec un
„ profond ſoupir, j'ai pu avoir quelque vanité,
„ & c'eſt ce qui me rend mes revers plus difficiles
„ les à ſupporter. Je ſuis née, Madame, bien
„ éloignée de l'état déplorable où vous me voyez.
„ Je ſuis femme de condition, j'ai eu un rang,
„ des richeſſes, de l'éclat, & je ſerois trop heu-
„ reuſe aujourd'hui de trouver une place de fem-
„ me de chambre. (Ce mot lui perçoit toujours
„ le cœur.) Encore une fois, lui ai-je dit, vous
„ ne ſervirez point, Madame.. Il eſt inutile,
„ repliqua-t-elle, de me parler d'autres bienfaits;

„ je ſçaurai.. je ſçaurai mourir.. —— Mais vos
„ adverſités ſont-elles d'une nature à ne pouvoir
„ être adoucies? —— J'ai perdu mon bien,
„ Madame, toute conſolation, toute eſpérance;
„ j'ai tout perdu, & ce qui augmente mes maux,
„ c'eſt qu'ils partent d'une main.. d'une main qui
„ me fut bien chere... Croiriez-vous, Madame,
„ que le cruel, que le barbare, qui m'a plongé
„ dans cet abîme de miſere.. c'eſt mon fils...
„ c'eſt mon fils!.. — Votre fils! — Oui, Ma-
„ daine, mon fils.. mon fils que j'ai nourri de
„ mon propre ſein, mon fils que j'ai préféré à
„ toute ma famille, mon fils pour qui j'ai oublié
„ mes devoirs, la nature, Dieu même. Je ne vous
„ entretiendrai point de mes faibleſſes & de mon
„ idolâtrie pour cet ingrat: reſtée veuve, je lui
„ ai ſacrifié tous mes droits, tous mes biens; il
„ s'eſt marié: ſa femme a achevé d'endurcir ce
„ caractére monſtrueux. J'ai eſſuyé, Madame,
„ des outrages, des opprobres; rien n'a pu
„ émouvoir ces deux cœurs dénaturés. Ne me
„ refuſez point, leur diſois-je, la grace, l'uni-
„ que grace que je vous demande à genoux, laiſ-
„ ſez-moi expirer dans un coin de ce château:
„ mais que du moins ma cendre ſoit réunie à
„ celle de mes peres! J'ai ſi peu de tems, mon
„ fils, à vous importuner de mes gémiſſements!
„ mon cher fils, ſouvenez-vous que je vous ai

„ allaité. . . souffrez que mes derniers regards „ se fixent sur un lieu qui a été mon berceau, „ qui a été le vôtre, où je vous ai élevé dans „ mes bras. . Ah ! mon fils, étoit-ce à vous „ d'être mon bourreau?

„ Mes sollicitations, mes prieres, mon déses- „ poir, tout fut inutile. Enfin, Madame, le „ mari & la femme m'ont forcée de quitter ce „ séjour, qui m'étoit si cher, où je voulois „ mourir; ils m'ont abandonnée à l'adversité, au „ besoin . . quel mot, Madame! & mes amis ont „ tous suivi leur exemple."

Je ne pus m'empêcher de m'écrier une seconde fois: „ ma tendre amie, il faut secourir promp- „ tement cette mere affligée. Hélas! j'eus une „ mere! quel monstre que ce fils! où est cette „ infortunée ? que je la voye, que j'essuie ses „ larmes! Vous n'avez entendu, continue So- „ phie, qu'une partie de ses peines : elle est „ d'autant plus malheureuse, qu'elle est déchi- „ rée de remords. Non, m'a-t-elle dit, ce n'est „ pas assez d'être la plus infortunée des femmes, „ j'en suis encore la plus criminelle. La plus cri- „ minelle, ai-je répliqué avec étonnement! eh „ bien, Madame, jettez-vous dans le sein de la „ Bonté Divine. Elle m'en a repoussé pour ja- „ mais, répond l'inconnue; eh! comment appai- „ ser le cri de ma conscience, ce cri éternel qui m'ac-

„ m'accuſe, qui me condamne? C'eſt dans mon „ cœur qu'eſt la ſource intariſſable de mes lar- „ mes, c'eſt-là qu'eſt mon ſupplice. J'ai offenſé „ la nature, le ciel. Comment tout ne ſeroit-il „ pas déclaré contre moi? Je ne puis me récon- „ cilier avec moi-même; rien, Madame, ne peut „ réparer l'énormité de mes fautes.

„ A ce dernier mot, ſa douleur augmente; je „ lui parle avec plus de tendreſſe; je lui remets „ devant les yeux le ciel toujours prêt à pardon- „ ner, Dieu comme un bon pere qui ne ſe laſſe „ point d'ouvrir ſes bras à ſes malheureux en- „ fants; je lui repréſente que le remords a des „ droits ſur ſa juſtice, que ſon amour & ſa miſé- „ ricorde ſont infiniment au-deſſus de ſa févéri- „ té, que s'il eſt le plus puiſſant, le Souverain „ des êtres, il en eſt auſſi le meilleur. Je ſçais, „ Madame, interrompt-elle, que Dieu met ſa „ grandeur à faire éclater ſa bienfaiſance: mais „ quelques inépuiſables que ſoient ſa clémence & „ ſa bonté, il eſt des forfaits. . Je repars avec „ vivacité: il n'en eſt point, Madame, que le „ repentir n'efface à ſes yeux. Quoi! Madame, „ repliqua-t-elle, vous croyez que Dieu peut „ pardonner à la plus barbare des meres? J'eus „ une fille, Madame". .

J'interromps Sophie: elle eut une fille? . . Sophie reprend: „ Et j'ai cauſé tous ſes maux,

„ poursuit cette mere digne de pitié; elle m'ai-
„ moit malgré ma barbarie, & comme la plus
„ cruelle des marâtres je lui ai toujours fermé
„ mon sein".

„ Je n'en puis entendre davantage, dis-je à
„ Sophie; il faut absolument que je lui parle...
„ Ma chere amie! si ma mere éprouvoit un sort
„ aussi affreux, quel plaisir je goûterois à lui
„ pardonner! Généreuse Sophie, hâtez-vous"...

A peine prononçois-je ces derniers mots, qu'on vient avertir ma compagne que l'abbesse la demande, & que cette étrangere, qu'elle avoit déjà vue, desiroit encore l'entretenir. Sophie rentre avec précipitation: „ ma chere Euphémie, voici
„ cette Dame... Cette Dame, m'écriai-je..
„ Madame," dit mon amie à l'inconnue en se tournant de son côté, „ je vous laisse avec une
„ autre moi-même; n'hésitez point à lui confier
„ vos peines; elle y sera sensible.. je reviens,
„ je reviens."

Elle nous quitte. Je continue vivement: „ Ap-
„ prochez, Madame, approchez; ne craignez
„ point; oui, je brûle de vous connaître, d'ou-
„ vrir mon cœur à vos larmes, d'adoucir"...
„ Que vois-je? ma mere!" & je tombe évanouie. En effet, c'étoit ma mere... c'étoit ma mere qui arrosoit mes mains de ses pleurs. Je reprends l'usage des sens. „ Quoi! c'est ma fille, me dit-
„ elle! je retrouve ma fille liée par des nœuds

„ éternels! Ah! voilà mon ouvrage! — C'eſt „ vous, ma mere! c'eſt vous! à ce point malheu- „ reuſe! .. Mon amie m'a fait part de toutes vos in- „ fortunes, &... Ma mere, dans quel état! .. je „ vous en aimerai davantage .. ô frere barbare!"

Elle entre avec moi dans les détails de ſon affreuſe ſituation; ſa voix étoit étouffée par les ſanglots. Je ne ceſſois de dire: „ oui, ma mere, „ oui, ma tendre mere, je mettrai tous mes „ efforts à vous conſoler, à vous ſoulager; ne „ parlons plus de ce frere dénaturé. — Eh! quoi, „ ma chere fille," reprenoit-elle à chaque inſtant, „ tu peux m'aimer! j'ai fait tous tes „ maux! — Ah! ma mere, je mourrai dans „ votre ſein .. — Toi, mourir, ma fille! tu „ es malheureuſe! — Ma mere".... Je n'achevai point; le déſordre étoit dans mon ame; il ne m'eſt pas poſſible d'exprimer le bouleverſement que j'éprouvois. Je voulois .. je voulois parler à ma mere de Saint Albon: je n'en eus pas la force; je devois reſpecter ſa miſere: c'étoit par ſes coups que je ſouffrois; & quand j'étois aſſez heureuſe pour lui être de quelque ſecours, étoit-ce à moi de lui rappeller un événement qui l'humilioit à mes yeux? ç'auroit été r'ouvrir ſes bleſſures. Si elle eût joui de ſa fortune, ſans doute je n'aurois pas eu cette diſcrétion. Que le malheur a d'empire ſur les ames ſenſibles, & qu'on

lui doit d'égards! Je pouſſai le ſacrifice juſqu'à détourner ma mere d'un entretien qui eut amené néceſſairement le récit de mes peines; je me contentai de lui apprendre que ma tante m'avoit laiſſé, en mourant, une petite rente qui me procureroit les moyens de la ſoulager; j'ajoutai que je joindrois à ce faible revenu le travail de mes mains.

Je l'inſtruiſois des arrangements que je prendrois pour la retenir dans l'abbaye, où j'étois alors : tout à coup elle pâlit, ne parle plus qu'à peine; je la vois expirante. Qu'avez-vous, ma mere, lui dis-je toute effrayée ? „ Ma fille," répond-elle d'une voix éteinte, „ ſeroit-ce à „ vous que je cacherois tout l'excès de ma mi„ ſere ? Vous voyez ma nourriture depuis plus „ de huit jours;" (elle me montre un morceau de pain noir) „ il eſt arroſé de mes larmes; je „ ſuis déja tombée en faibleſſe en préſence de „ votre amie; ma fille.. je ſuccombe de faim."

Quels traits me percerent, me déchirerent! Je ne pus que lui dire, ſuffoquée par les ſanglots: „ ma mere!" & je courus à ma cellule; j'en rapportai de quoi ſoulager ſa faim. Ce fut à mon retour que mon ame ſe fixa toute entiere ſur l'horreur de cette ſituation. Une femme de ce rang, ma mere, mourant de faim ! Comment n'aurois-je pas oublié ſes torts à mon égard, quand je la

voyois réduite à cette affreuse extrêmité ? Elle vouloit tenir son nom caché, & qu'il n'y eût que moi seule dans le secret, parce que l'orgueil, disoit-elle, s'insinue quelquefois jusques dans ces retraites qui doivent être l'asyle de l'humilité, & qu'il y regne avec plus de hauteur que dans le monde; elle imaginoit que cette attention de sa part me flatteroit, comme si j'avois pu rougir d'une mere infortunée!

„ Non, ma mere, lui dis-je avec transport, „ je ne déguiserai pas la vérité; je m'honorerai „ de porter le nom de votre fille; vous êtes „ malheureuse; vous en êtes plus respectable, „ plus chere à mon cœur: la honte est pour ces „ lâches, pour ces inhumains qui n'osent aimer „ des parents que le malheur poursuit; l'infor- „ tune ajoute encore à vos droits sacrés."

Sophie rentre dans ce moment. Je m'élance vers elle. — „ C'est ma mere, ma tendre amie... „ J'ai retrouvé ma mere!.. Ah! que vous avez „ augmenté mon amitié, ma reconnaissance! que „ je vous ai d'obligation d'avoir montré tant de „ sensibilité pour cette mere, dont le sort est si „ à plaindre!"

Sophie étoit demeurée immobile de surprise: elle se livre ensuite à tout l'excès du sentiment; elle m'embrasse, & baise les mains de ma mere, que nous faisons entrer dans l'intérieur du cou-

vent; j'obtins de l'abbesse qu'elle resteroit avec moi. Je passois les nuits à des travaux à l'éguille, dont j'ajoutois le produit à cette petite rente dont je vous ai parlé, & que j'employois à l'entretien de la Comtesse. Qu'il est doux de conserver la vie de ceux dont on l'a reçue! Il semble que notre amour pour eux augmente, lorsque nous pouvons leur être utiles; & qu'alors on sent tout le charme & tout l'attendrissement attachés aux noms de fille & de fils!

Je ne cessois de regarder ma mère; je laissois couler des larmes. Elle m'avoit interrogée plusieurs fois sur la cause de cette sombre tristesse que je m'efforçois de lui cacher: mais qu'il en coûtoit à mon cœur, qu'il se dédommageoit de cette cruelle contrainte, par les tourments secrets qu'il me faisoit souffrir! que le nom de Saint Albon fut souvent prêt de m'échapper! Il y avoit des moments où j'aurois desiré que ma mere eût pénétré le sujet de mon chagrin. „ Non, mon „ adorable bienfaitrice," disois-je à ma chere Sophie, „ non, je ne puis étouffer un amour „ insensé; la présence de ma mere n'a fait que „ prêter de nouveaux aliments à ce feu qui me „ consume; sa société auroit dû adoucir mes „ ennuis; le plaisir de l'avoir obligée, l'extrême „ envie que j'aurois de la consoler, ces senti- „ ments, sans doute, me touchent & m'occu-

„ pent : mais je n'entends point parler de Saint
„ Albon ; comment peut-il avoir perdu la vie ?
„ m'aura-t-il nommée en expirant ? Il m'aimoit,
„ il n'aura pu survivre au regret de notre sépa-
„ ration : l'amour est une passion qui a tant de
„ violence ! — Euphémie," me répondoit cette amie si respectable, „ vous devez croire que mon
„ attachement saisit toutes les occasions de se
„ montrer : mais seroit-ce vous obliger que de
„ flatter & d'entretenir votre foiblesse ? c'est à
„ moi de vous armer contre vous-même, voilà
„ les devoirs de la véritable amitié. Je vous
„ aime, Euphémie, vous n'en doutez pas : mais
„ votre honneur m'est encore plus cher que vos
„ jours, & vous devez regarder cet effort com-
„ me l'excès même de la sensibilité ; j'aurois pu
„ dans les entretiens que j'ai avec votre mere,
„ m'éclaircir sur ce qui concerne le Chevalier ;
„ j'ai banni de mon esprit jusqu'à l'idée d'en
„ parler : je veux que tout vous estime, que
„ votre mere même vous croie plus forte, plus
„ courageuse que vous n'êtes. Eh ! ma chere
„ Euphémie, songez-vous à quel point vous
„ offensez le ciel ? songez-vous que votre cœur
„ ne doit être rempli que de l'amour divin ? —
„ Je sçais tous mes devoirs, m'écriai-je ; je
„ connais, je vois tous mes crimes, oui, tous
„ mes crimes ; mes remords ne me font point

„ grace ; ils ſont moins indulgents que vous ; „ Sophie, & je ne puis m'empêcher d'être cou- „ pable!"

Que vous dirai-je? malgré Sophie, malgré le ciel, malgré moi, cette paſſion auſſi chimérique que criminelle étoit au moment d'éclater; je laiſſois voir à ma mere cette ame fatiguée de combattre ; je lui révélois tout; j'allois parler de Saint Albon.

Ma mere avoit eſſuyé trop de chagrins pour que ſa ſanté ne fût pas altérée; mes ſoins, ſon entiere réſignation à Dieu, rien ne pouvoit diſſiper la mélancolie répandue ſur ſes jours ; elle tombe malade; ſa maladie augmente; jamais elle ne m'avoit paru plus digne de ma tendreſſe; j'allois répandre mes craintes & mes inquiétudes dans le ſein de Sophie, & je revenois auprès de ma mere pour eſſayer de la conſoler, moi qui avois tant beſoin de conſolation. Elle demande un jour à reſter ſeule avec moi. „ Ma fille, me „ dit-elle, j'ai un ſecret à vous confier ; c'eſt un „ fardeau pour mon cœur que je ne veux point „ emporter dans la tombe." Ces premiers mots exciterent ma curioſité. „ Je ſens, ma fille, „ continua-t-elle, que je touche à cet inſtant „ terrible qui va nous ſéparer pour jamais... „ Ce n'eſt pas à toi de répandre des larmes : c'eſt „ moi qui dois expirer dans les regrets, dans les

„ ſanglots. Ma fille, quel compte j'aurai à rendre
„ au Juge ſuprême! puiſſe ma mort ſatisfaire ſa
„ juſtice! Que je l'ai offenſé, ma chere Con-
„ ſtance! Je ne puis me diſſimuler que j'ai été la
„ plus barbare des meres, que c'eſt moi qui as
„ cauſé tous tes malheurs. — Ah! ma mere, ne
„ parlons point de mes malheurs; parlons de
„ vous, de votre ſanté: voilà tout ce qui m'oc-
„ cupe; le comble de mes maux ſeroit de vous
„ perdre. — Conſtance," répond-elle en s'ap-
puyant ſur un bras, „ tu ne ſçais pas tous mes
„ crimes. J'ai ſurpris le ſujet de cette profonde
„ douleur qui te détruit; l'amour, ma fille, eſt
„ encore dans ton cœur!" Alors je tombe dans
ſon ſein en pleurant amérement. Elle pourſuit:
„ tu donnes des pleurs au ſouvenir du Chevalier!
„ pourrois-je, avant que d'expirer, goûter la
„ conſolation d'apporter quelque adouciſſement
„ à tes peines? ſeront-elles moins violentes, ſi
„ je t'apprends que Saint Albon n'eſt point
„ mort? — Il n'eſt point mort!" Un cri m'é-
chappe avec ce mot: toute mon ame vole au-
devant de ce que je vais entendre, „ Non, il n'eſt
„ point mort," continue ma mere. Elle veut
achever: il lui prend une faibleſſe; elle eſſaye
vainement de me parler; elle me fait quelques
ſignes, que je ne puis comprendre; enfin,
ma chere amie, le ciel, qui ne ſe laſſoit point

d'éprouver ma ſenſibilité, m'enleve ma mere; elle expire peu d'inſtants après dans mes bras. Sophie entre & me trouve mourante & ſans connaiſſance; je reviens de cet accablement. — „ Ma mere n'eſt plus! le Chevalier n'eſt point „ mort!" c'eſt tout ce que mon horrible ſituation me permet de dire. . .

Je reſtai pluſieurs jours dans un état qu'il eſt impoſſible de repréſenter. On imagineroit qu'en ce moment tous les coups m'avoient frappée; moi-même, je croyois avoir épuiſé ma malheureuſe deſtinée: j'étois cependant réſervée à des diſgraces encore plus accablantes.

L'image de Saint Albon vivant venoit ſe joindre à celle de ma mere, & je l'avouerai à ma honte, le premier de ces objets abſorboit mon ame. Ma mere n'avoit mes larmes qu'après le Chevalier; une foule de ſentiments oppoſés m'agitoit. Je me diſois: „ quoi! Saint Albon n'eſt point dans le „ tombeau! il reſpire! je n'ai point à pleurer ſa „ mort! Ah! tous mes maux ſont finis; il voit „ la lumiere: il m'importe peu d'en être bientôt „ privée pour jamais ... Si du moins il ſçavoit „ combien je l'aime, que c'eſt pour lui que je „ meurs!" Enſuite j'ajoutois: „ il vit, & il ne „ s'informe pas ſi j'exiſte; quelle eſt ma ſituation, „ ſi je brûle encore!.. il m'aura oubliée!.." Je finiſſois par me livrer à toutes les fureurs de la

jalouſie : je m'écriois : „ oh ! il en aime une „ autre ; une autre eſt ſon épouſe, ſon amante.." Mon ame étoit ramenée ſans ceſſe ſur ce dernier tableau, & qu'il me déchiroit le cœur ! Le dirai-je ? il y avoit des inſtants où je doutois ſi je n'aurois pas mieux aimé Saint Albon parmi les morts, que Saint Albon jouiſſant de la vie : des larmes données à ſa mémoire avoient une certaine douceur que ne pouvoient avoir des pleurs, que peut-être faiſoit couler le ſoupçon de ſon infidélité, car je cherchois en vain à m'en impoſer : ſi mon cœur héſitoit encore, mon eſprit ne balançoit plus à croire que le Chevalier m'avoit trahie ; l'idée la plus favorable qu'il m'étoit permis d'embraſſer comme une illuſion qui trompoit ma douleur, c'étoit qu'il ignoroit mon ſort. Bientôt je repouſſois toutes ces affreuſes images. — Eh bien, qu'il vive ! qu'il ſoit heureux ! ſon bonheur me ſuffit ; eſt-ce à moi de connaître un ſemblable ſupplice ? ô mon Dieu, mon Dieu, une ame qui t'aime uniquement, eſt-elle expoſée à de pareilles agitations ?

Ce n'étoit donc pas aſſez de tous mes tourments : la jalouſie étoit venue me conſumer de ſes feux ; cette furie impitoyable me pourſuivoit partout ; je la portois dans mon ſein, juſqu'au ſanctuaire ; j'implorois vainement un remede contre ce fatal poiſon. Sophie, malgré ſon extrême

piété, ne se lassoit point de me plaindre & de me représenter mes devoirs; elle employoit la voix de l'amitié, celle de la religion; elle me montroit un Dieu infini dans sa clémence, mais cependant fatigué d'offrir au coupable un pardon qu'il s'obstine à ne point mériter.

On parloit beaucoup à notre abbaye d'un religieux célebre par le nombre de conversions qu'il avoit opérées: je conçus le dessein de le voir & de réclamer ses secours contre une malheureuse passion que le tems ne pouvoit détruire. Sophie approuva mon projet; elle écrivit à ce religieux: il répondit qu'il se rendroit incessamment auprès de nous. „ Ah! ma chere amie," dis-je à ma bienfaitrice, „ je brûle de voir cet homme respectable; Dieu peut-être l'a destiné pour marquer un terme à mes peines; je lui avouerai „ tout, ma chere Sophie, je lui avouerai tout; „ il lira dans mon cœur; il connaîtra toutes mes „ blessures: eh! me refuseroit-il sa compassion? „ Qui la mérite plus que moi? s'il alloit me rappeller à la tranquillité, la religion! si je pouvois enfin étouffer ce sentiment, la source de „ toutes mes afflictions & de toutes mes faiblesses!"

Ce religieux arrive; on l'appelloit Théodose. Sophie me conduit dans une chapelle peu éclairée; j'avois mon voile baissé, & je marchois en

tremblant. „ Mon pere, dit mon amie, voici „ ma sœur pour laquelle j'ai sollicité votre appui; „ elle en a besoin, & elle est digne de recevoir „ vos conseils. Mes conseils, répond Théodose, „ seront sinceres: je desire qu'ils produisent un „ heureux effet; j'ose avancer que la vérité même „ les dictera, & j'y ajouterai la conviction de „ l'expérience." Le ton de voix de ce religieux jetta dans mon ame un trouble dont je ne pouvois démêler la cause. Sophie nous laisse seuls; il me fait asseoir à quelque distance de lui. Je reste un peu de tems sans ouvrir la bouche; enfin je prends la parole au milieu des larmes. — „ Ces pleurs, „ mon pere, sont moins le fruit du repentir que „ d'un sentiment peu fait pour mon état; je m'en „ accuse sans cesse devant Dieu, & je ne lui offre „ que d'impuissants remords. Mon dessein est de „ vous déclarer toute l'étendue de mes fautes, „ de vous en montrer le principe, les progès, „ la violence: vous daignerez me prêter des „ armes pour me vaincre. Oui, mon pere, vous „ voyez une femme malheureuse, une femme „ coupable, indigne de porter ce bandeau sacré, „ révoltée contre la raison, l'honneur, contre „ Dieu, Dieu lui-même; l'amour le plus profane „ & le plus criminel me dévore. — Vous aimez," interrompt Théodose avec vivacité & en gardant le silence quelques minutes! „ ma sœur, je vous

„ condamne, & je vous plains. L'amour eſt la „ plus dangereuſe des paſſions; hélas! c'eſt peut- „ être celle qui nous égare davantage; mon de- „ voir me défend de vous le diſſimuler: l'amour „ eſt pour vous un crime qui vous attirera toute „ la colere du ciel; Dieu ſeul doit être l'objet „ de vos penſées, voilà votre unique époux. Ne „ vous aveuglez point: on ne peut lui être infi- „ dele impunément; & ſi nous écartions la reli- „ gion, & que nous ne vouluſſions nous en rap- „ porter qu'aux lumieres de cette raiſon humaine „ ſi bornée dans ſes connaiſſances, je vous de- „ manderois quel eſt votre eſpoir? —— Mon „ eſpoir, mon pere, mon eſpoir eſt ... de mou- „ rir, déchirée de regrets, de douleur, de re- „ mords, odieuſe à moi-même, redoutant de „ lever les yeux vers le ciel que j'offenſe ... „ Ah! mon pere, ramenez-moi à Dieu; je brûle „ d'y retourner, & je n'en ai pas la force; aidez- „ moi, aidez-moi; que mes regards ne s'abaiſ- „ ſent plus ſur le monde, ſur ce monde où j'ai „ trouvé mes maux, ma ruine... — Puiſſé-je, ma „ ſœur, combattre un penchant ſi funeſte, deſſil- „ ler vos yeux, vous faire enviſager la vérité, le „ ſort terrible qui vous attend! Que l'homme eſt „ malheureux, quand il ne ſçait point s'armer „ contre ſon propre cœur! Ma ſœur... je l'ai „ éprouvé."

Théodose accompagne ces mots d'un profond soupir; il poursuit:

„ Je ne puis vous épargner le récit des circon-
„ stances de cette passion malheureuse. — Cette
„ passion, mon pere, est née en quelque sorte
„ avec moi; j'aimois un jeune homme qui avoit
„ pour moi la même tendresse; il aspiroit à ma
„ main; nos familles étoient d'accord; ma mere
„ ensuite s'opposa à notre mariage, elle m'apprit
„ la mort de mon amant: j'avois tout perdu, je
„ l'aimois plus que jamais; je renonçai à la
„ société; je m'enchaînai à Dieu par des nœuds,
„ qui me coûtent bien des larmes, & depuis j'ai
„ appris que cet objet de mon amour éternel, de
„ mes fautes, étoit vivant."

Je compris par le ton de Théodose, que ces dernieres paroles l'avoient troublé. „ Ma sœur," repliqua-t il avec un embarras qui le trahissoit: ..
„ ma sœur... de semblables revers... je connais
„ une personne qui en a essuyés d'aussi cruels,
„ oui, d'aussi cruels... Voici de quelle façon elle
„ s'est conduite: privée de tout ce qui pouvoit
„ l'attacher sur la terre, elle a couru dans les
„ bras du suprême consolateur; elle lui a offert
„ ses larmes; elle repousse une image qui vient
„ toujours la désoler: mais elle ne cesse de pleurer
„ devant Dieu, & Dieu en aura pitié.. Croyez-
„ moi, ma sœur, tout change, tout varie, tout

„ meurt autour de nous, tout meurt! & en élevant
„ nos penſées à Dieu, nous nous uniſſons à lui,
„ nous jouiſſons d'avance des douceurs de l'im-
„ mortalité. Ah! ma ſœur. —— Vous pleurez,
„ mon pere! eh pourquoi ces pleurs? — Pour-
„ quoi ces pleurs? vous me rappellez.. ma ſœur,
„ armons-nous tous deux de fermeté; c'eſt à moi
„ d'avoir plus de courage que vous, de vous
„ tracer le chemin où déſormais vous devez
„ marcher. Il faut donc vous ſubjuguer, briſer
„ votre cœur, ne plus détourner les yeux ſur ce
„ monde qui paſſe, qui ſe détruit; n'ayez vos
„ regards fixés que ſur ce grand tableau devant
„ lequel s'évanouiſſent tous les autres objets.
„ L'éternité, ma ſœur, l'éternité, voilà tout ce
„ que vous devez enviſager; ſongez qu'il eſt un
„ terme à la vie, & que nous renaiſſons pour
„ une félicité durable, ou pour des tourments
„ ſans fin; contemplez-vous ſans ceſſe étendue
„ ſur le lit de mort, relevant votre paupiere ap-
„ péſantie pour voir fumer le flambeau funéraire,
„ pour voir votre linceul ſe déployer ... C'eſt
„ alors, ma ſœur, que nous voudrions n'avoir
„ jamais aimé que Dieu. Eh bien! mon pere,
„ que faut-il faire? parlez, parlez; ordon-
„ nez. —— Ce qu'il faut faire, ma ſœur? chaſſer
„ loin de vous tout ce qui vous retraceroit la
„ plus faible idée de cet amour criminel; oublier
„ tout;

„ tout; vous consacrer toute entiere à l'unique
„ soin de plaire à Dieu, ne vivre que pour lui,
„ que pour lui seul."

J'écoutois ce religieux avec attention; ses discours passoient dans mon ame, s'y imprimoient en caracteres de feu; je m'écrie: „ mon pere, je
„ vous obéirai; oui, je vous obéirai; je vais
„ m'arracher le cœur, remettre dans vos mains
„ un monument de tendresse, l'ouvrage de mon
„ amour, que j'ai composé d'après une image
„ trop profondément gravée dans ma mémoire:
„ le voici ce fatal portrait, que j'avois caché
„ jusqu'ici à tous les yeux, que j'ai tant de fois
„ arrosé de mes larmes, à qui j'ai tant de fois
„ adressé mes soupirs, mes gémissements: mon
„ pere, il faisoit toute ma consolation: mais il
„ faut tout vous sacrifier, s'immoler entiérement
„ à Dieu... qu'il prenne donc ma vie."

Aussitôt je donne à ce religieux le portrait de Saint Albon, que j'avois retiré de mon sein. Théodose ne l'a pas plutôt reçu, que j'entends un cri, & presque en même tems le bruit d'une chûte; je leve mon voile: j'apperçois ce religieux étendu sans connaissance sur la terre: je vole à lui pour le secourir; je reconnais... Saint Albon... Saint Albon lui-même: il tenoit encore mon portrait d'une main tremblante.

Laissez-moi, ma fille, m'arrêter quelques

instants sur cette situation si frappante pour la triste Euphémie: elle remplit encore mon ame.

Je n'eus pas la force de prononcer une parole; je tombai évanouie; revenue à moi, je vis le Chevalier à mes pieds. „ C'est vous, s'écrie-t-il! „ c'est vous, ma chere Constance! quoi! vous „ vivez! vous vivez! levez donc les yeux sur „ l'amant le plus tendre, le plus fidele & le plus „ infortuné... Non, je n'ai jamais cessé de t'ado- „ rer, je te retrouve! tu vis! & tu es liée aux „ autels!.. Je romprai tous ces nœuds. — Que „ dites-vous, Saint Albon? quel est votre „ égarement? oui, je respire, mais pour mourir „ mille fois à chaque instant, mais pour n'être „ jamais à vous; Saint Albon.... j'appartiens à „ Dieu; nous l'offensons: ah! étoit-ce-là le „ secours que j'attendois?"

Le Chevalier, transporté de fureur, éclatoit en sanglots, en menaces; toute l'impétuosité des passions l'agitoit; je partageois la violence de ses mouvements; je parlois de mon amour, de mes devoirs; j'accusois la terre, le ciel; mon ame étoit emportée par des orages successifs, de la religion à la tendresse, du repentir à de nouveaux parjures; j'appris à Saint Albon tout ce que j'avois souffert depuis notre séparation; que j'avois reçu une lettre d'un caractere inconnu, où l'on m'annonçoit qu'il étoit marié; que ma mere ensuite étoit

venue me dire qu'il avoit perdu la vie; qu'enfin quelques moments avant que d'expirer, elle m'avoit déclaré que la nouvelle étoit fauſſe. Saint Albon, à ſon tour, me dit qu'on avoit employé le même artifice pour le tromper; ma mere m'avoit fait paſſer pour morte: frappé de cet événement imprévu, plongé dans la douleur la plus ſombre, il s'étoit déterminé tout à coup à quitter le monde & à embraſſer l'état monaſtique, perſuadé qu'il n'y avoit que Dieu ſeul qui pût occuper dans ſon cœur la place que ma mémoire y avoit toujours conſervée. Il m'avoua qu'il s'étoit abuſé, quand il avoit pris pour de purs ſentiments de religion, cette ſenſibilité qui n'avoit ceſſé de l'animer; il éprouvoit, continua-t-il, que jamais l'amour n'étoit ſorti de ſon cœur; ſon ame en me retrouvant, avoit repris toute la fureur des paſſions: il ſe rejettoit ſur l'abominable trahiſon qu'on nous avoit faite; il prétendoit que nous pouvions nous affranchir de nos fers. Jugez, ma chere fille, de l'excès de notre aveuglement: il me propoſoit de m'emmener en Hollande, au bout de la terre, s'il le falloit: „ tous les lieux, ajoutoit-il, me „ ſont égaux, pourvu qu'il me ſoit permis de „ vivre avec tout ce que j'aime; tu embelliras „ les climats les plus ſauvages; je n'ai vu que „ toi dans l'univers; toi ſeule ſuffiras à mon „ bonheur; que dis-je? je te devrai d'éternels

„ plaisirs ; la vertu ne sera point séparée de „ notre amour. Dieu nous avoit faits l'un pour „ l'autre : je l'adorerai dans toi, dans toi que je „ nommerai ma tendre amie, mon épouse ; non, „ je ne crois point que notre union soit un crime „ aux yeux de ce bienfaiteur suprême ; il la béni- „ ra, il acceptera nos vœux & nos hommages ; „ n'appréhende pas que la misere empoisonne „ nos jours ; Constance, aime-moi, & je me „ soumettrai à tout avec joie ; si tu vis, si je te „ suis toujours cher, il n'est point d'état vil à „ mes yeux ; je déchirerai le sein de la terre, je „ l'arroserai de mes sueurs, de mes larmes ; je „ n'en rougirai point ; on sçaura que je suis prêt „ à tout faire, à tout souffrir pour l'amour, pour „ Constance. . ."

Je voulus surmonter ma faiblesse, opposer au Chevalier l'honneur, mon devoir, le ciel, lui montrer plus de courage que je n'en avois en effet. „ Refuses-tu de me suivre, poursuit-il ? „ as-tu cessé de m'aimer ? je me jette à tes ge- „ noux ; vois mon désespoir : il égale mon amour ; „ c'est te dire à quel point la fureur me transpor- „ tera, si je ne puis te toucher ; parle, quel „ est ton dessein ?"

Je lui marque encore la plus forte répugnance au sacrifice qu'il exige de moi ; cependant je lui demande quelques jours pour me décider. „ Quel-

„ ques jours, me répond-il? ce soir, à minuit,
„ je t'arrache de ces lieux, ou je me perce le
„ cœur de cent coups de poignard; toi-même
„ tu l'auras conduit dans ce cœur qui n'adore que
„ toi; si tu évites ma vue, j'ordonnerai qu'on
„ apporte mon cadavre à tes pieds; ton inhuma-
„ nité, du moins, ne te défendra point de lui
„ accorder des larmes. — Saint Albon, que
„ dites-vous? —— Ce que j'ai résolu de faire,
„ continue-t-il, telle est ma destinée, si tu hé-
„ sites un seul instant."

Hélas! livrée à vingt combats différents, partagée entre Dieu & un homme, cédant enfin à cet éternel tyran de ma vie, à mon amour, je donnai ma parole, je promis tout; & Saint Albon, le soir même, devoit, par une issue secrette qui aboutissoit à une chapelle souterraine, se rendre auprès de moi: j'abandonnois pour jamais le cloître, l'honneur, la religion; tous mes liens étoient rompus: voilà où m'avoit entraînée ma passion!

Quelle journée pour moi! quel bouleversement dans mon ame! Sophie n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir de mon trouble: tout me trahissoit & déceloit mon agitation: cette respectable amie me demanda la cause de cette émotion surnaturelle? J'eus la force de me taire; elle étoit bien éloignée d'imaginer que l'auteur de ce désordre

affreux étoit ce Théodoſe, dont elle m'avoit vanté le zele & les lumieres : je comptois les heures, les minutes; j'attendois avec impatience le fatal inſtant, & je le redoutois comme celui de la mort même ; je voulois tout dévoiler à Sophie, & je rejettois enſuite cette réſolution ; je ne ſçavois à quelle idée, à quel ſentiment m'arrêter. D'un côté, j'entendois la religion me rappeller dans ſon ſein, comme une mere tendre qui gémiroit après ſon fils unique qui voudroit l'abandonner; je voyois Dieu ſe lever, prendre la foudre, m'en écraſer : de l'autre côté c'étoit le corps tout ſanglant de Saint Albon qui frappoit mes regards; il me montroit ſon cœur déchiré, ſon cœur palpitant; il me diſoit : „ contemple „ ton ouvrage; voilà ce cœur qui t'a aimé; c'eſt „ ſous tes coups qu'il a perdu la vie."

Il étoit décidé que l'amour feroit à jamais mes crimes & mes malheurs : il l'emporte. Dix heures venoient de ſonner ; toute la communauté repoſoit. Je paſſe devant la cellule de Sophie ; je ne pus m'empêcher de m'arrêter quelques moments à ſa porte, de me dire à moi-même : „ je trahis „ donc auſſi mon amie ! elle, dont la tendreſſe „ étoit ſi pure, qui ne m'entretenoit que de la „ vertu, de cette vertu à laquelle je renonce „ pour toujours. Tu dors, Sophie ! ah ! le crime „ ne connoît point le repos."

Je me rends donc à cette chapelle que j'avois indiquée à Saint Albon. Dans toute autre circonstance, la terreur eut glacé mes sens. Cette chapelle étoit consacrée à la sépulture de l'ancienne maison de * * *; c'étoit un amas de vieux tombeaux mutilés par le tems, & sur lesquels mon imagination allarmée me représentoit la mort assise. A peine eus-je fait quelques pas dans ce réduit sombre, que la peur combattit encore davantage un amour trop audacieux. Je sentois la terre trembler & mugir sous mes pas; je voyois s'entr'ouvrir ces mausolées, les pierres de ces sépulcres s'agiter, se lever, les morts qu'ils renfermoient en sortir dépouillés de leurs linceuls, croître, s'aggrandir, toucher de leurs fronts pâles & livides la voûte de la chapelle; je les voyois venir à moi, m'arrêter; ils me reprochoient d'un ton lugubre ma démarche sacrilege; ils m'entraînoient avec eux dans la tombe; j'entendois de tous côtés retentir une voix sombre & menaçante: malheureuse! tu vas donc perdre le fruit de dix ans de vertus qui t'avoient tant coûté! tu vas te livrer au deshonneur, à l'opprobre! tu trahis tout! tu mourras de misere & de honte; tu réclameras ce Dieu que tu outrages: mais il ne t'écoutera plus, il ne sera plus tems de l'implorer; il te frappera, & ses châtiments ne finissent jamais. Je répondois dans le fond de

mon cœur : mais on a ſurpris notre crédulité ; c'eſt la trahiſon qui nous a liés par ces nœuds ſacrés ; nos ames ne ſont-elles pas l'ouvrage de la divinité ? elle nous avoit unis, avant qu'on eût abuſé du miniſtere de la religion ; je retrouve mon premier époux... Ton premier époux, me diſoit cette voix funebre qui me pourſuivoit : eh ! n'as-tu pas engagé ta foi à celui qui briſe tous les nœuds, & dont les liens ſont indiſſolubles ? qu'eſt-ce qu'un homme, l'univers, tout ce qui exiſte, devant Dieu ? Mon ame n'oppoſoit à cette conviction qu'un ſeul ſentiment qui revenoit toujours m'épouvanter : ſi je ne cede point à Saint Albon, ſi je ne le ſuis pas, il ſe donnera la mort ; je le perdrai !

J'errois dans ce caveau, accablée de ma ſituation ; j'appuyois ma tête ſur ces tombeaux ; je m'en relevois pour regagner l'eſcalier qui conduiſoit à notre couvent ; je revenois, j'allois vers le ſouterrain par où Saint Albon devoit s'introduire dans cette retraite ; je retournois à ces tombeaux ; je demeurois immobile, anéantie ; je tombois ſur mes genoux ; j'implorois le ciel. Minuit approchoit ; je me ſens toucher la main : „ Eſt-ce vous, Saint Albon ? — Que voulez-„ vous dire," me répond une voix que je reconnais ? Je me trouve expirante dans les bras de Sophie. — „ Eh ! ma ſœur, quel eſt votre

„ des-

„ deſſein? à cette heure? dans ce lieu écarté? . —
„ Mon deſſein . . Sophie . . mon deſſein . . . je
„ vous ai trompée; j'allois vous fuir; m'arra-
„ cher à mon état . . . pour toujours, ſuivre
„ Saint Albon qui m'eſt rendu; que ſçais-je,
„ mourir, mourir loin de vos yeux."

Mon ame étoit ſurchargée de douleurs & de remords: je l'épanche toute entiere dans le ſein de mon amie; je lui apprends, au milieu des ſanglots qui me ſuffoquent, mon projet, mes combats, mes réſolutions, mon déſeſpoir. „ Oui,
„ lui diſois-je, j'ai revu le Chevalier; je ſuis
„ coupable de tous les crimes; Dieu ne peut
„ plus me pardonner; fuyez-moi, généreuſe
„ Sophie, fuyez-moi; fuyez une malheureuſe
„ femme qui veut courir à ſa perte, ſe deshono-
„ rer. — Vous ne vous deshonorerez point," reprit Sophie avec cette fermeté & cet aſcendant que donne la vertu: „ je vous connais: vous
„ pouvez vous égarer: mais l'honneur & la re-
„ ligion vous parleront toujours; vous revien-
„ drez à votre devoir, à la probité; vous me
„ ſuivrez. — Que je vous ſuive! & ſçavez-vous
„ que je plonge un poignard dans le cœur de
„ Saint Albon, ſi, dans ce moment même, il ne
„ m'emmene point? & . . . je l'aime plus que
„ jamais! — Vous n'irez point, Euphémie,
„ vous n'irez point vous couvrir d'un opprobre

„ éternel. — Mais, Saint Albon . . — Je le „ verrai, je lui parlerai, je vous réponds de ſes „ jours. Allons, venez avec moi; craignez qu'on „ ne s'apperçoive de votre fuite; votre trouble „ m'avoit allarmée; en vain vous me le cachiez. „ J'ai couru à votre cellule; l'amitié m'a donné „ des ſoupçons; je vous ai cherchée partout; je „ ſuis venu juſqu'ici : n'y demeurons pas plus „ longtemps. Appuyez-vous ſur mon bras."

Je faiſois quelques pas, & je m'arrêtois. — „ Ah! malheureuſe amie, qu'allons-nous faire? „ permettez du moins que je le voie, que je lui „ diſe un mot, un ſeul mot. — Vous ne le „ verrez point . . ceſſez de réſiſter à l'amitié, à „ Dieu qui vous parle par ma voix, qui vous „ ramene en ſon ſein; je vous l'ai dit, c'eſt moi „ qui le verrai, qui le rappellerai à ſon état, à „ la vérité, au ciel qu'il veut trahir... C'eſt ici, „ ma tendre amie, qu'il faut s'immoler, qu'il „ faut que votre amour s'épure ; aimez Saint „ Albon, mais aimez ſa vertu, ſon honneur, „ l'éternité de biens qui l'attend, s'il ſçait domp- „ ter une paſſion qui l'entraîne vers la terre ; un „ triomphe ſi éclatant vous élevera tous deux „ vers le ciel, que l'homme doit ravir à force „ de combats & de victoires ſur-lui-même. „ Marchons."

Il ſembloit, en effet, que Dieu m'impoſoit ſes

loix par la bouche de Sophie ; elle m'entraîne désolée, mourante, noyée dans un torrent de larmes; je m'écriois: „ cruelle amie! je ne le „ verrai plus! je ne le verrai plus!.. vous nous „ percez le cœur à tous deux. —— Je vous aime „ peut-être plus que moi-même, repliquoit „ Sophie, mais votre réputation & votre hon„ neur me sont encore plus précieux que vos „ jours; je préférerois votre mort à une existen„ ce criminelle, n'en doutez point. — Et m'in„ terdirez-vous encore la consolation de lui „ écrire? qu'il reçoive de moi une lettre, une „ lettre où soit toute mon ame. C'est à vous," continue la courageuse Sophie, „ de lui prescri„ re ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui„ même: servez-vous de l'empire que vous avez „ sur son cœur, pour le rendre à Dieu, le „ maître & le juge de l'un & de l'autre; ordon„ nez-lui une absence éternelle, bannissez-le „ pour jamais de vos yeux, de votre ame. L'ef„ fort est grand, sans doute, & je l'attends de „ mon amie..." (Elle m'embrasse)... „ Crois„ tu, ma chere sœur, que je ne sois pas sensible „ à tes peines? elles me font mourir comme toi: „ mais considere toute l'horreur de la démarche „ où t'emportoit une aveugle passion! Je vais „ voir Saint Albon; je lui parlerai; je lui por„ terai ta lettre, je lui porterai tes pleurs; il m'é-

„ coutera; il aura pitié de ta ſituation; il t'aime;
„ voudroit-il ton deshonneur? —— Eh bien!
„ céleſte amie, divine bienfaitrice, diſpoſez de
„ mon cœur, déchirez-le, regnez-y, faites y
„ regner Dieu, la religion: je vais écrire à
„ Saint Albon, dites-lui bien ... que je l'aime,
„ que je l'adore .. non, dites-lui que je meurs
„ de mon repentir; qu'il m'imite, qu'il n'offenſe
„ plus ce Dieu. .. Sophie, dictez-moi .. com-
„ ment lui annoncer? Sophie, aurai-je la force
„ de lui apprendre que je ne dois point l'aimer?"
Voici quelle fut ma lettre.

„ Que direz-vous de moi, Saint Albon? Au
„ lieu de vous voir, de tenir ma promeſſe, de
„ céder à un malheureux penchant, je vous
„ annonce que l'honneur, que la religion l'em-
„ porte & cette lettre eſt la derniere que vous
„ recevrez de moi. J'étois ſur les bords du pré-
„ cipice, j'en ai enviſagé toute l'horreur, & je
„ vous entraînois dans ma chûte. Qu'allions-
„ nous faire? Nous expoſer à tous les revers, à
„ toutes les humiliations, ſuites néceſſaires de
„ notre démarche criminelle; mourir dans la
„ honte & dans la douleur, ou traîner loin de
„ notre patrie, mépriſés de tous les honnêtes
„ gens, une vieilleſſe languiſſante & conſumée
„ de remords inutiles; ceſſer enfin de nous
„ aimer, parce que l'amour ne ſçauroit ſubſiſter

„ où l'eſtime ne peut être, & il nous ſeroit im-
„ poſſible de nous eſtimer, après avoir trahi des
„ engagements auſſi ſaints que les nôtres. Ou-
„ blions que nous nous ſommes vus; mourons,
„ s'il le faut, aux pieds des autels: mais appre-
„ nons à nous dompter, & que Dieu ſeul regne
„ dans notre ame: Saint Albon, on ne doit
„ point réſiſter à ce rival; qu'il triomphe entié-
„ rement de nous! que votre image . . . ô ciel..
„ oui, Saint Albon, votre ſouvenir même eſt
„ un crime.. n'ai-je pas été aſſez longtems coupa-
„ ble? Imitez-moi, quand c'étoit à vous à me
„ donner l'exemple; imitez-moi, ne ſongez
„ qu'aux maux que je vous ai cauſés, ou plutôt
„ ne vous rempliſſez que de vos devoirs; ne
„ voyez dans Conſtance qu'une infortunée . .
„ dont vous ne devez point être le complice . .
„ Ah! j'éteindrai dans des torrents de lar-
„ mes ces feux . . . je les éteindrai.. Que dis-je?
„ Saint Albon, n'appercevez point le trouble
„ de mon ame; ne voyez point les pleurs qui
„ arroſent ce billet . . ſi je vous ſuis chere . .
„ quel mot m'eſt échappé! Souvenez-vous que
„ vos jours ſont les miens, que ſi vous y atten-
„ tiez, ce ſeroit mon cœur que vous perceriez;
„ vivez pour me plaindre, pour me pleurer . .
„ Non, Chevalier, vivez pour m'oublier, pour
„ vous repentir. Nous ne nous reverrons donc

„ plus ! Adieu . . adieu pour toujours . . Ah ! „ cruel devoir ! Malheureuſe ! ne te laſſeras-tu „ point d'offenſer le ciel ? Saint Albon . . . ſur- „ tout conſervez vos jours."

J'expirois dans les ſanglots ; je voulois en écrire davantage ; eh ! comment aurois-je pu confier au papier tous les ſentiments qui m'agitoient ? Sophie s'empara de cette lettre. „ Arrêtez, lui dis-je, je n'ai point aſſez épanché mon ame, mes pleurs . . Ah ! que je lui parle, que je lui parle, Sophie ; vous ſerez préſente à notre entretien ; penſez-vous que c'eſt pour la derniere fois . . . Non, répond mon amie, vous ne le verrez point ; cette lettre ſuffira pour le toucher ; repoſez-vous ſur moi du ſoin d'exprimer vos regrets, vos remords : Euphémie, c'eſt la ſeule vertu qui vous reſte à tous deux ; ne repouſſez point le repentir ; c'eſt un effet de la grace, & Dieu ne s'eſt point encore éloigné de vous ; je vais. . . . Je vous ſuivrai, m'écriai-je... Sophie ne me dit que ce mot : Euphémie !" mais elle le prononça d'un ton ſi impoſant, qu'elle m'enchaîna en quelque ſorte à la place où j'étois ; tant la vertu a d'empire ſur l'humaine faibleſſe ! Je m'abandonnois au déſeſpoir. —— „ Eh bien ! cruelle, je vous obéirai ; vous ſerez ſatisfaite ; je ne verrai point Saint Albon ; vous me retrouverez expirante ; je n'exiſterai plus.

Allez plutôt lui annoncer ma mort; allez, barbare, vous applaudir à ſes yeux de votre inhumanité. . . Ah! reſpectable amie, pardonnez, pardonnez à mon égarement: Sophie, je ſens tout le prix de vos bienfaits : mais-l'amour . . Je ne connais rien, je ne vois rien que Saint Albon. Je ne ſçais ce que je réſoudrai . . ce que je dois. . Vous ne voulez point que je vous accompagne ! Attendez-moi ici, répond Sophie. Enfermez-moi donc dans cette cellule, répliquai-je avec fureur ; puiſſiez-vous me cacher, m'enſevelir dans le centre de la terre! Si vous ne me retenez, je ne vous promets point . . . j'irai, je volerai ſur vos pas. . Je n'ai plus de raiſon; l'honneur, le ciel, tout ſe tait dans mon ame, hors ce malheureux amour."

Sophie m'embraſſe, tire ſur elle la porte qu'elle avoit eu la précaution de fermer à la clef. —— Elle eſt partie! elle va voir Saint Albon! hélas! que va-t-elle lui dire? En ce moment il m'attend, il m'attend! j'étois à lui pour jamais, & pour jamais je m'en ſépare! ah! Dieu, Dieu! quel plus grand ſacrifice exigerois-tu?

J'étois étendue ſur la terre, que j'inondois de mes larmes: qu'eſt-ce que la mort auprès de ſemblables ſituations? tous les tourments, tous les déchirements de cœur, je les éprouvois en cet horible inſtant; je formois des cris inarticu-

jés. Sophie rentre; je me releve avec transport: — „ Qu'a-t-il dit? . . vivra-t-il? . . m'aimera-t-il? . . a-t-il bien promis de ne me plus aimer, de m'oublier? Sophie, eſt-il bien vrai qu'il épargnera ſes jours?" Elle me rend un compte exact de ſon entretien avec Saint Albon; il s'étoit trouvé dans la chapelle à l'heure indiquée; ſon étonnement à la vue de Sophie qu'il avoit priſe d'abord pour moi, ſa douleur, ſon déſeſpoir, la promeſſe qu'il avoit faite, puiſque c'étoit moi qui lui impoſois cette loi, de reſter attaché à ſon état, de retourner au ſein de Dieu, de vivre enfin, tout me fut rapporté fidelement. Sophie ne prononçoit pas un mot qui ne me perçât le cœur de mille traits. „ Jouiſſez de votre triomphe, lui dis-je; vous devez être contente: il ne me reſte plus qu'à mourir."

Sophie avoit une piété trop véritable, une amitié trop vive & trop pure, pour ne me point pardonner tous ces tranſports que m'arrachoit l'excès de mon égarement; elle ne me répondoit que par un redoublement de zele, que par des ſoins de la plus tendre amitié; elle pleuroit avec moi; ma vie n'étoit plus qu'une langueur continuelle; le tombeau étoit tout ce que je voyois, tout ce que j'eſpérois. Je reçois une lettre de Hollande, j'y lis ces mots:

„ Je vous avois promis de reſpecter une exi-

„ ſtence qui eſt bien plus la vôtre que la mienne ;
„ j'ai tenu ma parole ; je vis, mais pour être le
„ plus malheureux des hommes, vous adorant
„ plus que jamais, & convaincu que je n'étois
„ point aimé, puiſque vous avez pu refuſer de
„ faire mon bonheur. J'ai le chagrin d'avoir
„ tenté une démarche inutile, de m'être desho-
„ noré aux yeux du monde entier, à mes propres
„ regards ; j'ai été forcé de quitter mon état ;
„ j'ignore par quelle fatalité mes ſupérieurs ont
„ été inſtruits de mon projet : ils ont ſçu tout :
„ ils ont ſçu auſſi que vous avez eu aſſez de vertu
„ pour triompher d'un amour, qui ne finira
„ qu'avec ma vie. Jouiſſez de cette fermeté que
„ j'admire, & qui m'eſt ſi funeſte : pour moi, je
„ ſuis bien loin de vous imiter ; mon unique
„ occupation eſt de penſer à vous, de me rem-
„ plir de votre image. N'allez pas croire que
„ la crainte du châtiment m'ait fait prendre le
„ parti de m'affranchir d'un joug que vous m'avez
„ rendu odieux ; j'ai appréhendé avec raiſon,
„ lorſque je ſerois privé de la liberté & ſoumis
„ aux punitions impoſées par nos ſtatuts, de ne
„ pouvoir être informé ſi vous viviez, ſi vous
„ daigniez me plaindre. Eh ! me refuſeriez-vous
„ la pitié ? votre devoir, le ciel vous interdi-
„ roient-ils un faible témoignage de compaſ-
„ ſion ? Je ne vous parlerai plus d'un ſentiment

„ né avec nous, qui ne devoit nous quitter qu'au
„ dernier soupir ; non, je ne vous en parlerai
„ plus. Sans doute, il y a des douceurs attachées à la pratique de la religion, à l'observation de ses loix ; je ne puis goûter ce bonheur.
„ Ah ! c'en est fait ; mon destin est de sentir
„ toute l'énormité de ma faute, & de ne pouvoir
„ y remédier. Fasse le ciel que vous retrouviez
„ ce repos, auquel il ne m'est plus permis d'aspirer ! Oubliez-moi. . Eh ! qu'est-il besoin que
„ je vous invite à me bannir de votre cœur ?
„ dois-je douter de votre indifférence ? Ma tendresse cependant étoit si pure, si vive, si désintéressée ! Ah ! Constance, offense-t-on le
„ ciel lorsqu'on aime ainsi ? Du moins écrivez-
„ moi ; soutenez-moi ; parlez-moi de mes
„ devoirs, de la vertu, de nos malheurs ; écrivez-moi ; songez que mon ame vole déjà
„ toute entiere au-devant de ces lettres si desirées. Vous aurez moins horreur de mon
„ infidélité, lorsque vous vous ressouviendrez
„ que l'artifice a tissu les liens qui nous enchaînerent l'un & l'autre ; que c'étoit la douleur
„ de vous avoir perdue qui m'a pu conduire
„ dans le cloître. Vous vivez, je vous ai revue
„ & je ne puis vous posséder ! Y auroit-il encore
„ pour moi de nouveaux malheurs à craindre ?
„ Constance, dussiez-vous me haïr, me détes-

„ ter . . . que je n'aye point votre mort à „ pleurer."

Il y avoit encore quelques lignes qu'on ne pouvoit lire, & qui étoient effacées par des larmes. De quels nouveaux coups je fus frappée! Liſez, dis-je à Sophie, en lui remettant cette lettre; y a-t-il pour moi une ſource inépuiſable de douleurs? O mon Dieu! ſi j'ai pu t'offenſer, ne m'as-tu point aſſez punie? Voilà donc Saint Albon condamné à traîner des jours ſouillés d'opprobres, le partage d'un apoſtat! & c'eſt moi qui l'ai pouſſé dans ce précipice effroyable!

Je voulois me donner la mort; j'avois perdu toute idée de religion; j'étois tombée dans un ſombre déſeſpoir: mon ange tutélaire, Sophie me rappelloit par dégrés à la vie, à cette piété ſi conſolante; elle me preſſoit d'envoyer à Saint Albon une lettre, où tout mon pouvoir fût employé pour l'engager à rentrer dans le cloître. „ Mais," diſois-je à mon amie, „ ſi Saint Albon alloit ſubir une punition! ſi j'étois la cauſe qu'il ſouffrît un ſeul jour, un ſeul inſtant! Ne craignez point, me répondoit Sophie; on recevra Saint Albon avec douceur: la religion n'inſpire point d'autres ſentiments; ramené par le repentir, il ſera aſſuré de l'indulgence de ſes ſupérieurs; ils borneront ſa peine à quelques remontrances dictées par le zele. Envi-

ſagez tout ce que le Chevalier vous devra, l'honneur, l'eſtime de ſes compatriotes, bien plus, le retour à la vertu, à la religion, le bonheur de rentrer en grace avec ce maître ſuprême, infini dans ſes vengeances, comme dans ſes bontés. Ouvrez les yeux, ma chere Euphémie: frémiſſez du châtiment terrible qui menace ce malheureux, s'il meurt affranchi du joug que Dieu même nous impoſe. C'eſt alors qu'il faudroit le pleurer, & toutes vos larmes, ma ſœur, ne l'arracheroient point à un ſupplice éternel."

Vaincue par les diſcours de Sophie, j'écris donc à Saint Albon; elle me conduiſit la plume, & ne m'accorda pas la moindre expreſſion qui eût pu réveiller un amour trop malheureux: je ne parlois au Chevalier que de ſes devoirs, que de l'obligation où il étoit de ſe rendre à ſes liens ſacrés. Cette lettre me paraiſſoit dure: qu'elle étoit loin d'exprimer les tranſports qui m'agitoient! Sophie y joignit une des ſiennes. Je comptois les jours, les heures juſqu'au moment où je devois recevoir la réponſe. Ah! me diſois-je, j'étois bien perſuadée que cette lettre affligeroit Saint Albon; je lui aurai cauſé la mort! Si j'avois pu lui tracer un mot, un ſeul mot... s'il ſçavoit que je l'aime encore... cruelle Sophie! vous n'avez pas mon cœur!

Je passai plusieurs années dans un tourment qui ne peut se concevoir. Souvent j'accablois de reproches mon amie ; c'étoit elle qui m'avoit dicté cette lettre fatale ; ensuite je la priois de m'excuser. Je connaissois trop l'acharnement de mon malheur pour être incertaine sur le sort du Chevalier ; je ne doutois point qu'il n'eût perdu la vie, & que ce ne fût moi qui lui eusse porté le coup mortel.

Sophie & moi, par un événement étranger au récit de mes infortunes, nous fûmes transférées dans ce couvent ; je rends graces au ciel de m'y avoir conduite : je vous y ai connue ; j'ai pu vous adresser mes derniers soupirs : car je regarde, ma fille, l'écrit que je vous envoie, comme les restes d'une ame qui est prête à me quitter.

Le changement de demeure n'en avoit point apporté à mes sentiments ; & dans quels lieux aurois-je pu me soustraire à cette funeste passion ? Je me promenois seule, un soir, dans notre jardin ; la rêverie m'avoit entraînée au bout d'une allée obscure : la mélancolie cherche toujours les endroits les plus sombres ; le chagrin auroit-il ses plaisirs, & l'ame trouveroit-elle de la douceur à se pénétrer du sujet de ses peines, & à pleurer sur elle-même ? Vous sçavez que nos murs touchent à ceux du couvent des religieux de * * *. Je suis tout à coup épouvantée par des

gémiſſements, que je ne pouvois diſtinguer; je croyois me tromper: j'avance: le bruit augmentoit à meſure que j'approchois; bientôt des ſons plus articulés frappent mon oreille; j'entends diſtinctement ces paroles: „ Je ne demande „ point qu'on me délivre de ma priſon; tout ce „ que j'implore de l'humanité, c'eſt de faire „ parvenir une lettre à ſon adreſſe..." J'apperçois de la lueur à travers les pierres qui ſe mouvoient: la frayeur me ſaiſit; je veux fuir; un mouvement plus fort que moi, & que je n'aurois pu définir, me ramene: je prête mon ſecours pour écarter ces pierres; pluſieurs ſe briſent & roulent à la fois. Quelle image me frappe! un homme enchaîné au milieu du corps, un cachot éclairé d'une lampe; près de la muraille étoit une table, ſur laquelle il y avoit quelques livres & une tête de mort. „ Je n'ai point réclamé votre ſecours, me dit ce malheureux, pour me ſauver de ce tombeau; j'y veux mourir: daignez ſeulement vous charger de cette lettre . . ." Je ne le laiſſe pas achever; je pouſſe un cri affreux, & je tombe à ſes pieds. Je r'ouvre les yeux. — „ Saint Albon, c'eſt-vous!" Il leve la tête. — „ Conſtance!" Saint Albon (en effet c'étoit lui-même) ne put prononcer que mon nom; ſa bouche étoit demeurée entr'ouverte, ſes yeux étoient égarés; il me tendoit les bras.

Ah! ma chere fille, quel spectacle! „ Quoi! m'écriai-je, c'est vous, cher infortuné! Que vois-je? — Votre ouvrage," me répond-il; „ il n'importe, je bénis dans vos coups, ceux de la Providence. Constance, c'est Théodose que vous retrouvez; Saint Albon n'existe plus; Dieu triomphe enfin. Je vous avois tracé avec mon sang même cette lettre, où je vous reprochois votre inhumanité, où je vous représentois que la religion ne défendoit point que vous fussiez sensible à ma cruelle situation."

Je prends cette lettre, que j'arrose de mes larmes. „ Jugez, poursuit Saint Albon, de votre pouvoir sur moi. Vous m'écrivez en Hollande: plus docile encore à votre voix qu'à celle de mon devoir, je revole vers la France; je cours me jetter aux pieds d'un de nos supérieurs, lui montrer mon repentir; je ne lui cache point que c'étoit vous qui me rameniez à mon état; je m'applaudissois de votre victoire, & je me promettois de vous en instruire: on n'a point égard à ma franchise & à mes remords; pour toute réponse, on m'entraîne dans ce souterrain, où Dieu, depuis cinq années, sans doute pour me donner le tems de pleurer mes fautes, entretient un souffle expirant. Constance! je suis nourri du pain de la douleur, & je m'abreuve de mes larmes; ce Dieu suprême m'a éclairé du flambeau

de l'infortune; c'eſt ce que je vous apprenois par cet écrit que je vous prie de conſerver; vous y verrez combien je gémis de mes égarements, que mon ame... non, Conſtance, non, mon amour ne doit plus vous offenſer, ni irriter le ciel: c'eſt l'attachement le plus pur, c'eſt la tendreſſe innocente d'un frere pour une ſœur qui, après Dieu, eſt ce qu'il aime le plus; je ne vous demande que vos pleurs, que vos prieres; adreſſez-les à cet Etre ſi bienfaiſant, obtenez-en mon pardon. Je vous l'ai dit: je ne cherchois point à ſortir de ce cachot; je voulois ſeulement que vous fuſſiez informée que je reſpire encore, que mon cœur eſt changé... Me tromperois-je, Conſtance? Votre vue... Dieu, Dieu permettra que vous receviez mes derniers ſoupirs."

Eſt-il poſſible, ma chere fille, d'exprimer tout ce que je ſouffrois? Mes yeux étoient fixés ſur Saint Albon; je ne pouvois former que des cris; j'étouffois dans les ſanglots. — „ Quoi! Saint Albon, c'eſt vous, c'eſt vous que j'ai plongé dans ce gouffre de malheurs! Je vous ai chargé de ces chaînes! — Je les ſupporte avec plaiſir, puiſque je vous ai obéi; vous m'avez rendu à Dieu; je veux vivre & mourir pour lui; j'ai eu la conſolation de vous voir... Ah! Conſtance, fuyez-moi, fuyez... je ſens... je ſens que pour ceſſer de vous aimer, il faut que je ceſſe d'exiſter." Et

Et auſſitôt il prend dans ſes mains cette tête de mort qui étoit devant lui : „ voilà, continue-t-il d'une voix lugubre, ce que je vais bientôt devenir! que cette image ſoit entre vous & moi ! voilà à quoi je vais reſſembler! & lorſqu'on eſt ſur le point de ſubir un changement ſi affreux, doit-on oſer aimer?"

Saint Albon & moi nous nous exhortions mutuellement à repouſſer un ſentiment qui venoit toujours nous ſurprendre. Peut-être, hélas ! dans ce moment où nous nous promettions d'abjurer une tendreſſe criminelle, dans ce même moment brûlions-nous plus que jamais. L'humanité a tant de peine à ſe vaincre, & les paſſions ont des reſſorts ſi cachés ! il eſt ſi difficile de ſurmonter un penchant que nous avons reçu preſque avec l'exiſtence ! Cependant je m'efforçois de faire croire au Chevalier que nous étions devenus les maîtres de notre cœur, & que c'étoit la piété ſeule qui m'animoit ; je voulois m'en impoſer à moi-même; je lui appris quelle raiſon m'avoit amenée dans cette nouvelle retraite. Après une longue converſation, nous nous ſéparâmes ; il me fit donner ma parole que je le reverrois ; nous rétablîmes les pierres, de façon qu'on ne pouvoit ſoupçonner qu'elles euſſent été dérangées.

De retour chez moi, je me remplis d'une avanture ſi extraordinaire; c'étoit un ſonge que le réveil me rendoit encore plus effrayant: je ne ſçavois à quel parti m'arrêter. Je cachai à Sophie, & j'aurois voulu cacher à moi-même que j'avois retrouvé Saint Albon; j'allois ſouvent le voir; je lui portois à manger; je pleurois ſur ſes fers; c'étoit lui qui me conſoloit; il m'avouoit qu'il n'avoit jamais paſſé de jours plus heureux, que ma compaſſion le retenoit à la vie, que j'avois changé ſa priſon en un lieu de délices, & il demandoit au ciel d'expirer en ma préſence.

Mon amie un jour me ſurprit au moment que j'étois prête à m'ouvrir la priſon du Chevalier. „ Où allez-vous, me dit-elle?" Je lui réponds avec emportement: „ réparer ce qu'a fait votre barbarie; tenez, voyez." Je fais tomber les pierres: elle reconnaît Théodoſe; elle apprend ſes nouveaux revers, & elle verſe des larmes avec nous.

Sophie cependant ne put s'empêcher de me faire des repréſentations. „ Eh quoi! ma chere amie, me dit-elle, vous vous expoſez l'un & l'autre à de pareilles épreuves! Vous êtes-vous bien interrogée? eſt-ce bien la pitié qui vous conduit? ne cédez-vous qu'au deſir de ſoulager un malheureux qui a beſoin du ſecours de com-

paſſion ? Euphémie, vous vous trompez tous deux; jamais vous n'avez été plus proche de l'abîme. Mais la religion, lui répondis-je, ordonne-t-elle qu'on laiſſe mourir de miſere & de faim un infortuné? .. Sophie, c'eſt moi qui ai fait tous ſes malheurs, & vous voulez que je l'abandonne! —— Non, je ne veux point que vous l'abandonniez: je veux que vous vous repoſiez ſur moi du ſoin d'adoucir ſa malheureuſe ſituation; je tenterai tout pour lui être de quelque utilité: mais vous, ſi vous m'en croyez, ſi la religion vous parle encore, vous ne le verrez jamais. Et quand vous ſeriez aſſurée que cette démarche n'offenſeroit pas le ciel, penſez-vous que vos entrevues avec Théodoſe puiſſent reſter longtems cachées? Enviſagez-vous la rigueur des châtiments qui l'attendent, ſi l'on vient à découvrir que ſa priſon vous eſt ouverte?"

Ces dernieres paroles de Sophie me troublerent plus que ſes reproches & ſes craintes ſur ma piété chancelante; je connus aiſément que Saint Albon étoit menacé d'un danger inévitable; je ne m'arrêtai pas aux promeſſes de Sophie; j'étois bien perſuadée qu'elle feroit tous ſes efforts pour obliger Saint Albon; mais le ſentiment qui m'enflammoit encore, ne me permettoit pas dans une telle circonſtance, de m'en

rapporter à d'autre qu'à moi-même ; c'étoit à moi de m'occuper du ſoin de ſecourir le Chevalier.

J'imagine un projet ; j'écris au ſupérieur de *** , que je le priois avec inſtance de paſſer à notre couvent, & de m'accorder une demi-heure d'entretien : il ſe rend à mon invitation. Après m'être excuſée ſur la témérité de ma démarche : „ mon pere, lui dis-je, permettez que je vous parle à genoux." Il m'interrompt : „ ma ſœur, je ne le ſouffrirai point. — Je pourſuis : oui, mon pere, je me jette à vos pieds comme à ceux de Dieu même ; vous le repréſentez ſur la terre, ce Dieu de bonté, de clémence : c'eſt donc à vous que j'oſe avoir recours." Ce religieux, pénétré déjà de compaſſion, veut abſolument que je me releve : je lui obéis, je m'aſſieds, & je lui fais un détail du triſte enchaînement de mes diſgraces ; je n'omets aucune circonſtance ; j'appuie ſur l'horrible trahiſon qui nous avoit enſevelis l'un & l'autre dans le cloître. Cet homme reſpectable me paraît attendri. „ Mon pere, m'écriai-je, c'eſt donc au nom de l'humanité, au nom de la religion que je vous implore ; j'attends de votre pitié qu'on retire de cet affreux ſéjour l'infortuné Théodoſe, & qu'il ſoit remis au nombre de vos religieux. Je n'ignore point qu'il

s'eſt accuſé à vos yeux d'avoir tenté de me ſéduire, & de m'enlever à mon état : connaiſſez la vérité : c'étoit moi qui lui avois ſuggéré ce deſſein ſacrilege ; c'eſt moi qui lui ai fait oublier ſon devoir, l'honneur, Dieu même : un remords heureux m'a empêchée de le ſuivre dans les pays étrangers, quoique ce complot fût mon ouvrage ; c'eſt donc moi qui ſuis la ſeule coupable, & qui mérite d'être punie. Mais que Théodoſe voye briſer ſes fers, & je me ſoumets à tous les châtiments... Mon pere, (je retombe à ſes genoux) me refuſerez-vous cette grace ? Je vous donne ma parole que jamais je ne reverrai Théodoſe ; non, jamais je ne le reverrai ; je ne lui écrirai même point ; il ne ſçaura pas ſi, après l'avoir retrouvé, cette ſéparation me coûte la vie... Un repentir véritable l'a ramené aux autels ; qu'il y trouve cette indulgence dont Dieu nous a donné l'exemple. Vous ne me répondez point... Si vous rejettez ma priere, je ne connais plus rien : j'irai, j'irai aux pieds du trône y porter mes larmes, mon déſeſpoir ; toute la terre ſera inſtruite de mes faibleſſes, de mes égarements... tout apprendra que je ſuis criminelle ; on me condamnera ; je ne m'aveugle point, je ſerai deshonorée ; mais je ſouffrirai tous les opprobres, toutes les punitions, le deshonneur ; je

moutrai contente, ſi j'ai pu ſauver ce que j'ai tant aimé (j'ajoute avec des ſanglots) ce que peut-être j'aime encore . . Mon pere, me l'accorderez-vous, cette grace ? — Vous ſerez ſatisfaite," me répond ce religieux touché de ma douleur. „ Il y a peu de tems que je ſuis dans la maiſon ; je hais ces rigueurs tyranniques, ſi contraires à la pureté de notre morale ; oui, Théodoſe ſera libre. Mais vous m'aſſurez qu'il ſent l'énormité de ſes fautes, que vous ne vous verrez plus, que vous ne vous écrirez plus ? — Je promets tout, tout, mon pere : qu'il vive, qu'il ſoit heureux, qu'il m'oublie, & que je meure!"

Je cours à Sophie. — „ Partagez ma joie ; j'arrache Théodoſe à ſa priſon ; j'ai parlé : on m'accorde ſa liberté . . Sophie, je ne le verrai plus : mais il me devra ſon bonheur. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de Dieu."

Je m'applaudiſſois de ma démarche ; je goûtois un plaiſir ſecret à m'être accuſée pour juſtifier Saint Albon. Et en effet, me diſois-je, ne ſuis-je pas la premiere coupable ? Si le Chevalier ne m'eût point connue, qu'il ne m'eût point aimée, auroit-il trahi ſes vœux ? Malheureuſe Euphémie ! ne t'entretiens que du bonheur d'avoir rompu la chaîne de l'infortuné Théodoſe ; oublie-toi, immole-toi ; eſt-ce aſſez du

ſacrifice de ton cœur, de tes jours, pour acquitter tout ce que tu devois à ce funeſte amour?

Je m'efforçois de recueillir le fruit de ce triomphe apparent. Une main inconnue me remet ce billet: „ Je n'ai pas joui longtems de vos bien-„ faits, ſi l'on peut donner ce nom au ſervice cruel „ que vous m'avez rendu; j'étois dans un cachot, „ courbé ſous le poids des fers: mais je vous „ voyois, je pouvois vous confier mes peines; „ vous eſſuyiez mes pleurs, vous me diſiez que „ je vous étois encore cher; je me ſuis vu enle-„ ver ce plaiſir, le ſeul qui me retenoit à la vie; „ je n'ai pu ſupporter le jour, privé de votre „ préſence; au moment où je vous écris, je ſuis „ étendu ſur le lit de mort. Conſtance . . dans „ ce moment terrible, mentirois-je à Dieu? il faut „ vous l'avouer: je n'ai jamais ceſſé de vous „ aimer; il eſt vrai que cet amour s'étoit épuré „ dans l'adverſité & dans les ſouffrances. Sou-„ venez-vous que le ciel m'avoit formé pour „ être votre époux; ſi je l'offenſe ce ciel, c'eſt „ malgré moi; je lui en demande un ſincere par-„ don: mais il faut que mon cœur ait perdu tout „ ſentiment pour n'être point rempli de votre „ image. Puiſſe ma mort déſarmer un Dieu ir-„ rité! Conſtance, joignez vos larmes & vos „ prieres aux miennes; c'eſt le dernier témoi-

„ gnage de générosité que j'attends de votre ame
„ si compatissante. Adieu, adieu pour jamais.
„ J'ai fait vos malheurs, me le pardonnez-vous?
„ Je vois l'éternité s'approcher . . ô mon Dieu. .
„ je me jette dans le sein de ta bonté!"

La mort de Saint Albon fut en quelque sorte la mienne; je n'avois point été préparée à ce dernier coup: il m'accabla. Je n'existois plus que par l'amitié de Sophie; elle seule retenoit le souffle de vie qui me faisoit respirer. Cette amie infatigable redoubloit ses soins; elle recevoit dans son sein le peu de larmes qui étoit resté dans mes yeux presque éteints à force de pleurer. Tous ces sacrifices ne suffirent point à la justice de Dieu; il voulut appésantir son bras vengeur, & ne me laisser aucune consolation sur la terre, pour me faire éprouver qu'il est le seul que nous devons aimer; oui, sans doute, il est le seul qui mérite notre hommage, notre attachement, tout notre cœur. Il m'avoit fait descendre sur les premieres marches du tombeau: il acheva de m'y plonger. Sophie tombe malade; mon ame se réveille de son anéantissement de douleur, pour être saisie de nouvelles craintes; je sens encore que j'ai un cœur capable d'aimer, susceptible de recevoir de nouvelles blessures. La maladie de ma bienfaitrice devient dangereuse,

enfin

enfin tout ce qui m'intéreſſoit dans le monde, mon amie, mon unique amie, mon ſeul ſoutien, Sophie va mourir: elle fait écarter nos compagnes, & me tient ce diſcours, qui ſera toujours gravé dans ma mémoire: „ Ne pleurez point, ma chere Euphémie; réjouiſſez-vous plutôt avec moi d'une fin qui nous eſt deſtinée à tous; je brûle d'être réunie à l'auteur de mon être; il a été le digne objet de mes affections; je n'ai vécu que pour l'aimer, que pour l'adorer: je lui offre encore mon dernier ſoupir: puiſſe-t-il l'agréer & me pardonner mes fautes, en faveur de cette confiance ſans bornes que j'ai en ſa miſéricorde! Tout ce qui m'afflige, c'eſt que vous allez être privée d'une amie qui pouvoit vous être néceſſaire; j'oſe dire plus, vous n'en trouverez point de plus tendre. Euphémie, je vous en conjure, par les derniers tranſports de cette amitié qui vous fut chere, revenez entiérement à Dieu que vous avez ſi longtems abandonné; que votre amour pour lui, votre réſignation à ſes volontés, ſoient le prix de ma mort! N'enviſagez que ce ciel où doivent tendre tous nos vœux. Euphémie, voilà la ſource du bonheur; il n'y en a point d'autre... Me promettez-vous bien de retourner à ce Dieu qui vous appelle?"

Sophie me tendit la main; je ne pus que la

ſerrer & la baigner de mes larmes. Enfin j'ai tout perdu, tout... Sophie n'eſt plus. Je la couvre encore de mes baiſers, de mes pleurs; je lui adreſſe encore mes gémiſſements & mes ſanglots; ſes yeux où paraiſſoit briller une ſainte confiance, étoient tournés vers le ciel; tout ſon viſage reſpiroit ce doux éclat, cette ſplendeur de l'heureuſe immortalité, cette ſérénité inexprimable, le partage des ames pures qui s'envolent dans le ſein du Dieu qui les a créées.

Ma généreuſe amie ne m'a point abandonnée; ſans doute je dois à ſes prieres l'adouciſſement que j'éprouve dans mes peines; mes dernieres larmes ont moins d'amertume; la religion eſt venue auprès de moi prendre ſa place; elle me tient lieu aujourd'hui de tout; je ſens avec plaiſir que je vais bientôt rejoindre mon amie... Parlerai-je de Théodoſe? ah! Seigneur, vous offenſerois-je, ſi je deſirois de le revoir dans l'aſyle du pur amour? ne lui auriez-vous point pardonné? mes pleurs, grand Dieu, ne vous auroient-ils pas déſarmé?

Ma fille, vous voyez ce qu'il en coûte, lorſqu'on eſt livré aux paſſions; le cloître eſt un lieu de tourments pour les ames infectées du levain terreſtre: pour celles qui ont les vertus, la pu-

reté, la ferveur de Sophie, c'eſt un ſéjour de félicité & de délices. Pénétrez-vous bien de la religion, ma chere enfant; ſoyez perſuadée que fortifiée par ſes principes, on n'a rien à déſirer ni à craindre ici-bas. Que ſont les affections humaines près de l'amour divin! Déjà je ne vois plus la terre que comme un point dans l'infini, & je m'éleve à l'éternité.

L'authenticité de ces MÉMOIRES *recevra une nouvelle force des deux morceaux que j'ajoute ici. On y verra cependant que l'hiſtoire n'eſt pas rendue auſſi fidelement que je la publie d'après les originaux.*

Le premier extrait eſt emprunté du Spectateur Anglais, *Tome II, Diſcours* 40.

Le ſecond eſt pris de la ſeconde partie du Tome I, des Variétés curieuſes & amuſantes, &c.

EXTRAIT DU SPECTATEUR ANGLAIS.

CONSTANCE (1) étoit une jeune Demoiſelle d'un eſprit & d'une beauté fort extraordinaires, mais aſſez malheureuſe pour avoir un pere qui avoit acquis de grands biens par ſon induſtrie,

(1) On a ſuivi la traduction qui eſt connue.

& qui faiſoit conſiſter ſon bonheur à les poſſéder, ou plutôt à en être lui-même l'eſclave. Théodoſe étoit le fils puîné d'un gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'eſprit, de l'éducation, du ſavoir & de la vertu. A l'âge de vingt ans, il eut le plaiſir de ſe trouver pour la premiere fois avec Conſtance, qui étoit alors dans la quinzieme année. Leurs maiſons paternelles n'étoient qu'à peu de lieues l'une de l'autre; de ſorte qu'il eut ſouvent occaſion de la revoir enſuite; & que par les avantages de ſa bonne mine & d'une converſation agréable, il fit une ſi profonde impreſſion ſur le cœur de la Demoiſelle, que le tems ne pût jamais l'effacer. D'ailleurs, il n'étoit pas moins ſenſible lui-même aux charmes de Conſtance. Une longue habitude ne ſervit qu'à leur découvrir de nouveaux attraits, & à les animer d'une paſſion mutuelle qui influa ſur tout le reſte de leur vie. Mais au milieu des plaiſirs innocens qu'ils goûtoient enſemble, il arriva par malheur que les deux peres devinrent ennemis irréconciliables, ſur ce que l'un s'eſtimoit trop par ſa naiſſance & l'autre par ſes richeſſes. Le pere même de Conſtance porta ſon animoſité ſi loin, qu'il eut de l'averſion pour Théodoſe, lui défendit l'entrée de ſon logis & ordonna à ſa fille de ne le plus voir, ſous

peine d'encourir ſon indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, & afin d'ôter à ces amants l'eſpérance dont ils ſe flattoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jetta les yeux ſur un gentilhomme bien fait & riche, qu'il deſtina pour le mari de ſa fille. Il n'eut pas plutôt pris ſes meſures à cet égard, qu'il dit à Conſtance qu'il avoit deſſein de la donner à un tel gentilhomme, & que les nôces ſeroient célébrées un tel jour. Conſtance intimidée par l'autorité de ſon pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un mariage ſi avantageux, en reçut la propoſition avec un ſilence plein de reſpect, que ſon pere ne manqua pas de louer, puiſqu'il ſied toujours bien à une jeune fille en pareil cas. Le bruit de ce mariage pénétra bientôt juſqu'aux oreilles de Théodoſe, qui après un long tumulte de différentes paſſions qui s'éleverent alors dans ſon cœur, écrivit à ſa maîtreſſe le billet ſuivant:

„ Il y a quelques années que je faiſois tout „ mon bonheur de penſer à ma chere Conſtan„ ce: mais cela même fait aujourd'hui mon plus „ grand ſupplice. Faut-il donc que j'aye le „ chagrin de vous voir poſſédée par un autre? „ Les ruiſſeaux, les prairies & les champs où „ nous avons eu de ſi longs & de ſi doux entre-

„ tiens, me ſont devenus inſupportables; la vie
„ même eſt un fardeau que je ne puis ſoutenir.
„ Puiſſiez-vous vivre longtems heureuſe dans
„ ce monde! mais oubliez qu'il y ait jamais eu
„ un tel homme que

THÉODOSE.

Ce billet fut rendu dès le ſoir même à Conſtance, qui s'évanouit en le liſant: mais elle eut bien de plus grandes allarmes le lendemain matin, lorſque deux ou trois meſſagers vinrent coup ſur coup à ſon logis pour s'informer de Théodoſe, qui étoit ſorti de ſa chambre environ minuit, & qu'on ne retrouvoit plus. La profonde mélancolie qui l'avoit ſaiſi depuis quelque temps, faiſoit tout craindre à ſon égard. Conſtance perſuadée qu'il n'y avoit que le ſeul bruit de ſon mariage qui pût le réduire à quelque extrêmité fâcheuſe, étoit inconſolable: elle ſe reprochoit la trop grande facilité qu'elle avoit eue à y donner les mains, & regardoit ſon nouvel amant comme le meurtrier de Théodoſe. Elle réſolut de s'expoſer à toute l'indignation de ſon pere, plutôt que de conſentir à un mariage qui lui paraiſſoit ſi criminel & ſi plein d'horreur. Le pere ſatisfait d'être délivré de Théodoſe, & de pouvoir garder ſon argent, ne ſe mit pas fort en peine du refus obſtiné de ſa fille, & trouva les

moyens de s'excuſer auprès de ſon prétendu beau-fils, qui n'avoit accepté ſes offres que par des vues d'intérêt, ſans que l'amour y eût aucune part. Conſtance ne chercha plus de remede à ſon mal, que dans la dévotion & les exercices de piété; elle s'y adonna d'une telle maniere, qu'au bout de quelques années elle obtint une certaine tranquillité d'eſprit, & qu'elle réſolut de paſſer le reſte de ſes jours dans un cloître. Son pere fut ſi peu choqué de ce deſſein, qui alloit à épargner ſa bourſe, qu'il y conſentit de bon cœur, & qu'il la mena lui-même à une ville voiſine, pour en voir l'exécution. Elle étoit alors dans la vingt-cinquieme année de ſon âge & dans toute la fleur de ſa beauté. D'ailleurs, il y avoit ici un religieux qui étoit en grande réputation par ſa vertu & ſa vie exemplaire; & comme les Catholiques-romains, qui ſe trouvent accablés ſous le poids de quelque épreuve, s'adreſſent à leurs plus célebres confeſſeurs pour en obtenir des avis charitables, notre affligée voulut ſe confeſſer à ce bon religieux.

Mais revenons à Théodoſe, qui le même jour de ſon départ ſe rendit à un couvent de la ville où Conſtance alla demeurer enſuite, & qui après avoir exigé le ſecret de tous les peres (ce qu'on ne refuſe pas en certaines occaſions importan-

tes) se fit de leur ordre, avec une ferme résolution de ne plus penser à sa maîtresse, qu'il croyoit mariée à son rival depuis le jour fixé pour les nôces. Plein d'ardeur pour se dévouer à la religion, il avoit si bien étudié, qu'il ne tarda pas à recevoir les ordres sacrés, & qu'en peu d'années il devint célebre par la sainteté de ses mœurs, & les pieux sentiments qu'il inspiroit à tous ceux qui conversoient avec lui. C'étoit le saint homme que Constance avoit choisi pour être le dépositaire de ses plus secrettes pensées, quoiqu'elle ignorât son véritable nom, & qu'il n'y eût personne qui connût sa famille, que le seul prieur du couvent. Le gai, l'aimable Théodose portoit le nom du pere François, & il étoit si déguisé par sa longue barbe, sa tête rase & l'habit de l'ordre, qu'on n'auroit jamais trouvé l'homme du monde dans le vénérable religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans son confessional, notre belle affligée vint se prosterner à son côté, & lui offrir l'état de son ame. Après lui avoir fait l'histoire d'une vie pleine d'innocence, elle ne put retenir ses larmes, quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. „ Je crains, lui dit-elle, que ma conduite n'ait causé la mort d'un homme, qui n'avoit d'autre défaut que celui de me trop aimer.

Il n'y a que Dieu seul qui sache jusqu'à quel point je l'aimois, lorsqu'il étoit en vie, & quelle a été ma douleur depuis sa mort." Elle fit ici une pause, & leva ses yeux baignés de larmes vers le bon pere confesseur, qui étoit si ému de son triste récit, qu'à peine eut-il la force de lui dire d'une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs, de vouloir continuer son histoire. Elle obéit à ses ordres, &, au milieu d'un torrent de larmes, elle acheva de lui exposer tout ce qu'elle avoit sur le cœur. Le bon religieux sentit une si vive émotion de l'état où il voyoit sa pénitente, qu'il ne put arrêter le cours de ses larmes, & que dans les transports de son ame, la planche sur laquelle il étoit assis, s'agitoit sous lui. Constance qui le crut touché de compassion envers elle, & pénétré d'horreur pour son crime, lui parla du vœu où elle étoit résolue de s'engager, comme d'une démarche capable d'expier ses fautes, & du seul sacrifice qu'elle pouvoit offrir à la mémoire de Théodose. A l'ouïe de ce nom qu'il n'avoit pas encore entendu prononcer depuis si longtemps, & à la vue d'une fidélité sans exemple, de la part d'une Demoiselle qu'il croyoit depuis bien des années entre les mains d'un autre, le bon pere, qui s'étoit déjà un peu affermi, éclata de nouveau & fondit en larmes.

Au milieu des intervalles de sa douleur, à peine avoit-il la force d'exhorter sa pénitente accablée sous le poids de son affliction, à prendre courage & à se consoler, de lui dire que ses péchés lui étoient pardonnés, que son crime n'étoit pas si grand qu'elle se l'imaginoit, qu'elle ne devoit pas s'affliger outre mesure. A la faveur de ces courtes périodes, il se remit assez bien pour lui donner l'absolution dans les formes, & la prier de revenir le lendemain, afin qu'il l'encourageât à exécuter ses pieuses intentions, & qu'il lui départît de salutaires avis à cet égard. Constance se retira pleine d'un nouveau zèle, & ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de son directeur. Théodose qui s'étoit muni de bonnes & saintes pensées, propres à cette occasion, anima sa pénitente le mieux qu'il lui fut possible, à remplir tous les devoirs de la vie religieuse qu'elle vouloit embrasser, & à bannir de son esprit ces craintes mal fondées qui le tyrannisoient, avec promesse de lui donner de tems en tems ses avis charitables, d'abord qu'elle auroit pris le voile. „ Les regles, ajouta-t-il, de nos différents ordres, ne permettent pas que je vous aille voir: mais comptez que je me souviendrai toujours de vous dans mes prieres, & que je vous instruirai souvent par mes lettres. Marchez avec

joie dans la glorieuſe carriere qui vous eſt ouverte, & vous trouverez bientôt cette paix & cette ſatisfaction de l'ame, que le monde ne ſauroit donner."

Conſtance fut ſi animée par le diſcours du pere François, qu'elle fit ſon vœu dès le lendemain. D'abord qu'on eut achevé toutes les cérémonies de ſa réception, pour ſuivre la coutume, elle ſe retira dans ſon appartement avec l'abbeſſe.

Celle-ci informée dès la nuit précédente de tout ce qui s'étoit paſſé entre le pere François & ſa novice, remit à la derniere un billet de l'autre, qui lui écrivoit en ces termes: „ Pour „ vous faire goûter les prémices de ces joies „ & de ces conſolations que vous devez attendre „ de la vie que vous venez d'embraſſer, je dois „ vous avertir que ce Théodoſe dont vous „ déplorez la mort, eſt encore en vie, & que „ le pere à qui vous vous êtes confeſſée, étoit „ autrefois ce Théodoſe que vous plaignez tant. „ Le mauvais ſuccès de nos amours nous attirera „ plus de bonheur que nous n'en aurions pu „ eſpérer de leur réuſſite. La Providence a „ diſpoſé de nous pour notre avantage, quoi- „ que ce n'ait pas été ſelon nos deſirs. Oubliez „ que Théodoſe fût au monde: mais ſouvenez- „ vous qu'il y a un homme qui ne ceſſera de

„ prier Dieu pour vous en qualité du PERE „ FRANÇOIS."

Conſtance, qui à la vue de ce billet réfléchit ſur le ton de voix, les manieres & l'émotion de ſon confeſſeur, ne manqua pas d'y trouver d'abord Théodoſe. Après avoir pleuré de joie: „ c'eſt aſſez, dit-elle, Théodoſe eſt en vie; je paſſerai le reſte de mes jours en paix & ſans aucun chagrin."

Toutes les lettres que le pere lui écrivit enſuite, ſont gardées dans le monaſtere où elle réſidoit, & l'on en fait ſouvent la lecture aux jeunes religieuſes, pour leur inſpirer la vertu & de bonnes réſolutions. Il y avoit dix années ou environ que Conſtance étoit ici, lorſqu'une fievre maligne y ſurvint, qui emporta une infinité de gens, au nombre deſquels ſe trouva Théodoſe. Sur le point de mourir, ce bon pere lui envoya ſa bénédiction, conçue en des termes fort tendres: mais attaquée alors du même mal, elle étoit déjà en délire & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, Conſtance eut un de ces bons intervalles qui précedent d'ordinaire la mort dans les maladies de cette nature: deſorte que l'abbeſſe avertie par les médecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit que Théodoſe venoit de la dévancer, & que, dans ſes derniers

moments, il lui avoit envoyé ſa bénédiction. Conſtance la reçut avec un plaiſir extrême, & ſupplia l'abbeſſe de permettre qu'elle fût enterrée auprès de Théodoſe. „ Mon vœu, ajouta-t-elle, ne s'étend pas au-delà du tombeau, & je me flatte que ma demande ne ſçauroit le violer." Elle mourut bientôt après, & on lui accorda ſa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs tombes, avec une courte inſcription latine gravée au-deſſus, où il eſt dit mot pour mot : „ Ici repoſent les „ corps du pere François & de la ſœur Con- „ ſtance. Ils s'aimoient durant leur vie, & la „ mort ne les a point ſéparés."

EXTRAIT DES VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES.

UNE Demoiſelle G **, Bretonne, fut aimée par un gentilhomme de ſon pays qui n'étoit pas riche. La mere, pour détourner cette inclination naiſſante, prétexta un procès qui l'obligeoit d'aller à Paris, & emmena ſa fille avec elle : mais comme elle s'apperçut que l'abſence n'avoit point éteint les amours de nos deux jeunes gens, elle mit ſa fille à l'abbaye Saint Antoine, & la recommanda à une tante de la Demoiſelle qui y

étoit religieuse. On commença par intercepter les lettres que nos amans s'écrivoient ; ensuite on fit accroire que le jeune homme étoit tombé malade; quelque tems après on annonça sa mort: mais ce fut avec mille apparences de mystere, & en se servant d'une tierce personne; de sorte que la jeune Demoiselle ne put douter de la perte qu'elle avoit faite. Les mêmes intrigues furent employées auprès du jeune homme, qui croyant sa maîtresse morte, se fit capucin.

Cependant la tante insinua à Mlle. G** que Dieu l'appelloit à lui; le chagrin, plutôt que la raison, la détermina: elle prit l'habit, elle pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

Dix ans s'étoient déjà écoulés, lorsqu'on demanda un confesseur extraordinaire pour le couvent; notre Capucin fut nommé. Mlle. G** vint à son tour au confessionnal ; elle lui confia ses chagrins ; il trouva quelque conformité entre ses aventures & celles de sa pénitente : il lui demanda s'il pouvoit la voir au parloir? elle y consentit. Dès la premiere entrevue, comme il parloit plus haut qu'au confessionnal, sa voix la surprit ; elle l'examina, & lui avoua qu'elle lui trouvoit beaucoup de ressemblance avec un gentilhomme qu'elle avoit connu en Bretagne; il lui dit que non-seulement il lui ressembloit,

mais qu'il étoit ce même gentilhomme qui, sur un faux rapport de sa mort, s'étoit fait Capucin. La fille s'évanouit, & étant revenue à elle, ils se plaignirent de la supercherie & de la cruauté de leurs parents, en termes remplis de tendresse l'un pour l'autre. Le Capucin sentit réveiller toute sa passion. Dans son désespoir, il voulut lui faire entendre que leur habit ne devoit pas les empêcher de s'aimer; qu'on pouvoit se sauver en toute sorte de religion; que si elle vouloit, ils passeroient en Hollande, où ils se marieroient ; qu'il savoit où trouver l'argent pour faire le voyage, & que comme il étoit savant, il n'en manqueroit pas dans ce pays. Sa malheureuse maîtresse, aussi touchée, mais plus ferme que lui, détourna cette illusion; elle lui représenta qu'il ne falloit pas se servir, pour se damner, des moyens que Dieu leur avoit ménagés pour les attirer à lui. Le Capucin insista plusieurs fois, & enfin au désespoir de ne pouvoir réussir, il se défroqua un beau jour & passa en Hollande. On n'a point eu depuis de ses nouvelles.

Cependant Mlle. G** tomba en langueur; la jaunisse lui prit: mais comme elle avoit la voix fort belle, & quelques intervalles de gaieté, pendant lesquels elle étoit fort amusante, Madame

l'Abbeſſe de * * la demanda ; elle y fut quelque tems : mais les manieres un peu libres de cette Abbeſſe lui déplurent ; elle lui fit quelques remontrances ſur ce qu'elle la faiſoit travailler à des ouvrages qui n'avoient aucun rapport à la ſainteté de ſa retraite, & ſur ce qu'elle étoit ſouvent à la grille avec de jeunes gens ; enfin elle s'en retourna à Saint Antoine, où, accablée de chagrins & de maladies, elle mourut vers l'an 1715, âgée de 45 ans.

LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME

D'EUPHÉMIE.

LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME

D'EUPHÉMIE.

LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME

D'EUPHÉMIE.

Je vous envoie, mon ami, un Drame composé encore dans ce *genre* que j'ai eu le faible avantage d'entrevoir. Incertain du mérite de l'exécution, je voudrois ménager du moins quelques ressources à ma vanité, en vous exposant le plan de ma piece tel que je l'ai conçu; c'est au génie à favoriser & à cultiver un genre si intéressant: je ne doute pas même qu'il ne produise dans la suite une infinité de beautés dramatiques, & qu'il ne recule les bornes trop resserrées de notre scene; je vois déjà avec satisfaction qu'il est accueilli comme une nouvelle source de plaisir pour les ames sensibles, & en effet il me paraît un des plus heureux résultats des arts d'imitation. On pencheroit à croire que la douleur est l'état de la nature humaine, & que la joie n'en est qu'une sensation momentanée. L'art de la poésie & celui de la peinture, suivant un de nos plus judicieux écrivains, (1) ne réunissent jamais les

(1) L'Abbé Du Bos, &c.

ſuffrages, que lorſqu'ils ont réuſſi à nous affliger. Interrogez la perſonne la moins éclairée: rarement retournera-t-elle admirer une galerie compoſée de Teniers, & elle ne ſe laſſera point de revoir les tableaux ſombres & vigoureux de Rembrant. Les images de batailles, de morts, s'emparent de notre ame; deux peintres anciens, Nicomachus & Théon, avoient peint Medée ſe ſouillant du meurtre de ſes enfants, & Oreſte enfonçant le poignard dans le ſein de Clytemneſtre. Le ſpectacle d'un torrent qui ſe précipite à grand bruit du haut d'un rocher eſcarpé & qui roule avec lui des arbres déracinés, des débris, nous affectera beaucoup plus que la vue d'un ruiſſeau qui coule mollement dans une prairie émaillée de fleurs; la profondeur d'une nuit qui n'eſt éclairée que par les étoiles, excitera en nous un recueillement que n'y feront point naître un beau jour, un ciel ſerein; nous quitterons ſouvent des promenades agréables, pour aller nous enfoncer dans la ſolitude d'un parc ſauvage. Demandez aux libraires s'ils ne vendent pas vingt tragédies contre un exemplaire d'une comédie; aſſurément Racine a plus de lecteurs que Moliere, & peut-être a-t-il fallu plus de talent à ce dernier pour créer & perfectionner ſes chefs-d'œuvres. Tranſportons-nous dans nos places publiques: quel eſt le ſecret des

charlatans adroits pour attrouper & retenir la populace autour de leurs tréteaux ? ils détonnent des eſpèces de romances lamentables, plutôt que de chanter des vaudevilles divertiſſants. Il n'y a pas juſqu'aux enfants qui ne préferent le récit d'aventures tragiques à des contes qui les faſſent rire. Shakeſpeare eſt redevable, ſans doute, à l'emploi de ce genre ténébreux, de la haute réputation qu'il a chez nos voiſins: voilà ce qui les rend indulgents pour ces irrégularités monſtrueuſes que nous lui reprochons avec tant de ſévérité. On remarque à Londres que, lorſqu'on joue des pieces de ce pere du théâtre Anglais, il regne dans la ſalle un ſilence impoſant: tant cet homme de génie a connu l'art de ſe rendre maître des ames profondes & mélancoliques de ſes compatriotes! On a publié depuis Shakeſpeare des drames plus corrects, plus élégants, où les regles ſont moins bleſſées: pourquoi n'ont-ils pas eu le même ſuccès ? c'eſt qu'il leur manque cette *couleur noire*, dont le ſentiment emprunte une force & une vie que l'eſprit ſeul & l'entente des regles ne ſçauroient lui donner. Le Dante a mis bien plus de talent dans ſes chants de l'Enfer, que dans ceux du Purgatoire & du Paradis. Ne ſeroit-on point fondé à penſer que les hommes, en général,

peuvent s'appliquer ce que Pétrarque disoit de lui :

Lagrimar sempre è'l mio sommo diletto ?

Le plaisir de répandre des larmes auroit-il une douceur, que n'ont point les autres voluptés ? Je l'ai observé : cette tristesse si chere, surtout à la jeunesse, dont l'ame neuve reçoit avidement les premieres impressions, ne peut que nous porter à la vertu ; tout ce qui nous fait sentir notre cœur, nous oblige en quelque sorte à devenir plus humains, à nous approprier davantage les plaisirs ou les peines d'autrui, & cette espece d'élan hors de nous-mêmes, nous y ramene toujours plus attendris, & nous dispose conséquemment à devenir meilleurs.

Le genre *sombre* a aussi une qualité distinctive que l'on doit mettre au rang des plus puissants ressorts de l'art dramatique : il emporte avec soi la nécessité absolue d'approfondir les traits, de bannir les accessoires, qui tuent presque toujours le sujet ; l'ombre qu'il y répand, rend la lumiere plus vive, & fait sortir les caractères avec plus de vigueur ; il prête au pathétique de l'énergie & décide les grands mouvements. Si Corneille, dont le génie étoit si vaste, eut fortifié, de cette teinte, le genre admiratif, la clémence d'Auguste

auroit encore eu plus d'éclat, & Louis XIV eut été déterminé à pardonner à M. de Lauſun. Il eſt étonnant que Racine rempli de la lecture des Grecs, ait négligé ce moyen dans ſa tragédie des Frères ennemis. Ce drame ainſi traité, eut certainement excité plus d'intérêt, & il auroit produit un effet terrible.

J'ai eſſayé, dans EUPHÉMIE, de rendre cette partie théâtrale plus touchante & moins lugubre que dans COMMINGE, plus analogue à la tendreſſe d'une femme qui conſerve juſque dans l'égarement de ſa paſſion, cet eſprit de douceur dont l'amour tire un nouveau charme.

Je ne me laſſe point de préſenter le tableau impoſant des combats de l'humanité & de la religion; je ſuis perſuadé plus que jamais, que ce choc de mouvements contraires, eſt une ſource inépuiſable de ces ſituations qui nous tranſportent & fixent notre étonnement. Deſcendons dans notre cœur : nous y ſurprendrons un deſir impatient d'étendre la ſphère trop étroite des objets qui frappent nos ſens, & qui repaiſſent notre curioſité. Nous ſommes dominés par une ſecrette impulſion dont la cauſe nous eſt inconnue, & qui nous porte ſans ceſſe à nous faire plus grands que nous ne ſommes; voilà l'origine des fées, des génies, des enchanteurs, de ces géants attaqués par des hommes d'une

taille ordinaire. Nos livres sacrés nous fournissent des exemples de l'attrait qu'ont pour nous ces peintures surnaturelles. Jacob luttant contre une Intelligence céleste, nous imprime une idée qui enorgueillit notre être, & nous fait jouir en quelque sorte d'une supériorité interdite à l'humanité. On se plaît à voir les héros d'Homère se mesurant avec les dieux; l'audace sacrilege d'Ajax nous cause de l'admiration; c'est cette hardiesse au-dessus de l'humain, qui rend Turnus plus intéressant qu'Enée; Promethée enchaîné sur le Caucase, insultant à Mercure au milieu de ses tourments, & ensuite écrasé de la foudre qu'il voit éclater, sans baisser les yeux, laisse dans notre ame une image sublime. Il est vrai que la raison *géométrique* réprouve ces fictions qu'a créées un heureux enthousiasme, & qu'elles lui paraissent gigantesques: mais qu'est-ce que le compas d'une philosophie mal entendue ne resserre & ne détruit point? Osons le dire: notre nation en acquérant des lumieres *métaphysiques*, a perdu à l'extinction de cet esprit de chevalerie qui enfloit le courage & se figuroit sans cesse des paladins à combattre. Jamais peuple n'a pouſſé plus loin que les Egyptiens (1), le

(1) Il est fâcheux que les ouvrages de littérature de

le goût de ces monuments de grandeur qui ennobliſſent & exhauſſent l'imagination; l'aſpect ſeul de leurs tombeaux, de leurs pyramides, devoit leur inſpirer une élévation de ſentiments que ne ſçauroient avoir des hommes entourés d'images petites & meſquines, & qui s'empriſonnent dans des habitations conformes à la faibleſſe, & pour ainſi dire à *l'épargne* de leur exiſtence. Nous promenons-nous dans une vaſte forêt, nos idées ſemblent s'aggrandir & dominer ces chênes ma-

---

ces légiſlateurs du monde n'aient point eu le ſort de leurs pyramides, & qu'ils ne ſe ſoient pas tranſmis juſqu'à nous. Leurs poéſies ſurtout devoient être admirables & pleines d'images: ils reſpiroient encore le charme des premiers beaux jours de la nature; ils avoient plus de tableaux ſous les yeux, & étoient emportés par plus d'enthouſiaſme; leurs mœurs étoient plus douces, plus ſimples que les nôtres; l'hoſpitalité, la candeur, la vie paſtorale: quelles ſources de beautés poétiques! Le luxe, l'abus de la ſociété & la fauſſe philoſophie ont détruit parmi nous tout ce qui eſt du reſſort du ſentiment. Geſſner n'auroit pas compoſé ſes charmantes Idylles, s'il eut vécu dans le fracas de Paris. Ce choc continuel de tant d'eſprits différents étend, j'en conviens, les progrès de ce qu'on appelle goût, fournit plus de matiere au *raiſonnement*; mais il entraine avec ſoi la mort du génie, — & les couleurs primitives ſe partagent dans une infinité de nuances qui n'ont plus de caractere.

jeſtueux, dont le ſommet va ſe cacher dans les nues. Parcourons-nous des boſquets, des jardins ſymmétriſés : nous nous rapétiſſons avec ces arbuſtes mutilés par le ciſeau de l'art, & nos penſées prennent, ſans que nous nous en appercevions, la contrainte de ces graces concertées, ſi inférieures aux beautés fortes & libres de la nature. Les anciens adorateurs du feu bâtiſſoient leurs temples ſur des montagnes, & les bois ſacrés où nos Druides avoient établi le ſiege de leur religion, étoient d'une hauteur immenſe. C'eſt une expérience démontrée que nous dépendons de ce qui nous environne, & que le phyſique a de l'empire ſur l'intellectuel. J'imagine donc qu'on ne ſçauroit préſenter une attitude plus fiere que celle d'un perſonnage en proie aux paſſions humaines, & qui ſe débat, ſi l'on peut parler ainſi, ſous l'aſcendant impérieux de la religion. Euphémie, contrainte par ſon devoir & par le ciel d'étouffer ſon amour, doit émouvoir en ſa faveur, & attacher nos regards bien plus qu'une femme dont la condition libre ſemble lui permettre de diſputer moins avec ſes penchants.

Je me ſuis efforcé de donner à ce rôle une *plénitude*, dont on trouve, en général, peu d'exemples dans notre théâtre moderne. C'eſt cependant avec cette profuſion que doit s'exprimer

le désordre fécond d'une ame passionnée; on aime à voir s'ouvrir un cœur fatigué de retenir une abondance de sentiments qui le surchargent; on le suit dans ses développements; on se pénetre de ses transports. C'est ainsi que l'inimitable Richardson sçait nous rendre propre tout ce qu'il fait ressentir à Clarisse; nous ne perdons pas un seul de ses mouvements, nous sommes étonnés d'appercevoir à la fin de l'ouvrage que tous ces détails, qui d'abord ont pu nous paraître superflus & minutieux, étoient autant de fils nécessaires qui correspondent à l'ensemble du roman. Je ne cesserai de m'en plaindre: l'esprit est venu nous appauvrir, & il traîne presque toujours à sa suite la froideur & la médiocrité. Si Corneille revenoit parmi nous, nous le verrions forcé d'élaguer & d'*amaigrir* la plupart de ces scenes *pleines*, où le génie a répandu toutes ses richesses.

A l'égard des caracteres, j'ai cherché, autant que je l'ai pu, à leur donner de la vérité. C'est cet avantage que l'on remarque surtout dans les personnages de Corneille, & voilà d'où naît cette supériorité de dialogue qui distingue à un degré si éminent ce grand homme des autres écrivains de son genre; il prête à chacun de ses héros la façon de penser & l'expression qui lui sont propres. Rodrigue enflammé d'amour, &

qui joint aux transports de sa passion cette exaltation de bravoure attachée à la nation Espagnole, s'écrie :

Paraissez, Navarrois, Maures & Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans. (1)

---

(1) J'ai entendu de ces *discoureurs ingénieux* qui prétendoient que Corneille avoit fait de Rodrigue une espece de rodomont qui n'est point dans la nature. Voilà ce que c'est que d'ignorer les caracteres & de vouloir toujours demeurer *Français !* Il y a lieu de présumer que la délicatesse de ces critiques avoit engagé nos comédiens à supprimer ces deux vers, qui peignent si bien un héros Espagnol : nous sommes redevables à M. de Voltaire de leur rétablissement. Selon les apparences, ce sont les mêmes censeurs qui se plaignoient de ce que Lusignan avoit un ton de *radoteur dévot*, comme si un vieillard renfermé en prison depuis vingt ans & martyr de la religion de ses peres, ne devoit pas avoir cette effusion de sentiment ; c'est peut-être le plus beau caractere que M. de Voltaire ait créé. Il faut renvoyer à la lecture d'Homere ces gens d'un goût si difficile ; ils y verront comment parlent Nestor, Laerte, &c. Ils peuvent aussi consulter Horace dans son art poétique :

„ *Intereriè multum, Davus ne loquatur, an heros,*
„ *Maturus ne senex, an adhuc florente juventâ*
„ *Fervidus, an matrona potens, an sedula nutrix*
„ *Mercator ne vagus, cultor ne virentis agelli, &c.*

Horace déploye toute la férocité de son caractere dans ce vers :

Albe vous a nommé : je ne vous connais plus. (1)

Et Curiace, à son tour, fait éclater le sien dans cette répartie si touchante :

Je vous connais encore, & c'est ce qui me tue.

Sertorius dit de lui avec une hauteur qui sied si bien au vrai courage :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

César qui, aux yeux des Romains, feignoit de ne

---

(1) La Motte qui met de l'esprit partout, s'est avisé d'en donner à Corneille dans une circonstance où il paraît n'avoir cédé qu'au transport du génie. Baron prononçoit avec un reste d'attendrissement :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Et La Motte en applaudissant à la finesse du comédien, ajoute que Corneille lui-même en fut surpris, & en félicita Baron. J'ai peine à croire l'anecdote ; ce n'étoit pas certainement là le sens dans lequel Corneille avoit fait ce vers ; son génie le servoit trop bien pour descendre à cette petite délicatesse : un homme furieux, si l'on peut le dire, de l'amour de la patrie, qui dans la suite tue sa sœur de sang-froid, doit prononcer ce vers avec toute la férocité d'un Romain enthousiaste.

pas affecter la souveraine puissance, répond à Ptolomée qui l'invite à monter au trône:

Connaissez-vous César pour lui parler ainsi?

M. de Voltaire met dans la bouche de Mahomet ce vers qui décele toute la fierté de son caractere:

C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.

J'aurois desiré profiter mieux de ces grands modeles. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de ne point perdre la nature de vue. EUPHÉMIE est déchirée par un amour qu'elle a peine à vaincre; ses remords sont aussi sinceres que sa tendresse; elle est précisément dans cette situation si bien exprimée par Horace:

Video meliora, proboque:
Deteriora sequor.

Elle a de la bonne foi jusque dans ses fautes. Je me suis toujours ressouvenu que j'avois à peindre une femme, c'est-à-dire une ame plus susceptible d'impressions que celle d'un homme. *Euphémie* est frappée de terreur à l'aspect de cette tombe qui s'ouvre sous ses pas; elle ne doute point que ce ne soit un miracle, tandis que THÉOTIME, moins effrayé, s'impose, sans autre raison que le devoir de l'honnête homme, la loi de se séparer pour jamais de son amante. Ce sont ces nuances imperceptibles pour bien des yeux,

qui différencient à l'infini les caracteres, & qui y jettent cette variété dont la nature nous présente partout le magnifique tableau. Quelques gens du monde, de ces ames émouſſées par l'abus de ſa ſociété & des faux plaiſirs, ou que leur impuiſſance & leur ſéchereſſe empêchent de ſe livrer à la vivacité du ſentiment, pourront trouver trop d'agitation & de violence dans le rôle d'*Euphémie*. Mais j'ai déjà prévenu leurs objections, en remarquant juſqu'à quel point la retraite enflamme la ſenſibilité. Qui a jamais aimé comme Héloïſe? C'eſt bien des perſonnes iſolées qu'on peut dire que la moindre étincelle ſuffit pour produire un grand embraſement:

Chiuſa fiamma è più ardente.

Une ſombre imagination les tourmente ſans ceſſe, leur montre la privation beaucoup plus cruelle qu'elle n'eſt en effet, & leur préſente une nature factice, qui, pour ainſi dire, ſe réaliſe en leur faveur; leur exiſtence eſt une guerre perpétuelle; & que ces ſecouſſes ſont vives, que ces combats ſont terribles, lorſque l'honneur & la piété ſe réuniſſent pour réprimer ces penchants qui les maîtriſent! Le triomphe d'*Euphémie* eſt d'autant plus éclatant, qu'il lui a coûté plus d'efforts; il honore à la fois la nature & la religion, & ce perſonnage ſeroit moins tou-

chant & peut-être moins vertueux, s'il avoit moins combattu.

MÉLANIE a une dévotion éclairée & onctueuse. Ce ſentiment prend la teinte des caracteres : aſſurément la dévotion de Boſſuet n'avoit point la douceur, &, ſi on peut l'ajouter, la tendreſſe de celle de Fenelon. Le déſeſpoir ou l'aveuglement n'ont point conduit *Mélanie* dans le cloître; ſon attachement pour l'état qu'elle a embraſſé, eſt motivé & réfléchi ; elle a ſenti de bonne heure le peu de vérité de tout ce qui excite & flatte nos deſirs. Les paſſions, ce beſoin du cœur humain, ſont venues l'agiter ; elle s'eſt livrée à ce doux attrait; mais qu'elle a épuré & ennobli en concentrant tous ſes vœux, toute ſon ame, dans ce tranſport ſublime qui l'éleve à l'amour de l'Etre ſuprême! Ecartons toute idée de piété, & ne conſultons que la ſaine philoſophie : n'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir du peu de ſolidité des affections terreſtres ? où ſont les amitiés déſintéreſſées, les plaiſirs véritables, les fortunes qui ne ſoient pas ſoumiſes à des revers ? où eſt le bonheur réel ? envain le demanderions-nous à tout ce qui nous entoure; & dans nos malheurs, qui accourt nous conſoler, quand tout nous abandonne & nous laiſſe au vuide affreux de nous-mêmes ? quelle main eſt empreſſée à eſſuyer nos larmes ? qui nous ſoutient dans les

horreurs de la pauvreté, ſpectacle ſi effrayant pour le monde? quel eſt enfin l'ami (1) que nous trouvons toujours prêt à nous recevoir, à nous entendre, à verſer des ſoulagements dans notre ame affligée? Ai-je beſoin de le dire? il n'y a que l'idée de Dieu qui puiſſe nous faire ſupporter la vie; c'eſt devant cette grande image que s'évanouiſſent tous les autres objets, aux yeux même du *raiſonneur* qui apprécie tout ſans le ſecours de la religion. Le caractere d'Euphémie pourra donc plaire également aux perſonnes pieuſes & à celles, qui ſe bornant à réfléchir d'après la ſageſſe humaine, n'ont pas le bonheur de joindre la dévotion à leurs autres vertus; l'amie d'Euphé-

(1) Il n'eſt point de langue où ne ſe trouve cette exclamation: *ô mon Dieu!* point de peuple chez qui un homme que la calomnie opprime, ou un pere & une mere qui ſont privés de leurs enfants, ne levent les yeux au ciel & ne forment dans leur douleur une aſpiration ſecrette vers l'Etre ſuprême. Eſt-ce, en un mot, la ſageſſe humaine qui a le courage d'exercer la commiſération envers un malheureux criminel, de mêler ſes pleurs aux ſiens, de le conduire au ſupplice, d'en partager en quelque ſorte les horreurs? C'eſt au lit de mort que nous ſentons véritablement qu'il eſt néceſſaire de ſe remplir de la grande penſée d'un Dieu, & que toutes les autres ne ſont que de frivoles illuſions.

MIE, malgré ce noble détachement qui la porte ſans ceſſe vers le ciel, n'en remplit pas moins les devoirs de l'humanité ; je la repréſente ouvrant toujours ſon ſein aux pleurs d'une infortunée que ſa paſſion tyranniſe, plus prompte encore à lui donner des ſecours, que des conſeils, indulgente pour autrui, quand elle s'arme de ſévérité contre elle-même, plaignant dans ſon amie des faibleſſes qu'elle ne ſe pardonneroit point. Je penſe avoir ſaiſi le véritable eſprit de la dévotion, & je ne diſſimulerai pas que ce perſonnage eſt celui que j'ai pris le plus de plaiſir à créer après le rôle du Pere Abbé dans COMMINGE.

Il falloit qu'à côté du tableau où ſont expoſées toutes les vertus qui forment la vraie piété, il y en eût un autre qui montrât les abus de la dévotion; j'ai donc négligé (1) cette eſpece de regle,

(1) Je n'ai pas prétendu donner un contraſte bien décidé ; *Cécile* eſt plutôt une dévote ſévere, qu'une fauſſe dévote, & je crois avoir établi ce caractere ſur les principes que nous a tracés un homme de génie : „ Ce qui donne, dit-il, le plus d'éloignement pour „ les dévots de profeſſion, c'eſt cette âpreté de mœurs „ qui les rend inſenſibles à l'humanité ; c'eſt cet or„ gueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte „ du monde : dans leur élévation, s'ils daignent s'a-

preſcrite par le goût, & que je me ſuis impoſée à moi-même, qui conſiſte à ne pas offrir ſur la ſcene des oppoſitions trop marquées; l'art paraît à découvert dans ces contraſtes; mais j'ai imaginé qu'on me jugeroit avec indulgence, en faveur des traits heureux qui pourroient réſulter de ces deux portraits rapprochés; les ſentiments que j'ai prêtés à *Cécile* ne ſont point outrés; le ſeul reproche que j'aye peut-être à me faire, eſt de n'avoir point appuyé encore aſſez le pinceau. Je ſuis fâché de le dire; j'ai connu une infinité de faux dévots plus durs que n'eſt *Cécile*, & par malheur pour l'humanité, j'en ai rencontré bien peu qui reſſemblaſſent à *Mélanie*. Les premiers éléments des arts ſont l'expérience. On m'ob-

---

„ baiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere „ ſi humiliante! ils plaignent les autres d'un ton ſi „ cruel! leur juſtice eſt ſi rigoureuſe! leur charité eſt „ ſi dure! leur zele ſi amer! leur mépris reſſemble ſi „ fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du „ monde eſt moins barbare que leur commiſération; „ l'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer „ perſonne: plus ils ſe détachent des hommes, plus „ ils en exigent; on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu „ que pour exercer ſon autorité ſur la terre." Qu'on diſe, après ce portrait, que le caractere de CÉCILE eſt trop dur.

jectera que ces faux dévots ne parlent pas ainſi ; ils peuvent être plus meſurés, plus ſages dans leurs expreſſions. Mais, qu'eſt-ce que l'art dramatique? La repréſentation exacte des divers mouvements qui nous agitent. Un auteur de théâtre arrache le maſque, fouille dans l'ame, en ſaiſit les plus ſombres replis; c'eſt un ſavant anatomiſte qui apporte ſous nos yeux les fibres les plus déliées du cœur humain; c'eſt un machiniſte ingénieux, qui trahit en quelque ſorte ſon ſecret & découvre le jeu des reſſorts qu'il fait agir; le poëte met dans la bouche de ſes perſonnages ce qu'ils ſe contentent de penſer dans la ſociété ; c'eſt par cette fidélité à décompoſer l'homme & à montrer le méchaniſme des paſſions, que la ſcene peut contribuer à la réformation des mœurs. Où trouve-t-on des ſcélérats qui laiſſent éclater la manœuvre de leur méchanceté, comme on nous les repréſente dans nos meilleures tragédies? Mathan a-t-il jamais pu dire :

J'approchai par dégré de l'oreille des rois.
. . . . . .
J'étudiai leur cœur; je flattai leurs caprices;
Je leur ſemai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs paſſions, rien ne me fut ſacré;
De meſure & de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudeſſe,
De leur ſuperbe oreille offenſoit la molleſſe :

Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables!

A-t-il pu ajouter en parlant de Dieu, dont il a quitté le culte:

Heureux! si sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi les débris, le ravage & les morts,
A force d'attentats, perdre tous mes remords!

Phocas dans Héraclius expose lui-même tous les chagrins qui dévorent un usurpateur sur le trône:

Mille & mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;
Qui croit les posséder, les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance,
Monte par la révolte à la toute-puissance;
Qui de simple soldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis & conservé.
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes:
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes,
Et comme il n'a semé qu'épouvante & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble & que terreur;
J'en ai semé beaucoup, & depuis quatre lustres,
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres,
Et j'ai mis au tombeau, pour regner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

Assurément, quelque méprisable que fût Phocas, il n'auroit pas écouté patiemment les invectives dont l'accablent Pulchérie & Léontine. Mais, sans ces développements, que deviendroit la scene? il n'y auroit plus de naturel dans les caracteres, plus d'énergie dans les tableaux; le théâtre prendroit la monotonie & la fausseté du monde, & il perdroit un de ses plus solides avantages, celui d'être le miroir de la vérité. D'ailleurs, n'est-on pas convaincu qu'il est une espece d'optique? Il doit nécessairement grossir les objets pour leur conserver dans le point de vue leur véritable forme; que de traits on auroit peine à saisir, s'ils n'étoient pas prononcés! qu'on se ressouvienne du Jupiter de Phidias, qui vu de trop près, n'offrit à l'œil qu'une ébauche grossiere, & posé à une certaine élévation, l'emporta sur tous les autres chefs-d'œuvres de sculpture, pour la justesse des proportions & la régularité de l'ensemble. Le théâtre est assujetti à peu près aux mêmes regles; les pieces de Marivaux, qui sont ingénieuses, manquent leur effet à la représentation; quelle en est la raison? ce sont des miniatures dont les traits se confondent & s'évanouissent, & toutes ces finesses d'esprit sont en pure perte pour le spectateur.

J'ai évité avec soin de faire paraître *Cécile* trop souvent, parce qu'on doit ménager sur la scene

l'introduction des perſonnages odieux; quelqu'un qui nous déplaît & qui fréquente les cercles dans leſquels nous vivons, ne manque pas d'exciter en nous des ſenſations déſagréables, & nous force à quitter cette ſociété: il en eſt de même de ces rôles qu'on ſupporte avec peine: Narciſſe nous cauſe de l'indignation: en général, on n'aime pas la vue des méchants, à moins que ce ne ſoit d'illuſtres ſcélérats, tels que Cléopatre dans Rodogune, Mahomet, Cromwel, &c. Graces à notre fauſſe façon de voir & de peſer la grandeur, ces fameux criminels nous en impoſent: ils nous impriment une ſorte d'étonnement reſpectueux qui nous contraint à les admirer, &, l'intérêt qu'ils font naître, a preſque autant d'attrait pour nous que celui qui réſulte de l'attendriſſement ou de la compaſſion. A l'égard de ces caracteres ſubalternes (1) qui affligent la

(1) Voilà pourquoi il ne ſeroit pas poſſible, quelques reſſources que déployât le génie, de faire un drame ſupportable du ſujet atroce de la Marquiſe de G*; la baſſe ſcélérateſſe d'un des principaux acteurs de cette abominable tragédie, inſpireroit une horreur qui paſſeroit la meſure des mouvements dramatiques. Pour exciter des ſenſations douloureuſes qui nous plaiſent & dont on puiſſe dire: *dolor ipſa ejus voluptas*, il faut ébranler nos fibres, & non les déchirer. Un claveſſin,

vertu & l'humanité, je le répete, ils demandent à être moins vus qu'entrevus; on peut les employer pour entretenir l'action; mais il faut qu'ils se montrent rarement, & qu'ils ne fassent, si l'on peut le dire, que transpirer comme un soleil brûlant à travers des nuages.

J'ai déjà observé (1) que si j'eusse amené à la Trap-

---

dont les touches délicates seroient pressées par des doigts trop lourds, rendroit des sons désagréables. Des monstres, tels que la Brinvilliers, la Voisin, ne doivent avoir d'autre théâtre que la place publique. Je doute, malgré l'espece d'éclat qu'ils semblent avoir, qu'on pût supporter le spectacle des stupides cruautés des Caligula, des Néron, des Domitien: il n'y a pas jusqu'au crime même qui n'ait besoin d'une certaine noblesse pour attacher notre curiosité. Je suppose que ce ne fut pas une des fables absurdes qui se sont glissées dans l'histoire: quel parti un auteur de théâtre pourroit-il tirer d'un Jean Basilowitz ou Basilide, Grand-duc de Moscovie, qui étoit d'une barbarie assez imbécille pour obliger ses sujets au plus fort de l'hiver, à lui apporter tous les matins à son lever un verre de leur sueur? Croyons donc que toutes les actions ne sont pas susceptibles d'être admises indifféremment sur la scene, & que leur choix fait avec goût, est un des premiers talents de l'écrivain dramatique.

(1) Dans le second discours qui se trouve à la tête du Drame de *Comminge*.

Trappe le pere du *Comte de Comminge*, cette ſcene, quelques beautés qu'elle eût pu renfermer, auroit été déplacée: ici je n'avois point les mêmes obſtacles à combattre; ce qu'on ſent au premier acte d'*Euphemie* pour *Sinval*, n'eſt point comparable à l'effet que produit l'apparition d'*Euthime* dans le premier acte de *Comminge*. Voilà comment la variété des circonſtances influe ſur les regles. J'ai donc cru que la reconnaiſſance de la mere & de la fille ne ſerviroit qu'à fortifier l'intérêt, & j'ai répandu dans cette ſcene, autant qu'il m'a été poſſible, toute l'énergie du ſentiment. Je peins la *Comteſſe d'Orcé* au comble de l'infortune, & il étoit aſſez difficile de la montrer auſſi malheureuſe ſans l'avilir; je me ſuis rappellé l'exemple d'un de nos maîtres: Racine avoit à nous offrir un perſonnage conſumé d'une paſſion criminelle; il a l'habileté de nous prévenir par Oenone que Phédre eſt atteinte d'un mal qui la conduit au tombeau; la Reine, dit elle,

Touche preſque à ſon terme fatal.
En vain à l'obſerver jour & nuit je m'attache:
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache
Un déſordre éternel regne dans ſon eſprit;
Son chagrin inquiet l'arrache de ſon lit;
Elle veut voir le jour, & ſa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde.

Le spectateur, que la présence de cette femme coupable eut pu révolter, est, par ce trait de génie, disposé à soutenir sa vue & même à la plaindre. Phédre en arrivant sur le théâtre, acheve d'approfondir cette impression, & de déterminer la pitié en sa faveur :

N'allons point plus avant : demeurons, chere Oenone ;
Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.

La *Comtesse d'Orcé* est une de ces meres barbares, dont le nom seul ne peut faire naître que l'indignation : mais son abaissement & ses remords sont une espece d'expiation de ses fautes, & l'on se sent porté à lui pardonner.

Pour *Théotime*, j'ai tâché de le représenter tel qu'il devoit être ; c'est un honnête homme à qui la perte de tout ce qu'il aimoit, non l'hypocrisie ou la dévotion, a fait prendre le parti de s'arracher au monde, & de s'ensevelir dans le cloître ; il a cru trouver la tranquillité au pied des autels ; il s'en est imposé au point d'imaginer que sa sensibilité bienfaisante étoit le fruit de son zele & de sa piété ; il se croit pénétré de la religion ; il retrouve son amante, & reprend toutes les fureurs de l'amour. Je me suis gardé de décider sa conversion ; ces coups surnaturels de la grace devant être employés avec ménagement, parce

que le théâtre n'eſt établi que ſur l'ordre des poſſibilités humaines. N'a-t-on pas reproché à Corneille le changement ſubit de Félix ?

J'aurois voulu pouvoir ajouter aux parties qui doivent former les caractères, cette *décence théâtrale*, que je regarde comme une des délicateſſes (1) de l'art; c'eſt chez les poëtes Grecs qu'on trouve une infinité d'exemples de ces nuances légeres, qui ne ſont perceptibles qu'aux yeux du goût. Homere, ce grand peintre des mœurs, a ſoin de faire couvrir par Achille le cadavre d'Hector, lorſque le malheureux Priam entre dans ſa tente. L'auteur d'Agamemnon, Æſchyle fait obſerver à Caſſandre le ſilence à l'égard de Clytemneſtre. Déjanire, dans les Trachiniennes de Sophocle, reſpecte la douleur d'Iole, qui eſt captive, & elle craint de l'interroger. La même Déjanire ſe retire ſans parler, après avoir appris de ſon fils Hyllus l'horrible cataſtrophe qu'a produit l'envoi de la robe empoiſonnée par le ſang du Centaure. Dans une autre tragédie du même poëte, qui porte le nom d'Hercule

(1) C'eſt encore un des heureux talents de Racine. Je n'en citerai qu'un exemple: Iphigénie ſe repent de s'être trop livrée à ſon premier mouvement de jalouſie contre Eryphyle :

J'ai tantôt ſans reſpect affligé ſa miſere, &c.

furieux, lorſque ſon héros, délivré d'un accès de fureur, vient à reconnaître les excès où il s'eſt abandonné en égorgeant ſa femme & ſes enfants, il ſe voile le viſage pour ne pas voir, dit-il, la lumiere des cieux; & il réſiſte aux ſupplications de Théſée qui le preſſe de ſe découvrir. Phédre, pour ménager ſa pudeur, a ſoin auſſi de ſe voiler quand elle raconte à ſa nourrice la malheureuſe paſſion qu'elle a conçue pour Hippolyte. J'ai tenté de mettre à profit cette étude des convenances. *Mélanie* ſe hâte de renvoyer la ſœur converſe qui a introduit la *Comteſſe*, afin d'épargner à cette infortunée, l'humiliation de répandre ſes malheurs en préſence d'une domeſtique; ſon premier ſoin eſt de la faire aſſeoir : autant d'attentions délicates dont le caractere dur de *Cécile* ne ſeroit point ſuſceptible. *Euphémie*, après avoir retrouvé ſa mere, dont elle va devenir la bienfaitrice, ſe garde bien de l'entretenir de *Sinval*; ce ſeroit lui rappeller tous ſes torts; ſon cœur ne s'ouvre qu'à un ſeul mouvement, (1) qu'il ſemble s'empreſſer de reprendre preſqu'auſſitôt qu'il lui eſt échappé; elle eſt ſurpriſe par ſa mere, quand elle la quitte

(1) Ce vers dans la derniere ſcene du premier acte:

Oui, voilà mon aſyle, &c.

pour aller pleurer librement aux marches de l'autel, & elle succombe sous la douleur, lorsqu'au milieu des larmes elle se laisse enfin dominer par sa passion, & qu'elle vient à parler de *Sinval*; dans son entretien avec lui, elle a le voile baissé, & son siege est à une certaine distance du sien. Le même *Sinval*, au troisieme acte, au lieu d'éclater en reproches contre la *Comtesse*, se borne à lui dire :

Vous voyez votre ouvrage, &c.

Je vous rends compte, mon ami, de tous ces détails, pour les soumettre à votre discussion & pour vous devoir de nouvelles lumieres. On prétend qu'il y a eu d'habiles peintres qui peignoient leurs figures nues avant que de les draper; par ce moyen, ils saisissoient davantage la vérité de la nature; je fais à peu près de même, en vous exposant le dessein informe d'*Euphémie*, tel qu'il a précédé le tableau; vous entrerez mieux dans le méchanisme des ressorts dont je me suis servi; il vous sera plus facile de juger si j'ai sçu tirer un parti avantageux de ces conversations approfondies, où vous m'enflammez & me conduisez en quelque sorte par la main dans le labyrinthe de l'art dramatique.

Je desirerois bien que vos observations sur le style ne me fussent point échappées dans *Euphé-*

mie; il devroit être facile & harmonieux ; mes interlocuteurs, à l'exception de *Théotime*, ſont des femmes; ce ſexe a plus de douceur & d'aménité que le nôtre : conſéquemment il faut que l'élocution dans ſa bouche, réuniſſe la flexibilité à l'élégance & qu'elle ait un ton qui lui ſoit propre. Racine, car on ne ſçauroit trop s'arrêter ſur les talents de ce grand homme, eſt de nos poëtes celui qui poſſede davantage cette propriété de ſtyle (1), partie ſi néceſſaire à tous les genres

---

(1) Je ne rapporterai que les vers ſuivants pour modele de cette propriété de ſtyle, de cette fleur d'élégance, de cette pureté, en un mot, de cette perfection qui n'appartient qu'au ſeul Racine. Hippolyte eſt accuſé par Oenone auprès de ſon pere d'avoir voulu attenter à l'honneur de Phedre ; on obſervera que ce fils reſpectueux, par un trait admirable de bienſéance & de délicateſſe de la part de l'auteur, cherche à ſe juſtifier ſans appuyer ſur ce qui pourroit faire ſoupçonner ſa belle-mere; il répond ainſi à Théſée:

D'un menſonge ſi noir, juſtement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur: mais je ſupprime un ſecret qui vous touche ;
Approuvez le reſpect qui me ferme la bouche,
Et, ſans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie & ſongez qui je ſuis.
Quelques crimes toujours précedent les grands crimes ;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,

d'écrire. Phédre n'a point le langage d'Athalie, & Monime parle autrement qu'Hermione. Brutus,

---

Peut violer enfin les droits les plus sacrés:
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,
Et jamais on n'a vu la timide innocence,
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux,
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pithée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage,
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer;
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grece:
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse;
On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur:
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur, &c.

On défie le censeur le plus pointilleux de trouver une tache dans ce morceau; c'est le son continu d'une lyre: mais celui-ci est encore supérieur & au-dessus de tous les éloges, parce qu'il réunit le charme du sentiment, aux graces & à la magie des vers. Joad serre Joas dans ses bras au moment qu'il est déclaré roi, & il lui parle avec toute la tendresse d'un pere:

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,

Mahomet, Alzire, Idamé chez M. de Voltaire, s'expriment chacun différemment. Peut-être qu'aujourd'hui l'on ne fait pas assez d'attention à cette bigarrure de style produite par le mauvais goût, par le peu de soin qu'on prend d'étudier la nature, & surtout par le défaut de logique. Si avant que de composer, on commençoit par se rendre compte de ses idées, si l'on analysoit la signi-

---

Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchantéresse:
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime:
Ainsi de piége en piége, & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image:
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage, &c.

Ce passage doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la versification française.

signification des termes, qu'on suivît leur liaison & leur correspondance, qu'on en appréciât la valeur par une sage discussion (c'est ce travail qui demande des vues métaphysiques), alors on ne tomberoit point dans ces dissonances monstrueuses; un confident ne s'éleveroit pas au ton d'un roi; une jeune princesse, au lieu d'avoir cette simplicité d'expression conforme à l'inexpérience de son âge & à l'ingénuité de ses sentiments, ne se pareroit point du faste pédantesque de la philosophie & ne s'amuseroit pas à débiter des tirades & des maximes raisonnées (1),

(1) Un des grands défauts du style & qui y répand une mortelle froideur, est cette application mal-adroite de maximes qui souvent n'ont qu'un faux éclat. Thomas Corneille en est rempli. M. de Voltaire est un de nos poëtes dramatiques qui aient connu mieux l'art de tourner la maxime en sentiment; par ce moyen elle est d'autant plus instructive, qu'elle est touchante & qu'elle devient plus directe. Si dans Alzire, au lieu de ces vers:

Croyez-moi, les humains que j'ai trop sçu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Il y avoit:

Croyez-moi, les humains qu'on apprend à connaître,

Il est aisé de sentir combien ce trait de morale généralisé perdroit de son énergie.

quand elle ne doit parler que de sa tendresse, on ne trouveroit point dans un drame des vers d'ode (1), d'épopée, d'idylle, d'églogue; &c. si Racine eut souvent dit:

Et dans un fol amour ma jeunesse *embarquée* . . .
Ah! Seigneur! *si votre heure est une fois marquée.* (2)

---

(1) C'est dans ce genre de poésie que les inversions & les transpositions peuvent quelquefois produire des beautés: mais rarement doivent-elles être admises dans le drame, qui n'est qu'une conversation élevée. Racine est encore à ce sujet un excellent modele à suivre.

(2) Comment ne s'est-on pas avisé de reprocher ces deux vers à Racine, ainsi que ceux-ci dans Bajazet; c'est Atalide qui parle à Roxane:

Il m'a de vos bontés longtems entretenue;
Il en étoit tout plein, quand je l'ai rencontré;
J'ai cru le voir sortir, tel qu'il étoit entré.

Et l'on s'est élevé contre le même auteur pour ce vers aussi convenable que naturel:

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

C'est cependant une des preuves de son goût exquis qui refusoit de surcharger d'ornements les petites choses, & qui se contentoit de les montrer dans une noble simplicité. Personne n'a sçu mieux que Racine faire parler les confidents & prêter de la grace à leur langage dépourvu de figures. Que de douceur & d'har-

il n'auroit pas cette réputation de poëte enchanteur qu'il a méritée à si juste titre. Si Despréaux eut fait tous ses vers dans le goût de celui-ci :

Horace a *bu son saoul*, quand il voit les Ménades,

on vanteroit moins sa noble élégance. Que résulte-t-il de ce mêlange de style dans une tragédie ou une comédie? la vraisemblance & l'illusion théâtrale se détruisent ; on est fâché de reconnaître l'auteur, quand on ne devroit s'occuper que des personnages, & dès ce moment, la langueur & le dégoût s'emparent du spectateur ; il n'est plus trompé agréablement ; il s'attendoit à la représentation d'une action intéressante, que l'effort de l'art est de faire passer pour véritable, & on ne lui donne qu'un centon de vers entassés sans choix, discordants, ennemis les uns des autres. On ne veut pas se persuader qu'une beauté de style, lorsqu'elle est

---

monde dans ces vers que dit Albine, en ouvrant la scène du premier acte de Britannicus :

Quoi? tandis que Neron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?
Qu'errant dans le palais sans suite & sans escorte,
La mere de César veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans votre appartement.

Quelle versification musicale!

déplacée, cesse d'être une beauté & devient une faute impardonnable ; Racine ne l'a commise qu'une seule fois par le brillant hors de propos de son récit de Théramene ; Corneille s'est attiré souvent ce reproche, surtout dans sa Mort de Pompée. Nos gens de lettres, au commencement du dernier siecle, avoient conservé cette absurdité, reste de la barbarie gothique. Scudery fait dire par un de ses héros à sa maîtresse :

Je ne viens point ici, beau chef-d'œuvre des cieux,
Porté comme autrefois d'un vol audacieux, &c.

Il en est du style comme du coloris (1) ; les diverses nuances fondues & mêlées avec art doivent former une couleur qui soit celle de la

(1) Ne pourroit on pas comparer encore le style à la musique, où il faut une réunion d'accords différents, pour composer un corps d'harmonie ? C'est du plus ou du moins de talent & d'habileté dans le mélange des tons, dans la convenance de leurs rapports, que résulte cet ensemble de sons qui flatte l'oreille, & répand son charme jusqu'à l'ame. Que de parties à rassembler pour former un bon style ! Au reste, vingt vers de Racine & des morceaux de prose de Pascal, de Bossuet, de Fenelon, répandroient plus de lumiere sur ce sujet, que tous les éléments qu'on pourroit imaginer.

nature même; il n'en faut ni de tranchantes, ni de trop faibles; un choix heureux d'expressions, de tournures, de cadences; une variété de phrases & de périodes; de la naïveté sans bassesse; du noble sans bouffissure; du sublime sans giganteſque; partout une élégante simplicité; voilà les parties nécessaires (1) à la composition d'un style qui plaise dans tous les tems. Les écrivains qui n'ont qu'un ton & une pompe uniforme, ressemblent à ce peintre ignorant qui voulant employer des couleurs riches & cheres, ne se servoit uniquement que d'outremer & de carmin. Les Grecs, que je ne me lasserai point de citer comme nos modeles, ne font jamais parler leurs personnages qu'à propos, & ils leur prêtent le langage qui leur convient. Il faut avouer que leur langue est bien supérieure à la

(1) Ce seroit ici l'occasion, si l'on ne craignoit de passer les bornes qu'on s'est prescrites, d'interroger les gens de goût sur ce qui différencie le style ampoulé, du style sublime; le style faible, du style facile; le style bas, du style familier; de se plaindre de l'extinction de certains mots qui avoient de la noblesse, comme *son penser*, *ses pensers*; de proposer enfin quelques idées sur une langue où il n'y auroit ni adverbes, ni même d'adjectifs, & qui, réduite aux noms & aux verbes, en acquerroit plus de vigueur & de précision, &c.

nôtre pour la simplicité, la rondeur, l'abondance & le pittoresque. Les Muses & les Graces avoient chez les anciens le même temple : ne vouloient-ils pas faire entendre par cette association, que ces divinités ne devoient jamais se séparer? & où sont-elles plus réunies que dans la langue grecque? chaque mot a son image & son accent musical ; c'est l'harmonie même, alliée à la peinture. Cette nation, si favorisée de la nature, sçavoit exprimer le bruit des flots, le sifflement des vents, la rapidité d'une fleche, les passions avoient leur langue particuliere ; les cris de Philoctete formoient des vers ; il y a un chœur dans les Perses, tragédie d'Æschile, où les vieillards interrompent par leurs gémissements le récit du courier qui annonce la perte de la bataille de Salamine ; l'arrangement des mots y produit un effet admirable. Les Anglais, qui se piquent d'imiter les Grecs & les Latins, ne négligent point cet art dans leurs pieces de théâtre : rarement se servent-ils du vers alexandrin ; ils varient le mètre dans un même drame ; ils ont des scenes en vers de dix syllabes, d'autres en petits vers de toutes mesures, & ils réservent la prose pour les personnages subalternes ; le style, en un mot, est assorti au sujet.

Je me suis attaché à suivre ces exemples,

autant que mes forces me l'ont permis. Le ſtyle, dans le rôle de *Mélanie*, doit être plus doux que dans celui d'*Euphémie*, parce que *Mélanie* n'eſt point agitée par les paſſions; ſon langage doit reſpirer la ſérénité de ſon ame. *L'ineffable* plaiſir, ſcene VI, acte I, eſt une expreſſion *myſtique*, qui convient à ſon caractere & qui ſeroit déplacée dans la bouche d'une autre. Il faut que *Théotime*, avant que de reconnaître *Euphémie*, ait le ſtyle modéré & affectueux. A-t-il retrouvé ſa maîtreſſe : je crois que ſon langage peut s'animer avec ſa ſituation, & alors il eſt plus enflammé & plus pittoreſque. Souvenons-nous toujours du précepte d'Horace :

Telephus & Peleus cum pauper & exſul uterque
Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.

Ayons ſans ceſſe devant les yeux ce vers ſi ſenſé de Moliere, qu'on peut appeller le philoſophe du théâtre :

Et ce n'eſt pas ainſi que parle la nature.

C'eſt à l'étude conſtante, (1) de ce grand prin-

(1) Ce n'eſt qu'à force d'obſervations & de comparaiſons que l'on parvient à poſſéder cette connaiſſance ſi néceſſaire. Il en eſt du poëte dramatique comme du peintre : l'un & l'autre doivent avoir des yeux différents que le reſte de la ſociété, &, ſi l'on peut le dire,

cipe des arts d'imitation, que je rapporte l'objet principal de mes travaux : mais les connaiſſances, fuſſent-elles approfondies, ſont d'un faible ſecours, lorſqu'elles ne ſont point accompagnées du talent ; il y a encore loin du deſſinateur au peintre. Je vais vous indiquer les moyens que j'ai employés pour fouiller, ſi je le puis dire, dans le ſein de l'humanité, & lui arracher la découverte de ſes plus ſecrettes ſenſations. Vous jugerez ſi du moins j'ai ſçu ouvrir la carriere que le génie a ſeul la force de parcourir, & s'il me ſeroit permis d'établir quelques préceptes qui pourroient lui être profitables.

Las de nos abſurdités dramatiques (1), fatigué

épier ſans ceſſe la nature ; c'eſt à cet eſprit obſervateur que Moliere dut le talent de creuſer ſes ſujets & de nous tracer des caractères ſi vrais & ſi approfondis ; il ne dédaigna pas de deſcendre aux expériences les plus minucieuſes pour s'éclairer ſur les moindres impreſſions de l'humanité : auſſi remarque-t-on dans ſes ouvrages que c'eſt d'après la nature même qu'il a compoſé, & non d'après les copies, &c.

(1) Quel autre nom donner en effet à des tyrans mal-adroits, à de jeunes princeſſes qui *raiſonnent* comme de profonds politiques ou de ſublimes philoſophes, à des coups de théâtre ſi mal concertés & conſéquemment dénués d'effet, au défaut continuel de dialogue, à des amplifications de rhétorique exprimées

surtout du prétendu héroïsme de ces personnages giganteſques & ſi peu vraiſemblables, qui ſe dévouent à la mort, ou qui la reçoivent ſans le moindre trouble, ſans la moindre émotion, je conçus le deſſein de ſaiſir la nature dans ſa véritable attitude. Rempli déja de la lecture des anciens, principalement des Grecs, je n'ignorois pas que l'éducation, en dégroſſiſſant cette nature, lui ôte de ce caractere de férocité que les barbares appellent courage (1); je ſçavois encore que ces mêmes Grecs ſentoient plus le prix de la vie que les Scythes; les dieux d'Homere jettent des cris, lorſqu'ils ſont bleſſés; Sophocle n'a pas

---

en vers qui n'appartiennent point au ſujet, à des caracteres qui ne ſont nullement établis, ou qui ſe contrarient ſans ceſſe, à des *à parte* qui font voir tout le technique de l'art, à des beautés, en un mot, qui ne ſont jamais à leur place? Voilà pourtant ce que nous voyons tous les jours ſur notre ſcene conſacrée par les chefs-d'œuvres des Corneille, des Moliere, des Racine, des Crébillon, des Voltaire, &c.

(1) Les anciens peuples du Nord brûloient de recevoir la mort dans les combats, pour aller jouir de toutes les douceurs du paradis d'Odin, qui conſiſtoient à boire du ſang humain dans le crâne de leurs ennemis, à porter encore les plus belles armes, à ſe battre avec plus de fureur, &c.

héſité à nous montrer le compagnon d'Hercule, Philoctete, rempliſſant ſa caverne de gémiſſements ; nous calculons le degré d'intérêt par le plus ou moins que peut s'évaluer la perte ; & cet attachement à l'exiſtence, le partage des peuples inſtruits, n'a fait que prêter plus d'éclat à ces grands hommes qui couroient en foule expoſer leurs jours pour la patrie & chercher leurs tombeaux aux Thermopyles. Je voulus entrer dans le méchaniſme de l'homme, voir en un mot comment on mouroit. Emporté par l'amour de l'art, je domptai mon extrême ſenſibilité ; j'eus la fermeté (1) d'aſſiſter au ſpectacle le plus affreux & le plus déchirant ; je choiſis l'exécution d'un célebre criminel, dont l'état avoit approché de

(1) Me permettra-t-on une obſervation ? On nous vante la bonté de la nature humaine : je ne conçois pas comment les hommes peuvent courir en foule pour être témoins du ſupplice d'un de leurs ſemblables & ſe raſſaſier de ſes tourments. Je le répete, il n'y a eu qu'un amour prodigieux de l'art qui m'ait pû forcer d'aſſiſter à un pareil ſpectacle ; j'ai éprouvé, lorſque j'ai vu le ſabre levé ſur la tête du criminel, que j'aurois préféré le plaiſir de lui donner la vie, à toutes les richeſſes & toutes les grandeurs qu'on eût pu m'offrir. Il y a donc bien des cœurs de fer ! O ſentiment ! ſentiment ! quelle ame eſt aſſez heureuſe pour ſe pénétrer de toutes tes douceurs ?

la souveraine puissance, & qui ayant été entouré de toutes les illusions de la grandeur, devoit conséquemment avoir plus de peine qu'un autre à perdre la vie; je m'imposai la loi de ne laisser échapper aucun de ses mouvements; il n'y en avoit pas un qui ne me donnât de nouvelles lumieres sur cette situation, la plus importante où puisse se trouver la nature humaine; mon ame en quelque sorte alla chercher l'ame de ce malheureux, & se pénétra de toute l'horreur qui devoit la bouleverser; je descendis, pour ainsi dire, je marchai, je m'avançai avec lui au pied de l'échaffaud: lorsqu'il y fut arrivé, il fit un geste qui excita en moi une impression terrible, qui ne s'effacera jamais; il avoit les mains liées, il les serra contre sa poitrine, & ensuite les soulevant un peu il tourna un long regard vers le ciel: ah! mon ami, que ce geste & ce regard disoient de choses! quel pathétique! Monté sur l'échaffaud, il eut la force de se mettre à genoux & d'y rester, sans être appuyé, jusqu'au moment qu'il reçut le coup mortel; lorsqu'on lui eut attaché le bandeau, que sa tête chauve parut à découvert, alors j'apperçus la terreur de la mort se graver à vue d'œil sur ses deux joues; elles se couvrirent d'une livide pâleur, & se creuserent vers la bouche: tant son ame éprouvoit un effroyable ravage! Il ne témoigna cependant ni faiblesse,

ni insensibilité; il mourut, comme auroit expiré l'innocence même, avec cette décence qui est le plus beau caractere de l'humanité; il remplit l'idée attachée à ce trait sublime de la mort d'un de nos anciens héros: *spiritu magno vidit ultima.* Alors, mon ami, j'appris le grand art de mourir; je sentis combien un vrai philosophe est supérieur à des poëtes ignorans, lorsqu'il nous dit: *an tu existimas quemquam soluto vultu, & ut isti delicati loquuntur, hilari oculo mortem contemnere?*

Depuis cette affreuse expérience, j'ai eu de la peine à ne pas trouver des défauts de vraisemblance dans nos meilleures tragédies. Racine, lui-même, qui a connu si bien la vérité du sentiment, y a manqué peut-être dans une de ses plus belles pieces. Iphigénie débite des vers admirables: mais le caractere d'une jeune princesse, qui du sein maternel & du milieu des honneurs & des caresses de la fortune, passe tout à coup à la mort, est-il bien exprimé? Iphigénie s'arrête-t-elle assez sur le regret de perdre la vie? Qu'Euripide l'a rendue plus vraie, plus touchante! il nous la représente rappellant à son pere toutes les marques de tendresse qu'elle en a reçues dans son enfance & les promesses flatteuses qu'il lui a faites de s'occuper de son bonheur, & d'y mettre le comble par un hymen digne de sa naissance; toutes les graces d'une jeune fille qui se voit

mourir à la fleur de l'âge, ſont développées dans ce rôle intéreſſant. Croyez-vous, par exemple, qu'on n'aimeroit pas à voir Jephté, habillée de blanc, couronnée de fleurs pour le ſacrifice, rêvant à l'ombre d'un bois ſolitaire, contemplant avec une affection mêlée de douleur les beautés de la nature, & par un retour ſubit ſur elle-même, s'attendriſſant ſur ſa triſte deſtinée? Ne goûteroit-on pas quelque plaiſir à l'entendre s'écrier:

„ O terre! ô cieux! ô ma chere patrie! je vais „ donc vous quitter! je vais diſparaître du „ monde.. pour jamais!.. pour jamais! le ciel „ ordonne un ſacrifice, & c'eſt moi qui ſuis la „ victime! hélas! ſi jeune encore! quand je „ compte à peine ſeize printems, avec des eſpé- „ rances ſi riantes, faut-il renoncer à mes com- „ pagnes, à ma famille, à moi-même, aux jours „ brillants que mon âge & le rang de mon pere „ ſembloient me promettre?.. Mais j'offenſe „ Dieu par mes plaintes! il m'a donné la vie, „ il me la redemande, & l'on m'a dit que je „ devois la lui rendre avec une entiere ſoumis- „ ſion; c'eſt lui qui nous a créés: n'eſt-il pas „ le maître de ſon ouvrage? Eh bien! que je „ lui ſois immolée.. me défendroit-il de laiſſer „ couler mes larmes? ah mon pere! ah mon „ Dieu!.. je vous obéirai, je marcherai à

„ l'autel.. il n'y a donc plus d'eſpérance! il faut „ mourir."

De jeunes filles paraiſſent, elles viennent à Jephté en pleurant, en pouſſant des cris. Jephté tombe dans leurs bras, leur parle avec tendreſſe, les appelle chacune par leur nom, & quoiqu'elle-même fondue en larmes, elle leur dit: „ Ne „ faut-il pas ſe ſoumettre à Dieu? Hélas! je ne „ m'attendois point à vous être ſitôt enlevée! „ vous ſçavez combien je vous chériſſois.. oui.. „ vous m'étiez bien cheres!" Et là ſon attendriſſement augmente & les ſanglots lui coupent la parole; elle reprend: „ Auriez-vous cru que „ les fleurs que nous avons cueillies enſemble „ ce matin, auroient ſervi à me parer pour un „ ſacrifice; que Jephté devoit tomber ſous le „ couteau ſacré? Mes tendres amies, rappellez-„ vous nos doux amuſements, nos plaiſirs, „ l'amitié qui nous uniſſoit.. Nahami n'eſt „ point ici!.. parlez-lui de moi, dites-lui bien „ à quel point je l'aimois... je ne la verrai „ plus!.. Lorſque vous viendrez dans cette „ prairie, dites: c'eſt ici que nous cueillions „ des fleurs avec Jephté, que nous repoſions „ avec elle à l'ombre de ce palmier, que nous „ nous aſſeyions aux bords de ce ruiſſeau pour „ voir couler ſon onde & entendre ſon flatteur „ murmure. Hélas! embraſſez-moi encore..

„ Adieu, cheres compagnes, il eſt tems de nous
„ ſéparer. . puiſſiez-vous avoir un ſort plus heu-
„ reux! adieu.. ſouvenez-vous quelquefois de
„ la malheureuſe Jephté."

J'imagine qu'une ſemblable ſcene embellie du coloris de Racine, feroit couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les cœurs ſenſibles. La mort préſentée ſous de telles images, perd de ſon horreur & produit une triſteſſe délicieuſe; c'eſt cette mélancolie touchante qui rend ſi attendriſſants ces vers de Chaulieu:

Beaux arbres qui m'avez vû naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Mais ce n'eſt pas à cette ſeule connaiſſance que doit ſe borner l'étude de la nature: il faut la ſuivre dans les diverſes affections qui lui ſont relatives; on ſe plaît à la voir mêler le charme de la ſenſibilité à la grandeur d'ame du héros; le morceau ſuivant eſt un exemple qui inſtruira mieux que tous les préceptes. Curiace repond au farouche, à l'inflexible Horace, qui ne reſpire que la fureur du patriotiſme & qui ne voit plus que l'intérêt de Rome:

Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance
N'ont pu mettre un moment mon eſprit en balance,

Et puiſque par ce choix, Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur auſſi bon: mais enfin je ſuis homme;
Je voi que votre honneur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc,
Prêt d'épouſer la ſœur, qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon pays j'ai le ſort ſi contraire;
Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche & j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie.
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce traître & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler.
J'aime ce qu'il me donne & je plains ce qu'il m'ôte;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour concevoir encor quelque choſe d'humain.

Pourquoi nous intéreſſons-nous ſi fortement à Pauline? c'eſt que nous aimons ſa vertu encor plus que nous ne l'admirons; c'eſt que cette vertu eſt ſans faſte & qu'elle n'humilie point la faibleſſe de l'humanité. J'aſſure, dit l'épouſe de Polyeucte, mon repos, en évitant la préſence de Sévere:

La vertu la plus ferme évite les hazards;
Qui s'expoſe au péril peut bien trouver ſa perte;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa préſence toujours a droit de nous charmer.

Outre

Outre qu'on doit rougir de s'en laiſſer ſurprendre,
On ſouffre à réſiſter, on ſouffle à s'en défendre,
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire eſt pénible & le combat honteux.

On eſt flatté, dans le rôle de Félix, de voir s'ouvrir le cœur de l'homme avec ſes imperfections :

De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée,
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquiétée;
Je ſens l'amour, la haine, & la crainte & l'eſpoir,
La joie & la douleur tour à tour l'émouvoir.
J'entre en des ſentiments qui ne ſont pas croyables:
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oſeroient agir,
J'en ai même de bas & qui me ſont rougir.

Que le Maréchal de Luxembourg eſt bien plus intéreſſant au lit de mort, que dans l'éclat de ſes victoires! qu'on eſt touché de l'entendre proférer ces paroles, quelques moments avant que d'expirer : *Je préférerois en ce dernier inſtant à tous mes ſuccès militaires, le mérite d'un verre d'eau donné à un pauvre.* Voilà bien la nature dans ſon plus haut point de vérité! & ſous ces traits, elle eſt ſupérieure au plus brillant héroïſme.

Dans la tragédie de Céſar par Shakeſpeare, Brutus & Caſſius ont une querelle très vive. Brutus revient le premier à lui; il avoue à ſon ami qu'il a eu de la vivacité, parce qu'il a l'ame

agitée d'un grand chagrin : la mort vient de lui enlever ſon épouſe, Porcie : auſſitôt Caſſius reprend toute ſa tendreſſe; il ne peut ſe pardonner d'avoir ajouté à la douleur de Brutus : il le ſerre dans ſes bras avec tranſport & s'écrie en pleurant : O *mon ami! que-manquoit-il à l'injure que je t'ai faite, que de t'enfoncer ce poignard dans le ſein?* Ce ſont-là de ces beautés inimitables que toutes les ames ſont en état de ſentir. Dans une autre tragédie du même Shakeſpeare, un malheureux pere, dont les fils ont été aſſaſſinés, apprend cette affreuſe nouvelle, ſuccombe à ſa douleur, & s'eſſuie les yeux en diſant avec un profond gémiſſement : *Quoi! mes deux fils! tous deux! mes deux fils ne ſont plus! il ne m'en reſte pas un ſeul!.. tous deux!* N'êtes-vous pas dans le cœur de ce pere affligé? ne reſſentez-vous pas avec lui la perte de ſes enfants?

Ce que le froid ſtoïciſme appelle imperfection dans la nature, en eſt ſans contredit une des premieres qualités. Ariſtote connaiſſoit bien les reſſorts du cœur humain, lorſqu'il rejettoit du drame ces perſonnages dont la vertu inaltérable n'eſt mêlangée d'aucune ombre. La raiſon qui nous fait preſque adorer Henri IV, c'eſt que ſon caractere eſt, pour ainſi dire, le chef-d'œuvre de l'humanité ; les faibleſſes de ce grand homme le mettent en quelque ſorte à

notre portée, nous familiarisent avec le héros & adouciſſent l'admiration qu'il nous inſpire. Nous ſommes plus étonnés que touchés de cette perfection qui eſt ſi fort au-deſſus de nous; c'eſt le clair-obſcur qui fait ſortir les beautés d'un tableau. S'il n'y avoit qu'un trait de lumiere répandu ſur la toile, l'œil ne ſaiſiroit plus la dégradation & le *fondu* des couleurs. La nature eſt aſſujettie aux mêmes regles que la peinture: des caracteres parfaits n'auroient que de la roideur, de la monotonie & ne produiroient ſurtout aucun intérêt; l'admiration eſt un ſentiment bientôt épuiſé; il n'y a que l'attendriſſement dont les impreſſions ſoient toujours agréables & nouvelles. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des circonſtances où la nature en s'élevant au-deſſus de ſa ſphere, ne nous offre un ſpectacle qui nous attache. Les Flamands priſonniers, préſentés à Charles VI, refuſent la vie: „ Le „ roi, diſent-ils, eſt aſſez puiſſant pour aſſujettir „ les corps des plus généreux hommes du mon„ de: mais il n'aura jamais le pouvoir d'aſſu„ jettir nos eſprits; lorſque nous ſerons morts, „ nos os ſe raſſembleront pour combattre, &c." Quoiqu'on ſçache très-bien que les morts ne ſçauroient reſſuſciter ſans un miracle, cette exaltation de courage eſt d'accord avec l'idée que nous nous formons de l'intrépidité. Douze

Mandarins prennent la généreuſe réſolution d'expoſer au méchant empereur Tiſiang l'opprobre de ſa conduite : le premier qui tenta cette démarche ſi hardie, fut ſcié en deux; le ſecond eut la même audace & périt par une mort auſſi cruelle; Tiſiang poignarda le troiſieme; tous ces vrais héros de la vertu en furent les martyrs, excepté le dernier, que la fin terrible de ſes compagnons ne put ébranler; il eut la fermeté de courir au palais, & portant dans ſes mains les inſtruments de ſon ſupplice: „ voilà," dit-il à l'empereur, „ le fruit que retirent de leurs ſervices vos fideles ſujets; je viens chercher ma „ récompenſe." Tiſiang frappé de cette magnanimité, embraſſa ce grand homme, le récompenſa & devint le meilleur des princes. On eſt tranſporté à de ſemblables traits; ils nous attendriſſent en nous ſurprenant, parce que l'humanité échauffée par l'amour de la vertu, peut atteindre à ces efforts ſublimes.

Si nous aimons tant (1) ce qui eſt conforme à

(1) Une ame ſenſible a de la peine dans la lecture de l'hiſtoire, à ſe prêter aux faits qui paraiſſent un *démenti* à la nature; le Chancelier de Silleri répond à Marie de Médicis, qui lui annonçoit la triſte fin de Henri IV: „ Votre Majeſté m'excuſera, les rois ne „ meurent point en France." Que l'on eſt malheureux

cette vérité de nature qui rapproche tout de nous-mêmes, nous devons voir avec peine que l'on manque à ce principe fondamental. Croiroit-on qu'Homere, ce peintre si vrai, ait été un des premiers à tomber dans cette faute? Penelope apprend d'Euryclée qu'Ulysse est revenu; on s'attend que le poëte développera tous les transports de la tendresse; que ces deux époux qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, vont se précipiter dans les bras l'un de l'autre; que cette reconnaissance nous fera fondre en larmes. Penelope descend de son appartement, délibere en son cœur si elle parlera à son mari sans l'approcher, ou si elle l'abordera pour le saluer & l'embrasser, & elle ne lui parle point: Télemaque même en est si indigné, qu'il reproche à sa mere *d'avoir un cœur plus dur que le marbre:* Ulysse est porté à l'excuser; il s'imagine qu'elle ne l'a point reconnu, parce qu'il est couvert d'habits qui annoncent la pauvreté; il se baigne, se parfume, prend de riches vêtements, reçoit de Minerve la beauté même des immortels, &

---

d'avoir l'esprit si présent, quand on ne doit être rempli que de la douleur d'une pareille catastrophe, quand on perd Henri IV! Les larmes & les sanglots de Sillery l'eussent bien plus honoré aux yeux de l'humanité, que sa réponse froide & magistrale.

va s'asseoir en présence de la reine, à qui il adresse un long discours. Pénelope lui répond par un discours encore plus long, s'obstine à ne point le croire, en disant qu'*elle n'ajoute pas encore foi à ses yeux;* son mari commence à se fâcher, lui parle d'un certain lit qu'il s'étoit fait, lui décrit encore avec une exactitude fatiguante tout ce qui compose ce lit. Enfin, après tous ces détails bien circonstanciés, bien inutiles, Pénelope tombe évanouie & r'ouvre les yeux pour reconnaître son cher Ulysse, & tous deux *s'applaudissent réciproquement de leur prudence.* Vous m'avouerez, mon ami, que tout lecteur sensible est tenté d'avoir un peu d'humeur, quand après vingt-trois livres, on lui présente aussi froidement une reconnaissance si attendue. Je suis assurément un des plus zélés admirateurs d'Homere; je m'en fais gloire: mais je ne dissimulerai pas que cet endroit me cause quelque peine, & je serois curieux de sçavoir comment ses *idolâtres* s'y prendroient pour m'en faire goûter les beautés.

L'Æschile des Anglais, Shakespeare, dans une de ses tragédies, qui renferme de très-belles scenes, fait assassiner une épouse innocente par son mari jaloux; il tient un flambeau d'une main, & une épée de l'autre; il entre au milieu de la nuit dans l'appartement de sa femme, la trouve

endormie, a tout le tems de contempler ſes charmes & d'être partagé entre la fureur & l'amour; elle s'éveille, ils ont un très-long entretien, il le termine par étrangler cette malheureuſe femme; un meurtre ſi préparé, ſi médité, eſt-il dans la nature, & dans la nature d'un homme qui eſt amoureux? M. de Voltaire a traité bien différemment une ſituation à peu près ſemblable. Oroſmane eſt en proie à toute la rage de la jalouſie; à peine a-t-il entendu la voix de Zaïre, qu'il court lui plonger un poignard dans le ſein; auſſitôt il eſt déchiré par la douleur, par les remords, & ſe frappe du même poignard. Je ne ſçais ſi ce célebre auteur a rendu la vérité auſſi fidelement, lorſqu'à l'avant-derniere ſcene du quatrieme acte de cette tragédie, Oroſmane qui croit avoir entre les mains une preuve de la perfidie de Zaïre, la rappelle auprès de lui, demande juſqu'à deux fois s'il eſt aimé, & la renvoie enſuite ſans aucune explication; un amant furieux qui avoit paru conſerver ſon ſang-froid pendant quelques moments, ne devoit-il pas éclatter, accabler ſa maîtreſſe de reproches & lui montrer enfin la lettre? Il eſt vrai que la piece étoit finie. Antiochus dans Racine doit-il choiſir l'inſtant où Bérénice eſt au comble de ſes vœux & croit aller épouſer Titus, pour faire à cette reine une déclaration

d'amour? Théodoſe, à qui j'ai donné le nom de Théotime, a la force dans le Spectateur anglais, de reconnaître Conſtance, de l'écouter & de ne pas lui apprendre qu'elle l'a retrouvé.

Quand je ſouhaite que nous ſoyons plus exacts à ſuivre la marche de la nature, je n'entends point qu'on prenne l'eſprit & la petiteſſe du copiſte ſuperſtitieux, & qu'on imite ces peintres qui ſe piquent d'une froide & ſcrupuleuſe fidélité. Je n'exige pas que dans un drame on deſcende à ces détails minucieux (1) qui appartiennent à la vie domes-

(1) Il faut bien ſe garder de confondre la nature ignoble avec la nature ſimple & naïve. Nous avons vu d'imbécilles comédiens qui s'imaginoient être les égaux de Baron, parce qu'ils oſoient pouſſer comme lui ſur le théâtre la familiarité indécente juſqu'à ſe moucher & prendre du tabac. Un poëte qui, pour établir dans un drame le caractere *petit* de Charles II, roi d'Eſpagne, rappelleroit que ce prince fit tordre le col à deux perroquets de la reine ſon épouſe, parce qu'ils parloient français, un tel poëte tomberoit dans le bas & dans le puéril. Les pieces anglaiſes ſont infectées de ce mauvais goût, qui admet ſans choix toutes ſortes de peintures, pourvu qu'elles ſoient vraies. Il doit y avoir quelque différence entre la nature dans ſa groſſiere vérité, & la nature théâtrale; celle-ci reçoit des embelliſſements, & l'art eſt d'en ſçavoir fixer la meſure.

domeſtique ; je voudrois ſeulement qu'on cherchât à reſſembler à ces fameux artiſtes, qui réuniſſant le *technique* & l'*idéal*, avoient en quelque ſorte créé une nouvelle nature ; des exemples développeront mes idées. Phidias, dans ſes ſtatues de Jupiter & de Minerve, ſembloit s'être pénétré de la divinité. *Et concepit deos & exhibuit.* La Vénus d'Appelle étoit le réſultat de toutes les beautés réunies : c'eſt cette nature *idéale* ou *embellie* que nous admirons dans Raphaël, le Correge, & qui répand ſur leurs ouvrages cette grace variée & élégante qu'ils ont été ſeuls capables d'imaginer. Il n'y a point de femmes, à les prendre ſéparément, qui raſſemblent les charmes & les vertus de l'héroïne de Richardſon.

Les Grecs l'ont emporté (1) de beaucoup ſur

(1) Ils comptent des philoſophes, des poëtes, des orateurs, des hiſtoriens, des peintres, des ſculpteurs, des muſiciens, des architectes ; en un mot, ils ont poſſédé tous les arts au plus haut point de ſupériorité, tandis que les Romains ne peuvent ſe flatter que d'avoir eu des poëtes, des orateurs & des hiſtoriens ; encore Virgile eſt-il au-deſſous d'Homere ſon modele ; Cicéron inférieur pour la force du génie, à Demoſthene ; & je ne ſçais, pour les graces du ſtyle & la *maniere large*, ſi l'on doit mettre les Tite-Live, les Salluſte & les Quinte-Curce à côté des Thucidide, des Xéno-

les Romains pour l'intelligence de cette *nature perfectionnée*; auſſi Pope a-t-il dit avec raiſon que Virgile qui ſe glorifioit d'être l'imitateur d'Homere, avoit trouvé que ce poëte & la nature étoient la même choſe :

Nature and Homer were he found the same.

C'eſt donc cette *nature idéale*, cette *belle nature*, que je demanderois qui fût plus cultivée parmi nous; aujourd'hui tout eſt défiguré, tout meurt ſous les efforts d'un art corrupteur (1); notre

---

phon, &c. Je ne parle point du dramatique; on n'ignore point ce qu'eſt Senèque à le comparer avec les Æſchyle, les Sophocle, les Euripide. Il y a autant de différence entre les Grecs & les Romains, qu'entre une belle ſtatue antique & une moderne, & nous ſommes, en rapport d'éloignement du *vrai* & du *beau*, aux Romains, ce qu'ils étoient aux Grecs.

(1) Il eſt prodigieux combien aujourd'hui nous ſommes livrés à tout genre d'impoſture; il eſt des bornes dans tous les arts, au-delà deſquelles ſe trouvent le gigantesque, l'extravagant, l'abſurde, en un mot, le faux & l'oppoſé du naturel; & ces bornes ſi ſages, nous les avons paſſées, dans la confiance peut-être que nous ferions oublier nos modeles. Nous reſſemblons préciſément à ces femmes qui, à leur entrée dans le monde, mettent ſi peu de rouge, qu'on peut douter ſi ce ne ſont pas leurs propres couleurs; enſuite leurs yeux s'accoutument à cet éclat étranger au point qu'elles en abuſent & qu'elles ſe défigurent.

peinture (1), notre architecture (2), notre musique (3), notre déclamation (4), nos pieces de

(1) Ce ſont ſurtout nos peintres à portraits qui ont introduit ce goût *maniéré*, bien différent du bon goût. Ils ne peignent pas une de nos jolies femmes qu'ils ne lui prêtent un air minaudier, un ſourire forcé ; ces têtes penchées, ces regards de côté, ces bouches grimacieres ſont regardés comme autant de fineſſes de l'art, ſaiſies par le pinceau moderne, & ce vernis de porcelaine s'appelle du coloris. Qu'on ſe ſouvienne, au reſte, que mes obſervations ne tombent que ſur quelques abus du talent.

(2) Il n'y a pas juſqu'à la mort que nous ne cherchions à *dénaturer :* un ſauvage qui verroit nos catafalques, croiroit entrer dans un lieu deſtiné à quelques réjouiſſances publiques. Que diroit-il de nos ſalles de ſpectacles, de nos jardins ſymmétriſés, de nos appartements rétrécis ?

(3) On demande ſi chaque langue n'a pas ſa muſique, comme elle a ſon accent particulier ? Il paraît ridicule qu'on chante des paroles françaiſes ſur des airs italiens, & l'on ſeroit fondé à croire que le récitatif de Lulli, quand il eſt moins traîné, eſt le ſeul qui nous convienne. Ce n'eſt point que la muſique italienne n'ait des graces, du brillant & du pittoreſque : mais encore une fois, lorſque nous parlons, nous n'avons pas l'accent des Italiens, & la muſique vocale doit prendre l'eſprit & le ton de la langue, puiſqu'elle n'eſt autre choſe que l'accent de cette langue plus marqué.

(4) Mlle. Dumeſnil eſt peut-être la ſeule en Europe

théâtre (1), tout eſt infecté de ces prétendues graces de convention; nous devrions être effrayés

---

que l'on puiſſe donner pour modele de cette déclamation ſimple & ſans faſte, qui eſt la voix même de la nature. Jamais comédien n'a ſçu mieux ſaiſir le ſentiment & l'exprimer. On ſe reſſouvient encore de quelle façon ſublime elle rendit cet hémiſtiche ſi touchant d'Olympie, *le malheur eſt partout.* Lorſque dans Semiramis elle ſort du tombeau, elle ſçait arracher des larmes par ces ſeuls mots qu'elle adreſſe à Ninias: *O mon fils! mon cher fils!* Quelques idées ſur la déclamation ſuivront aſſez naturellement l'éloge de cette grande actrice. Pourquoi veut-on tout déclamer? eſt-il dans la nature qu'un perſonnage ſe détache de ſon rôle pour venir au-devant du parterre & lui débiter des vers empoulés? Cela n'eſt-il pas un groſſier contre ſens? Je ne parle point de ces miſérables *à parte*, où le poëte & l'acteur mettent le public dans leur confidence: un comédien intelligent pourroit quelquefois prêter des beautés à l'auteur, ou adoucir du moins les teintes trop fortes. Je n'en veux qu'un exemple. Brutus, dans la tragédie de ce nom, lorſqu'il apprend la mort de ſon fils, dit avec toute la férocité que Tite-Live lui attribue:

Rome eſt libre .. il ſuffit .. rendons graces aux dieux.

Ce vers, dans la bouche d'un habile acteur, ne produiroit-il pas un plus grand effet, ſi Brutus, à cette nouvelle affreuſe, laiſſoit entrevoir toute la douleur

de la distance qui nous éloigne de la vérité; le public même (2) qui est notre juge, est tous les

---

de l'amour paternel, & qu'il ne prononçât qu'après un long silence, où auroit éclaté l'attendrissement:

Rome est libre, &c.

Par ce moyen, la dureté de ce rôle seroit corrigée & le caractere Romain ne perdroit point de sa grandeur & de sa fermeté, &c.

(1) On conviendra que l'action & l'emploi du pittoresque ont fait quelques progrès: mais nous avons perdu du côté des développemeats; les scenes ne sont plus qu'indiquées; les entrées & les sorties, une des premieres regles de l'art dramatique, sont totalement négligées; les coups de théâtre n'ont jamais été amenés avec plus de mal-adresse; la nature est partout sacrifiée au *bel-esprit*, & l'on craint surtout d'être simple & de ne pas entasser les ornements: on s'imagine avoir composé une tragédie, lorsque l'on a sçu réunir sans nécessité, des prêtres, des soldats, un trône, un autel, un tombeau; on ne veut point se persuader que la décoration n'ajoute au mérite d'un drame qu'autant qu'elle est bien placée & que le sujet l'exige; sans cela c'est une parade tragique, qu'il faut renvoyer à la foire avec les farceurs & les danseurs de corde. C'est bien à présent que nos maitres seroient en droit de nous crier: *Eh! malheureux jeune homme, tu as fait Helene riche, ne l'ayant pu faire belle!*

(2) Nous aurons le courage de le dire: le public est trompé tous les jours sur le sentiment; il prend l'art

jours séduit par le mensonge & se trompe jusque sur le sentiment: tant la dépravation de l'esprit s'est étendue jusqu'à l'ame! Une des causes de cette *perversité de nature*, est assez facile à saisir: les Romains étoient déjà les copistes infideles des Grecs, & peut-être sommes-nous à la cinquieme ou sixieme copie des Romains; la nature a passé jusqu'à nous, comme par la voie d'une ancienne tradition, dont tous les jours la fidélité s'altere & se détruit; nous avons entiérement perdu de vue le modele. Ce seroit donc une entreprise digne de notre siecle *philosophe* & éclairé, de remonter jusqu'à cet *original* si précieux, d'après lequel ont composé les premiers hommes. Je l'ai déja remarqué: c'est dans ses desseins primitifs qu'il faut examiner la nature, saisir son véritable esprit, s'emparer, si l'on peut le dire, de sa premiere pensée, de son premier *faire:* mais qui nous y ramenera? Le sentiment, associé au

---

pour la nature; il admire des acteurs qui jamais n'ont connu la vérité & l'attendrissement; il se laisse abuser par des talents factices, & il est la dupe de la fausseté du *bel-esprit*: ressouvenons-nous qu'il a cru reconnaître le style de Racine dans la tragédie des Machabées de la Motte. Peut-être dans ce moment-ci est-il excusable; l'excès l'accable en tout: *ut omnium rerum sic litterarum intemperantia laboramus.*

goût; rarement n'agiſſent-ils pas enſemble; tous deux nous conduiſent au vrai : & c'eſt ce vrai que nous ſemblons aujourd'hui nous efforcer de rejetter ; notre pareſſe s'accommode d'un malheureux eſprit d'imitation (1), qui en s'appropriant ſans choix les idées d'autrui nous prive des nôtres, & nous fait preſque toujours perdre beaucoup plus que nous ne gagnons.

Les gens de lettres, dont l'objet eſt le développement des paſſions, ne ſçauroient donc trop s'attacher à la culture du ſentiment, qu'il faut bien ſe garder de confondre avec le talent & l'eſprit (2). C'eſt peut-être le degré de ſenti-

(1) Rien ne fait plus de tort au véritable eſprit, que l'abus de l'eſprit d'imitation. Pourquoi les Anglais & les Allemands ont-ils des ouvrages qui étincelent de beautés ſublimes & qui leur ſont propres ? C'eſt qu'ils ont la patience de ſuivre plus que nous la ſérie des idées & la progreſſion des ſentiments; ils ſe livrent moins à la ſociété ; ils vivent davantage avec eux-mêmes, & ils ſe donnent le tems de réfléchir & d'enviſager un ſujet dans toutes ſes parties ; de-là un effet ſûr & une heureuſe exécution.

(2) Le talent eſt l'aptitude de l'artiſte à manier l'inſtrument, & l'eſprit le dirige dans la ſage diſtribution des détails. C'eſt l'eſprit qui lie les rapports, qui joint les parties : mais c'eſt le ſentiment qui raſſemble & qui donne la flamme de la création. Sans le ſenti-

ment (1) qui produit le plus ou le moins de génie; car ce génie, sur lequel on a tant raisonné,

---

ment, les le Moyne, les Pigale n'animeroient pas le marbre, & n'auroient pas *ce grand penser* qui sépare par un si long intervalle l'homme de génie de l'ouvrier. Combien de pieces de théâtre, mieux conduites peut-être que quelques-unes de nos célebres dramatiques, n'ont eu aucun succès, parce que le sentiment n'avoit pas échauffé leurs auteurs! Je dirai plus: à force de sentiment, on parviendra à faire disparaître les défauts les plus essentiels d'un ouvrage; c'est le charme qui couvre toutes les fautes, ou qui du moins les fait pardonner. Le Cid est rempli d'imperfections, & les scenes immortelles de Rodrigue & de Chimene lui ont assuré cette célébrité qui nous frappe encore, &c.

(1) Que ne peut-on calculer ces degrés, comme ceux du thermometre! Tel degré de sentiment produit une ame douce & ouverte aux diverses impressions de la sensibilité; ce degré augmente-t-il? elle a la force & la faculté d'exprimer ce qu'elle sent; plus pénétrée, plus enflammée, elle est agitée par les transports du génie; est-elle au plus haut degré? supérieure alors aux autres ames, franchissant les bornes de la nature humaine, elle s'éleve, se livre à cet effor illimité qui décele sa grandeur, plane en quelque sorte sur l'univers & ne conçoit plus que la noble & vaste passion, attachée à ces ames rares & sublimes, celle d'établir l'ordre & de faire le bonheur des hommes; de-là les Lycurgue, les Confucius, les Marc-Aurele, les Antonin, &c. Pour un homme qui sentira avec énergie,

qu'est ce autre chose qu'une exaltation de l'ame, excitée par une effervescence (1) supérieure aux mou-

---

combien de froids beaux-esprits, d'êtres faux & frivoles, de cadavres vivants dans la société ! Il faut qu'il y ait bien peu d'ames susceptibles de sentiment, puisque tous les jours on le confond avec les grimaces & le *batelage* de l'art; j'ai vu un public entier prendre l'histrion pour le comédien, porter aux nues telle actrice dont le jeu affecté n'étoit qu'un perpétuel mensonge à la nature, & trouver du sentiment dans des ouvrages qui n'en étoient que la parodie.

(1) Il y a tel homme de génie ignoré & qui le sera toujours, tandis qu'une multitude intriguante de beaux-esprits de profession ont leurs treteaux & leur petite auréole de gloire; ce sont peut-être les circonstances seules qui ont manqué au premier pour le placer à la tête de la littérature; les circonstances sont au génie, ce qu'est au bloc informe le ciseau créateur; la statue sort de la pierre sous les doigts de l'artiste; & un rapport heureux d'événements fait éclater le génie; une simple secousse suffit quelquefois pour le développer; un pere qui aura perdu ses enfants, un époux qui pleure sa femme expirée dans ses bras; un homme innocent qu'on aura calomnié; un autre qui du faite de la prospérité se verra tomber par une chûte effroyable dans l'accablement du malheur; tous ces divers personnages dans les accès de la douleur auront des élans de génie. Une mere tendre est absorbée dans le chagrin par la mort de son fils unique; elle refuse toute espece de consolation: un religieux

vements ordinaires de la nature? Et qui peut découvrir en nous ce principe d'exaltation, l'entrete-

---

entreprend de la calmer; il lui rappelle la résignation d'Abraham aux volontés de Dieu, qui lui ordonnoit d'immoler Isaac; elle s'écrie: *ah! mon pere! Dieu ne l'auroit pas commandé à une mere.* L'éloquence des Grecs l'a emporté sur celle des Romains; l'intérêt d'un peuple entier qui avoit à combattre, par la politique comme par les armes, la tyrannie d'un roi puissant, étoit un motif bien plus agissant sur l'ame d'un orateur, que les concussions & les débauches obscures de Verrès. Corneille auroit été moins grand, s'il ne se fût pas ressenti de cette fermentation qui nous avoit longtems agités, & Racine peut-être auroit montré plus de force, si les beaux arts n'avoient commencé à se tourner du côté des graces & de la mollesse. On a remarqué que le patriotisme & la religion étoient les ressorts les plus vigoureux qui pussent donner de l'action au génie. Au reste, je ne confonds pas avec l'enthousiasme du génie ces chaleurs de tête, d'où ne résultent que des idées bisarres qui ressemblent aux écarts d'un délire extravagant. Ces écrivains qui prennent leur imagination factice pour de l'ame, sont les singes du génie, &c.

La société, comme je l'ai déja observé, tue le génie, au-lieu qu'elle crée & entretient l'esprit. D'ailleurs les hommes en société sont dans une attitude forcée; notre prétendue politesse est le masque de la perfidie & de l'imposture. Ce n'est donc pas dans les cercles qu'il faut étudier l'humanité; on ne va point au bal

nir, le fortifier, lui donner l'élasticité d'une source abondante qui s'élance & se répand en mille canaux ? Une étude opiniâtre de nous-mêmes, une méditation continuelle, une recherche profonde sur nos sensations, sur nos idées, une longue habitude de nous interroger, &c. C'est ainsi que l'ame essaye ses forces, les affermit, & que sa faculté intuitive devient plus perçante & plus vaste ; le génie embrasse d'un coup-d'œil ce que l'esprit n'apperçoit & ne décompose que par succession de tems ; l'un est ce globe de feu qui lance de son propre foyer des torrents de lumieres ; & l'autre peut se comparer à cette planete dont la clarté n'est qu'un reflet impuissant & sans chaleur des rayons de l'astre du jour. Quand on n'aura point le courage de s'arracher à un monde uniforme & superficiel, quand on

---

pour saisir les traits du visage ; un peintre ne s'aviseroit pas de vouloir peindre le nud d'après des figures drapées : nous avons tous aujourd'hui la même physionomie. Voulons-nous connaître les hommes ? examinons-les dans ces révolutions où le méchanisme de la nature humaine se montre à découvert. Combien l'événement du Système a-t-il prouvé qu'il y avoit peu d'ames qui ne fussent basses & intéressées ! Ce n'est pas là une des époques les plus brillantes pour la gloire de l'homme ; elle nous a bien fait voir la fange d'où il tire son origine.

ne ſçaura point *s'écouter* & creuſer la nature, on ignorera l'art du dialogue, parce que c'eſt du ſentiment primitif qu'émane la vérité dialectique; ce ſentiment primitif une fois échappé, il ne nous eſt plus gueres poſſible d'y revenir & d'en reſſaiſir le fil & l'expreſſion propre, quelques efforts que tente l'eſprit pour nous dédommager de ſa perte & pour le contrefaire. Le connaiſſeur n'a pas de peine à diſtinguer, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, *les points de ſuture* qui ſe rencontrent dans les ſcenes de nos maîtres; il démêle l'endroit où l'auteur ramené à froid ſur l'ouvrage, n'a eu que les ſecours du talent, & non l'élan & la vigueur de l'ame. Il eſt aiſé de voir que Corneille & Moliere ont travaillé de maſſe (1); voilà pour quelle raiſon leur dialogue eſt ſi plein, ſi vrai, ſi facile. Je riſquerai une opinion qui peut-être ſera celle du petit nombre: j'attribuerois beaucoup plus encore à la faibleſſe de ſentiment, qu'à la faibleſſe de ſtyle, la prodigieuſe différence qui exiſte entre Racine & Pradon. Je n'en veux qu'une preuve: qu'on traduiſe l'un & l'autre (2) dans une langue étran-

(1) Liſez La Chauſſée & tant d'autres, vous verrez que leurs ſcenes ſont des chapitres bien arrangés, bien compaſſés & remplis de coupures.

(2) On n'a qu'à choiſir, par exemple, la déclaration

gere ; il ne s'agira plus du mérite de la verſifi-cation ; les beautés de l'élocution de Racine, comme les défauts de celle de Pradon, auront diſparu : on ne jugera que ſur le fonds des choſes ; & qui conſtitue ce fonds ſi précieux, ſi ce n'eſt la richeſſe & l'abondance du ſentiment ? Tous ces acceſſoires ſi intéreſſants dans Racine, n'eſt-ce pas le ſentiment qui les a fait naître ? c'eſt lui qui nous fait retourner ſans ceſſe à La Fontaine, & qui prête même à ſes négligences des graces que n'a point la régularité de l'art. Dans Tiridate, piece du ſecond genre & ſans coloris, c'eſt le ſentiment qu'on y trouve quelquefois, qui nous ferme les yeux ſur la médiocrité des vers ; nous aimons à entendre ceux-ci, qui ſemblent s'échapper d'une ame pleine de ſa paſſion :

Je ne te verrai plus, ô ſœur *fatale* & chere !
Les mers entre nous deux vont ſervir de barriere !
Je ne te verrai plus !

Nous ſommes attendris juſqu'aux larmes dans Eſope à la Cour, de la fable du Fleuve & de la Source (1), & nous avons oublié les autres

---

d'amour d'Hippolyte à Aricie ; les deux auteurs ont manié le même morceau ; qu'on le traduiſe en italien ou en latin, on jugera ſi ce ſentiment eſt fondé.

(1) Rhodope, dans la fortune & dans l'éclat, a méconnu ſa mere qui eſt pauvre ; celle-ci vient ſe

apologues de cette comédie. Ce ne ſont ni les ornements de la fiction, ni le brillant de la poéſie qui nous rappellent ſans ceſſe à la lecture de l'Enéide: quels ſont donc les morceaux qui nous flattent le plus ? c'eſt le quatrieme livre où eſt déployé tout le charme du ſentiment, le trait de Marcellus dans le ſixieme, l'épiſode de Niſus & d'Euryale. Homere lui-même, ce peintre admirable, qui nous tranſporte dans l'horreur des combats, qui nous enflamme de la valeur de ſes héros, nous intéreſſe encore bien davantage par les adieux touchants d'Hector & d'Andromaque, & par les larmes paternelles de Priam aux pieds

---

plaindre à Eſope ; il la fait cacher ; Rhodope paraît ; Eſope, pour lui reprocher ſes torts, ſe contente de lui réciter cette fable :

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de pluſieurs endroits avoit groſſi ſa courſe,
Avec indignité déſavoua la ſource
Qui l'avoit en naiſſant fait un ſimple ruiſſeau.
Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude,
Que tu reconnais mal ma tendreſſe & mes ſoins !
Quelque injuſte raiſon qu'ait ton ingratitude,
Sans moi qui ne ſuis rien, tu ſerois encor moins.

Rhodope répond à cet apologue en fondant en larmes ; elle reconnaît ſa faute & demande à voir ſa mere, qui accourt auſſi en pleurant & tombe dans les bras de ſa fille.

du meurtrier de son fils. Ovide auroit une réputation moins contestée, si tous ses vers étoient semblables à ceux qu'il met dans la bouche de Biblis: elle envoye une lettre à son frere, pour qui elle est consumée d'une ardeur incestueuse, & elle n'ose le nommer à celui qui est chargé de rendre cet écrit:

Dixit, & adjecit longo post tempore... fratri.

Un seul trait de sentiment répandra tout à coup sur un caractere, un intérêt qu'il ne recevroit pas de la pompe & de la stérile profusion de l'esprit. Qu'une harangue des Scythes à Alexandre soit composée en vers magnifiques, il n'y en aura point qui fassent autant de plaisir que cette saillie de sentiment: *tu n'es pas un Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes.* Dans un panégyrique d'Antonin, tout le faste de l'éloquence collégiale s'évanouira devant ces expressions du cœur: *il vaut mieux conserver un citoyen, que de tuer mille ennemis.* Quelles ressources d'esprit dans l'éloge de Charles V, duc de Lorraine, seroient comparables à ce que disoit ce prince bienfaisant: *je quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire du bien.* Qui a pu assurer le succès d'Inès, tandis qu'une infinité de tragédies mieux écrites sont tombées dans l'oubli? ce sont les situations de sentiment; je dis les situations, parce que

le dialogue, indépendamment de la mauvaiſe verſification, auroit pu être traité avec plus de chaleur & de pathétique. En un mot, le ſentiment eſt l'idiome univerſel; c'eſt la langue-mere; le langage de l'eſprit n'eſt qu'un jargon de convenance, ſoumis aux viciſſitudes de la mode & de la bizarrerie. Nous entendons Virgile bien plus aiſément que Plaute & Térence; le premier, en nous faiſant verſer des larmes avec Didon, a écrit pour tous les âges; & Plaute & Térence ont compoſé pour les Romains & pour leur tems. L'eſprit a mille nuances imperceptibles, que chaque ſiecle, chaque année, chaque jour même ſemblent emporter avec ſoi, & le ſentiment eſt toujours immuable; depuis que l'univers exiſte, il n'a ſouffert aucune altération; c'eſt le feu central qui anime tout; c'eſt le nœud ſecret qui lie tous les hommes; un Chinois, un Sauvage, qui n'auront que des notions imparfaites de notre langue françaiſe, pleureront à ces vers de Merope :

C'eſt un infortuné que le ſort me préſente;
Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux..

Et ils ne ſentiront pas les fineſſes & les beautés répandues dans la comédie du Méchant.

L'expérience nous démontre aſſez que l'intérêt dramatique excité & ſoutenu par la ſeule force du

du ſentiment, eſt préférable à tous les effets combinés des coups de théâtre; il y en a très-peu qui ſoient motivés (1), & preſque tous ſont concertés; l'eſprit y laiſſe voir ſon artifice,

---

(1) Je ne connais que celui de Phedre, acte IV, ſcene IV, qui ſemble être amené par la nature même & qui eſt ſuivi d'un effet prodigieux. Phedre, qui en quelque ſorte a par la bouche d'Oenone accuſé Hippolyte auprès de ſon pere, reſſent bientôt des remords & ſe hâte de rejoindre Théſée pour l'engager à ne point punir ſon fils; ſon époux lui répond:

Tous ſes crimes encor ne vous ſont pas connus:
Sa fureur contre vous ſe répand en injures;
Votre bouche, dit-il, eſt pleine d'impoſtures,
Il ſoutient qu'Aricie a ſon cœur, a ſa foi,
Qu'il l'aime... &c.

Quelle affreuſe lumiere pour une femme qui juſqu'à ce moment n'avoit condamné Hippolyte que pour ſon inſenſibilité. J'aurois deſiré ſeulement qu'anéantie par la ſurpriſe & le déſeſpoir, elle fût reſtée quelque tems ſans parler & qu'elle n'eût repris les ſens que pour s'écrier:

Oenone, qui l'eut cru? j'avois une rivale.

J'imagine que le coup de théâtre par ce moyen eût été encore plus frappant; d'ailleurs, ce qui eſt dans le monologue auroit pu ſe tranſporter facilement dans la ſcene ſuivante.

comme on découvre à l'opéra le jeu d'un groſſier méchaniſme dans les deſcentes des divinités, dans les vols, les décorations, &c. Le ſeul rôle de Phedre eſt ſupérieur à toutes les tragédies qui nous emportent de ſurpriſe en ſurpriſe. On a beau vanter le plan d'Héraclius (1), je crois qu'on ne ſçauroit comparer cette piece à Cinna, Polyeucte, ouvrages du même auteur. Les plaiſirs de l'ame ſont plus doux que ceux de l'imagination; on aime mieux voir ſe développer un cœur, qu'une ſuite d'événements extraordinaires, qui rarement ont pu exiſter tels que le poëte nous les repréſente; on croit aiſément que Théſée a été infidele, qu'il a trahi Ariane; qu'Oroſmane agité d'un tranſport de jalouſie, s'eſt ſouillé du meurtre de Zaïre: mais on a de la peine à ſe perſuader que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, un miniſtre ambitieux (2) ait aſſaſſiné ſon roi, enſuite un des fils de ce roi, qu'il ait formé enfin une conſpiration pour tuer

(1) Corneille lui même avoue dans un de ſes diſcours ſur les trois unités, que ſon Héraclius produit un plaiſir *qui fatigue.*

(2) On veut parler du ſujet de Stilicon, rendu encore plus invraiſemblable & plus romaneſque par Metaſtaſe ſous le titre d'Artaxerce. Thomas Corneille & la Grange ont plaſieurs pieces dans ce genre ſi peu naturel.

l'autre fils qui eſt ſur le trône : il n'eſt pas poſſible que le ſentiment puiſſe ſe répandre dans de ſemblables ſujets, qui appartiennent plus au roman qu'au théâtre. Mais, dira-t-on, ne court-on pas riſque d'être monotone, en n'adoptant que les reſſources du ſentiment? Qu'on l'anime du feu des paſſions, qu'on y jette ce déſordre heureux qui en réſulte, qu'on y déploye les grands mouvements ; ſurtout au lieu d'une multiplicité d'incidents peu vraiſemblables, qu'on faſſe ſuccéder naturellement des tableaux variés alors l'action prendra ſans ceſſe de nouvelles forces, & l'intérêt croîtra à proportion.

Le pouvoir des images (1) ſur nos ſens a été

(1) Que d'exemples de ce pouvoir étonnant ! Un tableau qui repréſente Palamede condamné à la mort par ſes amis, jette le trouble dans l'ame d'Alexandre ; il rappelle à ce prince le traitement cruel qu'il avoit fait à Ariſtonicus. Une courtiſanne, au milieu d'une joie diſſolue, vient par hazard à fixer les yeux ſur le portrait d'un philoſophe ; elle a honte tout à coup de ſes déſordres & embraſſe la vertu la plus rigide. Un roi Bulgare ſe fit chrétien pour avoir vu un tableau du jugement dernier. Amurat IV voulant réprimer l'inſolence des janiſſaires & des ſpahis, ne leur fait aucun reproche ; il ſort à cheval du ſerrail, va dans l'Hippodrome, y tire de l'arc & lance ſa zagaye ; la dextérité & la force que montre ce prince, étonnent ſes troupes : elles rentrent dans le devoir. On tente de

plus connu par nos philosophes, que senti par nos poëtes; du moins ont-ils négligé ce ressort, un des plus actifs sans contredit, que puisse employer l'art théâtral. La Grange avance assez légerement dans sa préface d'Amasis, que „ le „ spectacle n'est bon que pour les tragédies de „ college" (1). Il ne suffit pas seulement de

---

consoler une femme qui a perdu son mari; elle fait signe, en mettant la main sur son cœur, que c'est-là qu'est renfermé son chagrin & qu'il ne peut se guérir; un tel geste est plus expressif que tous les discours qui seroient échappés à sa douleur. La mort de Germanicus par le célebre Poussin, inspire de l'attendrissement pour ce prince, & de l'indignation contre Tibere. Le riche tableau des funérailles de Clarisse n'est-il pas plus intéressant que tous les regrets qu'on eût prodigués sur sa perte? En un mot, ce n'est que par le secours des images que les idées entrent dans notre ame; les raisonnements ne viennent qu'à la suite des objets qui frappent nos regards, & ce qu'on appelle une abondance de réflexions, n'est souvent qu'un amas de tableaux; c'est au jugement & au goût à leur assigner leur place & à disposer de leurs effets.

(1) Oui, lorsque le spectacle n'est point motivé, lorsqu'il n'est point soutenu par une versification mâle, énergique & correcte, lorsque sans nul propos on fera venir un régiment aux gardes sur la scene, & qu'on prendra la peine, comme je l'ai dit, d'élever un trône, un autel, un tombeau, qui ne seront pas néces-

ſavoir rimer: il faut avoir des connaiſſances, remonter aux cauſes, étudier la nature dans ſes principes, pour apprendre juſqu'à quel point le ſpectacle a de l'empire ſur l'homme. Æſchyle, Sophocle, Euripide, qui, ſuivant les apparences, avoient un peu plus réfléchi que le verſificateur français, nous ont offert une multitude de tableaux. Ce qui m'étonne, c'eſt que Racine qui étoit inſtruit, n'ait pas profité davantage de ce moyen employé avec tant de ſuccès par les Grecs: Athalie eſt la ſeule piece où il ait introduit du ſpectacle. Cependant le théâtre ancien, l'hiſtoire, notre propre expérience, tout doit nous faire connaître la néceſſité de fortifier le ſentiment par des images, ſi nous voulons mettre en œuvre toute la richeſſe & l'énergie du pathétique. Qu'eſt-ce que la poéſie & l'éloquence, lorſque la peinture ne les anime point? Dans la Mort de Pompée, on voit Cornélie, on ſuit tous ſes mouvements dans ces vers qui préſentent autant d'attitudes pleines de vérité:

La triſte Cornélie, à cet affreux ſpectacle,
Par de longs cris aigüs tâche d'y mettre obſtacle,

faires à la piece: mais lorſqu'on préſentera un ſpectacle tel que dans Olympie, qui ſera lié au ſujet, qui animera le récit, alors il faudra le tranſporter ſur le théâtre français & chercher à l'embellir par tous les acceſſoires de la décoration.

Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Mais n'eſpérant plus rien, leve les mains aux cieux,
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa galere évanouïe ou morte.

La grandeur d'ame de Pompée eſt exprimée par ce ſeul coup de pinceau :

Sa vertu toute entiere à la mort le conduit.

Ce vers hardi & pittoreſque juſtifie plus Rodrigue, coupable de la mort du pere de Chimene, que tous les raiſonnements qu'on eut pu imaginer :

Les Maures en fuyant ont emporté ſon crime.

Les Mexicains, que l'empereur Montezume avoit envoyés à la découverte des Eſpagnols, reviennent auprès de leur maître; ils ne parlent point : ils ſe contentent de développer des tableaux compoſés de plumes, où étoient repréſentés les Eſpagnols montés ſur leurs chevaux, armés de ces tubes d'où s'élançoit la mort; le prince & toute ſa cour ſont frappés de terreur. Un ſimple récit auroit-il produit cet effet ? Philippe-Auguſte étoit entouré de mécontents; quelques heures avant la bataille de Bovines, il met ſa couronne ſur l'autel où l'on célébroit la meſſe pour l'armée, & la montrant à ſes troupes il leur dit : *Si vous croyez qu'un autre ſoit plus capable que moi de porter cette couronne, je ſuis*

prêt de lui obéir : mais si vous m'en croyez digne, il vous faut défendre aujourd'hui votre roi, vos familles & votre honneur. Aussitôt les soldats tombent à ses pieds & lui demandent sa bénédiction ; il n'est pas surprenant qu'ils aient été vainqueurs. Un missionnaire veut frapper les esprits; voici le tableau qu'il expose; au premier coup d'œil, il paraîtra ridicule: au second, il sera sublime & remplira l'ame d'une image imposante. *Il y a dans l'enfer une grande pendule, dont le faîte se perd dans l'immensité de l'espace, & les extrémités dans un abîme sans fond; auprès de cette pendule est un démon, qui a les yeux toujours attachés sur le cadran. Les damnés se levent tous à la fois du milieu d'un vaste étang de flammes & ils demandent d'une voix gémissante:* quelle heure est-il? quelle heure est-il? L'éternité, (leur répond ce démon) l'éternité; *& aussitôt tous ces malheureux se replongent avec des rugissements & disparaissent dans ce lac de feu.* Le Pere le Moyne ajoute ainsi à la pensée de Seneque : *quand un grand homme est aux prises avec le malheur, c'est alors qu'il mérite que Dieu s'avance pour le regarder.* Quelle image! Young se représente dans une de ses *Nuits* creusant au clair de la lune une fosse pour sa fille, y ensevélissant de ses propres mains son cadavre & lui donnant le dernier baiser paternel. Comment Racine dans son Iphigénie,

ne s'eſt-il pas approprié la ſcene ſi intéreſſante d'Euripide? On voit Agamemnon dans ſa tente, accablé de chagrin, écrivant à la lueur d'une lampe, pour engager Clytemneſtre à éloigner Iphigénie de l'autel; les ſoucis dévorants ſont gravés ſur le front de ce pere affligé; les devoirs de ſon rang combattent l'amour paternel, en triomphent, ſont ſubjugués, prennent le deſſus: il déchire la lettre, la récrit & la déchire encore; un vieillard étonné le conſidere & l'interroge: „ ah! vieillard," lui répond Agamemnon en pleurs, „ que tu es heureux & que „ j'envie ton ſort!" Achille, dans Homere, s'arrache les cheveux, ſe roule ſur la pouſſiere & veut ſe donner la mort. Les anciens ont tellement regardé les tableaux comme une des parties eſſentielles de l'art dramatique, que quelquefois il ne leur en a fallu qu'un ſeul pour remplir un acte entier. Voici un exemple qui eſt connu; je l'emprunte du cinquieme acte des Trachiniennes, tragédie de Sophocle; j'ai pris la liberté d'y faire quelques changements peu conſidérables; ce n'eſt qu'une copie bien imparfaite de l'original le plus ſublime: mais l'eſquiſſe ſuffira pour vous donner une idée, d'après laquelle vous pourrez décider du mérite de l'invention. On ſaiſit dans les moindres deſſeins la riche compoſition des Raphaël & des Michel-Ange.

Her-

Hercule avoit épouſé Déjanire, fille d'Oenée, roi de Calydon en Etolie; coupable du meurtre d'Iphitus, fils d'Eurythus, qui régnoit ſur l'Oechalie, il ſe condamne lui-même à l'exil ſelon l'uſage de l'antiquité, & paſſe avec ſa famille & ſa ſuite en Theſſalie chez Céix, roi de Trachine. Il traverſe un fleuve; le centaure Neſſus tranſporte d'abord Hercule, enſuite Déjanire; épris de la beauté de cette princeſſe, il veut lui faire violence; ſes cris parviennent à ſon mari, qui lance un trait infecté du venin de l'hydre de Lerne; le centaure bleſſé mortellement donne de ſon ſang à Déjanire, en lui diſant que ſi jamais ſon époux devenoit infidele, elle pourroit oindre de ce ſang ſes habits, & qu'alors il reprendroit ſa premiere tendreſſe. Hercule arrivé à Trachine, y laiſſe ſa femme & ſes enfants, fait pluſieurs expéditions, eſt vendu à Omphale pour expiation du meurtre d'Iphitus, enſuite attaque Eurytus, ruine l'Oechalie, de-là ſe rend au promontoire de Cénée pour offrir un ſacrifice à Jupiter, il envoie à Trachine Lichas, un de ſes ſerviteurs, avec pluſieurs eſclaves, au nombre deſquelles étoit Iole; Déjanire allarmée par des ſoupçons que tout ne ſert qu'à confirmer, fait uſage du ſang du centaure, en frotte un vêtement travaillé de ſes mains, qu'elle charge Lichas de remettre de ſa part à ſon mari; à peine

en eſt-il revêtu, que le venin, comme une flamme rapide, s'attache à toutes les parties de ſon corps & lui cauſe des tourments inouïs. Déjanire apprend par ſon fils Hyllus les effets de ſon fatal préſent, elle ſe donne la mort; Hercule déſeſpérant de la vie, dès qu'il ſçait la nature du mal qui le dévore, ſe fait porter ſur le mont Oeta & expire ſur un bucher. Cette piece porte le titre des Trachiniennes, parce que le chœur eſt compoſé de jeunes filles de Trachine.

ACTE V, (1)

Des Trachiniennes, Tragédie de Sophocle.

SCENE PREMIERE.

LE CHOEUR. (2)

Il n'eſt plus de malheurs que la Grece redoute:
Nous ſommes condamnés à d'éternels regrets.

Le Chœur fait quelques pas au fond du théâtre.

---

(1) On doit ſe reſſouvenir que les Grecs n'ont jamais connu cette ridicule diſtribution d'actes que nous avons adoptée d'après les Romains: mais comme par cinquieme acte on entend la cataſtrophe ou le dénouement d'un drame, on a cru pouvoir ſe ſervir de ce mot à l'exemple des interprêtes.

(2) Chez Sophocle, c'eſt une troupe de jeunes filles de Trachine, qui ont donné leur nom à la piece, qu'on auroit pu intituler *Hercule mourant*. J'ai cru qu'il étoit plus convenable de ſubſtituer à des étrangeres un chœur formé de la ſuite d'Hercule, ſes ſerviteurs devant bien plus s'intéreſſer à ſon ſort, que les Trachiniennes. On obſervera que le chœur eſt inſtruit de l'affreux événement qu'a produit la robe empoiſonnée.

Un lamentable écho ſe perd ſous cette voute!
Ecoutons.. La douleur du fond de ce palais,
Porte juſqu'en ces lieux une voix gémiſſante!
Nous ſerions-nous trompés? . . ce ſon lugubre augmente!
Dieux! n'êtes-vous pas ſatisfaits,
Et votre haine eſt-elle inſatiable?
De votre bras impitoyable,
Devons-nous craindre encore, ô Dieux, de nouveaux traits?

SCENE II.

LA NOURRICE DE DE'JANIRE, LE CHOEUR.

La Nourrice (1) *paraît éplorée*

LE CHOEUR.

Mais que veut cette eſclave, & quel ſujet l'amene?
C'eſt elle dont les ſoins ont élevé la reine,
Et qui partage ſes ſecrets.

(1) Notre délicateſſe françaiſe, qui ſouvent dégénere en petiteſſe, m'a fait craindre d'employer le mot de *Nourrice*, quoique Racine s'en ſoit ſervi pluſieurs fois dans ſon Athalie, &c.

Le désespoir est peint dans tous ses traits!
Pâle, tremblante, hors d'haleine,
Que va-t-elle annoncer? & pourquoi ces sanglots?

LA NOURRICE, *arrivant au milieu du théâtre.*

O trop fatal présent! ô voile détestable!
Sur nos têtes, hélas, qu'il fait tomber de maux!

LE CHŒUR.

Les Dieux ajouteroient au sort qui nous accable!
Quel plus affreux événement...

LA NOURRICE.

Déjanire n'est plus!

LE CHŒUR.

Elle est morte! comment?
Quel revers imprévu termine sa carriere?

LA NOURRICE.

Le fer lui ravit la lumiere.

LE CHŒUR.

Le fer! . nommez-nous l'assassin.

LA NOURRICE.

Elle-même.

LE CHŒUR.

Elle-même!

LA NOURRICE.

Oui, de sa propre main,
La reine s'est percé le sein.
Une éternelle nuit a fermé sa paupiere.

LE CHOEUR.

Que nous apprenez-vous? déplorable deſtin!
Pouvons-nous trop gémir?

LA NOURRICE.

Vous répandez des larmes;
La déſolation s'offre de toutes parts.
Eh! quel ſeroit l'excès de vos allarmes,
Si ce tableau terrible eût frappé vos regards!

UN VIEILLARD.

O fille d'Eurytus, fléau de ma patrie,
Quel aſtre envénimé préſidoit à ton ſort?
Dans la maiſon d'Hercule, ainſi qu'une Furie,
Tu ſemes le crime & la mort.

LA NOURRICE.

A cette image encor tous mes eſprits ſe troublent!
Ecoutez.. écoutez.. que vos douleurs redoublent.
Le front couvert d'une ſombre pâleur,
Morne, comme affaiſſée ſous le poids du malheur,
Déjanire au palais à peine étoit rentrée:
Elle apperçoit ſon fils, s'éloigne avec terreur;
Elle fuit tous les yeux; à ſes ennuis livrée,
Sans voile, mourante, égarée,
Elle court embraſſer les autels protecteurs,
Leur adreſſe ſes cris, les mouille de ſes pleurs;
Elle porte partout ſes mortelles allarmes:
Tout irrite ſes maux & nourrit ſes chagrins;
Sur les ouvrages de ſes mains,
Elle laiſſe tomber des larmes;

Ses plus fideles ſerviteurs
S'empreſſoient-ils ſur ſon paſſage,
Elle les repouſſoit, ſe cachoit le viſage,
Et reprochoit au ciel d'avoir fait ſes malheurs;
Puis obſervant un long ſilence,
Avec fureur elle s'élance,
Monte à l'appartement qu'habitoit ſon époux,
Au chaſte lit d'hymen vole & ſe précipite:
„ O monument chéri d'un feu jadis ſi doux,
„ Pour le lit de la mort, Déjanire te quitte;
„ Tu ne m'entendras plus exhaler mes douleurs;
„ C'eſt la derniere fois que tu reçois mes pleurs."
Elle dit, prend un fer.. (1) à ſes pieds je me jette,
Les embraſſe en pleurant, & pouſſe mille cris;
Je lui nomme Hercule, ſon fils:
Dans ce cœur déſolé, la nature eſt muette;
Tous mes efforts ſont vains; je vois lever ſon bras..
Je vois ſon ſang jaillir d'une large bleſſure;
Il forme en s'écoulant un lugubre murmure,

---

(1) Dans le Grec, c'eſt avec une de ſes agraffes que Déjanire ſe perce le ſein.

Ce récit, dans l'original, eſt un des plus beaux morceaux qui nous ſoient reſtés de l'antiquité; tout y eſt ſimple, touchant & pittoreſque; c'eſt à peu près le même tableau que celui d'Alceſte: Virgile en a emprunté quelques traits dans ſa belle deſcription de la mort de Didon.

Et semble de lenteur accuser le trépas.
Hyllus vient . . . il sçavoit alors son innocence,
Il sçavoit que Nessus, du crime seul auteur,
De Déjanire avoit trompé la confiance;
Hyllus . . . il s'abandonne à sa vive douleur,
A mes gémissements mêle une voix plaintive,
Implore son pardon, presse contre son cœur
Un corps pâle, déjà sans vie & sans chaleur;
De sa mere vingt fois il déplore l'erreur;
Il voudroit l'arracher à la fatale rive,
Et dans son sein reçoit son ame fugitive;
Ses parents les plus chers, en ce jour douloureux,
Sont à la fois ravis à ce fils malheureux. (1)

Déplorable famille! ô race infortunée!
Hélas! quelle est ta destinée!

(1) Selon notre goût français, le récit auroit dû finir à ce vers: mais comme les Grecs aimoient les maximes, & que d'ailleurs leur théâtre étoit une espece d'école de mœurs & de philosophie, ils terminoient toujours leurs grands tableaux par des sentences. Elles en étoient le résultat, comme la morale est ordinairement à la fin de l'apologue; nous trouverions que ces maximes sont trop isolées & ne sont pas assez fondues dans le corps de l'ouvrage. Au reste, si nous avons quelques reproches à faire à cet égard aux anciens, combien ne seroient-ils pas en droit de nous condamner pour une infinité d'autres défauts plus importants!

Songes de l'avenir, preſtiges ſi flatteurs,
Nous apprenons à vous connaître.
Qu'eſpérer du jour qui doit naître,
Quand le jour qui nous luit, eſt marqué par nos pleurs ?

LE CHOEUR.

Dieux! vous nous enlevez Hercule & Déjanire!
L'une n'eſt plus, & l'autre expire;
Tous deux nous étoient chers; qui de ces deux objets
Excitera plus nos regrets?
Pour ſes enfants, hélas! Jupiter nous réprouve!
Ce jour cruel nous va tout enlever;
Un malheur qu'on doit éprouver, (1)
Differe peu d'un malheur qu'on éprouve.

Dieu des tyrans de l'air, Eole, entends nos vœux;
Abaiſſe ici ton ſceptre, & qu'un vent favorable
Nous emporte loin de ces lieux! (2)

---

(1) Voilà encore de ces maximes qui étoient autant de préceptes pour le peuple grec, & qui parmi nous ſentiroient la morgue de l'école.

(2) Je ne ſçais ce que veut dire le texte dans cet endroit; chez Sophocle, comme je l'ai obſervé, le chœur eſt compoſé de Trachiniennes; ces filles peuvent-elles demander à être tranſportées loin de leur

On nous menace, on dit qu'une image effroyable
Se prépare à frapper nos yeux.
Le fils du souverain qui lance le tonnerre,
Hercule en proie aux Dieux persécuteurs,
Va sortir du palais & montrer à la terre
Le spectale de ses douleurs.

De sourds gémissements annoncent sa présence.
Ainsi la sœur de la mere d'Itys,
Par ses accents plaintifs, à nos bois attendris,
Fait de ses longs malheurs sentir la violence.
Les étrangers comme nous gémiront. . .

SCENE III & *derniere.*

HERCULE, HYLLUS, UN VIEUX OFFICIER, LE CHOEUR, LES E'TRANGERS.

Le fond du théâtre s'ouvre; on voit Hercule porté par des Etrangers.

LE CHOEUR *continue.*

Les voici!. . la douleur éclatte sur leur front!
L'œil morne & d'un pas lent un peuple entier s'avance;

patrie? En mettant ces vers dans la bouche des serviteurs d'Hercule, ainsi que je l'ai fait, ce passage alors devient plus clair.

Ils portent Hercule en silence!
Le sommeil éternel l'auroit-il accablé?
Ou par un doux repos seroit-il consolé?
Devons-nous écouter la flatteuse espérance?

HYLLUS.

O mon pere!. est-ce lui?. dans quel état! ô ciel!
Que vais-je devenir? mon pere . . fort cruel!

L'OFFICIER.

Ah! prince, retenez vos plaintes;
Craignez de réveiller l'accès
Du mal dont votre pere éprouve les atteintes;
De la douleur Hercule épuise tous les traits!
Couché sur le visage, on l'entend qui respire. .

HYLLUS.

Il vivroit!. quoi! les dieux le rendroient à mes pleurs!

L'OFFICIER.

Comme il est accablé d'un sommeil de douleurs!
Quel charme heureux endort le mal qui le déchire!
Taisons-nous; n'allons point ranimer ses fureurs;
Un mot irriteroit les tourments qu'il endure.

HYLLUS.

Eh! comment étouffer la voix de la nature,
Lorsqu'on est abattu sous de pareils malheurs?
Qui pourroit, sans gémir, supporter cette image?

HERCULE, *relevant la tête.*

O Jupiter? où suis-je!. où suis-je? quel rivage,
Me voit en proie à des maux éternels!

Ah! je souffre encor plus! ah! supplices mortels!
O cieux!

L'OFFICIER, *à Hyllus.*

Jugez combien il étoit nécessaire
De ne point le tirer de son accablement;
Prince, vous n'avez pu vous taire,
Et vous venez d'augmenter son tourment.
Daignez..

HYLLUS.

A ce spectacle horrible,
Vous voudriez qu'un fils.. Qui ne feroit sensible?
Le desespoir l'emporte en cet affreux moment.

HERCULE.

Et voilà donc la fin qui m'étoit destinée!
O promontoire de Cénée,
Où d'hécatombes solemnels,
Ma main religieuse a chargé les autels!
O Jupiter, objet d'un hommage fidelle,
C'est-là ma récompense!.. une honte éternelle,
Est le prix de l'encens que j'ai brûlé pour toi;
O Jupiter, reprends ces jours que je te doi;
Loin de me donner l'être & d'ouvrir ma paupiere,
Que ne la fermois-tu plutôt à la lumiere!
Au mal qui vient me consumer,
Quel remede opposer? nul espoir ne me reste!
Il n'est que toi qui puisses le calmer!
Qu'est-ce que l'art humain sans le secours céleste?

A ceux qui l'entourent & qui veulent lui procurer du soulagement.

Ah! laissez-moi.. laissez mourir un malheureux..
Vous me touchez.. cruels!. retirez-vous.. ô Dieux!
Vous redoublez mes maux.. vous m'arrachez
la vie!
O douleur infernale!. elle étoit assoupie..
Vous avez irrité mes poisons, tous mes feux..
Ah! quelle flamme me dévore?
O jour.. jour que je hais.. tu m'éclaires encore!
Je sens.. je sens.. déchirements affreux!.
O Grecs, dont tant de fois j'ai vengé les injures,
Pour qui, dans l'horreur des combats,
Couvert de poudre & de blessures,
J'ai tant de fois affronté le trépas,
Je vous implore en vain.. vous me fuyez, ingrats,
J'ai rassuré vos ports, vos villes insultées;
J'ai nettoyé vos mers de brigands infestées;
Vous devez tout à l'effort de mon bras;
Et de votre reconnaissance,
Quand je n'exige que la mort,
Nul de vous par pitié ne vient finir mon sort..
Tranchez le dernier fil d'une affreuse existence;
Dieux!

L'OFFICIER, *à Hyllus.*

C'est à vous que j'ai recours;
Prince, des jeunes ans la force est le partage;
Mon bras commence à succomber sous l'âge;

Vous pourrez mieux que moi prêter quelque
secours.

HYLLUS.

Ah! disposez d'Hyllus, &. . *Il regarde son pere.*
Cet aspect me tue.
Que fera mon zele impuissant
Pour calmer un mal si pressant,
Dont la source se cache à notre faible vue?
On y voit éclater la colere des cieux,
Et l'effort des humains céde au pouvoir des Dieux.

HERCULE, *ne voyant point son fils.*

Hyllus fuiroit aussi les regards de son pere!
Il l'apperçoit.
Soulevez-moi de ce côté, mon fils.
Prenez garde . . arrêtez . . ô tourments inouis!
O Pallas . . cher Hyllus . . Dieux! .

L'OFFICIER.

Il mord la poussiere!

HERCULE, *se relevant avec fureur, à son fils.*

Repousse la nature, il la faut oublier;
Que la seule pitié te guide;
Arme-toi d'un fer meurtrier;
Sans craindre de souiller tes mains d'un parricide,
Dans mon sein malheureux plonge-le tout entier..
Tu vois où m'a réduit une mere coupable:
Puisse-t-elle subir un châtiment semblable!
Puissé-je voir tout son corps dévoré,
Par le même poison qu'elle m'a préparé!

Hâte un trépas trop lent, Pluton, qu'Hercule expire,
Et trouve le repos au ténébreux empire!

LE CHOEUR.

Quel grand tableau d'adversité!
Que tout mortel regarde & tremble!
C'est Hercule qui souffre, & qui sur lui rassemble
Tous les maux de l'humanité!

HERCULE.

Oui, vous voyez (1) ce vengeur de la terre,

---

(1) Tout ce morceau jusqu'à *& punir les pervers*, &c. a été traduit par Cicéron : lisez le second livre des Tusculanes: d'autres disent par un ancien poëte Latin, nommé Attilius; Ovide l'a imité dans ses Métamorphoses, & à son ordinaire il joue sur le mot :

. . . *Defessa jubendo est*
Sæva Jovis conjux; ego sum defessus agendo.

Je ne sçais pourquoi le pere Brumoy, à propos de ces misérables *Concetti*, regrette beaucoup de ce qu'Ovide n'a point travaillé pour le théâtre: nous ne pouvons pas parler de sa *Médée*, puisqu'elle ne nous est point parvenue: mais il y a tout lieu de croire qu'Ovide, qui est presque toujours hors du sentiment, eût été un très mauvais auteur dramatique; on a beaucoup vanté ses Elégies; je ne connais rien qui soit plus opposé à ce genre; c'est le cœur seul qui doit s'exprimer dans ces petits poëmes & Ovide y répand tous les brillants déplacés du *bel-esprit*: sans ses Métamorphoses, où il y a

Qui par mille dangers & par mille travaux,
S'étoit acquis la palme des héros,
Et sembloit s'élever au séjour du tonnerre.
Tous mes jours ont été des triomphes nouveaux;
J'ai pu dompter les cieux & leur haine immortelle,
Lasser le sort jaloux à force de succès,
Et la fille d'Oenée est pour moi plus cruelle
Qu'Euristhée & Junon ne le furent jamais.
C'est de ma femme, hélas! c'est de ses mains impies,
Que j'ai reçu ce présent infernal,
Elles m'ont enfermé dans ce voile fatal,
Comme dans un filet tissu par les Furies.
Un poison dévorant s'attache à tout mon corps,
Des sources de la vie attaque les ressorts;
Tout mon sang bouillonne & s'allume,
Et je m'épuise en vains efforts.
Un feu toujours plus vif me brûle & me consume!
Moi, dont la force étonna l'univers,
Je ne suis plus qu'un spectre échappé des enfers!
Ce que n'ont pu les fureurs de la guerre,
Les fils orgueilleux de la terre,
Tous les monstres, la Grece & les climats lointains,
Le monde qui me doit ses paisibles destins,

Ce

---

tant d'imagination & de richesse de poésie, on pourroit lui contester le rang d'un des premiers écrivains de l'antiquité.

Ce que n'ont pu les Dieux, qui m'éprouvoient
sans ceſſe,
Seule, n'ayant que ſa faibleſſe,
Une femme a pu le tenter!
Qu'ai-je dit? une femme a pu l'exécuter!
D'une femme, en un mot, Hercule eſt la victime!
A Hyllus. Ah! montre-toi mon fils; que mon
eſprit t'anime;
Qu'une mere coupable en ton cœur vertueux,
N'aille pas balancer un pere malheureux;
Va, plein de ma fureur extrême,
Va, du palais cours l'arracher toi-même;
Abandonne à mes coups ſes deſtins odieux:
Oui, je veux que témoin du courroux qui m'inſpire,
Et des maux qu'elle doit endurer à ſon tour,
Hyllus faſſe voir en ce jour
Qui d'Hercule ou de Déjanire
Mérita le plus ſon amour.
Point de retardement, cours, vole & ſers ma rage;
Sens combien la douleur a dompté mon courage:
Mon fils . . . Hercule pleure!

LE CHOEUR.

O ciel! quel changement!
Et quel eſt donc l'excès de ſon tourment?
Aux yeux d'Hercule, il échappe des larmes!

HERCULE.

Oui, je ſuccombe à mes allarmes;

Oui, je verse des pleurs.. vous m'entendez gémir;
Peuple, c'est mon premier soupir.

A son fils.

Tu tardes à remplir les vœux de ma vengeance!
Tu crains de m'obéir! c'est mon fils qui balance,
Qui n'est point attendri sur mon sort malheureux!
Eh bien! connais le crime de ta mere:
Vois jusqu'où peut aller la colere des Dieux;
Regarde. *Il se découvre.*

Approchez tous.. *Au peuple.*

Contemplez ma misere;
Me reconnaissez-vous en cet état affreux?
O torture! ô douleur! supplice insupportable!
Ah! Dieux cruels, précipitez ma fin.
Tous les monstres d'enfer me dévorent le sein.
Ah! ton vautour insatiable,
Malheureux Prométhée, avec moins de fureur,
S'acharnoit à tes flancs & déchiroit ton cœur!
Dieu des morts, ouvre-moi tes gouffres les plus sombres;
J'irai de mes tourments épouvanter les ombres;
J'implore, ô Jupiter, tes foudres réunis:
Viens te montrer, mon pere, en tonnant sur ton fils..
Mon courage étonné cede au feu qui me brule;
Moi-même, hélas! j'ai peine à reconnaître
Hercule!

Il regarde son bras.

Est-ce-là ce bras menaçant
Qui sçut vaincre, étouffer un lion rugissant;
Qui de l'hydre abattit les têtes renaissantes;
Qui des centaures monstrueux
Dompta les forces impuissantes;
Qui d'un sanglier furieux,
Délivra les bois d'Erymanthe;
Qui, bravant les horreurs du gouffre ténébreux,
Tira de sa nuit effrayante
Cerbere, dont l'aspect a fait pâlir les cieux;
Qui d'un dragon terrible à tous les yeux,
Dispersa les débris sur la terre fumante?
Ce bras fameux par mille exploits,
Et jusqu'à ce jour indomptable,
Qui soutenoit le faible & détrônoit les rois,
Languit & tombe enfin sous le mal qui l'accable.
Quel revers! est-ce toi, fils du premier des Dieux,
Et de la plus tendre des meres?
Hercule est assez malheureux,
Pour exhaler sa vie en des larmes ameres!
Une épouse perfide, ô cieux!
Cause ce changement honteux.
Qu'elle vienne, qu'elle paraisse,
Et que son châtiment apprenne à l'univers
Qu'Hercule, malgré sa faiblesse,
Sçait encor se venger & punir les pervers.

LE CHOEUR.

Quelle sera ta perte, ô Grece infortunée,
Et quel deuil s'étendra sur l'univers entier,
Si d'un héros qu'aux Dieux on doit associer,
La Parque ose trancher l'illustre destinée?

HYLLUS.

Mon pere, daignez m'écouter..
Un moment..

HERCULE.

Qui peut t'arrêter?

HYLLUS.

Déjanire.

HERCULE.

Ce nom réveille ma colere;
Perfide, oserois-tu justifier ta mere?

HYLLUS.

Peut-être son forfait, ou plutôt son erreur..

HERCULE.

Son erreur! un tel nom conviendroit à son crime!
Que dis-tu, malheureux?

HYLLUS.

Un démon destructeur
Vous a choisi pour sa victime;
Hélas! de Déjanire il a trompé les vœux;
Vous tenez de lui seul ce présent odieux.
Si ma mere en effet pouvoit être coupable,
Elle auroit expié cet attentat...

HERCULE.

Tu dis...

Explique-toi; parle.

HYLLUS.

Un ſort déplorable
A terminé ſes jours, par les Dieux pourſuivis.

HERCULE.

Elle ne ſeroit plus! une main étrangere
L'auroit dérobée à mes coups!
Qui l'immole?

HYLLUS.

Elle-même a fini ſa miſere,
Et porté le poignard dans ſes flancs.. ah! mon pere!
Si vous ſçaviez . . calmez cet injuſte courroux;
Je vous l'ai dit, elle eſt moins criminelle..

HERCULE.

Fils indigne, ce n'eſt pas elle
Qui me donne aujourd'hui le plus honteux trépas?

HYLLUS.

Accuſez-en l'amour qui l'aveugloit; hélas!
Accuſez-en Iole & ſa beauté fatale;
Ma mere à ſon aſpect a craint une rivale;
Elle a cru préparer un philtre ſéducteur
Qui d'un volage époux captiveroit l'ardeur,
Et fixeroit vos vœux par un charme facile.

HERCULE.

Et dans ces lieux, quel enchanteur habile..

HYLLUS.

Le centaure Neſſus..

HERCULE.

Tu m'en as dit aſſez.
C'en eſt fait; pour jamais la clarté m'eſt ravie;
Vous n'avez plus de pere.. Hyllus, obéiſſez:
Que tous ceux que le ſang me lie,
Et ma mere ſurtout ſi tendrement chérie,
A votre voix ſoient raſſemblés;
Qu'ils ſoient inſtruits du ſort qui termine ma vie,
Les oracles obſcurs me ſont tous dévoilés;
Le ſouverain des dieux, le maître du tonnerre,
Mon pere me prédit, (oui, j'ouvre enfin les yeux)
Que nul habitant de la terre
Ne trancheroit le fil de mes jours glorieux;
Mais que leur fin ſeroit l'ouvrage
D'un habitant du ſéjour ténébreux.
Neſſus n'eſt plus, & c'eſt ce monſtre affreux
Qui d'un deſtin mortel me fait ſubir l'outrage.
Un autre oracle encor m'apporte un jour nouveau;
Tout m'entraîne, mon fils, & me plonge au tombeau.
J'entrois dans la forêt antique
Où les Selles ſont retirés,
Lorſqu'un de ces chênes ſacrés,
Que Dodone nourrit dans ſon ſein prophétique,
M'annonça ce moment comme un tems de repos,

Comme le terme enfin de mes nobles travaux.
Je crus que cette voix de mon bonheur suivie.
Me promettoit une paisible vie :
Ce n'étoit que la mort, la fin de tous les maux.
N'allons point repousser ces funebres flambeaux ;
Ma destinée est accomplie ;
Mon fils, Hercule doit mourir.
Il ne faut donc que m'obéir ;
La plus sainte des loix, mes droits, l'honneur lui-même,
T'imposent le devoir suprême
De céder au moindre desir
D'un pere qui commande, & d'un ami qui t'aime :
Dis : m'obéiras-tu ?

HYLLUS.

Je serai votre fils ;
C'est dire qu'à vos loix vous me verrez soumis.
Mais qu'ordonnerez-vous, mon pere, à ma tendresse ?
Qu'exigez-vous d'un fils ?

HERCULE.

Qu'il n'ait point de faiblesse ;
Donne-moi cette main pour gage de ta foi.

HYLLUS.

Mon pere ! ô ciel ! que voulez-vous de moi ?

HERCULE.

Donne.

HYLLUS, *incertain.*

Eh bien! la voilà.

HERCULE.

Jure ici par mon pere,
Par Jupiter que tout craint & révere.

HYLLUS.

Quoi!

HERCULE.

De remplir ma volonté.

HYLLUS, *à part.*

Un sentiment secret & m'arrête & me touche.
Haut. avec peine.
Jupiter . . sois garant de ma docilité.

HERCULE.

Prononce ton arrêt, & de ta propre bouche,
Que l'imprécation, si tu romps ton serment,
Puisse . . tu frémis; & mon fils se dément!

HYLLUS.

Mon zele obéissant fera cesser vos doutes!
C'est au parjure à craindre un juste châtiment.
Les imprécations . . je les prononce toutes.

HERCULE.

Le mont Oeta t'est-il connu,
Ce mont où Jupiter par un culte assidu,
Reçoit des honneurs légitimes?

HYLLUS.

Je le connais; le sang d'innombrables victimes
Y rougit

Y rougit les autels, par mes mains répandu.

HERCULE.

J'attends encor d'Hyllus un plus grand sacrifice :
J'attends que par son bras mon destin s'accomplisse.
Tu connais Oeta, me dis-tu;
C'est-là, c'est sur cette montagne,
Sur son sommet qu'il faut me transporter.
Ces amis, dont ici la troupe t'accompagne
Dans ce pénible emploi voudront bien t'assister;
Que le chêne orgueilleux & l'olivier sauvage,
De la cime d'Oeta prompts à se détacher,
Cédant à leurs efforts, me forment un bucher.

Hyllus témoigne de la douleur.

Souviens-toi que mon fils doit montrer du courage:
Point de larmes, de cris, pas même un seul soupir;
La science de l'homme est d'apprendre à mourir.
Si d'un amour soumis tu veux que je me loue,
Que pour son sang Hercule enfin t'avoue,
Tu m'enleveras de ce lieu:
Sur le bucher hâte-toi de m'étendre:
Hyllus, il deviendra l'autel d'un demi-dieu.
Le flambeau dans tes mains, viens allumer ce feu
Qui doit dévorer l'homme, & mettre Hercule en cendre;
Ou mon ombre en courroux attachée à tes pas...

HYLLUS, *reculant d'horreur.*

Que votre fils...

HERCULE

Tu ne l'es pas.

HYLLUS.

Quoi ! vous voulez qu'Hyllus commette un parricide !

HERCULE.

Je veux qu'Hyllus soit moins timide,
Qu'il soit mon bienfaiteur, qu'il presse mon trépas.

HYLLUS.

Je prendrois le flambeau ! . j'allumerois la flamme ! .
Mon pere . . vous avez tout pouvoir sur mon ame :
Mais . . je ne puis . .

HERCULE.

Eh bien ! si tu ne peux
Commander à ton cœur ce transport courageux,
Du moins sensible à ma priere,
Sur le bucher tu porteras ton pere. (1)

---

(1) Hercule, dans l'original, ne se contente pas d'exiger de son fils ce service ; il veut absolument qu'il épouse Iole : c'est alors que j'ai cru devoir manquer de respect aux anciens en retranchant ce morceau ; notre délicatesse, je dirai plus, le goût général aujourd'hui en eut été offensé. Il paraît en effet ridicule & même indécent qu'un pere veuille forcer son fils à épouser une femme qui a causé tous les malheurs arrivés à sa maison, & dont la réputation n'est que trop suspecte.

HYLLUS, *en pleurant.*

Ma main en frémiſſant tentera cet effort:
Mais qu'une autre s'apprête à vous donner la mort.
J'ai retrouvé mon fils à mes ordres docile.
Allons, avant que de nouveaux accès
Reviennent irriter une douleur tranquille,
Que l'on s'empreſſe à remplir mes ſouhaits..
Approche, *à ſon fils*; acquitte ta promeſſe;
Tranſporte-moi ſur le bucher.

Aux étrangers.

De ſon bras incertain raſſurez la faibleſſe;
De ces lieux il faut m'arracher;
La mort eſt le ſeul terme aux tourments que j'endure..
Hercule, en ce moment montre-toi tout entier:
Etouffe dans ton cœur juſqu'au moindre murmure;
Mets dans ta bouche un frein d'acier;
Subjugue la douleur & dompte la nature..
C'eſt le dernier de tes travaux.

Après une longue pauſe.

Allons mourir.

LE CHOEUR.

Hercule, aux marches de la tombe,
Triomphe & ſert encor de modele aux héros.

HYLLUS.

Sans doute, Dieux jaloux, vous-êtes ſes rivaux;
Et vous permettez qu'il ſuccombe,

Qu'Hercule mis au rang des vulgaires mortels
Souffre comme eux des maux cruels,
Qu'il ſoit vaincu du ſort, & ſous ſes coups qu'il tombe,
Lui qui devroit partager vos autels !
L'avenir nous oppoſe un voile impénétrable;
Il cache dans la nuit la juſtice des cieux,
Mais qui n'éleveroit ſa voix contre les Dieux,
Quand Hercule ſubit ce deſtin déplorable ?
Aux Etrangers.
Amis, ſecondez-moi. *Au chœur.* Vous, ſortez de ces lieux,
Venez; que ce ſpectacle attache tous les yeux !
Pour les humains quel grand exemple !
Que l'univers entier contemple;
Qu'il regarde Hercule ſouffrir;
Qu'il regarde Hercule mourir.
Dans ces tourments affreux, dans cette fin terrible,
Dieux, qui ne reconnaît votre bras inviſible? (1)

---

(1) Si l'on veut connaître le comble de l'abſurdité & ſçavoir ce que c'eſt que l'énorme défaut d'*outrepaſſer* la nature, on n'a qu'à lire l'Hercule de Rotrou, qui eſt une imitation groſſiere de la mauvaiſe piece de Séneque. Déjanire, dans le poëte latin, copié ſervilement par le français, eſt une bavarde inſupportable; elle ſe répand en vaines déclamations dans le moment même où chez Sophocle elle garde un profond ſilence,

Si l'on n'eut consulté que le goût français, on auroit pu retrancher considérablement de cet acte, mais alors ce n'eut plus été l'ouvrage de Sophocle: on s'est attaché à le donner ici dans toute son étendue, pour montrer jusqu'à quel point les Grecs savoient tirer parti d'un seul tableau; ils ne les entassoient point. (1) Plus

---

en apprenant d'Hyllus les funestes effets de son présent à Hercule. De tels exemples rapprochés instruisent mieux sur la vérité des mœurs & sur le naturel que toutes les discussions. Je remarquerai seulement qu'il est très singulier que l'auteur de Venceslas, que le grand Corneille appelloit son pere, ait eu la mal-adresse d'emprunter le plan de Séneque, plutôt que celui de Sophocle; Déjanire dans le premier est une furie & Hercule un capitan; & dans le grec, Déjanire est une épouse malheureuse qui excite l'intérêt, & Hercule un héros digne à la fois de pitié & d'admiration: la différence de ces deux tragédies est précisément celle de la nature & de l'art.

(1) Je croirois qu'il faut éviter au théâtre la confusion des tableaux. Sont-ils trop multipliés? ils se détruisent l'un l'autre & nuisent à l'action, loin d'y ajouter; il y a des objets qui gagnent plus au récit qu'à la représentation: c'est à la sagesse du goût à fixer l'emploi de ces accessoires; qu'on se souvienne seulement que le Brun, dans son fameux tableau de la

l'attitude eſt ſimple, & plus elle a d'expreſſion. Le Pouſſin veut repréſenter toute la douleur que peuvent reſſentir des meres qui voient égorger leurs enfants ſous leurs yeux & dans leur ſein même: il ne peint qu'une femme ſur le devant de ſon tableau du Maſſacre des Innocents. *Plus intelligitur quam pingitur.* Hercule mourant a donc ſuffi au poëte grec pour remplir un acte entier; toutes les articulations, ſi l'on peut le dire, d'un homme qui ſouffre & qui eſt prêt d'expirer, ſont exprimées dans cette grande image. Il faut cependant obſerver que la pantomime, qui eſt au récit ce que la muſique eſt à nos opéra, devoit par ſa variété raccourcir de beaucoup cet acte qui nous paraîtroit trop long. Ariſtote met les tableaux au nombre des parties théâtrales; ceux de Philoctete & d'Alceſte ſont de toute beauté. J'ai oſé prendre le pinceau après ces grands maîtres: EUPHÉMIE ſe levant de ſon cercueil & ſe jettant enſuite à ſon priedieu pour implorer l'être ſuprême; MÉLANIE, avec cette infortunée, embraſſant les autels; ce caveau funéraire où celle-ci deſcend une lampe

---

Famille de Darius, a mis beaucoup de ſimplicité; ce chef-d'œuvre de la peinture peut inſtruire nos poëtes, comme il eſt une leçon pour nos peintres.

à la main ; ſon évanouiſſement ſur les marches d'un tombeau ; ſa chûte dans ce ſépulchre, dont la pierre ſe briſe & roule avec bruit ; toutes ces images ſimples & vraies pourront peut-être tenir lieu de ces coups de théâtre amenés à force d'art & preſque toujours hors de la vraiſemblance.

J'ai ſuivi la même regle de ſimplicité pour mon dénouement ; il me paraît ſortir du fond du ſujet. Il eſt dans la vérité de la nature perfectionnée par la religion, qu'EUPHÉMIE après bien des agitations, de combats, ſe rende enfin maîtreſſe de ſes penchants & qu'elle s'expoſe à ſuccomber ſous l'excès de ſa douleur, plutôt que de quitter ſon état ; ſi elle eût cédé aux ſollicitations de THÉOTIME, alors plus d'intérêt, plus de mœurs, & l'objet de la piéce étoit totalement anéanti. Quelques perſonnes pouront me reprocher cette tombe ouverte tout à coup ſous les pas d'EUPHÉMIE, & regarder cet incident comme *le Dieu de la machine :* mais qu'elles daignent apporter un peu plus d'attention, elles verront que ce n'eſt point un miracle (1) ; c'eſt le ſeul effet

(1) C'eſt un miracle, par exemple, quand Pauline & Félix ſe convertiſſent au moment qu'on s'y attend le moins. Que dire du dénouement admirable de Ro-

du hasard & il sert à augmenter le ténébreux qui regne dans le Drame ; cet événement n'a point décidé Euphémie à rester attachée à ses devoirs ; il ne fait que l'affermir dans le dessein qu'elle a déja conçu d'immoler l'amour à la religion ; j'aurois pu aisément me passer de cet accessoire : conséquemment il n'entre pour rien dans les moyens qui fondent mon dénouement ; l'accusation tomberoit à faux ; il est vrai que j'ai voulu enrichir mon tableau, le rendre plus sombre, donner en un mot plus de vigueur au coloris & je me flatte que cette invention ne m'aura pas été inutile dans le but que je m'étois proposé. Quant à ce qui doit former un dénouement heureux, j'imagine que les plus simples sont toujours les meilleurs ; on aime celui de Cinna, parce qu'il est naturel qu'Auguste qui se pique de grandeur, mette sa gloire à pardonner ; on ne doute point que Polyeucte ne coure au martyre & cependant

---

dogune ? sur quel fondement est-il établi ? Sur la réticence d'un homme qui meurt à propos. Si Seleucus en expirant ne fut pas resté précisément à ce mot, *C'est* . . tout étoit éclairci & le cinquieme acte n'existoit plus. Si Nerestan avoit employé le nom de sœur dans le billet adressé à Zaïre, que devenoit la catastrophe ?

on eſt touché de ſa mort. A ce ſeul vers d'Oroſmane :

Je ne ſuis point jaloux . . ſi je l'étois jamais !

on entrevoit qu'il ſeroit capable d'ôter la vie à ſa maîtreſſe, s'il pouvoit un inſtant la ſoupçonner d'infidélité; on n'eſt donc point ſurpris de la triſte fin de Zaïre, quoique cette cataſtrophe ſoit une des plus touchantes que nous connaiſſions. On m'oppoſera celle d'Alzire, elle n'eſt pas plus inopinée que tous les dénouements dont je viens de parler; on doit s'attendre qu'un chrétien en mourant, n'a pas la même façon de penſer que dans le cours de ſa vie; à ce moment il change en quelque ſorte de caractere; les objets ſe montrent à ſes yeux ſous un autre point de vue. Enfin pour qu'un dénouement, ſelon moi, ſoit exact dans toutes ſes parties, (1) il faut que l'on puiſſe dire après avoir lu ou vu une piece: cela ne pouvoit ſe terminer autrement.

Ceux qui veulent que la morale ſoit abſolument la baſe (2) d'une piece de théâtre, trou-

(1) L'Oedipe de Sophocle offre ſans contredit le chef-d'œuvre des dénouements; c'eſt bien de ce drame que l'on peut dire: *ſemper ad eventum feſtinat.*

(2) Le but de la tragédie ſeroit-il néceſſairement

veront dans EUPHÉMIE le fonds de plusieurs grandes vérités relatives au bonheur & aux devoirs de tous les hommes. Ces principes si essentiels pour la religion & pour la société: que Dieu doit être l'objet principal de nos attachements; que hors lui tout est sujet à changer, à nous tromper; que des parents ne doivent jamais contraindre les inclinations de leurs enfans & immoler les droits du sang à la prédilection, à l'orgueil, à l'intérêt, qui trop souvent est plus fort que la nature: tous ces préceptes si nécessaires sont, pour ainsi dire, l'âme de mon ouvrage. Puisse sa lecture attendrir des meres barbares qui s'apprêtent à faire le supplice éternel de leurs filles, pour assurer plus de fortune à un fils chéri! & que les jeunes gens apprennent à quels malheurs entraînent les passions, lorsqu'on ne s'efforce pas de les combattre & de les étouf-

---

de nous instruire? & ne suffiroit-il pas quelquefois qu'elle excitât de grands mouvements & qu'elle peignît le ravage des passions? Ces moyens indirects n'en seroient peut-être pas moins propres à nous *purger des vices*; toute action vivement représentée, nous conduit à nous replier sur nous-mêmes; & lorsque nous réfléchissons, il n'est pas possible que nous ne cherchions à devenir meilleurs.

fer dans leur naiſſance! Quelle douceur ſuivroit la culture des lettres, ſi elles pouvoient contribuer à l'inſtruction publique & au bien général de l'humanité! que je ſouhaiterois que ces vers fuſſent écrits dans tous les cœurs :

Voilà les fruits des rigueurs d'une mere;
O vous, qui trahiſſez ce ſacré caractere,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel,
Qui punit les erreurs de l'amour maternel!

M. de Voltaire dit dans une de ſes préfaces: „ Les meilleures fins de tragédies ſont celles qui „ laiſſent dans l'ame du ſpectateur quelque idée „ ſublime, quelque maxime vertueuſe (1) & „ importante, &c." Je voudrois bien que la faibleſſe de mes talents m'eût permis de prétendre à cet avantage: mais il n'appartient qu'au génie de conſacrer ſes leçons; ce n'eſt pas aſſez de la vérité des ſentiments, il faut qu'ils ſoient exprimés avec énergie pour être portés dans les ames & s'y graver en caracteres ineffaçables.

---

(1) La plupart des pieces de théâtre des anciens finiſſent par des traits de morale, qui ſemblent être le réſultat du drame; auſſi pouvoit-on appeller leurs poëtes les précepteurs de la nation & de l'univers entier.

C'eſt à vous, mon ami, à décider ſi j'ai ſçu employer heureuſement quelques faibles connaiſſances dans un art dont je ſens toutes les difficultés. Quoiqu'Ariſtote penſe qu'un drame, pour réuſſir, peut ſe paſſer du ſecours de l'acteur, je ne me cache pas que mes ouvrages ont beſoin de réunir en leur faveur tous les genres d'illuſion & un des plus brillants preſtiges qui faſſent diſparaître, ou qui du moins colorent & affaibliſſent les défauts; c'eſt le jeu & l'intelligence des comédiens. Il faut l'avouer: combien font-ils valoir de tragédies (1) qui perdent tout leur mérite à l'examen du cabinet! La repréſentation eſt à une piece de théâtre qui ſeroit même le fruit du génie, ce qu'eſt le talent de la parole à un homme

(1) A la faveur du jeu d'un habile comédien, on a vu réuſſir des pieces d'un ſtyle barbare & remplies de défauts les plus groſſiers; on étoit honteux à la lecture, des applaudiſſements qu'on avoit prodigués à la repréſentation; on ne pouvoit croire que ce fût le même drame qu'on avoit entendu; voilà ce que produit l'illuſion du théâtre. Les mémoires du tems nous apprennent que Racine a eu un nombre de compétiteurs, dont les ſuccès ignorés aujourd'hui ont ſemblé balancer ſa gloire, & on lira éternellement Britannicus, Athalie, &c.

dont la phyſionomie nous auroit prévenus : s'il ne parloit pas, il plaîroit beaucoup moins. Je dois rechercher plus que perſonne tout ce qui peut impoſer ſur mes fautes : mais voici ma réponſe aux reproches qu'on me fait tous les jours de n'oſer m'eſſayer ſur la ſcene. Mon extrême paſſion pour l'art dramatique, m'a fermé les yeux ſur le peu de gloire que je pourrois eſpérer de recueillir comme tant d'autres écrivains. J'ai mieux aimé me borner à la ſimple lecture dénuée du ſpectacle & cultiver un genre neuf & intéreſſant, que d'aller me traîner ſur les pas de nos maîtres (1) au théâtre français & de multiplier des copies froides & monotones. En ſuivant la premiere route, je ſerai plus utile, quoique moins connu; & pour un homme qui ſe donne la peine de réfléchir, il n'y a pas à balancer un inſtant entre l'utilité & cet éclat de réputation qui ſouvent n'eſt qu'une lueur éphémere. D'ailleurs, il faudroit renoncer à la littérature, ſi l'on n'avoit pas le courage de l'aimer pour elle-

(1) Peut-on ſe flatter de faire mieux que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire? Ne ſentira-t-on jamais que cette abondance de pieces compoſées dans le même eſprit, n'eſt qu'une preuve de ſtérilité? *Nos inopes copia facit.*

même ; c'eſt une maîtreſſe à laquelle on doit ſacrifier ſon repos, ſa liberté, ſans eſpérance même de retour. Je m'efforcerai donc d'avancer dans la carriere que je me ſuis ouverte ; j'ai encore pluſieurs Drames à publier dans le même genre ; les critiques m'éclaireront, (1) & les ſuccès, ſi je ſuis aſſez heureux pour en obtenir, ne ſerviront qu'à m'encourager ; j'aurai toujours devant les yeux ce portrait du véritable homme de lettres, que nous traçoit un de nos amis : „ Les Bardes, nous diſoit-il, ont été nos pre„ miers légiſlateurs, & aujourd'hui la plupart de „ nos poëtes ſont des eſpeces de jongleurs, qui „ amuſent la populace aux dépens les uns des „ autres. L'homme de lettres, qui mérite ce „ titre, ne confond pas le bruit avec la réputa-

(1) Je parle de ces critiques dictées par le goût & l'honnêteté & non de ces ſatyres indécentes, de ces railleries ameres qui prennent leur ſource dans un mauvais cœur. Qu'on apprenne, au reſte, à ſe conſoler de ces traits de la méchanceté humaine par des exemples ſans nombre. De mauvais poëtes firent dévorer Euripide par des chiens : c'eſt bien pis que de l'avoir accablé de libelles diffamatoires. Nous ſommes encore révoltés du ton de mépris avec lequel Madame de Sévigné parle dans ſes lettres de Racine, de la Fontaine, &c.

„ tion (1); il ſçait ſupporter juſqu'à l'obſcu-
„ rité (2) & l'indigence; il eſt prêt à immoler
„ la richeſſe, les emplois à ſon talent; il fuit

(1) Parle-t-on aujourd'hui d'un certain peintre nommé de Ruet? Cependant il avait ſçu par ſes manœuvres & ſes baſſes intrigues, ſe procurer un accès auprès de Louis XIII, qui lui fit l'honneur de le crayonner de ſa propre main: on lit au bas de ce deſſein ces vers:

On ſçait à quelle gloire Appelle oſa prétendre
Par ce fameux portrait que laiſſa d'Alexandre
Son pinceau dans la Grece autrefois adoré:
Quoiqu'on en ait écrit, je priſe davantage
Cet illuſtre crayon, où par un rare ouvrage
Des mains d'un Alexandre un Appelle eſt tiré.

Qu'eſt-ce donc que la réputation?

(2) Philippe de Comines, un de nos anciens hiſtoriens les plus eſtimés, fut oublié par un ſouverain qui cependant eſt au nombre de nos bons rois; Comines avoit pris ſes intérêts auprès de Charles VIII avec tant de chaleur, qu'il déplut à ce monarque & ſouffrit beaucoup ſous ſon regne, & la récompenſe de cet honnête homme fut de mourir dans une extrême pauvreté. Pope dit en parlant du poëte Gay qui avoit de la réputation: *Gay dies unpenſioned with a kundred friends.* Gay meurt ſans penſion, avec une centaine d'amis.

„ le monde pour courir s'enfoncer dans le silence
„ de la solitude; il se redit sans cesse que l'éclat
„ littéraire n'est rien sans l'amour de la vertu;
„ que le plus honnête homme est toujours celui
„ qu'on doit le plus estimer, & il n'oublie jamais
„ ces paroles de Montaigne:" *La vertu est plus jalouse des loyers d'honneur, que des récompenses où il y a du gain & profit; ce n'est pas merveille si la vertu reçoit & desire moins volontiers cette sorte de monnoie commune, que celle qui lui est propre & particuliere.*

ME-

MÉRINVAL.

DRAME.

PRÉFACE.

Depuis les sujets vraiment *tragiques* puisés par les poëtes Grecs dans les infortunes & les crimes célebres des maisons de Pélops & de Tantale, l'antiquité n'a rien à nous opposer qui soit comparable à celui-ci: il nous présente dans toute leur force les deux moteurs principaux du drame, la *terreur* & le *pathétique*. C'est bien à cette occasion que j'ai regretté de n'avoir point quelques étincelles de cette flamme puissante qui animoit nos maîtres.

Je venois de faire paraître le Comte de Comminge: un homme de lettres connu voulut bien, sur le faible succès qu'avoit eu cet ouvrage, prendre quelque intérêt à mes essais dramatiques; il crut qu'amateur du *genre sombre*, je pourrois hasarder de toucher au sujet dont il s'agit & qu'il eut la bonté de m'indiquer: il est emprunté d'un roman intitulé le *Monde moral*, & attribué à l'abbé Prévost (1); je dis attribué,

(1) On a cru devoir mettre sous les yeux cette histoire: on la trouvera à la fin du drame: on lui a conservé le titre d'*Effets de la Vengeance*, qu'elle a dans le recueil des contes de Mlle. *Uncy*, où elle est insérée. A propos de cette histoire, il est bon d'observer que quelques gens de lettres ont la discrétion

parce qu'on a de la peine à reconnaître dans cet ouvrage l'éloquent & profond auteur de Cleveland, du Marquis de **. &c. J'avoue cependant qu'il s'y trouve un morceau d'une beauté frappante, qui nous offre avec une énergie que peu d'écrivains poſſedent, ce trouble, ce déſordre des ſens qui ſuit les grands chagrins ou les grands crimes: je le copie exactement:

„ Tout devint pour moi non-ſeulement en-
„ nuyeux & fatiguant, mais redoutable & terri-
„ ble; une ombre me faiſoit friſſonner: le
„ moindre bruit pénétroit mes ſens, me conſter-
„ noit l'ame. La ſolitude, qui n'avoit fait que
„ m'épouvanter après la mort de ma femme,
„ étoit un ſupplice auquel je ne trouvois plus la
„ force de réſiſter. On veilloit autour de moi
„ la nuit & le jour; ſi je demeurois ſeul un
„ moment, je ne remarquois pas plutôt ma
„ ſituation, que je pâliſſois, mon front ſe cou-

---

très circonſpecte de ſe taire ſur les ſources où ils puiſent, & ce ſilence indécent eſt aſſez généralement répandu. Cette eſpèce de ruſe eſt-elle bien louable? Ne dénote-t-elle pas de la baſſeſſe dans le cœur & de la petiteſſe dans l'eſprit? Il y a de l'ingratitude à ne pas nommer ſes bienfaiteurs, & un écrivain, qui nous fournit un ſujet, aide beaucoup notre talent & mérite aſſurément notre tribut de reconnaiſſance.

„ vroit d'une ſueur froide; j'étendois les bras en
„ frémiſſant & j'appellois du ſecours: dans mes
„ compagnies familieres, je m'abandonnois à de
„ longues & ſombres diſtractions, qui ne finiſ-
„ ſoient que par un treſſaillement & dont il ne
„ me reſtoit rien dans la mémoire. Quelquefois
„ il m'échappoit des cris qu'il m'étoit impoſſible
„ de retenir; quelquefois des larmes moins
„ ameres & cuiſantes, qui laiſſoient leur trace
„ ſur mes joues & qui ne ſervoient pas à me
„ ſoulager &c."

Les perſonnes qui demandent que la *morale* ſoit l'ame & la fin de toute action dramatique, ne ſe plaindront point qu'on ait négligé cette partie eſſentielle du théâtre: on connait peu de pieces où elle ſoit plus inſtructive & plus dominante que dans celle-ci. Quelle leçon plus terrible des malheurs & des crimes qui ſuivent le fol aveuglement de la jalouſie! Se défier des apparences les plus impoſantes, trembler de ſe livrer aux moindres ſoupçons, être toujours en garde contre ſoi-même, pour ne pas s'abandonner aux transports effrénés de la vengeance, craindre, en un mot, avec un amour décidé pour la vertu, de ſe plonger dans des égaremens criminels, & de devenir le plus malheureux & le plus coupable des hommes: voilà les grandes vérités qui réſultent de ce drame. Dira-t-on encore que les

amuſements de la ſcene ne pourroient être une ſource d'inſtruction pour l'humanité ? C'eſt notre faute & non celle de l'art, ſi nous ne tirons pas un meilleur parti des ouvrages dramatiques. Il nous ſeroit facile d'établir cette *purgation* prétendue des paſſions, ſi recommandée par Ariſtote : mais, tous les jours, nous nous éloignons davantage de nos modeles ; le ſentiment & la raiſon, ces deux traits caractériſtiques, qui ſemblent nous diſtinguer des autres êtres, s'effacent, au lieu d'être approfondis ; nous perdons totalement de vue l'eſprit du théâtre, celui ſurtout que les Grecs nous ont laiſſé dans leurs tragédies ſimples & ſublimes, & qui, accommodé au goût national, produiroit parmi nous des chef-d'œuvres dont l'agrément ſeroit peut-être encore au-deſſous de l'utilité.

On ne ſe laſſera point de le répéter : nous avons acheté peut-être trop cherement ces avantages ſi eſtimés dont nous ſommes redevables à la ſociété. En étendant les progrès de l'eſprit, elle a affaibli & tué, ſi on peut le dire, le génie ; c'eſt une des principales raiſons pour leſquelles il nous ſera bien difficile d'avoir aujourd'hui un drame d'un mérite ſupérieur. Nos gens de lettres trop répandus, ne ſe donnent pas la peine de creuſer leurs idées ; ils en reſtent au premier trait. De-là ces copies éternelles, ces expreſ-

ſions paraſites, ces réminiſcences fatiguantes, cette diſette de penſées qui nous appartiennent; nul coup de pinceau qui nous ſoit propre; nous nous traînons ſans ceſſe ſur les pas d'autrui : ce n'eſt jamais d'après notre cœur que nous écrivons; nous faiſons, qu'on me pardonne ces façons de parler, du ſentiment avec de l'eſprit, & quelquefois nous parvenons à faire accroire à la multitude que nous avons rendu fidélement la nature : mais l'œil du connaiſſeur, de l'homme ſenſible, ne ſe laiſſera point abuſer; il ſaiſira le défaut de vérité. Notre grand malheur eſt de vouloir faire des vers (1), au lieu de chercher à

(1) Il n'y a pas un de nos poëtes qui n'ait mérité ce reproche : peut-être eſt-il occaſionné par notre peu de connaiſſance d'une nature vraie & ſimple. Qu'on liſe le Philoctete Grec : c'eſt-là qu'on puiſera des leçons de cette vérité ſi altérée aujourd'hui. Philoctete ne s'amuſe pas à débiter des vers, des *tirades* : ce ſont de profonds gémiſſements qui échappent à ſa douleur. Encore une fois, remontons aux ſources, étudions la nature partout où elle peut ſe ſaiſir. Saint Louis apprend que ſa mere eſt morte; l'honnête Joinville vole à lui pour le conſoler : le ſouverain, à peine l'a-t-il apperçu, ne fait que lui dire : „ ah! „ Sénéchal! j'ai perdu ma mere." Un auteur moderne auroit mis dans la bouche du monarque une amplification ou des ſentences philoſophiques.

exprimer le caractere des passions. Que de tragédies admirées, si on les examinoit sous cet aspect, nous offriroient des tissus perpétuels de contresens, d'invraisemblances! & alors il n'est plus possible à un être pensant de goûter le moindre plaisir. Soit qu'on ait dessein de s'amuser, ou soit qu'on veuille être touché & verser des larmes, il faut nécessairement que la raison se cache sous la plaisanterie, ou qu'elle entre dans les moyens que l'on employe pour nous attendrir. Il est vrai que cette raison exigeroit souvent des sacrifices qui coûteroient beaucoup à l'amour-propre de l'écrivain; & qu'il en est peu auxquels on puisse donner la louange délicate que Milton a reçue d'un de ses compatriotes :

„ *Thou hast not miss'd one thought that could be fit,*
„ *And all that was improper dost omit.* (1)"

Ces réflexions, au reste, me semblent assez inutiles : la plupart de nos Français, pour connaître la nature, la vérité, l'énergie des passions, n'iront point renoncer à l'*Opéra Comique*, aux *Comédiens de bois*, à *Nicolet*. Aujourd'hui on ne veut plus que s'amuser (2); tout se travestit en plai-

(1) „ Tu as recueilli tout ce qui étoit propre, & „ tout ce qui ne l'étoit pas, tu l'as rejetté."

(2) Un bel-esprit très méchant, très frivole, très

plaisanterie (1); tout joue le personnage de Ta-

médiocre, débite dans un cercle un tissu de calomnies sur un de ses amis qui étoit absent; l'honnête compagnie se pâme de rire : on se récrie sur la finesse des sarcasmes. Quelqu'un de moins *plaisant* jette une réflexion à travers ces brillantes saillies; il prend la liberté de faire observer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire scandaleuse. „ Qu'importe," lui répond comme de concert l'estimable société, que „ les faits soient vrais ou faux ? il y auroit de l'imbécillité „ à ne les pas répandre; cela est très divertissant."

Qu'attendre de pareils individus, qui calculent avec plaisir les coups d'épingle que recevra un honnête homme outragé, qui, s'il m'est permis de le dire, jouissent des blessures que fait le poignard de la calomnie ! Il faut que de tels êtres soient bien faibles ou bien méchants. O Athéniens ! vous n'êtes pas détruits. Mes amis, lisez parfois le vieux Boileau; il est vrai qu'il n'est plus de mode, vous y trouverez ces vers que je vous prie de retenir :

„ Envain par sa grimace un bouffon odieux
„ A table nous fait rire & divertit nos yeux;
„ Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre;
„ Prenez-le tête à tête; ôtez-lui son théâtre;
„ Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,
„ Son visage essuyé n'a rien que d'affreux."

(1) Je me rappelle un certain souper, où j'eus l'honneur d'être invité; rien n'y manquoit : délicatesse, somptuosité, choix des convives. On vouloit absolument que la gaieté fût de la partie. Il s'étoit glissé

barin; & assurément Gille, avec son béguin, ses plattes bouffonneries & son visage enfariné, attirera plus de monde que le Kain dans toute la majesté dramatique: ce n'est plus le siecle des Corneille, des Bossuet, des Fénélon, des Racine, des Moliere: ce dernier n'avoit point le rire grimacier; son comique émanoit surtout de la situation, & non de l'expression. Qu'on nous donne des *Tartuffe*, des *Misantrope*, des *Avare*, & quelque penchant qu'on me suppose pour le drame, je m'écrierai: „ voilà l'excellente comédie! & l'on n'y peut trop applaudir." Mais je crains bien que Moliere n'ait point de succes-

---

par hazard dans cette brillante société un homme sensible, qui s'avisa de vouloir déplorer le malheur de Lisbonne, qui venoit d'être presque engloutie par le tremblement de terre de 1755; un des héros du souper lui ferma la bouche, & crut avoir enfanté une saillie d'esprit en lui disant: „ qu'y a-t-il de plaisant là-de„ dans?" Toute la compagnie applaudit à ce trait admirable, & la créature compatissante fut sur le point de rougir de sa sensibilité & de s'en excuser. J'ajouterai encore que si cette prétendue gaieté étoit naturelle, elle ne seroit point révoltante: mais c'est une de ces impostures grossieres qu'entraîne l'abus de la société, & la fausse gaieté est le plus insipide & le plus dégoûtant de tous les mensonges. Il n'appartient qu'à la candeur & à la vertu de rire: le vice & la corruption grimacent.

seurs, au lieu que nous serons encore longtems accablés d'une foule de médiocres tragédies & de drames grossièrement ébauchés, qui nous replongeront dans l'enfance du théâtre.

Ceux qui, avec raison, regardent l'unité de lieu (1) comme un des principes fondamentaux

(1) Ecoutons la Mothe: „ loin que *l'unité de lieu* „ soit essentielle, elle prend ordinairement beaucoup „ sur la vraisemblance. Il n'est pas naturel que toutes „ les parties d'une action se passent dans un même ap- „ partement ou dans une même place. Ce n'est qu'à „ la faveur de hasards multipliés, ou rendus vrai- „ semblables à force de préparation, qu'on rassemble „ dans le même lieu différents personnages, pour y „ faire ou dire à point nommé, selon le besoin de l'in- „ trigue, des choses qui devoient être faites ou dites „ ailleurs. Si l'on y prend garde, on veut que les „ plus grands poëtes, malgré toutes les ressources de „ l'art, violent bien des convenances pour satisfaire à „ cette regle prétendue. En vain allegue-t-on, pour „ en établir la nécessité, que les spectateurs qui ne „ changent point de place, ne sçauroient supposer que „ les acteurs en changent. Mais quoi, ces spectateurs „ pour sçavoir qu'ils sont au théâtre, s'en transportent- „ ils moins aisément dans Athenes où dans Rome, où „ agissent les héros qu'on leur représente? croit-on „ que leur imagination résistât beaucoup davantage au „ changement de lieu d'acte en acte? L'expérience „ répond parfaitement à la question: on change sou-

de notre poétique théâtrale, s'éleveront contre la licence que j'ai prise dans la piece que je mets

„ vent de scene dans les opéra, & c'est même une „ regle de cette sorte d'ouvrage. L'action en paraît- „ elle moins vraie, & l'imagination s'avise-t-elle „ d'en être blessée ? Au contraire, l'illusion, loin d'y „ perdre, n'en devient que plus forte; & cela prouve „ bien que nous prenons les plis qu'il nous plaît, & „ que nous nous faisons des principes de fantaisie, „ puisque nous condamnons à un théâtre ce que „ nous approuvons à un autre dans le même genre. „ Je dispenserois donc en bien des rencontres les „ auteurs dramatiques de cette unité, qui coûte sou- „ vent au spectateur des parties de l'action qu'il „ voudroit voir, auxquelles on ne peut suppléer que „ par des récits toujours moins frappants que l'acteur „ même". Ensuite la Mothe nous trace un plan d'une tragédie en cinq actes de Coriolan, à laquelle il adapte ces principes. Il faut convenir aussi qu'il reconnaît que les regles forment un art, & que „ leur premiere „ utilité, c'est que la contrainte qu'elles imposent, „ détourne de la carriere des esprits médiocres qui ne „ craindroient pas d'y entrer, si elle étoit plus libre." Je ne cite ces jugements de la Mothe, que pour démontrer qu'un homme de beaucoup d'esprit a pu penser sur *l'unité de lieu* différemment que la multitude des écrivains. D'ailleurs, je serai le premier à recommander qu'on se tienne en garde contre ces idées spécieuses; il est des regles qui ont été, en quelque sorte, créées par la nature même, & celle-ci en est une des plus invariables. La violation *de l'unité de lieu* ramenoit

au jour. La scene aux trois premiers actes est dans un château; ensuite elle est transportée au milieu d'une ville, qui, pour ainsi dire, touche à ce même château. J'avouerai que j'ai étendu un peu loin la sorte de permission qu'on nous accorde depuis quelques années; je ne voudrois point cependant en abuser, & je serois très fâché de donner un exemple qui pût contribuer à la décadence de notre théâtre. Mais qu'il me soit permis de tâcher d'adoucir la rigueur de la loi assujettissante que nos maîtres semblent nous avoir imposée à ce sujet & qui souvent produit des situations ridiculement amenées. La premiere regle, sans contredit, est la vraisemblance: or, ce qui ne sçauroit choquer le bon sens, peut être toléré, s'il n'est approuvé. Il y a si peu de distance du château de Mérinval à la ville, qu'il est aisé de s'y rendre en moins d'une demi-heure; je n'ai donc pas cru qu'un scrupule superstitieux dût m'arrêter. En fixant ma scene dans le même lieu, il m'étoit absolument impossible de ne pas faire connaître Mérinval fils, & ce dernier personnage connu dès le commencement de mon quatrieme acte, ne pouvoit exciter l'intérêt qui

le théâtre à ce point de barbarie dont les Corneille & les Racine l'ont tiré. Défions-nous de l'imagination: souvent elle nous montre de nouvelles routes & elle nous égare.

réſulte du refus qu'il fait à ſon juge de lui déclarer ſon nom. Il y auroit bien des choſes à dire ſur cette *unité de lieu*; cet objet demanderoit une diſcuſſion approfondie ; le grand art ſeroit de poſſéder l'eſprit des regles ſans trop s'y aſſervir, & de ſçavoir quand il eſt à propos de ſecouer les chaînes dont l'uſage, ſouvent plus que le raiſonnement, nous a chargés. Mais nous avons de la peine à nous ſouvenir de ce qu'Ovide fait recommander à Phaëton par ſon pere : *inter utrumque tene.* Nous reſtons ſous le joug, ou bien nous courons nous égarer & nous perdre ; nous ne ſçavons point nous arrêter dans ce juſte milieu qui eſt le véritable ſecret des arts & du goût. C'eſt en cela que l'eſprit philoſophique nous peut être utile: il nous inſpire ce diſcernement judicieux, ſans lequel il eſt bien difficile au génie de ne pas tomber dans des écarts qui nuiſent toujours au but qu'on s'eſt propoſé.

Je ſerois trop heureux, ſi, en parlant de mes fautes, je pouvois donner lieu à quelques obſervations favorables aux progrès d'un art que je voudrois cultiver avec plus de fruit. C'eſt ici l'occaſion de répondre aux perſonnes qui daignent aſſez s'intéreſſer à moi pour ſe plaindre de mon peu d'empreſſement à ſolliciter les honneurs de la ſcene Françaiſe. La faibleſſe de mes talents, mon averſion inſurmontable pour tout ce qui

exige la moindre soupleſſe, une ame aiſée à décourager, parce qu'elle eſt frappée d'une cruelle vérité, que ſans l'intrigue on ne fait point un pas dans aucun chemin; ma connaiſſance des hommes & peut-être mon dégoût de la ſociété, que je crois fondé; l'incertitude où je ſerois de réuſſir ſur le théâtre de la nation, enfin les délais éternels (1) auxquels il faut ſe ſoumettre pour parvenir à être repréſenté: voilà ce qui juſqu'à préſent a pu m'arrêter. Ce qu'on appelle réputation littéraire, vaut-il bien la peine qu'on ſe fatigue, qu'on ſe

(1) Un homme de lettres, preſſé de jouir, eſt quelquefois obligé d'attendre cinq ou ſix ans pour obtenir les honneurs de la repréſentation. Ces difficultés inſurmontables ne peuvent que jetter le talent dans un découragement nuiſible à l'avancement de l'art dramatique & aux plaiſirs de la ſociété. Si nous avions deux théâtres, ces inconvénients ne ſubſiſteroient plus; on auroit encore l'avantage de voir jouer ſur ces deux théâtres le même ſujet traité différemment. N'a-t-on pas vu paraître à la fois la Bérénice de Corneille, & celle de Racine? Alors le public qui eſt notre juge, ſeroit en état de prononcer: ce qui échaufferoit l'eſprit d'émulation ſi néceſſaire aux progrès des arts. La plupart des poëtes Grecs ſe ſont exercés ſur la même fable, & encore aujourd'hui un opéra de Métaſtaſe ſe reproduit, en quelque ſorte, ſous les mains de vingt muſiciens différents.

dénature, qu'on se plie à mille complaisances qui, à les regarder de près, sont des bassesses & des dégradations de l'homme ? Comment écrire avec dignité, quand on passe sa vie à descendre au rôle de protégé, qui coûte tant de travail, tant de mortifications ? quand notre conscience se révolte contre notre plume ? Le moyen d'exprimer la noblesse du sentiment, la fierté du cœur, la sage indépendance de la vertu, dès le moment qu'on a pris le collier d'esclave, & qu'on a fait une espece de vœu tacite de n'être jamais soi ? Gens du monde, ames impuissantes ou pusillanimes, insipides plaisants, ce n'est point votre suffrage que je sollicite ; j'écris pour ce petit nombre de lecteurs qui croient encore à la vérité de la nature ; j'écris pour la classe si bornée des cœurs sensibles : voilà mes juges, mes amis ; si je parviens à mériter leur indulgence, que puis-je desirer davantage ? Tâchons de ne pas perdre de vue cette maxime si importante qui assure le repos, les plaisirs du cœur, l'heureux emploi de la faculté de penser, la jouissance de soi-même : *qui bene latuit, bene vixit.* Un souverain des Indes, suivi de toute sa cour, voyageoit dans ses états ; il demande à un Brachmane qu'il trouve assis sous un palmier, quels étoient ses plaisirs ? „ Vous ne pouvez les connaître," répond le sage, „ l'égalité & la retraite. "

MÉRINVAL.

DRAME.

PERSONNAGES.

MÉRINVAL pere, gentilhomme retiré du service.

MÉRINVAL fils.

EUGÉNIE, épouse de MÉRINVAL fils.

LE LIEUTENANT CRIMINEL du Bailliage de***.

SIX CONSEILLERS, } du même Bailliage.
LE GREFFIER, }
UN HUISSIER, }

HENRI, laquais de confiance de MÉRINVAL pere.

ROSE, suivante d'EUGÉNIE.

UN GEOLIER.

PLUSIEURS VASSAUX ET DOMESTIQUES.

La Scene est dans les environs d'une ville & ensuite dans la ville.

Grace ! Grace !

MERINVAL. Acte Ve Scene dernière.

MÉRINVAL.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement d'un château voisin d'une ville; dans ce salon se trouve une table, sur laquelle sont quelques livres. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL *père, seul, en robe de chambre, les cheveux épars, ouvrant la porte du salon avec précipitation, s'avançant sur le théâtre, égaré de frayeur, comme s'il étoit poursuivi.*

LAISSE-moi, laisse-moi.. Fuis, spectre épouvantable!..

Il attache à mes pas ſa vengeance implacable!
Il me montre les coups!..ſon ſang... ma femme!
ô ciel!
Ses mains tiennent encor le breuvage mortel!
Eloignez-vous, ceſſez .. bientôt je vais vous ſuivre;
Epargnez les moments qui me reſtent à vivre.

Il avance encore ſur la ſcene, tombe aſſis & appuyé près d'une table; puis comme revenant d'un ſonge, après quelques moments de ſilence.

Un ſonge me cauſer cet excès de frayeur!
Tous mes ſens ſont glacés d'une froide ſueur!
Moi, qui dans les combats, au milieu du carnage,
Tant de fois à la mort oppoſai mon courage!
Un rêve m'intimide, & je cede à la peur!
Je ſuccombe à l'effroi!..

Il appelle à haute voix. Henri! *Plus haut.* Henri!

HENRI, *derrière le théâtre.*

Monſieur.

MÉRINVAL.

Henri, de la lumiere. *à part.* O nuit, juſqu'à ton ombre
Qui répand dans mon ame une terreur plus ſombre!..

d'un ton pénétré.

Ce n'eſt pas la vertu qui craint l'obſcurité.
Dieu!

SCENE II.

MÉRINVAL *pere*, HENRI *accourant avec de la lumiere.*

HENRI.

Qu'avez-vous, Monsieur? tremblant, pâle, agité! . .

Il pose la lumiere sur la table.

MÉRINVAL.

à part.

Je n'ai rien, mon ami. . . Tâchons de nous contraindre.

HENRI.

Mais, Monsieur. . .

MÉRINVAL, *à part.*

Des mortels je suis le plus à plaindre.
Quand le cours de mes maux sera-t-il terminé?..
Henri, quelle heure est-il?

HENRI.

Quatre heures ont sonné.

MÉRINVAL.

Tu dormois?

HENRI.

Oui, Monsieur.

MÉRINVAL, *à part & d'un ton pénétré.*

L'innocence repose.

Henri. . . *Il se leve, & mettant la main sur le bras de Henri, d'un ton de douleur.*

Je ne dors plus !

HENRI.

Et quelle est donc la cause
De la mélancolie où je vous vois plongé ?
Vous tournez vers le ciel un regard affligé !
Un sourd chagrin vous mine & malgré vous éclatte !
Le bonheur d'être aimé n'a plus rien qui vous flatte !
Vous fuyez vos amis par vous-même invités !
Vous cherchez la retraite & soudain la quittez !
Les plaisirs de la chasse & de l'agriculture,
Tout vous déplaît, Monsieur, jusques à la lecture,
Le plus cher autrefois de vos amusements !
Ce séjour à vos yeux perd tous ses agréments !
Vingt-six ans de service, un zele inviolable,
Une fidélité constante, irréprochable,
Les soins que j'ai donnés à Monsieur votre fils
Dès sa plus tendre enfance entre mes mains remis,
Doivent, j'ose le dire avec quelque assurance,
M'avoir acquis des droits à votre confiance ;
D'où naît ce sombre ennui... qui vous sera fatal ?
N'est-il point de remede à cet étrange mal ?
Nous tremblons pour vos jours. Encore hier, ma femme..

MÉRINVAL, *avec vivacité.*

Ta femme ! . . De quels traits tu viens me percer l'ame ?

Henri, j'eus une épouse, &... je la pleure envain.

HENRI.

Une mort imprévue a fini son destin,
Nous la regrettons tous : elle avoit tant de charmes,
Tant de vertus!.. qui peut lui refuser des larmes?
Tout par sa bienfaisance étoit heureux ici;
Sa tendresse...

MÉRINVAL *allant au devant de Henri, & avec une espece de fureur.*

Cruel... *Il change de ton.*
Laisse-moi, mon ami.
J'attendrai que le jour en ces lieux reparaisse;
Il calme quelquefois le chagrin qui nous presse.

HENRI.

Oh! vos ordres, Monsieur, ne seront point suivis;
Je vole de ce pas chez Monsieur votre fils...
Je l'éveille...

MÉRINVAL.

Henri! modere un zele extrême.
Epancher ses douleurs dans un cœur que l'on aime,
Loin de les adoucir, c'est les multiplier.
Le fardeau qui m'accable, est pour moi tout entier.
Depuis deux jours, mon fils venu dans cet asyle,
Avec sa jeune épouse y goûte un sort tranquile:
N'allons point leur ravir les douceurs du repos;
C'est à moi de veiller, de souffrir tous les maux...
Henri... ce fils si cher... il ressemble à sa mere!
Ce sont ses traits, sa voix... va, te dis-je, j'espere

Que ces livres pourront m'attacher un moment;
J'essairai d'y puiser quelque soulagement;
Ils suspendront du moins mes cruelles allarmes;
Hélas! plus d'une fois ils ont reçu mes larmes.

SCENE III.

MÉRINVAL *seul prend un livre, & après s'être efforcé de lire quelques instans, il le remet sur la table.*

NON, rien ne rend le calme à mes sens agités;
Des fantômes toujours errent à mes côtés;
Du malheureux Evard l'ombre pâle & sanglante,
A mes yeux effrayés toujours se représente;
Je vois... je vois ma femme à ses derniers moments
Demandant à mourir dans mes embrassements.
Qu'ai-je fait? .. enflammé d'un courroux légitime,
J'ai vengé mon honneur ... la vengeance est un crime:
Je l'éprouve à mon trouble, à mes tourments secrets!
Quels seroient donc les maux attachés aux forfaits?
O Dieu, dont la colere en cet instant m'accable,
Dieu! le remords suffit pour punir le coupable!..
Il apperçoit son fils & se levant avec vivacité.
Mon fils!

SCENE

SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, *dans un habit de matin & annonçant le déſordre & l'agitation.*

MÉRINVAL *fils.*

QU'AI-JE entendu, mon pere ?..

MÉRINVAL *pere.*

Quoi ! Henri ..?

MÉRINVAL *fils.*

Ne devoit rien cacher à mon cœur attendri :
J'apprends ... vous reſſentez une peine ſecrete!
Ah ! ne ménagez point ma tendreſſe inquiete,
Auriez-vous des chagrins qu'on ne peut ſoulager,
Mon pere ? je pourrai du moins les partager.
J'accourois dans vos bras, après dix ans d'abſence...

MÉRINVAL *pere.*

D'un ſerviteur zélé j'excuſe l'imprudence.
Je n'ai point de chagrins, mon fils ... il eſt des coups...
N'en ſois jamais frappé... Mérinval, gardez-vous
D'écouter les tranſports d'une fureur jalouſe...
Retournez, retournez auprès de votre épouſe ;
Jouiſſez d'un bonheur, hélas ! que j'ai perdu.
Mon fils, le doux repos eſt fait pour la vertu...
Allez, retirez-vous.

MÉRINVAL *fils.*

D'un silence cruel votre douleur s'irrite!
Vos soupirs étouffés brûlent de s'exhaler !
Dans vos yeux, je surprends des pleurs prêts à couler !..
Ah! dans le sein d'un fils, laissez-les se répandre;
Il n'est point, croyez-moi, de cœur qui soit plus tendre;
L'amour... vous me verrez embrasser vos genoux.

Il se jette aux pieds de son pere.

Au nom de cet amour, parlez, expliquez-vous.

MÉRINVAL *pere, avec des larmes & embrassant son fils.*

Leve-toi, mon cher fils... ainsi j'ai vu ta mere...
Que veux-tu ?

MÉRINVAL *fils.*

S'il se peut, vous consoler, mon pere,
Ou pleurer avec vous ... Vous ne m'écoutez pas !
Votre trouble s'augmente ... où portez-vous vos pas?

Le pere veut sortir, le fils s'oppose à son passage.

Vous céderez, mon pere, à mes cris, à mes larmes;
Vous daignerez m'ouvrir un cœur chargé d'allarmes...
Je n'en puis plus douter.

MÉRINVAL *pere.*

Tu ne sçaurois guérir
Le chagrin ... dont bientôt tu vas me voir mourir.

MÉRINVAL *fils.*

Seriez-vous offenſé d'un nœud que la tendreſſe,
Que même votre aveu ſollicitoit ſans ceſſe ?
Au moment où l'hymen formoit nos doux liens,
Il eſt vrai qu'Eugénie a perdu tous ſes biens,
Diſſipés ſans retour par un revers funeſte :
Mais tous les agréments, mais la vertu lui reſte,
Et c'eſt-là le tréſor qui fixe tous mes vœux...
N'auriez-vous pas mon cœur ?

MÉRINVAL *pere.*

J'applaudis à tes feux.
Malheur à ces parents dont le pouvoir barbare
Veut aſſervir l'amour à la fortune avare,
Et qui de leurs enfants ſombres perſécuteurs,
Leur font un joug de fer des nœuds les plus flatteurs!
Le trouble ſuit toujours ces chaînes qu'on déteſte.

MÉRINVAL *fils.*

Et d'où peut naître enfin ce chagrin ſi funeſte ?
Un triſte événement qu'on a pu me cacher,
Mon pere, de vos mains viendroit-il arracher
Ce bien, prix glorieux du ſang de nos ancêtres ;
Qu'ont encore groſſi les faveurs de nos maîtres ?
Ma fortune eſt à vous, trop heureux...

MÉRINVAL *pere.*

Non, mon fils,
Ce n'eſt point l'intérêt qui cauſe mes ennuis ;
L'indigence n'eſt pas le coup le plus terrible :
Il eſt des maux plus grands pour une ame ſenſible...

Va retrouver ta femme, & ... laiſſe-moi mourir...
C'eſt en vain...

MÉRINVAL *fils.*

Je ſçaurai... Je veux vous ſecourir.

MÉRINVAL *pere.*

Tu prétends pénétrer un horrible myſtere ?

Il court à ſon fils, & le ſerrant dans ſes bras avec un frémiſſement,

Ah! malheureux enfant, digne d'un autre pere,
Que me demandes-tu ?.. Connais donc mon deſtin :
D'un mot, je vais porter la terreur dans ton ſein :
Dans ce vieillard mourant, objet de ta tendreſſe,
Qui n'a d'ami que toi, qui dans ſes bras te preſſe,
Frémis, tu vas ouir le comble de l'horreur,
Tu vois... un meurtrier...

MÉRINVAL *fils.*

Ciel !

MÉRINVAL *pere.*

Un empoiſonneur.

MÉRINVAL *fils.*

O ciel!

MÉRINVAL *pere.*

C'eſt encor peu, Mérinval, de ces crimes :
Quand tu ſeras inſtruit du nom de mes victimes,
Tu frémiras bien plus. Sans doute, un Dieu vengeur
Veut aux regards d'un fils développer mon cœur,
Des effets ſurprenants d'un courroux implacable,
Lui montrer dans ſon pere un exemple effroyable!

Nous ferions malgré nous entraînés aux forfaits!
O Sageſſe éternelle! adorons tes décrets.
Mon malheur réunit tous les malheurs enſemble,
Tous les coups. Aſſieds-toi, mon fils; écoute & tremble.
Au ſortir de l'enfance, un inſtinct belliqueux
M'emporta ſur les pas qu'ont tracés nos ayeux.
Pour modele & pour chef je choiſis ce grand homme,
Ce célebre Condé que la France renomme;
Mes mains eurent l'honneur de porter ſes drapeaux:
L'amour vint m'enlever à ces nobles travaux;
Alors mes vœux en lui trouvoient le bien ſuprême!
Les parents de Sophie, & Sophie elle-même,
Obtinrent d'un amant, pénétré de ſes feux,
Qu'il ne fût plus ſoldat pour être époux heureux.
D'un hymen déſiré les flambeaux s'allumerent;
Sous quel auſpice, ô Dieu! ces liens ſe formerent!
Ce château m'attendoit; il nous reçut tous deux
Pour y goûter en paix un amour vertueux,
Augmenté par le tems, nourri par la conſtance.
Ces beaux jours ſont enfin marqués par ta naiſſance:
Je ſuis pere; mon cœur s'ouvre aux plus doux plaiſirs:
Il ſembloit que le ciel eût comblé mes deſirs;
Malheureux! je croyois à de fauſſes careſſes!
Qu'il me devoit, hélas! vendre cher ſes largeſſes!
Séligni, que le ſang à ma femme allioit,

D'une douce retraite avec moi jouiſſoit;
Il entroit dans cet âge où la fougueuſe ivreſſe,
Surprend nos ſens trompés & corrompt leur
faibleſſe :
Une de ces beautés, l'opprobre de l'amour,
Enflamme Séligni, l'arrache à ce ſéjour,
L'entraîne ſur ſes pas dans la ville prochaine :
Ils alloient s'épouſer : je m'oppoſe à leur chaîne ;
Contre un cœur trop épris j'arme tous ſes parents ;
On écarte l'objet de ces vœux imprudents ;
Le ſort nous favoriſe : il termine ſa vie.
L'ardeur de Séligni n'en eſt point refroidie ;
Sa haine contre moi s'empreſſe d'éclater :
Peut-être aurois-je dû, moins prompt à l'irriter,
Pour vaincre ſon penchant, employer plus
d'adreſſe.
L'indulgence a ſouvent ramené la jeuneſſe.
De ſon parent, ma femme affaibliſſant l'erreur
Du ſoin de la combattre accuſoit la chaleur ;
Des nuages légers entre nous s'éleverent ;
La raiſon & l'amour bientôt les diſſiperent ;
J'en devins plus heureux, ainſi que plus épris.

MÉRINVAL *fils.*

Vous pleurez !

MÉRINVAL *pere.*

Ah ! je dois verſer des pleurs, mon fils !
De mes maux, c'eſt ici que la carriere s'ouvre ;
Toute mon infortune à mes yeux ſe découvre ;

Eh! quel enchaînement de revers pleins d'horreurs!
Dans le sein de l'amour, comblé de ses douceurs,
Un autre sentiment pressoit encor mon ame:
J'éprouvois le besoin d'une nouvelle flamme,
J'implorois l'amitié, chere & funeste erreur,
Qui non moins que l'amour, a fait tout mon malheur.
Le retour de la paix dans ces cantons amene,
Un officier connu, que distinguoit Turenne;
Par son propre mérite, il s'étoit élevé;
On le nommoit Evard: un esprit cultivé,
Des dehors prévenants, une heureuse figure,
Paraissoient annoncer une ame honnête & pure...
Il devient mon ami; son commerce attachant
Pour mon sensible cœur, tous les jours, plus touchant,
D'un pere absent de toi soulageoit la tristesse.
Ta famille, à Paris appellant ta jeunesse
Te formoit à ces arts que l'on néglige ailleurs.
Ne goûtant de l'amour que ses plaisirs flatteurs,
J'ignorois ces tourments nés de la jalousie,
Du cœur humain, hélas! la plus sombre furie!..
Ses serpents enflammés passent tous dans mon sein.
Un billet, dont mes yeux méconnaissent le seing,
M'apprend que cet ami, ce monstre que j'embrasse,
Apporta dans ces murs tout l'enfer sur sa trace,
Qu'il trahit l'amitié, la nature, le ciel,
Qu'il respire les feux d'un amour criminel,
Qu'il est mon assassin ... un infâme adultere.

MÉRINVAL *fils.*

Votre ami le plus cher!

MÉRINVAL *pere.*

Ce n'eſt pas tout: ta mere...
Quel aveu! quels forfaits! ta mère l'écoutoit,
Ta mere étoit coupable & me déshonoroit.

MÉRINVAL *fils.*

Ma mere, ô Dieu! ma mere!

MÉRINVAL *pere.*

Elle combloit l'outrage:
Dans ſon perfide ſein, elle portoit un gage
De cet indigne amour ſi fatal à tous trois.

MÉRINVAL *fils.*

Ah! mon pere, arrêtez... Tous les coups à la fois!..

MÉRINVAL *pere.*

La foudre va les ſuivre. Une ſeconde lettre
Qu'une main étrangere en mes mains fait remettre,
Me confirme mon ſort par cent détails affreux
Qui me percent toujours de traits plus douloureux.
Mon fils, quels noirs excès ma bouche te raconte!
Il ne m'eſt plus permis de douter de ma honte;
La vengeance me reſte, & je cours l'embraſſer;
Je vole au ſcélérat qui ſçut trop m'offenſer;
Il cherche la raiſon du courroux que j'annonce:
Le fer étincelant eſt ma ſeule réponſe;
Je le force à parer les coups d'un bras vengeur:
Il me ſemble à regret repouſſer ma fureur;
Il tombe, il oſe encor d'une voix défaillante,

M'appeller

M'appeller ſon ami; lui! ma rage s'augmente;
Malgré moi cependant je détourne les yeux,
Et je porte la mort dans ſon flanc odieux.

MÉRINVAL *fils.*

Quel horrible poiſon verſé ſur votre vie!
Je ſens tous vos revers; mon ame en eſt remplie.
Seroit-il des humains créés pour le malheur?

MÉRINVAL *pere.*

Nous étions ſans témoins: mais j'emportois mon cœur,
Mon cœur, qui contre moi ſe ſoulevoit ſans ceſſe,
Qui de meurtre accuſoit ma fureur vengereſſe,
Qui me peignoit Evard ſous les traits d'un ami,
Egorgé de mes mains ... ah! je l'ai trop chéri!
Tout couvert de ſon ſang, accouru vers ta mere,
Je lui crie: il eſt mort l'ingrat qui t'a ſçu plaire.
— Que dites-vous? — Evard, le traître eſt au tombeau,
Et c'eſt moi qui l'y plonge & qui ſuis ſon bourreau:
Voilà, femme perfide, où m'a conduit ton crime!
Tremble & ſois en ce jour ma ſeconde victime...
Je frappois: l'infidelle embraſſant mes genoux,
Découvrant mille attraits à mes regards jaloux,
Tremblante, échevelée, expirant dans les larmes,
L'emporte, & de ma main, je ſens tomber mes armes;
Elle ſoutient qu'Evard, qu'Evard eſt innocent...
Elle ſe juſtifie. Ah! qu'il étoit puiſſant

L'empire que l'ingrate avoit pris sur mon ame!
Que j'avois peine à vaincre une si vive flamme,
A croire que Sophie avoit pu me trahir!
J'allois plus que jamais sous son joug m'asservir,
L'adorer. De ce cœur où rentroit la parjure,
Un troisieme billet vient r'ouvrir la blessure,
Insulte à ma foiblesse, apporte un nouveau jour
A des yeux qui vouloient ne voir que mon amour.
Il faut donc m'y résoudre & la trouver coupable! ..
Son sort est décidé. Ma main impitoyable,
Malgré des sentiments dont je dompte l'effort,
S'empresse à préparer le breuvage de mort.

Après un long silence.

Je le porte à ta mere.

MÉRINVAL *fils.*

O ciel!

MÉRINVAL *pere.*

—— Reçois, perfide,
Le prix que te devoit ma vengeance timide;
Ton juge te punit & tu n'as plus d'époux;
Prends & meurs. Elle croit désarmer mon courroux:
— Je n'entends plus tes cris; je ne vois plus tes larmes;
Ces yeux trop dessillés sont fermés sur tes charmes;
Tu mourras. Aussitôt d'un front calme & serein,
C'est un présent, dit-elle, offert par votre main;
Je l'accepte avec joie: il finira mes peines.
Donnez. *Après un repos.*

L'affreux poiſon a coulé dans ſes veines.
Ma victime expirante, alors ſe ranimant,
Accuſe ainſi l'excès de mon reſſentiment :
— Et c'eſt vous qui cauſez le trépas de Sophie !
Vous qu'elle a tant aimé !.. La noire jalouſie
Vous empêche aujourd'hui d'écouter la pitié ;
Vous avez immolé l'amour & l'amitié.
Evard ne brûla point d'une ardeur criminelle,
Et vous eûtes toujours une épouſe fidelle.
Trop tard vous gémirez ſur mon fatal deſtin.
Mais que vous avait fait ce gage qu'en mon ſein...
— Je m'écrie à ce mot : ce qu'il m'a fait, cruelle !..
— Mérinval, il étoit votre enfant, pourſuit-elle.
— Mon enfant ! — Oui, c'eſt vous, c'eſt ſon pere inhumain,
C'eſt vous qui devenez ſon horrible aſſaſſin.
Mon enfant ! Cette image en mon ame jettée,
Des troubles de la mort une femme agitée,
Que ſçais-je ? la pitié qu'on ne peut étouffer,
Tous ces traits de mes ſens reviennent triompher.
Je volois au ſecours d'une épouſe mourante.
— Ces inutiles ſoins tromperoient votre attente ;
C'en eſt fait, & la vie a pour moi diſparu,
Tout eſt fini. Le ciel connaît ſeul la vertu.
Un fils nous reſte encore, adoré de ſa mere...
Que celui-là du moins trouve dans vous ſon pere !

MÉRINVAL *fils, en pleurant.*

O ma mere !

MÉRINVAL *pere.*

Elle dit, & me tendant les bras...
Je m'y jette... Je veux l'arracher au trépas,
Sous mes larmes r'ouvrir ſa paupiere égarée;
Mon cœur preſſe ſon cœur... *Après un long ſilence.*
Elle étoit expirée.

MÉRINVAL *fils.*

Quel deſtin! je ſuccombe à mon accablement.

MÉRINVAL *pere.*

Mon ſort t'eſt dévoilé; juge de mon tourment:
J'ai ſatisfait l'honneur; j'ai vengé mon injure;
Et ſans ceſſe en mon ame un ſombre accent murmure!
Le remords me conſume! Un ténébreux effroi,
Et la nuit & le jour s'éleve autour de moi!
De ma femme, d'Evard les ombres menaçantes
Me pourſuivent partout, partout me ſont préſentes,
Juſques à cet enfant qui vient m'épouvanter!..
Ils étoient criminels, je n'en ſçaurois douter...
Et je ne goûte point la paix de l'innocence!
Le ciel ſe ſeroit-il réſervé la vengeance?
Sans uſurper ſes droits, n'oſerions-nous punir?
Notre partage, hélas! n'eſt-il que de ſouffrir?
Il ſe leve.
Après un tel aveu qu'un pere a fait entendre,
Vous concevez, mon fils, le parti qu'il doit prendre.
Si la religion n'eût arrêté mon bras,
J'aurois depuis longtems avancé mon trépas.

Vivre eſt un châtiment que ſon ordre m'impoſe;
Du reſte de mes jours qu'elle ſeule diſpoſe:
Je cours m'enſevelir dans ces aſyles ſaints,
Ouverts par ſa clémence aux malheureux humains;
J'y donnerai des pleurs à ces triſtes victimes.
J'aurois dû pardonner: j'ai partagé leurs crimes;
Oui, coupable comme eux... S'ils étoient innocents!

SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*; UN DES DOMESTIQUES DE MÉRINVAL *pere*.

LE DOMESTIQUE *à Mérinval pere.*

Cette lettre, Monſieur...

MÉRINVAL *fils ſur le devant du théâtre, & dans l'accablement.*

Quel trouble en tous mes ſens!

MÉRINVAL *pere, au domeſtique.*

De qui?

LE DOMESTIQUE.

D'un inconnu.

MÉRINVAL *pere.*

Donne. Point de réponſe?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monſieur.

MÉRINVAL *pere.*

Cet écrit... Voyons ce qu'il m'annonce...
Eh! n'ai je pas atteint au comble des malheurs?
Qu'aurois-je à craindre encor? *Au domestique.*
Laisse-nous.

Le domestique sort.

SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils.*

MÉRINVAL *pere, après avoir lu la lettre & l'avoir mise dans sa poche, tâche un moment de se contraindre, & tombe tout à coup dans le fauteuil qui est près de la table, en s'écriant :*

Je me meurs.

MÉRINVAL *fils, courant à son pere.*

Quel mal soudain vous presse? Ecoutez-moi, mon pere.
Daignez... Il toucheroit à son heure derniere!
Il va au fond du théâtre, & à haute voix :
Holà, quelqu'un! Henri! venez tous... du secours!

SCENE VII.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, HENRI *& pluſieurs autres* DOMESTIQUES *accourant.*

MÉRINVAL *fils.*

à Henri, & enſuite aux autres domeſtiques.

MON pere eſt expirant.. Prenons ſoin de ſes jours ;
Dans ſon appartement qu'on m'aide à le conduire.

On emmene Merinval pere, qui eſt toujours ſans mouvement; il a la tête penchée dans le ſein de ſon fils.

O ciel ! à tant de coups mon cœur peut-il ſuffire ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, EUGÉNIE, HENRI, DEUX AUTRES DOMESTIQUES.

MÉRINVAL *pere*, *toujours en robe de chambre, a dans les mains une épée dont il veut se percer: il est entouré des acteurs qu'on vient de nommer; son fils surtout tente de lui arracher cette épée. Eugénie, après s'être unie aux efforts de son mari, pousse un cri au moment où elle voit son beau-pere prêt à s'ôter la vie; elle tombe évanouie dans les bras de Rose, tandis que Mérinval fils s'obstine à vouloir s'opposer à la fureur de son pere.*

MÉRINVAL *fils à son pere & s'efforçant de lui ôter l'épée.*

Vous n'accomplirez pas cet horrible dessein,
Mon pere... non...

HENRI *se joignant au fils.*

Monsieur...

MÉRINVAL *fils à son pere.*

Percez plutôt mon sein.

Attenter à vos jours! quelle aveugle furie?..
Daignez enviſager ma femme évanouie...
Ah! vous nous frappez tous...

Il lui arrache l'épée qu'il jette loin de lui, & que Henri ramaſſe & donne à un autre domeſtique.

à Henri. De ſes mains écarté,
Que ce fer pour jamais, Henri, lui ſoit ôté;
Aſſeyons-le. *Aidé de Henri & des autres domeſtiques, il aſſied Mérinval pere, à qui il échappe des mouvements convulſifs, qui enſuite leve les yeux au ciel, gémit & tombe dans un profond accablement de douleur; ſon fils l'embraſſe.*

Mon pere... Il ne veut point m'entendre!
Hélas! c'eſt votre fils, votre ami le plus tendre...

à Henri, qui eſt près de Mérinval pere.

Obſerve bien... *Il va à ſa femme.*
Reprends tes eſprits égarés,
Calme-toi: tes regards vont être raſſurés.

Eugénie revient de ſon évanouiſſement, regarde Mérinval pere & reſte toujours dans les bras de Roſe.

Nous ſçaurons adoucir ce déſeſpoir farouche...

Il retourne à ſon pere.

Ne vous ſuis-je plus cher?

Son pere lui ſerre tendrement la main.

Eh bien! ſi je vous touche,
Si la nature encor vous parle en ma faveur,
Ma voix déſarmera cette ſombre fureur;
J'en apprendrai du moins la cauſe inconcevable;
Jettez ſur nous les yeux: votre état nous accable.

Mérinval pere leve la tête; après avoir pouſſé un long gémiſſement, il fait ſigne de la main à Henri & aux autres domeſtiques de ſe retirer.

Cédez à ſes deſirs. *Aux domeſtiques.* Allez, éloignez-vous.

Mérinval pere fait de nouveaux ſignes de la main pour qu'Eugénie & Roſe ſe retirent auſſi.

A Eugénie.

Suis leurs pas. A l'inſtant tu revois ton époux.

SCENE II.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*.

Mérinval pere, toujours dans le même accablement; a la tête appuyée ſur ſa main.

MÉRINVAL *fils*.

Vous êtes obéi: nous ſommes ſeuls; peut-être,
Mon pere m'inſtruira d'où ce tranſport peut naître?
Faut-il en accuſer ce malheur effrayant
Dont le tems vous rendra le fardeau moins peſant?..
Chaſſez de votre eſprit ces terreurs formidables...

MÉRINVAL *pere ſe levant avec emportement, pouſſant un cri lugubre & tendant ſes mains vers le ciel.*

Ils n'étoient point coupables.

Il retombe dans le fauteuil, accablé de ſa ſituation.

MÉRINVAL *fils.*

Qu'ai-je entendu! ma mere! .. ô douleur! ô regrets!

MÉRINVAL *pere, tirant précipitamment une lettre de sa poche & la donnant à son fils.*

Tiens : lis, lis; dans mon sein enfonce tous les traits.

MÉRINVAL *fils prend la lettre; pendant ce tems, son pere est agité de divers transports de douleur & de désespoir; il se couvre le visage de ses mains. Mérinval fils lit à haute voix.*

„ Je puis enfin jouir d'une juste vengeance!
Je commencerai par t'offrir
L'image des tourments dont tu me fais mourir;
Ils ont passé ton espérance.
Pour moi dans l'univers il n'est plus de plaisir,
Qu'un seul, qu'un seul que je goûte d'avance!
Plus que moi tu pourras souffrir.
Rappelle tes excès : armé contre la flamme,
Qu'un amour violent allumoit dans mon ame,
Ton caprice à ses loix prétendit m'asservir.
L'objet que j'adorois, victime de ta rage,
Eprouva par tes coups le sort le plus affreux;
D'un hymen attendu nous préparions les nœuds;
Ta fureur les rompit; elle osa davantage:
Loin de moi, mon amante enlevée à mes vœux,
Vit flétrir ses beaux jours dans un dur esclavage;
Le chagrin dans la tombe est venu la plonger;
Elle est morte, en un mot, cette femme chérie!
Je l'aime encore avec idolâtrie!

Et j'ai vécu pour la venger.
Mon ame ici se répand toute entiere.
Tels furent tes bienfaits: en voici le salaire:
Habile à me jouer de ta crédulité,
(Que l'amour qui se venge, est un puissant génie!)
J'ai sçu, dans ton sein agité,
Jetter tous les serpents, toute l'atrocité
D'une stupide & noire jalousie.
J'ai fasciné tes yeux, dénaturé ton cœur,
Perverti ta raison. En esclave docile,
Tu servois à mon gré mon avide fureur;
Sur tous tes mouvements j'avois un œil tranquile;
Chaque jour, j'ajoutois à ton aveugle erreur.
Oui, c'est moi qui sans cesse irritant ta colere,
Par le secours heureux d'une main étrangere
T'écrivois, nourrissois, échauffois tes transports,
Subjuguois ton amour, étouffois tes remords.
C'est moi qui dirigeant un de tes domestiques,
Par l'intérêt, à mes projets soumis,
Ai de ses faux rapports appuyé mes écrits,
Et t'ai fait embrasser mille objets fantastiques;
Je comptois tous tes pas dans le piege affermis;
Jusqu'au bout ma vengeance a dévoré sa proie.
Vois donc tous tes forfaits, & sens toute ma joie:
Evard étoit l'exemple des amis;
Ta femme, celui des épouses;
Cet enfant, il étoit le tien;
Tous les trois, je sçais tout, on ne m'a caché rien,

Ont succombé sous tes fureurs jalouses...

Mérinval fils jette la lettre sur la table & court avec précipitation vers le fond du théâtre.

MÉRINVAL *pere.*

Où vas-tu, Mérinval?

MÉRINVAL *fils.*

De cent coups réunis
Percer le monstre affreux...

MÉRINVAL *pere.*

Il n'est plus tems, mon fils!
L'impunité... reprends cette lettre fatale.

MÉRINVAL *fils, revient sur ses pas, reprend la lettre & continue de lire:*

Et c'est où t'attendoit un amant outragé!
En vains éclats ton désespoir s'exhale.
Ne meurs pas, ne meurs pas; j'en serai plus vengé:
Souffre après ces revers tout le malheur de vivre.
C'est à ton propre cœur que Séligni te livre....
Ne vas point concevoir le projet insensé
De vouloir m'égaler dans l'art de la vengeance;
Mon sort, quand jusqu'à toi ma lettre aura passé,
Ne sera plus en ta puissance;
Sous un ciel étranger, j'aurai fixé mes pas.
Puisse ma haine encor survivre à mon trépas!
D'un asyle ignoré, j'insulte à ta souffrance."

Et ma main ne sauroit lui déchirer le flanc,
S'enfoncer à plaisir dans son cœur tout sanglant!

J'irai... Je surprendrai sa trace fugitive...
Ma mere...

MÉRINVAL *pere.*

Eh bien, mon fils, tu voudras que je vive?

Il se leve avec fureur & court à son fils avec le même emportement.

Mérinval, de ton bras, j'attends les premiers coups.
Du ciel qui m'a proscrit, assouvis le courroux;

Il lui découvre son estomac.

Perce un cœur fatigué du poids de l'infortune.
Tout, tout m'est odieux, me blesse, m'importune;
Toi-même... Hâte-toi d'anéantir ce cœur,
Eternel aliment d'un éternel malheur;
Et montre-toi mon fils, en m'arrachant la vie.

MÉRINVAL *fils, embrassant son pere.*

Que la mienne plutôt cent fois me soit ravie!
Eh! mon pere, quittez, quittez ce noir dessein;
Vous nous plongez à tous un poignard dans le sein.

Pendant ce tems, Mérinval pere va se rejetter dans le fauteuil & laisse échapper divers mouvements d'agitation; il pleure, il a la tête penchée sur son sein.

Au nom de la tendresse, au nom de la nature,
Qui par ma bouche, hélas! vous presse, vous conjure,
Mon pere, accordez-moi... daignez-vous rendre aux pleurs

Il se jette à ses pieds.

Dont j'arrose vos pieds en ce moment d'horreurs;
Si vous restez toujours à ces pleurs insensible,

Si vous gardez toujours un esprit inflexible,
Que le sang près de vous réclame envain ses droits,
De la religion braverez-vous les loix?
C'est elle...

MÉRINVAL *pere.*

Mérinval, ils n'étoient point coupables!

MÉRINVAL *fils.*

Ecartez, écartez des tableaux effroyables.
Sans être criminel, l'erreur vous a perdu;
Mais domptez votre sort à force de vertu.
Promettez donc au ciel dont aujourd'hui vous même
Reconnaissiez l'empire & la bonté suprême,
Promettez de porter le fardeau de vos jours,
Et sensible à nos soins, d'en respecter le cours.
Triomphez des assauts qu'un noir chagrin vous livre.

MÉRINVAL *pere relevant son fils, se levant lui-même & s'avançant avec Mérinval au-devant du théâtre.*

Tu seras satisfait: oui, je promets de vivre,
Ou plutôt de traîner une éternelle mort.
Mon ame pour jamais est ouverte au remord!..
Mais à ces pleurs, mon fils, si tu veux que je cede,
Pour soulager mes maux, il n'est qu'un seul remede;
Tu me l'as rappellé; tantôt je te parlois
De cet asyle saint où déjà je volois;
Eh! que n'ai-je suivi cette heureuse pensée!

Cet écrit, le tourment de mon ame oppreſſée,
Aux mains d'un malheureux ne ſeroit point tombé;
A ſes derniers revers il ſe fût dérobé.
Cet aſyle m'attend; ne vas point me combattre;
Là, du moins, je vaincrai le ſort opiniâtre;
Je défierai la vie & ſes ennuis cruels;
Le malheur pourſuit-il juſqu'au pied des autels?

MÉRINVAL *fils.*

Vous ſéparer de nous!

MÉRINVAL *pere.*

Tu veux que ma conſtance
Supporte le fardeau d'une horrible exiſtence.
Le deſſein en eſt pris. Tu rempliras mes vœux.
Je parts, dès ce moment. Qu'on l'ignore en ces lieux;
Que ta femme ſurtout n'en ſoit point informée;
J'aurois à redouter ſa tendreſſe allarmée.
Arrivé par degrés à tant d'adverſité;
Dans l'abîme profond où le ſort m'a jetté,
Il n'eſt qu'un Dieu, mon fils, dont le bras me ſoutienne,
Et je vole à ce Dieu. Cours préparer... *Il l'embraſſe.*
J'ai peine
A te laiſſer ſortir de ce ſein paternel.
Je ne ſçais... Mérinval... mon fils... Va.

MÉRINVAL *fils, fait quelques pas & revient.*

Le cruel!
Il échappera donc à ma main vengereſſe!

Le

Le monſtre jouira de ſa ſcélérateſſe!..
Quoi! l'on ne ſçaura point...

MÉRINVAL *pere.*

Vains efforts! l'inconnu
Qui donna cette lettre, a ſoudain diſparu.
Séligni.. laiſſe à Dieu le ſoin de ſon ſupplice:
Il ne peut ſe ſauver, mon fils, de ſa juſtice;
Le bras qui le menace & qui s'appéſantit,
Atteint partout le crime & partout le punit;
Eh! n'a-t-il pas ſon cœur qui me venge, ſans doute?
Dérobe-moi les pleurs que mon départ te coûte.
J'emporte, en te quittant, l'eſpoir conſolateur
Que mes revers pourront affermir ton bonheur:
Mérinval, je te laiſſe une image terrible
Des excès où s'égare une ame trop ſenſible.
Va, te dis-je, & reviens promptement...

SCENE III.

MÉRINVAL *pere, ſeul, regardant ſon fils juſqu'au moment qu'il l'ait perdu de vue.*

De ſes bras
A regret détaché... quels ſont mes vœux, hélas?
Anéanti, briſé ſous cent coups de tonnerre,
Je voudrois m'enfoncer au centre de la terre,
M'y cacher à moi-même; & je ne puis quitter

Ces lieux que j'ai fouillés, que je dois déteſter.
Mon fils, après dix ans d'une abſence cruelle,
M'eſt rendu : ma tendreſſe en ces murs le rappelle;
Et ce jour, ce moment... à peine je le vois!
J'embraſſerai mon fils pour la derniere fois!..
Malheureux! eſt-ce à toi de ſentir la nature?
Elle t'accuſoit trop! ſon lugubre murmure
T'avertiſſoit aſſez de tous tes attentats;
Non, la voix du remords ne ſe repouſſe pas.
Mon ami... mon épouſe... ah! ma chere Sophie,
Je poſſédois ton cœur & j'ai tranché ta vie!
Cet enfant, cet enfant, c'étoit le mien! ô cieux!..

Après un repos.

Je ne ſçaurois trop tôt m'exiler de ces lieux.
Partons... allons mourir. Dans ma douleur profonde,
Dois-je tourner encor mes regards vers le monde?
C'eſt un ſonge qui fuit de mes ſens éperdus!
Les nœuds qui m'attachoient, je les ai tous rompus!
Fatigué de la vie, au bout de ma carriere,
Je n'enviſage plus, dans la nature entiere,
Qu'un cercueil... je l'embraſſe & j'y porte avec moi
D'inutiles regrets, les remords & l'effroi!
Maître de nos deſtins, mon unique réfuge,
O mon Dieu, ſois mon pere & ne ſois pas mon juge...
Mon fils ne paraît point! rébelle à mes ſouhaits,
Voudroit-il me fermer ce ſéjour de la paix?
Eh! ce n'eſt qu'aux autels qu'une ame déſolée

Peut déposer les maux dont elle est accablée;
Et quel autre en effet que la religion
Daigneroit m'accorder de la compassion?
Hélas! l'humanité que j'ai trop outragée,
Par mes tourments n'est point encore assez vengée...
Qu'il tarde à se montrer!.. d'où vient que plus troublé...
J'entends... c'est Mérinval... *Il apperçoit Eugénie.*
Il a tout révélé!..
Eugénie!..

SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE, *accourant précipitamment vers son beau-pere, & dans un désordre qui décele son agitation.*

Ah! Monsieur! ah! mon pere!

MÉRINVAL.

Des larmes!..
Expliquez-vous: pourquoi ces soudaines allarmes?

EUGÉNIE.

Mon pere! Mérinval...

MÉRINVAL.

Mon fils... eh bien! mon fils...

EUGÉNIE.

Vient de quitter ces lieux.

MÉRINVAL.

Raſſurez vos eſprits :
Bientôt nous le verrons.

EUGÉNIE.

D'une trop juſte crainte,
Loin de la diſſiper, tout redouble l'atteinte ;
Il eſt ſorti, mon pere, enflammé de fureur.

MÉRINVAL.

Qui ?

EUGÉNIE.

Mon époux.

MÉRINVAL.

à part.

Mon fils!.. ô nouvelle terreur!

EUGÉNIE.

Un inconnu l'aborde ; il lui parle à voix baſſe ;
Auſſitôt Mérinval jette un cri qui me glace,
S'élance à ſon épée, & fuyant de mes bras,
S'échappe... il diſparaît!

MÉRINVAL.

Qu'on vole ſur ſes pas.
à Roſe.
Amenez-moi Henri : que tout ici le ſuive. *Roſe ſort.*

SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE.

MÉRINVAL *troublé.*

O Dieu! Dieu! retenez mon ame fugitive!
Quel avenir m'attend?.. qu'eſt devenu mon fils?
Si c'étoit ce cruel... mes ſens d'effroi ſaiſis...
Laiſſa t-il dans ces murs ſon infernal génie?
Faut-il encor trembler?.. *à Eugénie.*
Vous dites, Eugénie...
Un étranger... comment!.. par quel deſtin fatal...

SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI, ROSE, *pluſieurs autres* DOMESTIQUES.

MÉRINVAL *pere*, *à Henri.*

HENRI, j'ai tout perdu... qu'on cherche Mérinval;
Un inconnu... ſçachez... allez... *à part.* Où doit-il être?
A tous les domeſtiques.
Aux portes de la ville on l'atteindra peut-être;
Remontez vers le bois... du côté des torrents...

Chacun de vous prendra des chemins différents,
De tous les voyageurs aura soin de s'instruire...

Les domestiques se retirent chacun par des côtés différents; Mérinval court vers eux & les ramene.

Revenez, mes amis... Je n'ai pas pu vous dire...
Examinez... portez des regards curieux;
Observez... Ah! d'un pere aurez-vous bien les yeux?
C'est le fils le plus cher que je vous redemande...
Ramenez-moi mon fils; courez... *Il les rappelle encore.*
Non, qu'on m'attende...
J'irai... je veux... mes pas sont par l'âge affaiblis...
Ranimé par l'amour, je trouverai mon fils...
à Eugénie.
Je sçaurai dissiper cette nuit de tristesse...
Je remets dans tes bras l'objet de ta tendresse.

Il sort accompagné de Henri & de ses autres domestiques.

SCENE VII.

EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE *en pleurant.*

Il veut me rassurer, quand lui-même éperdu...
A mes pleurs Mérinval ne sera point rendu!
Tous mes sens sont remplis du sombre effroi d'un songe :

J'entends des cris plaintifs.. dans le sang je me plonge..
Je marche sur des morts.. j'accours à mon époux..
Je le vois expirant... percé de mille coups!..

ROSE.

Eh! pourquoi vous former ces funebres images, Madame?

EUGÉNIE.

Je me livre aux plus tristes préfages...
Tout m'afflige & m'effraye. *à Rose.*
Ah! tu n'as point aimé!
Le véritable amour est sans cesse allarmé...
Quel seroit l'inhumain dont nous parloit son pere?
Il le connait... tous deux... pénétrons ce mystere.
Sçachons où Mérinval peut être en ce moment;
Allons nous opposer à leur emportement;
Les cruels... ils seront attendris par mes larmes;
Je m'expose à leurs coups; je vole entre leurs armes;
Je sauve Mérinval; ou le fer assassin
Terminera mes maux, en me perçant le sein.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE *égarée de douleur.*

Quoi, toujours incertaine, aux allarmes livrée,
Portant de toutes parts ma douleur égarée;
Et ne pouvant saisir la plus faible clarté!
Quel destin accablant! quelle perplexité!
Rose, de Mérinval on n'a point de nouvelles?
Son pere... il m'abandonne à ces terreurs mortelles!
Personne n'a paru?

ROSE.

Personne! Il faut penser,
Madame, que bientôt vos craintes vont cesser.
Dans leur zele empressé parcourant cet asyle,
Ils auront étendu leur recherche à la ville,
Observé les chemins & les lieux d'alentour.
A vos vœux satisfaits, tout promet leur retour;
J'embrasse avec transport cette flatteuse attente:
Eloignez des objets que la tristesse enfante;

EUGÉNIE.

Ils semblent malgré moi s'attacher à mes pas.

ROSE.

Vous verrez votre époux...

EUGÉNIE *d'un ton de douleur.*

Je ne le verrai pas...
Je ne le verrai plus! le tourment le plus rude
Reviendra succéder à tant d'inquiétude.
Si le ciel daigne enfin m'éclairer sur son sort,
Rose, n'en doute point, on m'apprendra sa mort.
Voilà sur quel objet mon ame est arrêtée!
Voilà dans quel malheur je suis précipitée!
Etoit-ce mon espoir?

ROSE.

Quel étrange penchant
Vous presse d'écouter un noir pressentiment?
Madame, espérez mieux de votre destinée.

EUGÉNIE.

A peine j'ai formé les nœuds d'un hyménée
Où j'attachois, hélas! un bonheur qui n'est plus;
Eh! je laisse échapper des regrets superflus.
Ma raison ne sçauroit, de ce trouble maitresse,
Etouffer une voix qui s'éleve sans cesse;
Le ciel qui nous poursuit, devoit servir nos vœux:
Pleins d'un doux sentiment, nous venons en ces lieux
Pour embrasser un pere, & consoler son âge;
L'avenir nous offroit une riante image,
Je touche, (de ce ciel est-ce haine ou faveur?)
Au moment où je dois consacrer mon ardeur,
Sceller cette union à mon amour si chere,

Au nom d'épouse enfin joindre le nom de mere,
Et soudain Mérinval, par un évenement
Qu'à mes yeux inquiets on cache vainement,
Court, sans doute empressé de venger quelque outrage,
Avec un ennemi mesurer son courage...
Tu la démens envain: j'en croirai ma douleur,
Ce sentiment profond dont j'éprouve l'horreur...
Il paira de son sang le transport qui l'anime;
Des hasards du combat il sera la victime;
Je ne m'aveugle point: je perdrai mon époux...
Et je n'ai pu sçavoir...

SCENE II.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, UN DOMESTIQUE *qui soutient Mérinval & qui l'aide à marcher. On observera qu'il est habillé.*

EUGÉNIE *courant au-devant de lui.*

Il n'est point avec vous!
Ah! parlez... il seroit inutile de feindre:
Mérinval m'est ravi? *à Rose.*
Je n'avois rien à craindre?..
Tu le vois. Mon malheur n'est donc plus incertain!

MÉRINVAL, *que l'on assied dans le fauteuil qui est près de la table.*

Nous ignorons encor, ma fille, son destin!

EUGÉNIE.

Et revenu sans lui!

MÉRINVAL.

La vieillesse pesante
A secondé du sort la haine trop constante.
Mes pas précipités... Je volois vers mon fils...
Et d'un flatteur espoir mes sens étoient remplis;
De tes larmes enfin j'allois tarir la source,
Quand ma force trahie a suspendu ma course.

EUGÉNIE.

Ciel!

MÉRINVAL.

Et sans Mérinval on me ramene ici!
Espérons cependant. Le fidele Henri
Emploie à le chercher tout l'effort de son zele;
Mes autres serviteurs, pleins d'une ardeur nouvelle,
Ont redoublé leurs soins, courant de toutes parts
Dans les hameaux voisins, sur les routes épars...
On trouvera mon fils... Trop cruelle vieillesse!
Un pere devoit-il éprouver ta foiblesse?
Et les cœurs échauffés des plus vifs sentiments
Sont-ils faits pour céder à l'outrage des ans?
Ah! ma chere Eugénie, appaise tes allarmes;
Hélas! c'est dans mon sein que vont couler tes larmes.

à part.

Un inconnu... Je crains quelque nouveau forfait.

EUGÉNIE *examinant Mérinval.*

Vous vous troublez, mon pere!.. on me cache un secret.

MÉRINVAL *à part.*

O Dieu! si de mes maux la cause est découverte...

A Eugénie.

Que dites-vous?.. Mon ame à des soupçons ouverte....

SCENE III.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, UN DOMESTIQUE, *un second* DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *se levant avec précipitation & faisant quelques pas vers le nouveau Domestique.*

Eh bien! l'a-t-on revu? dans quels lieux?

LE SECOND DOMESTIQUE.

C'est en vain
Que nous avons, Monsieur, parcouru le chemin
Qui borde la forêt & conduit à la ville.
Jusqu'ici la recherche est encore inutile;
Nous avons redoublé nos soins impatients,
Rien ne s'est découvert à nos yeux vigilants...
Monsieur, vous connaissez le zele qui m'inspire.

MÉRINVAL.

Mais a-t-on demandé?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Nul n'a pu nous instruire.

MÉRINVAL *à part.*

Tout trahit mon espoir, se refuse à mes vœux!

EUGÉNIE *avec vivacité à Mérinval.*

Ils n'auront point cherché!.. se reposer sur eux!
Mon pere... les cruels! sçavent-ils comme on aime?
Ils ne l'ont point trouvé! j'irai, j'irai moi-même...

MÉRINVAL.

Qu'espérez-vous?

EUGÉNIE.

L'amour affermira mes pas,
Eclairera mes yeux... Je ne reviendrai pas,
Sans ramener ce fils, cet époux que j'adore,
Mon pere, & vous voulez que je balance encore!

MÉRINVAL.

Au domestique.

Répondez: avec vous ils se sont transportés
Dans ces hameaux lointains, de la route écartés?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur, sans succès.

MÉRINVAL.

Pas la moindre lumiere?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Rien qu'un zele inutile.

MÉRINVAL.

O trop malheureux pere!

LE SECOND DOMESTIQUE.

Mais vous n'ignorez pas que Monſieur votre fils
Eſt à peine connu, même dans ce logis:
Venu depuis deux jours...

MÉRINVAL *avec tranſport.*

Des recherches nouvelles...
Mon ami, retournez... courez... ayez des ailes...
Je ſçaurai le payer, ce ſervice important;
Allez, attendez tout d'un cœur reconnaiſſant.

Le ſecond domeſtique ſort.

à part. O ciel! je donnerois ma fortune, ma vie...
Conſerve-moi mon fils...

SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, LE PREMIER DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *à Eugénie éplorée dans le ſein de Roſe.*

O ma chere Eugénie!
Ne t'abandonne point au ſombre déſeſpoir.
Nous ſerons informés... Nous allons le revoir;
Non, ce n'eſt point, ma fille, une attente frivole.

A part, & s'avançant aux bords du théâtre.

Que dis-je, malheureux! & c'eſt moi qui conſole!

Accablé sous le poids de revers inouis,
Faut-il que j'aye encore à trembler pour un fils ?..
Séligni dans mon ame a rapporté la crainte !
Cette effrayante image y doit rester empreinte.
Tous les traits dont je meurs, sont partis de sa main.

SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, LE PREMIER DOMESTIQUE, UN TROISIÉME DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *pere*, *avec vivacité au troisieme domestique.*

Il m'est, il m'est rendu ?

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Nous le cherchons en vain.

EUGÉNIE *à Merinval.*

Incessamment mon cœur se releve & retombe ;
Je n'ai plus d'espérance, & ma force succombe ;
Sentir les coups affreux qu'aujourd'hui je reçois,
Ce n'est point vivre, hélas ! c'est mourir mille fois,
Pourrois-je m'abuser ? sa perte est assurée,
Et la mienne...

MÉRINVAL.

Mon ame au désespoir livrée...

Au troisieme domestique.

Point de nouvelles! Dieu! nul rayon ne me luit!

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On n'a rien découvert. Seulement on m'a dit...

MÉRINVAL.

On t'a dit?.. Parle, parle...

EUGÉNIE *au domestique.*

Acheve.

MÉRINVAL.

O Providence!

Mérinval...

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Sur la route où le vallon commence...

MÉRINVAL.

Eh bien!

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On a trouvé, Monsieur, un corps sanglant.

EUGÉNIE.

C'est lui!

MÉRINVAL.

Mon fils!

EUGÉNIE.

Courons, mon pere, & qu'à l'instant...

MÉRINVAL.

Je ne puis soutenir ... mes forces m'abandonnent!
Les ombres de la mort, ma fille, m'environnent.
Tu n'aurois plus d'époux! je n'aurois plus de fils!

Il va s'appuyer, la tête sur un fauteuil.

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On répand que c'étoit un voyageur...

MÉRINVAL.

Tu dis...

Un voyageur ... mes sens ... je reviens à la vie.
Ce n'eſt point Mérinval; tu l'entends, Eugénie;
Nous nous précipitons au-devant du malheur;
Que l'eſpoir a de peine à ſortir de mon cœur!

Au troiſieme domeſtique.

A-t-on pu diſtinguer ſon rang, ſes traits, ſon âge?

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Je n'ai ſçu rien de plus.

EUGÉNIE.

Que faut-il davantage?

MÉRINVAL *à Eugénie.*

Eh! laiſſez-moi douter. Mon eſprit incertain
Se plaît à repouſſer un horrible deſtin;
Pourquoi ſur des ſoupçons...

EUGÉNIE.

Sur des ſoupçons, mon pere?
Qu'exigez-vous encor? La vérité m'éclaire!

LE TROISIEME DOMESTIQUE *à Mérinval.*

On prétend qu'il ſortoit de ces lieux...

MÉRINVAL.

C'en eſt fait!
Je vois tout mon malheur. Voilà le dernier trait,
Ciel! *Mérinval eſt dans l'accablement.*

SCÈNE VI.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, *plusieurs* VASSAUX, *les deux* DOMESTIQUES.

UN DES VASSAUX *accourt avec joie à Mérinval pere.*

Il est retrouvé!

MÉRINVAL.

Mon fils!

LE VASSAL.

Pour vous l'apprendre,
A l'envi dans ces lieux nous brûlions de nous rendre,
Monsieur : nous l'avons sçu du fidele Henri ;
Il est instruit du sort de ce fils si chéri.
Il marche sur nos pas, & vous allez l'entendre.

MÉRINVAL *courant successivement à ses vassaux, les serrant dans ses bras.*

Que j'ai, dignes amis, de graces à vous rendre!
Comment d'un tel bienfait envers vous m'acquitter?

A Eugénie.

Par de plus doux transports laissons nous agiter...
Mon fils... est-il bien vrai qu'un pere te revoie?
Tout mon cœur... j'ose encor ressentir de la joie!

EUGÉNIE *faisant quelques pas vers le fond du théâtre, & regardant de tous côtés.*

Mais ... il ne paraît point!

MÉRINVAL.

Va! tu peux espérer;
A de vaines frayeurs cesse de te livrer.
Mes amis ... pardonnez au trouble qui m'inspire;
De l'amour paternel vous connaissez l'empire:
La nature se plaît à regner dans vos cœurs,
A vous faire éprouver son charme & ses douceurs;
C'est vous qui chérissez ce sacré caractere,
Ce lien si puissant, ce tendre nom de pere;
Vous sentez ce qu'un fils...

SCENE VII.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, HENRI, PLUSIEURS VASSAUX ET DOMESTIQUES.

MÉRINVAL *courant au-devant de Henri, qui a la douleur peinte sur le visage.*

Eh bien! mon cher Henri,
Il nous est donc rendu! Que ne vient-il ici?
Pourquoi ... seroit-ce, ô cieux! un rapport infidele?
Tu ne partages point cette heureuse nouvelle!..

Je lis dans tes regards une ſombre douleur...
Mon fils... il n'accourt point dans nos bras...

HENRI, *d'un ton touchant.*

Oui, Monſieur...
Il eſt retrouvé.

MÉRINVAL.

Dieu! tu me ſaiſis de crainte!
Tu ne peux t'exprimer que d'une voix éteinte!
Henri?

EUGÉNIE.

De quel effroi je me ſens accabler!

HENRI, *à Mérinval.*

Un moment, ſans témoins, ne puis-je vous parler?

MÉRINVAL, *aux vaſſaux & aux domeſtiques.*

Laiſſez-moi, mes amis, allez... Je vis à peine..
Que va-t-il m'annoncer?

EUGÉNIE.

Ah! ſa mort eſt certaine.

HENRI, *d'un ton touchant, à Eugénie qui veut ſortir.*

Reſtez, reſtez, Madame.

Les vaſſaux & les domeſtiques ſe retirent.

SCENE VIII.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI; *ce dernier a les yeux attachés sur le fond du théâtre; il attend que les vaſſaux & les domestiques ſoient retirés; enſuite il s'avance d'un air ſombre ſur la ſcene au milieu de Mérinval & d'Eugénie : ces trois perſonnages obſervent quelque tems un ſilence ténébreux & ſe regardent avec une eſpece d'effroi.*

HENRI *tournant la vue ſur Mérinval, & d'un ton lugubre, s'adreſſant à lui.*

OUI, ſon ſort eſt connu.

MÉRINVAL.

Tu pleures! tu gémis!

HENRI.

O déſaſtre imprévu!

MÉRINVAL, *tombant dans le fauteuil près de la table, la tête appuyée ſur ſes mains.*

Je tombe... *Après quelques inſtants, il releve la tête.*

Eh bien! Henri, frappe, ôte-moi la vie: J'attends les derniers coups.

A Eugénie qui eſt dans la plus profonde douleur.

Trop ſenſible Eugénie!..

Vous redoublez mes maux! *à Henri.*

Eſt-il bleſſé, mourant?
M'eſt-il ravi?

HENRI.

J'annonce un malheur bien plus grand!

MÉRINVAL.

Un malheur bien plus grand! cieux! il ſeroit poſſible!
Et... comment m'accabler d'un revers plus terrible?
Il n'eſt point de ſupplice à mes tourments égal.

HENRI.

Un homme aſſaſſiné...

MÉRINVAL.

Ce ſeroit Mérinval?

HENRI.

Nous ſerions trop heureux!

MÉRINVAL.

Et que va-t-il me dire?

HENRI.

Dans les flots de ſon ſang, cet étranger expire.
La main qui l'a frappé... je n'acheverai pas...
Vous devez trop m'entendre.

MÉRINVAL.

A Henri.

O Dieu! tu m'apprendras...
Tous mes ſens égarés ſe ſoulevent d'avance...

HENRI.

Eh bien!.. l'auteur du meurtre... eſt...

MÉRINVAL.

Mon fils?.. ton silence..!
Cruel! tu m'as tout dit.

HENRI.

Oui, pere infortuné,
C'est lui, c'est votre fils... vers la prison mené..!

MÉRINVAL *égaré de douleur.*

Mon fils! dans la prison! ah! c'est moi .. qu'on m'y traîne!
Qu'on m'y traîne!.. je dois subir l'affreuse peine..!
Oui, je suis le coupable; oui, je suis l'assassin;
Oui, j'ai mis à mon fils le poignard dans la main.
A Eugénie & Henri.
Vous sçaurez tout ... ma force ... ah! qu'elle se ranime!
J'en eus... j'en eus assez pour commettre le crime,
Et je n'en aurois point, ô comble de douleur!
Pour voler à ce fils dont je perce le cœur.

La toile se baisse.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

La toile se leve. Le théâtre représente une salle, où l'on rend la justice.

SCENE PREMIERE.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, SIX CONSEILLERS, UN GREFFIER, UN HUISSIER.

Le Lieutenant Criminel est sur le siege, entouré des Conseillers. Aux pieds du Lieutenant Criminel est, de côté, le Greffier, ayant une table vis-à-vis de lui. L'Huissier est dans un coin de la salle. On observera que c'est une séance de rapport, & alors les jugements se rendent à HUIS CLOS.

LE LIEUTENANT CRIMINEL *se levant, ainsi que les Conseillers.*

Le rapport est fini. *à un des Conseillers.*
Je reste & vais entendre
Un jeune homme.

LE CONSEILLER *au Lieutenant Criminel; les autres Conseillers parlent entre eux.*

A ce crime auroit-on dû s'attendre?

Je

Je l'ai vu ... sous des traits où se peint la bonté,
Cacher tant de fureur & tant d'atrocité!
Dans l'âge où la douceur se répand sur la vie,
Avoir une ame au meurtre à ce point endurcie!
Ce contraste odieux, dans l'homme présenté,
Qu'on ne peut concevoir, m'a toujours révolté:
La touchante pitié forme son caractere,
Et nul monstre ne porte un cœur plus sanguinaire!
Seroit-il un destin, qui, maître de nos sens,
Nous poussât vers le crime & forçât nos penchants?
D'une puissance enfin pour le mal agissante,
Notre faible nature est-elle dépendante?
Non, un Etre suprême ordonne & parle en nous;
Nous repoussons sa voix. ..

LE LIEUTENANT CRIMINEL *au Conseiller.*

Etonné comme vous
Des mouvements divers dont nous sentons l'empire,
Mon esprit combattu cherche envain à s'instruire.
A l'Huissier.
Allez, que l'accusé vienne. *L'Huissier sort.*
En ce même instant
De ce mêlange obscur j'ai l'exemple frappant:
Vous parliez du jeune homme offert à votre vue?
Ma raison n'a jamais été plus confondue.
Oui, son aspect fait naître un intérêt puissant,
Même jusqu'à sa voix dont on aime l'accent;
Il annonce l'honneur, la vertu, la naissance;

Il a tous les dehors de l'heureuse innocence;
Son front...

L'HUISSIER *revenant.*

Au Lieutenant Criminel.

Le prisonnier...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Qu'il entre. *Au Conseiller.*

Plaignez-moi!
Je sens tout le fardeau de mon pénible emploi.

Les Conseillers se retirent par une porte opposée.

SCENE II.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MÉRINVAL *fils*, LE GREFFIER, L'HUISSIER.

Le Geolier amene à la porte Mérinval & le remet entre les mains de l'Huissier, qui le conduit vers le Lieutenant Criminel; il est sans chapeau, sans épée, sans boucles à ses souliers, tel que se présentent des accusés. Il est inutile de dire qu'on a cherché à rendre cette action dans toute la vérité reçue; on a suivi exactement tout ce qui se pratique dans un interrogatoire: il y a une chaise de paille ou un tabouret, à peu de distance du Greffier.

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

O Justice suprême!
Viens diriger la mienne, & prononce toi-même.

L'ombre s'enfuit devant tes célestes clartés...
Qu'il approche. *Mérinval fait quelques pas au-devant du Lieutenant Criminel : l'Huissier sort ; il ne reste que le Greffier qui se prépare à écrire.*

A Mérinval. — *Il leve la main.*

Levez la main. Vous promettez
A Dieu qui vous entend, qui confond l'imposture,
Qui lit au fond des cœurs, qui punit le parjure,
De déposer ici la simple vérité?

MÉRINVAL.

Oui, Monsieur.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Rassurez votre esprit agité.

MÉRINVAL, *à part.*

Moi! comme un criminel! est-ce l'erreur d'un songe!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre nom?

MÉRINVAL.

J'ai promis d'écarter le mensonge.
Mon nom... souffrez, Monsieur, qu'il demeure caché.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je ne puis...

MÉRINVAL.

Ce secret... Daignez être touché...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous manquez à la loi: ce silence la blesse...
Au Greffier. *A Mérinval.*
Ecrivez son refus. Votre rang?

MÉRINVAL.

La noblesse
Fut un don du hazard à mes ayeux transmis;
Je voulois par moi-même en relever le prix:
Illusion flatteuse & bientôt terminée!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre âge?

MÉRINVAL.

J'atteignois ma vingt-deuxième année.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre pays?

MÉRINVAL.

Paris, Monsieur, fut mon berceau:
Sort cruel! que plutôt ne fut-il mon tombeau!

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

De ma compassion, moi-même je m'étonne!
Je plains... *à Mérinval.*
Asseyez-vous. *Il s'assied.*
D'un meurtre on vous soupçonne;
On vous accuse même, & de plus d'un témoin,
Qui contre vous dépose...

MÉRINVAL.

Il n'en est pas besoin,
Monsieur; j'en fais l'aveu: je suis... je suis coupable,

Puisqu'on ne peut sans crime immoler son semblable.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais qui vous a conduit? l'attrait de l'or...

MÉRINVAL *se levant avec une espece d'indignation, & mettant par un geste involontaire la main du côté de l'épée.*

Monsieur...

Il retombe sur son siege, & prend son mouchoir pour essuyer ses larmes.

Ah! c'est à cet affront que je sens mon malheur!.. *Au Lieutenant Criminel.*

Mon ame révoltée au seul mot de bassesse...
Monsieur, je fus toujours digne de ma noblesse,
Et nul autre que vous... pardonnez... pardonnez...
A la vive douleur mes sens abandonnés...
Non, je n'étois pas fait pour souffrir cet outrage.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Qui vous animoit donc?

MÉRINVAL.

La vengeance, la rage,
Toute la soif d'un sang qui, sans doute, auroit du
Par les plus viles mains être ici répandu;
Le ciel lent à frapper, à lancer son tonnerre,
De ce monstre odieux ne purgeoit point la terre:
J'ai prévenu ses coups; j'ai déchiré ce flanc...
Oui, je me suis baigné dans les flots de son sang.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Calmez-vous: d'où peut naître une telle furie?

MÉRINVAL.

Si vous sçaviez ... le monstre! il n'avoit qu'une vie...
Et pour tant de forfaits il n'a pu que mourir!
De mes coups cependant je n'ai point à rougir!
Soumis en tout aux loix par l'honneur imposées,
Mon juste emportement ne les a point blessées;
Gentilhomme & Français, c'est tout vous dire enfin:
Je suis son meurtrier, & non son assassin.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais encor, quel motif arma votre vengeance?

MÉRINVAL.

Il restera caché dans la nuit du silence.
A des prétextes vains je pourrois recourir;
Je ne sçais point tromper ... & je sçaurai mourir.

Il est inutile d'observer que le Greffier écrit les demandes & les réponses.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous persistez?

MÉRINVAL.

Toujours. Cette cause secrete
Jamais ne sortira de ma bouche indiscrete...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vos complices?

MÉRINVAL *avec fierté.*

Moi seul, ferme dans mon projet,
L'ai conçu, l'ai suivi, l'ai rempli: j'ai tout fait.
Que je sois seul puni; cet aveu doit suffire...
Tout vous est révélé; je n'ai plus rien à dire.

LE LIEUTENANE CRIMINEL.

Quoi! vous vous obſtinez?..

MÉRINVAL.

Je vous l'ai dit, Monſieur,
On n'arrachera point ce ſecret de mon cœur;
Je prétends avec moi l'emporter dans la tombe;
Non, ne vous flattez pas que j'héſite, ou ſuccombe.
Les ſupplices, la mort... & quelle mort! ô ciel!
Rien ne me fera rompre un ſilence éternel...
Je pourrois excuſer un tranſport légitime
Que l'intérêt commun doit appeller un crime,
Lorſque je ſuis peut-être à mes yeux innocent;
J'ai fait... ce que j'ai dû... je ſçais ce qui m'attend,
Que la loi me condamne & qu'elle eſt inſenſible!...
Tout mon courage cede à cette image horrible!
Avec un gémiſſement.
Ah! mon pere. *Sa tête tombe dans ſon ſein.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

Il m'émeut! que je ſens ſon malheur.
A Mérinval.
Vous avez donc un pere?

MÉRINVAL *en pleurant.*

Et voilà ma douleur!
Oui, Monſieur, j'ai mon pere, objet de ma tendreſſe,
Dont j'eſpérois, hélas! conſoler la vieilleſſe;
Une épouſe... elle alloit donner à mon amour
Un gage... que ſes yeux ne s'ouvrent point au jour!
Il auroit à pleurer, à méconnaître un pere...

Je plonge dans la tombe une famille entiere,
Un vieillard, une femme, un enfant... tous les trois
Embraſſent vos genoux, vous parlent par ma voix.
Je ne demande point que le juge inflexible,
Vaincu par la pitié, cede à l'homme ſenſible:
Je connais la rigueur qu'ordonne votre état;
Rempliſſez ſes devoirs & ſoyez magiſtrat...
Qu'on prononce, en un mot, la ſentence mortelle:
Mais, Monſieur, la juſtice eſt-elle aſſez cruelle
Pour fermer ſon oreille à l'unique faveur
Que l'humanité même attend de votre cœur?
Oui, c'eſt l'humanité qui pour moi vous ſupplie:
Qu'un prompt trépas m'arrache au tourment de la vie!
Non, je n'aſpire point à prolonger des jours
Dont bientôt la douleur termineroit le cours;
Je rejette un fardeau qui m'indigne & me laſſe;
Je n'attends qu'un bienfait, je ne veux qu'une grace,
Monſieur: qu'à ce ſéjour dérobant mon deſtin,
J'aille ſubir la mort dans un ſéjour lointain...
Au bout de l'univers!.. mon épouſe, mon pere,
Qui n'ont point de ce ciel mérité la colere,
Du moins ne ſçauront pas ma déplorable fin;
C'eſt un fils, un époux, un malheureux enfin,
Dont chaque inſtant, Monſieur, irrite les allarmes,
Il ſe jette aux pieds du juge.
Qui dépoſe à vos pieds ſa priere & ſes larmes.
Laiſſez-vous attendrir...

SCENE

SCENE III.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MERINVAL *fils*, LE GREFFIER, UN HUISSIER.

L'HUISSIER *au Lieutenant Criminel.*

Un vieillard tout en pleurs...

MÉRINVAL *se relevant avec impétuosité.*

Un vieillard! ce ſera mon pere! je me meurs...
Allant à l'Huiſſier.
Un moment...

L'HUISSIER *au Lieutenant Criminel.*

De ces lieux ſollicite l'entrée.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.
A l'Huiſſier.
Qu'il paraiſſe.
Au Greffier.
Arrêtons. *Le Greffier ferme ſon porte-feuille.*

MÉRINVAL *au Lieutenant Criminel.*

Mon ame eſt déchirée...
Epargnez... *à part.* Il ſçaura...
Mérinval court ſur la ſcene, tantôt vers l'Huiſſier, tantôt vers le Lieutenant Criminel.

SCÈNE IV.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MÉRINVAL *fils*, MÉRINVAL *pere*, LE GREFFIER, L'HUISSIER.

Mérinval pere est conduit par l'Huissier qui se retire; le vieillard va tomber dans les bras de son fils.

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part, & reconnaissant Mérinval pere.*

Dieu! qu'est-ce que je voi!
Son pere! Mérinval!

MÉRINVAL *pere, toujours dans les bras de son fils, après un long silence.*

Mon fils! c'est toi! c'est toi!
Dans quel état! ô ciel!..

Il va au Lieutenant Criminel & avec emportement:

Punissez le coupable;
Non, jamais d'un forfait mon fils ne fut capable...
C'est moi qui l'ai commis.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous dites?

MÉRINVAL *fils au Lieutenant Criminel.*

Eh! Monsieur!
N'écoutez point un pere égaré de douleur...

Qui voudroit me sauver... *A son pere, bas.*
Vous me perdez, mon pere:
Cet horrible secret, daignez encor le taire...

MÉRINVAL *pere, au Lieutenant Criminel.*

Oui, c'est moi...

MÉRINVAL *fils, vivement.*

Non, mon pere, on ne vous croira pas.
A son pere, à part.
S'il vous échappe un mot, vous hâtez mon trépas.

MÉRINVAL *à son fils, bas.*

Eh bien!.. je me tairai. *Au Lieutenant Criminel.*
Contemplez ma misere;
Ne pourra-t-on fléchir cette équité sévere?
Faudra-t-il que mon fils ... ô pere infortuné!
A cette mort affreuse étoit-il destiné?
Monsieur ... vous m'entendez? *En pleurant.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je ressens vos allarmes;
C'est un cœur paternel qui recueille vos larmes.
Engagez votre fils à dire ingénuement
La cause & les effets d'un tel emportement,
D'où vient qu'au meurtre enfin sa vengeance enhardie
A pu...

MÉRINVAL *pere, vivement.*

Promettez-moi de lui sauver la vie,
Et... je dis tout, Monsieur; tout vous est révélé.

MÉRINVAL *fils, bas à son pere.*

Mon pere...

Au Lieutenant Criminel.

Il ne sçait rien. Par la douleur troublé...
Je vous l'ai déjà dit, c'est un pere qui m'aime,
Qu'égare un fol espoir ... une tendresse extrême...

Pendant ce tems, Mérinval pere livré à sa douleur est au-devant du théâtre.

J'osois vous demander une grace. Le ciel
Veut me faire subir le sort le plus cruel,
Aux yeux mêmes d'un pere exposer ce supplice...
J'attendrai mon arrêt, soumis à la justice:
Mais du moins permettez qu'un fils, qui va mourir,
Avec son pere ici puisse s'entretenir.

LE LIEUTENANT CRIMINEL,
d'un ton pénétré.

Parlez-lui; j'y consens. Ce qu'un devoir austere
Voudra bien m'accorder, je suis prêt à le faire.
Croyez-moi, l'équité n'endurcit point le cœur;
Et nous devons toujours soulager le malheur.

En sortant, au Greffier.

Vous veillerez sur lui.

SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, LE GREFFIER.

Le Greffier eſt à l'extrémité de la ſalle, occupé à examiner des papiers, à les arranger. Les deux autres perſonnages ſont avancés preſque ſur le bord du théâtre, de ſorte qu'en parlant d'une voix peu élevée, ils ne ſçauroient être entendus des perſonnes qui ſeroient au fond. Le pere & le fils ſe regardent quelque tems ſans laiſſer échapper un mot.

MÉRINVAL *pere à ſon fils.*

VOILÀ donc mon ouvrage!
Mérinval! ô mon fils!

MÉRINVAL *fils.*

Armez-vous de courage;
Je vous réponds du mien.

MÉRINVAL *pere.*

Et tu veux, quand tu meurs,
Que je garde un ſecret qui cauſa tes malheurs!
Non, cruel, n'attends pas cet effort de ton pere;
Par quel charme invincible ai-je encor pu me taire?
Je vais tout déclarer ... aux juges aſſemblés
Expoſer des forfaits que l'ombre a trop voilés.
A la rigueur des loix, il faut une victime

Je la livre en leurs mains; moi seul ai fait le crime;
Moi seul suis déchiré par d'impuissants remords;
Que seul du châtiment...

MÉRINVAL *fils s'approchant de son pere.*

Contraignez ces transports:
On pourroit nous entendre.

MÉRINVAL *pere.*

Ah! que ces lieux, le monde,
Tout l'univers soit plein de ma douleur profonde!
Que mes pleurs, que mes cris soient partout entendus!
Qu'on sache que c'est moi... tous mes sens éperdus...

MÉRINVAL *fils.*

Un mot, mon pere, un mot.

MÉRINVAL *pere.*

Eh! que vas-tu me dire?
J'ai de tes volontés trop reconnu l'empire!

MÉRINVAL *fils.*

Ecoutez... *Il s'approche de son pere & d'une voix un peu moins élevée:*

Je ressens tout le prix de l'amour
Qui pour moi vous anime en cet horrible jour,
Et j'ai pu mériter un sentiment si tendre;
Combien vous m'êtes cher, mon sort doit vous l'apprendre?
Mais, mon pere!.. écoutez. Quel est votre dessein?
Que prétendez-vous faire en découvrant enfin
De nos malheurs communs la source épouvantable?

Mon pere criminel, en suis-je moins coupable?
Nous mourrons tous les deux; & pourquoi me ravir
L'espoir qui suit ma perte & semble l'adoucir?
Est-ce à vous d'augmenter la douleur qui me presse?
Il vous reste un enfant: un fruit de ma tendresse,
Peut-être, en ce moment, est prêt à voir le jour?
Mon pere, oubliez-moi; donnez-lui votre amour;
Etendez vos bontés sur l'enfant & la mere,
La mere... Consolez une épouse si chere;
Son malheureux époux lui coûte bien des pleurs!

MÉRINVAL *pere.*

Ah! de ton sort affreux tout ressent les rigueurs!
Elle m'accompagnoit, & changeant de pensée,
Tout-à coup de mes bras elle s'est élancée,
Et mes yeux presque éteints ont cessé de la voir;
Tu peux te figurer quel est son désespoir!

MÉRINVAL *fils.*

O ma chere Eugénie! elle aura craint ma vue;
La sienne irriteroit la douleur qui me tue.
Je n'ai fait cependant que remplir tous mes vœux;
En rougissant mes mains d'un sang trop odieux.

MÉRINVAL *pere.*

La victime est ce monstre!

MÉRINVAL *fils.*

Oui, Séligni lui-même.
Sans doute, j'ai servi la vengeance suprême;
Eh! mon bras pouvoit-il demeurer suspendu?
Rempli de vos malheurs, furieux, éperdu,

Je voyois, je voyois ma mere infortunée,
Par un complot affreux dans la tombe entraînée;
Du séjour de la mort elle poussoit des cris,
Appelloit la vengeance & l'attendoit d'un fils.
Sollicitant partout des lumieres certaines,
J'interroge, j'apprends que l'auteur de nos peines
Guidé par un motif, que j'ai peu recherché,
De retour en ces lieux, y demeuroit caché,
Qu'il les quittoit. Soudain je vole à son passage;
Je sens à son aspect s'accroître encor ma rage;
Impatient, je crie à ce monstre inhumain,
En m'élançant sur lui, les armes à la main:
Arrête, scélérat, homme indigne de vivre:
Arrête, à ma vengeance enfin le ciel te livre!
Connais ton ennemi, le fils de Mérinval.
A ce nom, d'un transport à mon transport égal,
Séligni me répond, agitant son épée:
C'est moi dont la fureur ne sera point trompée;
Du sang de Mérinval mon cœur est altéré,
Qu'à longs traits de ce sang mon cœur soit enivré!
Mon destin m'a poussé d'abîmes en abîmes;
Viens, viens: je vais te joindre à mes autres victimes.
A ces mots, l'un vers l'autre à la fois emportés,
Tous deux nous attaquons à coups précipités.
Mon glaive chancelant d'entre mes mains s'échappe;
Le lâche s'applaudit; déjà son bras me frappe;
Dans mon sein malheureux le fer s'alloit plonger.

Dirai-je que le ciel m'ait voulu protéger?
Mon glaive eſt reſſaiſi par une main avide,
Et vainqueur à mon tour, je fonds ſur le perfide;
Je le preſſe, l'atteins; ſon ſang jaillit. Je meurs,
Dit-il, le trépas ſeul éteindra mes fureurs.
Tu triomphes ... ma mort ne ſçauroit à ton pere
Rendre ni ſon ami, ſon enfant ... ni ta mere;
Ma mere! ſon image, à ces mots inſultants,
Revient, m'enflamme encor de tranſports plus ardents.
Vainement la pitié vouloit ſe faire entendre:
Je ne vois que ma mere & ſa plaintive cendre;
Alors tout ſentiment de mon cœur eſt banni:
De cent coups ma vengeance a frappé Séligni;
Je goûtois le plaiſir d'immoler le barbare;
Et c'eſt dans cet état que de moi l'on s'empare.

MÉRINVAL *pere en l'embraſſant.*

O malheureux enfant! devois-tu l'écouter,
Ce tranſport furieux, qui va tant me coûter?
Non, je n'en croirai point l'excès de ta tendreſſe;
D'un cœur ingénieux je découvre l'adreſſe:
Tu voudrois retarder ma fin de quelques jours.
Ta femme ... elle ſçait tout, Henri même, & je cours...

MÉRINVAL *fils l'arrêtant.*

Eh! mon pere, étouffez l'ardeur qui vous emporte:
Que la nature cede à la raiſon plus forte;
Je vous l'ai déjà dit: en révélant ici

Un secret, qui jamais ne doit être éclairci,
Vous courez à la mort, sans empêcher la mienne;
Avec moi condamné, vous subissez ma peine,
Mon pere, & quelle peine? on peut sçavoir souffrir
Les plus cruels tourments; on peut sçavoir mourir.
Mais supporter la honte!.. à cette image horrible,
Mon courage effrayé!.. l'effort m'est impossible...
Que sur un échaffaud ... mon pere.

MÉRINVAL *pere, en le pressant contre son sein.*

Ah! malheureux!
C'est donc moi...

MÉRINVAL *fils se retirant précipitamment des bras de son pere.*

N'allons point nous attendrir tous deux.
Mon trépas est certain; ne voyons plus ma vie;
Envisageons l'horreur qui suit l'ignominie;
Ah! mon pere! voilà la véritable mort,
Celle... non, je ne puis me résoudre à mon sort.
Il l'amene plus au-devant du théâtre & d'une voix plus basse:
Dans l'espoir de trouver un cœur qui fut capable
D'être ému de pitié sur ma fin déplorable,
J'ai tracé ce billet:
Il porte les yeux sur le fond du théâtre, tire un billet de sa poche, & le donne avec précaution à son pere.
Je le mets dans vos mains;
Songez bien que de vous dépendent mes destins.
Le pere veut lire le billet
Arrêtez; hors d'ici vous daignerez le lire.

Je ne dirai qu'un mot: ce mot doit vous suffire...
Mon pere est mon ami.

MÉRINVAL *pere.*

Je suis ton assassin!

MÉRINVAL *fils.*

Je voulois vous venger; j'ai rempli mon dessein.

SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, LE GREFFIER, LE GEOLIER.

Ce dernier entr'ouvre la porte; il vient chercher le prisonnier.

MÉRINVAL *fils*, *appercevant le geolier.*

On vient me rendre aux fers; que je vous voye encore!
Ne me refusez pas le bienfait que j'implore...
Je l'attends de mon pere.

MÉRINVAL *pere.*

Eh! comment te revoir?

MÉRINVAL *fils.*

L'intérêt (peu d'humains combattent son pouvoir)
D'une affreuse prison vous ouvrira la porte.
Que la nécessité sur votre amour l'emporte.
La honte est tout, mon pere, & l'on brave la mort.

Il s'en va.

Mérinval pere, au moment que son fils se retire, jette les yeux sur le billet & s'écrie :

Ah! barbare! d'un pere exiger cet effort!

Il sort accablé de douleur, après avoir remis le billet dans sa poche. La toile s'abaisse.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

Le rideau se lève. Le théâtre représente une prison.

MÉRINVAL *fils, seul, les fers aux pieds & aux mains, assis sur une pierre au bas d'un poteau & plongé dans le plus profond accablement. La prison n'est presque point éclairée.*

VOILA donc mon destin! le partage du crime,
Des fers! le déshonneur qu'un vil trépas imprime!
Hier, hier encor, je goûtois dans mon cœur
Cette paix des vertus, qui fait le vrai bonheur;
Je m'enivrois, au sein d'une épouse adorée,
D'une innocente ardeur par le ciel consacrée;
Le plus flatteur espoir m'avoit enfin séduit;
J'allois de mon amour recueillir l'heureux fruit:
Un enfant... misérable! ah! fuis, fuis la lumiere;
A ce jour détesté, n'ouvre point ta paupiere;
Que verrois-tu? ton pere au supplice entraîné...
Laisse-moi souffrir seul le malheur d'être né...
Mais, touché de ses maux, j'ai dû venger ma mere,
Mon pere trop crédule, une famille entiere,

Moi-même qui d'un monstre ai reçu des mépris...

En regardant ses fers.

Et d'un noble transport voilà quel est le prix!
Si j'ai servi l'honneur, l'amour & la nature,
Dans un sang odieux, si j'ai lavé l'injure,
Sans doute j'offensai ce ciel, qui m'en punit!
De la terre à jamais son courroux m'a proscrit.
Je sçaurai me soumettre au bras qui me châtie.
Mais, subir une fin que suivra l'infamie,
Laisser ce souvenir aux forfaits destiné,
A l'opprobre éternel voir mon nom condamné,
Quand j'espérois m'ouvrir une carriere illustre,
Sur ma famille enfin répandre un nouveau lustre:
Quand j'aimois la vertu, le véritable honneur:
Quand l'estime publique assuroit mon bonheur!..
Et n'ai-je pas toujours mon cœur, ma propre estime?
Vengeur de mes parents, ai-je commis un crime?
Que l'univers me croie un lâche meurtrier:
A mes yeux il suffit de me justifier.
Au jugement d'autrui peut-on être sensible?
La vérité; voilà le juge incorruptible,
Le témoignage seul qu'on doive rechercher,
Et qui n'aura jamais rien à me reprocher...
Malheureux! où m'égare une infortune extrême?
Pour conserver l'honneur, à l'aveu de soi-même,
Je sens qu'il faut encor joindre l'aveu d'autrui;
Et c'est-là sans retour ce qu'on m'ôte aujourd'hui!..
Mon pere ne vient point adoucir ma souffrance!

Jusqu'à ma femme, hélas! qui fuit de ma présence!
Sans témoins, sans appuis, on laisse ma douleur!
C'est à ces premiers traits que s'offre le malheur!
Cherchons donc en nous-même un soutien secourable.
Dans les maux inouis dont le fardeau m'accable,
Il n'est plus qu'un espoir pour un infortuné:
De vous aussi, grand Dieu! serois-je abandonné?
On ouvre la porte de la prison.
Que va-t-on m'annoncer! finit-on ma misere?

SCENE II.

MÉRINVAL *fils*, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Il attache à la porte de la prison en dedans une espece de lampe.

Vous allez à l'instant voir Monsieur votre pere.

MÉRINVAL.

Mon pere! est-il possible! oh! combien je vous doi,
Mon ami! *à part.* Quelque espoir luiroit encor pour moi!

LE GEOLIER.

Que ne puis-je, Monsieur, vous être plus utile!
Ce n'est point l'intérêt qui m'a rendu facile:
De ce qui me conduit j'ignore la raison:

A votre pere, enfin, j'ouvrirai la prison.
Je manque à mon devoir, mais mon cœur... Il
m'entraîne;
Oui, vous m'attendrissez... je ressens votre peine;
Il semble que c'est moi qu'on ait chargé de fers,
Qui souffre!..

MÉRINVAL.

A ma douleur ces sentiments sont chers!
Que ma reconnaissance, hélas! est imparfaite!
Mon pere, de son fils acquittera la dette;
Je n'ai rien que des pleurs... qui bientôt vont tarir!

LE GEOLIER.

Croyez... je voudrois bien, Monsieur, vous secourir;
Si votre liberté dépendoit de mon zele!..
Aux ministres des loix je dois rester fidele,
Vous êtes à ma garde.

MÉRINVAL.

Eh! je ne prétends pas
M'affranchir.. je ne veux.. que le plus prompt
trépas..
Mon pere... il tarde bien à s'offrir à ma vue!
Sous l'excès de ses maux mon ame est abattue!

LE GEOLIER.

Il est si pénétré de votre sort cruel!
Il gémit, il s'écrie, il implore le ciel,
Aux pieds des magistrats court & se précipite,
Succombe au désespoir, se ranime, s'irrite;
Sa vieillesse, des pleurs, des sanglots redoublés,

Voilà

Voilà ce qu'il préſente à nos juges troublés.
On le plaint; cependant...

MÉRINVAL.

Vous craignez de pourſuivre?
Voudroit-on m'allarmer? qu'on me parle de vivre.
Achevez, mon ami, la mort... vous vous taiſez!
Parlez!

LE GEOLIER.

Eh! quel chagrin, Monſieur, vous me cauſez!

MÉRINVAL.

Je vous entends; je ſçais que ma fin eſt prochaine.
Je vous l'ai dit: ce coup, je le reçois ſans peine;
C'eſt le terme d'un ſort... que je ne ſoutiens plus.
Je ſens s'anéantir mes eſprits confondus.
Sans doute, on peut mourir; la raiſon, le courage
Nous aident à franchir ce terrible paſſage:
Mais la honte... la honte... eh! quel cœur affermi!..
Le mien... eſt-il bien vrai?.. vous ſeriez mon ami?..

On entend un bruit de clefs.

LE GEOLIER.

J'entends du bruit, Monſieur; je vous quitte; peut-être
Votre pere en ces lieux...

Il ſort.

SCENE III.

MÉRINVAL *seul, après un repos.*

IL a craint de paraître!
Non, il ne viendra point! j'ai perdu tout espoir!
Il faudra donc subir mon arrêt, sans le voir,
Sans inonder son sein de mes dernieres larmes!
Sa présence eût d'un fils adouci les allarmes;
Il me refuse tout, dans ces affreux moments,
Jusques à la douceur de ses embrassements!
Sa tendresse du moins auroit...

SCENE IV.

MÉRINVAL *fils*, MÉRINVAL *pere*.

Le geolier amene celui-ci à la porte & la ferme sur lui.

MÉRINVAL *fils*.

C'EST vous, mon pere!
Eh bien! m'apportez-vous le secours que j'espere?..
M'aimerez-vous assez pour vaincre un sentiment
Qui me feroit subir un arrêt diffamant?
Hélas! c'est aujourd'hui que l'aveugle tendresse

Deviendroit, ô mon pere! une vaine faibleſſe,
Et le dernier effort de l'amour paternel
Eſt de ſauver un fils de l'opprobre éternel.
Mon honneur... vous gardez mon pere, le ſilence!..
Vous toucheroit-il moins qu'une triſte exiſtence
Dont par votre pitié je ſerai délivré?
Hé quoi! je vous aurois vainement imploré!
Vous ne répondez point!

MÉRINVAL *pere, avec emportement.*

Et tu pouvois l'attendre,
Cet horrible bienfait, du pere le plus tendre?
Qui! moi! que dans ton ſein je porte le trépas,
Que la mort de mon fils... Ah! tu ne conçois pas...
Malheureux!.. tu n'as point les entrailles d'un pere;
C'eſt à nous, c'eſt à nous que la nature eſt chere,
Qu'elle inſpire un amour trop peu connu de toi!
Non, il n'eſt point de pere aſſez maître de ſoi,
Pour exiger d'un fils cet affreux miniſtere...
Et quand je forcerois la nature à ſe taire;
Quand ſur moi la raiſon prendroit quelque aſcendant,
Qu'elle balanceroit cet amour ſi puiſſant;
Que la néceſſité, dans cette conjoncture,
M'impoſeroit ſa loi ſi cruelle & ſi dure;
Lorſque, ſûr de mon cœur, je voudrois l'aſſervir
Juſqu'à déterminer ma main à t'obéir:
Crois-tu que cette main incertaine & tremblante
Ne refuſeroit pas de ſervir ton attente?

Un pere... préſenter du poiſon à ſon fils!

MÉRINVAL *fils*, *avec vivacité.*

Et vous avez bien pu...

MÉRINVAL *pere.*

Pourſuis, cruel, pourſuis:
Je t'entends: *En pleurant.*
C'eſt mon fils qui me fait ce reproche!

MÉRINVAL *fils.*

Mon pere, pardonnez... l'inſtant fatal approche;
Contemplez l'échaffaud... quel mot j'ai prononcé!
Sous vos yeux il s'éleve, il eſt déjà dreſſé;
D'un peuple impatient la foule répandue,
De mon trépas bientôt raſſaſiera ſa vue...
Mon pere.. eh! quelles mains contre moi s'armeront?..
Ma femme, mon enfant... ciel! ils partageront
La vile flétriſſure à ma fin imprimée!
Ma honte avec le tems ſera plus confirmée!
Vous-même, dévoré de regrets impuiſſants,
Voyez mon deshonneur ſouiller vos cheveux blancs,
Le préjugé cruel pourſuivre votre vie,
Charger votre tombeau de mon ignominie,
A l'éternelle horreur notre nom réſervé,
Dans les faſtes du crime être à jamais gravé,
Mon deſtin accabler une famille entiere,
Ma poſtérité même.., & vous m'aimez, mon pere!

MÉRINVAL *pere.*

Tu voudrois...

MÉRINVAL *fils.*

Sur mon sort ouvrir enfin vos yeux,
Dompter une pitié trop funeste à tous deux,
Triste effet de la crainte, & non de la tendresse!
Pour quelques jours de plus, hélas! qu'elle me laisse,
Du sombre désespoir, d'horreurs environné,
Je subis un trépas, qu'elle m'eût épargné.
Ah! sans doute à mes vœux l'amitié moins rebelle
M'auroit osé donner cette preuve de zele;
Son courage eût été plus sûr, plus affermi:
Mais, j'implorois un pere, & non pas un ami.

Pendant ce tems Mérinval pere parcourt le théâtre; il lui échappe des signes d'une violente agitation; quelquefois il s'appuie, regarde son fils, leve les yeux au ciel, les abaisse vers la terre, gémit, paroît en un mot souffrir des douleurs qu'il veut cacher.

MÉRINVAL *pere, en pleurant.*

Que dis-tu, malheureux?

MÉRINVAL *fils, avec transport.*

Que moins faible & plus tendre,
Mon ami généreux ne m'eût point fait attendre
Un don qui me sauvoit, m'assuroit pour toujours
Cet honneur, mille fois préférable à mes jours;
Qu'il m'auroit apporté d'une main assurée...
De violents transports votre ame est déchirée!
Vous gémissez!.. vos yeux de larmes sont couverts!..

Ce ne sont point des pleurs qui briseront mes fers,
Qui me préserveront du plus honteux supplice...
Si l'amour vous anime, il est tems qu'il agisse,
Que la raison l'emporte en ce combat douteux.
Donnez... ce que j'attends; & détournez les yeux.

MÉRINVAL *pere, faisant quelques pas sur le théâtre & en s'écriant:*

Mon fils! mon fils!

MÉRINVAL *fils.*

Cédez. Le tems fuit; il nous presse.
Oui, que cette raison guide votre tendresse:
Mon pere, elle n'aura jamais plus éclaté;
Fléchissons sous le joug de la nécessité.
Le ciel sçait qu'à regret disposant de ma vie,
Je brise malgré moi la chaîne qui me lie;
Mais quel autre remede opposer à mes maux?..
Serions-nous réservés à des tourments nouveaux?..
Loin de nous, écartons de timides allarmes;
Ma femme, mon enfant pourront sécher vos larmes,
Adoucir le chagrin qui vous est destiné...
Parlez-leur quelquefois de cet infortuné,
Qui cher à votre amour, vous adora, mon pere,
Qui demande à vos mains de fermer sa paupiere...
Nous nous attendrissons... mon courage incertain...
Pour la derniere fois, ouvrez-moi votre sein...
Et... *Il se jette dans les bras de son pere, où il demeure quelque tems; ensuite il s'en retire avec vivacité & prenant un ton ferme:*

Ce présent, enfin, daignez me le remettre.

MÉRINVAL *pere, toujours plus agité & d'une voix ténébreuse.*

A mon sort plein d'horreur il faut donc me soumettre,
Et suivre, vers le crime emporté malgré moi,
De la fatalité l'impérieuse loi!
Ce n'étoit pas assez, pour combler ma misere:
Dieu! quel destin!.. d'avoir empoisonné la mere!
Il me falloit encore empoisonner le fils!..
Eh bien!.. sois satisfait: à tes vœux j'obéis;
J'ai subjugué mon cœur; vainement ma main tremble;
Tiens; prends; reçois la mort... nous périrons ensemble.

Il tire de sa poche une petite boîte, qu'il présente à son fils.

MÉRINVAL *fils.*

Que dites-vous?.. *Le pere laisse tomber cette boîte de ses mains. Il se trouve mal & va s'appuyer près d'une colonne.*

Mon pere!.. *Il accourt à son pere.*

MÉRINVAL *pere.*

Embrasse-moi... je sens...
Mérinval... ô mon fils... mes regards expirants...

MÉRINVAL *fils.*

Quel secours lui donner?..

SCENE V & *derniere.*

MÉRINVAL *fils*, MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI, LE GEOLIER.

EUGÉNIE *accourant avec un papier à la main, & suivie du geolier.*

GRACE, grace.

MÉRINVAL *fils.*

Eugénie...

Il lui montre son pere.

Accourons tous...

Le geolier ôte les fers à Mérinval ; tous les acteurs entourent le pere.

MÉRINVAL *pere, comme revenant du sein de la mort, s'écrie :*

Mon fils ne perdra point la vie!

EUGÉNIE.

Oui, mon pere, il vivra cet époux adoré :
Croyez-en ma tendresse & ce gage assuré.

Elle présente à Mérinval pere le papier qu'elle a entre les mains : il veut le prendre & ses mains défaillantes le laissent échapper. Henri le ramasse, & y jette les yeux avec des transports de joie. Mérinval pere est agité de mouvements convulsifs.

Le Roi, le Roi touché de mon récit sincere,

Avec rapidité.

A pris

A pris en ma faveur les sentiments d'un pere ;
En mourant, Séligni vaincu par le remord,
A confirmé l'aveu d'un trop malheureux sort ;
Du ciel prêt à punir, redoutant la menace,
Pour Mérinval lui-même il a demandé grace.
Par sa clémence enfin le Monarque entraîné
Rompt les fers d'un époux & tout est pardonné.

MÉRINVAL *fils à son pere.*

Mon pere... sur son front la pâleur répandue...
Il retombe !. Grand Dieu !. quelle atteinte imprévue ?.
Otons-le de ces lieux. *ils veulent le transporter.*

MÉRINVAL *pere.*

Je puis mourir ici.
Mes enfants, de ce ciel le courroux adouci
Vous épargne, & ne prend que moi seul pour victime :
Il est juste. *A son fils.*
Ton pere a seul commis le crime.
Sur la foi d'une erreur saisie avec transport,
A deux infortunés j'ai pu donner la mort,
Outrager la nature, immoler l'innocence,
Et j'éprouve d'un Dieu la suprême vengeance.

MÉRINVAL *fils.*

Permettez que nos soins...

MÉRINVAL *pere.*

Inutiles secours !
Ce moment a fixé le terme de mes jours ;

Il eſt temps de finir un deſtin miſérable.

En ſe relevant, & d'une voix plus forte, à ſon fils.

Avois-tu pu penſer qu'un pere fut capable
De t'apporter la mort... ſans t'avoir prévenu?

MÉRINVAL *fils.*

Vous auriez... le poiſon...

MÉRINVAL *pere.*

A mon cœur parvenu...
Un froid... je ſens... le jour... a ceſſé de me luire...
Mes enfants.. mon cher fils, que dans tes bras.. j'expire.

Mérinval pere, tombe aux pieds de la colonne.

MÉRINVAL *fils ſe jettant ſur le corps de ſon pere.*

Mon pere... *à Eugénie qui veut le relever.*
Ah! laiſſez-moi: tout m'accable aujourd'hui!
Non... ne m'empêchez point de mourir avec lui.

La toile tombe.

EFFETS

DE LA VENGEANCE.

LETTERS

EFFETS
DE LA VENGEANCE.

RELATION D'UN RELIGIEUX.

Ma naiſſance eſt noble; & mon nom, qui n'eſt ici connu que du ſupérieur, jouit de quelque conſidération dans ma province. Je ne releverois pas un avantage ſi frivole aux yeux de la religion, s'il n'avoit été la ſource de tous les malheurs de ma famille & des miens. Ma jeuneſſe s'étoit paſſée au ſervice; & m'étant retiré dans mes terres, j'y vivois tranquillement dans un heureux mariage. Sans être d'une humeur difficile, il m'arriva de traiter avec quelque hauteur un de mes vaſſaux, qui voyoit trop familiérement la femme-de-chambre de ma femme, & que mes avis, plus d'une fois répétés, n'avoient pas eu le pouvoir d'arrêter. Je lui défendis l'entrée de ma maiſon, avec d'autant plus de force, qu'ayant conſulté les diſpoſitions de cette fille, j'avois cru lui trouver de l'éloignement pour le mariage & le deſir de garder ſa condition. J'appris néanmoins qu'il continuoit de la voir. Cette réſiſtance m'irrita. Je paſſai chez lui, où le trouvant ſeul, mes reproches furent vifs. Il répondit avec inſolence; & dans un mouvement de colere, je

le maltraitai de quelques coups : il les souffrit sans révolte; mais au moment que je me tournois pour le quitter, il se jetta furieusement sur moi, il me terrassa; & m'ayant fort maltraité à mon tour, sa crainte pour l'avenir le fit parler de m'ôter la vie. J'étois sans épée; & quand j'aurois été mieux armé, la défense m'étoit impossible, sous le poids d'un vigoureux payſan, qui me pressant l'estomac de ses deux genoux, me serroit le gosier d'une main; & de l'autre paroissoit chercher son couteau pour m'égorger. Je demandai grace : on me l'accorda; mais ce fut après m'avoir fait jurer, par tout ce qu'il y a de sacré au ciel & sur la terre, que je ne me ressentirois pas de mon aventure & que jamais je ne penserois à la vengeance. A cette condition, que j'acceptai sans réserve, on me laissa la liberté de me retirer.

Pendant quelques jours, la honte d'un si cruel incident, & la force du lien que je m'étois imposé, faillirent de me faire perdre la raison. Je n'avois aucun témoin de mon opprobre, & le payſan se garda bien de le publier; mais c'étoit mon cœur dont je ne pouvois étouffer les cris. Enfin, ne soutenant point une situation si violente, je pris le parti d'assembler chez moi toute la noblesse de mon voisinage; & dans un conseil secret, exposant le cas à mes plus chers amis &

mes plus proches parens, intéressés, autant que moi-même, au maintien de nos droits & de notre honneur communs, je leur demandai quelle conduite je devois tenir, ou celle qu'ils tiendroient à ma place? Après une longue délibération, ils me condamnerent, d'une seule voix, à l'exécution de ma parole; avec cet avis, dont mon malheur m'apprit la sagesse, qu'indépendamment de la modération convenable à la supériorité du rang, un gentilhomme ne doit pas maltraiter ses vassaux, s'il n'est le plus fort. Une si grave décision calma mes transports; car tel est l'honneur du monde, que souvent on le fait plus consister dans l'opinion d'autrui, que dans la nature des choses, ou que dans l'idée qu'on s'en fait soi-même. Cependant je déclarai à mon ennemi, que je ne le souffrirois pas sous mes yeux, & que pour jouir du pardon que je lui avois accordé, il devoit abandonner mes terres. Cet homme étoit riche. Il sentit qu'avec la fidélité même, qu'il me connaissoit pour mes promesses, j'avois cent moyens de le chagriner, dont il ne pourroit être à couvert. Il prit le parti de vendre tout son bien & de s'établir dans une paroisse voisine. Je fus informé qu'en quittant la mienne, il emportoit contre moi une haine qui ne me surprit point, quoique j'eusse pu la croire épuisée par mon aventure; ou

calmée par ma patience. Il perdoit quelque chose à changer de domicile : d'ailleurs sa malignité m'étoit connue ; au fond, je la crus trop impuissante, pour me laisser le moindre sujet d'alarme. Quelques mois, qui se passerent tranquillement, me la firent oublier.

L'hiver suivant, il nous vint quelques troupes de cavalerie pour la consommation des fourrages, dont l'abondance est extrême dans notre canton. J'eus ma part de ces hôtes militaires. Les chefs trouverent chez moi une maison ouverte & commode. Il m'étoit resté du goût pour une profession que j'avois exercée si longtems ; & la politesse des officiers qui m'étoient échus, répondit parfaitement à la mienne. Tout l'hiver fut une chaîne de plaisirs.

J'étois dans cette heureuse disposition, lorsqu'un mot d'écrit, dont le caractere m'étoit inconnu, fut jetté dans mon cabinet. Il contenoit, sans prélude & sans explication, une simple exhortation à veiller sur la conduite de ma femme. La jalousie étoit une faiblesse que je ne connaissois pas : cependant l'avis me venoit avec si peu d'affectation, qu'il me fit jetter les yeux sur mille choses que je n'avois jamais observées : je ne vis rien de suspect. Le major du régiment & quelques autres officiers, qui ne s'éloignoient pas du château, avoient pour ma femme toute la

politeſſe qui diſtingue la nobleſſe militaire ; la décence & l'honneur y regnoient. Je repris ma confiance pour une femme reſpectable, qui m'avoit donné deux fils & dont je n'avois jamais reçu le moindre chagrin.

Quinze jours après, un autre billet ſe retrouve au même lieu; c'étoit un reproche d'aveuglement ſur les lumieres qu'on m'avoit données: il ne fit pas plus d'impreſſion ſur moi. Enfin, un troiſieme écrit, mais plus étendu, quoiqu'auſſi froid dans les termes, m'apprenoit ouvertement que, par un excès d'indulgence, j'avois laiſſé parvenir le mal au comble, & que ma femme ne ſe bornant plus aux plaiſirs du jour, recevoit chaque nuit ſon amant. Il n'étoit plus queſtion de défiance, de quelque main que ce billet fût venu: on me déclaroit un crime avéré: l'accuſation portoit ſa preuve. Hélas! j'avoue que la rage ſuccéda trop tôt à l'inſenſibilité; c'eſt le premier de mes crimes, ou de mes malheurs. Il en a produit tant d'autres, que dans ce lieu même où je me ſuis condamné à les pleurer nuit & jour, je ne puis diſtinguer le plus funeſte.

Mon tranſport m'auroit porté ſur le champ à des exécutions ſanglantes, ſi j'avois mieux connu mes victimes. Mais la nuit n'étant pas éloignée, j'obtins de moi-même ce retardement pour ma vengeance; enſuite, faiſant réflexion que j'aurois

peine à m'introduire ſans bruit dans l'appartement de ma femme, je pris une autre réſolution: ce fut de faire appeller ſa femme-de-chambre, qui ne pouvoit ignorer ma honte, & de la mettre dans mes intérêts par la douceur ou l'effroi. Cette fille vint & me demanda ingénuement mes ordres. Je m'efforçai de prendre un front tranquille, & j'exigeai d'elle une ſincérité qu'elle me promit. „ Que ſe paſſe-t-il, lui dis-je, dans „ l'appartement de votre maîtreſſe ?" Elle affecta de l'étonnement. „ Oui, repris-je, que „ s'y eſt-il paſſé depuis quelques nuits ?" Après m'avoir regardé d'un œil incertain : „ mais „ n'eſt-ce pas vous, Monſieur, que j'entends „ paſſer par la garde-robe, & qui ne vous reti- „ rez que vers le jour ? Non," répondis-je, d'un ton qui trahiſſoit ma fureur. „ Je l'ai cru „ juſqu'à préſent, reprit-elle; mais en exigeant „ de moi la vérité, vous me faites ouvrir les „ yeux ſur ce que j'ai toujours craint de vérifier „ moi-même." Et ſans attendre de nouvelles inſtances, elle me parla de pluſieurs familiarités qu'elle avoit remarquées depuis longtems entre ſa maîtreſſe & Meſſieurs les officiers. Je l'interrompis, pour me ſoulager: „ c'eſt aſſez, lui „ dis-je. Je vous propoſe la mort ou des ré- „ compenſes: ſi vous m'aidez cette nuit à recon- „ naître l'amant de ma femme, je ne mets pas

„ de bornes à mes bienfaits. Si vous manquez „ de discrétion, je vous tue de ma propre main." Elle me promit une obéissance à toute épreuve.

La nuit arriva. Je me rendis, par divers détours, à la garde-robe de ma femme; & j'y étois attendu par ma confidente. J'étois armé d'un poignard, dans la résolution de ne pas revenir sans l'avoir ensanglanté: j'entendis du bruit. „ Est-ce lui," dis-je à la femme-de-chambre? Elle me pria de me contraindre un moment, tandis qu'elle jetteroit les yeux dans la chambre de Madame. „ C'est lui," me dit-elle à son retour: „ il étoit entré par ici; mais peut-être „ a-t-il conçu quelque défiance: il vient de „ sortir par la porte de l'appartement." J'étois furieux. —— „ Mais n'avez-vous pas pris soin „ de l'observer au passage? Qui est-il?" Je lui vis de l'embarras, que je n'attribuai qu'à de vains égards pour sa maîtresse. „ Qui est-il," reprisje d'un ton plus terrible? Elle m'assura timidement que c'étoit le Major. „ Il périra," ne pus-je me défendre d'ajouter entre mes levres; & courant vers la route qu'il avoit prise, j'entendis effectivement quelqu'un qui traversoit l'antichambre, & qui sortit par la cour, à la faveur des ténebres.

Ma délibération, pendant quelques instants, fut entre l'idée de retourner à l'appartement de

ma femme & de la poignarder dans son lit, ou d'attendre une plus heureuse occasion, pour surprendre les coupables & les immoler tous deux à la fois. Mais comme il ne me restoit aucune ombre d'incertitude, je me déterminai pour un troisieme parti, qui me sembloit entraîner moins de lenteur, & qui, d'un autre côté, s'accordoit mieux avec mes idées d'honneur. Je résolus, dès le jour suivant, de faire tirer l'épée au Major. La justice de ma cause me répondoit du succès, autant que mon courage & mon expérience dans les armes; & je remettois à tirer une autre vengeance de ma femme.

Le lendemain, à peine le jour vint m'éclairer, que m'étant rendu chez mon ennemi, je l'engageai à faire un tour de promenade avec moi; & sans la moindre explication, je lui déclarai qu'il falloit se battre: il parut surpris; mais la fermeté ne lui manqua point. „ Après l'affaire," me dit-il fiérement, „ vous m'apprendrez ce qui vous of- „ fense;" & se défendant de bonne grace il me fit une profonde blessure au côté. Elle ne m'affaiblit point; & je lui portai, dans la poitrine, un coup qui le fit tomber sans vie. Ciel! que vos conseils sont impénétrables & vos jugements terribles!

Le soin que j'eus aussitôt de faire enlever le corps, & la faveur des autres officiers à qui je confiai ma querelle, mais j'en déguisai la cause,

aiderent à faire paſſer cette mort pour l'effet d'une maladie ſubite. Les ſoupçons publics, s'il y en eut quelques-uns, furent enſevelis avec le malheureux objet de ma haine. Mais il m'étoit impoſſible de cacher ma bleſſure dans l'intérieur de ma maiſon. L'empreſſement de ma femme fut ardent autour de moi. Sa douleur parut extrême: elle ne me perdoit pas un moment de vue. Autant de noirceurs dans mon imagination ulcérée, autant d'inſultes pour mon honneur & d'attentats contre mon repos. Je reçus ſes ſoins comme de nouvelles perfidies; je n'attribuai ſes larmes qu'à la douleur de ſa perte; & cette cruelle idée qui m'aigriſſoit le ſang, retarda longtems ma guériſon. Le quartier des troupes fut changé dans l'intervalle. Enfin je me rétablis aſſez pour exécuter mes projets de vengeance, & toutes mes ſuppoſitions ne pouvoient les avoir affaiblis.

Cependant, je me dois ce témoignage, qu'il s'éleva plus d'un combat dans mon cœur. La voix de l'humanité ſe fit entendre & plaida fortement contre l'honneur outragé. Mon aventure étoit ignorée; ma honte ſecrette. J'avois eu la force d'étouffer juſqu'à mes plaintes: je me demandai pourquoi je n'aurois pas celle d'oublier l'injure même? M'aviliſſoit-elle plus à mes propres yeux, que celle du payſan dont j'avois

sacrifié le ressentiment à l'autorité de mes amis? D'ailleurs, n'étoit-elle pas plus qu'à demi-vengée, par le sang du plus odieux des deux coupables? Et ce qui manquoit à ma satisfaction, la mort d'une femme, étoit-il donc si flatteur pour un homme de courage? Je pouvois abandonner la mienne à sa propre honte; à ses éternels remords, & la croire assez punie par un silence froid & méprisant, dont elle n'auroit pas plus de peine à deviner la cause, que celle de ma blessure & de la mort subite de son amant.

Le tems auroit pu fortifier ces réflexions & les rendre plus puissantes; mais un autre abîme s'ouvrit sous mes pieds. Ma femme se trouva grosse de plusieurs mois. Elle avoit attendu ma guérison, pour m'en avertir: ce fut son excuse; & l'agitation continuelle où j'avois été pendant le cours des remedes, joint au silence que j'avois gardé sur mon accident, lui donnoit assez de vraisemblance: cependant je n'y vis qu'une horrible confirmation de sa perfidie. Ma blessure, qu'on avoit d'abord jugée fort dangereuse, lui avoit fait espérer ma mort, qui l'auroit mise à couvert, elle & le fruit de son désordre. Elle me voyoit guéri: l'aveu devenoit forcé. Toujours l'imposture à côté du crime. Je me souvenois aussi que, pendant l'hiver, j'avois eu peu de familiarité avec elle; & je croyois trouver

des rapports de tems, entre ſon état & les avis que j'avois reçus. Jugez quelle révolution dans un cœur qui commençoit à mollir! Sa mort fut jurée. Avec l'infamie dont j'étois couvert, je ne pouvois ſoutenir l'idée de voir entrer dans ma famille un enfant qui ne m'appartenoit pas, qui prendroit mon nom, qui partageroit la ſucceſſion de mes fils. Nommez cette furieuſe réſolution, oubli du ciel, égarement de raiſon, tranſport de fureur; je ne déſavoue rien. Ce n'eſt pas de l'innocence que je vous ai promis.

Mon emportement diminua ſi peu, qu'ayant employé le reſte du jour & le lendemain à me procurer un puiſſant ſoporatif, je le lui fis avaler, le troiſieme jour, dans ſes aliments. Elle n'y réſiſta point. On la trouva morte, le jour d'après, dans ſon lit. A la vérité, il me vint à l'eſprit de la faire ouvrir, ſous prétexte de reconnaître la cauſe d'une mort ſi prompte; mais au fond, pour faire donner le ſceau du Chriſtianiſme au malheureux fruit qu'elle portoit dans ſon ſein & qui ne pouvoit longtems lui ſurvivre. Il étoit trop tard. La mere & le fils furent enterrés avec une pompe qui ſatisfit mon orgueil, en achevant de raſſaſier ma vengeance.

Si je ſuis capable, Monſieur, de vous faire ce récit d'une voix ferme & de m'en retracer toutes les circonſtances, ſans pouſſer les plus

douloureux gémiſſements, ne l'attribuez qu'à la même faveur du ciel, qui m'a conduit dans cette retraite, pour les expier par une pénitence, dont vous conviendrez bientôt que je ne puis redoubler trop les rigueurs. Alors même je ne fus pas exempt du trouble & de la terreur qui marchent toujours à la ſuite des grands crimes. Inſenſiblement je tombai dans une mélancolie qui me donna du dégoût pour mes plus cheres occupations. Je renonçai par degrés, à la chaſſe, à l'agriculture, au commerce de mes amis & de mes voiſins. Je ne pouvois être ſeul, ni ſouffrir la compagnie. La vue des hommes m'étoit à charge, & la ſolitude m'épouvantoit. La lecture, ce remede ſi vanté pour les maux de l'ame, ne ſuſpendoit pas les miens: elle n'avoit plus la force de m'attacher. Après des jours d'un mortel ennui & d'une langueur inſupportable, j'attendois l'aſſoupiſſement du ſoir, comme la derniere reſſource des malheureux; mais ſi le ſommeil s'arrêtoit quelquefois dans mes yeux, c'étoit pour m'offrir d'affreux phantômes & d'autres objets d'effroi, qui rendoient la nuit auſſi redoutable pour moi que le jour.

Je rappellai de la capitale l'aîné de mes fils, qui venoit d'y achever le cours de ſes exercices. Il méritoit mon affection. Sa préſence calma quelque tems mes eſprits. Enſuite les ſoins que je donnai

donnai à perfectionner son éducation, me firent un peu sortir de la langueur & de l'oubli de moi-même, où j'étois depuis deux mois. J'espérai du tems & du remede que j'éprouvois, cette paix du cœur qui s'étoit refusée à tous mes efforts.

Dans cette nouvelle situation, on me remet une lettre. Je l'ouvre. Jugez des infernales vapeurs qui me saisissent, par la force immédiate de leurs effets : à peine l'ai-je parcourue des yeux, qu'un froid mortel me gagne le cœur. Ma vue se trouble; la terre se dérobe sous moi. „ Je meurs!" m'écriai-je douloureusement, &, sans prononcer un mot de plus, je tombe entre les bras de mon fils, qui s'efforçoit inutilement de me soutenir. Il m'auroit cru mort, en effet, si la furieuse agitation, plutôt que l'épuisement de mes esprits, ne m'eût causé des mouvements convulsifs, qui rendoient témoignage de ma vie. La connaissance me fut rappellée par de prompts secours. Je m'assis : je revins entierement à moi, mais avec un reste de convulsions, dont les douleurs étoient fort aiguës : elles ne m'empêcherent pas de faire une attention plus pressante que tous mes tourments. La funeste lettre étoit à terre. Mon fils & mes domestiques ne soupçonnoient pas qu'elle eût la moindre part à mon accident; & je reconnus que le paysan même qui me l'avoit apportée, n'étoit pas mieux

inſtruit. Cependant j'ordonnai d'abord à tous mes gens de ſe retirer ; & recommandant, en deux mots, à ceux que je connaiſſois les plus fideles, de veiller ſur le porteur, je lui dis, ſans affectation, de ſortir avec eux & d'attendre ma réponſe.

Mon fils demeura ſeul avec moi. Cette préparation & ma contenance, moins faible que pâle, ſombre & conſternée, lui cauſoient une ſurpriſe qui le rendoit immobile. Je lui fis ſigne de prendre la lettre. Approchez, lui dis-je, & liſez vous-même. Pendant ſa lecture, j'eus les yeux fermés, j'eus la tête penchée ſur mon ſein, & les mains collées ſur mon viſage, pour arrêter les cris, ou cacher les larmes qui pouvoient m'échapper malgré moi.

Ce fatal écrit, dont il eſt impoſſible que vous deviniez l'auteur & que vous vous figuriez jamais toute la noire malignité, étoit du vaſſal que j'avois forcé de quitter mes terres; & que m'offroit-il ? D'épouvantables éclairciſſements ſur l'hiſtoire de ma femme & ſur mon malheur. On s'applaudiſſoit d'abord d'une complette vengeance, qu'on appelloit un triomphe; enſuite j'étois traité d'imbécille & de miſérable dupe, qui donnoit d'un coup dans le piege & qu'on n'avoit pas aſſez de plaiſir à tromper. Ma femme & les officiers ne m'avoient pas offenſé. Tous les billets

d'avis étoient faux : j'en devois reconnaître le caractere dans la lettre que j'avois devant les yeux. Ils étoient venus de la même main qui m'avoit appris à vivre dans une autre occasion, mais moins qu'elle n'auroit dû; puisqu'après en avoir obtenu la vie, j'avois eu l'indignité de chasser honteusement celui de qui je l'avois reçue. C'étoit la femme-de-chambre, qui, de concert avec lui, m'avoit glissé les billets & s'étoit fait un jeu, comme lui, de me rendre malheureux & méprisable, pour se venger de l'obstacle que j'avois mis à son établissement. C'étoit lui qui venant passer souvent la nuit avec elle, s'étoit caché fort adroitement dans la chambre de ma femme, en étoit sorti de même, & que j'avois pris pour le Major. Graces à mes folles visions, tout leur avoit réussi. Ils étoient vengés tous deux. Ils m'en informoient dans le ravissement de leur cœur. Ils alloient jouir de leur satisfaction & rire de mes fureurs dans des lieux où ils me défioient de les découvrir. A la vérité ils regrettoient la malheureuse fin du Major & de ma femme, dont ils n'avoient à faire aucune plainte; & je devois bien juger que s'ils avoient eu sur ce double meurtre, des preuves aussi claires qu'elles leur sembloient certaines, ils m'en auroient fait porter la peine sur un échaffaud. Mais leur chagrin d'un côté, tournoit de l'autre à leur joie : ils

me laiſſoient la honte de ma ſottiſe & le remords de mes crimes.

Le premier rayon de cette affreuſe clarté avoit failli de m'ôter la vie. Chaque mot d'une telle complication d'horreurs, répété dans une lecture lente & diſtincte, me fit éprouver comme autant de nouvelles morts. Mais je me roidis contre leur cruelle atteinte avec toute la force que j'avois tâché de recueillir. Mon fils, quoique plein de ſa lecture & ſoupçonnant ſans doute une partie de la vérité, ne pouvoit aller plus loin que le ſens des termes, ni percer juſqu'au fond de l'abîme qui ſe découvroit pour moi. J'avois de fortes raiſons pour ne lui laiſſer rien ignorer. Il étoit fort vraiſemblable que mes ennemis avoient publié de mes triſtes aventures, tout ce qu'ils avoient cru pouvoir divulguer, ſans ſe perdre eux-mêmes & qu'ils y avoient ajouté les couleurs de la calomnie à laquelle ils étoient ſi bien exercés. Dans ma conſternation même, je ne voulois pas que d'infideles rapports me fiſſent jamais plus coupable aux yeux de mon fils, que je ne l'étois, ou qu'en apprenant les malheurs de ſa famille, il eût à compter, parmi les déſaſtres ou les crimes de ſon pere, des lâchetés & des barbaries volontaires.

„ Ecoutez," lui dis-je, ſans lui laiſſer le tems de ſe reconnaître: „ ſi vous avez quelque ten-„ dreſſe pour un pere qui vous aime, prêtez-moi

„ toute votre attention. Cette injurieuse lettre a
„ dû non-seulement vous causer beaucoup de
„ surprise & d'indignation, mais vous laisser
„ d'étranges idées sur ce qui s'est passé entre
„ votre mere & moi. Je veux que vous n'igno-
„ riez rien; votre âge vous rend capable de tout
„ entendre.

„ Apprends, mon cher fils, que dans ton
„ absence les plus noires vapeurs de l'enfer sont
„ tombées sur la source de ton sang. Plaise au
„ ciel que leur malheureuse infection n'aille
„ jamais jusqu'à toi!" Là-dessus je commençai le même récit que je vous ai fait, & je le conduisis jusqu'à la mort de sa mere. Dans l'aventure du paysan, je n'exagérai point l'outrage. Dans celle des officiers, je ne grossis point la cause de mes noirs transports. Mon discours fut dicté par l'honneur. Je ne donnai rien à ma justification, rien à ma douleur: je ne supprimai, je n'excusai, je n'aggravai rien; en finissant: „ telles sont,
„ mon fils, les horribles vérités que je veux
„ déposer dans ton sein; les cruels m'appren-
„ nent des plus funestes; tu les sçais, tu viens de
„ les lire; je ne réponds pas de survivre à cet
„ affreux dénouement. Mais je veux être justifié
„ dans ton cœur, comme je l'ai toujours été dans
„ le mien."

Ce cher fils, qui n'avoit pas plus de dix-huit

ans, mais qui joignoit un sang mûr à beaucoup d'esprit & de qualités aimables, m'avoit écouté sans ouvrir la bouche & sans lever une fois les yeux. Il étoit debout & la tête nue devant moi; son silence & sa posture continuerent, après m'avoir entendu, comme si l'étonnement & la douleur eussent lié sa langue & ses jambes. Mais je voyois couler sur ses joues une abondance de larmes; elles exciterent les miennes, que la violence de mes sentiments avoit séchées dans leur source. Je baissai ma tête sur son cou, pour en verser avec lui; & pendant quelques moments nous nous y abandonnâmes ensemble, dans cette tendre & triste attitude.

J'avois néanmoins quelque impatience de faire parler le payson & je le fis appeller; mais ses informations ne m'apporterent pas beaucoup de lumieres. Il me dit qu'étant chargé de la lettre depuis trois jours, une affaire qui lui étoit survenue dans mon voisinage, lui donnoit l'occasion de me la remettre plutôt qu'il n'en avoit l'ordre; que celui dont il l'avoit reçue, quittant le pays, lui avoit fait seulement promettre qu'elle me seroit rendue huit jours après son départ; qu'il ne me demandoit pas de port, parce qu'il avoit été payé d'avance, ni de réponse, puisqu'il ne sçavoit où l'adresser. L'ingénuité de cette explication m'ôta l'espérance d'en obtenir d'autres.

Eh! quel fruit en pouvois-je desirer, après la fuite de mon ennemi? D'ailleurs, en me supposant le pouvoir de l'arrêter & de le faire périr par le plus honteux supplice, n'étoit-ce pas révéler tous mes malheurs & les donner en spectacle au monde entier? L'honneur de mes fils, mon propre intérêt, quoique le moins consulté, me condamnoient au silence. J'évitai même d'interroger trop curieusement le porteur & je le congédiai.

Mon fils me quitta presqu'aussitôt. Je jugeai qu'après de si rudes émotions il avoit besoin de quelque soulagement, ou de prendre l'air. Je demeurai dans la même idée, une demi-heure après, lorsqu'ayant demandé pourquoi je ne le revoyois pas, on me dit qu'il avoit fait seller ses chevaux & qu'il étoit sorti avec son laquais. La nuit arriva: il ne parut point. Je m'imaginai que dans l'amertume de son cœur, il étoit allé chercher de la dissipation chez quelqu'un de nos voisins.

Le jour suivant se passa de même. Du matin au soir je ne revis pas mon fils, & je fus réduit à le croire encore dans quelque partie d'amusement, que les instances de ses amis avoient prolongée. Je murmurai seulement de lui voir si peu d'attention pour moi: dans l'état où tout devoit lui rappeller qu'il m'avoit laissé, pouvoit-il douter que sa présence & ses consolations ne me fussent

néceſſaires? & ſes propres ſentiments lui permettoient-ils de ſe livrer ſitôt au plaiſir ? Le troiſieme jour me cauſa des inquiétudes beaucoup plus vives ; enſuite elles devinrent cruelles. Après l'avoir fait chercher inutilement, je m'abandonnai à toutes les craintes qui pouvoient m'allarmer pour une tête ſi chere. Mon fils ne reparaiſſoit pas! qu'étoit devenu mon fils ? quel nouveau déſaſtre menaçoit ſon malheureux pere ? Cette ſeule idée me glaçoit le ſang; & parmi tous les malheurs poſſibles, je cherchois celui que mon mauvais ſort me réſervoit. Il ne ſe préſenta pas dans le nombre. Hélas! pouvoit-il s'y préſenter ? Au contraire, j'éloignois de ces funeſtes images ce qui me ſembloit indigne de mon ſang & de la noble deſtinée de mon fils. Je ne peſois pas même ſur celles que j'enviſageois volontairement & qui me faiſoient trop frémir. Dans mes plus favorables réflexions, je revenois à conſidérer que ne m'ayant pas averti de ſon départ, il ne pouvoit être que dans quelque lieu voiſin, où les recherches ne s'étoient pas adreſſées; & je me flattois, juſqu'à regarder mes inquiétudes comme une faveur du ciel qui faiſoit cette diverſion dans mon cœur, à des douleurs plus certaines. Cependant s'il étoit arrivé quelqu'accident ſiniſtre à mon fils! ſi quelque perfide . . . l'ayant ſurpris avec avantage . . . le même peut-être . . . car

c'étoit

c'étoit au fond la plus mortelle de mes frayeurs! Je ne voyois plus d'autre reſſource pour moi que la mort, en perdant l'unique bien qui m'attachoit encore à la vie.

Quinze jours entiers de ce tourment firent arriver l'heure infortunée où je reçus par la poſte deux lettres d'une ville frontiere de Flandres. Mon avide empreſſement pour tout ce qui pouvoit me faire eſpérer quelque lumiere, me les fit ouvrir toutes deux à la fois & jetter les yeux ſur les ſeings; je ne connaiſſois aucun des deux noms; & quoique j'euſſe fait la guerre en Flandres, je ne me rappellai pas d'y avoir laiſſé la moindre habitude. J'en fus plus ardent à lire.

La premiere des deux lettres qui me fut préſentée par le hazard, étoit la plus courte. Elle portoit en termes aſſez civils, que ſans me connaître perſonnellement, on croyoit devoir à ma naiſſance un prompt éclairciſſement ſur la ſituation de mon fils. Il exiſte donc! interrompis-je; mille graces à la bonté du ciel! — Qu'il étoit entre les mains de la Juſtice, à la veille de recevoir une ſentence capitale pour deux meurtres qu'il ne déſavouoit pas. — O Dieu! m'écriai-je ici, avec le plus amer ſentiment qui ſe ſoit jamais élevé dans le cœur d'un pere, mon malheur paſſe donc toutes mes craintes! — Que d'abord il avoit refuſé, avec obſtination, de déclarer ſon

nom & le lieu de sa naissance; mais que plusieurs lettres trouvées dans ses poches, avoient fait connaître l'un & l'autre, & que l'instruction du procès étant fort avancée, il n'y avoit pas un moment à perdre, si je voyois quelque jour à pouvoir le sauver du supplice. — O Dieu! Dieu! répétois-je à chaque mot. — C'étoit toute la substance de ce cruel, quoique généreux avis; & celui de qui je le recevois, joignoit à son nom le titre de premier président.

La seconde lettre ne pouvant rien contenir de plus terrible, je la lus avec une attention moins interrompue; elle étoit du commandant militaire de la même ville. Il se souvenoit, m'écrivoit-il, de m'avoir vu à l'armée, dans nos anciennes campagnes, & mon infortune le touchoit sensiblement. Quoiqu'il sçût que Monsieur le premier président m'en donnoit avis par la même poste, il y vouloit joindre les informations qu'il avoit tirées de mon fils même, dans l'horreur de sa prison, où l'ardeur de me servir lui avoit fait demander la liberté de le voir, aussitôt qu'il l'avoit sçu né de moi. Ce cher & malheureux fils, dont il admiroit l'esprit, ajoutoit-il, la politesse & les graces, autant qu'il plaignoit son sort, ne l'avoit instruit que généralement, des mortels outrages que j'avois reçus d'un paysan de mes terres, & de l'insolence avec laquelle ce misérable avoit

mis le comble à ſes inſultes, en ſe diſpoſant à paſſer dans les pays étrangers; mais ne diſſimulant point qu'il n'avoit pu ſupporter tant de noirceur & d'audace, il lui avoit raconté qu'il étoit parti, ſans m'en avertir, auſſi plein de ſes propres reſſentiments que de ſa compaſſion pour mes peines, & que, pendant quatre jours qu'il avoit employés à découvrir les traces de mon ennemi, il ne s'étoit pas accordé le moindre repos, dans les plus preſſants beſoins de la nature. Enſuite il avoit marché ſur ſes pas, avec la derniere diligence; réſolu, s'il ne pouvoit le joindre dans le royaume, de le ſuivre juſqu'au bout de l'univers. Mais, vers la frontiere, il s'étoit trouvé ſi près de lui, que dans la crainte de le manquer hors de France, où les coupables de cette eſpece, dont le crime eſt difficile à prouver, peuvent acheter de la protection, il avoit pris la réſolution de l'arrêter. Son premier deſſein n'étoit pas de lui ôter la vie. Il ſçavoit, par les informations qu'il s'étoit procurées dans ſa marche, qu'il étoit à cheval, bien monté, avec une femme en croupe derriere lui, & dans un équipage ſi ſimple, qu'en ſuivant le grand chemin, il pouvoit paſſer pour un payſan de tous les cantons qu'il traverſoit. Sur cette deſcription, il s'étoit flatté, non-ſeulement de le joindre & de l'arrêter ſans peine, avec le ſecours de ſon laquais, qui n'étoit

pas moins réfolu que lui, mais de le ramener à ma terre, en le faiſant marcher la nuit, & demeurer le jour dans un bois, & le conduiſant à la vue continuelle du piſtolet. Il vouloit me rendre maître de ma vengeance & m'abandonner la diſpoſition du bourreau de ſa mere & du mien; projets d'un fils paſſionné pour ſon pere, mais trop inconſidérés, ſans doute, & dont le dernier m'auroit mis moi-même à de furieuſes épreuves!

Ils ne furent pas avoués du ciel. Mon fils arrêta l'ennemi qu'il cherchoit. Il reconnut aiſément la femme-de-chambre de ſa mere; & cette vue acheva de le mettre hors de lui. Cependant, comme le ſcélérat qui la conduiſoit & qui l'avoit épouſée depuis la mort de ma femme, n'entreprit pas tout d'un coup de réſiſter, leur vie ne ſembloit pas menacée. Ces deux viles créatures, remettant auſſi le fils de leurs anciens maîtres, avoient cru voir les furies à leur ſuite, & demanderent grace d'abord, avec les plus lâches ſupplications. Mais, lorſqu'ils entendirent l'ordre qu'il donnoit à ſon laquais, de les lier l'un à l'autre, pour les conduire, ſuivant ſon projet, vers le bois le plus voiſin; la femme, qui jugea ſa mort certaine, ſe mit à pouſſer des cris aigüs; & l'homme ſautant à terre, ſe détermina brutalement à ſe défendre. Il voulut prendre ſes piſto-

lets, qu'il n'avoit pas pris en descendant; & mon fils, qui voyoit déja quantité de laboureurs en mouvement pour accourir au chemin, craignant que sa proie ne lui fût enlevée, ou qu'un désespéré, que la vue des armes n'arrêtoit pas, ne fit un usage trop heureux des siennes, n'écouta dans ce moment que la vengeance. Il cassa la tête au scélérat, d'un de ses deux pistolets; & de l'autre, il fit le même traitement à sa femme.

La fuite, ajoutoit le Commandant, ne lui devoit pas être difficile; mais après s'être éloigné des laboureurs au galop, il s'étoit trop reposé sur la noblesse de ses sentiments, ou sur la justice de sa cause. Il avoit continué plus lentement son chemin; & commençant à sentir la fatigue d'une longue course & d'une veille de plusieurs nuits, il n'avoit pas fait difficulté de s'arrêter dans un bourg, à trois lieues de la scene. Il ne se défioit pas qu'un des laboureurs étoit monté sur le cheval des deux morts, l'avoit suivi constamment, & jugeant de lui par les apparences, l'avoit dénoncé comme un assassin, un voleur public, que la présence de plusieurs témoins avoit empêché de recueillir le fruit de son crime.

On s'étoit saisi de lui & de son laquais, pendant leur sommeil. On les avoit transportés à la ville, dès le jour suivant. Le refus que mon fils avoit fait, & son laquais, par son ordre, de déclarer

son pays, son nom & ses vues, n'auroit pu servir qu'à faire précipiter sa condamnation, à titre de voleur & de meurtrier. En apprenant sa naissance, on étoit un peu revenu du premier emportement : & quelque avéré que fût le meurtre par la confession même du coupable, on ne pouvoit se persuader que le vol dont il rejettoit l'imputation avec dédain, eût été l'objet d'un jeune gentilhomme, à qui l'esprit & les sentiments ne paraissoient pas manquer. C'étoit un mystere pour le public ; & l'obscurité croissoit par la qualité des morts, qui paraissoient des gens du commun & sans un papier qui les fit connaître, quoiqu'on eût trouvé dans leur bagage une grosse somme d'argent. Cependant les procédures étoient avancées, & vraisemblablement elles finiroient par les affreuses méthodes qui sont en usage, dans les cours de justice, pour arracher la vérité aux coupables.

Cette partie de la lettre m'auroit fait perdre absolument la raison, si le dernier article n'eût été plus consolant. Malgré la sévérité du tribunal, le généreux commandant me promettoit qu'elle ne seroit pas poussée plus loin, avant qu'il eût reçu ma réponse, c'est-à-dire, avant que je l'eusse informé de ce que je pouvois espérer de la cour & des services de mes amis. Il avoit obtenu ce délai de la plus grande partie des juges, en

leur découvrant les confidences de mon fils. C'étoit à sa sollicitation, que le premier président m'avoit écrit. Mais, dans une affaire de cette nature, où l'éclat, autant que la gravité du crime, rendoit le public attentif à leur conduite, je devois sentir le prix de la diligence & ne pas commettre d'honnêtes gens qu'il avoit disposés à favoriser mes soins.

Me presser, moi! me recommander la diligence pour sauver mon fils! Ah! j'aurois voulu pouvoir traverser les airs. Sans délibérer sur mes mesures, sans me permettre la moindre réflexion sur mes affaires & sur ma santé, je me jettai dans ma chaise avec mes propres chevaux, pour en aller prendre à la premiere poste, qu'il m'auroit trop coûté d'attendre chez moi. Je partis pour Douay où, jusqu'au dernier moment, j'étois résolu de rendre les soins paternels à mon fils. Le desespoir & la mort furent mon cortege dans cette route.

A mon arrivée, je vis ce généreux commandant, dont le zele s'étoit soutenu avec une fidélité qui ne se trouve que dans l'état militaire. Il m'avoua tristement qu'il ne falloit plus rien attendre de ses services, & que, par des voies secrettes, il sçavoit qu'après un reste de formalités qui prendroient au plus trois jours, la sentence & l'exécution se suivroient de près. Je vis

les principaux juges, dont l'air taciturne & les sombres politesses ne furent pas un langage plus obscur. Je me réduisis à demander la liberté de voir mon fils, pour fortifier son courage contre l'horreur du supplice; & cette triste faveur me fut accordée.

Quoique je lui connusse une fermeté supérieure à son âge, je m'attendois à le trouver pâle, consterné, inquiet, surtout pour la catastrophe qu'il avoit à redouter; car il n'avoit pu se faire illusion sur son infortune, & un parent à qui je n'avois rien dissimulé dans mes lettres de Paris, n'avoit jamais eu que de cruelles incertitudes à lui communiquer. D'ailleurs, s'il s'étoit flatté du succès de mes sollicitations, il ne pouvoit ignorer que cette voie d'espérance étoit fermée; le public même ne l'ignoroit pas. Ces fatales informations qui ne tardent gueres à se répandre, n'avoient pu manquer de pénétrer jusqu'à lui, & le seul délai de ma visite, depuis quelques heures qu'il sçavoit mon arrivée, ne lui annonçoit que de funestes explications. En un mot, je le croyois dans l'accablement de son sort; & mon embarras, en entrant dans sa prison, étoit de contraindre ma douleur, pour ne rien ajouter à la sienne. Cependant je vis sur son visage, non-seulement sa santé ordinaire, mais toutes les marques d'une profonde tranquil-

lité. Je l'embraſſai, les larmes aux yeux, avec une peine extrême à retenir mes ſanglots; & je le tins longtemps dans mes bras, autant pour ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, que pour ſatisfaire ma tendreſſe. Il me rendit affectueuſement mes careſſes; mais l'œil ſec, la voix libre & le front ſerein.

Je ne pus comprendre cette inſenſibilité pour un malheur ſi préſent. Il n'étoit plus temps de le flatter par de vaines conſolations. Je le fis aſſeoir. „ Ah! mon fils," lui dis-je, en laiſſant un libre cours à mes larmes, „ d'où vous „ vient la tranquillité que je vous vois affecter? „ Seriez-vous encore dans la fauſſe eſpérance „ d'une pitié que je n'ai trouvée dans aucun de „ vos juges?"

Il me répondit paiſiblement qu'il n'ignoroit rien; que la mort l'effrayoit peu & que ſes adieux étoient faits à la vie : que ſi, quelque jour, comme il ſe le promettoit de ma tendreſſe, je prenois ſoin de publier ſes intentions, il croyoit ſa mémoire à couvert dans l'opinion des honnêtes gens; que la vengeance d'une mere & d'un pere, ſur de monſtrueux coupables qui ſe déroboient au châtiment, étoit un devoir forcé, un cas où non-ſeulement un fils, mais tout citoyen étoit redevable à la juſtice; que ſi ſes juges en décidoient autrement, ces principes qu'il

trouvoit dans ſon cœur, ne ſuffiſoient pas moins pour le conſoler.

„ Mais vous périſſez!" m'écriai-je douloureuſement; „ l'échaffaud ſe dreſſe: votre ſentence „ ne peut être différée trois jours. — Pendant „ votre éloignement," repliqua-t-il avec la même ſérénité, „ je vous avoue qu'elle a fait ma „ crainte. Aujourd'hui je ſuis tranquille." Et me regardant d'un air attendri: „ Vous con- „ naiſſez des ſecours que vous ne me refuſerez „ pas & je vois que le beſoin eſt preſſant. — Des „ ſecours! interrompis-je: moi! j'en connais qui „ puiſſent!..."

Un profond ſoupir, le ſeul qu'il ne put arrêter, ſe fit un paſſage malgré lui. „ Dans toute „ autre circonſtance, reprit-il, je ne me ſerois „ jamais permis de vous rappeller des ſouvenirs „ affligeans pour vous. Mais pardonnez à ma „ ſituation ... à la loi de notre honneur commun. „ Qu'ai-je à redouter avec le ſecours qu'une „ malheureuſe erreur vous a fait employer pour „ ma mere?"

Il ſe tut pour attendre ma réponſe. J'atteſte le ciel que je n'avois rien compris à ſa premiere ouverture; mais l'affreuſe idée que cette explication m'offrit tout d'un coup, fut accompagnée d'un ſentiment que tous mes malheurs ſucceſſifs ne m'avoient pas encore fait éprouver.

Anciens & préſens, ils ſe réunirent tous pour me déchirer le cœur. Une impreſſion de cette violence étoit néceſſaire pour ſoutenir mes forces. „ O mon fils!" lui dis-je d'une voix baſſe, en tremblant d'horreur & de pitié, „ à „ qui le demandez-vous ce fatal ſecours? & „ pouvez-vous l'attendre de la main d'un pere? „ Oui, répondit-il d'un ton ferme; c'eſt la „ ſeule à qui je puiſſe me fier de votre honneur „ & du mien. L'échaffaud, la ſentence même, „ votre diligence peut tout prévenir."

Je demeurai ſans réponſe. Mes réflexions, ſi ce nom convient aux douloureux mouvements qui continuoient de me déchirer, étoient moins contraires à cette terrible propoſition, que les mortelles répugnances de ma tendreſſe. Dans les préjugés d'honneur qui me tyranniſoient comme lui, tout ce qui pouvoit nous ſauver l'ignominie du ſupplice, & celle-même de la ſentence, me paraiſſoit préférable à quelques heures de vie, paſſées dans les horreurs d'une ſi cruelle attente. Je ſentois auſſi tout le danger du délai, car j'étois arrivé la nuit précédente; j'avois paſſé le matin à ſolliciter les juges; & n'ayant pu me faire ouvrir la priſon que l'après-midi, les trois jours que le commandant m'avoit fait eſpérer, étoient déjà raccourcis. Qui me répondoit du reſte, dont je n'avois eu l'obligation qu'au ha-

zard? Le moindre incident pouvoit avancer la ſentence & l'exécution. Mais prêter mes mains à la mort d'un fils! préparer moi-même & lui préſenter le breuvage empoiſonné! craindre de ne pas me hâter aſſez pour l'horrible office! mon cœur, mon imagination ſe ſoulevoient; toutes mes entrailles étoient émues.

Ce combat ne pouvoit être terminé que par un expédient plus tragique encore; celui qui me tomba dans l'eſprit de préparer du poiſon pour deux & d'en avaler ma part, de la même main dont j'aurois préſenté la ſienne à mon fils; cette idée, dont je m'applaudis beaucoup, calma ſur le champ mes agitations. Je ſentis plus que jamais l'importance du temps; & ne doutant pas que le reſte du jour ne ſuffit pour mon deſſein, je me levai bruſquement; j'embraſſai mon fils avec une fermeté qui ſe reſſentoit déjà de ma réſolution: „ vous ſerez content, lui dis-je; „ mais vous ne mourrez pas ſeul. Je ſuis à vous „ dans une heure."

Il ne me falloit pas plus de temps pour la compoſition du breuvage; & dans une grande ville il me fut aiſé de me procurer les mortels ingrédiens par le miniſtere d'un valet fidele. Je retournai auſſitôt à la priſon, quelques papiers à la main, pour éloigner les défiances par des prétextes d'affaires domeſtiques. Un retardement

de quelques minutes cauſoit déjà de l'impatience & peut-être de l'inquiétude à mon fils. Mais lorſqu'il me vit paraître avec la liqueur & tenir le vaſe qui la contenoit, la joie ſe peignit ſur ſon viſage. „ Voyons la couleur," me dit-il, en tendant la main avec un regard avide. „ Les „ apparences," répondis-je d'un ton grave, qui lui reprochoit une curioſité ſuperflue, „ ne „ changent rien à l'effet ;" & ſans le moindre ſoupçon, je lâchai le vaſe pour un moment. Mais, au lieu d'obſerver la liqueur, il l'avala d'un ſeul trait.

Concevez, s'il eſt poſſible, tout l'excès de ma ſurpriſe & de ma confuſion. J'en devins comme immobile. Mon fils fourioit d'un trouble & d'une conſternation dont il pénétroit la cauſe. Il avoit compris mes vues par quelques mots échappés. Je conçus qu'il s'applaudiſſoit de ſon adreſſe, & je ne pus me défendre d'une ſorte de reſſentiment. „ Qu'avez-vous gagné, lui dis-je, à „ retarder ma réſolution de quelques moments? „ Croyez-vous emporter avec vous un ſecret „ dont je n'ai que trop appris la vertu par mes „ funeſtes épreuves?" Alors il me confeſſa qu'ayant compris mon deſſein, il avoit voulu m'ôter d'abord l'occaſion de l'exécuter, dans l'eſpérance de me le faire perdre entiérement par

de puiſſantes raiſons qu'il me conjuroit d'entendre. Il me força de m'aſſeoir pour l'écouter.

Son diſcours fut auſſi réfléchi, auſſi calme que ſi le mortel breuvage n'eût pas commencé à fermenter dans ſon ſein, & peut-être à circuler déjà dans ſes veines. Je ne doutai pas qu'il ne l'eût médité pendant mon abſence. Mais il remarqua bientôt qu'il en tiroit peu de fruit. Mes intérêts perſonnels qu'il jugeoit capables de me faire aimer la vie, celui-même de ſon frere pour lequel il s'efforça de réveiller ma tendreſſe, ne firent pas la moindre impreſſion ſur mon cœur. Tout ſembloit gliſſer ſur une ſurface endurcie; & branlant la tête à chaque article, je ſouriois à mon tour de la faibleſſe de ſes arguments. La raiſon toute-puiſſante, irréſiſtible, étoit réſervée pour la derniere. Lorſqu'il me vit inſenſible à toutes les autres: „ ſi l'honneur, „ ajouta-t-il, vous eſt aſſez cher pour vous „ avoir fait précipiter la derniere heure de ma „ mere & pour vous faire avancer aujourd'hui „ la mienne, pouvez-vous fermer les yeux ſur „ les ſuites de votre réſolution? Deux morts „ qui s'entre-ſuivront de ſi près, paſſeront-elles „ jamais pour des événements naturels? Et ſi la „ juſtice en prend connaiſſance avec un peu de „ rigueur, de quel opprobre notre mémoire

„ n'eſt-elle pas menacée?" Il s'arrêta un moment pour chercher ma penſée dans mes yeux.... „ Au lieu, reprit-il, qu'en me laiſſant mourir „ ſeul & me ſurvivant avec une douleur modérée, vous ne faites trouver dans ma mort „ qu'un accident ordinaire & de toutes parts je „ vois notre honneur en ſûreté."

Ce triſte raiſonnement eut toute la force qu'il deſiroit. J'en fus ſi frappé que, ſans y faire la moindre objection, j'abandonnai mon deſſein, en remettant la diſpoſition de ma vie à d'autres temps. Mon ſilence néanmoins fut le ſeul conſentement qu'il put obtenir. Je me laiſſai tomber ſur ſon cou, que j'arroſai de mes larmes; & paſſant les bras autour de lui, je le tins étroitement embraſſé; pendant qu'il me recommandoit le ſoin d'une vie que l'effort même que je me faiſois pour conſentir à cette prolongation, devoit être capable de m'arracher; j'étois dans cette poſture, lorſque le geolier vint m'avertir qu'il étoit temps de me retirer. Mes deux bras ſerrerent mon cher fils, & mon viſage preſſa le ſien avec un redoublement de tendreſſe & de douleur, mais dans le même ſilence. Au moment que je ſortois, la tête penchée & les yeux fermés, il me demanda s'il pouvoit compter ſur ma promeſſe? „ Oui," lui dis-je; & ce mot fut le ſeul que j'eus la force de prononcer. „ Eh

„ bien!" l'entendis-je répondre, „ j'attendrai „ tranquillement mon sort."

La forme de cet adieu, & nos dernieres expressions qui n'échapperent pas au geolier, servirent beaucoup, le jour suivant, à détourner les soupçons d'une catastrophe méditée. Je me rendis le lendemain matin à la prison; le geolier m'apprit lui-même qu'étant entré dans la chambre de mon fils à l'heure ordinaire, il l'avoit trouvé mort dans ses draps, & que les chirurgiens par lesquels il avoit été visité sur le champ, n'avoient découvert aucune marque de violence. Tout préparé que j'étois à la premiere de ces deux nouvelles, mes forces n'y résisterent pas, & je tombai dans un profond évanouissement; mais en revenant à moi, la seconde excita mon courage & m'inspira la pensée de demander le corps, qu'un ordre du premier président me fit accorder. Cependant, après m'avoir fait cette faveur, il ajouta que c'étoit prendre beaucoup sur lui dans une affaire de cette importance, & que la même raison l'obligeant d'en rendre compte, il me conseilloit de retourner promptement à Paris, pour obtenir de la cour que le procès fût entierement abandonné. Ce discours me fit comprendre qu'il restoit de fâcheuses suites à redouter. Je confiai le corps de mon fils à notre parent, qui se chargea de le transporter

au

au tombeau de nos ancêtres ; & traînant mon déſeſpoir avec moi, je repris le chemin de la capitale.

Le miniſtre ne me fit pas acheter trop cher la grace que je venois demander. Il y joignit même des conſolations flatteuſes pour l'honneur de ma maiſon ; mais il me fit entrevoir qu'il devinoit une partie de ma tragique aventure & que la viſite des experts ne lui en impoſoit pas. Un ſilence auquel ma douleur eut plus de part que la conſidération de ma ſûreté, ne dut pas le faire changer d'opinion. Il ajouta d'une voix plus baſſe, en penchant la tête vers moi, qu'il plaindroit toujours un pere à ma place.

Mais, hélas ! que me valut ce reſpect pour l'opinion des hommes, auquel j'avois fait tant d'horribles ſacrifices ? & quel fruit tirai-je de cette manie d'honneur par laquelle toute ma vie avoit été gouvernée ? Un fruit que je nommerois le plus grand des maux, s'il ne m'avoit conduit au premier de tous les biens ; un fruit ſi terrible, qu'avant la lumiere à laquelle il m'a fait parvenir, j'ai quelquefois mis en doute s'il n'étoit pas plus inſupportable pour le cœur humain, que l'opprobre dont il m'avoit garanti. J'entends cette eſpece de trouble ou de tourment infernal que le terme de remords exprime trop faiblement.

Je n'en connus pas tout d'un coup la nature,

parce que je le confondis d'abord avec la douleur, & qu'un ſentiment ſi juſte ne pouvoit me cauſer de ſurpriſe ni d'effroi. Mais lorſque le temps l'eut affaibli, je n'en demeurai que plus en proie à des agitations & des terreurs dont je ne pouvois ſoutenir la violence, ni me demander la cauſe à moi-même. Tout devint pour moi non-ſeulement ennuyeux & fatiguant, mais redoutable & terrible. Une ombre me faiſoit friſſonner; le moindre bruit pénétroit mes ſens & me conſternoit l'ame. La ſolitude qui n'avoit fait que m'épouvanter après la mort de ma femme, étoit un ſupplice auquel je ne trouvois plus la force de réſiſter. On veilloit autour de moi la nuit & le jour. Si je demeurois ſeul un moment, je ne remarquois pas plutôt ma ſituation que je pâliſſois; mon front ſe couvroit d'une ſueur froide: j'étendois les bras en fréniſſant & j'appellois du ſecours. Dans mes compagnies familieres, je m'abandonnois à de longues & de ſombres diſtractions, qui ne finiſſoient que par un treſſaillement & dont il ne me reſtoit rien dans la mémoire. La vue même & les ſoins de mon ſecond fils, le ſeul qui me reſtoit, n'adouciſſoient pas mes noirs & douloureux ſentiments. Quelquefois il m'échappoit des cris qu'il m'étoit impoſſible de retenir; quelquefois des larmes, mais ameres & cuiſantes, qui laiſſoient leurs

traces sur mes joues & qui ne servoient pas à me soulager.

Vous serez surpris que j'aie méconnu si longtemps la cause du mal, ou plutôt que fermant l'oreille à cette voix du ciel qui m'en instruisoit avec tant d'énergie, j'aie pu m'obstiner dans une erreur que je nomme aujourd'hui volontaire. Mais vous avez dû juger par tout ce que vous venez d'entendre, que je n'avois jamais eu des principes de religion bien approfondis. Mon éducation avoit été celle de ma naissance. J'étois passé de bonne heure au métier des armes. Les plaisirs de l'abondance avoient succédé. Ma religion étoit l'honneur, & je la pousois à l'idolâtrie. Dans cette aveugle disposition, non-seulement je croyois toutes les actions de ma vie bien justifiées; mais les jugeant indispensables, j'aurois regardé le doute ou le repentir comme une faiblesse. Loin de reconnaître que la main du ciel s'appésantissoit sur moi, je me roidissois contre ses avis & ses châtiments. Je cherchois sa justice dans l'excès de sa rigueur. J'allois jusqu'à réclamer mon innocence. Ainsi mes yeux se fermant sur la cause du mal, au lieu de m'aider à la découvrir, les mêmes préventions qui me déroboient cette connoissance, m'éloignoient à jamais du remede.

J'étois dans ce déplorable état & sans espoir

d'en sortir, lorsqu'après une longue insomnie causée par mes agitations ordinaires, qui m'avoient conduit à me rappeller toutes les circonstances de mes malheurs, un léger assoupissement me fit espérer quelques instants de repos. Je m'endormis en effet, si l'état où je passai peut vous paraître un sommeil. Songe ou vision terrible! dont je ne ferai jamais le récit tranquillement, quoique je sois condamné par la justice du ciel à porter jusqu'au tombeau cette affreuse image. Je vous épargne un détail qui vous glaceroit le sang; je me l'épargne à moi-même, qui ne suis pas toujours sûr que mes forces y suffisent.

Que vis-je? Toutes les victimes de mon aveugle fureur & de ma cruelle tendresse, dans le plus horrible lieu dont la foi nous apprenne l'existence. Je les vis; je les reconnus; j'entendis leurs cris! Elles m'appelloient par mon nom: elles me reprochoient leurs tourments; elles m'annonçoient le même sort. Ajouterai-je que l'ardeur du cruel élément qui les dévoroit, se fit sentir jnsqu'à moi? Songe ou vérité, dois-je répéter; mais l'impression en fut si vive & si pénétrante, que m'arrachant au sommeil comme l'application d'un fer embrasé, elle me fit pousser un cri fort aigü.

Je demeurai dans un trouble que je vous laisse

à vous figurer. Mes gens accourus au bruit, me trouverent baigné de ſueur, tremblant, les yeux égarés, tenant un de mes rideaux des deux mains, comme le premier ſecours qui s'étoit offert. Mais ce qui vous ſurprendra beaucoup, j'arrêtai leurs ſoins, je leur ordonnai même le ſilence; pour m'attacher, dans l'attitude où j'étois, au ſpectacle que j'avois encore devant les yeux & contre l'horreur duquel leur préſence ſembloit me fortifier. Je prêtai l'oreille; j'obſervai ce qui me conſternoit & me déchiroit le cœur, avec une attention obſtinée, que je regarde aujourd'hui comme l'ouvrage du ciel, qui vouloit faire ſervir cette ſcene d'horreur au ſoutien comme à la naiſſance de mes réſolutions, en la grayant pour jamais dans ma mémoire : elle diſparut enfin. Mes domeſtiques prirent le déſordre de mes ſens & de mon imagination, pour un de mes accès ordinaires.

En ſortant de cette étrange extaſe, je conſidérai mon ſonge ou ma viſion avec un peu plus de liberté d'eſprit; & le fruit de mes réflexions ne fut pas longtems incertain. Il falloit, ou renoncer à tout ſentiment de religion, ou ſe rendre à des éclairciſſements forcés, qui faiſoient évanouir toutes mes fauſſes idées d'honneur. Non qu'un ſonge dût avoir cette force en lui-même; mais, quoique les inſtructions de ma jeu-

neſſe euſſent été négligées, elles n'étoient pas effacées de ma mémoire; & s'y réveillant, à la faveur de ce nouveau jour, elles porterent ma condamnation, ſans autre lumiere. La vérité, lorſqu'elle eſt reconnue de bonne foi, ne laiſſe aucun nuage après elle. Voici quel fut le progrès de ma converſion.

Le ciel, me dis-je à moi-même, ne me doit pas de miracle; & rien ne m'oblige de reconnaître ici l'opération de ſa puiſſance: ainſi je ſuis libre de traiter mon ſonge, ou ma viſion, de vapeur montée au cerveau, de toutes les parties d'un corps languiſſant, & condenſée en noires images qui ne m'ont repréſenté que de vains fantômes. Je ne dois pas même y chercher d'autre explication; car pourquoi ma femme, cette victime innocente d'une barbare impoſture, ſeroit-elle au nombre des coupables? Et les autres, ſans excepter mon malheureux fils, dont le déſeſpoir n'a que trop été volontaire, n'ont-ils pas eu, juſqu'au dernier inſtant de leur vie, une reſſource dans la clémence du ciel, qui ne permet pas de prononcer ſur leur ſort? Mais, quand tout ce que j'ai vu ne ſeroit qu'un ſonge, une pure illuſion de mes ſens troublés, la réalité du lieu terrible, dont ils m'auroient offert une fauſſe image, n'en eſt pas moins certaine. Il n'en eſt pas moins conſtant que les crimes y ſeront punis,

& par des rigueurs plus affreuſes que ma faible imagination n'a pu me les repréſenter. Il eſt de la même vérité, qu'entre mes victimes, les coupables ont mérité cet épouvantable châtiment, & que, ſans égard pour de frivoles excuſes, telles qu'ont été les miennes, ils le ſubiſſent avec toutes ſes horreurs, ſi la juſtice n'a pas été déſarmée par le repentir. Sera-t-il moins vrai que moi, le triſte objet des crimes d'autrui, mais chargé des miens & complice d'une ſi grande partie des autres, je dois m'attendre aux mêmes ſupplices? Qu'importe ce que j'ai vu? C'eſt un ſonge; mais il me ramene à la connaiſſance des plus importantes vérités. Il devient pour moi, ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus intéreſſant après elles. Je dois le regarder à jamais, comme une des plus précieuſes faveurs que le ciel ait jamais accordées aux ames rebelles.

Ces raiſonnements fortifiés par la redoutable impreſſion qui m'étoit toujours préſente, me conduiſirent bientôt à des réſolutions qu'ils m'ont donné le courage d'embraſſer. Leur premier effet, avant le rétabliſſement même de ma ſanté, fut d'adoucir l'amertume & le trouble de mes ſentiments. La bonté du ciel permit, pour ſoulager mon imagination, que je crus ſentir diminuer le poids de mes crimes, à meſure que je faiſois quelques pas vers le repentir; & m'ai-

dant auſſi par les douceurs de l'eſpérance, il m'inſpira celle d'expier par ma pénitence & par mes larmes, non-ſeulement mes propres forfaits, mais ceux dont je me reconnais la cauſe ou l'occaſion. Conſolation inexprimable! ſi le cœur d'un pénitent, tremblant pour lui-même, oſoit s'y livrer. Chere épouſe! mon fils! malheureux major! où êtes-vous? A quel horrible ſort vous ai-je expoſés?

Telles ſont, Monſieur, les raiſons qui m'ont conduit, & qui me ſoutiennent dans cette carriere ſi pénible, ſi révoltante pour la nature. Vous conviendrez à préſent, que ma pénitence, loin d'être exceſſive, ne peut jamais approcher des réparations que je dois à la juſtice du ciel, & qu'avec des motifs tels que les miens, on peut trouver ſon martyre affreux & ſouhaiter qu'il redouble.

Fin du ſecond Volume.

PQ 1954 A7A19 1782
Arnaud, François Thomas Marie de Baculard d'
Oeuvres dramatiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY